ALPHONSE DOSSAT
81 3 Volumes.



3 l

ex. sur grand papier

OMK.

1ZK

compris 7 cents

3A

HISTOIRE DU PARAGUAY.

TOME I.

HISTOIRE DU PARAGUAY.

TOME I.

HISTOIRE
DU
PARAGUAY.

Par le R. P. Pierre François-Xavier de Charlevoix, de la Compagnie de Jesus.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais,
DAVID, rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins,
DURAND, rue du Foin, la premiere Porte cochere en entrant par la rue S. Jacques. }

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION & PRIVILEGE DU ROI.


CARTE
DE L'AMERIQUE
MERIDIONALE
Par M. Bellin Ingr. de la Marine.
M.DCC.LVI.
ECHELLES
Lieues communes de France.
20 50 100 200
Lieues Marines de France.
20 50 100 150
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
MER DU SUD
PERU
BRESIL
PARAGUAY
CHILI
TUCUMAN
CHACO
GUYANE
NOUV. R. DE GRENADE
PAYS INCONNU
PAYS DES PATAGONS
Isle de la Martinique
I. de la Trinité
R. d'Orinoque
Bouches de la Riviere des Amazones
C. de Nord
Golfe du Darien
Panama
B. de Panama
Quito
Baures
CHIQUITOS
Lac des Xareyes peu connu
Zamuros
Atacama
Choromoros
Buenos Aires
R. de la Plate
Pampas ou Habitans des Plaines
Puelches des Montagnes
Puelches Meridionaux
Argueles et Cezares
I de Chiloe
I. de Jean Fernando
la Conception
Abrolhos
I. Ste. Catherine
Baye de tous les Saints
Rio Janeiro
Cap S. Roque
Rio Grande
Olinde
Pernambuco
I.s Nouvelles ou I. Malouines
Detroit de Magellan
Cap de Hoorn
R. des Tocantins
R. de la Madera
Islas St. Felix

SOMMAIRE
DU LIVRE PREMIER
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

DU Fleuve Paraguay. Etendue du Païs qui porte ce nom. Idée générale de ses Habitans. Ses Richesses & ses Mines. Des Perles, qu'on y a trouvées. Des Pierres précieuses & du Fer. Des Bœufs & des Chevaux sauvages: Animaux, qui leur font la guerre. Maniere, dont on fait la Chasse des Bœufs & des Chevres. De l'Herbe de Paraguay. Ses différentes especes. Proprietés, qu'on lui attribue. Des Abeilles, du Coton & du Chanvre. Du Vin, des Fruits de la terre, des Poisons & des Contre-poisons. Des Viperes, Serpens & Couleuvres. Des Caïmans. Des Caméléons, Singes, Tatares, Renards &c. Des Lions & des Tigres. Des Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims. De l'Anta. Des Volatiles, des Poissons, Loups marins, Autruches. Premiere découverte du Paraguay. Jean de Solis tué & mangé par les Indiens. Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort. D'autres Portugais y passent. Ce qu'ils devinrent. Sebastien Gabot traite avec l'Empereur Charles V. Il entre dans la Baie de Rio de la Plata. Largeur & incommodités de la Baie. Qualité des eaux du Fleuve. Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas long-tems. Tour de Gabot. Origine du nom de Rio de la Plata. *Gabot rencontre des Portugais au Paraguay. Il retourne en Espagne. Histoire tragique d'une Dame Espagnole. La Tour de Gabot brûlée par les Indiens. La Garnison massacrée. Ce que devinrent les Espagnols, qui étoient restés au Paraguay. Ce qui se passe entr'eux & les Portugais. Les Espagnols font une irruption au Bresil. La Cour de Portugal paroît avoir des vûes sur le Paraguay. Grands préparatifs en Espagne pour y faire un Etablissement. Etat & départ de la Flotte. Le Général fait assassiner son Lieutenant. Fondation de Buenos Ayrès. Un Parti considérable d'Espagnols défait par les Indiens. Famine extrême à Buenos Ayrès. Aventure singuliere d'une Femme Espagnole. Nouvel Etablissement. Moschera arrive*

à Buenos Ayrés avec ses Espagnols & plusieurs Brasiliens. Découvertes de D. Jean de Ayolas. D. Pedre de Mendoze part pour retourner en Espagne, & meurt miserablement sur mer. Fondation de la Ville de l'Assomption. En quel état étoit alors Buenos Ayrès. Disette à l'Assomption. Action indigne du Commandant de Buenos Ayrès. Des Indiens rendent la pareille aux Espagnols, en attaquant le Fort de Bonne-Esperance. La Place est délivrée. Diligence de Irala pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Mort tragique de celui-ci. Irala est reconnu Commandant général. Famine étrange à Buenos Ayrès. Irala déclaré Commandant général par l'Empereur. Etat où étoit alors l'Assomption. Conspiration des Indiens contre les Espagnols. Elle est découverte. Les Espagnols épousent des Indiennes. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Caractere de ce Gouverneur. Ses instructions. Son départ de Cadix. Maniere singuliere dont il est préservé du naufrage. Il s'arrête à l'Isle de Sainte-Catherine; ce qui s'y passe. Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay. Il va par terre à l'Assomption. Ordre qu'il fait garder dans sa marche, & comment il est reçu par tous les Indiens. Particularités du Païs qu'il traverse. Conduite bien singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption, à son égard. Son arrivée dans cette Ville. Réception qu'on lui fait.





HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE PREMIER.

LA DÉCOUVERTE du nouveau Monde étoit encore assez récente, lorsque l'on commença de mettre en problême si elle étoit aussi avantageuse à l'Europe, qu'on l'avoit cru d'abord. On en proposa bientôt après un second, sur la justice du droit de conquête, dont on s'est autorisé pour subjuguer des Peuples, qui depuis tant de siecles étoient en possession de leur liberté, ou qui obéissoient à des Souverains, à qui personne ne contestoit la couronne qu'ils portoient. Il s'en présente assez naturellement un troisieme à l'esprit de ceux, qui ont quelque connoissance de ce qui s'est passé depuis près de trois siecles, dans ce grand Hémisphere. Il s'agit de savoir si, la Religion mise à part, ses Habitans ont plus gagné que perdu à nous con-

noître. Il ne m'appartient point de prononcer ſur ces grandes queſtions : ce que je me ſuis particuliérement propoſé, en écrivant l'Hiſtoire que je donne au Public, eſt de mettre ceux, qui la liront, à portée de juger ſi la conduite, qu'on a tenue à l'égard des Amériquains, étoit toujours la plus propre pour faire parmi eux des Etabliſſemens utiles, pour profiter des tréſors dont ils faiſoient aſſez peu de cas, pour les rendre plus heureux qu'ils n'étoient, & pour les obliger à benir le jour, qui a fait luire à leurs yeux la lumiere de l'Evangile.

Je n'ignore point les préjugés ſi généralement répandus dans le Public ſur le ſujet que je traite. Je ſais que la prévention ſur l'empire & les richeſſes des Jeſuites du Paraguay a gagné juſqu'à ceux-mêmes, qui témoignent le plus d'eſtime pour la Société; puiſque des perſonnes, par l'interêt qu'ils prenoient à ce qui la regarde, ont voulu me détourner de mon Entrepriſe. Mais raſſûré par le nombre & l'autenticité des preuves, dont j'étois en état de m'appuyer, j'ai cru que cette prévention même étoit une raiſon de plus pour m'obliger à n'y pas renoncer; & je me flatte qu'on m'en ſaura gré. Quel plaiſir en effet pour un Lecteur, qui aime & qui cherche ſincerement la vérité, de la voir ſe faire jour à travers les nuages, dont on avoit voulu la couvrir! Je ſuis même perſuadé que pluſieurs ſeront ſurpris qu'on ait différé ſi long-tems de déſabuſer ceux, qu'aucun interêt n'engage à ſe laiſſer tromper ſur un point qui n'eſt pas auſſi indifférent, qu'on pourroit le croire; & je ne crois pas devoir laiſſer ignorer que je ne me ſuis déterminé à écrire cette Hiſtoire, que pour ſatisfaire au deſir d'un Prince (1), qui la jugeoit néceſſaire pour l'honneur de la Religion, dont il a été juſqu'à ſa mort un des plus grands ornemens.

Elle m'a paru d'ailleurs avoir tout ce qui peut inſtruire & plaire, par ſa varieté, & ſurtout par la nouveauté & la beauté des Etabliſſemens, qui en font un des principaux objets. Je parle de ces Républiques chrétiennes, dont le Monde n'avoit point encore vu de modeles, & qui ont été fondées dans le centre de la plus féroce barbarie, ſur un plan plus parfait que ceux de Platon, du Chancelier Bacon & de l'illuſtre Auteur du Telemaque, par des Hommes, qui n'en ont cimenté les fondemens que de leurs ſueurs & de leur ſang, qui animés du ſeul glaive de la parole, & l'Evangile en main, ont affronté la fureur des Sauvages les plus intraitables & que les armes des

(1) M. le Duc d'Orleans, mort le 4 de Février 1752.

Eſpagnols n'avoient fait qu'irriter ; les ont civiliſés & en ont fait des Chrétiens, qui depuis un ſiecle & demi font l'admiration de tous ceux qui les ont vus de plus près ; les ont aſſujettis à la couronne d'Eſpagne, par une ſoumiſſion, ſur laquelle on peut d'autant plus compter, qu'elle a été plus volontaire, que leur fidelité, plus d'une fois miſe aux plus rudes épreuves, ne s'eſt jamais démentie, & qu'en rendant à leur Souverain la plus aveugle & la plus prompte obéiſſance, en ſacrifiant pour ſon ſervice leurs biens & leur vie, avec un deſintereſſement, qui n'avoit point eu d'exemple, ils ſont perſuadés que c'eſt Dieu-même qu'ils ſervent & n'en attendent que de lui la récompenſe,& qui enfin,devenant Apôtres preſqu'auſſi-tôt que Chrétiens, ne font pas moins de conquêtes ſpirituelles, que leurs Paſteurs mêmes, & ſe croient bien dédommagés par le Martyre, quand le ſuccès ne répond point à leurs vœux.

Tous ces faits bien conſtatés par les témoignages uniformes de ceux, qui étoient plus à portée de les vérifier & les plus intereſſés à ne pas s'en laiſſer impoſer, on ne ſera pas peu ſurpris ſans doute de voir, que des Etabliſſemens ſi glorieux à la Religion, & ſi utiles à l'Etat, ont toujours eu beſoin pour ſe ſoutenir que les Rois Catholiques y emploïaſſent toute leur autorité ; que ceux mêmes, que toutes ſortes de raiſons devoient engager à les favoriſer, n'aient rien omis pour en dégoûter les Auteurs & pour les faire échouer ; & qu'ils aient été plus d'une fois ruinés par des Hommes qui ſe diſoient Chrétiens, & qui pour un vil interêt ont égorgé, ou fait perir dans le plus dur eſclavage, plus de cent mille Néophytes. Mais c'étoit l'œuvre de Dieu, & une des plus propres à manifeſter ſa grandeur & ſa puiſſance : ceux, dont il a bien voulu ſe ſervir pour une ſi belle Entrepriſe, devoient bien s'attendre que l'Enfer mettroit tout en uſage pour la faire manquer, & ils n'ont pas été trompés.

Car, ſans parler des travaux immenſes, ni des dangers de toutes les ſortes, inévitables dans ce nouveau genre d'Apoſtolat, où ils ont eu à combattre tous les élémens, à parcourir des Païs impratiquables, & dont les Habitans étoient encore plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas, que n'ont-ils pas eu à eſſuïer des Domeſtiques mêmes de la Foi ? Contrariés ſans ceſſe, calomniés dans toutes les parties du Monde habité, chaſſés avec violence & avec infa-

mie de leurs maiſons, traduits à tous les Tribunaux, comme des Traîtres & des Scélerats, ils ont ſouvent vu périr les fruits de leurs travaux, ſans ſe rebuter, n'en témoignant que plus d'ardeur pour réparer leurs pertes, avec une conſtance, qui les a fait enfin triompher de tous les obſtacles. Mais, avant que d'entrer dans le récit de tant d'événemens divers & ſi peu attendus, il eſt néceſſaire de donner une notion générale des Païs, où ils ſe ſont paſſés, & que bien peu de gens connoiſſent, quoiqu'on en parle tous les jours; en attendant que l'occaſion ſe préſente d'entrer dans des deſcriptions & des notices plus circonſtanciées.

Le Fleuve Paraguay.

LE nom de *Paraguay* eſt celui d'un Fleuve, qui ſort du Lac des Xarayès, environ par les ſeize degrés trente minutes de latitude auſtrale, & par les vingt-cinq de longitude, en plaçant le premier Méridien aux Açores, comme font les Eſpagnols, & qui après avoir couru aſſez long-tems au Sud-Oueſt, ſe replie au Sud. Ce mot ſignifie, dans la Langue de quelques-uns des Peuples voiſins, *Fleuve couronné*, comme ſi le Lac, d'où il ſort, lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Archichidiacre de Buenos Ayrès, dont nous avons un Poëme hiſtorique en Eſpagnol, intitulé *Argentina*, prétend que le Lac des Xarayès n'eſt point la ſource de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir paſſé le Lac qu'il traverſe, ſans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoûte que quelques-uns aſſurent qu'il la tire du Lac *Parimé*, dans la Province *del Dorado*, qu'un Auteur moderne (2) ne juge pas auſſi fabuleux qu'on le croit communément; ce qu'on pourroit peutêtre encore appuïer d'un fait, qu'un autre Auteur rapporte (3), mais ſans le garantir.

Un Eſpagnol, dit-il, nommé Jean Garcie, natif de l'Aſſomption, Capitale de la Province du Paraguay, aïant été pluſieurs années eſclave des *Payaguas*, revint dans ſa patrie, au commencement du dix-huitieme ſiecle, & raconta que dans un voïage qu'il avoit fait à la ſuite de ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le Paraguay, & traverſé le Lac des Xarayès, ils ſe trouverent ſur une Riviere qui s'y décharge; que l'aïant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, ſous laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas, avant

(2) Le P. Joſeph Gumilla: *el Orinoco illuſtrado*.

(3) Le Pere Pierre Loçano: *Deſcripcion chorographica del gran Chaco*.

que de s'engager dans ce canal ténébreux, allumerent des flambeaux d'une espece de résine, pour se précautionner contre des Chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, lesquelles sont d'une grandeur énorme, & se jettent sur les Voïageurs, qui n'ont pas pris cette précaution; qu'ils mirent deux jours à le remonter, & qu'après en être sortis, & avoir continué quelque tems la même route, ils se trouverent à l'entrée d'un Lac, dont on ne voïoit point l'autre bord; qu'ils n'allerent pas plus loin, & retournerent chez eux par la même route, qu'ils avoient suivie en venant jusques-là.

Etendue du Paraguay.

Quoi qu'il en soit de ce récit, le Paraguay, depuis sa sortie du Lac des Xarayès, après avoir grossi ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez grandes, se joint par les vingt-sept degrés avec un autre Fleuve, qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'E. à l'O. & coulé long-tems au N. E. & auquel sa largeur a fait donner le nom de *Parana*, qui signifie *Mer*. Après cette jonction, le Paraguay, plus profond, mais moins large, tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, laquelle vient du Nord-Est, & porte le nom d'*Uruguay*. Il coule à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Mer, où il se décharge par les trente-cinq degrés, sous le nom de *Rio de la Plata*. Ce nom se donne même assez communément au Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay; & lorsque tout le cours du Fleuve ne faisoit qu'une Province, elle portoit le même nom. Mais si par un effet de l'usage, dont on seroit souvent bien embarrassé à donner la raison, le Paraguay a perdu, non-seulement son propre nom, en mêlant ses eaux avec celles du Parana, mais encore celui de Riviere d'argent, qui lui avoit été donné sur une erreur, avant cette jonction, comme nous le dirons bientôt, il en a été bien dédommagé par un autre usage, qui s'est introduit sans qu'on en sache trop la raison, de comprendre sous le nom de Paraguay cette immense étendue de Païs, qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa Cruz de la Sierra, & celle des Charcas, où même les Jésuites de la Province de Paraguay ont un Collége & une grande Mission (4); au Midi, que le détroit de Magellan; à l'Orient, que le Brésil, & à l'Occident, que le Pérou & le Chili.

(4) Le College de Tarija dans la province des Charcas, & les Missions des Chiquites dans celle de Santa-Cruz de la Sierra.

Sa division & sa nature.

Ce vaste Païs contient, outre le Chaco, qui en est le centre & qui n'est pas encore conquis, le Lac des Xarayès, les provinces de Santa Cruz & de Charcas avec le Tucuman, à l'Occident; tout le cours du Paraguay & de Rio de la Plata à l'Orient, & au Sud tout le reste du Continent, qui s'étend jusqu'au Détroit de Magellan, où les Jesuites ont, dans ces derniers tems, commencé à établir quelques Missions. On peut bien croire que dans un Païs si vaste, arrosé d'un nombre infini de rivieres, couvert de forêts immenses & de longues chaînes de Montagnes, la plus-part fort hautes, & dont quelques-unes s'élevent jusqu'aux nues; où toutes les Terres basses sont sujettes à des innondations, qui par leur étendue & leur durée passent tout ce qu'on voit ailleurs en ce genre; où l'on rencontre partout des Lagunes & des Marais, dont les eaux croupissantes ne peuvent manquer de corrompre beaucoup l'air; enfin où les Terres défrichées & cultivées ne sont rien en comparaison de celles, qui ne le sont pas; on peut bien croire, dis-je, qu'il doit y avoir une grande varieté de climats, & beaucoup de diversité dans le caractere & les mœurs de ses Habitans.

Idée générale de ses habitans.

Ce qu'on peut dire en général de ces Peuples, c'est qu'ils ont tous le teint olivâtre, mais inégalement; que pour l'ordinaire leur taille est plus communément au-dessous qu'au-dessus de la médiocre, mais qu'il n'est point rare d'en trouver de la plus haute; que la plus-part ont les jambes & les jointures assez grosses, le visage arrondi & un peu plat; que presque partout les Hommes, & les Enfans mêmes, principalement dans les Pays chauds, vont tout nus, & que les Femmes ne sont couvertes qu'autant que la pudeur la moins sévere l'exige; que chaque Nation a sa maniere de se parer, ou plutôt de se défigurer, souvent d'une maniere qui leur donne un air affreux; qu'il y en a cependant, qui dans quelques occasions se font des bonnets & d'autres ajustemens, des plus belles plumes d'oiseaux; que presque toutes sont naturellement stupides, féroces, inconstantes, perfides, anthropophages, extrêmement voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans prévoïance & sans précaution, même pour les besoins de la vie; d'une paresse & d'une indolence, qui passent tout ce qu'on en peut dire; qu'à la réserve de quelques-unes, que l'amour du brigandage, ou la passion de se venger de leurs Ennemis, ont rendues furieuses plutôt que braves, presque toutes sont lâches, & que

celles,

celles, qui ont conſervé leur liberté, ne la doivent qu'aux retraites inacceſſibles, où elles ſont cantonnées.

Richeſſes & Mines du Païs.

Les premiers Caſtillans, qui entrerent dans le Paraguay, ne doutoient point qu'il ne s'y trouvât de grandes richeſſes. Ils ne pouvoient croire qu'un Païs ſi voiſin du Pérou ne renfermât point bien des Mines d'or & d'argent; & quoiqu'on eût bientôt découvert l'erreur qui avoit confirmé cette opinion, & dont je parlerai dans la ſuite, plus d'un ſiecle après on parloit encore du Paraguay, comme d'un Païs abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina*, que Dom Martin del Barco a donné à ſon Ouvrage, comme ſi tout le Païs n'eût été qu'une grande Mine d'argent. Voici ce qu'en écrivoit au Roi Catholique Dom Pedro Eſtevan Davila, Gouverneur de Rio de la Plata, en 1637 (6). » La fertilité & l'abondance, qu'on ſe promet de trouver dans ces Provinces (7), ſont particulierement fondées ſur ce qu'on croit qu'elles renferment des Métaux & d'autres choſes précieuſes. J'en ai informé fort au long Votre Majeſté, & lui en ai envoïé les pieces autentiques, que je ſais certainement avoir été dépoſées au Greffe du Conſeil royal des Indes. On avoit quelques notions confuſes de ces tréſors, dès le tems du Gouverneur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a fondé la ville de Villa-rica; mais après bien des diligences pour en avoir des connoiſſances plus diſtinctes, on a reconnu que tout ce qu'on en avoit publié étoit incertain. En dernier lieu, Manuel de Frias, gendre de D. Ruiz, & qui fut le premier Gouverneur du Paraguay, lorſqu'on partagea en deux le Gouvernement, s'étoit engagé à V. M. de découvrir ces Métaux, dont il ſe croïoit aſſuré; j'ai appris, de Perſonnes dignes de foi, qu'il fit pour cela les plus grandes diligences; mais que toutes ſes recherches furent inutiles. J'en ai envoïé tous les Procès verbaux à V. M.; & je ſais à n'en pouvoir douter, qu'ils ſont au Gref du Conſeil royal des Indes. Deux raiſons me font juger qu'il n'y a aucun fond à faire ſur tous ces Actes; la premiere eſt que les ſuſdits Gouverneurs n'ont rien négligé pour découvrir ces Mines; la ſeconde, que tous les Témoins, qui avoient dépoſé en leur faveur, étoient gens paſſionnés contre la Compagnie de Jeſus, & d'ailleurs n'avoient pas

(6) Le P. Antoine Ruiz de Montoya: *Conquiſta eſpiritual &c.* Fol. 98.

(7) Il s'agiſſoit particulierement ici de la Province de Guayra.

» les qualités nécessaires pour dresser des informations, telles » qu'il convient d'en envoïer à Votre Majesté.

Il est vrai qu'assez près d'une Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay, & assez proche de ce Fleuve, sous le nom de *Xerez*, & que les Portugais du Bresil ont détruite, on a cru voir pendant long-tems quelques indices de Mines d'or; mais ils s'évanouirent bientôt, & les Habitans de Xercz ont toujours été fort pauvres. Il en a été de même de ceux de Villa-rica, qu'on s'est trop pressé de décorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquietés par les Portugais du Bresil, ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne, qu'elle ne mérite pas mieux (8); mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de prendre, pour fournir à leurs besoins, des mesures plus convenables & plus sûres.

Des Perles qu'on y a trouvées.

Dans une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de Santa-Fé fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems des Perles, & l'Auteur de l'*Argentina* en parle avec son emphase ordinaire; ce qui n'empêcha point que dans la suite on n'en perdît jusqu'au souvenir. Enfin un Espagnol, qui pendant son enfance avoit été fait Prisonnier par les *Abipones*, étant revenu dans sa famille, & voïant des Femmes fort curieuses d'avoir des Perles, dit que les Indiens, parmi lesquels il avoit vécu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets, lorsqu'ils pêchoient dans la Lagune dont j'ai parlé, & ajoûta qu'ils les jettoient comme des choses qui n'étoient bonnes à rien. On envoïa aussitôt sur les lieux, pour examiner le fait, & on trouva qu'il étoit vrai. Il y a cependant bien de l'apparence que cette pêche ne s'est pas trouvée bien abondante, ou que les Perles n'étoient pas d'une bonne eau; car je n'ai vû nulle part qu'elles fassent un objet dans le commerce de Buenos Ayrès, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

Des Pierres précieuses, & du Fer.

J'ai lu dans un manuscrit qui paroit venir de bonne main, que dans la Ville de l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de joyaux, qui sont assez communs dans ce Païs-là. Mais l'Auteur ne nous apprend pas de qu'elle espece ils sont (9), & je n'en ai pu rien trou-

(8) On l'appelle aujourdhui plus communément *la Villa*.

(9) Joyas, que no ay poco en el Paraguay, y las Mugeres se hazen y adornan, como en otra qualquier Ciudad.

ver ailleurs. Le P. Antoine Sepp, Jésuite Allemand, qui a longtems travaillé dans les Missions du Paraguay, & dont nous avons des Lettres imprimées dans sa Langue naturelle, & traduites en Latin, avoit aussi fait une découverte, qui auroit été fort utile dans ce Païs-là, si ce qu'il avoit trouvé y eût été plus commun. Il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Itacara*, parcequ'elle est semée de petites taches noires. Il la jetta dans un feu très ardent; les taches noires, qui étoient de petits grains se trouverent être d'un très bon fer; mais les pierres, qui les renferment, sont fort rares. On a aussi découvert en d'autres endroits, des Mines de ce Métal, mais si peu abondantes, qu'on est obligé de tirer d'ailleurs presque tout le fer dont on a besoin.

Des Bœufs & des Chevaux sauvages.

Dans les vastes Plaines, qui s'étendent depuis Buenos Ayrès jusqu'au Chili, & assez loin vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Bœufs, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville, peu de tems après qu'elle eut été bâtie, avoient laissés dans les Campagnes, ont tellement multiplié, que dès l'année 1628 on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & à proportion pour un Bœuf. Aujourdhui il faut aller assez loin pour les trouver; cependant il y a trente ans, qu'aucun Vaisseaux ne sortoit du Port de Buenos Ayrès, qu'il ne fût chargé de quarante ou cinquante mille peaux de Bœufs: or il faut tuer plus de quatre-vingt mille Bêtes, pour en avoir cette quantité, parceque toutes celles, qui ne sont pas de *loi*, c'est-à-dire, qui ne sont point de Taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le Commerce. Enfin il y a des Chasseurs, qui de tous les Bœufs qu'ils ont tués, ne prennent que les langues & la graisse, qui dans ce Païs tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de sain-doux.

Animaux qui leur font la guerre.

Tout cela ne donne point encore une idée juste de la multiplication de ces Animaux dans le Paraguay; car les Chiens, dont un très grand nombre est aussi devenu sauvage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne sauroit croire. On dit même que les Lions n'attendent pas que la faim les presse, comme font les Tigres, pour tuer des Bœufs; qu'ils leur donnent souvent la chasse, pour se divertir, & qu'on en a vu en égorger dix ou douze, & ne toucher qu'à un seul. Mais les plus grands ennemis; qu'aient ces Animaux, sont les Chiens. Il y a déja plus de vingt ans que le prix des cuirs & des suifs étoit

augmenté des deux tiers à Buenos Ayrès ; & si les Bœufs disparoissent jamais de ce Païs, ce sera surtout par la guerre que leur font les Chiens, qui dévoreront les Hommes quand ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étonnant, est qu'on ne peut faire entendre raison sur cela aux Habitans de Buenos Ayrès ; car un Gouverneur de la Province aïant envoïé des Soldats pour leur donner la chasse, ils furent reçus dans la Ville à leur retour, avec des huées, & traités de Tueurs de Chiens : aussi n'en a-t-on pu depuis ce tems-là engager un seul à continuer cette chasse.

Maniere dont se fait la chasse des Bœufs & des Chevaux.

La maniere dont on s'y prend pour faire celle des Bœufs, à laquelle on ne donne point d'autre nom que celui de Tuerie (10), est assez singuliere. Une compagnie de Chasseurs s'assemble, & se rend à cheval dans une grande Plaine, qui est toute couverte de ces Animaux. Ils se séparent ensuite ; & armés d'une espece de hache, dont le taillant est en forme de croissant, chacun donne à droite & à gauche de grands coups aux jambes de derriere des Bœufs, & leur coupent le jarret. L'Animal tombe par terre & ne peut plus se relever. Les Chasseurs le laissent là, & continuent à frapper à droite & à gauche, tant qu'ils trouvent des Bœufs, & on prétend que chacun en jette ainsi par terre plus de huit cents en une heure, ce qui paroît exageré. L'épouvante saisissant d'abord ces Animaux, ils s'embarrassent les uns les autres en voulant fuir, de sorte que les Chasseurs ont le loisir de se reposer un peu & de se rafraîchir de tems en tems. Enfin, après quelques jours d'un exercice si violent, ils retournent sur leurs pas, retrouvent les Bœufs qu'ils ont terrassés, les achevent, les écorchent, en prennent tout ce qu'ils peuvent, & laissent le reste.

On peut bien croire qu'un si grand nombre de charognes cause dans l'air une infection, qui s'étendroit fort loin, si elles y restoient long-tems ; mais des nuées de Vautours (11), grands comme des Aigles, & d'autres Oiseaux de proie, fondent bientôt dessus, & en très peu de tems on n'y voit plus que des os entiérement décharnés. Les Chevaux se prennent avec des lacets ; & comme ils sont de race Espagnole, & nés sauvages, ils sont fort beaux & d'une grande légereté. Cependant les Indiens, qui de leur côté sont fort lestes, les font tourner vers les endroits où ils savent qu'ils trouveront des embarras, qui les arrêteront. Dès qu'ils les voient à leur portée, ils leur jettent

(10) Matança.

(11) Les Gens du Païs les appellent *Gondors*.

des lacets aux jambes, ſautent enſuite deſſus, & les ont bientôt domptés. Il y a beaucoup de Mulets au Paraguay, & les Mules ſont d'une grande reſſource dans un Païs, où il y a peu de chemins fraïés, beaucoup à monter & à deſcendre, & ſouvent de très mauvais pas à franchir.

Mais la plus grande richeſſe des Eſpagnols & des Indiens, de ceux ſurtout que les Jéſuites ont réunis en Bourgades, a long-tems été dans ces Provinces, & pour pluſieurs eſt encore, l'*Herbe du Paraguay*. On prétend que le débit en fut dabord ſi grand, & enrichit tant de perſonnes, que le luxe s'introduiſit bientôt parmi ceux-mêmes qui s'y étoient trouvés réduits au pur néceſſaire. Pour ſoutenir ce luxe, qui va toujours croiſſant, comme le feu, & ne s'arrête que quand la matiere lui manque, il fallut avoir recours aux Indiens, qu'on avoit aſſujettis, ou qui s'étoient volontairement ſoumis aux Eſpagnols : on en fit des Domeſtiques & bientôt des Eſclaves. Mais comme on ne les ménagea point, pluſieurs ſuccomberent ſous le poids d'un travail, auquel ils n'étoient point accoutumés, & des mauvais traitemens, dont on puniſſoit l'épuiſement de leurs forces plutôt que leur pareſſe : d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Eſpagnols. Par-là un grand nombre de ceux-ci retomberent dans leur premiere indigence, & n'en ſont pas devenus plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs beſoins, & ils ne purent y ſuffire avec la ſeule Herbe du Paraguay; la plûpart même n'avoient pas de quoi en acheter, parceque la grande conſommation en avoit augmenté le prix. Herbe du Paraguay.

On connoît peu en France cette Herbe ſi célebre dans l'Amérique Méridionale & en Eſpagne. C'eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen; ſon goût approche de celui de la Mauve, & quand elle a toute ſa grandeur, elle a à-peu-près la figure de celle de l'Oranger. Elle reſſemble auſſi un peu à celle de la *Coca* du Pérou; mais elle eſt plus eſtimée au Pérou même, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & par-tout où l'on travaille aux Mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage du vin y eſt pernicieux. On l'y porte ſeche & preſque réduite en pouſſiere, & on ne l'y laiſſe pas infuſer long-tems, parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpeces, quoique ce ſoit toujours la même feuille. La premiere ſe nomme *Caa* ou *Caamini*, & la ſe- Ses différentes eſpeces.

conde *Caacuys* ou *Yerva de Palos ;* mais le P. del Techo prétend que le nom générique est *Caa ,* & il en distingue trois especes, sous les noms de *Caacuys ,* de *Caamini* & de *Caaguazu.*

Selon cet Auteur, qui a passé la plus grande partie de sa vie au Paraguay, le Caacuys est le premier bouton qui commence à-peine à déploïer ses feuilles ; le Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller : si on les y laisse, on l'appelle Caaguazu ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut se conserver aussi long-tems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou & en Espagne, le Caacuys ne pouvant souffrir le transport. Il est même certain que cette herbe, prise sur les lieux, a une amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu & son prix. La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase, d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulverisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle s'y dissout, s'il y est resté un peu de terre, elle surnage, & on l'écume. On passe ensuite l'eau dans un linge, & après l'avoir un peu laissé reposer, on le prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines pastilles qui ont une odeur fort douce. Quand on le prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, & on le laisse tiédir.

La grande fabrique de cette Herbe est à la Villa, ou la nouvelle Villa-rica, laquelle est voisine des Montagnes de *Maracayu*, situées à l'Orient du Paraguay, par les vingt-cinq degrés & environ vingt-cinq minutes de latitude australe. Ce Canton est le meilleur de tous pour la culture de l'Arbre ; mais ce n'est point sur les Montagnes mêmes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire quelquefois pour le seul Pérou jusqu'à cent mille Arrobes de vingt-cinq livres seize onces, & le prix de l'Arrobe est de sept écus de notre Monnoie. Cependant le Caacuys n'a point de prix fixe, & le Caamini se vend le double du Palos. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces de l'Uruguay & du Parana, sous la conduite des Jésuites, ont semé des graines de l'Arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & elles n'y ont point, ou y ont peu, dégéneré. Ces graines ressemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens n'en font point de la premiere espece, ils gardent le Caamini pour leur usage, & vendent le Pa-

los pour païer le Tribut qu'ils doivent au Roi Catholique, & pour acheter les choſes dont ils ont beſoin.

Proprietés qu'on lui attribue.

Les Eſpagnols prétendent avoir dans cette Herbe un remede, ou un préſervatif, contre preſque tous leurs maux. On ne peut du moins diſconvenir qu'elle ne ſoit fort apéritive & diurétique. On aſſure que dans les commencemens quelques-uns en aïant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, qui duroit pluſieurs jours : mais ce qu'elle a de plus ſingulier, eſt qu'elle produit ſouvent des effets tout contraires, comme de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets aux inſomnies, & de réveiller ceux qui ſont tombés en léthargie, d'être nourriſſante & de purger. L'habitude d'en uſer fait qu'on ne peut plus s'en paſſer, & qu'on a de la peine à en prendre modérement ; quoique, priſe avec excès, elle enivre, & cauſe la plûpart des incommodités, qui ſont le fruit des liqueurs les plus fortes.

Des Abeilles, du Coton & du Chanvre.

On trouve preſque partout, dans les Forêts de ces Provinces, des Abeilles qui font leurs ruches dans le creux des arbres ; & on en compte juſqu'à dix eſpeces différentes. La plus eſtimée, pour la blancheur de la cire, mais qui eſt aſſez rare, ſe nomme *Opemus*. Le miel en eſt auſſi plus délicat. Le Coton eſt naturel au Païs, & l'arbre croît en buiſſon, comme j'en ai vu dans la Louiſiane. Il porte dès la premiere année, mais il faut le tailler tous les ans, comme la vigne. Il fleurit en Décembre & en Janvier, & ſa fleur approche de la Tulippe jaune. Trois jours après qu'elle eſt épanouie, elle ſe fane & ſe ſeche. Le bouton qu'elle renferme, a toute ſa maturité au mois de Février, & il en ſort une laine fort blanche & d'une bonne qualité. Les Indiens, dont je viens de parler, avoient commencé à ſemer du Chanvre, mais ils ont trouvé trop de difficulté à le mettre en état d'être filé, & la plûpart y ont renoncé. Les Eſpagnols ont été plus conſtans, & en font un aſſez grand uſage.

Du Vin, des autres Fruits de la Terre, des Poiſons & des contrepoiſons.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, que l'on cultive avec ſuccès en pluſieurs endroits, & qui faiſoient une bonne partie de la nourriture ordinaire de ceux des Indiens qui cultivoient la Terre, on trouve dans ces Païs pluſieurs Fruits & des Simples inconnus à l'Europe : j'en ferai connoître quelques-uns, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. Il y a ſurtout des Fruits dont les Eſpagnols font d'excellentes confitures. Quelques-uns y ont planté des vignes, qui n'ont pas également réuſſi partout ; mais à Rioja & à Cordoue, deux Villes du Tucu-

man, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue eſt gras, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts ; mais on en fait à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & ſituée dans la Cordilliere, environ à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'eſt pas fort inferieur à celui d'Eſpagne. On a ſemé du Froment en quelques endroits ; mais on ne s'en ſert ordinairement que pour faire des gâteaux & de la pâtiſſerie. Il y a partout des herbes venimeuſes, dont quelques Indiens empoiſonnent leurs fleches ; mais il y a auſſi partout des contrepoiſons ; & tel eſt entr'autres l'*Herbe à Moineau*, qui forme d'aſſez gros buiſſons. Voici comment on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Parmi les différentes eſpeces de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & qui ſont pour la plûpart de la groſſeur de nos Merles, il y en a un fort joli, qu'on appelle *Macagua*. Ce petit Animal eſt fort friand de la chair des Viperes, & leur fait une guerre continuelle. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête dans une de ſes aîles, & paroît comme une boule toute ronde ſans aucun mouvement : la Vipere s'approche de lui, & comme ſa tête n'eſt pas tellement cachée, qu'il ne puiſſe voir au travers des plumes de ſon aîle, il ne remue point, que la Vipere ne puiſſe recevoir un coup de ſon bec. Il en eſt ſur le champ païé d'un coup de la langue de ſon Ennemie ; mais dès qu'il ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon Herbe, qui le guérit dans l'inſtant. Il retourne auſſitôt au combat, & toutes les fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Dès qu'elle eſt morte, le Moineau la mange ; & le repas fini, il fait encore uſage de ſon contrepoiſon.

Des Viperes, Serpens & Couleuvres.

Il eſt peu de Païs, qui nourriſſent un ſi grand nombre, & tant de différentes eſpeces, de Serpens & d'autres ſemblables Reptiles ; mais il y en a beaucoup, qui ne ſont pas venimeux, ou dont le venin n'eſt pas dangereux. Les Indiens les connoiſſent, les prennent tout vivans avec la main, & s'en font des ceintures, ſans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, ſi on en croit des Eſpagnols, qui aſſurent en avoir été témoins. Les Indiens diſent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en ſortir ; après quoi les plus forts dévorent

rent les plus foibles. Sans cela, dit le Pere Antoine Ruiz de Montoya, on ne pourroit aller nulle part sans rencontrer de ces monstrueux Reptiles. Parmi ceux, qui sont ovipares, il y en a dont les œufs sont fort gros, & que les Meres font éclore en les couvant.

Le Serpent à sonnettes, si commun dans plusieurs Provinces de l'Amérique septentrionale, ne l'est peut-être nulle part ailleurs, plus qu'au Paraguay. On y a observé que quand ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre, & que, par le moïen de deux crochets creux, assez larges à leurs racines, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres especes de Serpens & de Couleuvres, est fort prompte. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais on ne manque nulle part d'antidotes contre ce venin. On y emploie surtout avec succès une pierre, à laquelle on a donné le nom *de Saint Paul*, le bezoard, & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas moins souverains: cependant il est plus sûr de commencer par faire sur le champ une incision à l'endroit qui a été piqué, & d'y appliquer du soufre. Cela même est quelquefois suffisant.

Il y a des Serpens chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élancent dessus, quand ils la voient à leur portée, la serrent si bien, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent à leur aise toute vivante. Mais quand ils ont mangé des Bêtes entieres, ils deviennent si pesants, qu'ils ne peuvent plus se traîner. Il arrive même quelquefois que n'aïant pas assez de chaleur naturelle, pour digerer de si gros morceaux, ils periroient, si la Nature ne leur avoit pas suggéré un remede, que la raison ne leur permettroit assurément pas d'emploïer, & qui leur réussit. Le Serpent se tourne le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir: les Vers s'y mettent; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent d'un superflu, qui lui causeroit la mort. Il prend ses mesures pour empêcher que les Oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt il se trouve rétabli dans son premier état. Mais il est arrivé, dit-on, plus d'une fois que la peau, en se reprenant, a renfermé des branches d'ar-

bres ſur leſquelles le Serpent s'étoit trop tôt couché, & il ne lui eſt pas auſſi aiſé de ſe tirer de ce nouvel embarras.

Pluſieurs vivent de Poiſſons, & le P. de Montoya, de qui j'ai tiré preſque tout ce détail, raconte qu'il apperçut un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la groſſeur d'un Veau, & qui pêchoit ſur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter de ſa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, puis elle y plongeoit ſa tête: quantité de petits Poiſſons, attirés par l'écume, y accouroient, & la Couleuvre reſtoit quelque tems immobile; puis ouvrant la gueule, avaloit d'un coup quantité de ces Poiſſons. Le même Auteur vit une autre fois un Indien, de la plus grande taille, qui étant dans l'eau juſqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier à terre, aïant tous les os briſés, comme s'il eût été écraſé entre deux meules de Moulin.

Cette eſpece monſtrueuſe de Couleuvres ne ſort jamais de l'eau; & dans les rapides, qui ſont aſſez fréquents ſur le Parana, on les voit nager, la tête haute, qu'elles ont très groſſe, avec une queue fort large. Les Indiens diſent qu'elles engendrent à la façon des Animaux terreſtres, & que les Mâles attaquent les Femmes, comme on prétend que font les Singes dans quelques Païs. Ce qui eſt certain, c'eſt que le P. de Montoya fut un jour appellé pour confeſſer une Indienne, laquelle étant occupée à laver du linge ſur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, qui lui avoit fait, dit-elle, violence: le Miſſionnaire la trouva étendue par terre au même endroit; elle lui dit qu'elle ſentoit bien qu'il ne lui reſtoit plus que quelques momens à vivre, & en effet elle expira preſqu'auſſitôt qu'elle eut achevé ſa confeſſion.

Des Caymans.

Les Rivieres & les grandes Lagunes, qui ne ſont jamais à ſec, ſont remplies de Caymans, de dix à douze pieds de long. Il y en a ſurtout une quantité prodigieuſe dans le Pilco Mayo, la plus grande des Rivieres du Chaco, où on les nomme *Yacaras*. Quand ils ſe ſont raſſaſiés de Poiſſons, ils vont à terre, & ſe couchent ſur le dos, afin que l'ardeur du Soleil facilite la digeſtion. Quoique les écailles, qui les couvrent, ſoient très dures & fort ſerrées, les Eſpagnols les tuent à coups de fuſils; mais les Indiens ont une façon aſſez ſinguliere de les prendre dans l'eau. Ils attachent à un arbre le bout d'une corde, & à l'autre bout un bâton pointu par les deux extrêmités. Quand ils voient approcher un Cayman, ils lui jettent le bâton dans

la gueule, qui est toujours béante; & comme cet Amphibie n'a point, ou presque point, de langue; obligé par le bâton d'élargir son gosier, il avalle quantité d'eau; & plus il fait d'efforts pour se délivrer du bâton, plus il se l'enfonce dans le gosier, de sorte qu'il est bientôt étouffé. Dès qu'il est mort, on le tire à terre par le moïen de la corde.

Le Cayman a sous les pattes de devant des bourses remplies d'une substance, dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête; mais quand elle a été sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. On prétend que la Femelle fait plus de vingt œufs d'une seule ponte: mais comme elle les cache dans le sable, les Rivieres, en se débordant, en entraînent beaucoup, & les Mâles en cassent aussi plusieurs avec leurs ongles. On dit que quand les dents de cet Animal sont trop engraissées par la chair des Poissons qu'il a mangés, un petit Moineau vient les lui nettoïer; mais que souvent un autre, dès qu'il lui voit ouvrir la gueule, pour cette opération, s'insinue dans son estomach pour lui ronger le foie. Si le fait est vrai, la difficulté est de savoir comment il en sort. Herrera prétend que les Caymans de Rio de la Plata n'attaquent point les Hommes; j'ai cependant oui dire le contraire à des Voïageurs, qui en racontoient des histoires bien tragiques, & qui s'en donnoient pour témoins oculaires. Peut-être avoient-ils pris des Requins pour des Caymans. Ce qui est certain, c'est que les Requins, que l'on trouve dans ce grand Fleuve, sont beaucoup plus grands que ceux des autres Rivieres; qu'ils attendent les Bœufs, qui y viennent boire, les saisissent par le mufle & les étouffent.

Caméléons, Singes, Tatares, Renards, &c.

On voit en quelques endroits des *Caméléons*, de cinq à six pieds de long, qui portent leurs Petits avec eux, & ont toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un Animal fort doux, mais très stupide. Les *Singes* de ce Païs sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe, & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables, quand ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre celui qui les a blessés. Les *Renards* sont fort communs dans quelques Provinces: il y en a du côté de Buenos Ayrès, qui tiennent beaucoup du Lievre, dont le poil est très beau & bien varié. Rien n'est si joli que cet Animal, & il est si familier, qu'il vient caresser les Passants. Mais il faut être bien sur ses gardes avec lui; car lorsqu'on y pense le moins, il lâche son

urine, dont l'odeur eſt d'une infection, qui n'a rien d'égal, & qu'il n'eſt pas poſſible de faire paſſer; de ſorte qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en a été mouillé. Il y a deux eſpeces de *Tatares*: les uns, qui ſont de la taille d'un Cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins. Tous ont le muſeau allongé: les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Il y a une eſpece de *Lapins* que les Eſpagnols nomment *Apercos*, qui n'ont point, ou preſque point de queue, dont le poil eſt d'un gris argenté, & dont la chair eſt fort délicate. Un autre Lapin a la gueule ſi petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Des Lions & des Tigres.

Les Lions & les Tigres ſont communs partout, depuis que les Bœufs, les Chevaux & les Cochons d'Eſpagne s'y ſont multipliés à l'infini. Les premiers y ſont plus petits, & beaucoup moins féroces qu'en Afrique; les ſeconds ne ſont nulle part ailleurs ni plus grands, ni plus furieux. Les Indiens ont cependant trouvé un moïen ſûr de les faire fuir devant eux. Comme ils ſont fort alertes, dès qu'ils voient un Tigre, qui vient à eux, & contre lequel ils n'ont pas de quoi ſe défendre, ils ont bientôt gagné le haut d'un arbre: l'Animal qui ne ſauroit les ſuivre, ſe tient au pied de l'arbre, & y demeureroit aſſez long-tems pour obliger ſa proie à ſe livrer à lui, ou à tomber de foibleſſe, ſi on n'avoit pas obſervé qu'il ne ſauroit ſouffrir l'odeur de l'urine de l'homme. L'Indien profite de cette connoiſſance, & le Tigre s'enfuit aſſez loin, pour lui laiſſer le tems de s'aller mettre en ſûreté. Ceux, qui ont l'uſage des armes à feu, ſont encore moins embarraſſés; car ils tirent ſi juſte, qu'on les a ſouvent vus percer en l'air des Tigres, qui s'élançoient avec fureur contre eux.

Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims.

On diſtingue, dans ces Provinces, trois eſpeces de *Cerfs*. Les uns ſont preſque de la taille des Bœufs, & ont le bois fort branchu: ils ſe tiennent ordinairement dans des endroits marécageux. D'autres ſont un peu plus grands que les Chevres, & paiſſent dans les Plaines. Les troiſiemes ne ſont guere plus forts qu'un Chevreau de ſix mois. Les *Chevreuils* du Paraguay n'ont rien, ou preſque rien, qui les diſtingue des nôtres. Les *Sangliers* ont le nombril, ou peut-être une eſpece d'évent, ſur le dos. Leur chair eſt délicate, & ſi ſaine, qu'on en fait manger aux Malades. Les Plaines du Chaco ſont couvertes de *Chevres* noires, rouges & blanches; mais ces dernieres ne ſe trou-

vent que ſur les bords du Pilco Mayo. Les *Daims*, auſſi-bien que les Chevreuils, vont toujours par trouppes, comme les Moutons qu'on éleve en Europe.

L'Anta.

Un autre Animal, aſſez commun dans cette partie de l'Amérique, eſt une eſpece de Bufle, qu'on appelle *Anta*. Il eſt de la groſſeur, & a beaucoup de la figure, d'un Âne, mais il ne lui reſſemble point par les oreilles, qu'il a fort courtes. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cet Animal, c'eſt une trompe qu'il allonge & retire quand il veut, & par laquelle on croit qu'il reſpire. Chacun de ſes pieds a trois ongles, auſquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons, ſurtout à ceux du pied gauche de devant, ſur lequel il ſe couche, quand il ſe trouve mal (12). Il ſe ſert des deux pieds de devant, comme font les Singes & les Caſtors, & avec la même facilité. On trouve dans ſon ventre des pierres de Bezoard, qui ſont fort eſtimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange d'une eſpece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus legere & plus délicate. Sa peau eſt ſi forte, qu'on prétend que quand elle eſt ſeche, elle eſt à l'épreuve d'une balle de mouſquet; auſſi les Eſpagnols s'en font-ils des caſques & des cuiraſſes, quand ils en peuvent avoir. La chaſſe de l'Anta ne ſe fait que la nuit, & elle eſt fort aiſée. On va attendre ces Animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent ordinairement en trouppes, & quand on les voit venir, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent & les étourdiſſent de telle ſorte, qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres. Alors on tire ſur eux à coups ſurs, & quand le jour eſt venu, on en trouve un grand nombre couchés par terre, ou morts, ou dangereuſement bleſſés.

Volatiles, Poiſſons, Loups marins & Autruches.

Les Volatiles de toutes les ſortes fourmillent preſque partout dans ce Païs, & l'on y compte juſqu'à ſix eſpeces d'Oies. Les *Corbeaux* y ſont blancs; les *Moineaux*, de couleur d'or, les *Perdrix* groſſes comme des Poules, & en ſi grand nombre, ſurtout dans les vaſtes Plaines qu'il faut traverſer pour aller de Buenos Ayrès au Tucuman, qu'on les prend à la ligne comme les Poiſſons, ſans deſcendre de cheval ou des chariots.

(12) Mémoires de Trevoux, Octobre 1751, page 2194. On ne dit point que cet Animal ſoit ſujet à l'épilepſie, ni qu'il ſe guériſſe de ces accès, en ſe frottant l'oreille avec la corne du pied gauche, comme on le dit des Orignaux du Canada; à cela près, il leur reſſemble beaucoup.

1516. Les *Autruches* & les *Loups marins* sont fort communs en plusieurs endroits. Parmi les Poissons, que l'on pêche dans les Rivieres & dans les Lagunes, il y en a un, qui est un vrai Pourceau, excepté qu'il n'a point de dents; & un *Chien d'Eau*, qui aboie comme les nôtres. Un Missionnaire en apperçut un jour un qui, aïant été percé d'une fléche, se mit à aboïer, & dans le moment d'autres vinrent le prendre, sur le bord de la Riviere où il étoit, & le porterent à l'autre bord.

Premiere découverte du Paraguay.

Tel est en général ce grand Païs, que bien des gens regardent comme un des plus riches du nouveau Monde. La premiere découverte s'en fit en 1516, par Jean de Solis, grand Pilote de Castille, & par un pur hazard. Solis étoit parti d'Espagne pour continuer celle du Bresil, commencée en 1500, par Vincent Yañes Pinson, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voïage, deux mois avant que les Portugais en eussent la moindre connoissance. Le premier de Janvier 1516, il entra dans un Port formé par la décharge d'une Riviere, qu'il nomma *Rio Genero* (13), & en prit possession au nom de la Couronne de Castille; comme avoit fait Pinson, seize ans auparavant, au *Cap de S. Augustin*, qu'il avoit nommé *Cap de Consolation*. Solis continua ensuite à ranger la Côte, & en la tournant sur la droite, il se trouva à l'entrée d'une Baie, où il remarqua que se déchargeoit un grand Fleuve, auquel il donna son nom; mais il n'osa s'y engager bien avant avec son Vaisseau, parcequ'il y rencontra quantité de bancs, de rochers & d'autres écueils, sur lesquels il craignit de se briser. Cependant, comme il ne vouloit pas retourner en Espagne sans avoir pris quelque connoissance de ce Fleuve, il s'embarqua dans sa Chaloupe, cotoïa le bord occidental, & apperçut bientôt des Indiens, qui lui parurent l'inviter à les venir voir, en mettant à leurs pieds tout ce qu'ils avoient, comme pour le lui offrir.

Jean de Solis tué & mangé par les Indiens.

Trompé par ces démonstrations équivoques, il aborda sans prendre aucune précaution & avec peu de suite, résolu, dit-on, d'enlever quelques-uns de ces gens-là, pour les mener en Espagne. Il ne fit pas même attention qu'à mesure qu'il avançoi,tces Barbares s'éloignoient, & ils l'attirerent ainsi jusqu'à un Bois, où ils entrerent, & où il les suivit presque seul. A-peine y étoit-il, qu'une grêle de fléches, décochées par des gens qu'il ne voïoit

(13) C'est-à-dire, Riviere de Janvier. Les Portugais la nomment *Rio Janeyro*; qui signifie la même chose en leur langue.

point, le renversa mort, avec tous ceux qui le suivoient. Les Indiens les dépouillerent ensuite, allumerent un grand feu hors du Bois, les y firent rotir & les mangerent à la vue de ceux, qui étoient restés dans la Chaloupe, ou qui s'y réfugierent, & ils n'eurent point d'autre parti à prendre, que de regagner au plus vîte leur Navire, & de reprendre la route d'Espagne. Telle fut la triste destinée d'un homme, qui passoit pour un des plus habiles Navigateurs de son tems; mais qui, selon Herrera, n'avoit pas toute la prudence nécessaire pour assurer le succès d'une Entreprise, comme celle dont il étoit chargé. 1516.

Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort.

1516-25.

Le sort de quelques Portugais, qui quelques années après entrerent dans le Paraguay par le Bresil, ne fut pas plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre partout, que les Espagnols avoient trouvé de grandes richesses dans le Pérou, Dom Martin de Sosa, Gouverneur & Capitaine général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il y envoïa un homme de confiance & de résolution, nommé Alexis Garcia, lequel partit accompagné de son Fils & de trois autres Portugais, & prit sa route à l'Occident. Arrivé sur le bord du Paraguay, il y trouva un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre. Il traversa ensuite le Fleuve, pénétra jusqu'aux Frontieres du Pérou, y recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent; & de retour à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il forma le projet d'y faire un Etablissement, pour servir d'entrepôt à ceux de sa Nation, qui voudroient profiter de ses découvertes. Dans cette vûe, il envoïa deux de ses gens pour informer son Général du succès de son voïage, & lui communiquer son projet. Il les chargea de quelques lingots d'or & d'argent, & resta seul où il étoit, avec son Fils, qui étoit fort jeune, & un autre Portugais. A-peine les deux premiers étoient-ils partis, que les Indiens massacrerent Garcia & le Portugais, firent le jeune Garcia Esclave, & s'emparerent de tout le trésor.

D'autres Portugais au Paraguay.

Cependant l'arrivée des deux Portugais au Bresil, avec la nouvelle & les preuves d'un chemin pratiquable pour aller au Pérou, y causa une grande joie; & soixante Portugais partirent sur le champ avec une trouppe de Brasiliens, sous la conduite de Georges Sedeño, pour aller joindre Garcia. Ils n'étoient pas encore arrivés à l'endroit, où ils comptoient de le trouver, qu'ils eurent de violens soupçons de la perfidie des Indiens. Ils commencerent à marcher avec plus de précaution:

1516-25. mais les Barbares n'étoient pas moins sur leurs gardes; & au premier avis qu'ils eurent de l'approche des Portugais, ils travaillerent à leur couper les vivres, pour les obliger de retouner au Bresil.

Ce qu'ils devinrent. Trahison des Indiens.

Sedeño ne fut pas long-tems à comprendre que pour avoir dequoi subsister dans ce Païs, il falloit se battre, & il s'y prépara; mais les Indiens le prévinrent, & tomberent de toutes parts si brusquement sur lui à la faveur des Bois, qu'il n'eut pas même le tems de se mettre en défense. Il fut taillé en piéces avec une bonne partie de ses Gens, & les autres se sauverent du côté du Parana. Il leur falloit passer ce Fleuve pour se mettre en sûreté contre ceux qui les poursuivoient, & des Indiens s'offrirent à leur rendre ce service. Leur offre fut acceptée, & les Portugais s'embarquerent sur des Pirogues qu'on leur présenta. Elles étoient percées, & les trous si bien bouchés, qu'ils ne s'apperçurent point du piége qu'on leur tendoit. A-peine étoient-ils au milieu du Courant, que leurs Conducteurs sauterent dans l'eau, & regagnerent, à la nage, le bord, d'où ils étoient partis. Ils remarquerent en même tems que l'eau entroit dans leurs Pirogues, & tandis qu'ils en cherchoient la cause, les Pirogues coulerent à fond, & ils furent tous noïés.

Sébastien Gabot traite avec l'Empereur.

1526.

Rien, ce semble, ne devoit engager, ni les Espagnols, ni les Portugais à vouloir s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoissoient que par des accidens si tragiques; & il est certain qu'on ne pensoit à rien moins en Espagne, qu'à profiter de la découverte de Solis, lorsqu'on y reçut des nouvelles, qui firent naître dans la Nation, quoique sur des espérances assez légeres, les plus grandes espérances de tirer du Paraguay autant de richesses, que de toute autre Partie de l'Amérique. Sébastien Gabot, ou Gabato, Vénitien, qui en 1496 avoit fait avec son Pere & ses Freres la découverte de l'Isle de Terre-neuve, & d'une partie du Continent voisin, pour le Roi d'Angleterre, Henri VII, se voïant négligé par les Anglois, trop occupés alors chez eux, pour songer à s'établir dans le nouveau Monde, passa en Espagne, où la réputation, qu'il avoit d'être fort habile Navigateur (14), lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille. Le fameux Navire *la Victoire*, le seul de l'Escadre de Magellan, qui soit revenu en Espagne, & le premier qui ait fait le tour du Monde, avoit depuis peu rapporté des Epi-

(14) Herrera, troisieme Décade, Liv. 9, Chap. 3.

ceries,

ceries, & d'autres Marchandises précieuses des Moluques. Des Négocians de Seville engagerent Gabot à y conduire une Flotte, dont ils feroient les frais; & il y consentit: mais comme il ne vouloit pas être précisément au service d'une Compagnie de Commerce, il voulut avoir une Commission de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles V un Traité, qui fut signé le quatrieme de Mars 1525. 1525.

Il portoit en substance (14), que Gabot commanderoit une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine général, & que Martin Mendez, qui avoit été Trésorier de l'Escadre de Magellan, & qui étoit revenu sur *la Victoire*, seroit son Lieutenant; qu'il passeroit le Détroit, se rendroit ensuite aux Moluques, d'où il iroit faire la découverte de *Tharsis*, d'*Ophir* & de *Cipango*, qu'on croïoit alors être le Japon; qu'il y chargeroit ses Navires, d'or, d'argent, & de tout ce que ces Païs ont de plus précieux. C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur; mais quelque assurance qu'il témoignât d'effectuer de si grandes promesses, les Armateurs de Seville se repentirent dès-lors du choix qu'ils avoient fait de lui, pour commander leurs Vaisseaux, d'autant plus qu'ils ne tarderent pas à s'appercevoir d'un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, en qui ils avoient leur principale confiance. Ils firent même déclarer à l'Empereur par l'Agent qu'ils avoient en Cour, que si on n'étoit pas si pressé de faire partir l'Escadre, ils supplieroient Sa Majesté de lui donner un autre Commandant, que le grand Pilote.

1526. Son départ; il entre dans la Baie de Rio de la Plata.

Cette déclaration ne servit de rien; Gabot mit à la voile le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, qu'un Particulier avoit fretté à ses dépens. Herrera dit qu'il ne se comporta dans ce voïage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer; que les vivres lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; qu'il ne ménagea nullement ceux qui ne lui plaisoient pas; qu'étant arrivé, sans qu'il lui restât aucunes provisions, à l'Ile des Oies (15), qui n'est pas éloignée du Cap de S. Augustin dans le Bresil, les Habitans le reçurent bien & ravitaillerent ses Vaisseaux, & qu'il ne païa ce bon office, que de la plus noire ingratitude, en embarquant quelques Enfans des Principaux de l'Ile, malgré leurs Parens; enfin, qu'étant arrivé à l'entrée de la Baie, où se décharge ce qu'on appelloit alors *Rio de Solis*, il résolut

(14) Herrera, *ibid.*

(15) Isla de Patos.

1526. de n'aller pas plus loin, tant parcequ'il n'avoit pas assez de vivres, pour passer le Détroit de Magellan, que parceque ses Equipages commençoient à se mutiner ; & qu'après avoir dégradé dans une Ile déserte Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient fort librement sa conduite, il prit le parti de bien reconnoître la Baie où il se trouvoit.

Largeur & incommodité de la Baie où se décharge Rio de la Plata.

Je dis la Baie, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens, qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve, au *Cap de Ste Marie*, où la terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au *Cap de S. Antoine*, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie ; mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux, qui la mettent à *la Puerta de la Piedra*, vis-à-vis de *Montevideo*, à plus de cinquante lieues du Cap de S. Antoine. Je ne contesterai pourtant point avec les Géographes Espagnols, qui veulent que Rio de la Plata ait, à son embouchure, près de cinquante lieues de large. Il n'est point douteux que ce Fleuve ne soit un des plus grands, que l'on connoisse au Monde ; mais il en est peu, dont l'entrée soit plus difficile, où les Vaisseaux courent de plus grands risques, & où il se soit fait plus de naufrages. Aussi les gens de Mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des Navigateurs*.

Qualité des eaux du Fleuve.

En récompense, il est fort poissonneux. On y prend surtout quantité de Dorades sur les bancs de sable, dont il est semé, & qui font en bonne partie, le danger de cette Navigation. Dès que l'on commence à trouver l'eau douce, elle paroît excellente ; mais il en coûte un peu pour s'y accoutumer. Elle cause d'abord, quand on en boit sans beaucoup de modération, des coliques, des dévoiemens, & quelquefois la dyssenterie. Au bout d'un mois on y est fait, & il n'y a plus rien à craindre. Outre qu'elle est très saine, elle a encore une qualité fort singuliere ; elle éclaircit de telle sorte la voix, que l'on reconnoît d'abord ceux, qui en ont bu habituellement : mais si on discontinue d'en boire, on perd peu-à-peu cet avantage. Quelques Mémoires disent la même chose des eaux de l'Uruguay, & de la plûpart des Rivieres qui s'y déchargent. Si cela est vrai, il y a bien de l'apparence que Rio de la Plata tire de l'Uruguay cette propriété. Il s'agit de savoir si elle l'a au-dessus de l'endroit où elle reçoit l'Uruguay, & je n'ai rien trouvé sur cela dans mes Mémoires.

Quoiqu'il en soit, Gabot se tira aisément de tous les écueils, & arriva, sans aucun accident, aux *Iles de S. Gabriel*, qui ont reçu de lui ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos Ayrès. La premiere qu'il rencontra, a une lieue de circuit, & il y trouva un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, s'embarqua dans ses Chaloupes, entra dans le Canal, que forment ces Isles avec le Continent, qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Deux choses causerent cette méprise; la premiere, que les Isles de S. Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; la seconde, que l'Uruguay est très large lorsqu'il entre dans Rio de la Plata. Il le remonta donc, & ayant trouvé, sous sa droite, une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador,* il y construisit un petit Fort, où il laissa Jean Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de continuer à remonter le Fleuve, qu'il croïoit toujours être le véritable Rio de Solis: mais au bout de trois jours, cet Officier, ayant échoué sur un banc de sable, fut tué par des Indiens, avec une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nage & rejoignirent Gabot, qu'un si triste accident fit résoudre à retourner aux Isles de S. Gabriel.

1526. Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtems.

Il y reconnut son erreur, remonta le véritable Fleuve, environ trente lieues, & bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes du Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien (16) en celui de *Rio Tercero*. Il donna à son Fort, celui de *Saint-Esprit;* mais il est plus connu dans ses Relations, sous celui de *Tour de Gabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter le Fleuve jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large : j'ai dit que c'est le Parana: mais voïant qu'il tournoit trop à l'Est, il craignit de s'engager trop avant vers le Bresil, retourna au confluent, & remonta le Paraguay. Il y fut bientôt attaqué par les Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq hommes, & en firent trois prisonniers.

Tour de Gabot.

Il eut bientôt sa revanche, & fit un grand carnage de ces Barbares; lesquels paroissent avoir été les mêmes, qui avoient tué Alexis Garcia, puisqu'on assure que le fruit de sa victoire fut une bonne partie du butin qui avoit été fait sur ce Portugais. Comme il n'avoit aucune connoissance de cette avanture

Origine du nom de Rio de la Plata.

(16) Zacaranna, ou Zacarunna.

1526.

tragique, il ne douta point que tant d'or & d'agent ne vînt des Mines du Païs où il se trouvoit, & il fut enfin confirmé dans cette pensée, lorsqu'aïant fait alliance avec d'autres Indiens, que la crainte de ses armes, où ses bonnes manieres, avoient engagés à bien vivre avec lui, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, dont il commençoit à manquer, mais ils lui donnerent des lingots d'argent pour des marchandises d'Espagne de très peu de valeur. Ne doutant donc plus qu'il n'y eût des Mines d'argent dans ce Païs, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*, qui a trompé tous ceux, qui ne savoient pas l'origine de cette dénomination.

Gabot rencontre des Portugais sur le Paraguay.

Il se disposoit à rejoindre ses Vaisseaux avec son trésor, quand il vit arriver à son Camp un Capitaine Portugais, nommé *Diegue Garcias*, lequel avoit été envoïé par le Capitaine général du Bresil pour reconnoître le Païs & en prendre possession au nom de la Couronne de Portugal, mais qui n'avoit pas assez de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu de trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Gabot de son côté fit réflexion qu'il ne pourroit jamais empêcher les Portugais de se rendre maîtres du Païs, s'ils y revenoient avec des forces supérieures, que la proximité du Bresil leur donnoit le moïen d'y faire entrer en peu de tems : sur quoi il prit le parti de faire quelques présens à Garcias, pour l'engager à le suivre au Fort du S. Esprit. Il y réussit ; & Garcias, étant resté peu de jours avec lui dans sa Forteresse, reprit la route du Bresil.

Il envoie beaucoup d'argent à l'Empereur. D'où il venoit. Il donne au Fleuve le nom de *Rio de la Plata*, par erreur.

Gabot crut alors devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Il jugea sa présence nécessaire au Paraguay, & il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit fait Trésorier de son Escadre à la place de Mendez, de tout ce qu'il avoit d'argent, & d'une Lettre, par laquelle il rendoit compte à l'Empereur de ce qui l'avoit empêché de suivre sa destination ; faisoit à ce Prince la description du Païs qu'il avoit découvert ; lui marquoit les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour en assurer la possession à la Couronne de Castille, & supplioit Sa Majesté de lui envoïer des secours suffisans pour être en état de n'y être inquiété, ni par les Indiens, ni par les Portugais.

Il retourne en Espagne.

Calderon, & un Capitaine, nommé Georges Barloque, que Gabot lui avoit associé, arriverent en Espagne au com-

mencement de l'année 1527, & eurent une audience favorable de l'Empereur, dont ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue de l'argent qu'ils lui présenterent, qu'on prétend être le premier qui soit venu en Espagne de l'Amérique, & plus encore les espérances qu'ils donnerent à ce Prince, lui firent trouver bon tout ce qu'avoit fait Gabot. Charles V voulut même qu'on prît sur ses Finances de quoi faire une partie d'un grand Armement, qu'il commanda de faire pour le Paraguay. Cependant deux années se passerent sans que ses ordres fussent exécutés, & Gabot se lassa d'attendre. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour empêcher qu'un plus long retardement ne donnât aux Portugais l'envie & le tems de revenir au Paraguay. Il nomma, pour commander pendant son absence dans le Fort du S. Esprit, Nuño de Lara, auquel il laissa six vingts hommes, & ce qu'il put amasser de provisions, & partit pour aller rejoindre son Escadre, qu'il fit appareiller sur le champ pour l'Espagne. 1527-29.

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

1527-30.

Lara de son côté, se voïant environné de Nations, dont il ne pouvoit se faire respecter, qu'autant qu'il seroit en état de se bien défendre, s'il leur prenoit envie de l'attaquer, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux, que de mettre dans ses intérêts ses plus proches voisins, qui étoient les *Timbuez*, & il y réussit d'abord assez bien; mais cette alliance lui devint bientôt funeste, par un endroit qu'il n'avoit pu prévoir. Mangora, Cacique de Timbuez, lui rendoit de fréquentes visites, & aïant un jour apperçu une Dame Espagnole, nommée Luce Miranda, Epouse de Sébastien Hurtado, un des principaux Officiers de la Garnison du Fort, il en devint éperdument amoureux. Elle ne l'ignora pas long-tems, & elle comprit bientôt ce qu'elle avoit à craindre de cette passion dans un Barbare, dont il importoit beaucoup au Commandant de se conserver l'amitié. Tout ce qu'elle put faire, fut d'éviter avec soin de se laisser voir, & d'être bien sur ses gardes. Mangora, de son côté, crut que, s'il pouvoit l'attirer chez lui, il en obtiendroit tout ce qu'il pourroit souhaiter. Il invita Hurtado à le venir voir, & le pria d'y amener sa Femme; mais celui-ci s'excusa, sur ce qu'il ne pouvoit s'absenter sans la permission de son Commandant, & ajouta qu'inutilement il la demanderoit.

Le Cacique comprit par cette réponse, que pour venir à bout de son dessein, il falloit commencer par se défaire de Hurtado; & tandis qu'il en cherchoit les moïens, il apprit que

1527-30. cet Officier avoit été détaché avec un autre, nommé Ruiz Moſchera, & cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. Il forma ſon plan ſur cette nouvelle, & crut pouvoir profiter de l'établiſſement de la Garniſon Eſpagnole pour parvenir à ſon but. Il aſſembla quatre mille hommes choiſis, & les alla poſter dans un Marais, qui étoit fort près de la Tour de Gabot. Il ſe préſenta enſuite à la porte de la Place, avec trente hommes chargés de rafraîchiſſemens, & fit dire au Commandant, qu'aïant appris le beſoin où il étoit de vivres, il lui en apportoit aſſez pour attendre le retour de ſon Convoi. Lara le reçut avec de grandes marques de reconnoiſſance, & voulut le régaler avec ſa Trouppe. Le Cacique s'y étoit attendu; il avoit inſtruit ſes Gens de ce qu'ils avoient à faire, & donné des ſignaux à ceux qu'il avoit poſtés dans le Marais.

La Tour de Gabot brûlée par les Indiens, & toute la Garniſon maſſacrée.

Le Feſtin commença avec beaucoup de gaieté de part & d'autre, & dura bien avant dans la nuit. A la fin les Eſpagnols voulant ſe retirer, Mangora fit à quelques-uns des ſiens le ſignal pour ce qu'il leur avoit ordonné, qui étoit de mettre le feu au Magaſin, dès que les Eſpagnols ſeroient rentrés chez eux. Cela ſe fit ſans que perſonne s'en apperçût; & à-peine les Officiers commençoient à s'endormir, qu'ils furent éveillés par des Soldats qui crioient *au feu*. Ils coururent tous pour y remédier, & les Indiens prirent ce moment pour faire main-baſſe ſur eux. Pluſieurs furent maſſacrés ſans avoir eu le tems de ſe reconnoître, & les quatre mille hommes, qui étoient dans le Marais, aïant été en même tems introduits dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja bleſſé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui s'applaudiſſoit du ſuccès de ſa trahiſon, courut à lui & le perça de ſon épée; mais, plus occupé de ſa vengeance que du ſoin de ſa propre ſûreté, quoiqu'il fût environné de Barbares, il ne ceſſa de plonger ſon épée dans le corps de ſon Ennemi, que quand il le vit expirer ſous les coups, qu'il redoubloit aſſez inutilement, & preſque dans le même inſtant il tomba mort lui-même, percé de toutes parts.

Il ne reſtoit plus, dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cauſe innocente d'une ſcène ſi tragique, quatre autres femmes & autant de petits Enfans, qui furent tous liés & menés à Siripa, Frere & Succeſſeur de Mangora. Ce nouveau Cacique, à la vue de Miranda, conçut pour elle la même paſſion, qui avoit été ſi funeſte à ſon Frere: il ne ſe réſerva qu'elle de cette

petite trouppe de Captifs, & commença par la faire délier. Il lui déclara ensuite qu'elle n'étoit point Esclave chez lui, qu'il ne tiendroit même qu'à elle d'y être la Maîtresse, & qu'il ne la croïoit pas assez déraisonnable pour préférer un Mari, indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui se feroit un plaisir de lui soumettre sa propre Personne & tous ses Vassaux. Miranda devoit bien s'attendre que le moins, à quoi l'exposeroit un refus, seroit de passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & ses fraïeurs: elle fit même à Siripa la réponse, qu'elle croïoit la plus capable de l'irriter; dans l'espérance que sa passion se changeroit en fureur, & qu'une prompte mort mettroit son innocence & son honneur à couvert. 1527-30.

Elle fut trompée: ses refus ne firent qu'augmenter l'estime que Siripa avoit conçue pour elle. Ils donnerent une nouvelle vivacité à sa passion; & comme il n'en est point qui se flatte davantage, il ne désespera point de vaincre la constance de sa Captive. Il continua de la traiter avec beaucoup de douceur; il eut même pour elle des égards, & une sorte de respect, dont on n'auroit pu croire un Barbare capable. Elle n'en comprit que mieux tout le danger de sa situation, & elle en frémit. Peu de tems après, Hurtado arriva avec son Convoi, & fut fort étonné de ne voir plus que des cendres où il avoit laissé la Tour de Gabot. La premiere chose, dont il s'informa, fut ce qu'étoit devenue son Epouse; & aïant appris qu'elle étoit chez le Cacique des Timbuez, il courut l'y chercher, sans faire réflexion à quoi il s'exposoit inutilement. Siripa, à la vue d'un Mari uniquement aimé, ne se posséda plus; il fit attacher Hurtado à un arbre, & commanda qu'on le perçât de fleches.

On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses pieds, & fondant en larmes, lui demanda la vie de son Epoux. Effet surprenant de l'amour passionné! Il calma le violent transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage, & désarma un Amant jaloux & furieux. Hurtado fut délié, il eut même la permission de voir quelquefois son Epouse; mais le Cacique avertit l'un & l'autre, que la premiere privauté qu'ils auroient ensemble leur couteroit la vie. Il ne vouloit apparemment que tendre un piége au Mari, pour avoir un prétexte de révoquer la grace qu'il venoit de lui accorder, & Hurtado ne tarda point à le lui fournir. La Femme de Si-

1527-30. ripa vint peu de jours après lui donner avis que Miranda étoit couchée avec ſon Mari. Il courut ſur le champ pour s'en inſtruire par lui-même : il fut convaincu par ſes propres yeux ; & dans le pemier mouvement de ſa fureur, ſervant mieux la jalouſie de ſa Femme, qu'il n'avoit fait la ſienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée ſur le champ ; & les deux Epoux expirerent, à la vue l'un de l'autre, dans des ſentimens dignes de leur vertu.

Ce que devinrent les Eſpagnols qui étoient reſtés au Paraguay.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi chez les Timbuez, les Eſpagnols, qui étoient reſtés avec Moſchera, avoient fait quelques réparations à la Tour de Gabot ; mais ils déſeſpérerent bientôt de pouvoir s'y ſoutenir contre des Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moſchera ne crut donc point avoir d'autre parti à prendre, que de s'embarquer avec ſa Trouppe ſur un petit Bâtiment qui étoit reſté à l'ancre. Il deſcendit le Fleuve juſqu'à la Mer ; il rangea enſuite la Côte, & aïant apperçu, vers les trente-deux degrés de latitude, un Port commode, il y entra, & y bâtit une petite Fortereſſe. Il trouva les Naturels du Païs aſſez bien diſpoſés à faire alliance avec lui, & il y enſemença un terrein, qui lui parut fertile. Peu de jours après un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard Perez, qui avoit été exilé dans le voiſinage, vint le joindre avec ſa Famille, & il le reçut très bien.

Ce qui ſe paſſa entr'eux & les Portugais du Breſil.

Perez n'y fut pas long-tems paiſible ; il reçut du Capitaine général du Breſil un ordre de retourner au lieu de ſon exil, & par la même voie, il fut déclaré à Moſchera, que s'il vouloit reſter où il étoit, il falloit qu'il commençât par prêter ſerment de fidélité au Roi de Portugal, à qui tout ce Païs appartenoit. Perez obéit ; mais Moſchera répondit de bouche, que le partage des Indes n'étoit point encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, & que juſqu'à ce qu'il le fût, il étoit bien réſolu de ſe maintenir dans le poſte qu'il occupoit. Il manquoit cependant d'armes & de munitions ; mais un Navire François étant venu ſur ces entrefaites mouiller un ancre à l'Ile de la Cananée, vis-à-vis de ſon Fort, il crut pouvoir profiter de l'occaſion pour ſe mettre en état de ſe défendre, s'il étoit attaqué. Il s'embarqua avec tous ſes Eſpagnols & deux cens Indiens, dans deux Bateaux, aborda pendant la nuit le Navire François, s'en rendit Maître, déſarma l'Equipage, & le conduiſit à ſon Fort.

Peu

1530-35.

Peu de jours après, il fut averti qu'un Corps considérable de Portugais venoit par Mer pour l'enlever, & sur le champ il dressa une batterie de quatre Piéces de canon, qu'il avoit tirées de sa prise; il fit de nouveaux retranchemens à son Fort, & plaça une partie de ses gens en embuscade dans un Bois, qui le couvroit du côté de la Mer. Les Portugais étoient au nombre de quatre-vingt, & avoient à leur suite une Armée de Brasiliens. Comme ils croïoient n'avoir à faire qu'à une poignée d'Espagnols nouvellement débarqués & manquant de tout, ils alloient à cette Expédition avec la même confiance, qu'un grand Prevôt, chargé d'arrêter une bande de Voleurs; & elle augmenta, lorsqu'arrivés au Port, ils ne virent personne, qui se mît en devoir de leur disputer la descente: ils passerent même le Bois sans obstacle; mais à-peine avoient-ils découvert le Fort, qu'ils se virent en même tems exposés au canon de la Place, & pris en queue par ceux qui les avoient laissés passer dans le Bois, sans se découvrir. La fraïeur s'empara d'abord des Indiens, & se communiqua bientôt aux Portugais. Tous se débanderent; & à la réserve de ceux qui avoient d'abord pris la fuite, tous ceux, que le canon avoit épargnés, furent passés au fil de l'épée.

Les Espagnols font une irruption au Bresil.

Moschera ne borna point là sa victoire: il s'embarqua, avec une partie de ses Braves & un grand nombre d'Indiens, sur les Bâtimens qui avoient apporté ses Ennemis, & alla faire une descente à S. Vincent. Il pilla la Ville & les Magasins du Roi, avec d'autant plus de facilité, que des Portugais mêmes, mécontens du Gouvernement, se joignirent à lui. Il comprit néanmoins bientôt que ses succès mêmes, bien loin d'affermir son Etablissement, ne feroient qu'attirer sur lui des forces, auxquelles il ne seroit point en état de résister; & il transporta sa petite Colonie dans l'Ile de Ste Catherine, où il se flattoit qu'on ne viendroit pas l'inquiéter, & où il ne demeura pas longtems.

La Cour de Portugal paroît avoir des vues sur le Paraguay.

Cependant on ne perdoit point de vûe le Paraguay à la Cour d'Espagne; mais quand on eut appris qu'il n'y étoit pas resté un seul Espagnol, la pensée qu'il falloit recommencer tout ce qu'on y avoit fait, & l'absence de l'Empereur, furent cause qu'il se passa bien du tems sans qu'on prît aucune résolution sur cela. Il paroît même qu'on n'y pensoit plus, lorsqu'on eut avis que la Cour de Lisbonne paroissoit prendre des mesures pour y envoïer une Colonie. Il est vrai que l'Armement qu'on y pré-

1530-35. paroit étoit couvert du prétexte de donner la chasse aux François, qu'on voïoit souvent sur les Côtes du Bresil, & qui, étant fort bien accueillis des Brasiliens, n'auroient pas trouvé beaucoup de difficultés à s'y établir de maniere à n'en pouvoir être aisément chassés; mais l'Impératrice, aïant communiqué ses soupçons au Roi de Portugal, son Frere, en reçut une réponse, qui lui donna lieu de croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés. Ils se dissiperent néanmoins bientôt, quand on sut que la Flotte de Lisbonne avoit pris une route, qui ne pouvoit pas la conduire au Paraguay, & l'on fut encore deux ans en Espagne sans songer à y envoïer personne.

1535. Grands préparatifs en Espagne pour le Paraguay.

Enfin l'Empereur étant revenu à Madrid, songea sérieusement à faire un puissant Etablissement sur Rio de la Plata; & il est vrai de dire que jamais Entreprise pour le nouveau Monde ne se fît avec plus d'appareil. D. Pedre de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef. Charles V le nomma Adelantade, Gouverneur & Capitaine général de tous les Païs qu'on découvriroit jusqu'à la Mer du Sud, à condition qu'il y transporteroit en deux voïages mille hommes & cent chevaux; des armes, des munitions & des provisions pour un an; qu'il feroit des Etablissemens dans tous les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & le tout à ses frais; mais qu'il lui seroit assigné une pension viagere de deux mille ducats; qu'il pourroit encore prendre chaque année une pareille somme sur le produit du Païs; que de trois Forteresses qu'il construiroit à ses dépens, il seroit grand Alcalde & Alguasil Major de celle, où il résideroit, & que ces deux Charges seroient héréditaires dans sa Famille; qu'après trois ans de séjour dans le Païs il pourroit revenir en Espagne & nommer un Gouverneur à sa place; que ce Gouverneur, dès qu'il auroit reçu ses Provisions, jouiroit des mêmes prérogatives, dont il auroit joui lui-même; qu'encore que, selon les Loix du Roïaume, les Rois, ou Caciques Indiens pris en guerre, dussent païer leurs rançons au Domaine, Sa Majesté trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, après qu'on en auroit pris le dixieme pour le Trésor roïal; qu'au cas que les trésors des Caciques tués en guerre fussent pris par les Espagnols, le Gouverneur les partageroit moitié par moitié avec le Roi. Enfin, qu'il meneroit avec lui huit Religieux pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & que tous les Postes seroient suffisamment pourvûs de Médecins, de

Chirurgiens & de remedes. L'Empereur déclara ensuite à Mendoze qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations, qui seroient faites aux Indiens, & que leur conversion à la Religion Chrétienne étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit aucune grace à quiconque sur cet article. 1535.

Etat & départ de la Flotte.

Les ordres étoient déja donnés pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (17), & D. Jean Osorio, Italien, qui s'étoit beaucoup distingué dans les guerres d'Italie, en prit le commandement, en qualité de Lieutenant de Mendoze. De si grands préparatifs, & ce qu'on avoit publié des richesses du Païs que traverse Rio de la Plata, attirerent tant de Personnes, même de la plus haute naissance, que le premier Armement, qui ne devoit être que de cinq cens hommes, fut de douze cens, parmi lesquels il y avoit plus de trente Seigneurs, qui étoient les Aînés de leurs Maisons, outre plusieurs Officiers & Flamands. En un mot, aucune Colonie Espagnole du nouveau Monde n'a compté autant de grands noms parmi ses Fondateurs. La Postérité de plusieurs de ceux qui partirent alors, est encore au Paraguay, & surtout dans la Capitale de la Province qui porte ce nom. La Flotte mit à la voile, au mois d'Août 1535, qui est la saison la plus propre pour ce voïage; par la raison que, si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est, & d'être pris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

D. Pedre de Mendoze fait assassiner son Lieutenant au Bresil.

Dom Pedre de Mendoze, pour avoir pris cette précaution, n'en fut pas plus heureux; & Herrera se trompe en le faisant arriver aux Iles de S. Gabriel, sans s'être arrêté en aucun endroit. Peut-être a-t'il voulu tirer le rideau sur ce qui se passa au Bresil pendant le Voïage. Ce qui est certain, c'est que la Flotte, après avoir passé la Ligne, fut surprise d'une violente tempête, qui la dispersa, & que plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent plus qu'au terme; que celui que montoit Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de S. Gabriel; que l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de se réfugier dans le Port de Rio Janeyro, & que cette relâche fut le commencement de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite de Dom Jean Osorio, & peut-être aussi sa qualité d'E-

(17) Herrera dit qu'elle n'étoit que de douze.

1535. tranger, lui avoient fait bien des jaloux; ils le rendirent ſuſpect à l'Adelantade, & lui donnerent à entendre que ſon Lieutenant aſpiroit à la Place qu'il occupoit. Oſorio n'avoit donné aucun lieu à ces ſoupçons; mais, ſur certains articles, il ſuffit ſouvent d'être ſoupçonné pour être jugé coupable. Mendoze donna ordre qu'on le défit de ce prétendu Rival, & Oſorio fut poignardé. Bien des gens en furent indignés; quelques-uns prirent le parti de reſter au Breſil; d'autres voulurent retourner en Eſpagne, & prenoient déja des meſures pour cela, lorſque Dom Pedre, qui en eut le vent, fit appareiller.

Fondation de Buenos Ayrès.

Arrivé au Cap de Ste Marie, il apprit que ſon Frere, & tous ceux que la tempête avoit ſéparés de lui, étoient aux Iles de S. Gabriel, & il ne tarda pas à les y joindre. Dom Diegue apprit alors avec beaucoup de ſurpriſe la mort de Dom Jean Oſorio; il en fut pénétré de douleur, & dit aſſez haut, qu'il craignoit bien qu'une action ſi indigne n'attirât la malédiction de Dieu ſur ſon Frere & ſur toute ſon Entrepriſe. Alors toute la Flotte ſe trouvant réunie entre les Iles de S. Gabriel & la Côte occidentale du Fleuve, Dom Pedre fut d'avis de faire ſon premier Etabliſſement de ce côté-là. Il envoïa Dom Sanche del Campo pour y choiſir un emplacement ſûr & commode, & cet Officier le trouva dans un endroit où la Côte n'a point encore tourné à l'Oueſt, & ſur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. Mendoze y fit auſſitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nueſſa Señora de Buenos Ayrès*, parceque l'air y eſt très ſain. Chacun mit ſur le champ la main à l'œuvre, & tout le monde fut bientôt logé.

Un Parti conſidérable d'Eſpagnols eſt battu par les Indiens, avec perte de pluſieurs Perſonnes de diſtinction.

Mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les Naturels du Païs ne voïoient pas de bon œil des Etrangers s'établir ſi près d'eux, & que, ſi on vouloit avoir des vivres, dont on commençoit à manquer, il falloit faire la guerre. Dom Diegue de Mendoze eut ordre d'en aller acheter, & d'y aller avec main-forte. Il prit trois cens Soldats pour l'eſcorter. Quelques Seigneurs & pluſieurs Gentilshommes voulurent l'accompagner, & dès le ſecond jour de ſa marche, il apperçut un Corps d'environ trois mille Indiens poſtés derriere un Ruiſſeau, qui ſe décharge dans un Marais, & qu'il falloit paſſer. La plûpart étoient d'avis d'attendre que les Indiens le paſſaſſent eux-mêmes; mais Dom Diegue, après l'avoir fait ſonder, & reconnu qu'il étoit guéable, donna l'ordre pour le traverſer. Il fut obéi, & les premiers étoient à-peine paſſés, que les In-

diens les envelopperent & les chargerent avec tant de furie, qu'ils ne leur donnerent pas le tems de se former. 1536.

Il se trouva encore que plusieurs avoient laissé mouiller leurs armes en passant le ruisseau, & ne purent s'en servir. Cependant, comme ils avoient été suivis d'un grand nombre d'Espagnols, on ne laissa point de tuer d'abord bien du monde aux Ennemis; mais ils n'en devinrent que plus furieux. Dom Barthelemi de Bracamonté & Dom Paraphernez de Ribera, suivis d'un petit nombre de Volontaires, voulurent percer un gros de ces Barbares; mais leurs chevaux, s'étant cabrés, les renverserent. Dom Jean Manrique courut à leur secours; mais il ne les sauva point & fut tué avec eux. Dom Diegue de Mendoze, qui les suivoit de près, voulut venger leur mort; mais il reçut un coup de pierre à la tête, & fut enveloppé par un grand nombre d'Indiens, qui le massacrerent, quoique pût faire Dom Pedre Ramirez Guzman, qui périt lui-même en voulant le tirer de leurs mains. Herrera nomme aussi, parmi les Morts, D. Pedre Benavidez, Neveu des Mendoze. Il fallut alors songer à la retraite; mais la difficulté étoit de la faire, & on prétend que, dans le désordre où étoient les Espagnols, si les Indiens s'étoient réunis pour les attaquer, il n'en seroit pas échappé un seul. Un Capitaine, nommé Luzan, fut tué en repassant le Ruisseau, qui porte encore aujourd'hui son nom. Dom Sanche del Campo & Dom François Ruiz Galan, qui se chargerent de la retraite, ne purent rassembler que cent quarante Fantassins & cinq Cavaliers; encore parmi ceux-là, plusieurs étoient blessés & moururent en chemin de leurs blessures, desorte qu'il ne rentra dans la Ville que quatre-vingts hommes. On assure que tous ceux qui avoient à se reprocher la mort d'Osorio, périrent dans cette malheureuse journée. Le châtiment de l'Adelantade, pour avoir été différé, n'en fut, comme nous le verrons bientôt, que mieux marqué au coin de la justice d'un Dieu vengeur de l'innocence opprimée.

Famine extrême à Buenos Ayrès.

Elle devoit déja bien se faire sentir à Dom Pedre par la grande perte qu'il venoit de faire, & peut-être que s'il eût reconnu le bras qui le frappoit, il l'auroit désarmé. Rien n'étoit plus triste que la situation où il se trouvoit: la famine étoit extrême à Buenos Ayrès, & il ne pouvoit y remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à répandre le sang des Chrétiens, & Dom Pedre défendit, sous peine de la vie, de sortir

1536. de l'enceinte de la Ville. Cependant, comme la faim est un de ces maux extrêmes qui ôtent la vûe du danger & ne connoissent point de loix, Dom Pedre comprit qu'il ne seroit pas obéi, s'il s'en tenoit là, & il mit partout des Gardes, avec ordre de tirer sur quiconque voudroit s'échapper.

Avanture singuliere d'une Femme Espagnole.

Cette précaution fut efficace : une seule Femme, nommée Maldonata, vint à bout de tromper la vigilance des Gardes, & Dieu lui sauva deux fois la vie, par un de ces traits de la Providence, que la seule notoriété publique peut mettre à l'abri de l'incrédulité de ceux qui se révoltent contre tout ce qui tient du merveilleux. Cette Femme, après avoir erré quelque tems dans la Campagne, apperçut une Caverne où elle crut trouver une retraite sûre contre tous les dangers qu'elle avoit à craindre ; mais elle y rencontra une Lionne, dont la vûe la saisit de fraïeur. Les caresses que lui fit cet Animal la rassurerent un peu, & elle reconnut en même tems que ces caresses étoient intéressées. La Lionne étoit presque réduite aux abois, parcequ'étant pleine & à son terme, elle ne pouvoit mettre bas. Maldonata ne balança point à lui donner le secours qu'elle sembloit lui demander, & il fut efficace. La Lionne, heureusement délivrée, ne borna point sa reconnoissance aux marques sensibles qu'elle en donna sur le champ à sa Libératrice. Elle alloit, tous les jours chercher dequoi vivre, & elle ne manqua jamais de mettre aux pieds de Maldonata sa provision pour toute la journée. Cela dura tant que ses Petits la retinrent dans la Caverne ; dès qu'elle les en eut tirés, Maldonata ne la revit plus, & fut obligée d'aller chercher ailleurs dequoi subsister.

Elle ne fut pas long-tems sans être rencontrée par des Indiens, qui la firent Esclave, & sa captivité dura assez longtems. Elle fut enfin reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos Ayrès. Dom Pedre de Mendoze n'y étoit pas, & Dom François Ruiz Galan y commandoit dans son absence. C'étoit un Homme dur jusqu'à la cruauté : il savoit que cette Femme étoit sortie de la Ville malgré ses défenses, & il ne la crut pas suffisamment punie par une longue & dure captivité, il la condamna à la mort, & à un genre de supplice qui ne pouvoit être imaginé que par un Tyran. Il la fit conduire par des Soldats au milieu d'une campagne, avec ordre de la lier à un arbre, & de l'y laisser, ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les Bêtes féroces.

Deux jours après il envoïa les mêmes Soldats pour voir ce qu'elle étoit devenue, & ils furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient en approcher, parcequ'une Lionne, qui étoit à ses pieds avec de jeunes Lionçaux, les en empêchoit. À la vûe des Soldats elle se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice, ce qu'ils firent. Maldonata leur raconta l'histoire de cette Lionne, qu'elle avoit reconnue d'abord; & ils remarquerent que quand ils se mirent en devoir de l'emmener avec eux, cet Animal la caressa beaucoup, & parut témoigner quelque regret de la voir s'éloigner. Sur le rapport qu'ils firent au Commandant de ce qu'ils venoient de voir, il comprit qu'il ne pouvoit pas se dispenser de faire grace à une Femme, que le Ciel avoit protégée d'une maniere si marquée, à moins que de paroître plus féroce que les Lions mêmes. L'Auteur de l'*Argentina*, qui le premier a écrit cette avanture, assure qu'il l'avoit apprise de la voix publique, & de la bouche même de Maldonata, & le Pere del Techo dit, que quand il arriva au Paraguay, plusieurs personnes lui en parlerent comme d'un événement, qui s'étoit passé de leur tems, & que personne ne révoquoit en doute. 1536.

1537. Nouvel Etablissement.

J'ai dit que Dom Pedre de Mendoze n'étoit point à Buenos Ayrès, lorsque cette Femme fut remenée de sa captivité dans cette Ville. Il avoit remonté Rio de la Plata, pour chercher un remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens personnes; & s'étant arrêté à considerer les ruines de la Tour de Gabot, il en trouva la situation si avantageuse, qu'il y construisit un nouveau Fort, auquel il donna le nom de *Bonne-Esperance*, & que je trouve aussi marquée sous celui de *Corpus Christi*. Ce qui le détermina encore plus à faire ce nouvel Etablissement, c'est que Dom Jean de Ayolas, son Lieutenant de Roi, qui l'avoit devancé dans son voïage, lui dit qu'il trouveroit toujours des vivres chez les Timbuez, qu'il avoit eu le bonheur de reconcilier avec les Espagnols, ou chez les *Caracoas*, leurs voisins. Il avoit même fait plus; car il avoit laissé Dom François de Alvarado avec un Détachement à l'endroit où avoit été le Fort. Mendoze ne pouvoit qu'approuver cette conduite, & il ordonna à son Lieutenant de continuer à remonter le Fleuve le plus loin qu'il seroit possible, avec trois Barques & cinquante Hommes qu'il lui donna; il permit en même tems à Dom Dominique Mar-

1537. tinez de Irala, à Dom Jean Ponce de Léon, à Dom Louis Perez, qui selon quelques Mémoires étoit Frere de Sainte Thérese, & à Dom Charles Dubrin, de l'accompagner ; & il lui recommanda de lui faire savoir de ses nouvelles dans quatre mois, s'il ne pouvoit pas les lui apporter lui-même.

Moschera arrive à Buenos Ayrès avec sa Colonie & plusieurs Brasiliens.

Il n'avoit pu encore ramasser assez de provisions pour faire entiérement cesser la famine à Buenos Ayrès, où elle causoit toutes les horreurs, dont on trouve des exemples dans les Histoires. Mais peu de tems après, Dom Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, arriva sur un Navire qui en étoit chargé Il fut bientôt suivi de deux autres Bâtimens, sur lesquels étoit Moschera, avec toute sa Colonie de l'Île de Ste Catherine, & plusieurs Familles Brasiliennes qui s'étoient données à lui. Tout cela remit un peu d'aisance dans Buenos Ayrès : mais le nombre des Habitans y étoit augmenté, & l'on pouvoit d'autant moins compter de ne pas retomber dans la disette, qu'il s'en falloit beaucoup qu'on fût en état de tenir tête aux Indiens & de les empêcher de s'opposer aux travaux de la campagne, ces Barbares étant de plus en plus acharnés à la perte des Espagnols.

Découvertes de D. Jean de Ayolas. Port de la Chandeleur.

Dom Jean de Ayolas, de son côté, s'étant avancé, en remontant le Fleuve, à-peu-près jusqu'à l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de l'Assomption, y fut très bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de País le long de la Côte orientale du Paraguay, & plus encore dans l'intérieur des Terres jusqu'aux Frontieres du Bresil. Ils remplirent même ses Bâtimens de provisions, qu'il païa en marchandises de Traite Il s'avança ensuite jusqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva, sur la droite, un petit Port, auquel il donna le nom de *la Chandeleur ;* & comme les Guaranis l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant à l'Occident, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent, il prit le parti de tenter cette découverte Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoïa ses Bâtimens, & chargea D. Dominique Martinez de Irala, auquel il confia toute l'autorité que D. Pedre de Mendoze lui avoit donnée, de l'y attendre pendant six mois, lesquels expirés sans apprendre de ses nouvelles, il pourroit prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Il comptoit aussi beaucoup sur les *Payaguas*, qu'il avoit rencontrés au Port de la Chandeleur, & qui lui avoient fait un grand accueil. Enfin, il laissa au même endroit

endroit, le Capitaine Vergara, avec un petit Détachement d'Eſpagnols. Cependant Irala ne reſta au Port de la Chandeleur que quatre mois, parceque, dit Herrera, ſes Bâtimens faiſoient beaucoup d'eau : mais il paroît que cela fut regardé comme un prétexte ; & nous verrons dans la ſuite les ſoupçons que cette conduite fit naître contre lui. 1537.

D. Pedre de Mendoze part pour retourner en Eſpagne, & meurt en chemin, dans un accès de rage.

Il y a bien de l'apparence que Dom Jean de Ayolas avoit écrit à l'Adelantade pour lui faire part du parti qu'il avoit pris ; mais Dom Pedre de Mendoze n'en avoit reçu aucun avis ; ce qui l'inquiétoit d'autant plus, qu'Ayolas étoit l'Officier de toute la Colonie, en qui il avoit plus de confiance & qui le méritoit mieux. Il fit partir Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar de Eſpinoſa, pour ſavoir ce qu'il étoit devenu, & peu de jours après il tomba malade. Il avoit déja pris la réſolution de retourner en Eſpagne, & dès qu'il ſe crut en état de ſouffrir la Mer, il s'embarqua, menant avec lui ſon Tréſorier Jean de Cacerès. Il laiſſa encore Dom François Galan Commandant à Buenos Ayrès, & il nomma, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'Empereur, Dom Jean de Ayolas Gouverneur & Capitaine général de la Province, après l'avoir inſtitué ſon Héritier, en cas de mort (18). Il mit à la voile, le déſeſpoir dans le cœur, & maudiſſant le jour auquel il s'étoit expatrié, pour courir après une chimere & ſe déshonorer dans une Région ſauvage. A-peine étoit-il en Mer, que tous les Elémens ſemblerent avoir conſpiré contre lui, & ſes proviſions étant, ou gâtées, ou épuiſées, un jour qu'il ſe trouva réduit à manger d'une Chienne, qui étoit pleine, cette chair infectée, jointe au chagrin qui le rongeoit, lui cauſa une aliénation de tous les ſens, qui dégénéra bientôt en phrénéſie, & il mourut dans un accès de fureur.

1537-38. L'Empereur envoie du ſecours au Paraguay.

Lorſqu'on reçut en Eſpagne la nouvelle de ſa mort, il y avoit dans le Port de Seville deux Navires, qui n'attendoient que le vent pour appareiller & lui porter du ſecours ; mais ceux qui les avoient armés pour ſon compte, craignant de n'être pas rembourſés de leurs frais, les arrêterent. L'Empereur, qui en eut avis, leur envoïa ordre de les faire partir, en donna le commandement à l'Inſpecteur Alfonſe de Cabrera, y joignit un Gallion, ſur lequel il fit embarquer des armes & des munitions, & nomma, pour les commander, le Capitaine Lopez

(18) Il y a bien de l'apparence qu'il ne s'agiſſoit que des biens & des effets qu'il avoit au Paraguay.

1537-38. de Aguiar : enfin, il remit à Caccerès des Provisions de Gouverneur & de Capitaine général de la Province de Rio de la Plata pour Dom Jean de Ayolas, & une amnistie pour ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine; ce qui étoit arrivé à plusieurs, lesquels, pour se soustraire au châtiment qu'ils méritoient, s'étoient réfugiés chez les Indiens. Six Religieux de S. François furent embarqués sur le Gallion, & l'Empereur leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour s'acquitter de toutes les fonctions de leur Ministere : mais ce Convoi, qui étoit parti de Cadix à la fin de l'année 1537, n'arriva à Buenos Ayrès qu'en 1539.

1538. Caractere des Payaguas.

Dans cet intervalle, Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar s'étoient rendus au Port de la Chandeleur, sans avoir pu apprendre aucune nouvelle de Dom Jean de Ayolas. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, qui en sont voisins, & ils y allerent. Ils l'y trouverent, & firent avec lui plusieurs courses & bien des enquêtes pour être instruits de ce qu'ils cherchoient : mais elles furent toutes inutiles; ce qui leur fit prendre le parti d'attacher à un arbre, au Port de la Chandeleur, un Écrit, pour apprendre à D. Jean de Ayolas, s'il y revenoit, tout ce qu'il étoit à propos qu'il sût, & l'avertir surtout de se défier des Payaguas. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est peut-être pas au Monde une Nation plus perfide, & contre laquelle il faille être plus en garde; parcequ'avec le naturel le plus féroce elle sait allier les manieres les plus engageantes, & qu'elle ne fait jamais plus de caresses & d'offres de service, que quand elle trame une trahison. Elle sait même en cacher si bien les ressorts, qu'il n'est pas étonnant que plusieurs y aient été trompés avant qu'un grand nombre d'expériences aient bien fait connoître le génie de ces Barbares, qui n'ont proprement aucune demeure fixe, mais qu'on trouve partout des deux côtés du Paraguay, sur lequel ils exercent une piraterie continuelle.

Fondation de la Ville de l'Assomption.

Au sortir du Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le Paraguay jusqu'un peu au-dessus de la décharge de la Branche la plus septentrionale du Pilco Mayo dans ce Fleuve. Il y trouverent, par les vingt-cinq dégrés & quelques minutes de latitude, une espece de Port formé par un Cap qui avance au Sud à l'Occident du Paraguay. Cette situation leur plut beaucoup, & ils y bâtirent un Fort, qui en assez peu de tems est devenu une Ville, aujourd'hui la Capitale de

la Province de Paraguay. Elle est à distances assez égales du Pérou & du Bresil, & à trois cents lieues du Cap de Ste Marie, en suivant le cours du Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore aujourd'hui. 1538.

Mendoze y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos Ayrès, de toutes ses diligences pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Il trouva ce Port dans la derniere désolation : la famine y étoit redevenue excessive; Galan y étoit universellement détesté, & la Ville seroit demeuré presque déserte, si on avoit pu en sortir sans un danger évident d'être la proie des Barbares ou des Bêtes féroces. Son arrivée y causa beaucoup de joie, & elle augmenta encore à la vue de trois Vaisseaux qui y mouillerent trois jours après. Comme Salazar avoit dit qu'on ne manquoit point de vivres à l'Assomption, Galan & Cabrera résolurent d'y en aller chercher; & le premier aïant déclaré qu'il s'y feroit accompagner d'une partie de sa Garnison, les Soldats qu'il choisit pour ce voïage, & ceux qu'il laissa dans la Ville, furent également charmés, les uns d'aller dans un Païs où l'on ne mouroit pas de faim, & les autres du départ de leur Commandant.

En quel état étoit alors Buenos Ayrès.

Mais les premiers furent bien trompés, lorsqu'aïant beaucoup souffert sur la route, arrivés au terme, ils y trouverent la même disette qu'à Buenos Ayrès. Salazar ne les avoit pourtant pas trompés, en leur disant que les Guaranis étoient fort affectionnés aux Espagnols. Mais il étoit arrivé que cette année-là les Sauterelles avoient dévoré en herbe tout ce qu'on avoit semé; desorte que le Commandant de Buenos Ayrès, qui avoit encore augmenté son Escorte en chemin de la moitié de la Garnison du Fort de Bonne-Espérance, fut obligé de retourner sur ses pas, pour ne point augmenter la famine qui commençoit à se faire sentir vivement à l'Assomption.

Disette à l'Assomption.

En repassant par le Fort de Bonne-Espérance, il déchargea sa mauvaise humeur sur les Caracoas. Il s'étoit laissé persuader que ces Indiens favorisoient le Parti des Ennemis des Espagnols, & sans assez examiner le fait, il résolut de les en punir. Il communiqua son dessein à Dom François de Alvarado, qui commandoit dans cette Place, & à quelques autres Officiers, qui n'omirent rien pour l'en détourner, mais ils ne purent en venir à bout; & comme il ne vouloit pourtant pas s'engager dans une guerre, qui l'auroit arrêté trop long-tems, & peut-

1539. Action indigne du Commandant de Buenos Ayrès.

1539.

être fait perdre bien du monde, il ne craignit point de se déshonorer par une trahison. Il commença par faire beaucoup d'amitié aux Caracoas; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux à la pointe du jour, mit le feu à leurs Cabannes, enleva beaucoup de Femmes & d'Enfans, qu'il distribua à ses Soldats, & se rembarqua, menant avec lui Alvarado, qui ne voulut apparemment point rester dans un Fort, qu'il prévoïoit devoir être bientôt attaqué par tous les Indiens des environs, & il lui donna pour Successeur Dom Antoine de Mendoze, à qui il laissa cent Soldats de Garnison.

Les Timbuez rendent la pareille aux Espagnols, & attaquent le Fort de Bonne-Espérance.

Cette perfidie réveilla dans le cœur des Timbuez leur ancienne animosité contre les Espagnols, & ils résolurent de se délivrer une bonne fois d'une Nation, à laquelle ils ne croïoient pouvoir jamais se fier. Pour mieux assurer le succès de leur dessein, ils prétexterent une Expédition contre les Indiens, qui n'étoient pas moins, dirent-ils, les Ennemis des Espagnols, que les leurs, & ils demanderent du secours à Dom Antoine de Mendoze, qui eut l'imprudence de leur donner la moitié de sa Garnison, sous les ordres d'Alfonse Suarez de Figueroa (19). Les Timbuez reçurent ce renfort avec de grandes marques de reconnoissance, & l'Armée se mit dès le même jour en marche. A-peine avoit-elle fait une lieue, que les Espagnols se virent attaqués en queue par un Parti de leurs prétendus Alliés, qui étoient en embuscade sur le chemin, & en tête par ceux mêmes qui les conduisoient. Ils se battirent très bien, & tuerent beuacoup de monde à ces Perfides; mais accablés par le nombre, ils périrent tous jusqu'au dernier.

La Place est secourue.

Les Timbuez crurent avoir bon marché de ceux qui étoient restés dans le Fort, & l'investirent en jettant des cris affreux. Mendoze comprit qu'il étoit perdu, si un coup de désespoir ne le sauvoit: il sortit pour se faire un passage l'épée à la main; mais il y perdit ses plus braves Hommes, & reçut lui-même à la cuisse un coup de lance, qui le mit hors de combat: il fut néanmoins assez heureux pour rentrer dans la Place; mais il s'y trouvoit sans ressources, lorsque deux Brigantins Espagnols mouillerent l'ancre vis-à-vis du Fort. Ceux, qui les commandoient, ne tarderent pas à reconnoître qu'elle étoit assiegée, & comme ils étoient envoïés par Galan, à qui sa

(19) Herrera le nomme Ildephonse de Figueroa,

conſcience, dit Herrera, reprochoit la trahiſon, qu'il avoit faite aux Caracoas, & qui avoit fait un peu trop tard ſes réflexions ſur les ſuites qu'elle ne pouvoit pas manquer d'avoir, ils ne balancerent point à mettre du monde à terre pour ſecourir la Garniſon. 1539.

Elle eſt délivrée.

Les Timbuez de leur côté, à la vue des deux Brigantins, voulurent faire un dernier effort pour ſe rendre Maîtres de la Place; mais quelques coups de canon qui furent tirés fort à propos des Brigantins, dans le tems même que le ſecours attaquoit les Aſſiégeans, obligerent ceux-ci à faire retraite, après avoir perdu bien du monde. On a dit qu'ils avoient eux-mêmes publié que pendant le combat ils avoient apperçu au-deſſus de la Tour du Fort un Homme habillé de blanc, tenant une épée nue à la main, & jettant un éclat, qui les avoit éblouis & renverſés par terre de fraïeur. La tradition du Paraguay eſt que cet Homme lumineux, étoit St. Blaiſe, dont on célébroit la Fête ce jour là; & comme ce n'eſt pas la ſeule faveur, dont les Eſpagnols de cette Colonie ſe croient redevables à la protection de ce Saint Martyr, non-ſeulement ils lui rendirent de ſolemnelles actions de graces de celle-ci; mais la Province de Paraguay en général, & ſa Capitale en particulier, le reconnoiſſoient, après la Sainte Vierge, pour leur principal Patron.

Diligences de Irala pour avoir des nouvelles de Dom Jean de Ayolas.

Peu de jours après cette victoire, Dom Antoine de Mendoze mourut de ſa bleſſure, & ſur le champ l'Officier, qui commandoit les Brigantins, ne voïant nulle apparence de pouvoir conſerver le Fort de Bonne-Eſperance, jugea à propos de le raſer, & d'embarquer ce qui reſtoit de la Garniſon. Celui de l'Aſſomption étoit en aſſez bon état, & Irala ſe donnoit toujours de grands mouvemens pour avoir des nouvelles du Gouverneur. Après pluſieurs courſes aſſez inutiles il retourna au Port de la Chandeleur, & n'y retrouva plus l'Ecrit inſtructif, qu'il y avoit laiſſé. Il remonta le Fleuve, retourna chez les Payaguas, y courut de grands riſques, & y fut même bleſſé dans une rencontre, mais aſſez légérement. Enfin une nuit, qu'il étoit mouillé un peu au large, il entendit une voix, qui l'appelloit de l'autre côté du Fleuve.

Mort tragique de ce Gouverneur.

Il y envoïa un Canot, & on y trouva un Indien, qui demanda qu'on le conduisît au Capitaine. Comme il étoit ſeul & ſans armes, on ne fit aucune difficulté de le mener à la Barque, où étoit Irala, qui lui demanda de quelle Nation il étoit.

1539. Il répondit qu'il étoit de celle des *Chanès*(20), Habitans des Plaines, & qu'il cherchoit des Espagnols pour les instruire du sort d'un de leurs plus grands Chefs, nommé Ayolas. En prononçant ce nom les larmes lui vinrent aux yeux en si grande abondance, qu'elles lui couperent la parole, & après qu'il se fut un peu remis, il dit d'une voix entrecoupée de soupirs : » Les nouvelles que j'ai à vous apprendre sont bien tristes ». Il s'arrêta encore un peu, puis se rassurant il continua ainsi.

» Le Capitaine Ayolas étant arrivé chez nous, s'ouvrit à » notre Cacique du dessein qu'il avoit de passer outre, & de » savoir d'où quelques Indiens avoient tiré de l'or & de l'ar- » gent qu'on avoit trouvé chez eux. Comme il étoit assez mal » accompagné pour entreprendre un voïage aussi pénible & » aussi long, & où il y avoit tant de risques à courir, notre » Cacique lui donna une Escorte. Il partit, & trouva enfin ce » qu'il cherchoit ; mais ce ne fut qu'après avoir été bien des » fois obligé de se battre. Arrivé aux Frontieres du Pérou il » fut assez bien reçu des Indiens, qu'il y rencontra, & il le » méritoit par ses manieres aimables, & par le bon ordre » qu'il faisoit garder à sa Troupe. Il revint enfin chez nous » chargé d'or & d'argent, & notre Cacique lui en donna en- » core. Il nous dit qu'il alloit rejoindre ceux de sa Nation, qu'il » avoit laissés avec ses Barques sur le bord du Paraguay, & qu'il » reviendroit avec beaucoup plus de monde. Sur cette espérance » plusieurs de nous furent commandés pour l'aider à porter son » trésor, & je fus de ce nombre. Nous traversames de vastes » Déserts pour éviter la rencontre de quelques Nations, dont » il se défioit. Arrivé au lieu où il avoit laissé ses Bâtimens, » il ne les y trouva point, & nous y restâmes quelques jours » pour nous informer de ce qu'ils étoient devenus. Des In- » diens, Alliés des Payaguas, nous y régalerent de leur chasse » & de leur pêche, puis nous inviterent à nous aller reposer » chez leurs Amis. C'étoit un piége que ces Perfides tendoient » aux Espagnols, qui ne s'en douterent point ; & lorsqu'ils » nous eurent engagés dans des Marais, où on ne pouvoit » marcher qu'avec peine, les Payaguas, à qui ils en avoient » donné avis, fondirent sur nous, & massacrerent les Espa- » gnols. Plusieurs des nôtres perdirent aussi la vie, & je fus » fait Esclave avec tous les autres. Le Capitaine Ayolas s'é-

(20) Il y a du même côté du Fleuve, des Indiens qu'on appelle *Chenesez*, & qui pourroient bien être les mêmes.

» toit heureusement sauvé, & caché dans des joncs; mais il » fut bientôt découvert, & mené dans une Île, où on lui fit » souffrir une mort beaucoup plus cruelle qu'aux autres. Peu » de jours après j'eus le bonheur de me sauver, & depuis ce » tems je n'ai point cessé de chercher des Espagnols pour leur » faire part de ce que je savois. 1539.

Irala eut bien voulu châtier les Payaguas de leur perfidie, & retirer de leurs mains le trésor, qui en avoit été l'appas & le prix; mais le débordement du Fleuve ne lui permettoit pas de les aller chercher dans leurs retraites, & d'ailleurs il n'avoit presque pas avec lui un Homme, qui ne fût malade, ou épuisé de fatigues. Il n'étoit pas lui-même entiérement guéri de sa blessure, & il avoit quelque chose de plus pressé à faire. Il se rendit en diligence à l'Assomption, qui prenoit déja un air de Ville, & où la plûpart des Officiers s'étoient réunis. On les regardoit comme les Conquérans du Paraguay: les dépêches de la Cour leur donnoient ce titre. Ils formerent long-tems le Conseil de la Province; & l'Empereur dans la plûpart de ses Lettres aux Gouverneurs & aux Commandans leur ordonnoit de ne rien entreprendre sans les avoir consultés. Nous avons vu que Jean de Ayolas avoit remis à Dom Dominique Martinez de Irala toute son autorité pendant son absence, & cet Officier comptoit bien que personne ne refuseroit de le reconnoître en qualité de Commandant général de la Province de Rio de la Plata, jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un Gouverneur. Il paroît qu'en effet personne alors ne lui contesta ce titre à l'Assomption; mais il eut bientôt des Rivaux.

Irala est reconnu Commandant général.

Cependant Buenos Ayrès se dépeuploit tous les jours; les dernieres provisions, qu'on y avoit reçues d'Espagne, avoient été bientôt épuisées, & la famine y étoit extrême. Tous ceux de ses Habitans, qui se réfugioient chez les Indiens, étoient massacrés par les *Charuas*, qui infestoient tout le Païs. Enfin Galan & Cabrera prirent le parti de remonter à l'Assomption; & tous ceux, qui purent avoir place dans le Bâtiment qui les portoit, voulurent les y accompagner. Ils trouverent qu'Irala n'étoit pas universellement reconnu pour Commandant général, & Galan se rangea d'abord parmi ses Concurrens. Herrera donne même à entendre, que la contestation ne fut qu'entre eux deux; mais Cabrera termina le différend, en produisant une Cédule de l'Empereur, que ce Prince lui

Famine extrême à Buenos Ayrès.

1539. avoit remiſe à lui-même, & qui étoit datée du 12 de Septembre 1537.

Cedule de l'Empereur au ſujet du Commandement.

Irala, Commandant général.

Elle portoit, qu'au cas que celui qui auroit été établi par Dom Pedre de Mendoze, Gouverneur de Rio de la Plata, fût mort ſans avoir nommé de Commandant à ſa Place, ſi les Fondateurs & les Conquérans de la Province n'y avoient pas ſuppléé, il les aſſembleroit, & leur feroit prêter ſerment de choiſir celui qu'ils jugeroient en conſcience le plus capable de remplir cette place; qu'il tiendroit la main à ce que celui, qui ſeroit élu à la pluralité des voix, fût reconnu de tous, & qu'il lui ſeroit rendu obéiſſance en ſon nom. Tout cela fut exécuté, & Dom Dominique Martinez de Irala, qui avoit déja les ſuffrages du plus grand nombre, fut unanimement proclamé Gouverneur & Commandant Général, juſqu'à ce qu'il plût à Sa Majeſté d'en nommer un autre.

Buenos Ayrès eſt évacué.

Avant que de congédier l'Aſſemblée, il propoſa d'abandonner Buenos Ayrès, où l'expérience de tant d'années faiſoit voir, diſoit-il, qu'il n'étoit pas poſſible de ſubſiſter, tandis qu'on ne ſeroit pas plus en état, qu'on n'étoit alors, de s'y faire reſpecter des Nations voiſines, & d'en tirer des vivres dans le beſoin. Les avis furent partagés : pluſieurs repréſenterent la néceſſité d'avoir un Port, où puſſent aborder les Vaiſſeaux qui viendroient d'Eſpagne, & ce que deviendroit l'Aſſomption même, ſituée à trois cents lieues de la Mer, s'il n'en venoit point. A cela le Gouverneur répondit, qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, & trouva moïen de perſuader qu'on en tireroit aiſément tous les ſecours néceſſaires. On ne s'apperçut pas d'abord de ce qu'on ne tarda pas à entrevoir, que ſon deſſein étoit de ſe rendre indépendant des ordres de la Cour, qui ne pourroient plus venir juſqu'à lui, que bien difficilement & bien tard, & qu'il trouveroit plus d'un moïen d'éluder, quand ils ne lui plairoient pas.

Son avis paſſa donc, ſans oppoſition, & Dom Diegue de Abreu fut chargé de l'exécution. Il partit avec trois Brigantins & pluſieurs Bâtimens de charge. La joie fut univerſelle à Buenos Ayrès, lorſqu'il y arriva, & elle fut encore partagée par l'Equipage d'un Navire Génois, qui étant parti pour aller au Pérou, avec la valeur de cinquante mille ducats en Marchandiſes, avoit d'abord été arrêté par les vents contraires à l'entrée du Détroit de Magellan; puis aïant relâché dans Rio de la Plata, avoit échoué ſur un Banc aſſez près de Buenos Ayrès,

Ayrès, ſans qu'on en eût ſauvé autre choſe que les Hommes, leſquels, après avoir échappé au naufrage, couroient riſque de mourir de faim dans le Port. Il y avoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont la Poſtérité ſubſiſte peut-être encore au Paraguay. Il ſera du moins parlé de quelques-uns, dans la ſuite de cette Hiſtoire. Les principaux étoient Dom Antoine de Aquino, Dom Thomas Rizo, & D. Jean-Baptiſte Trochi. 1637.

Le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoïer au-devant de tout ce monde un grand Convoi; & dès que tous furent logés à l'Aſſomption, il fit environner la Ville d'une paliſſade, il y établit la Police, & fit le dénombrement des Habitans, qui ſe trouverent au nombre de ſix cents Hommes, ſans compter les Femmes & les Enfans. Quelques tems après il voulut donner aux Indiens, dont les PP. de Saint François avoient déja baptiſé pluſieurs, une grande idée de la Religion Chrétienne, & pour cela il imagina une Proceſſion générale, qui fut marquée pour le Jeudi Saint de l'année 1539, & qui devoit ſe faire en mémoire de la Paſſion de Notre Seigneur. Il y invita tous les Indiens des environs; mais comme la maniere, dont on les traitoit déja, ne les avoit pas affectionnés à la Nation Eſpagnole, & qu'un grand nombre n'avoient embraſſé le Chriſtianiſme que par crainte, ou par intérêt, la plûpart n'y vinrent que dans l'eſpérance d'y trouver une occaſion de ſecouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit intolérable. Etat où étoit alors l'Aſſomption.

On prétend qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, ſans autres armes que l'arc & la fléche, qu'on ſavoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur ſuffiſoient pour exécuter leur projet; car ils étoient inſtruits que les Eſpagnols y devoient paroître les épaules découvertes, & un fouet à la main pour ſe flageller. Au moment que la Proceſſion alloit commencer, une Indienne, qui ſervoit Salazar, & qui n'avoit qu'à ſe louer de ſon Maître, entra dans ſa chambre, & le voïant prêt à ſortir dans l'équipage de Flagellant, lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle le voïoit avec bien du regret courir à ſa perte. Il la pria de s'expliquer, & elle lui découvrit le complot. Il en alla ſur le champ donner avis au Gouverneur, qui prit auſſitôt le ſeul parti, qui lui reſtoit dans une conjoncture ſi critique. 1537-39. Conſpiration des Indiens contre les Eſpagnols.

Il feignit qu'il venoit d'apprendre que les *Japiges*, qui

1537-39. Elle est découverte & punie. Les Espagnols épousent des Indiennes & s'en trouvent bien.

s'étoient depuis peu déclarés contre les Espagnols, étoient presqu'aux portes de la Ville; & après avoir envoïé un ordre secret à tous les Habitans de se tenir armés, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver pour concerter avec eux sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ils y allerent, sans se défier de rien, & à mesure qu'ils entrerent chez le Gouverneur, ils furent liés & enfermés séparément. Quand ils furent tous venus, il leur dit qu'il étoit instruit de leur dessein, & les condamna à être pendus. L'éxécution se fit à la vue de cette multitude d'Indiens, qui environnoient la Ville, & qui voïant tous les Espagnols sous les armes, non-seulement n'oserent remuer, mais confesserent hautement qu'ils avoient aussi mérité la mort, & ajoûterent que si on vouloit bien user d'indulgence à leur égard, on n'auroit pas lieu de s'en repentir. Ils offrirent ensuite de donner des Femmes aux Espagnols, qui n'en avoient point, & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes & d'un assez bon caractere; ce qui engagea dans la suite plusieurs Espagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns mêmes ont épousé des Négresses, & de-là est venu le grand nombre de Métis & de Mulâtres, qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces.

1540. L'Empereur envoie un Gouverneur au Paraguay.

Cependant l'Empereur ne recevant point de nouvelles du Paraguay, & ne pouvant presque plus douter de la mort d'Ayolas, songea sérieusement à donner un Chef, & à envoïer du secours à cette Colonie. La difficulté étoit de trouver quelqu'un, qui voulût bien faire une partie des frais d'un armement considérable, après ce qui étoit arrivé à Dom Pedre de Mendoze. Charles V ne le chercha pourtant pas longtems. Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, lui offrit d'y emploïer huit mille ducats, qui étoient tout son bien. Il étoit Fils de D. François de Vera & de Thérese Cabeça de Vaca, & Petit-fils de D. Pedre de Vera, un des Conquérans & Gouverneur des Canaries, où après avoir dépensé tout son bien au service de son Souverain, il fut obligé d'emprunter des sommes considérables d'un puissant Maure, & de lui donner, pour sûreté de remboursement, ses deux Fils en ôtage. Dom Alvare étoit Fils de l'un des deux, & on lui avoit donné le surnom de sa Mere, qui étoit d'une famille fort illustre.

Caractere de ce Gouverneur.

Il est bien étonnant qu'un Homme, en qui la probité, la

prudence, la Religion & le zele le plus pur pour le ſervice de ſon Prince ſe trouvoient réunis dans le dégrés le plus éminent, n'ait pas fait le bonheur du Paraguay, & que ſes vertus n'aient ſervi qu'à le ruiner, & à lui attirer les traitemens les plus indignes. Elles avoient été déja miſes à de grandes épreuves dans un Voïage, qu'il avoit fait en Amérique, en 1528, en qualité de Tréſorier de l'Eſcadre de Pamphile de Narvaez dans la Floride. L'entrepriſe de ce Capitaine ne fut qu'un tiſſu de malheurs; ſes Vaiſſeaux furent diſſipés par la tempête, & celui qui portoit Dom Alvare, aïant échoué ſur une des Côtes de la Nouvelle Eſpagne, tout l'Equipage fut fait Eſclave par les Habitans. Dom Alvare ſe fit bientôt reſpecter de ces Barbares, ſurtout par le grand nombre de guériſons qu'il y opéra. Les Infideles mêmes les jugerent au-deſſus des forces de la Nature, & voulurent lui déférer les honneurs divins. Sa conduite d'ailleurs étoit ſi édifiante, que les Compagnons de ſa captivité ſe perſuaderent que pluſieurs de ces guériſons étoient miraculeuſes. De retour en Eſpagne il y conſerva toute ſa réputation, & l'Empereur reçut ſes Offres avec beaucoup de plaiſir. Il le nomma Adelantade de de Rio de la Plata, Gouverneur & Capitaine général de cette Province, à condition néanmoins qu'il ne prendroit ces deux dernieres qualités, que quand il auroit des nouvelles certaines de la mort de Dom Jean de Ayolas, dont il ne ſeroit que le Lieutenant, en cas que ce Gouverneur vécût encore (21). 1540.

Dans les inſtructions que ce Prince lui donna, il lui recommanda ſur toutes choſes de ne ſouffrir dans ſa Province ni Avocats, ni Procureurs; l'expérience lui aïant fait comprendre, diſoit-il, que les Procédures retardoient beaucoup le progrès des Colonies; & de tenir la main à ce que les Eſpagnols, qui pendant vingt-cinq années conſécutives, auroient cultivé les Terres, qu'on leur auroit concedées, en demeuraſſent les Propriétaires; qu'on laiſſât aux Particuliers la liberté du Commerce avec les Naturels du Païs, & qu'on ne refuſât à perſonne la permiſſion de retourner en Eſpagne. Il déclara que ſon intention étoit qu'on établît dans toutes Ses Inſtructions.

(21) La Dignité d'Adelantade eſt purement civile, & ne donne la premiere place, que dans le Conſeil & pour la Juſtice: ainſi elle ne donne aucun grade dans le Service militaire, & elle n'empêche pas que celui qui en eſt revêtu, n'y puiſſe exercer un Emploi ſubalterne.

1541. les Villes & Bourgades, des Alcaldes, pour y rendre la Justice; que personne ne pût, pendant les quatre premieres années de séjour dans le Païs être poursuivi pour dettes, & que pendant les deux premieres, qui que ce soit ne fût soumis aux Droits d'entrées, ni aux Impôts compris sous le nom d'*Almajarisfazgo* (22); que le droit de Récusation & d'Appel au Conseil du Roi fût inviolablement maintenu; qu'on n'empechât personne de recourir à sa Justice, ni de lui écrire; que dans les Causes criminelles, lorsqu'il y auroit Appel au Conseil, on s'en tînt au Droit commun; qu'à l'égard de ceux, qui mourroient sans laisser d'Héritiers, & sans avoir fait de Testament, on se conformât au Réglement qui étoit joint à ces Instructions; qu'il ne décidât rien avec précipitation & sans conseil, & qu'il tînt la main à ce que les Commandans particuliers & les Juges subalternes en usassent de même; qu'il ne souffrît point que l'Interêt pour le Prêt excédât un Castillan (23), ni que le Quint pour le Roi fût levé sur autre chose, que sur l'or & l'argent; qu'il y eût partout des Communes marquées pour les Bestiaux; enfin, qu'il conférât aux Alcaldes ordinaires le droit de connoître de toutes les Causes qui ont accoutumé d'être portées au Tribunal de la *Santa Hermandad.*

Son départ de Cadix.

D. Alvare aïant reçu toutes ses dépêches, se rendit à Séville, où il acheta deux Navires, l'un de trois cents tonneaux, & l'autre de cent cinquante. Il y joignit deux Caravelles, & embarqua sur ces quatre Bâtimens quatre cents Soldats, qui s'offrirent à lui de grand cœur, & qui avoient leurs armes doubles. Le huitieme de Septembre, il passa à Cadix, où le vent contraire le retint jusqu'au deux de Novembre, qu'il mit à la voile. Il gagna en neuf jours l'Île de Palme, où il attendit encore vingt-cinq jours le tems favorable pour en sortir. Le 26 il fit voile pour les Îles du Cap Verd, & dans cette traversée sa Capitane, qui étoit d'ailleurs un excellent Vaisseau, & qui faisoit sa premiere Campagne, fit beaucoup d'eau; ce qui gâta une bonne partie de ses provisions, & fatigua beaucoup l'Equipage. Il gagna enfin, avec bien de la peine, l'Île de Santiago en 19 jours.

1541. Incommodités du Port de Santiago du Cap-verd.

Le Port de cette Île est fort mauvais, & l'ancrage y est peu

(22) C'est une Jurisdiction établie pour la sûreté des Chemins, & dont les Arrêts sont sans appel.

(23) Piece d'or, qui vaut 3 l. 10 s. de notre Monnoie.

1541.

ſûr, parcequ'il y a beaucoup de Rochers cachés ſous l'eau, qui retiennent les ancres, de ſorte qu'il faut ſouvent les abandonner & couper les cables. On y courroit même de grands riſques dans les gros tems. D'ailleurs, l'air y eſt mal ſain pendant l'Eté, où l'on étoit alors, & cauſe ordinairement de grandes mortalités dans les Equipages. Dom Alvare n'y perdit pourtant pas un ſeul Homme pendant vingt-cinq jours qu'il y reſta ; ce qui fut regardé comme une merveille, & rappella le ſouvenir de celles, qu'on diſoit qu'il avoit faites pendant ſa captivité. Ce qui arriva peu de tems après, confirma encore tous ſes Mariniers & ſes Soldats dans l'opinion, où ils étoient, que Dieu le favoriſoit d'une protection ſpéciale.

Maniere ſinguliere dont le Gouverneur eſt préſervé d'un grand danger.

Après qu'on eut paſſé la Ligne, il trouva que de cent barriques d'eau, qu'on avoit embarquées ſur la Capitane, il n'en reſtoit plus que trois ; & ſur cet avis il donna ordre de gagner la terre. Le quatrieme jour, avant qu'on pût voir clair, on fut ſurpris d'entendre un Grillon chanter. Un Matelot l'avoit embarqué ſans qu'on le ſût, & depuis qu'on étoit en Mer, on ne l'avoit point encore entendu. Quelqu'un dit alors qu'il falloit qu'on fût bien près de terre, le Grillon ne manquant guere de chanter, quand il la ſent. Dom Alvare fit auſſitôt monter à la hune un Matelot, lequel au moment que le jour commença de poindre, apperçut de grands Rochers, qui bordoient une Terre fort haute. On rangea enſuite la Côte à la vue, & le Grillon ne manqua jamais d'annoncer le point du jour, ce qu'il n'avoit fait ni à l'Île de Palme, ni à celle de Santiago.

Il s'arrête à l'Ile de Ste Catherine, & ce qui s'y paſſe.

Après qu'on eut doublé le Cap Frio, qui eſt par les vingt-quatre dégrés Sud, on entra dans le Port de la Cananée, qu'une Île met à l'abri des vents, & on mouilla par onze braſſes. De-là à la Riviere de *Saint-François*, on compte vingt-cinq lieues, & autant de cette Riviere à l'Île de *Sainte-Catherine*, où l'on mouilla le 24 de Mars 1541. Dom Alvare en prit poſſeſſion au nom de la Couronne de Caſtille, fit beaucoup d'amitié aux Inſulaires, & aux Habitans du Continent, où il eut avis qu'il y avoit deux Religieux, qui n'y étoient pas fort en ſûreté de la part des Indiens. Ces Peres n'eurent pas plutôt appris ſon arrivée, qu'ils le vinrent trouver, & lui dirent que ces Barbares étoient fort ennemis des Eſpagnols, & qu'ils y couroient de grands riſques. Il leur promit d'y mettre ordre, ce qui ne lui fut pas fort difficile. On

1541. commença en effet dès-lors à s'appercevoir qu'il avoit une maniere de traiter avec ces Peuples, qui les lui concilioit d'abord.

Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay.

Au mois de Mai il détacha une Caravelle, ſous la conduite du Tréſorier Philippe de Cacerès, pour Buenos Ayrès; mais cet Officier ne put doubler le Cap de Sainte-Marie, & retourna à l'Île de Sainte-Catherine, où peu de tems après arriverent douze Eſpagnols dans un Bateau. Ils s'étoient ſauvés de Buenos Ayrès, ne pouvant plus, diſoient-ils, ſupporter les mauvais traitemens que leur faiſoient ceux qui y commandoient; ils ajoûterent qu'il y étoit arrivé depuis peu des Hommes & des Proviſions; mais que la famine y étoit toujours très grande, & qu'on n'y étoit pas en ſûreté de la part des Indiens des environs. Ils apprirent encore à Dom Alvare, qu'à ſix vingts lieues de l'endroit où il étoit, on avoit bâti une Ville ſous le nom de l'Aſſomption de la Sainte Vierge (24), d'où l'on comptoit trois cents ciquante lieues au Cap de Sainte-Marie, en deſcendant le Fleuve, ſur lequel il n'eſt pas aiſé de naviguer: qu'on avoit des nouvelles certaines de la mort de D. Jean de Ayolas, & de tous ceux qui l'accompagnoient: qu'ils avoient été maſſacrés par les Payaguas, & qu'on en attribuoit la faute à Dom Dominique Martinez de Irala, qui ne les avoit pas attendus au Port de la Chandeleur, comme ce Gouverneur le lui avoit ordonné: que les Officiers roïaux vexoient beaucoup les Indiens, & que les Eſpagnols n'en étoient guere mieux traités: que leur deſſein, en partant de Buenos Ayrès, étoit de paſſer en Eſpagne, pour informer le Conſeil roïal des Indes de toutes ces choſes: enfin, qu'Irala commandoit à l'Aſſomption, & que toute la Province étoit ſous ſes ordres.

Ce récit, qu'on ne peut guere accorder avec ce que nous avons dit de l'évacuation de Buenos Ayrès, qu'en ſuppoſant que ceux qui le faiſoient étoient partis depuis longtems de Buenos Ayrès, fit comprendre à Dom Alvare que ſa préſence étoit néceſſaire à l'Aſſomption, & lui fit prendre la réſolution de s'y rendre le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, quoique puſſent lui dire Cacerès & le Pilote Antoine Lopez, qui lui conſeilloient d'aller avec toute ſon Eſcadre à Buenos Ayrès. Il chargea donc le Facteur Pierre de Orantès de s'in-

(24) Pierre Fernandez, qui a fait imprimer les Mémoires de D. Alvare, nomme toujours cete Ville l'*Aſcenſion*; mais il eſt le ſeul qui lui donne ce nom.

former de la route, qu'il pouvoit prendre par terre ; & cet Officier après avoir été lui-même examiner le Païs, lui dit à ſon retour, que les premiers Indiens qu'il avoit rencontrés, & les Inſulaires de Sainte-Catherine, qui l'avoient accompagné, l'avoient aſſuré que le chemin le plus court étoit en ſuivant toujours la Riviere *Itabuçu*, dont l'embouchure eſt vis-à-vis de la pointe du Nord de l'Iſle de Sainte-Catherine, environ à dix-neuf ou vingt lieues du Port où il étoit. Il envoïa encore examiner cette route ; on lui rapporta qu'elle étoit très pratiquable, & il réſolut de la prendre ſans differer. Son deſſein étoit de laiſſer les deux Religieux, dont nous avons parlé, dans l'Île de Sainte-Catherine, pour y travailler à la Converſion des Inſulaires & des Peuples du Continent ; mais ils le prierent avec tant d'inſtances de trouver bon qu'ils le ſuiviſſent, qu'il y conſentit. 1541.

Il va par terre à l'Aſſomption.

Le 18 d'Octobre, après avoir donné ordre à Dom Pedre Eſtopiñan Cabeça de Vaca, de profiter du premier bon vent pour ſe rendre à Buenos Ayrès avec ſes Navires, & envoïé une partie de ſes gens avec vingt-ſix Chevaux qui lui reſtoient, pour l'attendre ſur les bords de l'Itabuçu, il prit congé des Inſulaires de Sainte-Catherine, qu'il combla d'amitié & de préſens, & dont pluſieurs voulurent l'accompagner pour lui ſervir de Guides, & avoir ſoin qu'il ne manquât point de vivres. Il lui reſtoit encore deux cents cinquante Hommes, avec leſquels il ſe mit en marche le huitieme de Novembre, pour aller joindre ceux qui l'attendoient ſur l'Itabuçu ; & pendant dix-neuf jours de marche, il lui fallut ſouvent ſe fraïer un chemin à force de bras, après quoi il ſe trouva aſſez court de vivres. Mais étant alors entré dans un Païs plus peuplé, il ne tarda point à voir accourir au-devant de lui un grand nombre d'Indiens chargés de toutes ſortes de fruits, & autres proviſions, & qui paroiſſoient charmés de le voir.

Comment il fut reçu des Indiens dans ſa route. Des Guaranis.

C'étoit des Guaranis, qui cultivoient la terre, & faiſoient chaque année deux récoltes de Maïz. Ils avoient auſſi des Plantations de Manioc, dont ils faiſoient de la Caſſave. Avec cela ils nourriſſoient des Porcs, des Oies, des Poules & des Perroquets. Ils étoient de la même Nation que ceux, qui habitoient le bord oriental du Paraguay, vis-à-vis de l'Aſſomption, & il n'y en a aucune dans ce Continent, qui ſoit plus nombreuſe, & qui occupe une plus grande étendue de

1541. Païs. On prétend même qu'ils ont pénétré jusqu'aux Marañon ; qu'ils s'étoient rendus formidables par tout où ils avoient fait des courses, par leurs brigandages, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom qu'ils portent, lequel signifie un Guerrier. Les *Chiriguanes*, qui habitent une partie de la Cordiliere du Pérou, les *Tapez*, qui s'étoient établis sur la Frotiere du Bresil, quantité de Brasiliens mêmes, qui parlent leur Langue, & d'autres Nations dont nous parlerons dans la suite, & qui la parlent aussi, ont la même origine ; mais tous n'ont pas conservé le même caractere, & ne sont pas également féroces & anthropophages : cela dépend de la vie errante ou sédentaire qu'ils menent. La maniere dont plusieurs traitent leurs Prisonniers de guerre, est la même que celle des Peuples du Canada ; d'ailleurs ils ont naturellement tous l'esprit fort borné ; & ce qu'on a eu plus de peine à corriger dans ceux qu'on a entrepris de civiliser, c'est une indolence, & un défaut de prévoïance, qui passent tout ce qu'on en peut dire, une grande voracité, & une horreur extrême du travail.

Ceux, que Dom Alvare rencontra les premiers, paroissoient assez paisibles ; il prit possession de leur Païs pour la Couronne de Castille, mais sans leur en rien témoigner, & lui donna le nom de *Provincia del Campo :* celui où il entra ensuite, & dont il prit aussi possession, étoit à-peu-près de même nature, & il le nomma *Provincia de Vera*, du nom de sa famille ; mais on ne les connoît plus sous ces noms. Le premier de Décembre il se trouva sur les bords de l'*Iguazu*, grande Riviere, qui se décharge dans le Parana, entre les 25 & les 26 dégrés de latitude Australe, & le troisieme il en découvrit un autre, qu'on nomme *Cibogi*, dont le fond est pavé de pierre si grandes & si bien jointes ensemble, qu'on croiroit qu'elles y ont été placées à la main. Avec cela, elle est si rapide, que les Chevaux & les Hommes eurent bien de la peine à s'y tenir, desorte que pour la traverser il fallut les lier ensemble.

Le bon ordre qu'il fait observer dans sa Marche.

Le bon ordre que D. Alvare faisoit garder dans sa marche, lui gagnoit, partout, où il passoit, l'affection des Indiens ; ils s'avertissoient les uns les autres de son approche, & tous venoient au-devant de lui avec des vivres, qu'il païoit toujours au double de leur valeur. Sa plus grande attention étoit à empêcher qu'on ne leur causât aucun dommage, & qu'on ne fît rien qui pût les scandaliser. Il ne permettoit à aucun

Espagnol

Eſpagnol d'entrer dans leurs Bourgades, ſi ce n'eſt à ceux qu'il chargeoit d'acheter les proviſions, & il n'y envoïoit que ceux, ſur la ſageſſe deſquels il pouvoit compter. La moindre liberté, qu'un Eſpagnol ſe donnoit avec eux, étoit ſévérement punie, & il ſe repentit bientôt d'avoir mené avec lui les deux Religieux, qu'il avoit eu deſſein de laiſſer à l'Île de Sainte-Catherine, parcequ'ils ne ſe comporterent pas toujours d'une maniere convenable à la ſainteté de leur Etat. Ils ſe ſéparerent même de lui, ſans l'en avertir, & il fut averti qu'ils commençoient à ſe trouver fort embarraſſés. 1541.

Particularités du Païs qu'il traverſa.

Quelque tems après il vit venir à lui un Braſilien, nommé Michel, qui revenoit de l'Aſſomption, & qui s'offrit à lui ſervir de Guide pour s'y rendre. Il accepta ſon offre, & congédia les Indiens qui juſques-là lui avoient rendu ce ſervice, après les avoir libéralement recompenſés. Vers la Mi-Décembre il ſe trouva par les 24 dégrés de latitude, & peu de jours après il apperçut des Pins d'une eſpece particuliere, dont les troncs avoient quatre à cinq braſſes de circonférence, & dont les pignons renfermés dans des coques aſſez ſemblables à celles de nos Chataignes, n'étoient que de la groſſeur d'un Gland. Les Habitans du Païs en faiſoient une farine, qui étoit leur meilleure nourriture. Les Porcs & les Singes, qui ſont communs dans ce Païs, s'en nourriſſoient auſſi, & elle donnoit à la chair des Porcs un goût merveilleux. Un peu plus loin on trouva des Terres, où l'on avoit ſemé du Maïz & des Patates de trois couleurs, jaunes, blanches & rouges; on y voïoit auſſi des Cyprès, des Cédres, & d'autres Arbres qu'on ne connoît point en Europe, & dont les troncs renfermoient des Ruches remplies d'un excellent Miel. De-là, on entra dans un Païs montueux, dont les vallées étoient couvertes de Cannes, qui renfermoient un Ver de la groſſeur du doïgt, lequel étant frit dans ſa graiſſe, parut aux Eſpagnols un manger délicat. Ces mêmes Cannes contenoient auſſi une eau très rafraîchiſſante & fort ſaine.

Dom Alvare s'étant enſuite approché de l'Iguazu, vouloit s'y embarquer pour le deſcendre juſqu'à ſon entrée dans le Parana; mais aïant été averti que c'étoit aux environs de-là que les Portugais du Breſil, dont nous avons parlé, avoient été maſſacrés par les Indiens, & que ceux, qui habitoient les bords d'une petite Riviere, nommée *Pequeri*, qui n'en eſt pas éloignée, & qui va ſe décharger dans l'Uruguay, l'attendoient

1541. pour tomber ſur lui, il n'embarqua avec lui que quatre-vingts Hommes, & fit marcher les autres par terre ſur les deux bords. En entrant dans le Parana, il en trouva les deux bords gardés par une Armée de Guaranis, qui avoient tout le corps peint, des bonnets de plumes ſur la tête, & qui paroiſſoient vouloir lui diſputer le paſſage; mais il leur fit tomber les armes des mains par ſes manieres engageantes, & il en tira même de bons ſervices. Le Parana eſt en cet endroit très profond, & de la largeur d'un trait d'arbalete: ſa profondeur & ſa rapidité y produiſent des tournans, qui rendent ce paſſage très dangereux: un des Canots, qui deſcendoient la Riviere, y tourna, & un Homme s'y noïa. Ce malheur fut d'autant plus ſenſible à Dom Alvare, que juſques-là il n'avoit pas perdu un ſeul de ſes Gens dans une marche ſi longue & auſſi pénible, que celle qu'il venoit de faire.

Conduite bien ſinguliere de ceux qui commandoient à l'Aſſomption à ſon égard.

Avant que de deſcendre le Parana, il avoit envoïé à l'Aſſomption, pour y demander deux Brigantins, & il fut d'autant plus ſurpris de ne les point trouver au lieu qu'il avoit marqué, que dans ſa Lettre il ajoûtoit que parmi ceux qui l'accompagnoient il y avoit beaucoup de Malades, & que tous les autres étoient fort fatigués. Le parti qu'il prit, fut de faire embarquer ſur des Radeaux, ceux qui ne pouvoient plus marcher, avec cinquante Hommes bien armés pour les défendre, au cas qu'ils fuſſent attaqués. Il ſe remit enſuite en marche avec le reſte de ſa Troupe, & au bout de quelque tems un Eſpagnol envoïé de l'Aſſomption pour s'informer s'il étoit vrai qu'il arrivât d'Eſpagne un Gouverneur, lui dit qu'on n'avoit pu croire dans la Ville une ſi heureuſe nouvelle.

Une demande ſi ſinguliere, après l'avis qu'il avoit donné de ſon arrivée, le ſurprit beaucoup; mais il fut aſſez maître de lui-même, pour ne pas faire connoître ce qu'il en penſoit. D'ailleurs les Guaranis le dédommageoient bien de ces mauvais procedés: il trouvoit partout les chemins bordés d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui levoient les mains au Ciel pour le remercier de leur avoir donné un Gouverneur, dont on diſoit partout tant de bien: ils lui apportoient toutes ſortes de Proviſions, & ils lui envoïoient des Députés, qui le complimenterent, les uns dans leur Langue propre, & les autres en Eſpagnol. Comme il approchoit de la Ville, la plûpart des Habitans vinrent lui témoigner la joie qu'ils reſſentoient de ſon heureuſe arrivée, & ils le firent

en des termes, qui dûrent lui faire comprendre le besoin qu'avoit la Province, d'un Homme de son caractere. 1542.

Il arriva enfin à l'Assomption un Samedi onziéme de Mars, vers les neuf heures du matin, suivi d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes, qui étoient allés au-devant de lui. Irala le reçut à la tête des Troupes, accompagné des Officiers roïaux, & du Conseil de la Province. Il leur présenta ses Provisions, qui furent lûes à voix haute; & cette lecture finie, Irala le salua en qualité d'Adelantade, de Gouverneur & de Capitaine général de Rio de la Plata. Dom Alvare le confirma dans sa Charge de Lieutenant de Roi; il en usa de même à l'égard de tous les Officieres de Justices, & tout se passa en apparence avec beaucoup de satisfaction de la part de tout le monde: mais la joie paroissoit beaucoup plus sincere dans les gens de Guerre & parmi le Peuple. Les Espagnols, qui avoient été embarqués sur les Radeaux, n'arriverent qu'un mois après: ils avoient été attaqués par des Indiens, qui avec de longues perches armées de crocs tâchoient d'attirer les Radeaux sur le bord du Fleuve, & qui en seroient apparemment venus à bout, si un Cacique Chrétien n'étoit accouru à leur secours avec tous ses Guerriers. Quelques-uns même avoient été blessés par les fléches de ces Barbares, & le Cacique les fit très bien panser, les retira pendant quelque-tems chez lui, & tous étoient en assez bon état quand ils arriverent.

Son arrivée dans cette Ville; reception qu'on lui fait.

Cette avanture donna encore un nouveau lustre à la sage conduite du Gouverneur. On ne pouvoit s'empêcher d'attribuer à sa prudence, & à une protection spéciale du Ciel, qu'il eût traversé une si grande étendue de Païs habité par des Barbares, dont il n'avoit reçu que des respects & toutes sortes de bons traitemens, & qu'aussitôt qu'une partie de ses Gens avoient cessé de l'avoir à leur tête, ils n'avoient plus trouvé dans les Indiens que des Furieux acharnés à leur perte. Mais ceux mêmes, qui ne pouvoient se refuser à ces réflexions, ne s'engagerent point à profiter de son exemple, & aimerent mieux regarder comme un Miracle l'accueil que ces Peuples lui avoient fait, que de reconnoître qu'il le devoit à des vertus, qu'ils n'étoient pas disposés à imiter.

Fin du Livre premier.

SOMMAIRE
DU LIVRE SECOND
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

DOM Alvare ſonge ſérieuſement à rétablir le Port de Buenos Ayrès ; ſon zele pour la converſion des Indiens. Il reçoit de grandes plaintes des Guayeurus. Il leur déclare la guerre. Il marche contr'eux. Fauſſe allarme, & le riſque qu'elle fait courir au Gouverneur. Il fait ceſſer le déſordre. Défaite des Guayeurus. Suite de cette victoire. Les Agazes ſont punis. D. Alvare traite avec les Guayeurus. Du Païs des Guayeurus, & de leurs diverſes Tribus. Leur caractere, leur figure. Education qu'ils donnent à leurs Enfans, leur Gouvernement. Des Epreuves qu'ils font ſubir aux nouveaux Soldats. Leur maniere de faire la guerre. Leurs Armes. Leurs Fêtes publiques. Du deuil & des obſeques. Des mariages. Leurs ſuperſtitions. D. Alvare envoie du ſecours à Buenos Ayrès, & punit de nouveau les Agazes. Il venge la mort d'Alexis Garcia. Nouvelle évacuation de Buenos Ayrès. Accident fâcheux. Irala eſt chargé de remonter le Paraguay ; il decouvre le Port des Roix. D. Alvare ſe diſpoſe à faire la même route. Conſpiration contre lui. Sa conduite à l'égard des Auteurs de cette intrigue. Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent. Particularités du Païs qu'il traverſe. Il arrive au Port des Roix ; il en prend poſſeſſion, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles. Particularités de ce Païs. Des Chauve-ſouris. Particularités du Port des Roix & de l'Iſle des Orejones, ou de Paradis. Les Eſpagnols demandent qu'on faſſe un Etabliſſement au Port des Roix ; D. Alvare le refuſe. Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits. Il fait alliance avec les Xarayez, & ſe met en marche vers le Pérou. Il ſe rend maître d'une Bourgade Indienne. Serpent monſtrueux, adoré par les Indiens, tué par les Eſpagnols. Ce qui oblige D. Alvare de retourner ſur ſes pas. Conſpiration des Indiens diſſipée. D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes. Nouvelles qu'il reçoit de Mendoze. Retour de

François de Ribera, & ce qu'il rapporte. Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent. Arrivée de Fernand de Ribera. Innondation prodigieuse, & ses effets. D. Alvare part pour l'Assomption. En quel état il trouve cette Ville. Il est arrêté & mis aux fers. On lui enleve ses papiers & ses effets. Manifeste des Officiers roïaux. Irala proclamé Commandant général. Tumulte à l'Assomption. D. Alvare trouve moïen d'être instruit de tout, & d'écrire à ses Amis. Tyrannie des Officiers roïaux, & ce qui en arrive. Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur. D'autres instruisent le Conseil de tout. D. Alvare est embarqué pour l'Espagne. On veut l'empoisonner en chemin, & comment il s'en garantit. Le Navire est accueilli d'une grande tempête, & ce qu'elle produit. Les Officiers demandent pardon à D. Alvare, & lui ôtent ses fers. Ils veulent le faire arrêter aux Açorres. Il arrive en Espagne. Mort funeste des deux Officiers roïaux. D. Alvare est déclaré innocent, & ce qu'il devint. Découvertes du Capitaine Fernand de Ribera. Action indigne de Irala à l'égard de D. Alvare. Son adresse pour se maintenir en place. Les Indiens se révoltent & ce qui en arrive. Irala continue ses découvertes, & ce qui l'oblige de retourner au Paraguay. D. François de Mendoze décapité à l'Assomption. Ce qu'il déclare sur l'échaffaut.

1541.

Le Gouverneur songe sérieusement à rétablir le Port de Buenos Ayrés. Son zele pour la conversion des Infideles.

DOM ALVARE n'apprit qu'à l'Assomption que le Port de Buenos Ayrès étoit évacué, & son premier soin fut de prendre des mesures pour le rétablir. Il y envoïa deux Brigantins, qui furent bientôt suivis de deux autres, & il n'oublia rien de tout ce qui étoit nécessaire pour mettre hors d'insulte un Poste, dont il connoissoit l'importance. Il donna ensuite sa principale attention à s'attacher les Indiens, au milieu desquels il se trouvoit ; & persuadé que le moïen le plus infaillible pour y réussir & de les retenir dans l'alliance des Espagnols, étoit de les unir ensemble par les liens d'une même Religion, il y donna tous ses soins. Il commença par assembler tout ce qu'il y avoit à l'Assomption d'Ecclésiastiques & de Religieux pour leur déclarer, de la part de l'Empereur, que Sa Majesté chargeoit leur conscience de tout ce qui regardoit la propagation de la Foi dans ces Terres infideles ; il leur fit ensuite distribuer des ornemens d'Autel & des Vases sacrés, dont il avoit fait une ample provision, & il leur don-

1542. na sa parole de les soutenir de toute son autorité dans les fonctions de leur Ministere, & de ne les laisser manquer de rien, lorsqu'il seroit question du Culte divin.

Il réforme plusieurs abus.

On lui avoit fait de grandes plaintes des Officiers roïaux, qui sous prétexte de lever les Droits de l'Empereur, vexoient les Naturels du Païs. Pour remédier à cet abus, il convoqua une Assemblée des plus Notables de la Province, tant du Clergé séculier & régulier, que du Corps militaire & des Officiers roïaux, & les Caciques des Guaranis, qui y vinrent avec leurs Missionnaires, & il y déclara que l'intention de l'Empereur étoit, que les Indiens portassent un grand respect à ceux qui avoient bien voulu renoncer à leur Patrie, & se réduire à vivre parmi eux pour leur apprendre le chemin du Ciel; que comme ce grand Prince n'avoit rien plus à cœur, que de les rendre heureux pendant cette vie, & de leur procureur un bonheur éternel après la mort, il lui avoit donné des ordres précis de tenir la main à ce qu'ils fussent bien traités de tous ceux à qui ils auroient à faire, & qu'il étoit bien résolu d'en faire la regle de sa conduite; mais qu'il exigeoit d'eux qu'ils en usassent de même avec les Espagnols, & qu'ils renonçassent à l'usage, où il avoit appris avec horreur qu'ils étoient, de se nourrir de chair humaine. Ils lui répondirent qu'il seroit obéi, & tous se retirerent également charmés de ses manieres & de ses promesses.

Il réprime les Agazes, & leur pardonne.

Il songea ensuite à réprimer l'insolence de quelques Nations Indiennes, qui commettoient de continuelles hostilités contre les Espagnols, & il commença par les Agazes (25), qui habitoient à l'Orient du Paraguay, au-dessous de l'Assomption. Ces Barbares, de tout tems Ennemis déclarés des Guaranis, étoient de la plus haute taille, voleurs, perfides, d'une férocité & d'une cruauté, qui passent tout ce qu'on en peut dire. Avant l'arrivée de Dom Alvare on leur avoit fait la guerre avec succès, & on les avoit réduits à demander la paix, qu'ils se promettoient bien de rompre à la premiere occasion favorable qu'ils en trouveroient. Ils recommençoient même déja leurs courses; mais aïant appris l'arrivée d'un nouveau Gouverneur avec des Troupes, ils lui députerent trois de leurs Caciques, pour lui promettre une obéissance parfaite & sans bornes. Le premier Cacique ajoûta que ce n'étoit point la Nation qui avoit recommencé la guerre; mais de jeunes gens sans

(25) Ou Algazes.

aveu, qui en avoient été ſévérement punis. Dom Alvare voulut bien faire ſemblant de l'en croire ſur ſa parole, & de recevoir les excuſes de la Nation ; mais à condition qu'ils laiſſeroient les Guaranis tranquilles, & qu'ils ne moleſteroient aucuns des autres Vaſſaux de l'Empereur, ſinon qu'il les perſécuteroit à toute outrance. Il exigea d'eux qu'ils rendiſſent tous les Priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Guaranis, & qu'ils n'empêchaſſent point ceux de leur Nation, qui voudroient être Chrétiens, de ſe faire inſtruire de ce qu'ils devoient ſavoir avant que d'embraſſer cette Religion. 1542.

Le Gouverneur, en travaillant ainſi à établir la ſûreté de la Province contre les Nations infideles, ne perdoit point de vue la néceſſité preſſante, qu'on lui avoit fait connoître, de s'oppoſer aux vexations des Officiers roïaux, qui mettoient des Impôts ſur tout, & par-là réduiſoient quantité de Particuliers à une ſi extrême miſere, que pluſieurs n'avoient pas de quoi ſe couvrir. Il commença par fournir du ſien aux plus indigens ce qui leur manquoit du néceſſaire ; il ſupprima enſuite les Impôts, qui avoient été établis ſans une autorité légitime ; & aïant appris que les Officiers roïaux cabaloient contre lui, il les fit mettre en priſon, & donna ordre qu'on informât contr'eux dans les regles.

Il s'oppoſe aux vexations des Officiers roïaux.

Sur ces entrefaites les Guaranis, & quelques autres Nations, qui s'étoient ſoumiſes aux Eſpagnols, lui firent de grandes plaintes des *Guayeurus*. Il les écouta avec bonté : mais avant que de rien réſoudre, il voulut ſavoir ſi ces plaintes étoient fondées ; & il chargea deux Eccléſiaſtiques & les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Île de Sainte-Catherine, de cet examen. Leur rapport fut conforme à ce qu'avoient dit ſes Alliés ; ſurquoi il renvoïa les deux Eccléſiaſtiques, avec cinquante Soldats, pour déclarer de ſa part aux Guayeurus, qu'il étoit très diſpoſé à vivre en bonne intelligence avec eux, & à les recevoir même au nombre de ſes Amis, s'ils vouloient ſe reconnoître Vaſſaux de la Couronne d'Eſpagne, & laiſſer en repos les Indiens qui avoient déja pris ce parti ; ſinon, qu'il étoit en état de les forcer à demeurer tranquilles.

Il reçoit de grandes plaintes des Guayeurus.

Il ordonna même à ſes Envoïés de leur faire cette Sommation juſqu'à trois fois ; mais les Barbares ne leur en donnerent pas le tems. Après avoir répondu à la premiere, qu'ils ne reconnoîtroient jamais le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain, &

Il leur déclare la guerre.

1542. qu'ils étoient bien résolus de ne point discontinuer de faire la guerre à leurs Ennemis, ils ajoûterent qu'ils eussent à se retirer au plutôt, & décocherent même contr'eux quelques fleches, dont plusieurs Soldats furent blessés. Dom Alvare ne crut pas devoir laisser cette insolence impunie ; & le douze de Juillet il s'embarqua sur deux Brigantins, avec quatre cents Espagnols, suivis de dix mille Guaranis, sur deux cents Radeaux pour passer à la Côte occidentale du Fleuve. Le quatorze tout le monde étoit passé, & le Gouverneur envoïa une Troupe de Guaranis, pour savoir où, & en quelle posture, étoient les Guayeurus. Ils lui rapporterent qu'ils étoient en marche avec toutes leurs Familles pour regagner leurs Bourgades, en chassant selon leur coutume, ce qui les empêchoit de faire de grandes journées ; surquoi l'ordre fut donné de les suivre, & de ne point tirer, ni allumer de feux pendant la nuit.

Il marche contr'eux.

On se mit en marche le quinze en cet ordre : des Coureurs alloient devant, pour donner avis de ce qu'ils découvriroient, & la nuit on envoïoit des Espions pour reconnoître où l'Ennemi camperoit. Les Guaranis formoient un Bataillon, qui occupoit une lieue de païs : ils avoient tous des Bonnets de plumes, & sur le front, des plaques d'un métal, qui, lorsque le Soleil donne dessus, jette un grand éclat. La Cavalerie Espagnole suivoit à quelque distance, & le Gouverneur, à la tête de l'Infanterie, venoit après. La marche étoit fermée par des Chariots, sur lesquels étoient des Femmes Indiennes avec toutes les provisions. Vers le midi de la premiere journée un Espion des Guayeurus vint dire au Gouverneur que les Guaranis avoient comploté de se retirer, & cet avis, dont on ne connoissoit pas l'Auteur pour ce qu'il étoit, allarma les Espagnols. D. Alvare ne jugea pourtant pas à propos d'en rien témoigner aux Guaranis ; & le soir, comme il faisoit un beau clair de Lune, il fit continuer la marche, après avoir donné ordre aux Espagnols de tenir leurs armes en état, & leurs méches allumées.

Fausse allarme, & le risque, qu'elle fait courir au Gouverneur.

On apperçut sur la route qu'on tenoit, un petit Bois fort épais, & le Gouverneur jugea à propos d'y passer la nuit. A-peine les Guaranis y étoient entrés, qu'un Tigre passa, sans être reconnu d'abord, entre les jambes des premiers ; ce qui mit quelque désordre dans leur bataillon. Les Espagnols, qui sur le faux avis qu'on leur avoit donné que ces Indiens songeoient à se retirer, se défioient d'eux, se mirent en tête qu'ils se

se disposoient, ou à partir, ou à les attaquer; ils tirerent sur eux, & en blesserent quelques-uns. Alors tous se mirent à fuir pour gagner une Montagne, qui étoit proche; & dans ce moment, comme les Espagnols continuoient à tirer, deux balles friserent le visage de Dom Alvare, qui s'étoit avancé pour rallier les Guaranis. Son Sécretaire dit dans ses Mémoires que le Gouverneur avoit été couché en joue par quelqu'un qui vouloit faire plaisir à D. Dominique Martinez de Irala, lequel souffroit impatiemment de se voir Subalterne dans une Province, où il avoit commandé en Chef. Par malheur pour lui, la conduite qu'il a tenue depuis a donné tout lieu de croire que sa passion dominante étoit de n'avoir point de Supérieur, & qu'il n'étoit pas scrupuleux dans le choix des moïens, qui pouvoient le faire parvenir à cette indépendance. Bien des gens même étoient persuadés que D. Jean de Ayolas avoit péri par sa faute.

1542.

Il fait cesser le désordre.

Cependant le Gouverneur suivit les Guaranis sur la Montagne, & dès qu'ils l'apperçurent, ils se réunirent autour de lui: il les rassura en leur disant que tout le désordre avoit été occasionné par le passage d'un Tigre, & de ce qu'en les voïant fuir, des Espagnols avoient cru qu'ils vouloient les abandonner. Ils répondirent que de leur côté ils s'étoient imaginé que les Guaycurus venoient fondre sur eux, & qu'ils n'avoient point eu d'autre dessein, en gagnant la Montagne, que de prendre un poste avantageux pour se défendre. Dom Alvare parla ensuite aux Espagnols, leur commanda de ne donner aucun sujet de plainte ni de défiance aux Guaranis, & leur fit observer que si cette nombreuse Nation se déclaroit contr'eux, il leur seroit absolument impossible de se soutenir à l'Assomption, rien ne leur étant plus aisé que de se réunir avec les Guaycurus pour en chasser les Espagnols. Il ordonna en même tems à la Cavalerie de prendre la tête de l'Armée, & l'on continua de marcher jusqu'à deux heures de nuit. Alors on s'arrêta pour souper & prendre un peu de repos, & vers les onze heures on se remit en marche dans un grand silence.

Défaite des Guaycurus.

Peu de tems après, un des Espions du Gouverneur vint l'avertir qu'il avoit laissé les Guaycurus travaillant à se loger; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il craignoit beaucoup que les coups de fusil, qu'on avoit tirés la veille, n'eussent été entendus par ces Barbares, & ne les eussent obligés à doubler le pas pour s'éloigner. Il voulut cependant que l'on conti-

1542. nuât à marcher lentement, afin de se trouver au point du jour à la vûe de l'Ennemi. Il distribua alors aux Guaranis de petites croix, en leur disant de les porter sur leurs épaules, ou sur leurs poitrines, afin que les Espagnols les reconnussent dans la mêlée. Il fit mettre du foin dans la bouche des chevaux pour les empêcher de hennir. Il commanda aux Guaranis d'investir les Guaycurus, mais de leur laisser une issue du côté de la Montagne, ne voulant pas les réduire à un désespoir, qui leur feroit vendre bien cherement leur vie.

On commença bientôt après à entendre leurs tambours, au son desquels ils crioient à pleine tête qu'ils défioient toutes les Nations du monde de venir les attaquer ; qu'ils étoient en petit nombre, mais qu'ils étoient les plus vaillans Hommes de la Terre, les Maîtres de tous ses Habitans, & de tous les Animaux. C'est leur Coutume de chanter ainsi toutes les nuits, quand ils sont en campagne, & qu'ils croient leurs Ennemis assez proche d'eux. Au point du jour ils sortirent de leur Camp & se coucherent par terre, & un moment après ils apperçurent l'Armée des Chrétiens : à cette vûe ils se mirent à crier, » qui êtes-vous, qui osez venir à nous ? « Et un Guarani leur répondit dans leur langue, qu'ils venoient venger les Indiens, qu'ils avoient massacrés. » Aprochez, reprirent-ils, nous vous » traiterons comme eux « ; & en disant cela, ils lancerent contre les Chrétiens des tisons allumés, coururent ensuite à leurs Cabannes pour y prendre leurs arcs & leurs fleches, & se jetterent sur les Chrétiens avec tant de furie, que les Guaranis furent ébranlés.

Alors le Gouverneur commanda à D. Pedre de Barba de faire une décharge de son Artillerie, & à D. Jean de Salazar de faire avancer l'Infanterie ; il la rangea lui-même en bataille, puis il fit sonner la charge avec le cri ordinaire de *Santiago*. Il étoit à la tête de tous, arrêtant ceux qui vouloient le couvrir ; & cette intrépidité jointe à la vue des chevaux, que les Guaycurus ne connoissoient point encore, jetta une si grande épouvante parmi eux, qu'après avoir mis le feu à leurs Cabannes, ils gagnerent avec précipitation la Montagne par le chemin qu'on leur avoit laissé libre. Ils étoient au nombre de quatre mille Combattans ; & des Espagnols s'étant un peu trop avancés, tandis que les Cabannes brûloient, il y en eut deux de tués. Deux Guaranis avoient été faits prisonniers d'abord : les Guaycurus leur couperent la tête, aussi-bien

qu'aux deux Espagnols qu'ils avoient tués. Dom Alvare les poursuivit quelque tems ; & un Cavalier, qui étoit à côté de lui, fut attaqué par un de ces Barbares, qui s'attacha au cou de son Cheval, & ne lâcha prise, que quand il fut lui-même percé. On en tua un assez grand nombre dans cette poursuite ; mais le Gouverneur fit enfin sonner la retraite, & après s'être un peu reposé, reprit avec toute son Armée la route de l'Assomption. 1542.

Suites de cette victoire.

Il s'apperçut bientôt qu'il étoit poursuivi par une Troupe de Guaycurus, qui sachant que les Guaranis ont la mauvaise coutume, quand ils ont enlevé quelque fleche, ou autre chose à leurs Ennemis, de se retirer sans regarder derriere eux, & d'aller chacun de leur côté, d'où il arrive qu'il en périt beaucoup dans ces retraites, comptoient bien d'en enlever quelques-uns ; mais le Gouverneur vint à bout, quoiqu'avec bien de la peine, d'obliger les Guaranis à se tenir serrés jusqu'à ce qu'ils fussent hors de tout danger de surprise. Les Espagnols firent environ quatre cents Prisonniers de tout âge & de tout sexe ; & lorqu'il ne parut plus d'Ennemis derriere l'Armée, le reste de la marche se fit en chassant, & les Espagnols arriverent à l'Assomption, chargés de gibier.

Dom Gonzale de Mendoze, qui y avoit été laissé pour y commander, avertit le Gouverneur que plusieurs Indiens de différentes Nations, allarmés de la guerre qu'il faisoit aux Guaycurus, étoient venus lui demander si on vouloit bien les recevoir comme Amis, offrant même de se joindre aux Espagnols contre tous leurs Ennemis ; mais que ces députations lui avoient paru suspectes, & qu'il soupçonnoit même qu'elles n'avoient point eu d'autre objet, que de reconnoître s'il n'étoit pas possible de surprendre la Ville, tandis que la plus grande partie des Troupes étoit en campagne ; ce qui l'avoit engagé à retenir les Députés. Dom Alvare se les fit amener, & ne trouva point les soupçons de Mendoze assez bien fondés. Il fit à tous beaucoup d'amitié, & les renvoïa chargés de présens, en leur disant qu'il recevroit volontiers, en qualité d'Amis & de Vassaux de l'Empereur, tous ceux qui voudroient vivre en paix avec ses Alliés.

Les Agazes sont punis.

Il n'en fut pas de même des Agazes, dont Mendoze fit de grandes plaintes au Gouverneur. Ces Perfides, supposant que la Ville étoit sans défense & mal gardée, étoient venus la nuit même du départ de l'Armée, pour y mettre le feu, & aïant

1542. entendu crier aux armes, s'étoient retirés; mais en retournant chez eux, avoient fait de grands ravages dans les Habitations des Guaranis. D. Alvare commença par faire pendre les Otages, qu'ils lui avoient donnés, lorsqu'il leur avoit accordé la paix, & remit à un autre tems la punition de leur félonie. Les *Yapuruez* (24), Nation errante, & voisine des Guaycurus, qui incommodoit aussi beaucoup les Espagnols, furent plus sages, & n'attendirent point qu'on allât chez eux pour les mettre à la raison. Ils demanderent la paix, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer, & n'ont point remué depuis.

D. Alvare traite avec les Guaycurus.

Cependant la défaite des Guaycurus n'avoit pas assez intimidé cette Nation fiere & nombreuse, pour être assuré qu'elle ne recommenceroit point la guerre, dès qu'elle en trouveroit une occasion favorable, & D. Alvare voulut se tirer une bonne fois d'inquiétude de ce côté-là. Mais, comme il ne désespéroit pas aisément de gagner par la douceur, ceux surtout, à qui il avoit fait connoître qu'il étoit en état de les réduire par la force, il voulut essaïer la premiere de ces deux voies, avant que d'emploïer une autre fois la seconde. Il commença par se faire remettre les Guaycurus, qui étoient entre les mains des Guaranis, après avoir déclaré à ceux-ci que Sa Majesté ne vouloit plus que les Prisonniers de guerre fussent Esclaves; à quoi il ajoûta qu'il puniroit séverement quiconque transgresseroit cette défense. Ensuite aïant jetté les yeux sur un des Prisonniers, qu'on lui avoit amenés, & dont la figure & la physionomie lui plûrent, il le chargea d'aller dire à ceux de sa Nation, qu'il étoit encore très disposé à les recevoir comme Amis, aux conditions qu'il leur avoit proposées d'abord. Cet Homme s'acquitta fort bien de sa Commission; & toute la Bourgade partit avec lui pour venir trouver le Gouverneur. Dès qu'ils parurent sur le bord du Fleuve, D. Alvare leur envoïa des Canots: les plus considérables, au nombre de vingt, s'y embarquerent & se rendirent chez lui. Il les reçut avec amitié; & celui, qui devoit porter la parole, lui dit que sa Nation avoit fait la guerre à toutes les autres, & les avoit toujours vaincues; mais que puisque les Espagnols étoient encore plus braves que les Guaycurus, il venoit aussi au nom de tous lui rendre les armes; qu'il pouvoit leur ordonner tout ce qu'il voudroit, & qu'il seroit obéi. Il ajoûta que les Guaranis n'avoient jamais

(24) Ou Itapuruez.

osé les attaquer seuls ; mais qu'à sa considération ils vivroient bien désormais avec eux. 1542.

D. Alvare lui répondit qu'il étoit venu dans ce Païs, pour engager ses Habitans à embrasser la seule Religion, qui étoit véritable, & à rendre obéissance à l'Empereur, & pour établir une paix durable entre toutes les Nations ; que s'ils vouloient lui promettre de ne jamais troubler cette paix, ils trouveroient en lui toute la protection & toute la faveur qu'ils pourroient souhaiter, & qu'il leur rendroit tous les Prisonniers, que lui & ses Alliés avoient faits sur eux. Il leur remit même sur le champ tous ceux, qu'il avoit retenus à l'Assomption ; & ils en furent si charmés, qu'ils jurerent à l'Empereur une fidélité inviolable. Il leur fit quantité de présens, & les renvoïa charmés de tout ce qu'il leur avoit dit, & plus encore de ses bonnes manieres. Comme nous aurons encore plus d'une occasion de parler de ces Indiens, j'ai cru qu'il étoit à propos de les bien faire connoître ici. On pourra juger, par ce que j'en dirai, de quelle importance il eût été que les Successeurs de D. Alvare eussent suivi le plan, qu'il leur avoit tracé pour la maniere de se conduire avec les Peuples de l'Amérique.

Du Païs des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus.

J'ai dit que la Nation des Guaycurus est nombreuse, mais ce n'est que par comparaison avec la plûpart des autres de cette partie du Continent de l'Amérique, car elle l'est assez peu pour l'étendue des Terres qu'elle occupe. Il est vrai que la plûpart n'en sont presque pas habitables, parcequ'elles sont fort marécageuses dans la saison des débordemens, & que le reste de l'année elles sont si seches & si arides, qu'on y trouve à chaque pas de grandes crevasses, & que pour n'y pas mourir de soif, les Habitans sont contraints d'aller se loger aux environs des Marais, qui ne sont jamais à sec, & dont l'eau est fort trouble. Le P. Loçano, qui compte les Guaycurus parmi les Peuples du Chaco, auquel il ne donne point d'autres bornes à l'Orient, que le Fleuve, les divise en trois Tribus, dont la premiere, qui n'est connue que sous le nom générique de la Nation, est la plus proche du Paraguay. Ceux qu'il appelle *Guaycaretis*, sont plus enfoncés dans les Terres à l'Occident, & les *Guaycurus Guazus*, qui sont la troisieme Tribu, occupent un fort grand terrein au Nord. Du reste, la figure, le caractere & la maniere de vivre de ces Barbares est partout la même : c'est la jalousie, qui les a séparés. On croit qu'anciennement ils étoient tous réunis à plus de cent lieues

1537. au Nord de l'Aſſomption, où ſont demeurés ceux de la troiſieme Tribu, & que c'eſt encore moins le défaut de concert entr'eux, que leur goût pour la guerre & pour le brigandage, qui les a ſéparés.

Leur caractere, leur figure.

Ce qui eſt certain, c'eſt que leur caractere eſt partout le même, dur, féroce, intraitable, & que tous ſont des Voiſins fort incommodes pour la Province de Paraguay. On les croit quelquefois bien loin, qu'on eſt tout ſurpris d'en voir toutes les habitations de la Campagne innondées : il ont même ſouvent l'aſſurance d'aller vendre dans les unes, le butin qu'ils ont fait dans les autres. L'ivrognerie eſt une de leurs paſſions dominantes, & fait perdre preſque toute eſpérance de les apprivoiſer. Ordinairement ils vont tout nus; mais leurs Femmes ſont couvertes depuis la ceinture juſqu'à mi-jambe. Quand il fait grand froid, ce qui eſt rare dans leur Païs, tous portent de grandes capes de peau, qu'ils quittent ſans peine, lorſqu'ils trouvent à les troquer avec les Eſpagnols pour du vin, ou quelqu'autre boiſſon plus forte. Ils ſe peignent le corps, mais plus ou moins, ſuivant l'âge & le grade militaire. Dès qu'un Enfant eſt né, on lui perce les oreilles pour y ſuſpendre quelques colifichets; & à meſure que les cheveux lui pouſſent, on les arrache, à la réſerve de ce qu'il en faut pour former un toupet ſur le haut de la tête, & deux couronnes dont le toupet eſt le centre : mais cela n'eſt que pour les Mâles; on ne laiſſe pas un ſeul cheveu ſur la tête des Filles. Les Garçons ſont peints en noir juſqu'à l'âge de quatorze ans, puis en rouge juſqu'à ſeize. On leur donne alors un bracelet, une ceinture, qui leur paſſe au-deſſous du nombril, & un bonnet à rezeau pour envelopper leurs cheveux. Juſques-là ils ſont tenus dans une grande dépendance, & tout le monde a droit de leur commander ce qu'il veut. On les pique de bonne heure en pluſieurs endroits du corps; & cette opération, de la maniere dont elle ſe fait, eſt très douloureuſe : cependant on voit des Enfans de quatre ou cinq ans, la demander avec inſtance, & la ſoutenir avec la plus grande fermeté.

Avant que de leur donner un nom, on leur perce la levre inférieure pour y inſérer je ne ſais quoi, qu'on appelle *Mbata.* Ce ſont les Jongleurs, ou les vieux Guerriers, qui font cette cérémonie. Si c'eſt une bonne grace, c'eſt une bonne grace de Barbares; mais je croirois plutôt que c'eſt pour ſe rendre plus terribles, & il eſt certain qu'ils y réuſſiſſent; car avec les

1542.

différentes couleurs dont ils se peignent, leur chevelure bizarre, divers ornemens de verrerie, de coquillages & de métal, qu'ils laissent pendre à leur ceinture, & qui font qu'on les entend de loin, leurs oreilles & leurs levres percées & garnies de prétendus bijoux, leur tête rase, avec deux couronnes & un toupet, leurs paupieres, dont on a arraché les sourcils, ce qu'ils font, disent-ils, pour avoir la vûe plus claire, ils ont véritablement un air affreux, auquel on ne se fait point.

Education, qu'ils donnent à leurs Enfans; leur gouvernement.

La dépendance où ils tiennent leurs Enfans, accoutume de bonne heure les Garçons à la guerre, & les Filles au travail; mais les droits de la nature & la raison n'y entrent pour rien: on ne pense à leur former, ni l'esprit, ni le cœur, & on ne leur inspire aucun respect, ni aucun attachement pour ceux qui leur ont donné le jour. Ils portent même impunément l'insolence jusqu'à les frapper, quand ils en ont la force. Toute une Bourgade demeure dans une espece de Hangart fort vaste, divisé en trois par des cloisons, & couvert d'un toît, qui ne peut les garantir que de l'ardeur du Soleil, & que le vent emporte, pour peu qu'il soit violent. Le Cacique occupe tout le milieu avec sa famille, ses Officiers, & les armes, qui sont toujours déposées chez lui. Le Peuple demeure dans les côtés, où l'on voit tous les Meubles sans aucun ordre, les uns sur les autres. Le Cacique, dont la Dignité est héréditaire, reçoit de grands honneurs de ses Sujets, sur lesquels il a une autorité sans bornes, & dont il est toujours ponctuellement obéi. Ses Enfans, dès qu'ils sont nés, sont confiés à des personnes sûres, & envoïés fort loin, où on les éleve assez bien, selon les idées de la Nation. Ils ne voient que très rarement leur Pere & leur Mere pendant leur enfance.

Des épreuves qu'ils font subir aux nouveaux Soldats.

On est reçu Soldat à l'âge de seize ans, & ce premier pas pour entrer dans le Service militaire coûte beaucoup. C'est toujours un Vétéran distingué, qui est chargé de la réception. Il commence par faire asseoir son Candidat auprès de lui, & par lui arracher les cheveux d'une de ses deux couronnes. Il faut souffrir cela sans remuer, & sans se plaindre. Il lui perce ensuite toutes les parties du corps, & même les plus sécretes & les plus sensibles, avec un os pointu; & du sang qui en sort, il lui frotte la tête; puis il lui prend le toupet de cheveux, le tire de toute sa force, le lie, le serre tant qu'il peut, & l'enveloppe d'un rézeau. Enfin il le frotte par tout le corps d'une terre rouge, & le déclare Soldat. Alors on le traite avec hon-

1542. neur, aucun Particulier n'a plus droit de lui rien commander, & tout lui est permis.

Le grade de Soldat vétéran se reçoit à vingt ans : on suppose qu'à cet âge l'Homme a toute sa force. Celui, qui doit être promu, se fait couper, la veille de sa réception, le toupet, & réduire la couronne, qui lui reste, à un doigt de large, puis il se frotte tout le corps de cire fondue, ou de graisse de poisson. La nuit suivante il se peint, depuis les pieds jusqu'à la tête, de différentes couleurs, se ceint la tête au-dessous de la couronne d'un bandeau de fil rouge, se couvre tout le corps de petites plumes assez proprement arrangées, & en fait aussi de petites boules, qui pendent de sa ceinture. Ainsi équipé, il prend une espece de tambour, ou plutôt de balon bien enflé & rempli d'eau, sur lequel il frappe avec une calebasse, en chantant, ce qui dure depuis la pointe du jour jusques vers les cinq heures du soir, puis il distribue à sept Soldats, qu'il choisit, des os pointus, dont ils lui percent de part en part, quatre ou cinq fois, les parties sécretes, & du sang qui en sort, lui frottent la tête.

De leur maniere de faire la guerre : leurs armes.

La discipline militaire est très pénible parmi ces Indiens ; en paix, comme en guerre, ils sont toujours en garde contre les surprises. Chaque Bourgade a une Vedette placée sur une petite éminence, pour observer tout ce qui se passe aux environs : toutes les nuits il y a des Coureurs, qui battent l'estrade, & des Sentinelles de distance en distance, qui sifflent continuellement pour faire connoître qu'ils ne dorment pas. A la premiere allarme, tout le monde est sur pieds, & ceux qui ne peuvent pas porter les armes, vont se mettre en lieu de sûreté ; leurs pistes sont même si peu marquées, qu'il n'est pas possible de les suivre. Ils tirent fort juste, & presque tous leurs divertissemens consistent à s'y exercer. Outre l'arc, la fleche, le macana, ils ont une espece de couteau fait d'une machoire de poisson. Il ne se passe point d'année, qu'ils ne fassent la guerre à quelque Nation, sans préjudice de celle qu'ils font habituellement aux Espagnols. Pour l'ordinaire ils font main-basse sur tous les Hommes, qui tombent entre leur mains ; ils réservent les Enfans mâles pour les marier avec leurs Filles, & ils vendent à leurs Voisins les Enfans qui naissent de ces mariages. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se battre en plaines contre les Espagnols, parcequ'ils n'ont rien, qui les défende contre les armes à feu ; mais ils ont cent ruses pour les attaquer

avec

avec avantage. S'ils sont poursuivis, la vîtesse de leurs chevaux leur fait bientôt gagner des retraites, où il leur est fort aisé d'empêcher les Espagnols de pénétrer. Quand on leur vient dire qu'ils approchent : » laissez-les venir, disent-ils ; quand » ils n'auront plus de biscuit, il faudra bien qu'ils s'en retour- » nent pour en aller chercher. 1542.

Leurs Fêtes publiques.

Le jour qu'on sevre un Enfant, celui où il commence à courir avec les autres, le retour des Pleïades, qu'ils appellent les *Chevrettes*, sur l'horizon, sont des jours de Fêtes dans les Bourgades : la derniere est générale dans toute la Nation. On s'y prépare en secouant les nattes, & en battant les cloisons. Ensuite les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre forment comme deux Bataillons, qui se chargent assez sérieusement. C'est un jeu, mais un jeu de Barbares. Les Enfans des deux sexes se donnent aussi quelques gourmades, mais seulement pour la forme. Les courses succedent à ces combats, puis on se souhaite mutuellement l'accomplissement de tous ses desirs, & surtout la victoire sur tous les Ennemis. La Fête finit toujours par s'enivrer.

Du deuil & des obseques.

La mort du Cacique met toute la Bourgade en deuil, aussi-bien que celle de ses Enfans & de ses plus proches Parens. Ce deuil consiste à garder la continence plus ou moins de tems, suivant la qualité du Défunt, ou l'affection qu'on lui portoit ; à jeûner, c'est-à-dire, à ne point manger de poisson, qui est le plus grand régal de ces Indiens ; à prendre un air triste, & à ne se peindre ni le corps, ni le visage. Le Cacique, quand il est en deuil, change tous les noms de ses Sujets. Dès qu'une Personne de considération est morte, on égorge un certain nombre d'Hommes & de Femmes pour l'accompagner dans l'autre Monde ; & on n'est jamais embarassé pour les trouver, il s'en présente toujours assez pour avoir cet honneur. Les obseques se font avec beaucoup d'appareil. Le Cadavre est paré de tout ce qu'on peut avoir de plus beau ; ceux des Caciques surtout emportent dans le tombeau ce qu'il y a de plus précieux dans la Bourgade. Tout cela se fait de bon cœur ; & il n'est personne, qui ne donne au Défunt des marques du regret le plus sincere.

Des Mariages.

La Polygamie n'est point connue dans cette Nation ; mais les mariages n'y tiennent à rien. On se sépare sans façon, quand on ne se trouve pas bien ensemble. Au reste les Guaycurus paroissent n'avoir pas même l'idée de la pudeur si naturelle

1542. à tous les hommes ; parmi eux les actions, qui doivent être les plus voilées, se font devant tout le monde. Les Filles, qui ont eu quelque commerce avant que d'être mariées, ou se font avorter, ou tuent leurs Enfans dès qu'ils sont nés. La condition des Femmes est fort dure ; elles sont traitées en Esclaves, & n'ont pas un moment de repos. Les Filles suivent les Soldats à la guerre pour les servir, & ne sont nullement ménagées. La seule occasion, où les Maris paroissent avoir quelque considération pour leurs Epouses, est au retour d'une Campagne : comme les seules marques, qu'ils rapportent de leurs victoires, sont les chevelures de ceux qu'ils ont tués, ils leur en font présent ; & elles s'en parent pour célébrer le triomphe de leurs Maris, qui de leur côté ornent leurs têtes de plumes, & leur front de quelque plaque d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Femmes portent aussi alors des colliers, ensuite elles attachent ces chevelures à un poteau, autour duquel elles dansent, en chantant les louanges des Vainqueurs.

Leurs Superstitions.

Quand les Guaycurus se croient menacés de quelque grand orage, ils sortent de leurs Bourgades, les Hommes armés de leurs macanas, les Femmes & les Enfans criant à pleine-tête, & ils s'imaginent que par-là ils feront fuir le Démon, qui vouloit exciter la tempête. L'expérience constante du contraire ne les désabuse point ; peut-être sont-ils persuadés que le Démon feroit pis, s'ils ne l'intimidoient par leurs clameurs & par leurs menaces. Au reste ils ne reconnoissent point d'autre Divinité, que la Lune & la Constellation de la grande Ourse, ausquelles on n'a point apperçu qu'ils rendent aucun culte religieux. Comme ils ne cultivent point la terre, ils ne vivent que de la chasse & de la pêche. Tout leur est bon ; ils mangent les Lions, les Tigres, les Ours, les Viperes & les Couleuvres, même les plus venimeuses. On prétend que s'y accoutumant dès l'enfance, cette nourriture se naturalise avec leur tempérammment. D'ailleurs tous ces Amériquains méridionnaux ont l'estomach extrêmement chaud.

D. Alvare envoie du secours à Buenos Ayrès, & punit de nouveau les Agazes.

Pour revenir à Dom Alvare, ce qui étoit alors le principal objet de son attention étoit de prendre des mesures justes pour secourir les Espagnols, qu'il avoit envoïés de l'Île de Ste Catherine à Buenos Ayrès ; & il fit enfin partir, sous le commandement de Gonzale de Mendoze, deux Brigantins chargés de toutes sortes de provisions & de munitions, & sur

lesquels il fit embarquer cent hommes. Il envoïa ensuite un Détachement de ses Troupes contre les Agazes, qui furent surpris. On en tua un très grand nombre, & on en prit quatorze, qui furent pendus. Cette exécution eut son effet; toute la Nation implora la clémence du Gouverneur, & se soumit à tout ce qu'il voulut, surtout après qu'elle eut appris un autre coup de vigueur, qui répandit fort loin sa réputation, & le fit craindre autant qu'il étoit déja estimé. 1542.

Il venge la mort d'Alexis Garcia.

On l'avoit assuré que le Fils de l'infortuné Alexis Garcia étoit encore Captif parmi les Indiens, qui avoient tué son Pere & enlevé son trésor : il les fit prier de le lui envoïer; mais ces Barbares, après avoir massacré ceux qu'il avoit chargés de cette Commission, à l'exception d'un seul, lui firent dire par celui-ci, que s'il s'avisoit de venir lui-même chez eux, ils le recevroient comme ils venoient de faire ses Députés. Irrité de cette insulte, il donna ordre à Dom Alfonse Riquelmi, son Neveu, de choisir trois cents Espagnols & mille Indiens, & d'aller apprendre à ces Barbares, qu'on ne l'insultoit pas impunément. Riquelmi les trouva qui s'attendoient bien à être attaqués : ils étoient en très grand nombre & bien postés; mais il les chargea si brusquement, qu'il les mit d'abord en désordre, en tua trois mille, & en fit quatre mille prisonniers : il est vrai qu'il y perdit cinquante de ses plus braves Hommes.

Nouvelle évacuation de Buenos Ayrès.

La joie, que Dom Alvare ressentit de ce succès, fut bientôt troublée par l'arrivée de quatre Brigantins, qui mouillerent le vingtieme de Décembre dans le Port de l'Assomption, & où étoit Estopiñan Cabeça de Vaca, avec tous les Espagnols, qu'il avoit conduits de l'Ile de Ste Catherine à Buenos Ayrès. Il dit au Gouverneur qu'étant entré dans ce Port, il y avoit trouvé une Lettre signée de D. Dominique Martinez de Irala, & d'Alfonse Cabrera, portant un ordre de l'évacuer, parcequ'on y étoit tous les jours à la veille d'y mourir de faim, ou par les fleches des Indiens. Il ajoûta que vingt-cinq Espagnols s'étoient déja réfugiés à la Côte du Bresil, & que si le secours, qu'il avoit apporté, avoit tardé d'un jour, tous auroient péri de l'un ou de l'autre maniere; que son arrivée aïant un peu rassuré les Habitans, il avoit pris des mesures pour changer la situation de la Ville, & pour conduire tous les Espagnols à l'embouchure de la Riviere de S. Jean; mais que l'hyver étant survenu, & toutes les Rivieres s'étant débor-

1542-44. dées, il n'avoit pas cru avoir d'autre parti à prendre, que de ramener tout ſon monde à l'Aſſomption, avec tous les Habitans de Buenos Ayrès.

Accident fâcheux.

Mendoze, qui étoit parti depuis peu, comme nous l'avons dit, avoit encore été plus malheureux, & couru de plus grands riſques. Le trente-unieme de Décembre il perdit un de ſes Bâtimens, qui étoit chargé de vivres; il fit naufrage, & une partie des hommes qu'il portoit fut noïée : celui qu'il montoit lui-même, étant amarré ſur le bord du Fleuve avec un cordage attaché à un arbre, il ſurvint un tremblement de terre, qui renverſa l'arbre ſur le Navire, & le fit tourner. Le même accident arriva aux autres Brigantins, & quatorze perſonnes des deux ſexes furent aſſommées, ou noïées. On n'a point marqué l'endroit où ſe trouvoient alors ces Bâtimens; mais ſeulement que Mendoze avoit eu bien de la peine à regagner le Port de l'Aſſomption, où il fut bientôt témoin d'un autre accident beaucoup plus triſte encore.

1543.

Incendie à l'Aſſomption.

Le quatrieme de Février de l'année ſuivante, une Indienne, qui ſervoit un Habitant de cette Capitale, en ſecouant ſon Hamach, où le feu avoit pris, ne s'apperçut point qu'il en avoit ſauté des étincelles ſur les cloiſons de la Chambre, qui étoient de paille; & quelques momens après toute la maiſon fut embraſée. Le feu ſe communiqua bientôt à toutes celles, dont elle étoit environnée; & les flammes, portées par un grand vent, en conſumerent juſqu'à deux cents. Comme, à l'exception des armes, on n'en avoit pu rien ſauver, les Poules mêmes & les autres Animaux domeſtiques aïant été brûlés pour la plûpart, & qu'il ne reſtoit dans la Ville que cinquante maiſons, que des eaux ſéparoient des autres, le plus grand nombre des Habitans ſe trouva ſans habits, ſans meubles, ſans proviſions, ſans Marchandiſes, & n'aïant pas où ſe coucher à l'abri des injures de l'air : mais ils avoient une grande reſſource dans leur Gouverneur. Il pourvut d'abord au plus preſſé, & envoïa dans toutes les Habitations Indiennes acheter des vivres à ſes dépens; il fournit avec la même générosité dequoi remédier aux autres beſoins; & avec une promptitude, qu'on ne pouvoit comprendre, toutes les maiſons, qui n'avoient été que de paille, furent rebâties de terre.

Irala eſt chargé de remonter le Paraguay.

D. Alvare reçut bientôt après des nouvelles, qui le conſolerent un peu de tant de malheurs arrivés coup ſur coup. Au mois de Novembre de l'année précédente il avoit, de l'avis

du Conſeil, entrepris de faire reconnoître le cours du Paraguay autant qu'il ſeroit poſſible de le remonter, & cela lui étoit expreſſément recommandé dans ſes Inſtructions. Son deſſein étoit de faire par lui-même cette découverte; mais, comme ſa préſence étoit plus que jamais néceſſaire à l'Aſſomption, il crut qu'il devoit la faire ébaucher par quelqu'un qui en fut capable, & il jetta les yeux ſur ſon Lieutenant de Roi. Il le connoiſſoit Homme de réſolution, & il étoit d'ailleurs bien aiſe d'avoir un prétexte honnête pour le tirer de l'Aſſomption. Il lui dit donc qu'il ne connoiſſoit perſonne, qui fut plus propre que lui pour une entrepriſe que l'Empereur avoit extrêmement à cœur, & lui donna ſa parole de faire valoir auprès de Sa Majeſté le ſervice qu'il lui auroit rendu. 1543.

Il découvre le Port des Rois.

Irala parut ſenſible à la marque d'eſtime que lui donnoit ſon Général, & trouva tout prêts trois Brigantins bien équipés, ſur leſquels il y avoit quatre-vingt-dix Eſpagnols, un grand nombre d'Indiens, & des vivres en abondance. Dom Alvare lui recommanda d'approcher le plus qu'il pourroit de la ſource du Fleuve, s'il ne pouvoit point aller juſques-là; de prendre une connoiſſance exacte des différentes Nations qu'il rencontreroit ſur ſes bords; d'envoïer de tems en tems des Indiens avec quelques Eſpagnols dans l'intérieur des Terres; de paſſer même, s'il étoit poſſible, juſqu'au Pérou, parcequ'il étoit convenu avec Dom Chriſtophe Vaca de Caſtro, qui y commandoit, d'eſſaïer d'établir une communication entre ce Roïaume & le Paraguay. Il partit le vingtiéme de Novembre 1542: il fit, ſelon ſon eſtime 250 lieues avant que d'arriver au Lac des Xarayez, à l'entrée duquel il trouva un Port du côté de l'Oueſt, qu'il nomma *le Port des Rois*, parcequ'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie: après s'y être un peu repoſé il y laiſſa ſes Brigantins avec du monde pour les garder, & ſe mit en marche avec le reſte de la Troupe vers l'Occident. Il rencontra pluſieurs Nations, qui avoient beaucoup d'or & d'argent travaillés; mais il ne put ſavoir d'où elles les tiroient, & il aſſura à ſon retour aux Gouverneur, qu'il étoit aiſé d'aller par-là juſqu'au Pérou, pourvu qu'on fut plus en état, qu'il n'étoit, de ſe faire reſpecter des Indiens, qu'on y rencontreroit par-tout. Il ajoûta même que les Peuples des environs du Port des Rois ſouhaitoient fort de voir chez eux les Eſpagnols & leur Général; mais il pouvoit avoir ſes raiſons pour dire cela de lui-même.

1543.

D. Alvare se dispose à faire la même route.

Quoiqu'il en soit, peu de tems après son retour à l'Assomption, Riquelmi y arriva de son Expédition contre les Meurtriers d'Alexis Garcia ; & sur le rapport de ces deux Officiers D. Alvare se détermina enfin à ne plus differer de prendre la même route que son Lieutenant de Roi venoit de faire, résolu même d'approcher le plus près qu'il pourroit du Pérou. Il avoit déja fait construire dix Brigantins pour ce voïage : il les fit armer en diligence, & il chargea Gonzale de Mendoze d'aller acheter des vivres dans quelques Habitations Indiennes, qui étoient au-dessus du Païs des Guaranis ; mais on refusa de lui en vendre. Il n'avoit pas assez de monde pour y contraindre ces Barbares, qui étoient furieux contre les Espagnols, & il fallut lui envoïer du secours. Irala eut ordre d'aller le joindre avec main-forte ; mais D. Alvare lui recommanda sur-tout d'emploïer la voie de la douceur & des présens, pour les engager à faire de bonne grace ce qu'on étoit en état d'emporter par la force ; & cela réussit. Deux Caciques de ces Indiens suivirent même Irala à l'Assomption, y firent leurs soumissions au Gouverneur, & lui promirent d'executer ponctuellement tous les ordres qu'il leur donneroit.

Conspiration contre lui.

Tout étant prêt pour son départ, il fut averti que les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Île de Ste-Catherine, étoient partis furtivement de l'Assomption chargés de Lettres pour l'Empereur, où on l'accusoit d'avoir rempli toute la Province de confusion & de troubles par l'abus qu'il faisoit de l'autorité dont Sa Majesté l'avoit revêtu. Pierre Hernandez ajoûte qu'ils avoient emmené avec eux une troupe de Filles Indiennes, qu'on les avoit chargé d'instruire pour les disposer au Baptême, & qu'avant leur départ ils les avoient enfermées, de peur qu'elles ne parlassent de ce voïage, ou ne voulussent se sauver. On n'a point su quel étoit en cela leur dessein ; ce qui est certain, c'est que le Cacique de la Bourgade, d'où elles avoient été tirées, vint les redemander à Dom Alvare, qui fit aussi-tôt courir après leurs Conducteurs, qu'on trouva accompagnés de trente-cinq Filles. Ils avoient fait prendres les devant à quelques Espagnols, qui devoient aller en Espagne avec eux, & à un Brasilien, nommé Domingo, qu'on avoit débauché au Gouverneur, à qui il étoit fort utile pour le service de l'Empereur. Il y a bien de l'apparence que cet Homme devoit leur servir de Guide, pour aller s'embarquer au Bresil, dont ils avoient pris la route.

Ils furent ramenés à l'Aſſomption, & Dom Alvare fut bientôt inſtruit que toute cette trame étoit conduite par les Officiers roïaux. La lecture des Lettres, dont les deux Religieux ſe trouverent ſaiſis, acheva de l'en convaincre. Il les fit arrêter ſur le champ ; mais quoiqu'il reconnût la faute, qu'il avoit faite de ne pas ſuivre le Procès criminel, qu'il avoit déja commencé à faire inſtruire contr'eux l'année précédente, & de les avoir fait ſortir de priſon, ſa bonté naturelle prévalut encore en cette occaſion, & il ne fit pas aſſez réflexion qu'il eſt preſque toujours dangereux de ne punir certains crimes qu'à demi. Il fit plus, il les élargit encore, mais ſous caution, craignant ſans doute que la longueur des Procedures ne retardât trop ſon voïage ; & il crut qu'il ſuffiroit de les ſéparer, en ſe faiſant accompagner du Facteur Pierre de Orantez, & du Tréſorier Philippe de Cacerez. Il nomma enſuite, pour commander pendant ſon abſence à l'Aſſomption, Dom Jean de Salazar ; ſon Lieutenant de Roi étant apparemment occupé ailleurs : & le jour de la Nativité de la Vierge, dont il venoit de faire rebâtir à ſes frais l'Egliſe, qui avoit été brûlée dans l'incendie de la Ville, & à laquelle il avoit voulu travailler comme un Manœuvre, il s'embarqua avec deux cents Eſpagnols, après avoir recommandé ſur toutes choſes à Salazar, qu'un Brigantin qu'il faiſoit conſtruire pour l'envoïer en Eſpagne, fût prêt à mettre à la voile à ſon retour.

1543. Sa Conduite avec les Auteurs de cette intrigue.

Douze cents Guaranis, l'élite des Guerriers de cette Nation, le ſuivoient dans des Canots ; & dans toutes les Habitations, qu'il rencontra ſur le bord du Fleuve, il fit quantité de préſens aux Indiens, pour les engager de demeurer inviolablement attachés aux Eſpagnols : ils le lui promirent tous, & lui tinrent parole. Les deux Officiers roïaux ne s'embarquerent point avec lui, parcequ'il leur avoit donné ordre de ſe rendre par terre avec deux cents Eſpagnols & autant d'Indiens, & de s'arrêtet au Port de la Chandeleur, où ils devoient l'attendre ; mais Cacerez aïant perdu ſon Cheval dès le premier jour, demanda & obtint la permiſſion de retourner à la Ville, & de mettre ſon Fils à ſa place. Le douze la Flotte entra dans le Port de la Chandeleur, où l'on prit hauteur, & on trouva vingt-deux dégrés quarante minutes de latitude.

Le lendemain il parut ſur les bords du Fleuve ſept Payaguas, qui faiſoient ſigne de vouloir parler au Gouverneur. Il

1543. Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent.

leur envoïa sept Espagnols avec un Guaranis, qui avoit été Esclave parmi ces Indiens & parloit fort bien leur Langue : ils demanderent aux Espagnols s'ils étoient les mêmes que ceux qu'on voïoit souvent remonter & descendre le Fleuve ; & ceux-ci leur aïant répondu qu'ils étoient de la même Nation, un Payagua leur dit qu'il seroit bien aise de parler à leur Chef. On le conduisit à Dom Alvare, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Il répondit que son Cacique seroit bien aise de faire alliance avec lui, & qu'il avoit encore tout ce qu'il avoit enlevé au grand Chef Ayolas, & que pour obtenir le pardon de la trahison qu'il avoit faite à ce Chef, il étoit prêt à lui remettre tout le trésor qu'il lui avoit enlevé.

Dom Alvare lui demanda en quoi cela consistoit, & il dit qu'il y avoit la charge de soixante-six Indiens, d'or & d'argent en bracelets, couronnes & autres choses semblables. » Vous » pouvez assurer votre Cacique, reprit le Gouverneur, que » je suis venu dans ce Païs par ordre de l'Empereur, pour » pacifier toutes les Nations, pardonner tout le passé, & of» frir sa protection à tous ceux qui voudront bien vivre avec » ses Sujets, & se déclarer ses Vassaux : que s'il veut accepter » cette condition, il peut en toute sûreté venir traiter avec » moi, & qu'il aura tout lieu de se louer de la réception » que je lui ferai ». Il le chargea ensuite de quelques présens pour les lui remettre de sa part, il lui en fit aussi à lui-même, & lui demanda quand il reviendroit avec son Cacique. Le Payagua répondit que ce seroit dès le lendemain, & on le reconduisit à l'endroit où on l'étoit allé chercher.

Quelques jours se passerent sans que ni l'un ni l'autre parût ; & l'Interprête Guarani, auquel Dom Alvare en témoigna sa surprise, lui dit qu'il croïoit inutile de les attendre plus longtems ; que les Payaguas étoient les Hommes du monde les plus défiants & les plus fourbes ; que tout ce que l'Envoïé du Cacique lui avoit dit, n'étoit que pour gagner du tems ; que son avis étoit de les poursuivre ; qu'on les atteindroit encore aisément, parcequ'ils étoient fort chargés ; que sur la connoissance qu'il avoit du Païs, il jugeoit qu'ils ne s'arrêteroient point, qu'ils ne fussent arrivés à une Lagune fort poissonneuse, dont les environs étoient un très bon Païs, autrefois assez peuplé, mais dont les Payaguas avoient massacré tous les Habitans. Dom Alvare suivit cet avis, se fit débarquer

avec

avec une bonne partie de ses Troupes dans un endroit où la Lagune se décharge dans le Fleuve par une Riviere ; & comme avant que d'y arriver il apperçut un assez grand nombre d'Indiens, il demanda à son Interprête de quelle Nation ils étoient : il répondit que c'étoient des Payaguas, & qu'ils fuïoient. Il fallut marcher huit jours pour arriver à la Lagune, en suivant cette Riviere ; on en fit ensuite le tour par terre, & on n'y trouva personne. Dom Alvare comprit enfin qu'il perdroit, à chercher cette Nation errante dans ses retraites, un tems qu'il pouvoit mieux emploïer en continuant sa route, & retourna à la Chandeleur. 1543.

Particularités du Païs, qu'il traverse.

Il y laissa Mendoze, auquel il donna quelques instructions, qui regardoient apparemment les Payaguas, & se rembarqua. Ce Fleuve en cet endroit est bordé d'Arbres fruitiers de diverses especes, & le Cassier y est fort commun. Un peu plus haut il est extrêmement rapide, parceque deux Rochers, qui y avancent des deux bords, retrécissent beaucoup son lit. On y pêcha quantité de Dorades, dont quelques-unes pesoient jusqu'à quinze livres. La chair de ce Poisson est fort saine & d'un très bon goût. On prétend même que l'eau, dans laquelle on l'a fait cuire, est souveraine contre la Gale & la Lépre. Mendoze rejoignit alors le Gouverneur ; lequel aïant remarqué de grands mouvemens dans les Indiens, allarmés sans doute à la vûe d'une si nombreuse Flotte, le chargea de les rassurer. Il traita lui-même avec les *Guararopos*, & leur fit promettre de ne point molester ceux de ses Gens, qui pourroient demeurer derriere lui ; mais ils ne tinrent point parole, & Fernandez prétend que ce fut par la faute de quelques Espagnols.

Par la hauteur où on se trouvoit alors, quand le Soleil est au Tropique, le Fleuve s'enfle si fort, qu'il inonde plus de cent lieues des deux côtés, & que les Canots, dit l'Auteur que je viens de citer, passent en quelques endroits pardessus les plus grands Arbres. Herrera se contente de dire qu'il monte à la hauteur de six brasses. Fernandez ajoûte que cela dure quatre mois ; que les eaux commencent à baisser vers la fin de Mars, & que quand elles se sont toutes retirées, elles laissent à sec un grand nombre de Poissons, qui y pourrissent & infectent l'air, ce qui cause beaucoup de maladies ; mais que quand la terre est entiérement dessechée, les Indiens y viennent en grand nombre, vivent de Poissons, qu'ils trou-

1549. vent en abondance dans le Fleuve, & passent le tems à se divertir.

Il arrive au Port des Rois.

Dom Alvare, qui les y trouva, ne permit point à ses Gens de traiter avec eux; & quelques-uns l'étant venus visiter, il leur fit beaucoup d'amitié & quelques présens. Le vingt-cinquieme d'Octobre on trouva que sur la main gauche le Fleuve se divisoit en trois branches, dont celle du milieu paroissoit comme une grande Lagune. Un peu plus haut les trois branches se réunissent, & la Flotte continuant sa route, apperçut du même côté une Riviere qui en reçoit un si grand nombre d'autres, que cela forme une espece de labyrinthe, dont les Indiens du Païs même ont bien de la peine à se tirer. Ils nomment cette Riviere *Iguatu*, qui veut dire la bonne eau. Dom Alvare y entra, & y fit planter des Croix, pour marquer à ceux qui le suivoient, la route qu'ils devoient tenir. Le huitieme de Novembre, une heure avant le jour, après avoir remonté & descendu toutes ces Rivieres, il retourna sur le Fleuve, vis-à-vis de plusieurs Montagnes pelées, fort hautes, de couleur rougeâtre, dont la figure approchoit de celle d'une Cloche, & on lui dit qu'on y trouvoit du Métal blanc. De-là, pour gagner le Port des Rois, il fallut se mettre à l'eau, & soulever pendant l'espace d'un trait d'arbalete, les Brigantins à force de bras, parceque les eaux étoient basses.

Il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles.

Le Gouverneur, en entrant dans ce Port, y trouva un grand nombre d'Indiens, qui l'attendoient avec beaucoup d'impatience, & qui témoignerent une grande joie de le voir. Il les caressa beaucoup; & comme on eut appris qu'ils adoroient des Idoles, ce que l'on n'avoit point encore remarqué chez toutes les autres Nations de ce Continent, il recommanda aux Ecclésiastiques & aux Religieux qui l'accompagnoient, de ne rien négliger pour les instruire, & les attirer à la connoissance du vrai Dieu: il leur parla lui-même sur l'impuissance de ces Divinités sourdes & aveugles, & il fut assez heureux pour les obliger à les brûler; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils en vinrent jusques-là, parcequ'ils craignoient que les Démons ne les maltraitassent. Cela fait, il fit planter une Croix, & bâtir une Chapelle, où la Messe fut chantée avec beaucoup d'appareil, ce qui rassura beaucoup les Indiens. Il prit ensuite possession de tout ce Païs pour la Couronne de Castille. Il n'y en avoit point dans toute l'étendue de cette Province, où les Espagnols eussent plus d'intérêt à faire un Eta-

blissement solide, & qu'ils aient plus négligé, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette Histoire. Dom Alvare s'étant alors apperçu que ces Peuples ne voïoient pas avec plaisir les Espagnols pénétrer dans leurs Habitations, il le défendit sous de rigoureuses peines. 1543.

Particularités de ce Païs.

Ces Indiens cultivent la terre, ont des Plantations de Manioc, & sement du Maïz, dont ils font chaque année deux récoltes, & ont d'excellens fruits de plusieurs especes. La Chasse & la Pêche leur fournissent beaucoup de Gibier & de Poissons; ils nourrissent des Oies, moins encore pour les manger, que pour se délivrer des Grillons, dont apparemment le chant les étourdit; & des Poules, qu'ils renferment la nuit pour se garantir de certaines Chauve-souris fort grandes, les mêmes peut-être dont nous avons déja parlé. Elles sont fort dangereuses; & Dom Alvare en fit lui-même une fâcheuse expérience. Une nuit qu'il dormoit dans son Brigantin, aïant un pied découvert, une de ces Chauve-souris le mordit au bout du gros doigt, sans qu'il s'éveillât, lui en enleva toute la peau de dessous, & le sang en coula en si grande abondance, que son lit en fut tout baigné. C'est surtout aux oreilles des Chevaux, que ces Oiseaux nocturnes s'attachent; & dès qu'ils sont entrés dans une Ecurie, les Chevaux y deviennent furieux: mais la persécution qu'ils font aux Cochons est encore plus terrible; sitôt qu'une Truie à mis bas, les Chauve-souris s'attachent à ses tetines, & ne quittent point prise, qu'elles ne les aient sucées & rongées jusqu'à la racine. L'Auteur (25), qui rapporte ce fait, ne dit point de quelle maniere les Poules délivrent les Indiens de ces Animaux incommodes.

Chauve-souris.

Situation du Port des Rois, & de l'Ile des Orejones, ou de Paradis.

Ni ce même Auteur, ni Herrera, n'ont pas eu plus d'attention à marquer exactement la situation du Port des Rois; & ce n'est que par induction, en suivant la route qu'a tenue Dom Alvare pour y entrer, qu'on peut, sans craindre de s'y tromper, le placer à l'entrée du Lac des Xarayez, en face de l'Île des Orejones, & sur la rive occidentale du Lac, comme a fait le célébre Guillaume de Lille, le seul Géographe que j'aie vû, qui l'ait marquée dans sa Carte; toutes celles des Espagnols ne l'aïant pas fait. Les Journaux de ceux qui dans la suite ont voulu passer du Paraguay au Pérou, achevent de mettre la chose en évidence. Le Pere del Techo donne à l'Île

(25) Fernandez.

1543. que ce Lac renferme, trente milles de longueur, & dix milles à sa plus grande largeur.

Le nom qu'elle porte vient, dit-on, de celui d'une Nation Pérouane (26), dont on prétend que plusieurs s'y sont réfugiés dans le tems de la Conquête du Pérou; & ce sont apparemment les Espagnols, qui étoient sous la conduite de Dom Alvare, qui lui ont donné celui d'*Ile du Paradis*. Si tout ce qu'en disent les Mémoires que j'ai vûs, est bien vrai, ce nom lui convenoit parfaitement; car quoique située sous la Zône torride, entre les quinze & les seize dégrés de latitude australe, on y respire toute l'année un air fort doux, ce qui vient des vents, qui y soufflent réguliérement tous les jours à certaines heures, & de quantité de Ruisseaux, dont elle est arrosée. La terre y produit sans culture des Fruits excellens; & on n'y remarque presqu'aucune différence de saison, d'où il arrive que toute l'année on y seme & on y recueille. Le caractere de ses Hâbitans se ressent beaucoup de la température de l'air qu'ils respirent. Ils n'ont point planté de Vignes; mais ils font du vin avec du Miel. Le Gibier vient se présenter au Chasseur, & on n'a pas plutôt jetté les filets dans le Lac, qu'on les retire chargés de Poissons. Le Port des Rois n'en est qu'à une lieue; & tant d'avantages engagerent les Espagnols à demander qu'on fît un Etablissement dans ce Port.

Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois.

Indépendemment de la beauté du lieu, & de la douceur du climat, bien des raisons devoient, ce semble, obliger le Gouverneur à le fortifier, & à y laisser une Garnison: rien n'étoit plus à propos pour établir la correspondance entre le Paraguay & le Pérou, qu'il avoit tant à cœur; & nous verrons dans la suite ce qu'il en a coûté à l'Espagne, dans le Paraguay même, pour avoir négligé un Poste de cette importance. Dom Alvare étoit trop sage, pour ne pas comprendre de quelle nécessité il étoit de s'en assurer; mais il n'avoit pas plus de Monde qu'il ne lui en falloit, pour faire les Découvertes dont il étoit chargé, & il n'en pouvoit tirer de l'Assomption plus qu'il n'avoit fait. Il ne prévoïoit pas d'ailleurs ce qui l'empêcha dans la suite de faire tout ce qui convenoit au service de l'Empereur, & à l'avantage de sa Province. Quoi qu'il en soit, les Soldats, & surtout les Vétérans, murmurerent beaucoup, quand ils virent qu'on se préparoit à quitter ces beaux

(26) Les *Orejones*, ainsi nommés, dit-on, parcequ'ils étoient dans l'usage de se percer les oreilles.

1543.

Lieux : » A quoi bon, disoient-il tout haut, être toujours dans » des Païs sauvages, nous consumer de fatigues & courir sans » cesse de nouveaux dangers, sans avoir rien de certain ? Que » cherchons-nous dans les Déserts, dans les Montagnes, & » dans des Païs inondés, où l'on ne rencontre que des Antro- » pophages ; & à la vûe de nos Compatriotes, que les fleches de » ces Barbares ou les maladies nous enlevent tous les jours, que » pouvons-nous esperer qu'un pareil sort ? Soïons sages à leurs » dépens ; & sans aller plus loin chercher des Trésors chi- » mériques, qui semblent fuir devant nous, pourquoi ne pas » jouir de ce que la Providence nous présente aujourd'hui ? » De quoi nous serviroit cet or, dont on nous amuse, & » que pouvons-nous avoir de mieux, que ce que nous trou- » vons ici ?

Dom Alvare le réfuse.

Plusieurs n'étoient pourtant pas d'avis que l'on renonçât à l'esperance de trouver des Mines, ni de découvrir un chemin pour aller au Pérou ; mais ils pensoient comme les autres, qu'il convenoit de faire un Etablissement au Port des Rois, pour servir d'entrepôt, & rendre plus facile la communication avec ce Roïaume. Ainsi tous se réunirent pour engager le Gouverneur, à ce qu'ils souhaitoient. Les plus anciens lui en parlerent au nom de tous ; & après les avoir écoutés assez tran- » quillement : sont-ce donc des Espagnols, dit-il un peu » ému, que j'entends parler de la sorte ? Avons-nous quitté » l'Espagne pour venir si loin chercher des Terres, & y me- » ner dans l'obscurité une vie molle & oisive ? Nous man- » quoit-il rien pour cela dans notre Patrie : je m'imagine voir » des Enfans, qui pour cueillir des Pommes négligent des » Trésors, dont ils ne connoissent point le prix. L'Empereur » notre Maître nous a envoïés dans ce Nouveau Monde, pour » lui conquérir des Provinces, & lui assurer la possession des » richesses qu'elles renferment dans leur sein : fallut-il y per- » dre la vie, ou la passer dans des fatigues plus grandes, que « celles que nous avons déja essuïées, il est de notre devoir » & de notre honneur de répondre à la confiance dont ce » grand Prince nous a honorés. Je sais quelles sont mes obli- » gations & les vôtres ; je vous dois l'exemple, vous le suivrez, » si vous êtes dignes du nom que vous portez (27).

Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits.

Sur ces entrefaites Mendoze arriva avec le reste de la Flotte, & dit au Gouverneur que les Guararopos, avec lesquels il

(27) Del Techo *Hist. Paraguariensis*. L. 1. C. 14.

1543. croïoit avoir fait une alliance durable, avoient attaqué le Brigantin, que montoit le Capitaine Augustin de Campos; que cinq Espagnols avoient été tués d'abord & que Jean de Bolaños aïant voulu se sauver à la nâge, s'étoit noïé; que ces Perfides étoient ensuite allés trouver les Nations voisines du Port des Rois, pour les engager à se joindre à eux contre les Chrétiens, qui n'avoient, disoient-ils, ni assez de forces, ni assez de courage pour leur résister; & qu'il y avoit à craindre une conspiration générale de tous ces Peuples. Dom Alvare apprit en même tems par Hector d'Acuña, & par Antoine Correa, qu'il avoit envoïés avec dix ou douze Soldats, pour inviter les Xarayez à faire alliance avec lui, qu'après avoir traversé des Terres noïées, où ils avoient beaucoup souffert de la faim, ils avoient rencontré une troupe de ces Indiens, envoïés au-devant d'eux par leur Cacique, pour leur apporter des rafraîchissemens; qu'un peu plus loin, ils en avoient trouvé plus de cinq cents, qui venoient aussi à leur rencontre, parés à leur maniere des plus belles plumes, & qui les avoient conduits dans leur Bourgade, où le Cacique les avoit très bien reçus, & leur avoit dit, par la bouche d'un Interprête Guarani, qu'il seroit charmé de voir leur Général, dont on lui avoit fait de grands éloges; qu'ils l'avoient assuré qu'ils venoient de sa part, pour lui déclarer qu'il vouloit être son Ami & celui de toute sa Nation; & qu'il leur avoit répondu que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir; qu'il ne pouvoit pourtant pas lui donner de grandes lumieres sur le Païs, qu'il vouloit traverser, mais qu'il lui donneroit un Interprête, qui avoit beaucoup voïagé de ce côté-la, & pouvoit lui être d'un grand secours.

Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou.

Ces Xarayez étoient établis un peu loin du Lac, qui porte leur nom; mais la suite de cette Histoire fera voir qu'il y en a d'autres, qui se sont établis sur ses bords, ou du moins, qu'on y trouve souvent. Ce qui est certain, c'est que cette Nation a toujours été fort attachée aux Espagnols; qu'elle est d'ailleurs d'un bon caractere; qu'elle cultive la terre, d'où elle tire beaucoup de Grains & de Coton. Dom Alvare reçut très bien les offres du Cacique; & après avoir laissé ses Brigantins à la charge de Jean de Romero, avec cent Espagnols & deux cents Guaranis, il se mit en marche vers l'Occident. Les Auteurs Espagnols ont parlé fort succinctement de ce Voïage. Selon Herrera, Dom Alvare après avoir marché cinq jours,

pendant lesquels il fallut presque toujours s'ouvrir avec la hache un chemin à travers les Bois & les brossailles, arriva sur le bord d'une Riviere, dont l'eau étoit chaude, mais fort claire; qu'alors son Guide lui déclara, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit voïagé dans ce Païs, & qu'il ne s'y reconnoissoit plus; mais que dix ou douze Indiens, qui se rencontrerent là, l'assurerent que dans une Cabanne, qui n'étoit pas éloignée, il rencontreroit quelqu'un qui pourroit très bien l'instruire de la route qu'il devoit prendre; que le Gouverneur l'envoïa chercher, & que cet Homme lui dit qu'il falloit encore marcher seize jours, avant que de trouver le Païs peuplé qu'il cherchoit; & que le chemin qu'il falloit faire pour y arriver, étoit encore plus rude que celui qu'il avoit déja fait; mais qu'encore qu'il courût risque d'être tué par les Habitans de ce Païs, il s'offroit néanmoins à lui servir de Guide; que Dom Alvare consulta les Officiers roïaux, les Capitaines & les Religieux qui l'accompagnoient, sur le parti qu'il devoit prendre, & que tous furent d'avis de ne pas s'exposer plus avant dans un Païs inconnu, avec des Guides, auxquels on ne pouvoit pas se fier; que quoi qu'il pût dire, pour leur faire changer de pensée, il ne les persuada point; & que comme il avoit ordre de l'Empereur de ne rien faire sans l'avis de son Conseil, il consentit à n'aller pas plus loin; qu'il donna ordre au Capitaine François de Ribera, d'aller avec des Guides, six Espagnols & quelques Indiens, jusqu'à un lieu, nommé *Tapua*, où le Guide avoit dit que le Païs commençoit à être habité, & qu'il reprit aussitôt le chemin du Port des Rois. 1543.

Pierre Fernandez s'accorde assez avec ce récit; mais il n'est pas aussi aisé de concilier ces deux Auteurs avec le Pere del Techo, qui écrivant au Paraguay même, a pu être instruit par quelqu'un de ceux qui étoient de ce Voïage; & il est difficile de croire que dans un Ouvrage dédié au Conseil roïal des Indes, il ait voulu avancer des faits, dont il n'eût de bons Garants: c'est ce qui m'engage à rapporter ce qu'il dit de cette excursion de Dom Alvare, en laissant à mes Lecteurs le liberté, que je me réserve à moi-même, d'en croire ce qu'ils voudront. J'ajoûte seulement, que jusques-là Dom Alvare n'avoit proprement fait aucune découverte par lui-même, & que ses Ennemis, comme nous le verrons dans la suite, ont été obligés de convenir qu'il en avoit plus fait lui seul, que tous ceux, qui l'avoient précedé, n'en avoient fait ensemble.

1543.

Il se rend Maître d'une Bourgade.

Le P. del Techo (28) convient avec Herrera que D. Alvare tira peu de secours de son Guide : il dit encore après Fernandez, que plusieurs Nations l'envoïerent complimenter, & lui fournirent des vivres qu'il païa toujours largement; mais que quelques-unes voulurent s'opposer à son passage, & qu'il les mit à la raison : ce qui prouve qu'il alla beaucoup plus loin, que ne font entendre Herrera, ni Fernandez. Il avoit déja fait, ajoûte-t-il, beaucoup de chemin, & n'étoit pas loin des Frontieres du Pérou, lorsque ses Coureurs vinrent lui donner avis qu'ils avoient vu sortir d'une Bourgade environ cinq mille Hommes bien armés, qui paroissoient avoir dessein de l'attaquer. En effet, à peine s'étoit-il mis en état de n'être point surpris, qu'ils parurent devant lui en ordre de bataille ; mais à la vûe de la belle ordonnance des Espagnols, tous se disperserent & prirent la fuite chacun de leur côté, laissant la Bourgade sans défense. Les Espagnols y entrerent sans aucune opposition, & y compterent huit mille Cabanes, au milieu desquelles s'élevoit une Tour bâtie de grandes piéces de bois, & terminée en pyramide, le tout couvert d'écorces de Palmiers.

Serpent monstrueux adoré par les Indiens, & tué par les Espagnols.

C'étoit la demeure & le Temple d'un Serpent monstrueux, dont les Habitans avoient fait leur Divinité, & qu'ils nourrissoient de chair humaine. Il étoit de la grosseur d'un Bœuf, & avoit vingt-sept pieds de longs, la tête extrêmement grosse, de petits yeux fort étincelans; & quand il ouvroit la gueule, on lui voïoit deux rangées de dents, toutes crochues. La peau de sa queue étoit lisse : de grandes écailles rondes couvroient le reste du corps : & les Indiens voulurent persuader aux Espagnols qu'il rendoit des Oracles. Il est vrai qu'à la premiere vûe de ce Monstre, ceux-ci furent saisis de fraïeur : elle redoubla même lorsqu'un d'eux lui aïant tiré un coup d'arquebuse, il jetta un cri semblable au rugissement du Lion; & d'un coup de queue qu'il donna, il fit trembler la Tour. On l'acheva néanmoins sans peine : & comme si la mort d'un si terrible Animal & la prise d'une Bourgade, où l'on étoit entré sans résistance, eussent épuisé le courage des Espagnols, la plûpart déclarerent qu'ils ne pouvoient pas aller plus loin.

Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas.

Dom Alvare, qui se croïoit assez avancé vers le Pérou, mais qui ne pouvant pas beaucoup compter sur son Guide, n'étoit pas sans inquietude sur la route qu'il devoit prendre, voulut, avant que d'entreprendre de faire reprendre courage

(28) Del Techo, *Hist. Parag.* Liv. 1. C. 14.

à

1543.

à ses Soldats, avoir l'avis de son Conseil, qui fut unanimement pour le retour. Il s'y rendit avec d'autant moins de peine, que, selon les trois Historiens que j'ai cités, la conduite des Officiers roïaux avoit pour le moins autant de part au découragement des Soldats, que la fatigue du Voïage, & l'incertitude du succès. On avoit fait quelque butin dans la Bourgade où l'on se trouvoit; & ces Messieurs enleverent le Quint pour l'Empereur : ils prétendirent aussi que le Gibier & le Poisson étoient soumis au même Droit. Le contraire étoit expressément marqué dans les Instructions du Gouverneur, qui le leur fit voir; & comme ils ne se rendoient pas, il leur dit que s'il se trouvoit quelque difficulté sur cet article, il dédommageroit le Trésor roïal de ses propres deniers. Mais c'étoit toujours à recommencer avec eux, & avec les Mécontens, dont la sévérité, avec laquelle il retenoit tout le monde dans le devoir, avoit encore considérablement augmenté le nombre; & il ne balança point à ordonner la retraite.

Conspiration des Indiens, dissipée.

A son arrivée au Port des Rois il apprit que la plûpart des Indiens, & les Orejones mêmes, avoient conspiré de faire main-basse sur les Espagnols & les Guaranis; que quand ils leur apportoient quelques Provisions, ce n'étoit que pour les épier; que plusieurs s'étoient même ouvertement déclarés, surtout les Guararopos, qui avoient invité d'autres Nations à se lier avec eux, pour exterminer les Chrétiens. Sur ce rapport il manda les Chefs, les fit souvenir du Traité qu'il avoit fait avec eux, leur demanda si on n'avoit pas païé tout ce qu'ils avoient apporté de Provisions, & s'il n'y avoit pas toujours ajoûté quelques présens; qu'au reste s'ils s'avisoient de rien entreprendre contre lui & les siens, il étoit en état de les en faire repentir. Ils promirent tout ce qu'on voulut, & il les congédia chargés de présens.

Ils garderent mal leur parole; & il ne restoit plus que pour dix ou douze jours de vivres dans le Camp. On assura au Gouverneur qu'à neuf lieues du Port des Rois il y avoit de grandes Lagunes, dont les bords étoient habités par des Nations, qui en avoient en abondance. Il leur envoïa Mendoze avec main-forte, & lui ordonna de leur faire entendre qu'il avoit oui parler d'elles avec éloge; qu'il étoit surpris qu'elles ne lui eussent pas encore envoïé des Députés pour faire alliance avec lui, & se mettre, comme tant d'autres, sous la pro-

1543. tection de l'Empereur ; de leur demander ensuite des vivres, qu'il prétendoit bien païer au-dessus de leur valeur ; si elles refusoient d'en donner, de leur faire plusieurs sommations ; si elles persistoient dans leurs refus, d'emploïer la force ; mais de se comporter en tout cela avec prudence, & toute la modération possible.

D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des Découvertes.

Sur ces entrefaites les Orejones, qu'il n'avoit pas eu beaucoup de peine à regagner, lui donnerent avis qu'en remontant l'Iguatu on trouveroit des Nations nombreuses & fort riches, qui lui donneroient de grandes lumieres pour faire bien des Découvertes ; & le vingtieme de Décembre il fit partir le Capitaine Fernand de Ribera, avec cinquante-deux Hommes choisis & de bonne volonté. Il lui recommanda la plus grande exactitude à bien marquer tout ce qu'il auroit pu apprendre ; de ne rien négliger pour gagner les Peuples qu'il rencontreroit, & de ne point épargner les présens, dont il lui fit remettre une très bonne provision. Nous avons une Relation de ce Voïage, imprimée à la fin des Mémoires de Dom Alvare, & nous en parlerons en son tems.

Nouvelles qu'il reçoit de Mendoze.

Peu de jours après le départ de ce Capitaine, le Gouverneur reçut une Lettre de Mendoze, qui lui mandoit que tout le Canton où il l'avoit envoïé, étoit déchaîné contre les Espagnols, qu'on y étoit absolument résolu de ne pas souffrir dans le Païs ; qu'ils avoient été attaqués par un grand nombre de ces Barbares, & que s'il n'avoit pas fait tirer sur eux quelques coups d'arquebuses, qui en avoient tué deux, & fait fuir les autres sur les Montagnes, il n'auroit pu éviter de périr avec toute sa Troupe ; qu'après leur retraite il étoit entré dans leurs Habitations, où il avoit trouvé beaucoup de vivres, & qu'il leur avoit envoïé dire qu'il étoit prêt à leur païer tout ce qu'il en prendroit ; mais qu'ils étoient revenus en plus grand nombre mettre le feu à leurs maisons, & qu'ils appelloient leurs Voisins à leur secours. Dom Alvare lui répondit de ne rien épargner pour leur faire entendre raison, & s'il n'en pouvoit pas venir à bout, d'aller ailleurs chercher des vivres ; à quoi il répliqua que tous ces Peuples devenoient de jour en jour plus intraitables, & que les Guararopos étoient déja venus les joindre.

1544.

Retour de François de Ribera.

Le vingt-quatre de Janvier de l'année suivante François de Ribera arriva au Port des Rois avec son Guide, les six Espagnols, & trois des onze Guaranis, que le Gouverneur lui avoit donnés. On fut agréablement surpris de le re-

voir, parceque les huit autres Guaranis, que la peur avoit saisis, & qui étoient déja revenus au Port des Rois, s'étoient exprimés de maniere à faire croire qu'il avoit été tué avec tout le reste de sa Troupe. Il rapporta qu'il avoit d'abord marché vingt-six jours à l'Occident, par des chemins si peu pratiquables, que quelquefois il n'avoit pu faire une demi-lieue en un jour; qu'il n'avoit point manqué de Gibier, de Cochons & d'Antas, que les Indiens tuoient avec leurs fleches, & quelquefois à coups de bâton; qu'il avoit aussi trouvé beaucoup de Miel dans le creux des Arbres, & partout quantité de Fruits sauvages; qu'au bout de vingt jours il étoit arrivé au bord d'une Riviere, où il avoit pêché des Aloses d'un goût excellent; qu'après l'avoir traversée, il avoit rencontré un Indien, qui avoit une mentoniere d'argent & des pendans d'oreilles d'or; que cet Homme l'aïant pris par la main, lui avoit fait signe de le suivre, & que bientôt après il avoit apperçu une grande Maison, d'où l'on emportoit beaucoup de toiles de Coton & quantité de Meubles, parmi lesquels il avoit apperçu des Bracelets, des Haches, & beaucoup de choses semblables, le tout d'argent; qu'il avoit été très bien reçu dans cette Maison, qui étoit celle de son Conducteur; qu'il leur fit présenter du vin fait avec du Maïz; & que les Esclaves, qui les servoient, leur dirent qu'assez près de-là il y avoit des Indiens, nommés *Payzunoez*, parmi lesquels il y avoit des Chrétiens (29); qu'un moment après ils apperçurent des Hommes qui avoient tout le corps peint, & qui étoient armés d'arcs & de fleches; qu'alors le Maître de la Maison avoit pris ses armes, & que voïant beaucoup d'allées & de venues parmi tout ce monde, ils ne douterent point qu'on n'en voulût à leur vie; qu'il avoit dit à ses Gens de sortir, & sous prétexte d'aller chercher d'autres Espagnols, de reprendre la route qu'ils avoient suivie en venant; que dans ce moment plus de trois cents Indiens avoient paru avec un air menaçant, ce qui l'avoit fait résoudre à se sauver avec tout son monde, sur une Montagne qui étoit proche; qu'ils avoient été poursuivis, & eu bien de la peine à gagner la Montagne, presque tous aïant été blessés; mais que les Barbares n'avoient osé les suivre, parcequ'ils craignoient d'y trouver d'autres Espagnols; ce qui leur donna le tems de reprendre le chemin, par où ils étoient venus, & que les huit Guaranis, qui étoient revenus les premiers, 1544.

(29) Ces Indiens ne nomment point autrement les Espagnols.

1544. l'avoient apparemment repris dès la premiere allarme.

On a ſu depuis, que ces Indiens, qu'Herrera nomme *Taropeaciez*, n'étoient point Ennemis des Eſpagnols; qu'ils étoient même fort paiſibles, & faiſoient amitié à tous ceux qui paſſoient par leur Païs; qu'ils leur donnoient de l'or, de l'argent & des vivres, quand ils en avoient beſoin; mais que la vûe des Guaranis les avoit mis en fureur, parceque cette Nation avoit autrefois fait de grands ravages, & tué bien du monde dans ces quartiers-là. Ribera dit encore, qu'aïant montré à celui qui étoit au-devant de lui un Chandelier de cuivre, & lui aïant demandé s'il y avoit dans ſon Païs de ce métal, il lui avoit répondu qu'il y en avoit de même couleur, mais qui étoit bien plus beau, & ne puoit point comme le ſien; que lui aïant fait voir enſuite un Plat d'étain, l'Indien lui avoit dit que ſon Métal blanc étoit beaucoup plus fin, qu'ils en faiſoient des Couronnes, des Bracelets, des Plaques, des Tines, & beaucoup d'autres choſes à leur uſage.

Les Eſpagnols tombent preſque tous malades, & les Indiens en profitent.

Cependant preſque tous les Eſpagnols, qui ſe trouvoient réunis au Port des Rois, tomberent malades; ce qu'on attribua au débordement des Rivieres, qui rendirent les eaux toutes troubles. Alors les Indiens ne garderent plus de meſures avec eux; ils en ſurprirent quelques-uns, qui s'étoient trop écartés, les tuerent & les mangerent. Dom Alvare, qui ne ſe portoit pas déja trop bien, rappella Mendoze, qui lui manda que tous ſes Soldats étoient attaqués de la fiévre, & qu'il s'embarqueroit avec eux pour l'aller rejoindre, dès qu'il auroit des vivres, ce qui devenoit de jour en jour plus difficile. Sur quoi le Gouverneur fit un effort pour lui envoïer un ſecours d'Hommes, qui le mit enfin en état de forcer les Indiens à lui vendre au moins ce qu'il falloit de Proviſions pour faire le voïage.

Arrivée de Fernand de Ribera.

Le trentieme, Fernand de Ribera arriva au Port des Rois; mais aïant trouvé le Gouverneur malade, & apprenant qu'il étoit ſur le point de partir pour retourner à l'Aſſomption, il crut devoir attendre, pour lui rendre compte de ſes Découvertes, qu'il fût arrivé dans cette Ville. Dom Alvare n'avoit pourtant point encore renoncé à pourſuivre celles qu'il avoit commencées lui-même; mais outre les maladies, qui augmentoient tous les jours, le Fleuve & les Rivieres ſe déborderent alors ſi exceſſivement, que tout le Païs ne paroiſſoit plus qu'une vaſte Mer, & qu'il y avoit juſqu'à cinq braſſes d'eau

Inondation prodigieuſe, & ſes effets.

dans les fonds. Ces Indiens lui dirent que ces inondations duroient ordinairement quatre mois, & qu'elles étoient suivies d'une grande corruption dans l'air, par la quantité de Poiſſons, que les eaux en ſe retirant laiſſoient ſur la terre, & que la grande ardeur du Soleil faiſoit bientôt pourrir. Ils ajoûterent que ceux, qui n'avoient pas eu la précaution de faire auparavant leurs proviſions, ſe trouvoient bientôt réduits par la faim à une ſi grande extrêmité, que les plus forts tuoient les plus foibles pour les manger. 1544.

Le Gouverneur n'étoit point en état d'attendre que les eaux fuſſent écoulées, & il comprenoit que pour peu qu'il différât de retourner à l'Aſſomption, les maladies lui enleveroient une bonne partie de ce qui lui reſtoit de Soldats. D'ailleurs il ſe trouvoit lui-même dans un état à faire craindre pour ſa propre vie. Il aſſembla donc ſon Conſeil pour délibérer ſur ce qu'il convenoit de faire, & on y opina tout d'une voix à s'embarquer. Cette réſolution priſe, il commença par avertir les Indiens, dont il avoit reçu des Otages pour s'aſſurer de leur fidélité, de les venir reprendre; & pour empêcher les Eſpagnols d'en murmurer, il montra un ordre qu'il avoit de l'Empereur, de ne point permettre qu'on tirât les Indiens malgré eux de leur Païs.

Dom Alvare part pour l'Aſſomption.

On murmura cependant; & Fernandez aſſure, auſſi-bien qu'Herrera, que la fermeté du Gouverneur à faire exécuter ſes ordres contribua beaucoup à augmenter le nombre de ſes Ennemis. Mais il paroît que les Officiers roïaux avoient depuis long-tems conjuré ſa perte, & pris de bonnes meſures pour ne pas manquer leur coup. Le mécontentement des Troupes qui l'avoient ſuivi dans ce dernier voïage, & qu'ils pouvoient ſe flatter de voir bientôt ſe communiquer à toutes les autres, leur parut ſans doute devoir lever le plus grand obſtacle, qu'ils auroient pu trouver à l'exécution de leur deſſein. Quoi qu'il en ſoit, Dom Alvare s'embarqua fort malade, & n'aïant preſque perſonne, qui pût manœuvrer, ni ſe défendre, s'il étoit attaqué ſur ſa route. Il fut en effet pourſuivi pendant quelques jours; mais aïant fait tirer ſur les premiers qui oſerent s'approcher de trop près, il arriva à l'Aſſomption le dixhuitieme d'Avril 1544 (30), n'aïant perdu dans un ſi long voïage, qu'un ſeul Eſpagnol, nommé Miranda, lequel étant ſur une eſpece de Radeau, fut percé d'une fleche par les Guararopos, & mourut ſur le champ.

(30) Herrera dit le huitieme.

1544.

En quel état il trouve cette Ville.

Il trouva Salazar, qui commandoit dans la Ville, fort occupé à faire de grands préparatifs pour détruire entierement la Nation des Agazes, qui depuis son départ n'avoient point discontinué de piller les Habitations Espagnoles de la campagne & celles des Guaranis, & d'y massacrer tous ceux qu'ils pouvoient surprendre : mais comme la Caravelle, que le Gouverneur avoit en partant ordonné de construire, étoit prête ; qu'il étoit résolu de s'y embarquer dès que sa santé le lui permettroit, & que dans la diposition où il ne pouvoit ignorer qu'étoient les esprits de bien des gens à son égard, il ne crut pas devoir s'engager dans une guerre étrangere, à la veille d'en avoir peut-être une domestique à soutenir, il remit à un autre tems la punition des Agazes.

Il est arrêté & mis aux fers.

Il ne connoissoit pas encore tout le danger où il se trouvoit, & il n'opposa au mal qui le menaçoit, que son innocence & ses vertus : il ne prit aucunes mesures pour y remedier & en empêcher le progrès ; il en ignoroit même toutes les causes. On savoit qu'il avoit toujours en tête de rétablir le Port de Buenos Ayrès ; & ceux qui s'étoient emparés de toute l'autorité pendant son absence, & n'en avoient laissé que l'ombre à Salazar, étoient bien résolus de s'y oposer de toutes leurs forces. Il n'est presque point douteux que leur parti étoit pris de se rendre indépendans des ordres de la Cour ; & pour parvenir à ce but, il étoit d'une nécessité absolue de se défaire du seul Homme qui pouvoit y mettre obstacle. Ce n'est peut-être pas la preuve la moins marquée de la protection spéciale du Ciel sur le vertueux Dom Alvare, que ses Ennemis n'aient pas pris pour le faire périr le moïen le plus court & le plus sûr : il ne leur en auroit couté qu'un crime ; & celui qu'ils emploïerent n'en fut qu'un tissu, dont ils ne pouvoient espérer l'impunité que par une révolte ouverte, dont le succès étoit fort douteux. Voici donc le parti qu'ils prirent.

Comme ils ne pouvoient ignorer que le Peuple, & la plus saine partie du Corps militaire, ne lui fussent extrêmement attachés, ils commencerent par faire répandre un bruit sourd, qu'il avoit formé le dessein d'enrichir ceux qui l'avoient accompagné dans son voïage, des dépouilles d'un grand nombre de Particuliers des plus aisés ; ils les firent avertir en secret qu'ils étoient bien résolus de s'opposer efficacement à cette injustice, & que pour cela il étoit nécessaire de commencer par arrêter le Gouverneur. Tous répondirent qu'avant que de faire

un coup de cet éclat, il convenoit de lui faire des représentations, & qu'il y avoit tout lieu d'esperer qu'il y auroit égard. Mais ils répliquerent qu'ils le connoissoient mieux que personne, qu'il ne falloit pas lui laisser voir que son Projet avoit transpiré, & que la seule ressource, qu'il leur restoit pour éviter le malheur dont ils étoient menacés, étoit de se rendre maîtres de sa personne, parcequ'on le rendroit alors beaucoup plus traitable; qu'ils se tinssent donc bien armés jusqu'à ce qu'on les avertît de ce qu'ils avoient à faire, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de conserver la Province à l'Empereur. On leur marqua ensuite deux endroits, où ils devoient se rendre au premier coup de l'*Angelus*, avec leurs armes, qu'ils auroient soin de tenir bien cachées. 1544.

Cela fut exécuté sans qu'il parut le moindre mouvement dans la Ville: & à l'heure marquée, Cacerez, Cabrera & Garcie Vanegas, entrerent chez le Gouverneur, que la fievre retenoit au lit; & criant *Liberté*, *Vive l'Empereur*, qui étoit le signal dont on étoit convenu, ils entrerent dans sa Chambre, dont un de ses Domestiques, nommé Pierre de Oñaté, qu'ils avoient gagné, leur ouvrit la porte, & y firent entrer François de Mendoze, Jacques Resquin Solarzano, & l'Interprête Portugais, nommé Diegue de Acosta. Resquin s'approcha du lit du Malade, lui appliqua sur la poitrine le bout d'une arbalête bandée, & armée d'une espece de harpon, qui étoit empoisonné. Deux autres l'enleverent de son lit en chemise, criant *Liberté*, le traitant de Tyran, lui disant qu'on lui feroit païer tous les maux qu'il avoit faits, & ceux qu'il vouloit faire, & le tirerent ainsi de son logis, Resquin lui tenant toujours l'arbalête bandée sur la poitrine pour l'empêcher de parler.

On lui enleve ses papiers & ses effets.

A cette vûe ceux mêmes qu'on avoit engagés à prendre les armes, se récrierent. On voulut leur imposer silence; mais ils n'en crierent que plus haut qu'on les avoit surpris: d'autres se joignirent à eux; on en vint aux mains, & il y eut du sang répandu. L'Alguazil Dom François de Peralba, & l'Alcalde Major Dom Jean Pavon, voulurent faire le devoir de leur Charge; mais ils en furent dépouillés. Pendant ce tumulte on avoit transporté Dom Alvare chez Vanegas; & les autres Officiers roïaux étant venus à bout d'écarter la multitude, qui redemandoit son Gouverneur à grand cris, entrerent dans la Chambre où il étoit, & lui mirent les fers aux

1544. pieds. Ils allerent enſuite chez Pierre Fernandez, qui étoit en même tems Ecrivain du Roi & Sécrétaire de Dom Alvare, & qui étoit auſſi malade, l'arrêterent, lui enleverent tous les papiers dont il étoit ſaiſi, & le menerent Priſonnier, avec Barthelemi Gonzalez, au Logis du Lieutenant de Roi. Après quoi on publia au nom des Officiers roïaux une défenſe ſous peine de la vie à quiconque de ſortir de chez ſoi : on força à coups de plats d'épée tous ceux qui en étoient déhors, d'y rentrer ; & ceux qui s'étoient déclarés plus ouvertement pour le Gouverneur, furent conduits dans la Priſon publique, dont on fit ſortir tous les Criminels. Enfin les Officiers roïaux ſe tranſporterent au Logis du Gouverneur, y prirent tous ſes papiers, ſes Proviſions, les Piéces du Procès qui avoit été commencé contr'eux, & tous ſes Effets, qu'ils dépoſerent entre les mains de Gens, dont ils ſe croïoient fort aſſurés. Cela fait, ils ſaiſirent tous les Brigantins & la Caravelle, que Dom Alvare avoit fait conſtruire à ſes frais.

Manifeſte des Officiers roïaux.

Irala proclamé Commandant général.

Le lendemain ils firent publier au ſon du Tambour, qu'on eût à ſe trouver devant le Logis du Lieutenant de Roi, Dom Dominique Martinez de Irala; & quand tout le monde y fut aſſemblé, ils parurent avec quantité de Gens armés, & firent lire à haute voix par le Crieur public un Ecrit, qui portoit qu'ils avoient fait arrêter Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, parcequ'ils étoient inſtruits de bonne part qu'il avoit formé le deſſein de dépouiller les plus riches Habitans de leurs biens pour en gratifier ſes Créatures, & d'établir ſur les ruines de l'autorité légitime un Gouvernement arbitraire & tyrannique. Rien n'eſt plus mobile, ni plus aiſé à ſéduire que la Multitude: cette lecture fut ſuivie d'un applaudiſſement preſque général; & les Officiers roïaux, qu'on avoit d'abord regardés comme des Rebelles, furent reconnus pour les Reſtaurateurs de la liberté publique. Ces Meſſieurs en profiterent pour publier que le Lieutenant de Roi commandoit dans la Ville avec la même autorité qu'avoit eue le Gouverneur, juſqu'à ce que Sa Majeſté y eut autrement pourvû ; ce qui confirma bien des gens dans la penſée que cet Officier étoit ſous-main l'ame de toute cette intrigue ; d'autant plus que dans la place qu'il occupoit, il auroit dû s'oppoſer au déſordre, & qu'il ne lui convenoit pas de recevoir de la main des Rebelles une autorité, dont ils n'avoient point droit de diſpoſer. Son Ami Pierre Diaz del Valle fut en même tems nommé Alcalde Major.

On

1544.

On publia ensuite qu'on alloit continuer les Découvertes, que Dom Alvare n'avoit fait qu'ébaucher : & on avoit en cela deux vûes ; la premiere, d'éloigner tous ceux, dont on avoit à craindre quelques mouvemens en faveur du Prisonnier, & en particulier les Gens de guerre ; la seconde, qui supposoit qu'on trouveroit beaucoup d'or & d'argent, de justifier aux yeux de l'Empereur tout ce qu'on venoit de faire, par la vûe des richesses qu'on lui enverroit. Mais on éprouva bientôt, que s'il est aisé de faire pour quelque tems illusion au Peuple, il est trop changeant pour se passionner au point d'étouffer entiérement un fond de droiture, qui lui reste toujours, & qui le rend aisé à ramener à son devoir. Il commençoit même déja à revenir de son erreur ; lorsque faisant ses réflexions sur le nouveau voïage qu'on lui annonçoit, la fraïeur s'empara du plus grand nombre, & on entendit bientôt de toutes parts un bruit confus de Gens, qui redemandoient qu'on leur rendît leur Gouverneur.

Tumulte à l'Assomption.

Pour prévenir les suites du retour du Peuple à ses premiers sentimens, on mit en prison quelques-uns des plus échauffés, on posa des Fusiliers aux portes des Eglises, afin d'empêcher ceux qui s'y étoient réfugiés d'en sortir, & à toutes les avenues de la Maison de Garcie Vanegas, où étoit le Gouverneur prisonnier, dont on redoubla la Garde. Le Peuple & les Soldats n'en devinrent que plus furieux ; mais on publia que le premier mouvement, qui se feroit en faveur de Dom Alvare, lui couteroit la vie. On voulut même le forcer, le poignard sur la gorge, de signer un ordre adressé aux Gens de guerre de se tenir tranquilles, s'il leur restoit encore quelque attachement pour lui ; mais il avoit déja pris cette précaution. Tout cela ne rassuroit pourtant point encore ses Ennemis : ils alloient de tems en tems dans sa chambre le menacer de le tuer, & de jetter sa tête au Peuple, si quelqu'un entreprenoit de le délivrer ; & ils choisirent quatre Hommes, dont ils prirent le serment au nom de l'Empereur, pour exécuter ce parricide au premier ordre qu'ils en recevroient.

Dom Alvare trouve le moïen d'être instruit de tout & d'écrire à ses Amis.

Il ne sortoit point de son lit ; & comme sa Chambre étoit fort obscure, il y avoit jour & nuit une lampe allumée à son chevet. Cette Chambre étoit d'ailleurs si humide, que l'herbe croissoit sous son lit. Un nommé Bernard de Sosa, Homme fort décrié, & que Dom Alvare avoit puni pour un crime qui méritoit la mort, mais qui avoit conservé plus de ressen-

1544. timens de la punition qu'il avoit soufferte, que de reconnoissance pour la grace que le Gouverneur lui avoit faite, n'en sortoit point. Cette Chambre avoit deux portes, qu'on tenoit toujours fermées; & cent cinquante Hommes armés faisoient la garde autour du Logis. Le Prisonnier étoit cependant bien informé de tout ce qu'il lui importoit de savoir, par des Billets, que lui remettoit une Indienne, qu'on avoit chargée de lui porter à manger; quoiqu'avant que d'entrer dans la Maison on la visitât avec la plus scrupuleuse & la plus indécente attention, jusqu'à lui faire ouvrir la bouche, & fouiller dans ses oreilles: avec cela elle n'avoit rien sur la tête, & on la lui avoit rasée; mais on ne s'avisa jamais d'examiner les doigts de ses pieds, qui étoient nuds, & elle avoit trouvé le moïen d'y insérer adroitement un Billet plié en plusieurs doubles, & du papier blanc. Dès qu'elle étoit assise au chevet du lit, elle tiroit l'un & l'autre, en faisant semblant de se gratter les pieds; & dans un moment, où Sosa avoit le dos tourné, elle les remettoit au Gouverneur, qui aïant lu le billet avec la même précaution, y répondoit par le moïen d'une poudre faite d'une terre du Païs, qui se teint en noir étant détrempée avec la salive.

Tyrannie des Officiers roïaux, & ce qui en arrive.

Les Officiers roïaux s'apperçurent bientôt de l'effet du stratagême, & ne sachant à qui l'attribuer, ils voulurent faire parler l'Indienne; & pour y réussir, ils engagerent quelques jeunes gens à la débaucher: elle ne se rendit pas difficile; mais ils ne lui arracherent point son secret. En pareille occasion les Femmes sont ordinairement plus discretes que les Hommes. Cependant le Commandant & les Officiers roïaux n'oublierent rien, chacun de leur côté, pour se faire des Créatures; & quiconque se livroit à eux, pouvoit impunément aller dans les Bourgades Indiennes y enlever des Femmes & des Filles, prendre de force & sans païer tout ce qu'ils y trouvoient à leur bienséance, & obliger les Hommes à travailler pour eux sans leur rien donner: ils s'en plaignirent, & on ne les écouta point. Plusieurs prirent le parti de se réfugier dans les Montagnes avec leurs Familles; & Dom Alvare, qui en fut informé, ne sentit jamais mieux l'impuissance où il étoit d'arrêter de pareils désordres, & de se voir réduit à gemir devant Dieu du danger où se trouvoient ces Fugitifs, de perdre leur Religion.

Ses Ennemis, qui prévoïoient d'autres suites de ces désertions, n'eurent pas honte, pour en arrêter le cours, de per-

1544.

mettre à ceux qui n'étoient pas Chrétiens, de manger de la chair humaine, & de leur dire que c'étoit par pure méchanceté que Dom Alvare la leur avoit interdite. Les Espagnols, qui osoient encore témoigner de l'attachement pour lui, ne furent pas plus ménagés; & les véxations, qu'on leur fit, en obligerent plusieurs à s'éloigner aussi. On fit courir après eux, & tous ceux qu'on put ramener, furent mis aux fers. On y mit même des Ecclésiastiques pour avoir parlé sur tout ce qui se passoit de maniere à faire connoître ce qu'ils en pensoient. Des Particuliers furent pour la même raison fouettés par la main du Bourreau, & quelques-uns même furent pendus. La licence étoit d'ailleurs portée aux plus grands scandales; & les Auteurs de tant d'excès avoient le front de se parer du zele du bien Public, & du service de l'Empereur, tandis que la justice ne se rendoit pas, & que tout étoit au pillage.

Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur.

Enfin il y eut jusqu'à cinquante Espagnols, qui passerent au Bresil, dans le dessein de s'y embarquer pour aller informer le Conseil de l'Empereur, de l'état déplorable où se trouvoit la Province. Mais on fut assez surpris d'apprendre en même tems, que les deux Religieux, que nous avons déja vû faire la même tentative, pour porter à l'Empereur des plaintes contre Dom Alvare, venoient de reprendre encore la même route pour le même sujet, du consentement, ou à la sollicitation des Officiers roïaux. Ceux-ci comprirent néanmoins à la fin que leur domination ne seroit jamais bien assurée à l'Assomption, tandis que le Gouverneur y resteroit. Ils s'étoient montrés capables des plus grands forfaits, & bien des gens commençoient même à soupçonner qu'ils y avoient mis le comble par un parricide. Mais celui qui a tracé à la Mer des bornes, qu'elle ne sauroit franchir dans ses plus grandes fureurs, arrête, quand il le veut, les bras de ceux, à qui les plus grands crimes ne coutent rien pour satisfaire leurs passions. On apprit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, qu'ils avoient donné ordre de préparer un des Brigantins de Dom Alvare, pour le conduire en Espagne, & qu'ils s'aveugloient au point de se flatter d'avoir si bien instruit son Procès, qu'ils ne pouvoient manquer d'être approuvés par l'Empereur & par son Conseil. Ils avoient aussi fait distribuer à divers Particuliers des modeles de Lettres, qu'ils devoient écrire en Espagne, & dans lesquelles le Gouverneur étoit dépeint comme le plus indigne & le plus scélérat des Hommes.

1544. D'autres instruisent le Conseil de tout.

Mais d'autre part ses plus zelés Serviteurs ne s'étoient pas endormis. Ils avoient fait dresser des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit passé ; ils y joignirent plusieurs Pieces importantes, que Dom Alvare lui-même leur avoit confiées avant sa détention, & ils firent enfermer tout cela dans une poutre creusée, qu'ils trouverent moïen de faire clouer à la poupe du Brigantin ; les Charpentiers, qu'ils avoient mis dans leurs intérêts, disant que cela étoit nécessaire pour fortifier le Bâtiment contre les coups de Mer. D'autre part le Peuple, qui ne savoit rien de tout cela, étoit toujours fort inquiet sur le sort de son Gouverneur, & bien des gens ne pouvoient pas se persuader que ses Ennemis osassent l'envoïer en Espagne. Ceux-ci apprirent même qu'on disoit partout qu'ils ne publioient son départ prochain, que pour cacher sa mort. Sur cet avis ils firent entrer dans sa Chambre deux Ecclésiastiques & deux Gentilshommes, qui ne devoient point être suspects au au Peuple, & qui le rassurerent en disant qu'ils avoient vû le Gouverneur plein de vie. Ils déclarerent ensuite, que si l'Empereur jugeoit à propos de le renvoïer au Paraguay, & de le rétablir dans toutes ses Charges, ils le recevroient avec toute la soumission qui étoit dûe aux ordres de Sa Majesté, & ils ajoûterent que les deux Officiers roïaux, qui devoient s'embarquer avec lui, se constitueroient eux-mêmes Prisonniers à leur arrivée en Espagne.

1545. Dom Alvare est embarqué pour l'Espagne.

Le Brigantin étant prêt, Cabrera & d'Orantez allerent pendant la nuit dans la Chambre de D. Alvare, qui étoit fort mal, le prirent entre leurs bras, & le porterent jusqu'à la porte de la rue. Le Malade regardant alors le Ciel, qui étoit fort clair, & qu'il n'avoit point vu depuis le jour qu'il avoit été arrêté, les pria de lui laisser remercier Dieu de lui avoir encore donné cette satisfaction, & se mit à genoux. Deux Soldats le prirent ensuite pour le porter au Navire ; & comme il se vit environné d'un grand Peuple, accouru au bruit qui venoit de se répandre qu'on l'alloit embarquer, il éleva la voix, & dit : » Je vous prends à témoins, Messieurs, que je nomme » D. Jean de Salazar de Espinosa pour commander dans cette » Province, jusqu'à ce que Sa Majesté y ait envoïé un Gouverneur. Il n'en put dire davantage, parceque Vanegas lui portant son poignard sur la poitrine, le menaça de le lui enfoncer dans cœur, s'il parloit encore, & le blessa même légérement. Il commanda ensuite à ceux qui le portoient de doubler le pas ;

& quand il fut embarqué, on le coucha sur la Poupe entre deux planches, qui le serroient si étroitement, qu'il n'avoit pas la liberté de se tourner. Cabrera & Vanegas s'embarquerent avec lui, & Irala leur joignit un nommé Lopé de Ugarté (31) pour veiller à ses intérêts auprès des Ministres. Cet Homme étoit un de ceux, qui avoient eu plus de part à tout ce qui s'étoit fait contre le Gouverneur; mais à l'exemple de celui qui l'envoïoit, il ne s'étoit point déclaré publiquement, & ils se flattoient l'un & l'autre qu'on ne les soupçonneroit pas en Espagne d'être entrés pour rien dans tout ce qui s'étoit passé. 1545.

On veut l'empoisonner en chemin: comment il s'en garantit.

Dès que tout le monde fut embarqué, les deux Officiers roïaux, qui étoient restés à l'Assomption, firent mettre en prison D. Jean de Salazar & Estopiñan Cabeça de Vaca, Neveu de D. Alvare; & deux jours après ils furent embarqués sur un second Brigantin, qui joignit bientôt le premier. Il falloit de grandes raisons pour envoïer en Espagne ces deux Officiers, qui étoient Gens de condition & de mérite: mais outre qu'ils étoient fort estimés des Troupes, qui auroient pu les mettre à leur tête, peut-être avoit-on donné pour eux les mêmes ordres, que pour le Gouverneur, dont il paroît qu'on vouloit se défaire: ce qui est certain, c'est que celui-ci aïant demandé en grace que deux de ses Domestiques, qui étoient embarqués avec lui, fussent chargés de lui préparer ce qu'on devoit lui servir, il fut refusé, & qu'un Biscaïen, nommé *Mechin*, eut ordre de lui rendre ce service, & de remettre à Ugarté ce qu'il auroit préparé, pour le porter au Malade, lequel s'apperçut d'abord qu'il y avoit de l'arsenic dans ce qu'on lui servoit. Il ne s'en garantit, qu'en prenant un peu d'huile, dont il avoit fait une petite provision, & qui le faisoit vomir avec de grands efforts. Après que cela eut duré trois jours de suite, il déclara qu'il ne recevroit plus rien, que de la main de ses Domestiques, & on lui répondit qu'il étoit le maître de se laisser mourir de faim: il passa en effet plusieurs jours sans rien prendre; mais se sentant trop épuisé, & voïant qu'on ne cherchoit qu'à le faire périr, il reçut ce qu'on lui présentoit, & continua d'user de son vomitif.

Le Brigantin est assailli d'une violente tempête, & ce qu'elle produit.

Outre Salazar & Cabeça de Vaca, on envoïoit encore Prisonniers en Espagne Pierre Fernandez & Ruiz Miranda. Plusieurs autres Personnes obtinrent aussi leur passage sur le second Brigantin, & entr'autres le P. Jean de Salazar, Reli-

(31) Fernandez le nomme Lopé Duarté.

1545. gieux de la Merci; mais on leur fit promettre auparavant, de ne rien faire en faveur de Dom Alvare. Cabrera & Vanegas trouverent qu'on risquoit beaucoup, & les renvoïerent à l'Assomption sur le même Bâtiment, où ils firent embarquer les deux Domestiques du Gouverneur, qui en eut beaucoup de chagrin. Cependant à-peine le Brigantin qui le portoit étoit en pleine Mer, qu'il fut assailli d'une tempête si violente, que le naufrage parut inévitable aux Marins les plus expérimentés.

Les Officiers roïaux demandent pardon à Dom Alvare, & lui ôtent les fers.

Alors les deux Officiers roïaux, qui se crurent au moment d'être jugés en derniet ressort à un Tribunal où la vérité ne peut être ni opprimée ni obscurcie, sentirent tout le poids de leurs crimes: le cri de leur conscience les força même de les confesser publiquement, & d'avouer qu'ils reconnoissoient le bras vengeur de l'innocence, qui armoit contr'eux les Élémens. Cabrera ôta lui-même les fers, que D. Alvare avoit encore aux pieds; il les baisa, ce que Vanegas fit aussi: tous deux lui demanderent pardon à haute voix de tout ce qu'ils avoient fait contre lui, lui firent une réparation authentique de tout ce qu'ils avoient publié contre son honneur, ajoûtant qu'ils avoient fait mille faux sermens, uniquement pour le faire périr. Ils le prierent au nom de Dieu de leur pardonner tous ces attentats, & de ne les point perdre auprès de Sa Majesté.

Ils veulent le faire arrêter aux Açores.

Il le leur promit, & les assura qu'il oublioit tout le passé. Cependant la tempête, qui duroit depuis quatre jours, s'étant calmée, il n'y eut personne, qui ne se crût redevable à la vertu & aux mérites d'un si saint Homme, d'avoir échappé à un si grand danger. Le Brigantin fit ensuite deux mille cinq cents lieues sans voir la terre, & se trouva bientôt sans autres provisions, qu'un peu de farine, dont on faisoit des Galettes avec de la graisse de Porc. Mais le danger du naufrage étoit à-peine passé, que la crainte du Jugement de Dieu fit place, dans le cœur de ceux qui se sentoient coupables, à celle de la justice du Souverain, contre laquelle les promesses de D. Alvare les rassuroient d'autant moins, que l'aveu de leurs crimes avoit été public. Ils n'oserent donc prendre terre, ni au Bresil, ni à l'Île Espagnole, de peur d'y être arrêtés, & après trois mois de navigation, ils relâcherent aux Açores. La premiere chose qu'ils firent en débarquant, fut d'aller trouver le Commandant du Port, & de lui dire qu'ils avoient sur leur Bâtiment un Hom-

me, qui en paſſant aux Îles du Cap-verd, avoit pillé celle de Santiago, & qu'il pouvoit en faire tout ce qu'il jugeroit le plus à propos. 1545.

Le Commandant, ſurpris d'une telle accuſation, conçut quelques ſoupçons contre les Délateurs. » Ce que vous me » dites, leur répondit-il, ne ſauroit être vrai ; eſt-il dans le » Monde un Particulier, qui oſât s'en prendre au Roi mon » Maître, qui d'ailleurs ne laiſſe pas ſes Ports aſſez dépourvus » pour être ſi aiſément inſultés ». Confus d'une réponſe dont ils comprenoient toute la force, ils ſe retirerent ſans rien répliquer; & laiſſant leur Priſonnier ſur le Brigantin, ils s'embarquerent ſur un autre Bâtiment, qui appareilloit pour l'Eſpagne, où ils arriverent douze jours avant lui, & publierent qu'il étoit allé en Portugal pour y communiquer ſes découvertes. Ils ſe rendirent d'abord à Valladolid où étoit la Cour, & préſenterent au Conſeil leurs Mémoires, avec toutes les Piéces qui leur ſervoient de preuves.

Dom Alvare arrive en Eſpagne. Mort funeſte des deux Officiers roïaux.

Par malheur pour eux, le Conſeil roïal des Indes avoit alors pour Préſident Dom Sébaſtien Ramirez Fuenleal, Evêque de Cuença, l'Homme de toute l'Eſpagne le mieux inſtruit des affaires de l'Amérique, le plus integre & le moins capable de ſe laiſſer ſurprendre. Il avoit été Préſident de l'Audience roïale de San-Domingo, & de celle de la Nouvelle Eſpagne; & ſon expérience lui fit d'abord entrevoir & bientôt après découvrir la vérité, qu'on cherchoit à déguiſer, en ſe parant du voile d'un grand zele pour l'intérêt de l'Etat. Il ſe diſpoſoit même déja à faire une juſtice éclatante des deux Officiers roïaux, lorſqu'il mourut, au grand regret de toute l'Eſpagne. D. Alvare arriva ſur ces entrefaites à Valladolid; & la nuit même ſes deux Accuſateurs en partirent pour Madrid, où la Cour étoit ſur le point de ſe rendre. Peu de jours après, Garcie Vanegas mourut ſubitement ſans avoir pu proférer une ſeule parole, & les yeux lui ſortant de la tête; & preſqu'en même tems Cabrera expira dans un accès de frénéſie, après avoir tué ſa Femme.

Je n'ai pu ſavoir où étoient alors les deux Religieux, qui avoient paſſé de l'Aſſomption au Breſil, pour porter en Eſpagne des Mémoires contre D. Alvare. On s'eſt contenté de nous apprendre qu'ils étoient auſſi morts ſubitement, & d'une maniere fort triſte. Cependant, quoique D. Alvare n'eût plus d'Ennemis en Eſpagne, & que la Juſtice divine, ſi bien mar-

Dom Alvare eſt déclaré innocent. Ce qu'il devient.

1545. quée contre ses Dénonciateurs, parût plus que suffisante pour faire connoître son innocence, celui qui a écrit ses Mémoires nous apprend qu'il ne fut déchargé de tout ce qu'on lui imputoit, qu'au bout de huit ans; qu'on ne jugea pas à propos de le renvoïer au Paraguay, de peur que sa présence n'occasionnât de nouveaux troubles; & qu'il demeura tout ce tems-là, sans être ni récompensé de ses services, ni dédommagé de ses pertes, & des frais qu'il avoit faits pour le service de l'Empereur. Herrera semble attribuer ce délai à l'absence de ce Prince, qui fut long-tems éloigné de ses Roïaumes d'Espagne; & nous n'apprenons que par le P. del Techo, qu'il lui fut assigné une pension de deux mille écus d'or, & qu'il mourut fort âgé à Seville, où il occupoit une place dans l'Audience roïale (32). Je trouve cependant dans un Mémoire, qu'il fût d'abord placé dans le Conseil roïal des Indes. Mais, si son Souverain ne lui laissa rien à desirer pour la récompense de ses services, il ne le dédommagea point de tout ce qu'il avoit souffert, & ne lui tint point compte de la maniere héroïque avec laquelle il avoit soutenu tant de traitemens indignes; c'est qu'il est des vertus, dont Dieu seul peut être le Rénumérateur. Ceux, qui pensent & se conduisent en tout par les grands principes de la Religion, savent bien que lui-seul peut être leur récompense.

Il semble d'ailleurs qu'on peut concilier cet Historien avec Pierre Fernandez, en disant que la lenteur des Procédures, causée en bonne partie par l'éloignement du Paraguay, d'où il falloit faire venir des informations juridiques, & en partie par la longue absence de l'Empereur, empêcha qu'on ne rendît plutôt une pleine justice à cet Homme célebre, qui de son côté, du caractere dont il étoit, content d'avoir pour lui le témoignage de sa conscience, ne se donna pas beaucoup de mouvemens pour solliciter ses Juges, & les engager à terminer une affaire, qui ne pouvoit que tourner à son honneur. Mais ce qui lui en fit plus que toute autre chose, c'est qu'il ne lui échappa jamais un seul mot contre ses Ennemis, ni rien qui pût charger D. Dominique Martinez de Irala, après même qu'il eut appris la conduite que tint ce Commandant à son égard dès qu'il eut été embarqué, & dont nous parlerons en son tems. Herrera nous apprend seulement que l'Agent, qu'il avoit

(32) *In Senatu Hispalensi integrâ famâ consenuit.* Hist. Paraq. L. 1. C. 14.

envoïé pour ménager ses interêts auprès des Ministres, ne put jamais obtenir la permission de retourner au Paraguay. Il ne nous reste ici, pour achever l'Histoire du Gouvernement de D. Alvare Nuñes de Vera Cabeça de Vaca, que de faire connoître quel fut le succès du Voïage, que le Capitaine Fernand de Ribera avoit entrepris par son ordre, & dont il ne fut instruit lui-même qu'après son arrivée en Espagne. 1544-45.

Découvertes du Capitaine Fernand de Ribera.

J'ai dit que cet Officier étoit parti du Port des Rois, le vingtieme de Décembre 1543, avec cinquante-deux Hommes, & qu'il s'embarqua sur l'Iguatu. Cette Riviere est formée par la jonction de deux autres, dont l'une se nomme *Yacareati*, & l'autre *Yayva*. Il faut un peu deviner pour placer exactement le confluent de ces deux Rivieres : mais deux choses sont certaines; la premiere, que Ribera y arriva en six jours; la seconde, qu'il est à l'Occident du Paraguay & du Port des Rois. Il y laissa son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, & se mit en marche avec les quarante qui lui restoient, & un Guide que les Xarayez lui donnerent, & qui entendoit fort bien la Langue qui a cours dans une bonne Partie du Païs qu'il lui falloit traverser. Avec ce secours, il lui fut aisé d'interroger les Indiens des différentes Nations qu'il rencontra sur son passage; & D. Alvare lui avoit donné un Ecrivain du Roi, nommé Jean Valderas, qui avoit soin d'écrire exactement tout ce qu'il pouvoit découvrir; mais à qui il ne communiquoit rien de ce qu'il apprenoit dans les conversations qu'il avoit en particulier avec les Indiens par le moïen de son Interprête, se réservant à en instruire son Général, qu'il savoit être dans la résolution de vérifier tout par lui-même. L'état où il le trouva à son retour au Port des Rois, ne lui aïant pas permis d'entrer en matiere avec lui, il le suivit à l'Assomption, où nous avons vu qu'il ne lui fut pas même possible de lui parler, ce qui lui fit prendre le parti de mettre en ordre sa Relation. Dès qu'elle fut achevée, il assembla dans l'Église des PP. de la Merci un certain nombre de Personnes choisies, sur la discrétion desquelles il pouvoit compter, & en présence du Supérieur & de Pierre Fernandez, Ecrivain du Roi, il lut son Écrit, dont il affirma le contenu avec serment sur les saints Evangiles. En voici le précis : la Piéce, telle qu'elle est imprimée à la suite des Mémoires de D. Alvare, se trouvera à la fin de ce Volume (33).

(33) Voïez les Pieces N°. I.

1544-45. Ribera, arrivé au Confluent des deux Rivieres qui forment l'Iguatu, apprit des Xarayez qu'il y rencontra, que l'Yayva ſort des Montagnes de Ste Marthe, & l'Yacareati de celles du Pérou, qu'elles ſe confondent d'abord dans le Païs des *Perobacaez*, puis ſe ſéparent & forment une très grande Île, qui eſt fort peuplée de différentes Nations. Après avoir pris congé des Xarayez, dont le Cacique, qui avoit nom *Camiré*, lui avoit fait un très grand accueil, il marcha trois jours, & arriva chez d'autres Indiens, nommés *Urtuezez*, qui, auſſi-bien que les Xarayez, labourent la terre, & nourriſſent pluſieurs eſpèces de Volailles. Il continua de marcher dans un Païs fort peuplé juſqu'à ce qu'il ſe trouva par les quatorze degrés cinquante-trois miuutes de Latitude auſtrale.

Tandis qu'il étoit chez les Urtuezez, qui avoient pour Voiſins les *Aburtinez*, pluſieurs Indiens des environs le vinrent trouver, & lui préſenterent des plumes ſemblables à celles qu'on voit au Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appelloient *Chafalonia*. Il les interrogea ſéparément ſur le Païs qui étoit au-delà; & tous lui dirent unanimement qu'après avoir marché dix jours au Nord-Oueſt, on trouvoit de grandes Peuplades habitées par des Femmes, qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qui étoient gouvernées par une Femme fort redoutée des Nations voiſines; que tout ce qui étoit à l'uſage de ces Femmes, étoit de métal blanc; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très petite Nation, avec laquelle ces Femmes étoient ſouvent en guerre, & qui ne pouvoit pas tenir contre elles. Mais que dans un certain tems de l'année elles en faiſoient venir des Hommes pour en avoir des Enfans; qu'elles gardoient les Filles, & renvoïoient les Garçons à leurs Peres, dès qu'ils étoient ſevrés; que, ſuivant les indices qu'on lui donna, ces Femmes ſont entre les Montagnes de Ste Marthe, qu'elles ont au Nord Nord-Oueſt; & un grand Lac, que les Naturels du Païs nomment *la Maiſon du Soleil*, parceque cet Aſtre leur paroît s'y coucher; & que quand on a paſſé les Habitations de ces Femmes, on rencontre pluſieurs Nations nombreuſes d'Hommes noirs, & qui ont des barbes terminées en pointes. Ceux, qui parloient ainſi, ajouterent qu'ils avoient appris cela de leurs Peres, mais qu'ils ne les avoient point vus; que leurs Voiſins leur avoient dit la même choſe, & leur avoient ajouté que ces Hommes noirs étoient très bien vêtus, avoient de grandes maiſons bâties de

pierres & de terre, & du métal blanc & jaune en ſi grande quantité, que toute leur Vaiſſelle, leurs Terrines, & généralement tous leurs uſtenſiles, étoient de l'un ou de l'autre.

Ribera leur demanda de quel côté ils demeuroient; & ils répondirent que pour aller chez eux, il falloit marcher au Nord-Oueſt, & qu'en quinze jours on en arriveroit bien près; d'où il concluoit qu'ils étoient environ par les douze dégrés de Latitude-Sud, entre les Montagnes de Ste Marthe, & celles du Marañon. On lui dit encore que ce Peuple étoit fort guerrier, mais qu'il n'avoit point d'autres armes que l'arc & la fleche. Ces mêmes Indiens lui firent encore entendre par des ſignes, que depuis l'Oueſt Nord-Oueſt Quart-de-Nord il y a pluſieurs grandes Peuplades, & des Bourgades ſi longues, qu'un Homme ne peut aller en un jour d'une extrêmité à l'autre; que tous ces Indiens avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qu'on pouvoit aller juſqu'à eux par un Païs peuplé, & en peu de tems; que du côté de l'Oueſt il y a un Lac ſi grand, que d'un de ſes bords on ne voit point l'autre; que tous les Indiens, qui ſont établis aux environs de ce Lac, ont beaucoup de métal & de petites pierres fort brillantes, dont leurs habits & leurs meubles ſont bordés; que leurs Bourgades ſont très grandes; qu'ils cultivent la terre & nourriſſent quantité de Volailles, & que de l'endroit où il étoit, on pouvoit arriver en quinze jours à ce Lac; que tout le chemin étoit peuplé & fort aiſé, quand les eaux ſont baſſes; mais qu'alors elles étoient fort hautes, & qu'ils étoient en trop petit nombre pour entreprendre de traverſer un Païs ſi peuplé.

Ils lui dirent enſuite qu'à l'Oueſt Quart-de-Sud-Oueſt il y avoit d'autres grandes Peuplades, dont les maiſons étoient de terre, & que les Habitans en étoient fort traitables, fort riches, aïant beaucoup de métaux, & nourriſſant de grands troupeaux de Brebis fort grandes, dont ils ſe ſervoient pour ſarcler & labourer leurs Terres, & pour porter des fardeaux; qu'on pouvoit aller juſqu'à eux en peu de jours & par des chemins peuplés, où il y avoit des Chrétiens; mais qu'il faudroit auſſi paſſer quelques Déſerts ſablonneux, où il n'y avoit point d'eau. Ribera leur demanda d'où ils ſavoient qu'il y avoit des Chrétiens de ce côté-là; & ils répondirent qu'autrefois des Indiens, qui n'étoient pas éloignés de ces Peuplades, avoient oui dire aux Gens du Païs, qu'en voïageant dans ces Déſerts, ils avoient vu des Hommes blancs, vêtus, aïant de la barbe,

1544-45. montés ſur des Animaux, qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des Chevaux; mais que ne trouvant point d'eau dans ces Déſerts, ils avoient rebrouſſé chemin; que pluſieurs même étoient morts de faim & de ſoif; que la même choſe ſeroit arrivée à des Indiens, qui aïant oui dire qu'à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt il y avoit pluſieurs Nations ſéparées des autres par de grandes Montagnes & de vaſtes Déſerts, avoient eu la curioſité de les reconnoître, s'ils n'étoient point retournés ſur leurs pas.

Ribera leur demanda enſuite comment ils avoient pu ſavoir tout ce qu'ils lui avoient dit; & ils lui répondirent qu'il y avoit une grande communication établie entre toutes les Nations, & qu'il étoit certain qu'on avoit vû des Chrétiens avec leurs Chevaux, qui venoient du côté du Déſert; qu'ils ſavoient encore par oui-dire, qu'à la deſcente des Montagnes du côté du Sud-Oueſt, il y avoit de grandes Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches en métaux, & que ceux, dont on l'avoit appris, diſoient encore que de l'autre côté des Montagnes l'eau étoit ſalée, & qu'on y avoit vu naviger de très grands Bâtimens. Enfin les aïant interrogés, ſi toutes les Nations, dont ils lui avoient parlé, avoient des Chefs qui euſſent quelque autorité ſur les Particuliers, ils avoient répondu que chacune avoit le ſien, que c'étoit toujours le plus brave de la Nation, & que tous lui obéiſſoient ponctuellement. Il finit, en aſſurant ſur la même foi du ſerment, que non content de ce que les Indiens lui avoient dit, lorſqu'il les queſtionnoit en général, il avoit interrogé tous les Particuliers ſéparément, & que leurs témoignages avoient toujours été uniformes, ſans aucune altération dans leurs réponſes. Il ajoûta qu'il avoit oublié de dire, en parlant de l'Yacareati, que cette Riviere avoit une chûte d'eau très haute, formée par de grandes Montagnes, d'où elle ſe précipitoit dans un terrein fort bas.

Action indigne d'Irala à l'égard de D. Alvare.

Cependant Irala ſe comportoit au Paraguay de maniere à faire juger qu'il comptoit que D. Alvare n'y retourneroit pas; mais qu'il périroit avant que d'arriver en Eſpagne, ou qu'il ſuccomberoit dans le Procès criminel qu'on lui avoit intenté, & y perdroit au moins tout ſon crédit. Il commença l'exercice de la Charge, dont les Ennemis de ce Gouverneur l'avoient revêtu, par diſtribuer tout ce qu'on lui avoit enlevé, à ceux qu'il lui importoit le plus de s'attacher; & quoique D. Alvare n'ait pu ignorer long-tems une ſi étrange conduite, il n'en conti-

nua pas moins à garder le silence à son égard, quoique d'un seul mot il eût pu le perdre. Irala, de son côté, avoit trop d'intérêt à se reconcilier avec lui, pour ne pas réparer sa faute, & il y a bien de l'apparence qu'il le fit; mais je n'en trouve rien dans mes Mémoires. 1544.

Son adresse pour se maintenir en place.

Il trouva bientôt le moïen de mettre dans ses intérêts tous ceux dont il avoit quelque chose à craindre, ou dont il pouvoit avoir besoin pour se maintenir en place, en autorisant leurs injustices, ou en fermant les yeux sur la maniere dont ils traitoient les Indiens : mais comme il comprit bientôt qu'il ne suffisoit pas d'emploïer de telles voies pour conserver une autorité, qui n'étant pas encore légitimée par le Souverain, est presque toujours partagée par ceux dont on la tient, il jugea qu'il devoit donner de l'occupation au dehors à tous ceux qui pouvoient remuer. Ce fut en partie pour cette raison, & plus encore pour se rendre nécessaire en entrant dans les vûes de l'Empereur, qu'il résolut de continuer les Découvertes.

Les Indiens se révoltent, & ce qui en arrive.

Il ne s'étoit pas attendu d'y trouver de l'opposition de la part des Officiers roïaux ; cependant à la premiere proposition qu'il en fit, ces Messieurs lui déclarerent qu'il ne convenoit point qu'il s'éloignât de l'Assomption jusqu'à ce que Sa Majesté l'eût confirmé dans le Gouvernement de sa Province. Si la mésintelligence entre lui & ces Officiers n'avoit pas commencé avant cette déclaration, elle ne tarda point à la suivre, & alors la confusion devint générale. Les Indiens, qui s'en apperçurent bientôt, voulurent en profiter. En répresailles des vexations que l'on ne cessoit point de leur faire, ils porterent le ravage dans les Habitations Espagnoles ; & Irala seul y gagna, par le besoin qu'on avoit de lui pour les réprimer. Il ne se fut pas plutôt mis en campagne, que les Indiens n'oserent plus paroître.

1546.

Irala continue les Découvertes.

Aïant par-là tellement établi son autorité, qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât le contredire, il reprit son premier dessein. Il s'étoit attaché un Gentilhomme, natif de Truxillo dans l'Estramadoure de Castille, nommé (34) Nuflo de Chavez, Homme de résolution, & qui ne cherchoit que les occasions de se distinguer ; il le chargea d'aller l'attendre chez les *Mayas* (35) avec le Directeur des Vivres Lescano, & quarante Espagnols. Ces Indiens sont à l'Occident du Paraguay,

(34) C'est-à-dire, *Onufre.*

(35) Ou *Yayas.*

1546. environ cent lieues plus au Nord que l'Assomption, & presque sous le Tropique. Irala ne put aller le joindre aussitôt qu'il l'avoit projetté, parcequ'il rencontra de nouveaux obstacles à son expédition, qu'il n'avoit pas prévus d'abord. Il partit enfin, après avoir gagné les Soldats, en leur permettant de vivre à discrétion dans tous les lieux où ils passeroient, & nommé D. François de Mendoze son Lieutenant général pendant son absence. Il avoit embarqué sur quatre Brigantins trois cents Espagnols; & trois mille cinq cents Indiens le suivoient dans des Pirogues. Le plus grand nombre de ceux-ci marcherent même par terre jusqu'à la Riviere des Itatines, & s'embarquerent en cet endroit. Chavès y joignit le Général avec des Provisions, & l'Armée remonta le Paraguay jusqu'au Port des Rois.

De-là elle marcha jusqu'à ce qu'elle eut rencontré des Xarayez, les plus politiques, dit-on, & les plus policés de tous les Indiens de ce Continent. Irala en fut très bien reçu : ils lui fournirent des vivres en abondance, & lui donnerent des Hommes pour fortifier sa Troupe & lui servir de Guides. Cet accueil l'engagea à leur confier la garde de ses Bâtimens, dont il ne pouvoit plus se servir, & il prit sa route au Nord-Ouest. Les premiers Indiens qu'il rencontra lui donnerent de grandes connoissances sur tout le Païs qui s'étend jusqu'à la Riviere des Amazones, & lui dirent entr'autres choses, que sur les bords du Lac *del Dorado* on trouvoit plusieurs Nations, qui avoient beacoup d'or & d'argent; mais comme on l'avoit assuré que les *Sembicosis*, qui habitoient à l'Ouest, avoient chez eux des Mines très abondantes, il jugea à propos de tourner de ce côté-là

Après plusieurs jours de marche, il arriva sur le bord du *Guapay*, lequel se décharge dans le *Mamoré*, grande Riviere, qui, sous le nom de *Rio de la Madera*, se décharge dans le Marañon. De-là il gagna les Sembicosis, qui sont au pied des Montagnes du Pérou, & qui lui présenterent beaucoup de montres d'or & d'argent : il y rencontra aussi d'autres Indiens, qui lui apprirent qu'il y avoit alors de grandes divisions entre les Espagnols du Pérou; & comme il crut l'occasion favorable pour faire sa cour à l'Empereur, il envoïa Chavès au Président de la Gasca, qui commandoit pour Sa Majesté dans ce Roïaume, pour lui offrir sa personne & toutes les Troupes qu'il avoit avec lui. Ce Président agréa ses offres, & nomma, pour

gouverner le Paraguay pendant ſon abſence, Dom Diegue Centeno. Il paroît même que ſon deſſein étoit que cet Officier y reſtât. 1547-49.

Ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.

Mais comme les Envoïés d'Irala tarderent beaucoup à revenir, parcequ'ils avoient été obligés d'aller juſqu'à Lima, où le Préſident étoit alors, ſes Gens le preſſerent d'entrer dans le Pérou : il leur dit qu'il ne le pouvoit ſans la permiſſion de celui qui y commandoit ; & ils répliquerent qu'il falloit donc retourner au Paraguay. Il leur repréſenta qu'il avoit donné ſa parole à Chavès de l'attendre, & qu'il étoit de ſon honneur & de la juſtice de n'y pas manquer. Alors ſes Soldats ſe mutinerent, & ce fut une néceſſité pour lui de ſe rendre à ce qu'ils vouloient. En arrivant chez les Xarayez, il y trouva ſes Bâtimens en bon état, & il s'y embarqua pour retourner à l'Aſſomption, où il n'arriva que la troiſieme année depuis ſon départ de cette Ville, & où il trouva bien du changement.

Dom François de Mendoze, décapité à l'Aſſomption.

J'ai dit qu'il avoit nommé Dom François de Mendoze pour y commander juſqu'à ſon retour. Ce Seigneur avoit été Majordome du Prince Ferdinand d'Autriche, Frere de l'Empereur Charles V, & ſon Succeſſeur à l'Empire. Une affaire très fâcheuſe, qu'il ſe fit, & dont je parlerai bientôt, l'obligea de ſortir d'Eſpagne, & il profita, pour en ſortir avec honneur, de l'entrepriſe de Dom Pedre de Mendoze, ſon proche Parent. Il y avoit déja plus d'un an qu'il commandoit à l'Aſſomption, lorſqu'il ſe perſuada que Dom Dominique Martinez de Irala, dont on ne recevoit aucune nouvelle, avoit eu le même ſort que Dom Jean de Ayolas : il ne fut pas même le ſeul, qui le crut ; & ſes Amis lui conſeillerent de propoſer qu'on procedât à l'élection d'un Gouverneur, ajoûtant qu'il n'étoit point douteux que les ſuffrages ne ſe réuniſſent en ſa faveur, & que par le crédit de ſon illuſtre Maiſon il n'obtînt des Proviſions de l'Empereur.

Il ſuivit ce conſeil, il parla à tous les Electeurs, & il ſe flatta de les avoir tous mis dans ſes intérêts, quoique la propoſition qu'ils lui firent de commencer par ſe démettre de ſa Charge de Lieutenant général de la Province, dût lui faire naître quelques ſoupçons. Il fit donc ce qu'on deſiroit de lui, & il fut fort étonné que dès le premier ſcrutin Dom Diegue de Abreu fut déclaré Gouverneur, & proclamé ſur le champ. Frappé comme d'un coup de foudre de ſe voir ainſi dupé par ceux, qu'il ſe flattoit avoir mis dans ſes intérêts, il conſulta ceux qu'il croïoit ſes véritables Amis, & qui furent tous d'avis que

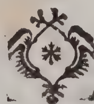
1547-49. l'Election étoit nulle, comme étant le fruit d'une cabale, & lui firent observer que c'étoit en conséquence du dessein formé de l'exclure du Commandement général, qu'on l'avoit obligé de donner la démission de sa Charge; qu'il falloit commencer par faire déclarer cette démission subreptice, & en reprendre l'exercice; qu'ils le soutiendroient, & sauroient bien le rendre-maître de la personne de Abreu.

Ce qu'il déclare sur l'Echafaut.

Le nouveau Gouverneur fut bientôt informé de ce qui se tramoit contre lui, & sans perdre un moment de tems il fit investir la Maison de Mendoze. Au premier mouvement, qui se fit pour cela, presque tous ceux qui l'avoient engagé dans ce mauvais pas, s'évaderent; les autres étoient encore chez lui, & tous furent arrêtés & condamnés à avoir la tête tranchée. Mendoze appella de cette Sentence au Conseil de l'Empereur; mais on lui dit que son Appel étoit nul & abusif, & qu'il ne devoit plus songer qu'à se préparer à la mort. Il s'y résolut & s'y disposa en Chrétien, déclara Doña Maria de Angulo son Epouse légitime, & quatre Fils, qu'il en avoit eus, ses Héritiers; reçut tous les sacremens de l'Eglise; & fut conduit au milieu d'une Compagnie d'Arquebusiers à l'échafaut, que le Gouverneur avoit fait dresser devant son propre Logis, ce qui fut assez généralement désapprouvé.

On ne put refuser des larmes au triste sort d'un Homme de cette naissance, qui peu de jours auparavant commandoit dans la Ville, & qui s'y étoit concilié tous les cœurs par des manieres également nobles & affables. Dès qu'il fut monté sur l'échafaut, il témoigna qu'il vouloit parler: il se fit un grand silence; or il dit qu'à pareil jour du même mois, peu de tems avant son départ d'Espagne, il avoit fait mourir sa premiere Femme & son Chapelain, sur un simple soupçon que lui inspiroit un excès de jalousie; qu'il reconnoissoit que la Justice divine lui vouloit faire expier ce crime, en permettant qu'il périt par la main d'un Bourreau, & qu'il se soumettoit à cet Arrêt, dans l'espérance que Dieu se contenteroit de l'avoir ainsi puni dans ce monde, & lui feroit miséricorde dans l'autre.

Fin du Livre second.



SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU TROISIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

IRALA arrive à l'Aſſomption ; comment il y eſt reçu. Abreu & ſes Partiſans prennent la fuite. Irala fait mourir Abreu, & pluſieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoze. En quel état ſe trouvoit alors la Province. Centeno nommé pour aller commander au Paraguay. Ses Inſtructions. Sa mort. Etabliſſement d'un Port manqué. Avanture ſinguliere. Fondation de la Ville de Guayra, *nommée depuis* Ciudad Real. *Il arrive des ordres du Conſeil roïal des Indes. Ruſe d'Irala pour ſe maintenir dans ſon Gouvernement. Les Indiens ſe révoltent & ſont ſoumis. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Condition du Traité qu'il fait avec lui. Ce Gouverneur meurt ſur le point de s'embarquer. Son Fils prend ſa place, & périt dans un naufrage. Arrivée d'un Evêque à l'Aſſomption. Réglement de l'Empereur au ſujet des Indiens ſoumis. La Ville de Guayra, ou d'Ontiveros, transferée de l'autre côté du Parana, ſous le nom de* Ciudad Real. *Nuflo de Chavès au Pérou. Il force le Retranchement des Chiquites, qui s'oppoſoient à ſon Paſſage. Mort d'Irala. Diverſes avantures de Chavès. Fondation de* Santa Cruz de la Sierra l'ancienne. *Sa premiere ſituation fut changée dans la ſuite. Mort de Mendoze. Vergara nommé Gouverneur du Paraguay. Révolte des Guaranis. Autre révolte dans la Province de Guayra. Riquelmi eſt envoïé pour ſecourir Ciudad Real. Défaite des Révoltés. Accident imprévu, & ce qu'on en penſe. On donne un mauvais conſeil au Gouverneur, qui ſe diſpoſe à le ſuivre. Il part pour le Pérou avec l'Evêque & pluſieurs autres Perſonnes en place. Entrepriſe hardie de Chavès. Le Gouverneur du Paraguay eſt dépoſé. Quel fut ſon Succeſſeur. Le nouveau Gouverneur paſſe en Eſpagne. Mort tragique de Chavès. Les Eſpagnols ſont attaqués par les Itatines. Victoire des Eſpagnols, & à qui ils l'attribuent. Le Commandant du Paraguay ſe*

brouille avec l'Evêque. Ce Prélat le conduit Prisonnier en Espagne. Fondation de Cordoue du Tucuman, & de Santafé. Différend à ce sujet entre les Fondateurs de ces deux Villes. Arrivée d'un nouveau Gouverneur du Paraguay. Etendue & situation du Tucuman. Ses Habitans. Des Animaux. Des Rivieres & des Lacs. Des Richesses du Païs. Du Climat & des Saisons. Premiere entrée des Espagnols dans le Tucuman. Le premier Gouverneur est blessé par les Indiens, & meurt de ses blessures. Ses premiers Successeurs. Villes bâties dans le Tucuman. Leur situation. Idée de ces Villes. Etendue & situation du Chaco. Qualités du Païs. Ses Mines & ses Rivieres. Climat & fertilité du Chaco. Des Simples. Des Animaux. Du nombre de ses Habitans. Deux Nations singulieres du Chaco. De tous les Habitans du Chaco en général. Origine des Chiriguanes. Leur animosité contre les Espagnols. Leur opposition au Christianisme. Expédition malheureuse contr'eux. Leurs Mœurs. Quelques Nations du Chaco plus pacifiques. Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco. Mort funeste d'André Manso. Prophétie de Saint François Solano. Des Départemens & des Commandes.

1549. Irala arrive à l'Assomption.

LE Gouverneur, après s'être défait d'un Rival si dangereux, n'eut rien de plus pressé que de travailler à se procurer des Provisions de l'Empereur : il dépêcha en Espagne une Caravelle ; il y fit embarquer Dom Alfonse de Riquelmi, avec le Procès-verbal de son élection, & les preuves que l'on avoit de la mort de Dom Dominique Martinez de Irala, & donna ordre à Ferdinand de Ribera de l'escorter jusqu'au Cap de Sainte-Marte sur un Brigantin. Ils eurent le tems assez favorable jusqu'à l'entrée du Golfe, où Ribera prit congé de Riquelmi ; & celui-ci aïant voulu gagner une Île pour cingler de-là en pleine Mer, un coup de vent le jetta sur un écueil, où sa Caravelle se brisa. Par bonheur pour l'Equipage, qui s'étoit sauvé à terre, & qui eut bien de la peine à se défendre contre les Charuas, le Brigantin n'étoit pas loin, & s'étoit mis à l'abri de la Tourmente. Riquelmi fut averti du malheur qui étoit arrivé à la Caravelle, en recueillit l'Equipage, & retourna à l'Assomption, où il arriva à la fin de l'année 1549, & y retrouva Dom Dominique Martinez de Irala.

Toute la Ville étoit allé au-devant de lui jusqu'à quatre lieues,

& le salua comme son Gouverneur. D. Diegue de Abreu, qui n'avoit osé s'opposer à cette réception, & qui ne pouvoit douter qu'il ne vengeât sur lui la mort de Mendoze, prit le parti de s'aller mettre à couvert de ses poursuites. La plûpart de ceux, qui avoient à craindre d'être recherchés pour le même sujet, en firent autant, & se cantonnerent dans des Montagnes, d'où il étoit d'autant plus difficile de les tirer, que les Indiens du voisinage se déclarerent pour eux. Le Gouverneur se consola de voir ainsi sa proie lui échapper, par l'arrivée de Chavès, & de ceux qui l'avoient accompagné au Pérou, & qui, non-seulement n'avoient pas perdu un seul Homme dans une si longue marche mais avoient encore grossi leur Troupe de quarante Espagnols.

1549. Comment il y est reçu. Abreu & ses Partisans prennent la fuite.

Chavès, qui étoit Gendre de Dom François de Mendoze, demanda au Gouverneur qu'il fît justice de ceux qui avoient contribué à sa mort, & Irala le lui promit. Quelques-uns de ceux qui n'avoient pas pris la fuite, furent assez heureux pour s'évader; on fit justice des autres. A cette nouvelle Abreu s'éloigna encore d'avantage, & ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aïant apperçu une espece de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jetta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1549-50. Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux, qui avoient contribué à la mort de Mendoze.

Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procedé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui de n'avoir pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Supérieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera,

1550-55. Etat où se trouvoit alors le Paraguay.

1550-55. & la liberté que, ſelon cet Hiſtorien, il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, ſans qu'ils puſſent en avoir aucune juſtice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne ſauroient être excuſées. Auſſi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivît contre lui au Conſeil des Indes, ou à l'Empereur, il avoit partout des Eſpions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la priſon, pour ceux dont on auroit ſurpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrêmités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontens de paſſer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de ſon Conſeil.

Dom Diegue de Centeno nommé pour aller commander au Paraguay.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoïé offrir ſes ſervices au Préſident de la Garſa, ce Seigneur, ſoit parcequ'il étoit réſolu de les accepter, ſoit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoïés pour lui faire cette offre, l'avoient inſtruit des troubles du Paraguay, & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit réſolu d'y en envoïer un ſur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déja dit, les yeux ſur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom eſt célebre dans l'Hiſtoire du Pérou, & que ſon attachement au ſervice de ſon Souverain, ſa valeur, ſa prudence & ſes vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entrepriſes les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant général du Pérou vouloit lui confier, étoient fixées au Païs qui s'étend Sud-Eſt & Oueſt d'un côté entre les Provinces de Cuzco & des Charcas; & de l'autre au Breſil, depuis les quatorze degrés juſqu'au vingt-ſept de latitude auſtrale.

Ses Inſtructions.

Il lui recommandoit ſur toutes choſes de donner ſes premiers ſoins à faciliter la converſion des Naturels du Païs; de n'uſer de rigueur à leur égard, qu'après avoir épuiſé toutes les voies de la douceur; & non-ſeulement de donner aux Miſſionnaires toute la protection néceſſaire pour s'acquitter de leurs fonctions, mais encore de prendre toujours leurs avis, quand il s'agiroit de traiter avec les Indiens; de ne point s'amuſer à parcourir le Païs, comme on avoit fait juſqu'alors, ſans en tirer preſqu'aucun avantage; mais de faire des Etabliſſemens ſolides

1550-55.

de proche en proche ; ce moïen étant le seul capable de faire cesser & de prévenir les dissentions entre les Espagnols, & de retenir les Indiens dans leurs Bourgades, n'y aïant que la crainte d'y être molestés, qui pût les obliger d'en sortir ; de ne rien négliger pour les rendre heureux, & dans cette vûe de n'accorder des Concessions qu'à des Personnes d'une bonne conduite, & qui auroient mérité cette grace par leurs services ; de n'exiger de ces mêmes Indiens qu'un léger Tribut, & de le regler de concert avec les Ecclésiastiques & les Religieux ; de ne mener avec lui aucun Espagnol, qui auroit été engagé dans la révolte de Gonzalve Pizarre ;. enfin, de faire observer sur sa route à tous ceux qui voudroient bien le suivre au Paraguay, la plus exacte discipline, & de ne leur permettre d'enlever de force aucun Indien, sous quelque prétexte que ce fût.

Sa mort : Etablissement d'un Port manqué.

Des instructions si sages, & données à un Homme du caractere de Centeno, auroient sans doute fait prendre une nouvelle face au Paraguay. Mais il mourut dans le tems qu'il faisoit ses préparatifs pour aller prendre possession de son Gouvernement ; & Irala n'apprit apparemment qu'en recevant la nouvelle de sa mort, le danger qu'il auroit couru de trouver sa place prise, si ses Soldats ne l'avoient pas contraint de retourner à l'Assomption. Il s'y occupa d'abord, dès qu'il crut n'avoir plus de Rival à craindre du côté du Pérou, à faire des Etablissemens utiles ; & on ne peut lui refuser la justice de dire que le Paraguay lui a sur cela de grandes obligations. Il avoit eu tout le tems de reconnoître que cette Colonie ne pouvoit se passer d'un Port, où les Navires d'Espagne pussent aborder aisément, & trouver un mouillage sûr & commode : il parut vouloir lui procurer cet avantage ; & il envoïa le Capitaine Jean Romero, avec cent Soldats sur deux Brigantins, pour en choisir un. Romero s'arrêta à l'embouchure d'une petite Riviere, qui se décharge dans Rio de la Plata, un peu au-dessus des Îles de Saint-Gabriel, il voulut y tracer le Plan d'une Ville sous le nom de Saint-Jean, qui est celui de la Riviere ; mais à peine avoit-on commencé à y travailler, que les Indiens inquiéterent si fort les Espagnols, qu'il fallut renoncer à cette entreprise.

Avanture singuliere.

Romero prit donc le parti de retourner à l'Assomption ; & s'étant un jour fait débarquer avec quelques-uns de ses Gens pour dîner sur le rivage, le terrein où il avoit fait dresser la

1550-55. table, ſe détacha tout-à-coup, & fut entraîné dans le Fleuve. Il voulut regagner le Brigantin à la nâge; mais l'agitation des eaux étoit ſi grande, que pour ne pas s'expoſer à périr avec tous ſes gens, il fut bientôt contraint de regagner la terre: à-peine y étoit-il arrivé, que le Bâtiment fut ſubmergé. Au bout de huit jours il reparut; & tous ceux qui y étoient reſtés furent trouvés morts, excepté une Femme qui aſſura n'avoir ſouffert aucune incommodité, quoiqu'elle eût eu pendant deux fois vingt-quatre heures plus de quarante-quatre braſſes d'eau ſur la tête.

Fondation de la Ville de Guayra.

Quelque tems après les Guaranis, qui demeuroient auprès du grand Saut du Parana, & qui s'étoient volontairement ſoumis aux Eſpagnols, envoïerent demander au Gouverneur du ſecours contre les Tapez, Habitans de la Frontiere du Breſil, qui, ſoutenus des Portugais, faiſoient de fréquentes irruptions dans leurs Païs, & y commettoient de grandes hoſtilités. Irala crut qu'il étoit de l'équité, & même de l'intérêt des Eſpagnols, de les proteger; il leva une petite Armée compoſée d'Eſpagnols & d'Indiens, ſe mit à leur tête, & ſe rendit chez les Guaranis; il y groſſit encore ſon armée des Guerriers de cette Nation, & les mena contre les Tapez, qui ſe défendirent bien; mais qui furent enfin forcés, & n'éviterent leur entiere défaite, qu'en promettant de laiſſer en repos les Guaranis.

Il arrive des ordres de la Cour d'Eſpagne.

Le Gouverneur, après avoir bien examiné la ſituation du terrein que ceux-ci occupoient, jugea qu'il étoit à propos d'y bâtir une Ville, tant pour être plus à portée de tenir en reſpect toute cette Frontiere du Breſil, que pour s'approcher de la Mer, & par ce moïen être plus en état d'informer le Conſeil des Indes des beſoins de la Colonie. Cette réſolution priſe, il ne fut pas plutôt de retour à l'Aſſomption, qu'il chargea Garcie Rodriguez de Vergara de l'exécution de ſon projet, & le fit partir en 1554, avec ſoixante Hommes & tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entrepriſe qu'il lui confioit. Vergara commença par chercher une ſituation avantageuſe pour y placer la nouvelle Ville, & crut l'avoir trouvée à la droite du Parana, une lieue au-deſſus du grand Saut. Il mit auſſitôt la main à l'œuvre, & nomma la Ville *Ontiveros*, du nom d'une Ville de Caſtille, dont il étoit natif; mais elle n'a pas long-tems gardé ce nom; il fut bientôt changé en celui de *Guayra*, que la Province portoit.

1550-55.

Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement.

Vers ce même tems on reçut à l'Assomption un ordre du Conseil des Indes, pour surseoir les nouvelles Découvertes & les nouveaux Etablissemens parmi les Indiens. Irala le fit publier, & envoïa en Espagne le Regidor Dom Pedre de Molina, qui lui étoit fort attaché, sous prétexte d'informer Sa Majesté de l'état & des besoins de la Province, mais en en effet pour y veiller à ses intérêts ; & de peur qu'on ne profitât de cette occasion pour écrire contre lui, il tint le voïage de Molina fort secret, & fit partir avec lui Nuflo de Chavès, qui se disposoit à marcher par son ordre contre des Indiens de la Frontiere du Bresil, dont ses Alliés lui avoient fait de grandes plaintes. Mais, comme il craignoit toujours que malgré toutes ses précautions les Mécontens ne trouvassent quelque moïen de faire passer des Mémoires contre lui jusqu'au Conseil des Indes, il imagina, pour parer ce coup, d'écrire à l'Empereur, pour le supplier de vouloir bien faire informer de sa conduite ; persuadé que l'assurance qu'il témoignoit par cette demande, pourroit faire tomber les plaintes de ceux, qui parviendroient à faire passer leurs Mémoires contre lui jusqu'au Prince même, ou au Conseil. Dans cette confiance, & se croïant sûr du côté de la Cour, il fit enfin le partage des Terres, qu'on n'avoit encore pu obtenir de lui ; mais il le fit en Souverain ; & malgré les défenses de l'Empereur, il donna des Concessions à des Portugais, & à d'autres Etrangers. Il prévit bien qu'on murmureroit ; mais il menaça des plus rudes châtimens quiconque oseroit blâmer publiquement sa conduite sur ce point, faisant entendre qu'il étoit sûr d'être avoué de l'Empereur.

Des Indiens se révoltent & sont soumis.

A ce trait de despotisme il ajoûta bientôt deux Réglemens, qui tendoient à gêner beaucoup le Commerce des Espagnols avec les Indiens. Ceux-ci en témoignerent leur mécontentement ; mais la crainte d'être encore plus maltraités empêcha le plus grand nombre de remuer. Quelques-uns se souleverent ; & Chavès fut commandé avec 150 Hommes pour les châtier. Il ne trouva point la chose aussi aisée qu'il l'avoit cru ; les Mutins se défendirent bien, & lui tuerent beaucoup de monde ; il leur en tua aussi beaucoup, & aïant mis l'affaire en négociation, il vint enfin à bout de les engager à rentrer dans leur devoir. Il emmena les Chefs à l'Assomption, & Irala se contenta de la promesse qu'ils lui firent d'être à l'avenir plus soumis. On fut étonné de la facilité avec laquelle

1550-55. il avoit reçu leurs ſoumiſſions ; mais il venoit de recevoir des avis ſecrets, qui lui donnoient aſſez d'inquiétude, pour ne lui pas permettre de s'embarquer dans une nouvelle guerre.

L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay, qui meurt ſur le point de s'embarquer.

Dès l'année 1547, l'Empereur aïant fait connoître qu'il étoit dans la réſolution d'envoïer un Gouverneur au Paraguay, Dom Jean de Sanabria, qui étoit fort riche, offrit à ce Prince d'y conduire à ſes frais un bon nombre de Familles, & 250 Soldats ; de faire un Etabliſſement au Port de St-François, dont nous avons déja parlé, & qui eſt à l'embouchure de la Riviere de ce nom, entre l'Île Cananée & celle de Sainte-Catherine ; & un autre à l'entrée de Rio de la Plata ; de porter du Froment, du Seigle, de l'Orge, & d'autres Grains, pour enſemencer les terres ; de mener avec lui & de défraïer dix Religieux de Saint François ; d'embarquer de quoi conſtruire dix Brigantins, pour naviger ſur le Fleuve, & d'avancer aux Eſpagnols des Marchandiſes de Traitte, pour faire le commerce avec les Naturels du Païs. Ses offres furent acceptées, à condition qu'il embarqueroit encore mille quintaux de Fer, cent d'Acier, des Artiſans, dont les Métiers étoient les plus néceſſaires dans une nouvelle Colonie, des vivres pour faire ſubſiſter tout ce monde juſqu'à la premiere récolte, & ſix Chapelles completes, pour autant de Prêtres qui en manqueroient. Sanabria conſentit à tout, & l'Empereur lui donna tous les titres & tous les pouvoirs qu'avoit eus Dom Pedre de Mendoze.

Il le nomma Adelantade, Gouverneur, Capitaine général, & Alguazil Major, de la Province de Rio de la Plata, avec tous les Appointemens attachés à ces Charges, la Lieutenance générale de toutes les Places qu'il bâtiroit, & tous les pouvoirs néceſſaires pour découvrir & peupler le Païs, ſelon qu'il le jugeroit à propos. Enfin, il lui recommanda de ne point ſouffrir qu'il y eût plus d'un Régidor dans le lieu où il feroit ſa réſidence, ni que les Alguazils ordinaires portaſſent les droits au-delà de cinq pour cent. Le nouvel Adelantade aïant reçu ſes Proviſions, ſe rendit à Séville, pour y travailler à ſon armement, & y reçut de nouveaux ordres de l'Empereur, dont les principaux étoient, de ne pas permettre aux Portugais du Breſil le commerce avec le Paraguay ; de ne rien exiger des Religieux pour leur Paſſage, & de tirer de la Caiſſe roïale trois cents ducats pour leur fournir tout ce dont ils auroient beſoin dans la célébration des SS. Myſteres. Mais dans le tems

1550-55.

qu'il étoit le plus occupé de ses préparatifs il mourut, au grand regret de ceux, qui le connoissoient, & qui s'intéressoient le plus aux affaires du Paraguay. Ce fut en effet une très grande perte pour cette Colonie, qui avoit plus que jamais besoin d'un Gouverneur tel que lui.

Son Fils prend sa place, & périt dans un naufrage.

L'Empereur offrit au Fils de ce Gentilhomme de prendre le Traité fait avec son Pere; & il l'accepta avec reconnoissance: mais plusieurs affaires, qui lui survinrent, ne lui permirent pas de partir aussitôt qu'il eût été à souhaiter. Il s'embarqua enfin, & tout ce qu'on nous a appris de son Voïage, c'est qu'étant arrivé avec deux Vaisseaux à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, il y fit naufrage, & y périt avec tous ses Equipages, à la réserve de quelques Soldats & de quelques Matelots, qui porterent cette triste nouvelle à l'Assomption, dont elle consterna tous les Habitans. Le Pere del Techo dit qu'à la mort de Sanabria le Pere, l'Empereur envoïa de nouvelles Provisions à Irala; & cela peut bien être arrivé, lorsque ce Prince eut vû que le jeune Sanabria ne pouvoit pas être sitôt prêt à partir: mais Herrera, qui est entré dans un grand détail sur tout ce qui se passa alors au sujet du Paraguay, n'en parle point. D'ailleurs Irala n'avoit pas besoin de ces Provisions, tant qu'on ne lui enverroit point de Successeur; à moins qu'on ne dise que celles, qu'il avoit, n'étoient que pour un tems limité, & qui étoit fini.

Erection de l'Eglise de l'Assomption en Evêché.

Quoi qu'il en soit, on apprit presque en même tems à l'Assomption la nouvelle de la prochaine arrivée d'un Evêque. L'Empereur travailloit depuis long-tems à procurer à la Province de la Plata un avantage plus nécessaire que bien des gens ne croient dans les Colonies; & cette affaire fut enfin terminée dans un Consistoire, que tint à Rome, le premier de Juillet 1547, le Pape Paul III. La Ville de l'Assomption y fut érigée en Evêché, sous le titre *d'Oppidum seu Pagus de Rio de la Plata.* L'Acte de l'Erection, & les Provisions de l'Evêque, sont datés du même jour; & le premier Evêque fut le P. Jean de Barros (1), Religieux de l'Ordre de Saint François. Je n'ai pu savoir ce qui l'empêcha d'aller gouverner son Eglise; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a jamais mis le pied, & que dans un Consistoire du vingt-septieme d'Août 1554, le P. Pierre de la Torré, Religieux de l'Observance du même Ordre, fut préconisé pour l'Evêché de l'Assomption, vacant par la

(1) Ou Barrios.

1550-55. translation de Dom Jean de Barros à l'Evêché de Sainte-Marie dans le nouveau Roïaume de Grenade. Il partit l'année suivante pour le Paraguay ; & il y a bien de l'apparence qu'il y apporta la premiere nouvelle de sa promotion. On apprit d'abord à l'Assomption qu'il paroissoit des Vaisseaux à l'entrée de Rio de la Plata ; & le premier avis, qu'on en eut, fut par des feux, que les Indiens avoient coutume d'allumer de proche en proche, pour avertir de leur arrivée. C'étoit un signal, dont on étoit convenu, quand il en paroissoit quelqu'un dans la Baie.

1555. Arrivée du premier Evêque.

Le Prélat fit son Entrée dans la Capitale le Dimanche des Rameaux 1555, aux acclamations de toute la Ville, qui esperoit de lui un grand soulagement aux maux que souffroient la plûpart de ses Habitans. Le Clergé séculier, qui n'étoit pas nombreux, les Religieux de St François, & deux Peres de la Merci, à la premiere nouvelle qu'ils avoient eue de son approche, étoient allés au-devant de lui, & ils le rencontrerent avec une assez belle suite de Prêtres & de Domestiques : l'Empereur aïant voulu qu'il parût, en entrant dans son Diocèse, avec un train convenable à sa Dignité. Le Gouverneur, qui étoit absent lorsqu'on eut le premier avis qu'il étoit proche, étoit accouru pour le recevoir, & en l'abordant, lui demanda à genoux sa Bénédiction.

Réglement de l'Empereur au sujet des Indiens soumis.

Ce Prélat étoit parti d'Espagne avec trois Navires, sur lesquels l'Empereur avoit fait embarquer des Hommes, des armes & des munitions ; le tout sous la conduite de Martin de Urua, lequel étoit allé en Espagne en qualité de Procureur de la Province de Rio de la Plata. Il remit à Irala des Provisions, qui le continuoient dans son Gouvernement, & quelques Cédules de Sa Majesté, qui contenoient beaucoup de Réglemens, dont le principal regardoit les *Commandes ;* c'étoit un moïen qu'on avoit imaginé pour récompenser ceux qui avoient contribué à l'établissement de la Colonie, & que, comme je l'ai déja remarqué, on appelloit les *Conquérans* du Paraguay. Nous expliquerons bientôt ce que c'étoit que les Commandes ; il suffit de dire ici qu'elles consistoient dans un certain nombre d'Indiens soumis, qui étoient obligés de servir ceux à qui on les accordoit. Mais comme il ne s'en trouvoit pas encore assez pour en donner à tous ceux qui prétendoient avoir droit à ce Bénéfice, le Gouverneur, de l'avis de l'Evêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le Conseil, résolut de

former de nouvelles Peuplades des Naturels du Païs, dont on croïoit avoir droit de disposer, mais qui n'étant pas encore fixés, ne pourroient pas aisément être asservis.

1557.

Nouvelle translation de la Ville de Guayra.

L'année suivante 1557, le Gouverneur envoïa le Capitaine Rui Diaz Melgarejo dans la Province de Guayra (on appelloit ainsi tout le Païs qu'arrose le Parana au-dessus du grand Sault, & les Rivieres qui s'y déchargent). Melgarejo, après en avoir parcouru une bonne partie, trouva la situation de la Ville de Guayra peu avantageuse; il en tira tous les Habitans, & les aïant fait passer de l'autre côté du Parana, il y traça, trois lieues plus haut, une nouvelle Ville, près de l'endroit, où la petite Riviere *Piquiry* se décharge dans ce Fleuve, & la nomma *Ciudad Real.* L'air n'y est pas des plus sains; mais, à cela près, sa situation avoit de grands avantages; le Poisson & le Gibier surtout y sont dans la plus grande abondance. On y donna quarante mille Indiens aux Habitans, qui n'eurent pas beaucoup de peine à les engager à cultiver la terre. Elle leur fournit en peu de tems beaucoup de Grains, de Légumes & de Coton. Je trouve même dans quelques Mémoires, qu'on y planta des Vignes & des Cannes de sucre, qui y réussirent assez bien.

Nuflo de Chavès au Pérou.

Dans le même tems que le Gouverneur envoïa Melgarejo dans la Province de Guayra, il fit partir Nuflo de Chavès avec deux cents vingt Soldats & trois mille cinq cents Indiens, pour faire un pareil Etablissement parmi les Xarayez. Chavès, qui avoit ses vûes, ne trouva point de situation commode dans ce Païs pour y bâtir une Ville, & tourna à l'Occident, sur l'avis qu'on lui donna, qu'en suivant une route qu'on lui marquoit, il rencontreroit des Guaranis assez près de la Frontiere du Pérou. Une des premieres Nations qu'il y trouva, fut celle des *Chiquites*, qui voulurent lui disputer le passage, & contre lesquels il fut obligé de se battre. Il ne le fit cependant qu'à l'extrêmité; car comme il n'étoit pas venu pour faire la guerre, & qu'il vouloit conserver tout ce qu'il avoit de Troupes avec lui, il prit d'abord le parti de se détourner : mais dans le tems qu'il croïoit n'avoir plus rien à craindre de la part de ces braves Indiens, qui avoient donné bien de la peine aux Conquérans du Pérou, il se trouva vis-à-vis d'eux, bien retranchés derriere une forte Palissade, armés de fleches, de dards & de piques. Ils avoient même eu la précaution d'environner leur retranchement de fossés & de tranchées, &

1557.

de planter en terre, tout autour, des pointes d'un bois fort dur.

Il force le retranchement des Chiquites.

Il comprit qu'ils étoient déterminés à l'empêcher d'aller plus loin, & il ne balança point à les attaquer. Ils se défendirent bien, quoiqu'ils ne combattissent point à armes égales. Enfin ils furent obligés de céder, & prirent la fuite. Il avoit perdu bien du monde à cette attaque; mais il ne connut pas d'abord tout ce que lui coûtoit sa victoire. Tous ceux de ses Soldats & des Indiens qui avoient été blessés, même légérement, moururent en peu de jours, & on reconnut que les fleches des Chiquites étoient empoisonnées. Alors les Espagnols demanderent à retourner aux Xarayez, résolus d'y remplir leur premiere destination, & de s'établir parmi ces Indiens. L'occasion étoit belle de s'assurer du Port des Rois; mais le parti de Chavès étoit pris de ne plus retourner au Paraguay.

1557-58.

Mort d'Irala.

Il apprit sur ces entrefaites la mort de D. Dominique Martinez de Irala, lequel étant allé dans une Bourgade Indienne pour y presser une coupe de bois, qu'il destinoit à la charpente d'une Chapelle qu'il faisoit construire dans la Cathédrale de l'Assomption, y fut pris d'une fievre lente, qui l'obligea de retourner à la Ville, & qui le consuma en assez peu de tems. Il eut cependant tout le loisir de se préparer à paroître devant Dieu, & il en profita; l'Evêque ne l'abandonna point dans ces momens précieux, & il mourut dans des sentimens qui édifierent beaucoup. Dès qu'il se vit près de sa fin, il nomma Dom Gonzale de Mendoze, son Gendre, Lieutenant général, & Commandant de la Province, en attendant que l'Empereur y eût envoïé un Gouverneur; & ce choix fut généralement applaudi. Mendoze se fit un devoir de suivre toutes les vûes de son Beau-pere, par rapport aux Établissemens; & comme il avoit surtout à cœur celui que Chavès avoit eu ordre de faire chez les Xarayez, il envoïa un Exprès à ce Capitaine, avec un ordre d'exécuter ce que son Général lui avoit prescrit sur ce point.

Diverses avantures de Chavès.

Son Envoïé le trouva au même endroit, où il avoit forcé le retranchement des Chiquites: mais Chavès étoit trop avancé pour reculer, & n'avoit pas pris légérement son parti. Il s'attendoit même que le plus grand nombre de ses Gens le quitteroient, & il y en eut en effet cent quarante qui lui déclarerent que, s'il ne vouloit pas retourner aux Xarayez, ils ne pouvoient pas le suivre davantage. Il leur dit qu'il ne retenoit

personne ; sur quoi ils nommerent, pour leur Commandant, le Capitaine Gonzalez Casco, & reprirent le chemin des Xarayez. Selon Herrera, il en resta cinquante avec Chavès, d'autres disent soixante, & il marcha avec cette petite Troupe jusqu'aux Plaines des *Tamaguasis*, où il rencontra le Capitaine André Manso, qui y étoit venu fort bien accompagné, par ordre du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, pour y faire un Établissement. 1557-58.

Fondation de la Ville de *Santa - Cruz de la Sierra l'Ancienne.*

Quoique ces deux Officiers se trouvassent dans un Païs assez vaste pour satisfaire leur ambition, ils ne purent s'accommoder, & il fallut avoir recours à l'Audience roïale de la Plata (1) pour les accorder. Le Président de cette Cour supérieure, D. Pedre Ramirez de Quiñones, se transporta sur les lieux, & assigna à chacun son district. Aussitôt Chavès, laissant sa Troupe sous les ordres de Fernand de Salazar, son Lieutenant, alla trouver le Viceroi à Lima, & fit entendre à ce Seigneur que le Païs, qui venoit de lui être cédé, étoit fort riche, & qu'on y pouvoit faire de bons Etablissemens. Le Marquis de Cañette, qui ne le connoissoit encore que de nom, & qui savoit seulement qu'il avoit épousé une de ses Parentes (2), le goûta beaucoup, & prit sur le champ le parti de nommer D. Garcie de Mendoze, son Fils, Gouverneur de tout ce Païs, & d'en donner la Lieutenance de Roi à Chavès, à qui il ordonna de s'y rendre incessament. Il obéit, & commença l'exercice de sa Charge par fonder dans cette nouvelle Province une Ville, qui fut nommée *Santa Cruz de la Sierra*, au pied d'une Montagne, & sur le bord d'un fort joli Ruisseau. Soixante mille Indiens y furent soumis sans combat : mais comme la plûpart étoient de la Nation des *Moxes*, qui n'ont été convertis à la Foi qu'environ cent cinquante ans après, leur soumission pendant ce long intervalle ne fut guere qu'apparente, & ils ne portoient le joug que quand ils ne pouvoient le secouer. On a depuis reculé la Ville de Santa Cruz cinquante lieues plus au Nord, & il y a bien de l'apparence qu'alors les Moxes recouvrerent toute leur liberté.

Cependant les Espagnols, qui s'étoient séparés de Chavès, & que tous les Indiens avoient suivis, ne s'arrêterent chez les 1559-60.

Mort de Mendoze Vergara, Gouverneur du Paraguay.

(1) Les Audiences roïales sont des Cours supérieures qui n'ont au-dessus d'elles, que les Vicerois. Tout ce que nous comprenons sous le nom de Paraguay est du Ressort de celle de la Ville de la Plata.

(2) La Fille de Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

1559-60. Xarayez qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour remettre les Bâtimens, qu'ils y avoient laiſſés, en état de les reporter à l'Aſſomption. Ils apprirent, en y arrivant, la mort du Lieutenant général, & que D. Jean Ortiz de Vergara aïant été élu tout d'une voix pour ſon Succeſſeur, l'Evêque l'avoit déclaré en préſence de tout le Peuple, au nom de Sa Majeſté, Gouverneur, Capitaine général & Chef de la Juſtice de la Province de Rio de la Plata, avec l'applaudiſſement de toute la Ville.

Révolte des Guaranis.

L'année ſuivante des Guaranis ſe révolterent, & on ne nous a point appris, ni à quelle occaſion, ni pour quel ſujet. Peut-être n'en eurent-ils point d'autre que l'eſpérance de pouvoir ſecouer un joug, dont la péſanteur leur devenoit de jour en jour plus inſupportable; & voici ſur quoi paroît être fondée cette eſpérance. Pluſieurs d'entr'eux avoient accompagné Nuflo de Chavès dans l'Expédition dont nous venons de parler, & aïant vû l'effet des fleches empoiſonnées des Chiquites, en avoient rapporté une très grande quantité; ils ſe flatterent peut-être qu'avec de telles armes, ils viendroient à bout d'exterminer une partie des Eſpagnols, & d'obliger les autres à ſortir du Païs. Quoi qu'il en ſoit, l'affaire devint en peu de tems beaucoup plus ſérieuſe qu'on ne l'avoit crue d'abord, & le Gouverneur eut beſoin de toutes ſes forces pour réduire ces Rébelles. Ils eurent de l'avantage dans les premieres rencontres; & ſi leurs fleches ne ſe fuſſent pas trouvées avoir perdu une bonne partie de la force du poiſon où elles avoient été trempées, les Eſpagnols auroient couru riſque de ſuccomber. Il fallut même uſer de clémence à l'égard des premiers qui parurent diſpoſés à la paix, de peur que toute cette nombreuſe Nation ne ſe réunît, & que le déſeſpoir ne leur tînt lieu du poiſon, qui ne leur ſervoit plus de rien. On réuſſit enfin, par la voie de la douceur, à les faire rentrer dans le devoir; mais on ne profita point dans la ſuite de cet exemple, pour mieux ménager qu'on n'avoit fait juſques-là, des Hommes, dont on ne pouvoit ſe paſſer, & dont on verra dans la ſuite qu'il n'étoit pas difficile de gagner l'affection. On eut cependant encore bientôt une occaſion ſemblable de faire ces réflexions.

1560. Autre révolte dans la Province de Guayra.

A-peine le Gouverneur, qui avoit marché en perſonne contre les Guaranis des environs de l'Aſſomption, étoit de retour dans cette Ville, qu'un Indien envoïé par Melgarejo, vint lui

demander un prompt ſecours, parceque les Guaranis des environs de Ciudad Real avoient pris les armes. L'Indien ajoûta qu'il avoit paſſé au milieu des Ennemis, qui l'auroient infailliblement arrêté, & peut-être maſſacré, s'il ne s'étoit point aviſé de dire à tous ceux qu'il avoit rencontrés, beaucoup de mal des Eſpagnols. Le Gouverneur le voïant tout nud, & n'aïant que ſon arc & ſes fleches à la main, lui demanda quel preuve il pouvoit lui donner de ſa Commiſſion; & il ne lui répondit qu'en lui mettant en main ſon arc, & en lui diſant de le bien examiner. Le Gouverneur le prit, & eut beau le tourner de toutes façons, auſſi-bien que tous ceux qui étoient préſens, ils n'y purent rien découvrir. Alors l'Indien le reprenant, leur fit voir au milieu de la courbure de l'arc en deſſous une petite fente preſqu'imperceptible & bien bouchée, d'où il tira un Billet de la main de Melgarejo, qui étoit ſa Lettre de créance. 1560.

Il n'y avoit plus à délibérer que ſur les moïens d'étouffer cette nouvelle révolte : le Gouverneur en chargea D. Alfonſe de Riquelmi (1), lequel s'étoit déja fort diſtingué à l'occaſion de la précédente révolte des Guaranis, mais qui eut quelque peine à accepter cette Commiſſion, parcequ'il étoit brouillé avec Melgarejo. Il partit néanmoins avec ſoixante & dix Eſpagnols, & trouva que la révolte étoit preſque générale dans tout le Guayra, & que Ciudad Réal étoit fort preſſée. Il lui fallut, pour y entrer, forcer des barricades dont l'Ennemi l'avoit environnée; & quoique le Gouverneur ne le vît pas de trop bon œil, & que cela parût à la maniere dont il le reçut, il le pria de faire une ſortie, s'excuſant de ce qu'il ne la faiſoit pas lui-même, ſur ce qu'une fluxion, qui lui étoit tombée ſur les yeux, lui ôtoit preſque l'uſage de la vûe.

Riquelmi eſt envoïé au ſecours de Ciudad Real.

1560-61.

Défaite des Révoltés.

Riquelmi y conſentit, ſe mit à la tête de cent Eſpagnols & d'une Troupe d'Indiens, auxquels on ne ſe fioit que médiocrement, força les Barricades, pourſuivit les Rebelles juſqu'à leurs premieres Bourgades, ſe ſaiſit de quelques-uns de leurs Chefs, qu'il fit pendre ſur le champ; & continuant ſa marche, manda les Caciques, leſquels vinrent, en poſture de Supplians, lui demander la paix. Il ne la leur accorda, qu'après avoir pris ſes ſûretés contre leur inconſtance. Il s'embarqua enſuite ſur le Parana, & aïant appris que dans les Terres il y avoit encore un grand nombre d'Indiens, qui avoient juré

(1) Dans quelques Mémoires on lit Riquelmé.

1560-61. de réduire en cendres la Ville de Ciudad Real, & de faire main-basse sur tous les Espagnols, il les alla chercher.

Après avoir traversé un Bois fort épais, il apperçut une multitude de ces Barbares assez bien postés dans une Piniere : il les y attaqua, & les poursuivit si vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite fort en désordre : mais un grand nombre d'Indiens les aïant joints, ils firent face, & Riquelmi se trouva tout-à-coup investi de toutes parts dans une Vallée fort longue & fort étroite. Il comprit tout le danger où il étoit ; mais il ne fit jamais paroître plus d'assurance, & cette intrépidité déconcerta ses Ennemis ; ils le laisserent gagner la Plaine, où un très grand nombre d'Indiens étoient campés ; il lés chargea, les tailla en piéces, fit beaucoup de Prisonniers, surtout des Chefs, qui pour obtenir qu'il leut fît grace de la vie, lui dirent qu'ils avoient été forcés de prendre les armes par les plus puissans Caciques de leur Nation, & par ceux qui avoient été donnés en Commande aux Espagnols, dont ils vouloient, à quelque prix que ce fût, secouer le joug. Il emploïa tout l'hiver suivant à rétablir l'ordre & la tranquillité dans cette Province, & retourna à l'Assomption, où il fut reçu, comme en triomphe, aux acclamations de toute la Ville.

Accident imprévû, & ce qu'on en pense.

Le Gouverneur, qui apparemment n'avoit pas encore reçu ses Provisions, & qui vouloit envoïer Melgarejo en Espagne pour les solliciter, & pour exposer à l'Empereur l'état où se trouvoit la Province, ne crut pas devoir confier Ciudad Real & la Province de Guayra à un autre, qu'à celui qui venoit d'être le Libérateur de l'une & le Pacificateur de l'autre. Il manda à Melgarejo de le venir trouver, & il avoit déja donné l'ordre, & tenoit une Caravelle toute prête pour son voïage. On n'en avoit point encore vu au Paraguay une plus grande, ni mieux construite ; & l'Équipage étoit sur le point de s'embarquer, lorsqu'au milieu de la nuit elle parut toute en feu. On courut en foule pour l'éteindre ; mais il étoit trop tard, & elle fut réduite en cendres. On n'a jamais pu savoir qui étoit l'auteur de cet embrasement ; mais on soupçonna beaucoup quelqu'un qui n'aimoit pas le Gouverneur, & qui ne le voïoit pas volontiers occuper une place, qu'il croïoit avoir mieux méritée que lui.

Quelques personnes lui conseillerent alors d'aller lui-même demander au Viceroi du Pérou des Provisions, qui le confir-

massent

massent dans son Gouvernement ; & on ne pouvoit guere, dit l'Auteur du Manuscrit que j'ai déja cité, lui donner un plus mauvais conseil pour lui, ni plus préjudiciable à la Province ; cependant il le goûta & se disposa à le suivre : mais il ne voulut point partir qu'il n'eût étouffé une nouvelle révolte des Indiens, & elle ne le fut que par une grande effusion de sang de part & d'autre. Il fit ensuite les préparatifs de son voïage, & n'y épargna rien. Le Controlleur Philippe de Cacerès (1), le Facteur Pierre de Orantès, les Capitaines Pierre de Segura & Christophe de Saavedra, le Procureur général Rui Gomez Maldonado, & plusieurs Gentilshommes, voulurent être du Voïage ; & ce qui surprit bien du monde, l'Evêque en voulut être aussi, & se fit accompagner de quatorze Prêtres, tant Ecclésiastiques que Réguliers.

1660-65.

On donne un mauvais conseil au Gouverneur.

Le Gouverneur nomma, pour commander à l'Assomption pendant son absence, D. Jean de Ortega, & se fit escorter par trois mille Espagnols & trois mille Indiens. Nuflo de Chavès, qui étoit venu chercher sa Femme & ses Enfans, partit avec lui ; & lorsqu'on fut arrivé chez les Itatines, il persuada à trois mille de ces Indiens de le suivre, en leur faisant les plus magnifiques promesses. Se voïant ainsi en force, le Gouverneur ne fut pas plutôt entré dans le Territoire de Santa Cruz, qu'il lui déclara que lui-seul avoit droit d'y commander ; & alors personne ne sachant à qui il devoit obéir, on ne garda plus aucun ordre, & la disette des vivres qui survint, jointe à la fatigue du Voïage, fit périr beaucoup de monde. La mortalité fut surtout très grande parmi les Itatines ; ce qui engagea ceux qu'elle avoit épargnés, à s'arrêter & à bâtir une Bourgade dans un endroit, où les Terres leur parurent fertiles.

Il part pour le Pérou, avec l'Evêque & un grand nombre des premiers de la Province.

Il n'y avoit plus de-là que trente lieues à faire pour arriver à Santa Cruz, & on fit un effort pour s'y rendre : mais on y trouva la même disette de vivres, qu'on avoit essuïée pendant le Voïage, & il y mourut un grand nombre des Indiens qui étoient à la suite du Gouverneur de Rio de la Plata. Dans le même tems les Naturels du Païs se souleverent, & le mal gagna jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre ces Rebelles avec cinquante Espagnols, & en partant il donna ordre à Fernand de Salazar, son Lieutenant, de désarmer le

Entreprise hardie de Nuflo de Chavès.

(1) Il y a bien de l'apparence que c'étoit le Fils de l'ancien Controlleur, & le même qui avoit accompagné Dom Alvare Nuñez dans son dernier Voïage.

1565. Gouverneur de Rio de la Plata, & tous ceux qui l'accompagnoient, & de les empêcher de passer au Pérou avant son retour. Mais Vergara aïant dépêché un Courrier à la Plata, pour se plaindre de cette violence, l'Audience roïale ordonna à Salazar de lui laisser continuer son Voïage. Il arriva enfin dans cette Capitale des Charcas, après avoir couru bien des risques de la part des Indiens Ennemis des Espagnols, & beaucoup souffert de la faim; mais quelque chose de plus triste encore l'y attendoit.

Le Gouverneur de Rio de la Plata est déposé.

Il apprit qu'on avoit présenté à l'Audience roïale jusqu'à cent dix chefs d'accusation contre lui, qu'il y en avoit même d'assez graves, & qu'on lui faisoit surtout un crime d'avoir tiré à grands frais de sa Province tant d'Espagnols & d'Indiens, dont il avoit péri un grand nombre pendant la route. Cette Cour souveraine lui déclara néanmoins qu'elle ne vouloit point prononcer sur toutes ces charges, & qu'elle le renvoïoit au Licencié Dom Lopé Garcia de Castro, Gouverneur & Capitaine général du Pérou, & Président de l'Audience roïale de Lima, où il résidoit. Il se rendit dans cette Capitale, & en y arrivant, il fut déclaré déchu de son Gouvernement, qui fut donné à D. Jean Ortiz de Zaraté, Officier de mérite & recommandable pour sa fidélité & pour ses services; mais à condition d'en obtenir des Provisions du Roi (1). Vergara eut en même tems ordre de comparoître devant le Conseil roïal des Indes, pour y répondre sur tout ce qu'on lui imputoit.

1566.

Le nouveau Gouverneur passe en Espagne.

L'année suivante, le nouveau Gouverneur de Rio de la Plata passa du Pérou en Espagne, après avoir nommé Philippe de Cacerès son Lieutenant général, & lui avoir fait distribuer pour lui & pour toute sa suite, tout ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre à l'Assomption. Zaraté fut très bien reçu de Philippe second, qui lui donna les plus amples pouvoirs & les plus sages instructions pour l'avancement de la Colonie, pour le soulagement des Naturels du Païs, & pour l'établissement solide de la Religion Chrétienne dans ces vastes Contrées: je trouve aussi dans quelques Mémoires qu'il l'honora du titre d'Adelantade.

Il y a bien de l'apparence que l'Evêque, le Lieutenant général, & tout ce qui leur restoit d'Espagnols & d'Indiens, ne tarderent pas si long-tems à reprendre le chemin du Paraguay.

(1) Philippe II.

Ils le prirent par Santa Cruz de la Sierra, où ils retrouverent Chavès, qui les y reçut très bien. Il voulut même les accompagner pendant quelque tems avec une fort belle Escorte; mais il avoit ses vûes en leur faisant cette politesse; car il leur débaucha en chemin le plus qu'il put de leurs Soldats, & surtout un très habile Mineur, nommé *Muños*. En arrivant à l'endroit où les Itatines s'étoient arrêtés, on remarqua que ces Indiens étoient fort mal disposés à l'égard des Espagnols, dont ils craignoient d'être maltraités, parcequ'ils les avoient quittés sans leur consentement; ce qui fit que Chavès s'écarta un peu, soit pour leur ôter toute défiance, soit pour mieux découvrir leur dessein. 1566-67.

Arrivé près d'une Bourgade Indienne, où il apprit que quelques Caciques étoient assemblés, il y entra avec douze Soldats seulement, & descendit de cheval dans la Place publique. Plusieurs Indiens y accoururent, comme pour lui faire accueil, & le conduisirent dans une Cabanne fort propre, où ils l'inviterent à se reposer. Comme il étoit fort fatigué, il se jetta dans un Hamach, & ôta son casque pour mieux jouir de la fraîcheur de l'air, & pour dormir plus à son aise; mais un moment après un Cacique lui déchargea par derriere un grand coup de macana (1), dont il mourut sur le champ. Ses douze Soldats furent en même tems massacrés, excepté le Trompette, nommé *Alexandre*, qui, tout blessé qu'il étoit, eut le tems de monter à cheval, & d'aller avertir D. Diegue de Mendoze, qui suivoit avec le reste des Soldats, de ce qui venoit de se passer, & qui sans cet avis n'auroit apparemment pas évité le même sort.

Mort tragique de Chavès.

1568.

Chavès, avant que de se séparer du Lieutenant général, étoit convenu avec lui de l'attendre dans un lieu qu'il lui avoit marqué. Cacerès y étant arrivé, & ne le trouvant point, commençoit à être fort inquiet, lorsque des Indiens vinrent lui apprendre la mort tragique de ce Capitaine. Il continua donc sa marche, & arriva sans aucun accident au bord du Paraguay. Il avoit fait prendre les devants à six de ses Soldats, pour retirer de l'eau les Barques & les Canots qu'il y avoit fait couler à fond, afin de s'en servir pour se rendre à l'Assomption: mais des Payaguas & d'autres Indiens les ayant apperçus, tomberent sur eux & les firent Esclaves. Cacerès survint peu

Les Espagnols sont attaqués par les Itatines.

(1) C'est une espece de Massue d'un bois fort dur.

1568. de tems après; & apprenant ce qui s'étoit passé, offrit à ceux qui avoient enlevé ses Soldats, de les racheter, & ils ne voulurent d'abord lui en rendre que trois, qu'ils lui vendirent fort cher. Quelques jours après on lui renvoïa les trois autres, en exigeant une rançon beaucoup plus forte encore, & qu'il fut obligé de païer.

Victoire des Espagnols.

Il voulut ensuite gagner le Païs des Itatines; & comme il approchoit de leur principale Bourgade, il se vit tout-à-coup environné, dans un tems où ses Soldats étoient fort embarrassés à se tirer d'un très mauvais passage. L'attaque des Itatines fut très vive & très bien concertée: les Espagnols, animés par l'Evêque, les Ecclésiastiques & les Religieux, qui leur recommandoient de mettre toute leur confiance en Dieu, combattirent avec beaucoup d'ordre & de valeur; mais le désavantage du terrein & l'acharnement des Ennemis leur ôtoient presque toute espérance de pouvoir s'ouvrir un passage pour se tirer d'un si mauvais pas. Ils ne laissoient pourtant pas d'avancer toujours un peu; ce qui commençoit à leur faire reprendre cœur, aussi-bien qu'à leurs Indiens, qui se battoient en Braves, & tous se préparoient à faire un dernier effort, lorsque tout à-coup les Itatines parurent comme frappés d'une terreur panique, & un moment après prirent précipitamment la fuite.

A qui ils l'attribuent.

On assure qu'ils ont eux-mêmes publié depuis, qu'ils y avoient été forcés par un Cavalier tout resplendissant de lumiere, qui les avoit chargés, & dont ils n'avoient pu soutenir la vûe. Les Histoires d'Espagne sont remplies de semblables merveilles; & la piété de cette Nation, qu'on ne sauroit accuser d'avoir l'esprit foible, & qui la porte à attribuer au secours du Ciel des victoires qu'elle pouvoit regarder comme les fruits de sa valeur, doit, ce semble, former un préjugé plus fort en faveur de ce qu'elle publie des graces, qu'elle croit avoir reçues d'en-haut, & dont elle témoigne toujours sa reconnoissance par des Monumens qui font honneur à sa Religion, que contre sa trop grande crédulité; à quoi il faut ajoûter que dans toutes ces occasions, elle combattoit contre des Infideles, & que le Ciel étoit intéressé, ce semble, à soutenir sa querelle. Quant au Libérateur, qui dans cette rencontre délivra les Espagnols d'un si grand danger, c'est sur quoi on n'a pu avoir que des conjectures, parcequ'il n'a été vû que des seuls Itatines. Aussi les sentimens furent-ils partagés: les uns ont cru que c'étoit

1569.

l'Apôtre St. Jacques, qui les a si souvent fait triompher de leurs Ennemis; & les autres, S. Blaise, un des Protecteurs du Paraguay, auquel nous avons vû qu'ils se croïoient déja redevables d'une faveur toute semblable à celle-ci.

Le Lieutenant général descend le Fleuve jusqu'à la Mer, & pourquoi.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas encore la derniere fois que Cacerès fut obligé d'en venir aux mains avec les Itatines, qui sembloient se relever les uns les autres pour le harceler; ce qui l'obligea de se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'il ne falloit qu'une surprise pour le faire périr avec toute sa Troupe, & qu'il n'y eut aucune de ces rencontres, qui ne mît quelques-uns de ses Gens hors de combat. Enfin, quand il ne fut qu'à cinquante lieues de l'Assomption, il ne rencontra plus que des Alliés, qui s'empresserent à lui apporter des vivres & des rafraîchissemens, & à lui offrir tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le jour même de son arrivée dans la Capitale, qui fut un des premiers de l'année 1569, sans se donner le tems de quitter ses armes, il assembla le Conseil, pour lui faire voir ses Provisions de Lieutenant général de la Province, & il fut reçu dans les formes ordinaires sans aucune opposition en cette qualité.

Les premiers ordres qu'il donna, furent pour faire travailler à mettre en bon état les Brigantins & les Barques qui se trouvoient dans le Port, & il s'y embarqua au commencement de l'année suivante avec cent cinquante Hommes, pour se trouver à l'Embouchure du Fleuve à l'arrivée du secours que le Gouverneur avoit promis de lui envoïer le plutôt qu'il seroit possible. Il fut bien surpris de n'y trouver aucun Navire; & après avoir attendu quelque tems, comme il jugeoit sa présence nécessaire à l'Assomption, il laissa une Lettre d'avis dans une bouteille suspendue à une grande Croix, qu'il fit planter sur le rivage d'une des Îles de S. Gabriel, & reprit le chemin de sa Capitale.

Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites.

Jusques-là il n'avoit rien transpiré du peu de concert qu'il y avoit entre lui & l'Evêque du Paraguay; mais à-peine étoit-il de retour à l'Assomption, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte, & que toute la Ville se trouva divisée en deux Partis, prêts à en venir aux dernieres violences. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que des Ecclésiastiques se rangerent du côté de Cacerès, & que des Officiers se déclarerent pour le Prélat. Le Lieutenant général fit sentir tout le poids de son autorité à ceux qui lui étoient opposés, & l'Evêque l'excommunia avec les prin-

1570. cipaux Miniſtres de ſes violences. Le trouble & la confuſion regnoient partout, & on en vint juſqu'à ne connoître plus ni Ami, ni Ennemi. Le Lieutenant géneral fut un jour averti que la réſolution étoit priſe dans le Conſeil de l'Evêque de l'arrêter, & ſur le champ il s'aſſura de tous ceux dont il ſe défioit le plus, en commençant par le Proviſeur de l'Evêché, D. Alfonſe de Ségovie, puis il s'embarqua pour retourner aux Îles de S. Gabriel.

Il retourne aux Iles de St-Gabriel, & remonte à l'Aſſomption.

Arrivé à l'endroit où il avoit laiſſé ſa Lettre, il détacha un Brigantin, pour voir ſi à l'entrée de la Baie on n'appercevroit point de Navire; & comme on lui rapporta qu'il n'en paroiſſoit aucun, il laiſſa encore des Lettres en pluſieurs endroits, & ſe rembarqua. Il avoit mené avec lui le Proviſeur de l'Evêque, & il voulut le faire conduire au Tucuman; mais ceux qu'il en avoit chargés, ne purent pénétrer dans cette Province, qu'on ne connoiſſoit guere encore que de nom au Paraguay, & le lui ramenerent. Il arriva après quatre mois d'abſence à l'Aſſomption, où le feu de la diviſion étoit plus allumé que jamais, & ſa préſence ne l'éteignit pas. On lui dit que ſa vie n'y étoit pas en ſûreté, & il fit mettre en priſon tous ceux ſur qui ſes ſoupçons tomberent. Il donna même ordre d'y étrangler un Gentilhomme de Séville, nommé Pierre de Eſquivel, & d'expoſer ſa tête ſur les fourches patibulaires; puis il fit publier à ſon de trompe une défenſe, ſous les peines les plus graves, d'avoir aucun commerce avec l'Evêque; & aïant ſu que ſon Lieutenant de Roi, Dom Martin Suarez de Tolede, l'avoit vû en ſecret, il le deſtitua de ſa Charge.

L'Evêque conduit le Lieutenant général priſonnier en Eſpagne.

Alors les principaux Habitans de la Ville ne s'y croïant pas en ſûreté, ſe retirerent à la Campagne, & l'Evêque ſe renferma dans la Maiſon des PP. de la Merci, où on ne le laiſſa pas long-tems tranquille. Le Lieutenant général ne l'étoit pas lui-même; il craignoit tout, & ne paroiſſoit jamais qu'avec une Garde de cinquante Soldats, qu'il changeoit même aſſez ſouvent. L'Evêque perdit enfin patience; & un jour que le Lieutenant général entroit dans la Cathédrale pour y entendre la Meſſe, il fut arrêté & enfermé ſous bonne garde, les fers aux pieds, attaché avec une groſſe chaîne. Sa priſon dura une année entiere, au bout de laquelle l'Evêque le conduiſit lui-même en Eſpagne; Dieu permettant qu'il fût traité, comme ſon Pere, ſi ce n'étoit pas lui-même, avoit

fait Dom Alvare Nuñes Cabeça de Vaca. Je n'ai pu ſavoir comment cette démarche fut priſe à la Cour. Ce qui eſt certain, c'eſt que ni lui, ni le Prélat, ne ſont jamais retournés au Paraguay.

1571-73.

Fondation des Villes de Santafé & de Xerez.

Dès que l'un & l'autre furent embarqués, D. Martin Suarez de Tolede ſe remit, ſans l'agrément & même contre le gré du Conſeil, dans l'exercice de ſa Charge. Quelque tems après, Jean de Garay, Gentilhomme Biſcaïen, fonda la Ville de Santafé, environ dix lieues plus haut que l'endroit où *Rio Salado* vient du Tucuman ſe décharger dans Rio de la Plata. La fondation de cette Ville eſt marquée au dernier jour de Septembre 1573; & quelques années après on en fonda une autre, ſous le nom de Xerez, à trente lieues du bord oriental du Paraguay, & à la hauteur de 12 degrés Sud. Je n'ai pu ſavoir par qui, ni à quelle occaſion cette Ville fut bâtie.

Fondation de Cordoue du Tucuman.

Pour revenir au Fondateur de Santafé, après qu'il eut donné une forme à ſa Ville, il en voulut connoître les Voiſins, & ſurtout ceux qui étoient à l'Occident, où il vouloit étendre ſon diſtrict au-delà du Fleuve. Pour cela il prit avec lui quarante Soldats; & aïant fait conſtruire une Barque & quelques Pirogues, avec leſquelles il entra dans Rio Salado, il fut partout aſſez bien reçu des Indiens qu'il rencontra: mais un jour il s'en trouva tellement environné, qu'il entra en quelque ſoupçon. Il ſe mit en état de n'être pas ſurpris, & peu de tems après il apperçut toute la Campagne en feu. Il envoïa auſſitôt un ordre au Patron de la Barque qu'il avoit laiſſée derriere, apparemment parcequ'elle tiroit trop d'eau pour pouvoir remonter plus loin la Riviere, de faire monter quelqu'un à la hune, pour tâcher de découvrir la cauſe de cet embraſement; & on lui rapporta que toute la Campagne étoit couverte d'Indiens armés, qui s'approchoient à grands pas.

Il mit auſſitôt ſa petite Troupe en ordre, & l'exhorta à ne pas craindre cette Canaille, qui ne tiendroit pas contre les armes à feu. Un moment après, celui qui étoit en vedette, lui envoïa dire qu'il voïoit un Homme à cheval, qui pourſuivoit une trouppe d'Indiens, & il apperçut bientôt lui-même ſix Cavaliers, qui paroiſſoient eſcarmoucher contre ces mêmes Indiens, qu'il voïoit accourir vers lui, mais le moment d'après il les vit fuir avec tant de précipitation, que pour mieux courir ils jettoient leurs arcs & leurs fleches. Comme ils avançoient toujours de ſon côté, il les entendit crier qu'ils étoient pourſuivis

1573. par des Espagnols. Il dépêcha aussitôt un Indien, qui lui étoit fort attaché, & qui connoissoit le Païs, avec une Lettre pour les Espagnols. Dès qu'ils l'eurent reçue, ils vinrent le trouver, & lui dirent qu'ils étoient sous les ordres de Dom Jérôme-Louis de Cabrera, Gouverneur du Tucuman, lequel aïant depuis peu fondé dans cette Province une Ville, sous le nom de Nouvelle Cordoue, les avoit envoïés pour reconnoître le Païs, ce qui avoit allarmé les Indiens. Garay leur demanda en quel tems la Nouvelle Cordoue avoit été fondée, & ils répondirent que les premiers fondemens en avoient été jettés le dernier jour de Septembre 1573.

Différend entre les Fondateurs de Santafé & de Cordoue : comment il est accommodé.

Ils prirent ensuite congé de Garay, qui retourna à Santafé, & les six Espagnols allerent rejoindre leur Général, qui reprit avec eux le chemin de Cordoue. Dès qu'il y fut arrivé, il envoïa Onufre de Aguilar déclarer à Garay que Santafé étoit de son Gouvernement, & le sommer de le reconnoître pour son Gouverneur & Capitaine général. Aguilar fit cette sommation dans les formes juridiques, non-seulement à Garay, mais encore aux Habitans de sa nouvelle Ville; mais il lui fut répondu que Santafé avoit été fondée par l'ordre de celui qui commandoit à l'Assomption, & de ceux qui composoient le Conseil de la Province de Rio de la Plata, & que c'étoit à eux qu'il falloit que le Gouverneur du Tucuman s'adressât, pour exposer ses droits. Sur ces entrefaites, trois Canots remplis d'Indiens arriverent à Santafé, & rendirent à Garay une Lettre de l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, datée du Port de Saint-Gabriel.

Arrivée d'un Gouverneur de Rio de la Plata.

Ce Général, qui venoit d'apprendre, en arrivant à l'embouchure de Rio de la Plata, la fondation de cette Ville, lui marquoit qu'il avoit un pressant besoin de vivres, & d'un secours d'Hommes, pour écarter les Charuas, qui ne lui permettoient pas d'envoïer faire des Provisions dans le Continent. Il le nommoit par la même Lettre son Lieutenant de Roi, & en qualité d'Adelantade, Chef de la Justice de Santafé. Il y avoit joint des Copies de ses Provisions, & de quelques Cédules roïales, qui ne contenoient guere que la confirmation de ses Provisions. D'Aguilar étoit encore à Santafé, lorsque ces Pieces y arriverent; Garay les lui montra, il n'eut rien à y répliquer, & reprit le chemin de Cordoue.

Jusqu'ici nous n'avons pas eu encore occasion dans cette Histoire de parler du Tucuman; mais il n'est pas possible d'aller plus avant,

avant, sans y faire entrer tout ce qui s'est passé dans cette Province, & même dans le Chaco, qui la sépare en bien des endroits de ce qu'on appelloit alors la Province de Rio de la Plata, laquelle nous a uniquement occupé jusqu'ici. Pour mieux faire comprendre cette nécessité, & pour donner plus de jour à tout ce que je serai obligé de dire de ces deux Provinces, j'ai cru devoir commencer par bien faire connoître leur étendue, leur situation, leurs Habitans naturels, de quelle maniere les Espagnols se sont établis dans la premiere, & ce qu'elles ont l'une & l'autre de plus singulier.

1573.

Etendue & situation du Tucuman.

Le Tucuman est borné à l'Orient par le Chaco, pris dans l'étendue, que donne à ce Païs le seul Historien, qui nous l'a fait connoître (1); il l'est à l'Occident par la Province de *Cuyo*, qui dépend du Chili, & par les Montagnes du Pérou; au Nord & au Nord-Ouest, par la Province des Charcar; au Nord-Est, par celle de Santa-Cruz de la Sierra; & il est tout entier renfermé entre les vingt-trois & les trente-deux dégrés de latitude australe. Ce qu'il a de plus singulier, c'est que plus on y approche du Tropique, & plus il y fait froid: ce qui vient de ce que toute la partie du Nord n'est pas éloignée de plusieurs chaînes de Montagnes, dont quelques-unes sont fort hautes. Sa figure approche de celle d'un cône, dont la pointe est sous le Tropique; sa base peut avoir environ soixante lieues, de l'Orient à l'Occident: son nom est celui de la premiere Nation, qu'on y a connue en venant du Pérou.

Ses Habitans.

La plûpart de celles, qui sont plus avancées vers le Nord, habitent dans des Marais, où leur nourriture la plus ordinaire est le Poisson. Les plus Méridionales sont errantes dans de vastes Campagnes, où la chasse leur fournit le nécessaire pour la vie. On a publié qu'on y avoit vû des squelettes d'Hommes, qui avoient plus de vingt pieds de long; mais ce n'est pas le seul Roman, qui ait eu cours sur ces Quartiers reculés de l'Amérique méridionale. On a débité la même chose des Peuples voisins du Détroit de Magellan, & qui sont connus dans un grand nombre de Relations, sous le nom de *Patagons*. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que tout cela étoit avancé sans presque aucun fondement. Dans le milieu des Terres du Tucuman, les Hommes sont commu-

(1) Le Pere Pierre Loçano, Jésuite. *Relacion Chorographica del Gran Chaco*.

1573. nément plus petits & plus ſtupides, auſſi pareſſeux & auſſi féroces, que l'étoient ceux, qu'on a trouvés dans les Vallées de la Cordilliere du Pérou. Il y a des Nations, qui n'ont point d'autres retraites que des Grottes creuſées ſous terre, où l'on ne voit preſque jamais la lumiere du jour. Les plus voiſines du Pérou & de la Province des Charcas, ne ſont pas auſſi dénuées que les autres des commodités de la vie, & ſont réunies dans des Bourgades. Il y en a même qui ont du cuivre & de l'argent, qu'elles tirent de la Province des Charcas, où eſt le Potoſi; mais dont elles paroiſſent faire aſſez peu de cas.

Des Animaux.

Il y a dans le Tucuman des Brebis, dont on ſe ſert comme de Bêtes de charge; elles ſont de la grandeur d'un petit Chameau, & ont une grande force de reins. Leur laine eſt très fine, & on en fait des étoffes, qu'on croiroit être de ſoie. Les Lions & les Tigres y ſont aſſez communs; mais les premiers y ſont petits & peu à craindre. Les ſeconds ne ſont nulle part ailleurs auſſi grands & auſſi féroces. J'ai déja obſervé cette différence entre ces deux eſpeces d'Animaux, en parlant du Païs qu'arroſent le Paraguay & Rio de la Plata; & cela paroît général dans toute cette partie du Continent de l'Amérique Méridionale. Les Indiens font ſortir les Tigres des Bois, en y mettant le feu; & en tuent beaucoup avec leurs fleches, qu'ils tirent fort juſte; mais ils ont bien des meſures à prendre pour n'en être pas prévenus.

Des Rivieres, des Lacs, & de la fertilité du Tucuman.

Deux Rivieres principales traverſent cette Province; l'une eſt plus communément appellée *Rio Salado*, & l'autre, *Rio Dolce.* La plus conſiderable après celle-ci eſt *Rio Tercero*, dont nous avons déja parlé. Mais quoique les deux premieres reçoivent pluſieurs petites Rivieres, elles n'ont, dans le tems des ſechereſſes, que par intervalles aſſez d'eau pour porter des Pirogues. Elles tirent l'une & l'autre leurs ſources des Montagnes du Pérou, & changent aſſez ſouvent de nom. Rio Salado ſe décharge dans Rio de la Plata, & Rio Dolce ſe perd dans des Lagunes, qu'on appelle *Parangos*. Il y en a pluſieurs autres, qui rentrent dans le ſein de la terre, comme elles en ſont ſorties. La plûpart même ont ſi peu de cours, & ſi peu d'eau, qu'on ne leur a pas donné de noms, du moins dans les Cartes. Preſque toutes en changent à chaque Bourgade qui ſe trouve ſur leur paſſage. On rencontre dans les Forêts beaucoup de Fontaines, & preſque partout de petits Lacs, ou des

Lagunes & des Marais, qui ne ſont jamais à ſec. Toutes ces eaux ne peuvent manquer de rafraîchir beaucoup l'air & de fertiliſer la terre. Auſſi, quoique pendant ſix mois de l'année il ne pleuve jamais au Tucuman, ſes Campagnes imbibées par les inondations & les débordemens, que doivent cauſer les pluies preſque continuelles pendant les ſix autres mois, y portent bien des ſortes de Grains & de Légumes, quand elles ſont cultivées. 1573.

Du Gouvernement & des richeſſes du Tucuman.

Le Tucuman étoit aſſez peuplé, lorſque les Eſpagnols entrerent dans le Pérou; & les Nations les plus voiſines de ce Roïaume étoient ſoumiſes à l'Empire des Incas: d'autres avoient des Caciques, qui ne dépendoient de perſonne. Les Peuples errans étoient ſéparés par Familles, qui ne reconnoiſſoient de Maîtres, que ceux qui en étoient les Chefs. Entre Rio Dolce & Rio Salado on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire: les Forêts y ſont pleines de Ruches. Le Coton, le Carouge, la Cochenille & le Paſtel s'y trouvent en bien des endroits. Le Carouge y dure toute l'année, & quelques Nations en font leur nourriture ordinaire. Mais la principale richeſſe de cette Province étoit, dans les premiers tems, les Toiles de coton; elles ſervoient même de monnoie aux Habitans, & ils en faiſoient un grand commerce au Potoſi.

Sources de la pauvreté des Eſpagnols dans le Tucuman.

Ils nourriſſoient auſſi beaucoup de gros & de menu Bétail. Les Eſpagnols, qui paſſerent les premiers dans cette Province, avoient laiſſé courir dans les Plaines & dans les Déſerts des Chevaux & des Bœufs, qu'ils y avoient amenés du Pérou; & ils s'y étoient conſidérablement multipliés: ainſi, ſans avoir la peine de les élever & de les nourrir, ils n'avoient que celle de les chaſſer, & vivoient aſſez bien dans cette Colonie naiſſante. Mais peu contents de cette médiocrité, ils chercherent de l'or, & en trouverent fort peu; trop pareſſeux pour y ſuppléer par le travail, ils en ont ſurchargé les Indiens, dont par-là ils ſe ſont fait des Ennemis irréconciliables, qui ont ſouvent porté le ravage dans leurs Habitations, & juſques dans leurs Villes; & cette Colonie, ſi voiſine du Potoſi & du Pérou, eſt une des plus pauvres qu'ils aient dans le Nouveau Monde.

Du climat & des ſaiſons.

Le froid eſt exceſſif pendant l'Hyver en quelques endroits du Tucuman, & il n'eſt point rare d'y trouver des Animaux qui en ſont morts. Non-ſeulement il n'y pleut point dans cette ſaiſon, mais on n'y voit preſque jamais aucun nuage.

1573. L'approche du Printems est annoncée par des pluies si fortes, que dans les Villes les rues sont comme autant de Rivieres, & que dans les Campagnes les eaux réunies dans les fonds y forment des Lagunes, qui couvrent une très grande étendue de terrein. Ces pluies sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & d'une grêle, qui est assez souvent de la grosseur d'un œuf de Poule. L'Eté a aussi ses incommodités; la chaleur y produit une prodigieuse quantité de Punaises, dont on ne sauroit se garantir, qu'en couchant à l'air dans les Jardins. Malgré tout cela, on assure que généralement parlant le climat du Tucuman est assez sain.

Premiere entrée des Espagnols dans le Tucuman.

Quand tout ce qu'on a raconté d'un nommé Cesar, que Sébastien Gabot envoïa, dit-on, avec trois autres Soldats de la Garnison de son Fort du Saint-Esprit, pour découvrir un chemin pour aller au Pérou, seroit aussi vrai, qu'on le croit aujourd'hui fabuleux, il n'en seroit pas plus certain que cet Homme fût le premier Espagnol qui soit entré dans le Tucuman, si ce n'est en passant & sans le connoître, comme il est arrivé à deux autres Soldats de Dom Pedre de Mendoze, qui déserterent, tandis que ce Général faisoit bâtir la Ville de Buenos Ayrès. On pourroit avec plus de fondement faire cet honneur à Nuflo de Chavès, qui dans ses courses a pénétré plus d'une fois dans cette Province, & a donné des connoissances, qu'on n'avoit point avant lui, de sa Partie septentrionale, quoique plusieurs l'eussent déja traversée jusqu'à Rio de la Plata.

Le premier Gouverneur de cette Province est blessé par les Indiens & meurt de ses blessures.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1542 que Vaca de Castro, Viceroi du Pérou, après la fameuse Bataille de Chupas, où il défit entiérement le jeune Almagre, voulant recompenser les Capitaines qui l'avoient si bien servi dans cette importante journée, leur distribua les Gouvernemens dont sa Victoire le mettoit en état de disposer, & gratifia de celui du Tucuman, qui n'étoit point encore conquis, Dom Diegue de Rojas, lequel s'étoit distingué par sa valeur & sa fidélité pendant les guerres civiles. Il lui donna pour Lieutenant de Roi Philippe Guttierez, & François de Mendoze voulut l'accompagner comme son Ami. Rojas entra dans son Gouvernement avec trois cents Hommes, en parcourut une partie, & fut assez bien reçu de plusieurs Nations; mais l'année suivante, aïant été blessé dans une rencontre qu'il eut avec d'autres Indiens, d'une fleche envenimée, il en mourut, pour

n'avoir pas voulu ſuivre l'avis d'une Indienne, qui promettoit de le guérir. 1573.

D. François de Mendoze lui ſuccede.

Guttierez ſe mit auſſitôt en devoir de prendre le commandement de l'Armée; mais comme il avoit eu quelque différend avec Dom Diegue de Rojas, les Officiers & les Soldats mêmes refuſerent de lui obéir, & choiſirent Dom François de Mendoze pour leur Général. Guttierez voulut ſoutenir ſes droits; & Mendoze fit agréer aux Troupes qu'il partageroit avec lui le commandement. Ils firent enſemble quelques courſes; mais ils ſe brouillerent bientôt. Mendoze fit arrêter Guttierez, & conduire par trente Cavaliers au Pérou, avec ſix de ſes Partiſans. Il voulut enſuite ſe faire prêter le ſerment de fidélité par l'Armée; & le Meſtre de Camp, Nicolas de Heredia, s'y oppoſa, ſur ce qu'il n'avoit point encore de Proviſions du Viceroi : mais étant ſeul de ſon avis, il fut obligé de jurer comme les autres de lui être fidele.

Nouveau Gouverneur.

Cependant tout le tems ſe paſſoit à parcourir le Païs. Mendoze, après s'être avancé juſqu'à l'endroit où avoit été la Tour de Gabot, tourna du côté du Chili, & ne fit nulle part aucun Établiſſement. Enfin, en 1549, le Préſident de la Gaſca nomma D. Jean Nuñes de Prado Gouverneur du Tucuman, lui donna des Troupes pour ſe faire reſpecter des Indiens, & des Familles pour commencer à peupler ſa Province; le chargea d'y mener des Eccléſiaſtiques & des Religieux, & lui donna des inſtructions aſſez ſemblables à celles qu'il avoit données à D. Diegue Centeno pour la Province de Rio de la Plata. Les PP. Alfonſe Trueno & Gaſpar de Caravaca de l'Ordre de la Merci, partirent avec lui, & ont, les premiers, annoncé l'Evangile dans le Tucuman. Mais leur Apoſtolat eût été plus fructueux, ſi Prado eût vécu plus long-tems, ou ſi ſes Succeſſeurs euſſent tous ſuivi auſſi exactement que lui les inſtructions qu'il avoit reçues.

Villes bâties dans le Tucuman.

Saint-Michel.

Ce Gouverneur, pour s'aſſurer une entrée facile dans ſa Province, fonda dans la Vallée de Calchaqui, par les vingt-quatre degrés trente minutes, une Ville, qu'il nomma *Saint Michel*, & qui n'a pas ſubſiſté long-tems; car il ne faut pas la confondre avec une autre Ville de même nom, dont nous parlerons dans la ſuite. De la Vallée de Calchaqui, le Gouverneur entra dans les Plaines, & fit planter dans quelques endroits des Croix, auxquelles il attacha le droit d'aſyle; ce qui imprima aux Infideles une ſi grande vénération pour ce

1573. Signe adorable de notre ſalut, qu'ils éleverent de ſemblables Croix dans toutes leurs Bourgades. Quelque tems après, D. François de Vilagras, qui conduiſoit des Troupes du Pérou au Chili, aïant pris ſa route par le Tucuman, entreprit ſur l'autorité de Prado, prétendant que cette Province dépendoit du Chili. Prado prit les armes pour ſoutenir ſes droits, fut battu & fait Priſonnier; mais Vilagras, content de l'avoir humilié, lui rendit la liberté, à condition qu'il reconnoîtroit le Gouverneur du Chili pour ſon Supérieur.

Il mourut peu de tems après; & D. Pedre de Valdivia, Conquérant & Gouverneur du Chili, envoïa au Tucuman D. François d'Aguirre, pour y commander en qualité de ſon Lieutenant général. D'Aguirre, devenu quelque tems après Gouverneur du Tucuman, fonda en 1562 la Ville de Santiago, par les 28 dégrés de latitude, dans un terrein ſablonneux, mais bien arroſé, & ſous un climat fort chaud. Rio Dolce, ſur lequel il la bâtit, forme en cet endroit une eſpece de Lac, ou plutôt d'Etang, qui a fait donner à la Ville le nom de *Santiago de l'Eſtero*. Deux ans après, ſelon la plus commune opinion, la Ville de Saint Michel fut transférée à vingt-huit lieues au Nord-Oueſt de Santiago, ſur une petite Riviere, qui ſe jette dans Rio Dolce, aſſez près de la plus haute Montagne de cette Liſiere, qu'on appelle *Quebrada de Calchaqui*, dans une fort belle ſituation, & ſur un terrein fertile. Ce fut Dom Diegue de Villaroel, qui, par ordre du Gouverneur, dont il étoit Neveu, fit cette tranſmigration.

Santiago de l'Eſtero.

En 1567, D. Diegue de Heredia, que l'Auteur de la Deſcription du Chaco traite d'Uſurpateur du Gouvernement du Tucuman, bâtit ſur le bord de Rio Salado, une Ville, qu'il nomma *Notre-Dame de Talavera de Madrid*, & qui eſt plus connue ſous le nom d'*Eſteco*, qui eſt celui du lieu où elle étoit ſituée (1). Le P. del Techo prétend que ce fut par les ordres de D. François d'Aguirre, que cette Ville fut bâtie, & par conſéquent plutôt; on pourroit concilier les deux ſentimens, en diſant que D. François d'Aguirre fit conſtruire un Fort en cet endroit, & qu'Heredia en fit dans la ſuite une Ville.

Eſteco.

En 1582, le Licencié D. Hernando de Lerma, Gouverneur de cette Province, fonda dans la Vallée de Salta une Ville, ſous le nom de *San Philippe de Lerma*, environ par

(1) Elle ne ſubſiſte plus.

les vingt-quatre degrés quinze minutes, & qui a presque toujours uniquement été connue sous celui de *Salta*. La situation en est charmante; la Vallée de Salta est environnée de Montagnes assez éloignées, d'où sortent plusieurs Ruisseaux, qui la rendent extrêmement fertile, & y forment des pâturages, qui pourroient nourrir assez de Troupeaux pour en fournir à toutes les Provinces voisines. Peu de tems auparavant on avoit fondé, quinze lieues plus au Nord, une autre Ville, sous le nom de *San Salvador de Jujuy*, laquelle aïant été deux fois détruite par les Indiens du Chaco, fut rebâtie pour la troisieme fois en 1593. Ces trois dernieres Villes ont été fondées pour servir de barriere au Tucuman, contre les Peuples du Chaco, qui n'ont presque jamais cessé de les inquieter, & en ont plus d'une fois ruiné les environs. 1573. Salta. Jujuy.

Il n'étoit pas moins nécessaire de fortifier cette Province du côté du Midi; & dès l'année 1558 D. Hurtado de Mendoze, Fils du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, aïant été nommé Gouverneur du Chili, envoïa au Tucuman, en qualité de Gouverneur, D. Jean Gomez de Zurita, lequel fonda, sur le chemin de Santiago au Chili, une Forteresse, à laquelle il donna le nom de *Cañette*, & qui fut depuis nommée *le nouveau Londres*, en l'honneur de Marie, Reine d'Angleterre, Epouse de Philippe II, Roi d'Espagne, lorsqu'on en fit une Ville, dont il ne reste plus rien. J'ai parlé de la fondation de Cordoue, aujourd'hui la plus considérable Ville du Tucuman, & le Siége de l'Evêché de cette Province. Londres.

Elle est dans le milieu des Terres, presqu'à distance égale de Santafé, & de *Saint Jean de la Frontera*, qui dépend du Chili. Elle n'a point de Riviere, mais un petit Ruisseau, qui après un cours fort limité se perd dans une Lagune, lui fournit beaucoup de Poissons: la chasse ne lui manque pas non plus, & elle a d'ailleurs tous les avantages qu'on peut souhaiter pour une grande Ville, des Campagnes fertiles, des Côteaux agréables, où l'on a planté des Vignes, qui donnent beaucoup de vin. Enfin elle est comme le centre du Commerce & de la communication entre Buenos Ayrès, le Chili & la Province des Charcas. Les Jésuites y ont un grand College avec une Université qui a de la réputation, un Noviciat, & un Séminaire de Nobles, qui porte le nom de Montserrat. C'est peut-être la seule de cette Province, qui mérite le nom de Ville, & qui en ait la forme. Situation de Cordoue.

1573.

Idée des Villes du Tucuman.

Un Jésuite Modénois (1), qui partit pour le Paraguay en 1728, & qui y a terminé sa carriere en peu de tems, nous a représenté dans une de ses Lettres, que feu M. Muratori a fait imprimer à la suite de son dernier Ouvrage (2), celle de *Rioja*, dont nous parlerons dans la suite, & où sa Compagnie a un College, comme un Composé de plusieurs Hameaux, séparés par des champs couverts d'arbres, de buissons & de broussailles; ensorte qu'y étant arrivé, il fut fort étonné de se trouver au milieu de la Ville, & assez près de son College, lorsqu'il s'en croïoit encore bien éloigné. Toutes ne sont pourtant pas absolument aussi champêtres; il y en a même quelques-unes qui sont fermées au moins de palissades; mais la plûpart ne sont guere mieux bâties. Celle des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, si on en excepte les Capitales, ne sont ni mieux bâties, ni plus peuplées.

Mouvement dans le Tucuman.

Le premier, qui ait donné une forme reglée à cette Province, fut Dom Jean Gomez Zurita: il fit heureusement la guerre aux Indiens, & répandit si loin la terreur des Armes Espagnoles, qu'aïant fait en 1558 le recensement de ceux qu'il avoit soumis, de gré ou de force, il s'en trouva jusqu'à quatre-vingt mille dans la seule Jurisdiction de Santiago, qui païoient tribut au Roi Catholique. Ces succès n'empêcherent pas que ce Gouverneur n'encourût la disgrace de celui du Chili, de qui il dépendoit, & qui en 1561 envoïa D. Gregorio Castañeda pour le relever. Zurita refusa de quitter la Place, mais il la défendit mal; il fut défait & envoïé Prisonnier au Pérou. Les affaires de la Province n'en allerent pas mieux, surtout après que Castañeda eut fait démolir la Ville de Londres. Il fallut en 1563 y renvoïer D. François d'Aguirre, qui rétablit assez bien toutes choses; mais à qui on ne donna pas le tems de jouir du fruit de ses travaux, aïant été bientôt rappellé au Pérou. Il paroît que c'est alors que le Tucuman fut déclaré relever immédiatement des Vicerois du Pérou, & du ressort de l'Audience roïale des Charcas.

Etendue & situation du Chaco.

J'ai dit que cette Province est séparée de celles du Paraguay & de Rio de la Plata, qui n'en firent assez long-tems qu'une seule, par le Chaco, qui n'est point soumis, & qui

(1) Le P. Gaetan Cattaneo.

(2) *Il Christianissimo felice nelle Missioni de Padri della Compañia de Jesu nel Paraguay.*

entre

entre néanmoins si nécessairement dans cette Histoire, que je ne puis me dispenser de le bien faire connoître, & de donner une idée générale de ses Habitans. J'ai déja remarqué que le P. Loçano donne à ce Païs une étendue, qui borne les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata du côté de l'Occident au grand Fleuve qui porte ces deux noms, mais sauf le droit de ces deux Provinces, de celle du Tucuman, & même de celle des Charcas, lesquelles peuvent avoir aussi des prétentions sur ce que cet Auteur comprend sous le nom de Chaco, qui ne reconnoissent point de limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. 1573.

Quoi qu'il en soit, voici ce que l'Historien, que je viens de citer, nous apprend de ce grand Païs. Le nom de *Chaco* ne paroît pas ancien, & il n'en est pas même fait mention sous ce nom dans la Vie de S. François Solano (1), Religieux de l'Ordre de S. François, qui a parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y répandre la lumiere de l'Evangile. Mais dans la Langue Quitchoane, qui est la Langue naturelle du Pérou, on appelle *Chacu*, ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette Partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses, par le moïen des battuës; & on a donné le même nom au Païs dont nous parlons, parceque quand François Pizarre se fut rendu maître d'une grande partie de l'Empire Péruvien, un très grand nombre de ses Habitans s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît qu'on n'a compris d'abord sous ce nom, que le Païs qui est renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco Mayo, & la Riviere rouge, & qu'on l'a étendu plus loin dans la suite, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens, qui s'y étoient réfugiés pour défendre leur liberté contre les Espagnols.

Qualité du Païs, & ses Montagnes.

Tous ceux, qui ont parlé du Chaco, s'accordent à nous le représenter comme un des plus beaux Païs du Monde; mais cela n'est exactement vrai, que de la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vûe de Cordoue, & s'étend en tournant de l'Occident au Nord jusqu'à la nouvelle Ville de Santa Cruz de la Sierra, forme de ce côté-la une barriere si bien gardée, sur-

(a) Canonisé en 1725.

1573. tout dans ce qu'on appelle *la Cordilliere des Chiriguanes*, qu'il est inaccessible par tous ces endroits. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, que l'air y est toujours d'une sérénité qu'aucun nuage n'altere, & que rien n'y borne la vûe. Mais les vents y sont si impétueux, que souvent ils enlevent les Cavaliers de dessus leurs chevaux, & que pour y respirer à son aise, il faut chercher un abri. La fraïeur que pourroit causer la vûe des précipices, qui les séparent, seroit seule capable de faire tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous ses pieds, n'en cachoient la profondeur.

Des Mines & des Rivieres.

On ne sauroit guere douter que ces Montagnes, qui sont une des Branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines : on y en a même découvert depuis peu; mais on ne nous a point encore instruits de ce qu'elles contiennent. Cependant la tradition constante du Pérou est que les *Chicas* & les *Orejones*, qui habitoient autrefois dans ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & les autres dans l'Île qui est au milieu du Lac des Xarayez, comme je l'ai déja dit, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, Capitale du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols dans cet Empire. Il sort aussi de ces Montagnes une assez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, pour la plûpart, sont fort saines, & qui contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco; sans compter celles qui coulent au Nord, comme le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargent dans le *Mamoré*, avec lequel j'ai observé qu'elles entrent dans le Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco, sont le *Pilco Mayo, Rio Salado* & *Rio Vermejo*.

Le Pilco Mayo.

Le Pilco Mayo est la plus grande des Rivieres du Chaco, & suffiroit seul pour l'enrichir, s'il étoit toujours navigable; mais en bien des endroits il n'a pas assez d'eau, & en d'autres il en a trop. Il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou; & on prétend qu'une petite Riviere, nommée *Tarapaya*, que le Pilco Mayo reçoit assez près de sa source, & qui arrose le Potosi, lui porte une assez grande quantité d'argent, qu'on ne sauroit en retirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Des Mineurs ont supputé, dit-on, qu'en cinquante-six ans, depuis l'année 1545, jusqu'en 1601, cette perte étoit de quarante millions. On ajoûte qu'il passe aussi, par la même voie dans le Pilco Mayo tant de vif-argent, que pendant plu-

sieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Le Pilco Mayo, au sortir des *Plaines de Manso*, qu'il traverse, se sépare en deux bras, qui sont navigables pour d'assez gros bateaux, & dont le plus septentrionnal a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à l'entrée du Pilco Mayo dans le Chaco, que l'on commence à y trouver des Poissons; mais on y trouve aussi beaucoup de Caymans. 1573.

Les deux bras de cette Riviere se déchargent dans le Paraguay; l'un y entre un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, & l'autre un peu au-dessus de l'Assomption, qui par-là se trouve dans une Île dont la largeur moïenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingts. Elle est assez basse, & par conséquent marécageuse jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent, & même avec Rio Vermejo, & qu'après qu'ils sont rentrés dans leur lit, il reste plusieurs Lagunes dans le terrein qu'ils ont couvert, & qui ne tarissent jamais. Garcilasso de la Vega dit que le nom de Pilco Mayo, ou *Pilco Mayu*, signifie en langue Quitchoane, *Riviere des Moineaux*, & que l'*Araguay*, qui est le plus septentrionnal de ses deux bras, veut dire en langue Guaranie, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, & ne pas s'engager dans les Lagunes qui y communiquent, & forment une espece de Labyrinthe, d'où il ne seroit pas facile de se tirer.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du Passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on n'y navige point sans danger. Arrivé à l'endroit où étoit la Ville d'Esteco, il change son premièr nom en celui de *Rio de Valbuena*, & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, pendant environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qui diminue à mesure qu'il reçoit d'autres Rivieres. On attribue cette couleur au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere entre au sortir de sa source. Elle ne commence à porter le nom de Riviere salée, qu'à la hauteur de Santiago, & on ne nous a point appris ce qui le lui a fait donner. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & se joignant avec une petite Riviere,

1573. qu'on a nommée *Saladillo*, elle forme une Île, qui fait comme un arc, dont le Fleuve fait la corde, & cette courbure porte le nom de Rio de *Coronda*.

Rio Vermejo.

Rio Vermejo traverse le Chaco du Nord-Ouest au Sud Est, & change aussi fort souvent de nom. Je n'ai trouvé nulle part pourquoi on a donné à cette Riviere celui de Riviere *vermeille*, & qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio Grande*. Son cours est si tranquille, que partout on pourroit presqu'aussi aisément la remonter que la descendre, surtout quand il souffle un petit vent du Midi, qui s'y leve tous les matins vers les neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. D'ailleurs tous ses bords sont charmans; elle est fort poissonneuse, & l'on attribue beaucoup de vertus à ses eaux : car on prétend qu'elles sont souveraines contre la Gravelle, la Pierre, tous les maux d'urine, la Colique, la Goute, l'Hydropisie, & les indigestions. Elle tire, dit on, la plûpart de ces vertus d'une herbe qui est fort commune sur ses bords, & que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On assure encore que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse sans en avoir les rides & sans être sujets à aucune maladie.

Il faut apparemment rabattre quelque chose de tout cela; mais la tradition constante des Espagnols est que de tous les Soldats qui, sous les ordres de D. Martin de Ledesma Valderanna, Gouverneur du Tucuman, travaillerent depuis l'année 1628 jusqu'en 1635, à bâtir la Ville de *Santiago de Guadalcazar*, aucun ne mourut, ni même ne fut malade, quoique le seul remuement des terres fût capable de causer des maladies. On dit encore que D. Estevan de Urizar, qui en 1710 & 1711 entra, comme nous le verrons dans la suite, avec des Troupes dans le Chaco, & y côtoïa long-tems la Riviere rouge, qui de ce côté-là porte le nom de *Rio Grande*, y étant arrivé fort indisposé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il recouvra une santé parfaite, & en jouit sans aucune altération pendant ces deux Campagnes, quoiqu'il ne s'y fût nullement ménagé. C'est dans une Lagune, que forme cette Riviere sous le nom de *Rio Grande*, que l'on a pêché les perles dont j'ai parlé dans le premier Livre de cette Histoire.

Autres Rivieres du Chaco.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque chose de remarquable. Il y en a une dont les eaux sont vertes; & on l'appelle *Rio verde*. On ne sauroit dire d'où leur vient cette

couleur, qui n'empêche point qu'elles ne ſoient fort ſaines, & agréables même à boire. Cette Riviere ſe décharge dans le Paraguay, environ ſoixante lieues au-deſſus de l'Aſſomption. On avoit bâti ſur ſes bords une Ville, qui portoit le nom de *Nueva Rioja*, mais elle n'a pas ſubſiſté long tems. Une autre Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui deſcend de la Cordilliere Chiriguane, & coule entre le Pilco Mayo & Rio Vermejo, mais que je ne trouve point marquée dans les Cartes, a ſes eaux fort ſalées. Quelques-unes rentrent dans le ſein de la Terre, comme je l'ai déja dit de celles du Tucuman.

1573.

Climat & fertilité du Chaco.

Il en ſort un ſi grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle eſt couverte, & qui eſt auſſi la ſaiſon des pluies, elles ſe débordent, & ne font plus d'une partie du Chaco, qu'une vaſte Mer; & que toute l'année il y reſte quantité de Lagunes, qui ſe trouvent remplies de Poiſſons. Ces inondations ſont ſurtout ſi grandes à la décharge des Rivieres, qui tombent dans le Paraguay & dans Rio de la Plata, & ſouvent ſi ſubites, que ſes Habitans ſont obligés de s'embarquer dans des Pirogues, ou de monter au haut des arbres, & d'y reſter juſqu'à ce que les eaux ſe retirent, ou qu'ils trouvent quelqu'autre moïen de ſe mettre en ſûreté.

Mais ces inconvéniens ſont bien compenſés par les avantages, qu'on retire de ces grandes crues d'eau; car à peine ſont-elles paſſées, que les Plaines du Chaco ſont comme de grands parterres, qui conſiderées du haut des Montagnes, forment un coup d'œil, que rien n'égale peut-être dans la Nature. Que ſeroit-ce, ſi ce beau Païs étoit habité par des Peuples induſtrieux, qui travaillaſſent à corriger ce qu'il a de plus incommode, & ſuſſent tirer partie des avantages que la Nature y préſente? Mais ceux du Chaco ſe contentent de remuer un peu la terre, quand elle eſt découverte; & il eſt vrai, qu'indépendamment même de ce leger travail, elle leur fournit de grandes reſſources pour la vie; car elle produit d'excellens fruits en abondance, & la chaſſe ſeule avec la pêche ſuffiroit pour leur ſubſiſtance.

Des Forêts & de la température de l'air, & des arbres.

Une partie de cette Province eſt couverte de vaſtes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qu'on trouve dans le creux des Arbres, qui ſont comme autant de réſervoirs d'une eau très claire, & très bonne à boire. Les chaleurs devroient naturellement y être exceſſives, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du

T iij

1573. sec ; mais le vent de Sud, qui y souffle régulierement tous les jours, le rafraîchit beaucoup. Dans les Parties méridionales il fait quelquefois des froids très durs & très piquans. Les Arbres que nous avons en Europe y sont assez rares ; mais on y en voit qui valent bien ce que nous avons de meilleur en ce genre.

Le long d'une petite Riviere, appellée *Sinta* il y a des Cédres, qui surpassent en hauteur tous ceux que nous connoissons ; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, qui n'a pas subsisté long-tems, il y en a des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le *Quinaquina* y est fort commun : c'est un grand Arbre, dont le bois est rouge, de bonne odeur, & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une feve plus grosse que celle des autres Arbres de cette espece, fort dure & médicinale. On y voit des Forêts entieres de Palmiers de dix, de huit, & de 12 lieues de long. Le cœur de ces Arbres, cuit avec la moelle, est d'un très bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco Mayo, sont aussi hauts que les plus grands Cédres. *Le Rival* est un Arbre tout hérissé d'épines assez larges & fort dures. Ses feuilles mâchées passent pour être souveraines contre tous les maux des yeux ; son fruit est doux & agréable. Il y a deux especes de *Gayac*, dont la plus estimée est ce que les Espagnols nomment *Palo Santo*.

Des Simples. Le nombre des Simples, qu'on a trouvés dans le Chaco, est infini ; & le Pere Loçano ne craint point d'avancer qu'on y a découvert des spécifiques contre tous les maux. On pourroit peut-être dire sans exagération la même chose de tous les Païs habités & habitables ; car quelle difficulté y auroit-il à croire que l'Auteur de la Nature n'a refusé à aucun Climat les remedes simples & naturels, qui y sont nécessaires ? Ne voïons-nous point partout les Animaux, conduits par le seul instinct, y avoir recours dans leurs besoins, & en user avec plus de succès que nous ; & il en est de même des Indiens, comme si cet instinct, qui conduit si bien les Brutes dans toutes les parties du Monde, venoit au secours des Hommes, qui n'ont point la ressource de l'art, ou que la nécessité les rendît plus attentifs à étudier la Nature, sur laquelle l'art doit toujours fonder ses principes & ses regles. Enfin, on fait au Chaco du pain & de très bonnes boissons de plusieurs graines & autres fruits de la terre : mais les Indiens en abusent souvent

pour en faire des boiſſons fortes, qui les jettent dans tous les excès, que l'ivrognerie entraîne avec elle. 1573.

Les Lions du Chaco ont le poil rouge & fort long. Ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils ont peur & s'enfuient quand ils entendent un Chien aboïer, & qu'ils ſe laiſſent prendre quand ils n'ont pas le tems de grimper ſur un arbre. Les Tigres y ſont de la même grandeur & pour le moins auſſi féroces que ceux du Tucuman; mais ils perdent toute leur force, quand ils ſont bleſſés au rable dans la région des reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons chaſſeurs dans l'eau que ſur terre. Il y a dans cette Province des Sangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les Lievres, les Cerfs, les Autruches, les Loups marins, y ſont com medans les Provinces voiſines. Les Chevres noires & rouges y ſont les mêmes que dans le Tucuman; on n'en voit de blanches, que le long du Pilco Mayo. On y compte ſix eſpeces d'Oies, & on y trouve des Volailles de toutes les ſortes. Des Animaux.

Ce que les Eſpagnols appellent la grand'Bête eſt l'*Anta* ou *Danta*, dont j'ai déja parlé; & il paroît par ce que le Pere Loçano en dit, que celui du Chaco eſt un peu différent de celui,dont j'ai donné la deſcription d'après le Pere de Montoya. Cet Animal, dit l'Hiſtorien du Chaco, a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a ſur le muſeau une trompe, qu'il allonge quand il eſt en colere; ſa queue eſt courte, ſes jambes déliées, ſes dents ſont pointues; il a deux eſtomacs, dont l'un lui ſert de magaſin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri, & des pierres de Bezoar, qu'on eſtime des meilleures qui viennent de l'Amérique. Sa peau durcie au Soleil, & paſſée en bufle, eſt impénétrable aux coups de feu, & ſa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de ſon pied gauche de devant a la même vertu, que celle qu'on attribue à celle de l'Elan, ou Orignal du Canada, & il en fait le même uſage dans les accès d'épilepſie, ou de quelqu'autre maladie ſemblable, à laquelle il eſt ſujet. Enfin on aſſure que quand il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui à uſer du même remede.

Le *Guanaco*, ou *Huanaco*, connu en Angleterre ſous le nom de *Wanotra*, qu'apparemment d'autres Peuples de l'A- Du Guanaco ou Huanaco.

1573. mérique lui donnent, est commun au Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. L'Indien, qui le premier le fit connoître aux Espagnols, fut, dit-on, massacré par ses Compatriotes. Je ne sais s'il a peuplé en Angleterre, où, en 1723, on en porta une couple qui avoit été achetée à Buenos Ayrès. Cet Animal est une espece de petit Chameau; son unique défaut est sa salive, qu'il jette sur le Chasseur, & qui lui donne la galle. On ne le voit presque jamais qu'en troupe, si ce n'est peut-être dans les Païs déserts; & quand il paît dans une campagne, il y en a toujours un qui est en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres, par une espece de hennissement, de l'approche des Chasseurs; alors tous se réfugient dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, d'un assez bon goût, mais un peu seche.

Autres Animaux.

Les autres Animaux, qu'on trouve dans le Chaco, sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas differer de la Bête puante du Canada; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; les Indiens sont fort friands de sa chair, aussi-bien que de celle de la *Loutre*, qui est fort commune dans ce Païs, & a le poil très fin: l'*Iguana* qui ressemble beaucoup à l'Iaguana de l'Île Espagnole: le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison; c'est une écaille très dure, sous laquelle il se replie tout entier. Il a la figure d'un Porc, & avec ses pattes & son museau il se creuse un trou en terre de trois à quatre pieds de diametre, où il se tapit; des écailles de dessous son ventre il sort un poil fort long & fort épais, & sa chair a un fumet assez désagréable au goût. On dit que quand il pleut il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il reste ensuite tout un jour dans cette posture, attendant que quelque Daim alteré, vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussitôt que le Daim y a fourré son museau, il se trouve pris, sans pouvoir respirer, & que quelqu'effort qu'il fasse pour se dégager, il n'en peut venir à bout; de sorte qu'il est bientôt étouffé, & sert de pâture au Quinquinchon. Des Anglois présenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi de la Grande Bretagne.

Il y en a une autre espece, qu'on appelle au Paraguay *Tatou*, & au Tucuman, *Mulica*, ou *Bulica*, dont on dit que, quand il est retiré dans sa coque, il est rond comme

une

une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & sa chair ne differe en rien de celle du Cochon de lait : il s'en trouve aussi au Bresil & dans l'Île de la Grenade. Enfin dans les Vallées, qui séparent les Montagnes par où l'on entre dans le Chaco, il y a une espece de Moutons, qu'on appelle *Llamaez*, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux, s'ils avoient une bosse. Les Indiens s'en servent comme de Bêtes de charge ; mais leur pas est si lent, qu'il est impossible de leur faire faire plus de trois lieues par jour ; & si la lassitude les oblige de se coucher, ils se laisseroient plutôt tuer, que de se lever avec leur charge. 1573.

Des Animaux venimeux.

Quelques Auteurs ont avancé que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux, cependant on y en a trouvé un assez grand nombre ; mais on ne manque nulle part de contrepoison contre leur venin. Les plus souverains sont l'herbe de de Vipere, & le Contrayerva mâle & femelle. Le Pere Loçano croit que l'herbe de Vipere est le *Trissago* de Dioscoride ; les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou le *Soliman de la Tierra*, la feuille de Tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, l'os de la jambe d'une Vache, grillé, & appliqué sur la plaie. Pour rendre ce dernier Antidote plus efficace, on lave l'os avec du vin & du lait, & on le laisse sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache, ce qui arrive quand il n'y reste plus de venin.

Des Abeilles.

Il seroit étonnant que dans un si beau Païs il n'y eût point d'Abeilles. Toutes les Forêts en sont pleines, & dans plusieurs il n'y a presque pas un seul Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une Ruche. Il est vrai que les Guêpes font une cruelle guerre à ces précieuses Mouches ; mais cela n'empêche point que le Chaco ne puisse fournir du Miel & de la Cire à une grande partie de l'Amérique, & il n'y en a nulle part ailleurs, que l'on sache, d'une plus excellente qualité. On ne nous dit rien des Oiseaux du Chaco, qui sont apparemment les mêmes que dans les Provinces voisines. Le silence des Historiens sur leur chant, donne lieu de croire que dans cette Province, non plus que dans tout le reste du Nouveau Monde, ils ne charment point autant les oreilles par leur ramage, que les yeux par la vivacité & la variété de leur plumage.

Du nombre des Habitans du Chaco.

A juger par le nombre des Nations du Chaco, dont le Pere Loçano nous a donné la liste, on s'imagineroit qu'il n'y a point au Monde de Païs plus peuplé, & il l'est en effet

1573. plus qu'aucun de ceux qui l'environnent ; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit autant qu'il devroit l'être, vû la douceur de ſon climat, & la fertilité de ſon terroir. Chacune des Nations qui l'habitent ne pouvant, l'une portant l'autre, peupler trois ou quatre Bourgades raiſonnables ; ce qui n'eſt pas après tout auſſi étrange qu'on le croiroit. Car bien des expériences nous ont appris, que les Païs les plus favoriſés de la Nature ne ſont pas toujours ceux, où les Hommes multiplient davantage ; ce qui vient ſans doute de ce que la facilité d'y vivre ſans preſqu'aucun travail, y rend les Hommes plus pareſſeux, moins prévoïans, plus indépendans, & par une conſéquence néceſſaire, plus vicieux ; d'où il arrive encore que vivant au gré de leurs paſſions, & ne pouvant ſouffrir aucun frein, ils deviennent barbares & ſauvages, n'ont entr'eux aucune ſociété, & donnent dans les plus grands excès de la débauche, ſurtout dans l'ivrognerie, d'où naiſſent les querelles & les guerres ſouvent interminables, qui font périr plus d'Hommes, qu'il n'en peut naître. Auſſi les voit-on diminuer de la maniere la plus ſenſible.

D'ailleurs une Tradition, aſſez récente encore dans cette partie de l'Amérique méridionale, nous apprend que les maladies épidémiques cauſées par la corruption de l'air dans des Régions voiſines du Chaco, & ſurtout dans le Tucuman, en on fait ſortir quantité d'Habitans, qui ſe ſont réfugiés dans cette Province, où ils ont porté la contagion, qui n'y avoit preſque point encore pénetré. Nous avons vû que la crainte des Eſpagnols obligea un grand nombre de Péruviens d'abandonner leur Patrie ; & le Chaco a profité plus qu'aucun autre Païs de la néceſſité, où ils étoient d'aller chercher ailleurs des retraites pour s'y mettre à l'abri des pourſuites de ces Conquérans. Mais ces tranſmigrations n'ont pu ſe faire ſans perdre beaucoup de monde ; & une vie errante, telle qu'a dû être long-tems celle de ces Fugitifs, avant que de ſe fixer, n'étoit pas bien favorable à leur multiplication.

Deux Nations ſingulieres du Chaco.

Rien ne fait mieux ſentir le mêlange des Nations, dont le Chaco eſt peuplé, que la différence de leurs caracteres & de leurs uſages. Elles ne laiſſent pourtant pas de ſe reſſembler en bien des choſes, & c'eſt le fruit des rapports néceſſaires qu'elles ont entr'elles, & de ce qu'elles ont été contraintes de ſe réunir ſouvent pour défendre leur liberté, principalement contre les Eſpagnols, qui les environnent de toutes

parts, & à qui la beauté de leur Païs, & l'envie de se délivrer de si fâcheux Voisins, font continuellement faire de si grands efforts pour s'en rendre les Maîtres. Je ne ferai connoître, qu'à mesure que l'occasion se présentera, ce qui les distingue les uns des autres; mais je n'ai pas cru devoir me dispenser de rapporter ici ce que le Pere Loçano nous apprend de deux de ces Nations, qui ont quelques chose de si singulier, que je n'aurois jamais osé en faire mention, sur tout autre témoignage que celui de ce Missionnaire, qui après avoir avoué qu'il ne les a point vûes, ajoûte qu'il a eu toute les preuves, qu'on pourroit souhaiter de la vérité du récit qu'on lui en a fait. 1573.

La premiere est celle des *Cullus* ou *Culluges*, & en Langue Quitchoane *Suripchaquins*, ce qui signifie pieds d'Autruche. On les a ainsi nommés, parcequ'ils n'ont point de molet aux jambes, & qu'à leurs talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des Autruches. Leur taille est presque gigantesque, & il n'est point de Cheval qui puisse les atteindre à la course. Ils sont fort belliqueux, & sans autres armes que la lance ils ont presqu'entiérement détruit la Nation des *Palomos*, autrefois très nombreuse. La seconde n'a rien de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des Culluges. Ce que le Pere Loçano en a écrit, est copié sur une Lettre du Pere Gaspar Osorio, dont nous rapporterons dans la suite le glorieux Martyr, & qui a prêché l'Evangile à ces Indiens: voici ce qu'il en a écrit au Pere François Truxillo, son Provincial.

Il ne les nomme pas, & il se contente de dire qu'il les a rencontrés sur la petite Riviere de Tarija, assez près de l'endroit où avoit été bâtie la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé. Après avoir dit qu'en levant le bras, autant qu'il lui étoit possible, il n'avoit pu atteindre à la tête de ces Indiens, il ajoûte que ce qui l'avoit encore surpris davantage, étoit la délicatesse & la richesse de leur Langue, la beauté de leur caractere, leur politesse, la vivacité & la pénétration de leur esprit. Dans une autre Lettre, que le saint Martyr écrivit peu de tems avant sa mort au Pere Mutio Vitelleschi, son Général, il paroît regreter beaucoup qu'on n'ait pas mieux traité une Nation si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie, & qu'on n'ait pas commencé par lui faire goûter les maximes de notre sainte

1573. Religion, avant que de lui imposer un joug, qu'on lui rendoit de jour en jour plus pesant. Je reviens aux autres Peuples du Chaco.

Des Peuples du Chaco en général.

Généralement parlant ils sont d'une taille avantageuse, & on en a trouvé, dit-on, qui avoient plus de sept pieds de haut. Ils ont les traits du visage fort différens des nôtres; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air qui effraie d'abord. Aussi prétendent-ils par-là intimider leurs Ennemis. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec réputation en Europe, aïant été commandé pour marcher contre des Indiens du Chaco, qui n'étoient pas fort éloignés de Santafé, fut si épouvanté à leur aspect, qu'il tomba en foiblesse. La plûpart vont tout nus, & n'aïant absolument sur eux qu'une ceinture de corde, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs; mais dans les Fêtes publiques ils portent sur la tête des bonnets de ces mêmes plumes. Lorsqu'il fait grand froid ils se couvrent d'une espece de cape de peaux assez bien passées, & ornées de figures en couleurs. Parmi quelques Nations les Femmes ne sont pas plus couvertes que les Hommes.

Les défauts communs à tous ces Peuples, sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie; tous ont de la vivacité, mais l'esprit fort bouché sur tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Ils n'ont, à proprement parler, aucune forme de Gouvernement; cependant ils ont des Caciques dans chaque Bourgade, mais ces Chefs n'ont d'autorité qu'autant qu'ils savent se faire estimer. Plusieurs sont errans, n'ont aucune demeure fixe, & portent avec eux tous leurs meubles, qui consistent en une Natte, un Hamach & une Calebasse. Les Cabannes de ceux qui vivent dans des Bourgades, ne sont, parmi plusieurs Nations, que de méchantes Huttes de branches d'arbres, & couvertes de paille, ou plutôt d'herbes. Il paroît que les plus voisins du Tucuman sont plus vêtus & mieux logés.

Leur boisson favorite est la *Chica*, dont j'ai parlé; ils s'assemblent pour en boire, pour danser & pour chanter; ce qu'ils font jusqu'à ce que tout le monde soit ivre. Alors on se querelle, on n'est pas long-tems sans en venir aux coups, & il est rare que la Fête finisse sans qu'il en coûte la vie à quelques-uns, ou du moins sans effusion de sang. Souvent on profite de ces occasions pour se venger de ses Ennemis. Les Femmes

boivent aussi quelquefois jusqu'à perdre la raison; mais pour l'ordinaire, quand elles se trouvent dans ces Assemblées, dès que les têtes commencent à s'échauffer, elles se retirent, & emportent avec elles toutes les armes, autant qu'il leur est possible. Il faut peu de choses pour allumer une guerre entre ces Nations; mais la haine, qu'elles portent aux Espagnols, les réunit aisément contre cet Ennemi commun, avec qui elles ne se reconcilient jamais sincérement. 1573.

Presque tous ces Indiens sont Anthropophages, n'ont d'autre occupation, que la guerre & le pillage, & ils se sont rendus formidables à leurs Voisins par l'acharnement qu'ils font paroître, quand ils sont obligés de se battre en Plaine, & plus encore par les stratagêmes, qu'ils imaginent pour surprendre, particuliérement les Espagnols. Par exemple, s'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'est rien qu'ils n'emploient pour endormir, ou pour écarter ceux, à qui elle appartient. Ils épieront pendant des années entieres le moment de les surprendre sans s'exposer: ils ont toujours des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, & se traînent, s'il le faut, sur leurs coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. Des Espagnols se sont imaginés, que par une vertu magique ils prenoient la forme d'un Animal domestique, pour examiner ce qui se passoit chez eux, & tous n'aiment point à se battre contr'eux à armes égales, quand ils les ont surpris, parcequ'alors le désespoir les rend furieux. On a même vû des Femmes vendre bien cher leurs vies à des Soldats les mieux armés.

Leurs armes. Comment ils traitent leurs Prisonniers.

Leurs armes ne sont point différentes de celles des autres Indiens de ce Continent; ce sont l'arc, la fleche, le macana, & une espece de lance ou de javelot d'un bois très dur, bien travaillé, & qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force, quoiqu'il soit très pesant, car il est de la longueur de quinze palmes & assez gros. Sa pointe est de corne de Cerf, avec une languette crochue, qui fait qu'on ne peut la retirer de la plaie sans l'aggrandir considérablement. Il est attaché à une corde, par le moïen de laquelle on le retire dès qu'il a frappé son coup, desorte qu'il faut se laisser prendre, quand on en est percé, ou se déchirer dans l'instant la partie blessée pour se dégager. Ordinairement, dès que ces Barbares ont fait un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson, puis ils lui arrachent la peau de la tête, la gardent comme un monument de leur victoire, & en font parade dans leurs Fêtes.

1573. Leur adresse à monter à cheval.

Ils sont habiles & hardis Cavaliers, & les Espagnols ne sont pas à se repentir d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. Ces Indiens les arrêtent à la course, & sautent dessus indifféremment par les côtés & par la croupe, sans autre avantage, que de s'appuïer sur leurs javelots pour s'élancer. Ils ne se servent point d'étriers, & avec un simple licou ils manient leurs chevaux comme ils veulent, & les font voler de maniere que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme la plûpart sont toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure, & le P. Loçano assure avoir vû la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crane un demi doigt d'épaisseur.

Differens visages de ces Peuples.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme font les Moresques en Afrique & en Espagne : les Meres piquent même leurs Filles dès qu'elles sont nées ; & parmi quelques Nations elles arrachent à tous leurs Enfans le poil dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au haut de la tête. Toutes ces Femmes sont très robustes, elles enfantent fort aisément ; & dès qu'elles sont délivrées, elles vont se baigner & laver leurs Enfans dans la Riviere, ou dans la plus prochaine Lagune. Leurs Maris les traitent durement, peut-être parcequ'elles sont jalouses, & de leur côté elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. Les Morts sont enterrés au lieu même où ils ont expiré ; on plante un javelot sur la fosse, & on y attache le crane d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol, quand on peut en avoir. Ensuite on abandonne la place ; on évite même d'y passer jusqu'à ce que le Défunt soit totalement oublié.

Origines des Chiriguanes.

Le plus grand obstacle que les Espagnols aient rencontré à réduire le Chaco sous leur Empire, & les Missionnaires pour y planter la Foi, est venu des *Chiriguanes*. Les sentimens sont fort partagés sur l'origine de cette Nation. Le P. del Techo (1) & le P. Pierre Fernandez (2) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Guzman, qu'ils descendent de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia à son retour du Pérou, & qui craignant que les Portugais du Bresil ne voulussent venger sa mort, se réfugierent dans cette partie des Montagnes du Pérou, qu'on appelle la *Cordilliere Chiriguane*. Le P. Fernandez ajoûte qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais

(1) *Historia Paraquariensis*. Liv. XI. (2) *Relacion Historial de los Chiquitos*.

Garcilaſſo de la Vega, dont l'autorité me paroît ſupérieure à celle de Guzman, dit que l'Inca Yupangui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de ſoumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils étoient fort décriés pour leur cruauté, & avoient la réputation d'être très braves; & il ajoûte que l'expédition de l'Inca ne réuſſit point. D'autre part, il eſt certain qu'ils n'ont point d'autre langue que celle des Guaranis; ainſi on ne peut ſe diſpenſer de les regarder comme une Colonie de cette Nation, qui en a fondé tant d'autres au Paraguay & au Breſil, où leur langue ſe parle, ou du moins s'entend partout. 1573.

Leur animoſité contre les Eſpagnols.

Quoi qu'il en ſoit, les Eſpagnols n'ont point d'Ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, qui ſont répandus en pluſieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, des Charcas & du Chaco; & quoique dans ces derniers tems ils aient eu parmi eux des Alliés, qui les ont bien ſervis, ils ne peuvent jamais bien compter ſur eux, qu'autant qu'ils ſeront en état de s'en faire craindre; ce qui n'eſt pas aiſé. On ne connoît point, dans toute cette partie de l'Amérique, de Nation plus fiere, qui ait le cœur plus dur, l'eſprit plus inconſtant, ni qui ſoit plus perfide. Si les Miſſionnaires n'ont pas encore perdu toute eſpérance de les gagner à Jeſus-Chriſt, c'eſt qu'ils ne ſe croient pas permis de déſeſpérer jamais des miſéricordes du Seigneur.

Leur oppoſition au Chriſtianiſme.

Mais à en juger par leur caractere & par la principale raiſon qui les éloigne du Chriſtianiſme, je veux dire la défiance où ils ſont des Eſpagnols, il ne faut rien moins qu'un miracle pour en faire de véritables & de conſtans Adorateurs du vrai Dieu. Car, en premier lieu, ils ſont perſuadés qu'ils ne ſe ſeroient pas plutôt déclarés Chrétiens, qu'ils deviendroient les Eſclaves des Eſpagnols. La ſuite de cette Hiſtoire fera connoître, & par les tentatives inutiles qu'on a faites pour les réduire ſous le joug de Jeſus-Chriſt, & par ce qui les a fait échouer, qu'ils ſont dans le cas de ceux dont parle le Sauveur du Monde, quand il ordonnoit à ſes Apôtres de ſecouer la pouſſiere de leurs pieds en ſortant de chez eux.

Le P. Ignace Chomé, Jéſuite Valon (1), qui les a vûs de plus près que perſonne, & qui a porté la longanimité à leur égard auſſi loin que peut faire un Miniſtre du Seigneur, s'en-

(1) Voïez ſa Lettre au XXIV Volume des Lettres édifiantes & curieuſes, page 374.

1573. tretenant un jour avec un de ces Infideles, & lui disant tout ce qu'un zele éclairé peut inspirer pour engager un Idolâtre dans la voie du salut, ce Barbare, après l'avoir écouté fort tranquillement, lui dit : » Tu te donnes bien des peines inu-» tiles, nous avons (en lui montrant son poing) le cœur plus » dur que cela. Tu te trompes, répliqua le Missionnaire, vo-» tre cœur est comme un rocher : ni plus, ni moins, répartit » le Chiriguane, mais en même tems nous sommes plus » adroits & plus rusés que tu ne penses. Il n'est point d'Hom-» me, quelque fin qu'il soit, que nous ne trompions, ou il » faut qu'il soit bien sur ses gardes; & c'est, ajoûte le Pere » Chomé, cette mauvaise subtilité, qui met un des plus » grands obstacles à leur conversion. Ils sont, continue-t-il, » naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, » & leurs bons mots ont du sel; lâches pour l'ordinaire, quand » ils trouvent de la résistance, mais fiers jusqu'à l'insolence, » quand ils s'apperçoivent qu'on les craint.

Expédition malheureuse contr'eux.

Toutes les forces du Tucuman ne pourroient pas les réduire, & ils le savent bien : aussi ont-ils fait impunément bien des ravages dans cette Province, & le malheureux succès d'une Expédition que D. François de Tolede, Viceroi du Pérou, tenta en 1572 pour les soumettre, a beaucoup servi à les rendre encore plus insolens. On eut beau dire à ce Seigneur, pour le détourner de cette entreprise, qu'assurément il ne s'en tireroit pas à son honneur, il n'écouta personne, & s'étant engagé avec trop de confiance dans leurs Montagnes, il fut arrêté partout, eut bien de la peine à se sauver fort en désordre, & fut obligé d'abandonner ses bagages, pour assurer sa retraite.

Leurs mœurs.

Il paroît que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais souvent parmi les Prisonnieres qu'ils font en guerre, ils choisissent les plus jeunes Filles pour leur servir de Concubines, & les menent partout avec eux. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes Hommes : aujourd'hui pleins de raison & d'un très bon commerce, & demain pires que les Tigres de leurs Forêts. Pour l'ordinaire il n'est rien qu'on n'obtienne d'eux, quand on les prend par l'intérêt; au lieu que quand ils n'ont rien à espérer, tout Homme est leur Ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées parmi eux aussi loin qu'elles peuvent aller parmi des Barbares; & faut-il être surpris que les

les grandes vérités du Christianisme fassent si peu d'impression sur eux, que quand on leur parle du feu de l'Enfer, ils répondent froidement qu'ils trouveront bien le moïen de l'éteindre? 1573.

Quelques autres nations du Chaco plus pacifiques.

En suivant la Riviere rouge, & tirant vers l'Orient, on trouve plusieurs Nations assez pacifiques, qui n'attaquent jamais personne, & qui se réunissent pour leur défense commune, dès qu'une seule est attaquée. Un Auteur (1) Espagnol dit qu'on croit que ces Peuples avoient reçu le Baptême peu de tems après l'arrivée des premiers Espagnols dans ces Provinces; mais qu'en aïant été vexés, ils se sont éloignés; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, & surtout la Priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent de tems en tems; qu'ils cultivent la terre & nourrissent des Bestiaux. En 1710, D. Estevan de Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'original comme une sauve-garde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Une des conditions de ce Traité étoit qu'on leur donneroit un Missionnaire; mais il y survint des difficultés dont on ne nous a point instruits, & qui ne permirent pas de la remplir. Ces Indiens sont d'ailleurs d'un très bon naturel, & reçoivent les Etrangers qui passent chez eux avec beaucoup de cordialité: c'est tout ce que j'en ai pu apprendre. Le Docteur Xarque ne les nomme point.

Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco.

Dom André Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, est le premier qui aît formé le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille; il y envoïa en 1556 le Capitaine André Manso, dont j'ai déja parlé, & qui avoit servi avec honneur dans les guerres du Pérou. Cet Officier s'avança sans trouver aucun obstacle, jusqu'à de grandes Plaines, qui sont entre le Pilco Mayo & la Riviere rouge; & il y travailloit à bâtir une Ville, lorsque croïant n'avoir rien à craindre des Naturels du Païs, une nuit que lui & tous ses Soldats dormoient profondément, sans avoir pris la précaution de poser des Sentinelles aux avenues de leur Camp, des Chiriguanes les massacrerent tous jusqu'au dernier; & depuis ce tems-là, le nom de Manso est resté aux Plaines que ce Capitaine a rendues célebres par un si funeste accident (2).

Mort funeste d'André Manso.

(1) Xarque. Liv. 3. Ch. 28.

(2) Llanos de Manso.

1573.
Villes fondées dans le Chaco.

La Ville de Santafé, dont j'ai rapporté la fondation, fut d'abord regardée comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord occidental de Rio de la Plata, jusqu'où plusieurs étendent cette Province ; mais aïant depuis changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites que le P. Loçano donne de ce côté-là au Chaco. On en avoit bâti une autre, sous le nom de *la Conception*, sur le bord de la Riviere rouge, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de sa décharge dans Rio de la Plata ; mais à-peine a-t-elle pu se soutenir pendant soixante ans, dans l'état de médiocrité où on l'avoit mise d'abord ; & on n'en voit pas même aujourd'hui les ruines. Rien ne montre plus la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pas pu conserver cet Etablissement, qui leur ouvroit une si belle porte pour pénétrer bien avant dans le Chaco. Enfin on a bien de la peine aujourd'hui à marquer où étoit la Ville de Gualcazar, dont j'ai parlé, & qu'il a fallu abandonner.

Le P. Loçano nous apprend, que tandis que D. Martin de Ledesma travailloit à bâtir cette Ville, il ne put jamais pénétrer chez les *Chicas Orejones*, ni chez les *Churumacas*, qui étoient établis à l'Occident, dans des Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voïoit les fumées de leurs Villages, lesquels n'étoient pas éloignés de plus de dix à douze lieues de son Camp, le Guide qu'il avoit pris pour y conduire quelques-uns de ses Gens avec main-forte, les aïant toujours égarés ; qu'un jour qu'il le convainquit de sa mauvaise foi, & qu'il la lui reprocha, cet Homme lui dit qu'il y alloit de sa vie, s'il conduisoit les Espagnols dans ces Villages : » mais pourquoi, lui demanda-t-il, ces Gens-là ne » veulent-ils pas qu'on aille chez eux ? c'est, répondit le Gui» de, parcequ'ils craignent que si vous en saviez le chemin, » vous ne les fassiez tous mourir, comme vos Prédécess» seurs ont fait l'Inca, pour s'emparer de son Empire & de » ses Mines «. Il ajoûta que les Chicas Orejones dont il s'agissoit, étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & à s'assurer de la Cordilliere, & qu'aïant appris la funeste mort du dernier de ces Empereurs, ils se réfugierent chez les Churumacas, qui les reçurent très bien. Le P. Loçano nous apprend encore que ces mêmes Chicas Orejones étoient les Descendans de ces Orejones nobles du Pérou, dont les Incas se servoient, quand ils vouloient faire des Conquêtes.

Cependant il n'eſt point douteux, & les Eſpagnols le comprennent mieux que jamais, que de la réduction du Chaco à l'obéiſſance des Rois Catholiques dépendent la ſûreté & la tranquillité des Provinces qui en ſont limitrophes : mais ils n'ont point été en état juſqu'ici de forcer les barrieres, qui en rendent la conquête ſi difficile. L'eſpérance, que n'ont point encore perdue les Prédicateurs de l'Evangile, qu'à force d'arroſer ce Païs de leur ſang, ils y feront adorer le vrai Dieu, eſt la ſeule reſſource des Eſpagnols : le zele de ces Miſſionnaires ne ſe refroidit point ; mais le Seigneur n'a peut-être laiſſé juſqu'à préſent ces Nations ennemies au milieu de tant d'Egliſes Chrétiennes, où il eſt ſervi en eſprit & en vérité, que comme il laiſſa autrefois dans la Terre promiſe les Philiſtins juſqu'au regne de David, pour ſervir ſa juſtice contre ceux qui abuſoient de ſa bonté, & pour éprouver ceux qui lui étoient fideles. 1573.

Les Eſpagnols comptent beaucoup ſur une Prophétie de S. François Solano, laquelle, diſent-ils, a déja eu une bonne partie de ſon accompliſſement. C'eſt une tradition conſtante parmi eux que ce Saint a prédit la deſtruction de la Ville d'Eſteco, la découverte de nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & S. Michel, & la converſion du Chaco. Or Eſteco ne ſubſiſte plus ; on a trouvé de nouvelles Mines entre Salta & Jujuy, dont il paroît néanmoins qu'on n'a encore rien tiré, peut-être faute d'Ouvriers : les deux autres parties de la Prophétie ſont encore dans les ſecrets de la Providence ; mais pour eſpérer avec fondement que le Chaco ſe range ſous les loix de l'Evangile, il faudroit que les Eſpagnols vouluſſent bien uſer modérément d'une grace, que les Rois Catholiques leur avoient accordée, & dont l'abus, que toute la puiſſance de ces Princes n'a pu encore arrêter, a fait périr ou déſerter quantité de nouveaux Chrétiens, & oppoſé un obſtacle invincible à la converſion d'une infinité d'Infideles. C'eſt ce qu'il eſt néceſſaire d'expliquer avant que de reprendre le fil de cette Hiſtoire.

Prophétie de Saint François Solano.

De tous les Indiens ſoumis aux Eſpagnols, de quelque maniere qu'ils l'aient été, on avoit compoſé des *Départemens*, ou *Commandes*, & on les donnoit à des Particuliers pour un certain nombre d'années, plus ou moins, ſuivant le rang ou les ſervices des Perſonnes à qui on les accordoit. Le tems expiré, ils retournoient au Domaine, & le Gouverneur de la Province, en vertu du pouvoir qu'il en

Des Départemens ou des Commandes.

1573. avoit reçu du Roi, emploïoit les Indiens, dont ces Départemens étoient composés, aux travaux publics, quand il en étoit besoin, ou les distribuoit à d'autres Particuliers, desorte que chacun profitoit à son tour de ce bénéfice. Le Commandataire n'avoit aucune Jurisdiction sur les Indiens, qui ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & sur ce qu'ils pouvoient gagner pendant les dix autres mois, un tribut de cinq pieces de huit, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, & ceux qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au Curé de la Paroisse, pour sa subsistance & son entretien. Il étoit aussi ordonné aux Commandataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la Religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des Enfans, parcequ'ils le sont en bien des choses toute leur vie.

Mais parceque Charles V avoit bien prévû que ces Réglemens ne suffiroient pas pour mettre les Indiens à l'abri de la véxation de ceux, à qui on les confieroit, il avoit voulu qu'il y eût des Officiers préposés pour écouter leurs plaintes, & leur rendre justice, avec pouvoir de priver de leurs Départemens quiconque se trouveroit en avoir abusé: Mais les précautions les plus sages, & les Loix les plus sévéres, sont une barriere bien foible contre la cupidité, surtout quand l'éloignement du Souverain, & la facilité de gagner ceux, qui sont chargés de l'exécution de ses ordres, flatent les Coupables de l'impunité ; & il n'est que trop vrai, que sur cela, comme sur bien d'autres choses, jamais il n'y eut de Loix plus sages, ni qui aient été plus mal observées.

Chacun auroit pourtant trouvé son avantage à s'en tenir à ce qui avoit été reglé. Les Indiens auroient été civilisés, & se seroient affectionnés à des Maîtres, qui leur auroient servi de Peres ; le Roi y auroit gagné des Sujets fideles, qui n'auroient pas été moins utiles aux Commandataires qu'à l'Etat, & on en verra dans la suite des preuves qui ne souffrent point de réplique : l'Eglise y auroit acquis des Enfans dociles ; & ce n'est point trop donner à la conjecture, que d'avancer que toute cette partie de l'Amérique seroit aujourd'hui Chrétienne, si tous ceux, qui avoient quelque pouvoir sur ses Habitans, eussent concouru avec les Missionnaires, pour leur faire goûter les maximes de l'Evangile. Mais de la maniere, dont on

les a traités, il n'eſt pas étonnant que le plus grand nombre de ceux, qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme, y ait renoncé, parcequ'on ne leur donnoit ni le tems, ni les moïens, d'en obſerver les préceptes; que le ſoin de les faire inſtruire étoit la choſe du monde, dont la plûpart des Commandataires s'embarraſſoient le moins; & que ces Infideles ne pouvoient concilier cette conduite, ni les mauvais exemples qu'ils avoient ſouvent devant leurs yeux, avec ce qu'on leur diſoit de la douceur & de la sainteté de l'Evangile. Auſſi n'eſt-il pas étonnant que les uns ne ſoient demeurés ſous le joug, que quand ils n'ont pu le ſecouer, & que les autres ſoient aujourd'hui les plus dangereux Ennemis des Eſpagnols. 1573.

Il eſt certain d'ailleurs que le ſervice qu'on tire de ces Eſclaves, car on les traite preſque toujours comme s'ils l'étoient, a tellement accoutumé leurs Maîtres à la fainéantiſe, que quand par leur déſertion, ou parceque ces Malheureux ſuccombent ſous le poids du travail, ils s'en trouvent privés, ils tombent dans une indigence, à laquelle ils ne ſont point capables de remédier. Les exemples, qu'on en a devant les yeux, ne corrigent perſonne; l'abus des Commandes ne fait que croître, & a été porté aux plus grands excès, ſans que les ordres précis & réiterés des Rois Catholiques en aient pu arrêter le cours. On s'eſt même fait de cette obéiſſance une eſpece de preſcription; & il ſera aiſé de reconnoître par la ſuite de cette Hiſtoire, que toutes les perſécutions qu'ont eſſuïées les Jéſuites du Paraguay, toutes les calomnies qu'on a répandues contr'eux, & tous les préjugés qu'elles ont laiſſés dans l'eſprit de tant de perſonnes, n'ont point eu d'autre ſource que leur fermeté à ne point conſentir à ce qu'on donnât la moindre attaque au privilége, que les Indiens dont ils ſont chargés ont obtenu des Rois d'Eſpagne, de ne pouvoir être compris dans les Départemens, ni ſoumis au ſervice perſonnel des Eſpagnols.

Fin du troiſieme Livre.



SOMMAIRE
DU QUATRIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

RETABLISSEMENT du Port de Buenos Ayrès. Situation & Description de la Ville. De son Climat & des Saisons. Fertilité de son Territoire. Missions de Saint François Solano & du Pere Louis de Bolaños au Paraguay. Etat de la Religion dans ces Provinces après leur départ. Les Jésuites sont appellés au Tucuman. Il en arrive trois à Salta, & de-là à Esteco. De quelle maniere ils sont reçus à Santiago. Leurs premiers travaux dans cette Ville. Leurs Missions parmi les Indiens. Trois autres Jésuites arrivent du Bresil. Leurs avantures. Justice divine contre un Profanateur. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Ils arrivent à Cordoue, d'où deux retournent au Bresil. Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs. Le Ciel les tire d'une grande extrêmité par un Miracle. Trois Jésuites à l'Assomption, & comment ils y sont reçus. Fruits de leurs travaux. Les Peres de Ortega & Filds dans la Province de Guayra. Des Habitans de cette Province. Leur Religion. Différens usages de ces Indiens. De leurs Médecins & des présages. Description de la Province de Guayra. Des pierres qu'on y a trouvées. Autres particularités de ce Païs. Ce qui a dépeuplé cette Province. Les Peres Filds & de Ortega retournent à l'Assomption, que la peste désoloit. Le Pere de Ortega entreprend la conversion d'une Bourgade Indienne. Il court un grand risque. On donne une Maison aux Jésuites à Villarica. Révolte des Calchaquis. Le Pere Barsena tire le Gouverneur du Tucuman d'un fort mauvais pas. Caractere des Calchaquis; en quelle disposition les Missionnaires les laissent. Caractere des Lulles. Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile. Projet d'une Mission parmi les Frontones. *Quel en fut le succès. On travaille avec plus de succès à Saint-Jean de Corrientès. Nouveaux Missionnaires au Paraguay. Mis-*

sion projettée parmi les Omaguacas : quelle étoit cette Nation. Jujuy rétabli pour la troisieme fois. Les Peres Barsena & Lorençana remontent le Paraguay. Le Pere Romero à l'Assomption. Fondation du College de cette Ville. Etat de la Religion dans la Province de Guayra. Succès du Pere de Monroy parmi les Omaguacas : belle action de ce Missionnaire. Il fait la paix avec ces Indiens : elle est sur le point d'être rompue. Conversion de toute la Nation. Mort & conversion du dernier Prince de la Maison des Incas. Mort de deux Missionnaires. Avanture du Pere de Ortega. Etablissement des Jésuites à Cordoue. Missionnaires aux Diaguites. Ils y courrent un grand risque. Religion de ces Indiens : conversions nombreuses. Indiscrétion d'un Officier Espagnol, & ce qui en arrive. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Réglement entre les Jésuites, pour la maniere dont on devoit prêcher l'Evangile au Paraguay. Projet du Visiteur trouvé impratiquable. Le Pere de Ortega dans les Prisons du saint Office au Pérou. Il est justifié de ce dont on l'accusoit, par son Accusateur même. Il est chargé de la conversion des Chiriguanes, & n'y réussit pas. Sa Mort. Tentative des Peres de Saint François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès.

1580-81.

Rétablissement du Port de Buenos Ayrès

LES fréquens naufrages des Vaisseaux d'Espagne, faute d'avoir un Port assuré à Rio de la Plata, firent enfin ouvrir les yeux sur la nécessité d'y pourvoir ; & comme il n'y avoit pas à choisir, la résolution fut prise de rétablir celui de Buenos Ayrès, & de ne rien épargner pour y mettre les Habitans en sûreté contre les Indiens des environs. Cela étoit devenu plus facile depuis les nouveaux Etablissemens, qu'on avoit faits dans les Provinces de Rio de la Plata & du Tucuman, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'Hommes, pour tenir les Barbares en respect ; & il y a bien de l'apparence que l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, avoit sur cela des ordres exprès de Philippe II : il est certain du moins qu'il avoit amené avec lui des Troupes, & apporté beaucoup de munitions. Il est vrai que les Indiens ne se furent pas plutôt apperçus qu'on y travailloit, qu'ils se mirent en devoir de s'y opposer ; mais l'Adelantade envoïa contr'eux Jean de Garay, qui après les avoir bien battus en plusieurs rencontres, les obligea de se tenir tranquilles. La Ville fut rebâtie au même endroit où

1580-81. Dom Pedre de Mendoze l'avoit placée ; mais son premier nom de *Notre-Dame*, fut changé en celui de *la Trinité de Buenos Ayrès*.

Situation & Description de cette Ville.

Elle est restée long-tems dans un état, qui annonçoit bien la pauvreté de la Province, dont elle est comme la clé & le centre du Commerce qui s'y fait. J'ai déja remarqué qu'elle est située sur le bord occidental de Rio de la Plata, environ à deux cents milles du Cap de Sainte-Marie, sur un terrein un peu élevé, qui avance dans le Fleuve au Nord par les trente-quatre dégrés, quatre minutes, seize secondes, de Latitude australe, selon le Pere Feuillé ; & selon les dernieres Observations, par les trente-cinq dégrés, trente minutes. La Ville est assez grande, & séparée par un Ruisseau de la Forteresse, où le Gouverneur loge ; mais elle a été long-tems composée de différens Quartiers, entre lesquels il y avoit des Plaines & des Vergers. Les Maisons, bâties pour la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage ; de sorte qu'on n'appercevoit la Ville, que quand on en étoit fort proche : ces Maisons étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre, & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte ; mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir, il y a environ quarante ou cinquante ans, pour bâtir l'Eglise du Collége, s'avisa de faire des Briques & des Carreaux, & apprit aux Habitans à en faire, aussi-bien que de la Chaux ; & depuis on a bâti les Maisons de pierres & de briques ; il y en a même aujourd'hui plusieurs à deux étages.

Deux autres Freres Jésuites, dont l'un étoit bon Architecte, & l'autre bon Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du Collége, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale ; & on prétend que ces Edifices pourroient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. Le Magistrat les avoit aussi engagés à bâtir une Hôtel de Ville ; mais l'aïant voulu avoir trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & il fallut discontinuer l'ouvrage. Cependant la Ville avoit déja bien changé de face, & il n'est pas étonnant que les Voïageurs, qui l'ont vûe dans ces dernieres années, en donnent une idée bien plus avantageuse, que n'ont fait ceux qui les avoient précdés.

On y comptoit dès-lors seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient des Négres, des Métis & des Mulâtres ;

les

1580-82.

les premiers, dont le nombre ſurpaſſe beaucoup celui des autres, ſont ceux qui font vivre les Eſpagnols, leſquels croient qu'il eſt au-deſſous d'eux de travailler comme des Manœuvres. Ceux mêmes, qui ſont nouvellement débarqués d'Eſpagne, veulent vivre en Gentilshommes, mettent ſur eux tout ce qu'ils ont apporté, & l'on n'en trouve pas un ſeul, qui veuille être Domeſtique. Il n'eſt guere plus aiſé de tirer du ſervice des Indiens libres, qui vont & viennent dans la Ville & dans les Habitations de la Campagne; & cette averſion, qu'ils ont pour le travail, vient de ce qu'on les en a excedés, lorſqu'ils étoient aſſujettis au ſervice perſonnel, & compris dans les Commandes. Il y en a, près de Buenos Ayrès, quelques Bourgades, dont les Habitans ſont en Commandes: leur Paroiſſe eſt à une des extrêmités de la Ville, qui n'en a point d'autres pour les Eſpagnols, que la Cathédrale.

De ſon climat & des ſaiſons.

On a fait depuis quelques années de nouveaux accroiſſemens à cette Ville, & nous aurons dans la ſuite occaſion d'en parler. Elle a d'ailleurs, par ſa ſituation & par la bonté de l'air qu'on y reſpire, tout ce qui peut rendre une Ville floriſſante; & elle le deviendra ſans doute à meſure que le Paraguay, dont elle eſt le ſeul Port, ſe peuplera, & que ſes Habitans s'adonneront au travail. L'Hiver y commence au mois de Juin, le Printems au mois de Septembre, l'Eté en Décembre, l'Automne en Mars, & ces quatre ſaiſons y ſont fort reglées. En Hiver les pluies y ſont abondantes, & accompagnées d'éclairs & de tonnerres ſi terribles, qu'on ne s'y accoutume point. L'ardeur du Soleil pendant l'Eté eſt tempérée par de petites Briſes, qui ſe levent régulierement entre huit & neuf heures du matin. Un tiers de la Ville a vûe ſur de vaſtes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure; le Fleuve fait les deux autres tiers de ſon circuit, & il paroît au Nord comme une vaſte Mer, qui n'a de bornes que l'horiſon. Le Poiſſon y fort eſt abondant, & on y pêche ſurtout beaucoup de ceux que les Eſpagnols nomment *Peſché Reyès*, eſpece de Gradeau, fort commun ſur les Côtes du Chili.

Fertilité de ſon Territoire.

La fertilité du Terroir des environs de ce Port répond à la bonté de l'air qu'on y reſpire, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un ſéjour délicieux. Le bois y eſt rare, parcequ'on ne s'eſt point encore aviſé d'y planter des Arbres, qui y viendroient fort bien; mais on n'eſt pas obligé d'en aller chercher bien loin, les Îles, dont le Fleuve eſt couvert

1580-82. en cet endroit, étant fort bien boisées. Le seul Arbre fruitier qu'on y trouve, est le Pêcher, dont les Pêches sont excellentes. Cet Arbre est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches pour les faire servir à différens usages. La Vigne n'y a pas encore réussi, parcequ'on n'est point encore venu à bout de la garantir d'une espece de Fourmis, qui se jettent dessus dès qu'elle commence à pousser, & la rongent jusqu'à la racine (1).

Prédications de Saint François Solano, & du P. Louis de Rolaños.

Ce qui a long-tems manqué le plus, non-seulement à Buenos Ayrès, mais encore à tout ce que nous comprenons ordinairement sous le nom de Paraguay, étoient les secours spirituels, tant pour maintenir les anciens Chrétiens dans l'exercice reglé de leur Religion, que pour y attirer les Infideles. Nous avons vû que l'Empereur Charles V n'avoit rien plus expressément recommandé aux Gouverneurs qu'il y envoïoit, que d'y mener des Ecclésiastiques & des Religieux, & de leur donner toutes les facilités nécessaires pour remplir les devoirs de leur Ministere. Philippe II, son Fils, & son Successeur au Trône d'Espagne, en usa de même; & les Missionnaires, dont les premiers étoient de l'Ordre de Saint François, ne négligerent rien pour répondre à la confiance, que leur témoignoient ces deux grands Princes : ils baptiserent un assez grand nombre d'Indiens; mais les fréquentes révoltes de ces Peuples, qu'on ne ménageoit pas toujours assez, & les troubles domestiques dont cette Colonie fut presque toujours agitée, pendant plus de soixante ans, traverserent beaucoup les progrès de la Foi.

Le Tucuman fut plus heureux d'abord; à-peine les Espagnols avoient commencé à s'y établir, qu'on songea au Pérou à y envoïer des Missionnaires, & on ne fut pas long-tems à y voir entrer Saint François Solano, avec une troupe de Religieux de son Ordre. Il le parcourut d'un bout à l'autre, pénétra fort avant dans le Chaco, & sema partout le grain de la parole, avec le succès qu'on devoit naturellement attendre d'un Saint, qui ne mettoit point de bornes à son zele, que Dieu avoit revêtu du don des Miracles, & que l'éminence de ses vertus faisoit regarder, autant que les merveilles, qu'il opéroit, comme quelque chose de plus qu'un Hom-

(1) Cette Description de Buenos Ayrès est tirée des Lettres du Pere Cattaneo, dont j'ai déja parlé; elle est imprimée en François avec l'Ouvrage de M. Muratori : *il Christianismo felice*.

me. Mais aïant bientôt été rappellé au Pérou par ses Supérieurs, sa Mission ne fut que comme une de ces nuées passageres, qui fertilisent pour quelque tems les Campagnes les plus arides sur lesquelles elles se déchargent, & les laissent ensuite retomber dans leur premiere stérilité. Le Pere Louis de Rolaños, un de ses Disciples, & qui est mort aussi en odeur de Sainteté, avoit fondé parmi les Guaranis du Paraguay une Chrétienté fervente : il la gouverna long-tems ; il traduisit même dans leur Langue un Catéchisme, dont je serai obligé de parler beaucoup dans la suite ; mais son grand âge & ses infirmités aïant aussi fait juger à propos à ses Supérieurs de le rappeller, le petit Troupeau, qu'il avoit réuni, & auquel il ne put apparemment laisser aucun Pasteur de son Ordre, tomba quelques années après entre les mains des Jésuites, & a été comme le germe de ces florissantes Eglises du Parana & de l'Uruguay, dont nous ne tarderons pas à voir les heureux commencemens. Le Serviteur de Dieu en apprit la nouvelle peu de tems avant sa mort avec une joie, qui lui fit oublier le regret qu'il avoit eu d'avoir été obligé d'abandonner ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés à Jesus-Christ. 1580-82.

Etat de la Religion au Paraguay après leur départ.

A ce petit Troupeau près, qui se soutenoit avec peine, la Religion Chrétienne étoit dans ces Provinces, ce qui avoit le plus de besoin d'un puissant secours Le Clergé séculier, uniquement occupé auprès des Espagnols, & en très petit nombre, ne suffisoit pas au travail, dont il étoit surchargé ; les Réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en Commande, & se donnoient assez inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une Religion, contre laquelle la dureté de leurs Maîtres, & les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant les yeux, ne pouvoient que les prévenir. Enfin les Evêques du Paraguay & du Tucuman se trouvoient réduits à la triste nécessité de faire au Roi Catholique & à son Conseil des Indes de fréquentes & fortes représentations, pour en obtenir des Ouvriers, qui les aidassent à remplir leurs obligations.

Les Jésuites sont appellés au Tucuman.

Le Tucuman surtout en étoit fort dépourvû ; des Villes entieres y étoient sans un seul Prêtre ; les Enfans n'étoient point instruits, & souvent il ne se trouvoit personne pour administrer les Mourans. Dom François Victoria, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de cette Province (1), & qui gou-

(1) L'érection de l'Evêché du Tucuman est du 10 de Mai 1570. Dom François

1580-82. vernoit cette Eglise depuis dix ans, n'y avoit pas même trouvé en y arrivant, un seul Ecclésiastique, ni presqu'aucun Religieux, qui pût se faire entendre aux Indiens, & il se voïoit, à son grand regret, forcé de renoncer à la conversion des Infideles. On commençoit alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique; ils étoient même depuis plus de trente ans au Bresil, que le Pere Joseph Anchieta remplissoit de l'odeur de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Ils s'étoient depuis peu établis au Pérou; ils avoient deja fait dans ces deux Roïaumes un nombre infini de conversions; & on disoit hautement partout, que cette nouvelle Religion, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Colomb commençoit à découvrir le Nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïaume de Jesus-Christ.

C'est ce qui fit prendre à l'Evêque du Tucuman la résolution d'appeller dans son Diocèse le plus qu'il pourroit de ces Religieux, quoi qu'il lui en dût coûter. Il écrivit pour cela en même tems au P. Anchieta, & au Pere Jean Atiensa, tous deux Provinciaux de leur Compagnie, le premier au Bresil, & le second au Pérou, & les conjura par les entrailles de Jesus-Christ, de ne point lui refuser les secours qu'il lui demandoit. L'un & l'autre furent aussi sensibles, qu'ils le devoient être, à la triste situation où se trouvoit ce Prélat, & à la confiance dont il les honoroit. Le Pere Atiensa, qui étoit le plus proche, & le plus à portée de le secourir promptement, manda sur le champ au Pere François Angulo, & au Pere Alphonse Barsena, qui travailloient dans la Province des Charcas, où le premier exerçoit même l'emploi de Commissaire du Saint-Office, de se rendre incessamment au Tucuman, avec un Frere, nommé Jean Villegas, pour leur servir de Cathéchiste.

1586. Il en arrive trois à Salta.

Ils obéirent sans differer, & arriverent en 1586 à Salta, où l'on n'avoit point encore vû un seul Prêtre, depuis quatre ans que cette Ville étoit bâtie, & où ils furent reçus comme des Anges venus du Ciel. Les Habitans, les plus libertins mêmes, n'avoient point encore étouffé les remords de leur conscience, dont les cris redoublerent à la vûe de ces Hom-

Victoria en a été le quatrieme Evêque, il fut préconisé à Rome le 13 de Janvier 1578. Le P. del Techo dit cependant qu'il en fut le premier Evêque, ce qui donne quelque lieu de juger que ses trois Prédécesseurs n'ont pas pris possession de leur Siége.

mes Apoſtoliques, & plus encore quand ils les eurent entendus; tous ſe confeſſerent, & perſonne ne s'abſtint de participer aux divins Myſteres, dont la privation étoit la cauſe principale de leur libertinage. Les Peres ne furent pas moins contens des Indiens, dont ils entendoient paſſablement la Langue, & ils regreterent beaucoup de ne pouvoir pas ſe fixer où il y avoit tant de quoi exercer leur zele, & une ſi grande apparence de le faire avec un fruit durable. Mais on les attendoit à Santiago, & ils prirent, pour s'y rendre, la route d'Eſteco, qui en étoit éloigné de cinquante lieues, & où ils trouverent les mêmes beſoins, & les mêmes diſpoſitions à profiter de leur préſence, tant de la part des Eſpagnols, que de celle des Indiens, dont pluſieurs avoient été baptiſés par Saint François Solano. Ils n'y purent reſter qu'un mois, parcequ'ils y reçurent une Lettre de l'Evêque, qui les obligea d'en partir ſur le champ pour Santiago. Ils eurent du moins la conſolation de laiſſer les anciens & les nouveaux Chrétiens dans les plus favorables diſpoſitions, par rapport à leur ſalut. 1586.

Dom Jean Ramirès de Velaſco, Gouverneur du Tucuman, ne les attendoit pas avec moins d'impatience, que D. François Victoria : dès qu'il ſut qu'ils étoient ſur le point d'arriver, il monta à cheval avec la Nobleſſe & les Officiers des Troupes pour aller au-devant d'eux; & à leur entrée dans la Ville ils trouverent ſur leur paſſage les rues ſemées de fleurs, & des Arcs de triomphe de diſtance en diſtance. L'Evêque, qui avoit ordonné de ſolemnelles actions de graces pour leur heureuſe arrivée, après les avoir embraſſés tendrement, les larmes aux yeux, les voïant proſternés à ſes pieds, pour recevoir ſa Bénédiction, les releva, les conduiſit proceſſionnellement à ſa Cathédrale, les y complimenta en des termes, qui firent beaucoup ſouffrir leur modeſtie, entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté par le Clergé, & les mena enſuite chez lui, où il voulut qu'ils logeaſſent. Les Hommes Apoſtoliques trouvent quelquefois de ces occaſions, où le grand Maître, qui les envoie, veut qu'ils ſoient reçus comme ſes Miniſtres; mais il leur en ménage bien plus ſouvent, qui leur font connoître qu'ils ſont ſes Diſciples, & qui leur rappellent l'entrée triomphante de ce divin Sauveur à Jéruſalem, ſuivie bientôt après de toutes les ignominies de ſa Paſſion. Ces Peres & leurs Succeſſeurs ſe ſont bien trouvés de n'avoir point perdu de vûe ce divin modele.

De quelle maniere ils ſont reçus à Santiago.

1586. On comptoit alors cinq cents Familles à Santiago ; tout son Territoire étoit peuplé d'Indiens ; & les Campagnes voisines, qui sont fort belles, se couvroient tous les jours de nouvelles Habitations Espagnoles. Cependant l'Evêque n'avoit actuellement que cinq Ecclésiastiques & quelques Religieux, sur qui il pût compter ; il prenoit pour lui le travail le plus pénible ; mais il succomboit souvent sous le poids. Les nouveaux Missionnaires trouverent donc une ample matiere à leur zele ; ils s'y livrerent avec ardeur : mais ils crurent devoir commencer par les Domestiques de la Foi, dont l'exemple pouvoit contribuer beaucoup, ou apporter un grand obstacle, au succès de leurs travaux parmi les Néophytes & les Infideles, pour lesquels ils se croïoient spécialement envoïés. Ils partagerent tous leur tems entre la Prédication, les Confessions, la visite des Malades, & les entretiens particuliers ; ils prenoient sur leur repos celui qu'ils devoient à leurs exercices de piété. On les écouta avec respect, on s'adressa à eux avec confiance, & ils trouverent partout des cœurs dociles. La Ville changea bientôt de face, & la nuit comme le jour les Rues & les Maisons retentissoient de Cantiques spirituels. L'Evêque ne se ménageoit pas plus qu'eux, & la joie dont il avoit le cœur comblé, le soutenoit seule parmi tant de fatigues.

Leurs premiers travaux dans cette Ville.

Les Indiens eurent ensuite leur tour ; le Pere Angulo parloit fort bien la Langue Quitchoane, qui avoit cours parmi eux ; le Pere Barsena avoit appris celle qui leur étoit propre, de sorte qu'ils étoient en état de se faire entendre à tous. La vénération & la confiance, dont les Espagnols leur donnoient les marques les plus sincères, prévenoient en leur faveur les Naturels du Païs, qui accouroient en foule pour se faire instruire, & ils s'étonnoient eux-mêmes qu'ils pussent suffire à tant d'occupations. Au bout de quelque tems le Pere Angulo souhaita que le Pere Barsena retournât à Esteco, pour y accompagner un Ecclésiastique, qui venoit d'être nommé à la Cure de cette Ville, & pour commencer une Mission parmi les Indiens du District, divisés en cinquante Hameaux, assez éloignés les uns des autres, & séparés par des Montagnes & des Marais, qui en rendoient la communication fort difficile.

Leurs Missions parmi les Indiens.

Un Moine Apostat & Vagabond y avoit paru peu de tems auparavant ; & quoiqu'il ne sût pas un mot de la Langue qu'on

y parloit, il avoit baptisé un assez grand nombre d'Indiens, qui se trouvoient Chrétiens sans savoir ce que c'étoit que le Christianisme, & prophanoient la sainteté du Caractere qu'on leur avoit conferé, en continuant de pratiquer toutes leurs anciennes superstitions, & de vivre au gré de leurs passions brutales. Le Missionnaire crut leur devoir ses premiers soins; & pendant neuf mois, qu'il emploïa à parcourir ces Hameaux avec le Frere Villegas, non-seulement il en fit de véritables Fideles, mais il augmenta encore leur nombre de six à sept mille Néophytes bien instruits & bien fervents. Il se promettoit bien de pousser ses conquêtes spirituelles plus loin, lorsqu'il fut rappellé à Santiago par l'Evêque, qui vouloit l'envoïer à Cordoue avec le Pere Angulo.

1586.

1587.

Trois Jésuites arrivent du Bresil au Paraguay.

Leurs succès dans cette Ville passerent encore leurs esperances & celles du Prélat. Ils firent ensuite plusieurs courses dans les Campagnes pour y annoncer Jesus-Christ aux Infideles, & ils en avoient déja converti un grand nombre, lorsqu'il eurent avis qu'il leur venoit un renfort, du Bresil. Ils retournerent aussitôt à Cordoue, pour y recevoir ces nouveaux Ouvriers, qui étoient en chemin pour s'y rendre, & qui y arriverent bientôt après eux. Ils étoient partis cinq du Bresil; & le Pere Leonard Arminio, Italien, étoit le Supérieur de la Troupe; les autres étoient les Peres Jean Salonio, natif de Valence en Espagne; Thomas Filds, Ecossois; Etienne de Grao, & Emmanuel de Ortega, Portugais; ce dernier avoit fait son apprentissage de la vie Apostolique sous le Pere Anchieta.

Leurs avantures.

Ils avoient fait le voïage par Mer; & arrivés à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, ils se croïoient hors de tous risques, lorsque leur Bâtiment fut attaqué par un Navire Anglois, qui s'en rendit aisément le Maître. Le Capitaine à la vûe de cinq Jésuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, & après les avoir chargés d'injures, les débarqua dans une Île déserte, résolu de les y laisser mourir de faim. Il changea ensuite de pensée, & les fit revenir à son Bord, en disant qu'il vouloit les faire pendre à la grande Vergue. Ils trouverent en arrivant qu'on avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus; un moment après ils apperçurent un Anglois, qui mettoit sur le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, se mettoit en devoir de les fouler aux pieds.

Le Pere de Ortega ne put souffrir cette impiété, il courut

1586.

Justice Divine sur un Profanateur.

à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il le prit par le pied pour l'écarter. Ce Malheureux, en se débattant, se coigna la tête contre une piece de bois, & se blessa assez légerement; néanmoins à la vûe du sang, qui couloit de sa blessure, l'Equipage entra en fureur, & dans le premier transport, jetta le Jésuite à la Mer : comme ce Pere savoit fort bien nager, il regagna aisément le Navire, & les Anglois l'aiderent à y remonter, pour lui faire, disoient-ils, souffrir un genre de mort plus cruel. Tandis qu'ils en délibéroient, le Sacrilége qu'ils vouloient venger, se mit à crier qu'il sentoit des douleurs très vives au pied qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei*; on y apperçut en effet une apostume, & la gangrene y étoit déja. On se hâta de lui couper la jambe; mais il étoit trop tard, la gangrenne avoit déja gagné la masse du sang, & le Malade expira le même jour.

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Un châtiment de Dieu si visible saisit tous les Anglois de fraïeur; on ne parla plus de faire mourir le Missionnaire, & le Navire appareilla pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de quelques jours, que les Jésuites passerent sans qu'on leur donnât rien à manger, le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, sans rames, sans voiles, & sans aucunes provisions, & leur dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des flots, ils ne voïoient nulle apparence d'éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir de faim : mais ils étoient sous la sauve-garde de celui qui commande aux Elémens; leur Bateau conduit comme par une main invisible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port de Buenos Ayrès, où ils trouverent l'Evêque de l'Assomption, Dom Alfonse Guerra, de l'Ordre de Saint Dominique, qui y faisoit sa Visite; Buenos Ayrès n'aïant point encore d'Evêque.

Ils arrivent à Cordoue.

Ce Prélat n'omit rien pour les engager à le suivre dans la Capitale de son Diocèse, en leur faisant observer que la Langue Guaranie, qu'ils avoient apprise au Bresil, étant celle que les Indiens parloient plus communément au Paraguay, ils se trouveroient à leur arrivée en état de travailler au salut des Ames; mais ils opposerent à ces raisons & à ses instances les ordres précis de leur Provincial, qui les obligeoient de se rendre au Tucuman, & ils partirent pour Cordoue. Ce voïage est de six vingt lieues, à travers de grandes Plaines, où, du moins alors, on ne rencontroit personne. Comme cette route n'étoit pas encore bien connue, & très peu fréquentée,

ils

ils furent obligés de se servir des Voitures communes, qui étoient des Chariots couverts, tirés par des Bœufs, où il falloit charger toutes les provisions nécessaires, surtout de l'eau, parcequ'on n'en trouve pas dans le chemin, qui soit potable. 1587.

Ils n'apprirent qu'en arrivant à Cordoue, qu'il y avoit au Tucuman des Religieux de leur Compagnie, & ce fut d'eux-mêmes, qu'ils l'apprirent; ce qui fit prendre au Pere Arminio le parti de n'aller pas plus loin. Il comprit que le Tucuman pouvoit bien plus aisément recevoir du Pérou des Missionnaires, que du Bresil, où d'ailleurs il y avoit de quoi occuper plus d'Ouvriers qu'on n'en pouvoit tirer du Portugal. Il fit encore observer au Pere Angulo, que ce mêlange de Missionnaires Espagnols & Portugais pourroit bien n'être pas agréé dans les Cours de Madrid & de Lisbonne, quoiqu'alors ces deux Roïaumes eussent le même Souverain; & il déclara qu'il étoit résolu de retourner au Bresil: mais il ajoûta qu'il laissoit à ceux, qui étoient venus avec lui, la liberté de le suivre ou de rester, & il n'y eut que le Pere de Grao, qui ne voulut point se séparer de lui. Les trois autres, à la vûe d'une abondante récolte, qui leur paroissoit fort près de sa maturité, crurent devoir attendre un ordre de leur Provincial pour retourner à leur ancienne Mission; & cet ordre ne vint point. Le Pere de Ortega resta à Cordoue, avec le Pere Barsena, & le Pere Angulo mena les deux autres avec lui à Santiago.

Deux des Peres retournent au Bresil.

Lorsque Dom Jérome-Louis de Cabrera fonda la Ville de Cordoue, on comptoit quarante mille Indiens dans le District qu'il lui assigna; mais ce nombre commença bientôt à diminuer, & les Habitans de la Ville ne pouvoient s'en prendre qu'à eux. Ils n'avoient nullement ménagé ces Peuples, qui ne leur étoient soumis que par la crainte: le chagrin, & l'excès du travail qu'ils en exigeoient, en avoient fait mourir plusieurs; d'autres s'étoient éloignés, & on ne pouvoit pas beaucoup compter sur ceux qui restoient. Le moïen le plus court de les retenir, & de les engager à se faire instruire de nos saints Mysteres, étoit de les gagner par la douceur, & par des présens; mais la pauvreté des deux Religieux leur ôtoit cette derniere ressource, qui n'auroit pas même été nécessaire, si on n'avoit pas effarouché ces Infideles. La réputation de sainteté, qu'ils se firent bientôt, leurs bon- 1588.

Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs.

1588. nes manieres, leur charité & leur zele, y ſuppléerent avec le tems.

On avoit encore baptiſé dans ce Païs pluſieurs Infideles ſans les inſtruire ; on vouloit paroître zélé pour la propagation de la Foi, tandis qu'on y mettoit les plus grands obſtacles : les Miſſionnaires s'appliquerent d'abord à inſtruire les Néophytes de ce qu'on auroit dû leur apprendre d'abord, qu'il ne falloit pas juger de la Religion Chrétienne par la conduite de ceux qui en faiſoient profeſſion ; & ils y réuſſirent au-delà même de leur eſpérance : tous les environs de Cordoue furent en peu de tems peuplés de Catéchumenes & de véritables Chrétiens. Un ſeul Hiver avoit ſuffi pour operer un ſi heureux changement, & les deux Miſſionnaires ſe diſpoſerent à pouſſer plus loin leurs Conquêtes ſpirituelles. On eut beau leur repréſenter les dangers auxquels ils alloient s'expoſer en parcourant des Païs ſtériles, où ils auroient encore à eſſuïer toute la fureur des Nations les plus intraitables qu'on eût encore connues dans ce Continent ; rien ne les arrêta, & le Ciel bénit leur courage : mais il fallut que, ſelon la promeſſe de Jeſus-Chriſt, le Ciel autoriſât leur Miſſion par des prodiges. Je n'en rapporterai qu'un ſeul ſur la foi de deux Auteurs, qui l'ont appris par la notoriété publique (1).

Le Ciel les tire d'une grande extrémité par un miracle.

Il y avoit déja pluſieurs jours, que les vivres leur manquoient, & ils étoient réduits à douze grains de Maïz par jour, ſans aucune eſperance humaine de recevoir aucun ſecours dans un ſi preſſant beſoin, lorſqu'ils auroient épuiſé ce qui leur reſtoit. Le Pere Barſena, moins vigoureux que ſon Compagnon, alloit ſuccomber, lorſqu'un ſoir, en ſortant de la Priere, il ordonna au Pere de Ortega, comme ſon ancien, de dire la Meſſe, dès qu'il ſeroit minuit, & d'aller enſuite acheter des proviſions dans une Habitation Eſpagnole, qui étoit à cinquante lieues de l'endroit où ils ſe trouvoient. Quelque étonnant que dût paroître un tel ordre à un Homme, qui ne pouvoit preſque plus ſe ſoutenir, il obéit ſans répliquer, emprunta un Cheval, & ne fut pas plutôt monté deſſus, qu'il lui ſembla qu'il voloit ; il lui fallut franchir de hautes Montagnes, le Cheval y couroit comme dans la Plaine ; il rencontra pluſieurs Troupes d'Indiens armés, qui paroiſſoient en vouloir à ſa vie, & aucun n'oſa l'arrêter.

(1) Le Pere del Techo, *Hiſt. Paraq.* Liv. 1. Ch. 30. Le Pere Canot *Manuſcrit.*

Vers le midi il voulut faire reposer son Cheval, & s'endormit ; à son réveil, animé par une vision céleste, ou si l'on veut, par un songe, qui lui rendit néanmoins toutes ses forces, il remonta à cheval, & peu de tems après il arriva chez l'Espagnol, aïant fait en moins d'onze heures, ce qu'aucun Homme n'auroit pu faire en plusieurs jours de marche, vû la difficulté du chemin. Il n'en dit rien au Maître de l'Habitation, lequel apprenant de lui le sujet, qui lui avoit fait entreprendre un si long & si pénible voïage, fit aussitôt partir un Domestique avec des Indiens, pour porter au Pere Barsena tout ce dont le Missionnaire pourroit avoir besoin. Le Pere de Ortega suivit ce Convoi de près, & arriva en aussi peu de tems chez le Pere Barsena, qu'il en avoit mis pour se rendre à l'Habitation Espagnole. Le Convoi y mit douze jours, quoique ceux, qui le conduisoient, fussent très bien montés, & eussent fait toute la diligence qui leur avoit été recommandée. 1588.

Des Hommes, que le Ciel protegeoit d'une maniere si merveilleuse, & dont les succès dans l'exercice de leur Apostolat étoient un miracle plus grand encore, que celui que je viens de rapporter, pouvoient tout esperer du Dieu qu'ils servoient : mais dans le tems qu'ils ne se promettoient rien moins que d'étendre le Roïaume de Jesus-Christ jusqu'à l'extrêmité du Continent, ils furent rappellés à Santiago par Dom François Victoria. Ce Prélat, instruit de ce qu'ils avoient déja souffert, craignit de les perdre, s'il les abandonnoit à l'ardeur de leur zele ; & comme il avoit déclaré que si le Pere Barsena venoit à lui manquer, il se démettroit de son Evêché, il le nomma son Vicaire général, & le revêtit de ses Pouvoirs, sans aucune limitation. Il envoïa en même tems le Pere de Ortega, & les deux autres Jésuites qui étoient venus du Bresil avec lui, à des Indiens des environs de la Riviere Rouge, lesquels lui paroissoient disposés à embrasser la Religion Chrétienne. Le Pere Barsena obtint la permission de les y conduire, & à la vûe d'une multitude innombrable d'Infideles, qui s'y étoient réunis, l'esprit apostolique le saisit de telle sorte, que n'en aïant pu moderer la vivacité, il tomba dans une défaillance, dont on craignit les suites, & qu'il fallut le transporter à Santiago.

Trois Jésuites à l'Assomption & comme ils y sont reçus.

Par sa retraite les trois Peres, qu'il avoit laissés sur la Riviere Rouge, & qui avoient compté sur lui pour apprendre la Langue des Indiens, au milieu desquels ils se trouvoient,

1588. furent fort embarrassés. Ils manderent à leur Supérieur que l'Evêque du Paraguay les pressoit de nouveau de se rendre auprès de lui, & que la connoissance, qu'ils avoient de la Langue Guaranie, les mettroit d'abord en état de travailler au salut des ames. Le Pere Angulo trouva ces raisons fort bonnes, & leur manda qu'ils pouvoient partir pour l'Assomption; ce qu'ils firent, dès qu'ils eurent reçu sa Lettre. Ils n'y trouverent point l'Evêque; mais un Pere de l'Ordre de Saint Dominique, qui faisoit l'Office de Grand Vicaire, & les Habitans, leur firent la même réception, qui avoit été faite à Santiago aux Peres Angulo & Barsena, à leur premiere arrivée dans cette Ville.

Ils trouverent dans cette Province, à l'exception de quelques Guaranis, qui avoient été sous la conduite des Peres de Saint François, autant d'ignorance de nos divins Mysteres, & des mœurs encore plus dépravées, parmi les Indiens; mais les mêmes empressemens à les entendre, & autant de docilité pour profiter de leurs discours, que dans le Tucuman. Les Espagnols leur parurent aussi dans les mêmes dispositions. Ils s'attacherent en même tems aux uns & aux autres, & en moins de trois mois, on ne reconnoissoit plus ni les anciens ni les nouveaux Chrétiens. Ils tournerent ensuite leurs vûes vers les Guaranis orientaux; mais comme il ne convenoit point d'abandonner la Capitale, le Pere Salonio y resta, & les deux autres s'embarquerent pour remonter le Paraguay.

Les Peres de Ortega & Filds dans la Province de Guayra.

Description de cette Province: de ses Habitans.

Après y avoir navigé quelque tems, ils débarquerent sur la droite, & firent à pied cent cinquante lieues avant que d'arriver aux premieres Bourgades des Guaranis de la Province de Guayra, à laquelle ces Indiens ont apparemment donné leur nom (1). Comme c'est dans cette Province, que nous verrons bientôt jetter les fondemens de cette République Chrétienne, qui sera désormais un des principaux objets de cette Histoire, il est nécessaire de la bien connoître aussibien que ses Habitans. Les Guaranis, qui occupoient les bords de la Partie septentrionale du Parana, & qui n'étoient pas fort éloignés de ceux que Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca rencontra, en allant de l'Île de Sainte-Catherine à l'Assomption, étoient aussi établis sur les Rivieres qui se déchargent dans ce Fleuve, & c'est ce qu'on appelloit le *Guayra*. Ils vivoient dans des Bourgades assez peuplées, dont les Caci-

(1) Ces Indiens sont souvent nommés Guayranis.

ques, tous indépendans les uns des autres, & dont la dignité étoit héréditaire, avoient par cette raiſon beaucoup d'autorité ſur leurs Vaſſaux; quelquefois néanmoins de ſimples Particuliers, comme il arrive dans toutes les Nations plus guerrieres que policées, parvenoient à ce rang par leur valeur, & quelquefois même par un talent ſingulier qu'ils avoient de bien parler leur Langue, laquelle, ſuivant le Pere de Montoya, qui la ſavoit parfaitement, n'eſt inférieure en rien à aucune des plus belles que nous connoiſſions. Ceux donc, qui s'exprimoient mieux que le commun dans cette Langue, ſi avec cela ils avoient la réputation d'être braves, s'attachoient aiſément un certain nombre de Familles, qui les reconnoiſſoient pour leurs Caciques; & leur poſtérité demeuroit en poſſeſſion de cette dignité, dont les droits les plus conſidérables étoient, que leurs Vaſſaux devoient cultiver leurs Terres, ſemer & recueillir leurs Grains, & leur livrer leurs Filles, quand ils les demandoient. 1588.

Leur Religion.

A la mort d'un Cacique, un de ſes Freres pouvoit épouſer la Veuve, mais cela arrivoit rarement. En général ces Indiens n'approuvoient point ces Mariages entre les proches Parens; & ceux, qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, n'ont jamais épouſé leurs Parentes, dans les dégrés mêmes où l'Egliſe accorde aiſément les diſpenſes; & la pluralité des Femmes n'étoit permiſe parmi eux, qu'aux ſeuls Caciques. Quant à leur Religion, ils ne reconnoiſſoient qu'un ſeul Dieu; & s'ils témoignoient quelque vénération pour les oſſemens de leurs Jongleurs, auxquels ils avoient vû faire pendant leur vie des choſes qui leur paroiſſoient ſurpaſſer les forces de la Nature, ils ne les regardoient pas comme des Divinités, quoique l'eſpece de Culte, qu'ils leur rendoient, ne fût pas fort différent de celui que les autres Nations rendent aux Idoles. Au reſte, ils n'offroient aucuns ſacrifices à Dieu, & on n'a remarqué parmi eux aucun culte reglé de Religion.

Différens uſages de ces Indiens.

Ils comptoient les années par les Hivers, & ils calculoient rarement juſqu'à dix ſans ſe tromper. Ils connoiſſoient qu'il étoit tems de ſe lever, quand la conſtellation des Pleïades commençoit à paroître ſur leur horizon. Ils croïoient qu'il y avoit dans le Ciel un Tigre & un grand Chien, qui dévoroient la Lune & le Soleil, quand ces deux Aſtres s'éclipſoient, & ils en étoient fort allarmés. Sitôt qu'une Femme étoit accouchée, le Mari obſervoit pendant quinze jours un

1588. jeûne rigoureux, ne chassoit point, & n'avoit de commerce avec personne. Ces Indiens étoient convaincus que la vie de l'Enfant dépendoit de leur fidélité à se conformer à cet usage. Ils avoient une espece de Baptême, qu'on ne nous a pas bien expliqué; mais l'imposition des noms aux nouveaux Nés se faisoit d'une maniere qui marquoit beaucoup de férocité dans le caractere de cette Nation. On attendoit pour cette cérémonie qu'on eût fait un Prisonnier de guerre, & qu'on l'eût destiné à la mort. On le régaloit bien pendant plusieurs jours, on lui donnoit même à son choix autant de Filles ou de Femmes qu'il en vouloit: le jour venu, on l'égorgeoit avec de grandes formalités: dès qu'il étoit mort, chacun venoit toucher le Cadavre de la main, ou le frappoit avec un bâton, & c'étoit alors, que l'on donnoit un nom à tous les Enfans, qui n'en avoient point encore. Cela fait, on mettoit le corps en pieces, & chaque Famille en emportoit sa part, la faisoit cuire, & réduisoit la chaire en une espece de bouillie, dont chacun avalloit une cuillerée; & les Meres mêmes qui avoient des Enfans à la mammelle, leur en mettoient un peu dans la bouche.

L'accueil que l'on faisoit à ceux qui arrivoient d'un long voïage, avoit quelque chose de fort bizarre. Le Voïageur, en entrant dans la Cabanne, commençoit par s'asseoir sans dire un mot, & aussitôt les Femmes, gardant le même silence, tournoient autour de lui pendant quelque tems, puis tout-à-coup jettoient des cris lamentables, qui étoient suivis d'un long récit de ce qu'on savoit être survenu de fâcheux dans la Famille du Voïageur pendant son absence; les Hommes se couvrant le visage répétoient les mêmes choses à voix basse, & cela duroit plus ou moins, suivant l'estime qu'on faisoit du nouveau venu. Enfin on le félicitoit de son heureuse arrivée, & on le régaloit de son mieux.

Les Femmes, à la mort de leurs Maris, se précipitoient d'un lieu assez élevé, pour en être quelquefois estropiées le reste de leurs jours. Les Indiens croïoient que l'ame, en sortant de son corps, ne s'en éloignoit pas beaucoup, & lui tenoit même compagnie dans le tombeau, où on laissoit souvent un espace vuide, afin qu'elle y pût être à son aise. Les premiers, qui embrasserent le Christianisme, eurent bien de la peine à renoncer à cet usage, & l'on surprit même assez souvent des Femmes Chrétiennes, qui alloient en cachette au lieu

de la ſépulture de leurs Enfans & de leurs Maris, & paſſoient dans une eſpece de ſas la terre qui les couvroit, pour ſoulager leurs ames, qui auroient été, diſoient-elles, trop en preſſe ſans cette précaution. 1588.

Quand une Fille étoit en âge d'être mariée, on la mettoit entre les mains d'une Femme, qui pendant huit jours l'emploïoit aux plus rudes travaux, la nourriſſoit fort mal, & ne lui laiſſoit pas un ſeul moment de repos. On jugeoit par la maniere, dont elle ſe comportoit pendant ce tems-là, ſi elle ſeroit laborieuſe, & propre au ménage. Le terme expiré, on lui coupoit les cheveux, on l'habilloit proprement, on lui donnoit tous les bijoux, dont ce Sexe aime partout à ſe parer, & on la déclaroit nubile. C'eût été un crime pour une Fille d'avoir fréquenté un Homme avant que d'avoir paſſé par cette épreuve, ou il falloit qu'elle le fît bien ſecretement.

De leurs Médecins, & des préſages.

Les Guaranis croïoient beaucoup aux préſages, & rien n'a plus coûté aux Miſſionnaires, que de leur ôter cette chimere de la tête. C'étoit ſur tout par-là que les Jongleurs, qui étoient leurs Médecins, avoient pris ſur eux un aſcendant d'autant plus fort, qu'ils leur avoient perſuadé qu'ils tiroient des connoiſſances certaines pour l'avenir, du chant des Oiſeaux, & qu'ils avoient reçu du Ciel le pouvoir de guérir toutes ſortes de maladies. Cependant tous leurs remedes ſe réduiſoient à ſucer la Partie malade, d'où ils faiſoient ſemblant de tirer quelque choſe, qu'ils avoient auparavant mis dans leur bouche, & qu'ils aſſuroient être la cauſe du mal: par-là ils contentoient l'imagination des Malades, & c'eſt faire beaucoup. D'ailleurs, ils ne les fatiguoient point; s'ils n'aidoient point aſſez la Nature, ils la laiſſoient agir; & s'ils ne guériſſoient point les Malades, ils ne les tuoient pas.

Mais ce Peuple étoit la dupe d'une autre eſpece de Charlatans, beaucoup plus dangereux, ſi ce qu'on en rapporte eſt exactement vrai. C'étoit de prétendus Sorciers, qui ſe vantoient de pouvoir ôter la vie à qui ils vouloient; & comme ils étoient venus à bout de perſuader que bien des gens avoient péri par la vertu de leurs ſortileges, il ſuffiſoit quelquefois d'avoir un Ennemi, pour être ſaiſi de fraïeur, & pour en mourir, quand on n'avoit pas de quoi païer tous les Jongleurs. Un de ces Impoſteurs ſe vanta un jour publiquement qu'il feroit périr le P. de Montoya par ſes preſtiges; mais aïant ſu que le Miſſionnaire ne faiſoit que rire de ſes menaces, il

1588. prit le parti de publier que son Démon l'avoit averti que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Prêtres des Chrétiens.

Au reste, on ne peut guere se former une idée générale des Guaranis, parceque ces Indiens s'étant répandus & fixés en une infinité d'endroits assez éloignés les uns des autres, & sous des Climats très différens, ils y ont pris une partie des mœurs, des usages & des idées, qui y avoient cours, & fort contraires à ceux qu'ils y avoient apportés. On remarquoit néanmoins dans tous, au tems dont je parle, un génie extrêmement borné, plus ou moins de stupidité & de férocité, une indolence, une horreur du travail, & un défaut de prévoïance, qui ne sauroient guere aller plus loin; ils ne savoient rien, & on ne pouvoit faire aucun fond sur leurs anciennes traditions, qu'ils racontoient même d'une maniere fort obscure. Ils parloient beaucoup d'un Déluge universel; mais le terme dont ils se servoient pour l'exprimer, ne signifie proprement qu'une grande inondation. Ceux qui étoient établis dans les Plaines, qui vivoient de ce que la terre leur fournissoit avec un travail fort léger, & qui nourrissoient des Volailles, étoient plus traitables, & multiplioient davantage; les autres, par leur vie errante, par leurs guerres & leurs courses continuelles, & par l'inaction où ce genre de vie les avoit accoutumés, étoient devenus plus sauvages & beaucoup plus féroces.

Description de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, où demeuroient ceux dont il s'agit ici, & où s'acheminerent les Peres Salonio & Filds, est bornée à l'Orient par le Bresil; au Septentrion par un Païs fort couvert, & fort aquatique, peu connu & assez peu peuplé; au Midi par l'Uruguay; & à l'Occident par le Paraguay, quoiqu'entr'eux & ce Fleuve on rencontre plusieurs Nations, errantes pour la plûpart. Le Tropique du Capricorne la traverse près son milieu en largeur. Son Terroir est humide, presque tout son climat inégal, l'air communément malsain, les Terres, excepté sur les Montagnes, assez fertiles en Légumes, Racines, Manioc, Maïz, & d'autres Plantes, qui demandent peu de culture. On y est fort sujet à la fiévre, & tout le Païs est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. On y trouve aussi presque tous les Animaux, dont j'ai fait mention dans la Notice générale du Paraguay. Il produit naturellement quantité de fruits, comme la Guembé, la Grenadille, & des Dattes fort ameres. Les Cédres y sont communs,

1588.

communs, aussi-bien que toutes les especes de Pins & de Sapins, dans le creux desquels on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire; & d'autres bois, dont la plûpart sont propres à la construction. Enfin, cette Province est arrosée par plusieurs Rivieres, dont les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres plus petites, & le *Guibay*, sur lequel étoit bâtie Villarica, assez près de l'endroit, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de cette Province sont tributaires.

Des Pierres de cette Province.

On trouve dans le Guayra des Pierres, qui pendant quelques années ont eu de la réputation. Elles sont renfermées dans une espece de croute très dure, de figure ovale, & enfoncées bien avant dans la terre. On prétend que quand elles ont toute leur grosseur, elles font éclater cette croute avec le même bruit, que fait une bombe en crevant. Alors on voit une Pierre transparente, qui a beaucoup de brillant; toutes ne sont pas de la même couleur, la plûpart sont rouges; mais il y en a de vertes & de violettes. Elles sont taillées d'une maniere si variée & si réguliere, qu'on a peine à croire que ce soit l'ouvrage de la Nature. Dans le vrai elles n'ont qu'une beauté apparente, & ne valent pas plus que celles qu'on trouve dans le Païs de Liége. Les Espagnols y furent trompés d'abord, & plusieurs étoient sur le point d'abandonner leurs Etablissemens, pour aller porter ces Pierres en Espagne, où ils se promettoient de faire par-là une grande fortune. En effet, sur les premiers avis qu'on eut dans ce Roïaume de cette découverte, on y publia, comme une chose certaine, que le Paraguay étoit plein d'Améthystes, d'Escarboucles & d'Emeraudes; mais on y fut bientôt désabusé, & il n'y eut que les plus pressés, qui y furent pris.

Autres particularités du Guayra.

Le Guayra produit encore beaucoup d'Arbres, d'où distile une Gomme balsamique, dont on pourroit faire usage dans la Médecine : c'est tout ce que mon Auteur (1) en dit. Les courses des Portugais du Bresil dans ce Païs, qu'ils ont obligé les Espagnols d'abandonner, après avoir ruiné Villarica & Ciudad Real, ont empêché qu'on ne suivît davantage ces Découvertes. Le Guembé, dont j'ai parlé, est un fruit oblong, pointu par les deux bouts, & de la largeur d'une palme; il est rempli de petits grains jaunâtres, fort doux, quand on se contente de les sucer; mais si on les casse avec les dents, ils

(1) Le Pere del Techo, Liv. 3. Ch. 30.

1588. inondent le gosier d'un jus, dont l'âcreté est insupportable. Il paroît que la Plante qui porte ce fruit, est une lienne, qui s'attache aux Arbres, & monte fort haut. On ajoûte que si sa graine tombe sur une écorce pourrie, elle y pousse des filets, qui descendent jusqu'à terre, & produisent des Plantes de la même espece.

J'ai dit que les Dattes de ce Païs sont ameres; on prétend qu'on en fait du vin, & une bouillie, qui est fort nourrissante. Les Palmiers qui les portent, & qu'on trouve partout, sont d'une grande ressource pour les Voïageurs, dont les provisions sont épuisées, parceque leur moelle est bonne à manger, & fort nourrissante. Les Sangliers du Guayra ont, comme en quelques autres endroits du Paraguay, le nombril sur le dos; mais je ne sais si on a observé ailleurs, comme on a fait ici, qu'il faut le couper, dès que la Bête est morte, parceque sans cette précaution, tout le corps seroit bientôt corrompu. On a aussi remarqué que le Miel de cette Province est excellent, mais qu'on n'y a jamais pu venir à bout de blanchir la Cire qu'il renferme.

Tel étoit le Païs où les Peres de Ortega & Filds entreprirent de prêcher Jesus-Christ. Ce fut à Ciudad Real, qu'ils se rendirent d'abord, & ils apprirent en y arrivant, que depuis plusieurs années on n'y avoit pas vû un seul Prêtre; aussi trouverent-ils que plusieurs des Habitans n'avoient presque plus de Chrétien que le nom. Ils emploïerent un mois entier à les instruire & à les confesser, pour les mettre en état de participer aux saints Mysteres, puis ils passerent à Villarica, où ils trouverent les mêmes besoins spirituels, & où ils eurent encore la consolation de recueillir de précieux fruits de leurs travaux. Cela fait, ils parcoururent les Bourgades Indiennes, qui étoient particuliérement l'objet de leur Mission, & ils suivirent les Guaranis errans dans leurs Forêts, & sur leurs Montagnes. Après avoir emploïé plusieurs mois dans ces courses, avec un succès qui les dédommagea abondamment de leurs fatigues, ils retournerent à l'Assomption, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pere Salonio leur Supérieur, & ils lui dirent qu'ils avoient vû deux cents mille Indiens, qui paroissoient très propres au Roïaume de Dieu.

La Peste faisoit alors de grands ravages dans cette Capitale, & se communiqua bientôt aux Habitations de la Campagne, où elle en fit encore de plus grands. Ces tems de ca-

lamités ſont des jours de récolte pour les Miniſtres d'un Dieu, qui ordinairement ne nous châtie que pour nous ſauver. Les trois Jéſuites ne s'épargnerent point; on les voïoit toujours, où les beſoins étoient les plus preſſans, & il sembloit que celui, qui les avoit envoïés, les multipliât; car on étoit ſouvent fort étonné de les voir dans des endroits fort éloignés de ceux, où peu de tems auparavant on les avoit vûs. Auſſi preſque perſonne ne mourut ſans confeſſion, & ſix mille Indiens moribonds furent baptiſés dans l'eſpace de neuf mois.

1589.

Les deux Miſſionnaires retournent à l'Aſſomption, où la Peſte faiſoit de grands ravages.

La Contagion avançant vers le Breſil, le Pere de Ortega fut averti qu'à trente lieues au-delà de Villarica il y avoit des Guaranis errans, qui avoient été autrefois baptiſés, qui ne ſavoient pas même ce que c'étoit que le baptême, & qui incommodoient fort les Eſpagnols. Il les alla chercher, les inſtruiſit, & leur fit comprendre les obligations que leur impoſoit le ſacré caractere qu'on leur avoit conferé. Il ſe rendit enſuite à Villarica, dont le Commandant lui propoſa une nouvelle entrepriſe. Il s'agiſſoit de ſe concilier une nouvelle Bourgade, qui n'étoit pas fort éloignée de la Ville, & il jugeoit avec raiſon que le ſeul moïen d'y réuſſir, étoit de la rendre chrétienne. Rien n'étoit plus du goût du Miſſionnaire, que ce qu'on lui propoſoit : il partit ſur le champ, & le Commandant voulut l'accompagner. Quatre cents Indiens inſtruits & baptiſés en aſſez peu de tems inſpiroient au Serviteur de Dieu les plus grandes eſpérances, lorſqu'il s'en fallut peu que la palme du Martyre ne lui tînt lieu des grands ſuccès qu'il ſe promettoit.

Le Pere de Ortega entreprend de convertir une Bourgade Indienne.

Il s'étoit formé contre lui & contre le Commandant Eſpagnol, une conſpiration fort ſecrete dans cette Bourgade; mais la nuit qui précédoit le jour marqué pour l'exécution, le Pere s'étant couché fort fatigué, il ne lui fut pas poſſible de fermer l'œil. Cela lui fit prendre le parti de ſe lever, & d'aller faire un tour dans la Bourgade. Comme il paſſoit devant une Cabanne, il y entendit du bruit; il s'en approcha, & fut inſtruit du complot, & des meſures qu'on prenoit pour l'exécuter. Il courut en avertir le Commandant, qui fut d'avis de faire retraite ſur le champ, & ils la firent au point du jour : les Conjurés furent très ſurpris de ne les plus trouver, ils déchargerent leur dépit ſur les Indiens de la ſuite du Commandant, qui n'avoient pas voulu partir avec lui, & ils les maſſacrerent.

Il court un grand riſque.

1589-90.

On donne une Maison aux Jésuites à Villarica.

Le Pere de Ortega, en rentrant à Villarica, y trouva le Pere Filds, qui venoit le chercher de la part du Pere Salonio, & ils se disposoient à partir ensemble pour l'Assomption, lorsqu'ils apperçurent toute la Ville en allarme. Ils se virent bientôt environnés d'une foule d'Espagnols, qui les larmes aux yeux leur dirent ; » Si vous ne cherchez, mes » Peres, que des Ames à sauver, où en trouverez-vous de » mieux disposées, & qui aient plus de besoins de votre Mi- » nistere «. Les Néophytes, plus mortifiés encore de leur départ, accoururent tous se jetter à leurs pieds, & leur embrassant les genoux, les conjurerent de ne les point abandonner. Les Peres ne pouvant opposer à tant d'instances, que les ordres de leur Supérieur, crurent enfin pouvoir se rendre à la priere, que leur fit le Commandant, d'attendre le retour d'un Courier, qu'il alloit dépêcher au Pere Salonio. Ce Courier partit le jour même, & la réponse du Supérieur aïant été conforme aux désirs de la Ville, on travailla sur le champ à bâtir une Maison & une Chapelle pour les deux Missionnaires, qui ne penserent plus qu'à profiter des bonnes dispositions des Espagnols & des Indiens, pour rétablir la pureté des mœurs parmi les uns, & faire entrrer les autres dans le Bercail du bon Pasteur.

Révolte des Calchaquis.

Le Pere Salonio, resté seul à l'Assomption, n'y travailloit ni avec moins d'agrément, ni avec moins de succès ; & dans ce même tems une révolte des Calchaquis contribua beaucoup à faire regarder les nouveaux Missionnaires dans le Tucuman, comme des Hommes aussi utiles pour la sûreté de ces Provinces, que pour établir solidement la Religion Chrétienne parmi les Infideles. On connoît dans ce Continent deux Nations qui portent le nom de Calchaquis, & qui sont assez éloignées l'une de l'autre ; mais il n'est presque point douteux qu'elles n'en font originairement qu'une, qui a long-tems été toute entiere établie dans une des Vallées des Montagnes du Pérou, à l'Occident de Salta, & qui s'appelle encore aujourd'hui *la Vallée de Calchaqui*. Pendant plusieurs années ces Barbares molesterent beaucoup les Espagnols ; enfin Dom Alfonse Mercado & Villacorta, étant pour la seconde fois Gouverneur du Tucuman, les défit en 1565, & une partie se réfugia, dit-on, du côté de Buenos Ayrès, où leur postérité est encore aujourd'hui.

Les autres avoient été transportés sur les Frontieres du

Chaco, & donné en Commande ; mais ne pouvant plus ſupporter la rigueur du ſervice perſonnel, ils ſe ſouleverent, & gagnerent des Montagnes, d'où ils faiſoient de fréquentes courſes dans les Habitations Eſpagnoles. Dom Jean Ramirez de Velaſco, Succeſſeur de Dom Alfonſe, entreprit de les forcer, ou du moins à demeurer tranquilles; il ſe mit en campagne, & invita le Pere Barſena, qui étoit à peine rétabli de la maladie qu'il avoit contractée dans le Chaco, à l'accompagner dans cette Expédition. Le Miſſionnaire y conſentit, dans l'eſpérance de profiter de quelque occaſion pour annoncer Jeſus-Chriſt aux Calchaquis, & il ne fut pas tout-à-fait trompé. 1589-90.

Cependant le Gouverneur, qui ne connoiſſoit pas aſſez le Païs, s'engagea dans des défilés que l'Ennemi avoit eu la précaution de bien garder, & il couroit riſque d'y périr avec toutes ſes Troupes, lorſque le Pere Barſena entreprit de le tirer de danger. Il alla ſeul trouver les Calchaquis ; & quoique ces Barbares ſe fuſſent mis en devoir de lui couper le chemin, il gagna le haut de leurs Montagnes. Sa hardieſſe les étonna, & les rendit comme immobiles : il s'approcha d'eux, & ils furent ſi charmés de ſa douceur, & de ſes manieres, qu'il n'eut aucune peine à leur perſuader de laiſſer en repos les Eſpagnols, en leur promettant de ſon côté qu'on les laiſſeroit eux-mêmes tranquilles dans leurs retraites.

En quelle diſpoſition le Pere Barſena laiſſe les Calchaquis.

Il reſta quelque tems avec eux, & après qu'il eut un peu étudié leur caractere, il trouva que la férocité en faiſoit le fond, & que l'ivrognerie achevoit de les rendre intraitables. Mais comme tout paroît poſſible à un Homme Apoſtolique, qui ne met ſa confiance qu'en celui qui eſt le Maître des cœurs ; il ne deſeſpera point d'en faire de véritables Chrétiens. Pluſieurs en effet, touchés de ſes diſcours, & remplis de vénération pour ſa vertu, reçurent ſes inſtructions avec reſpect ; il ne les jugea pourtant point encore aſſez bien préparés pour recevoir le Baptême ; il crut avoir aſſez fait de les avoir prévenus en faveur du Chriſtianiſme ; il eſpera que la ſemence de la parole, qu'il venoit de jetter dans cette terre, y germeroit avec le tems, & il crut devoir en attendant aller recueillir ailleurs une moiſſon, qui lui paroiſſoit plus mûre. Il y a bien de l'apparence que les Calchaquis ne tarderent pas à retourner dans leur Vallée, où nous les retrouverons dans la ſuite.

Caractere de ces Indiens.

1589-90. Caractere des Lulles.

Les Indiens que le Pere Barſena croïoit plus proches du Roïaume de Dieu, étoient les *Lulles*, que le Pere Loçano place dans le Chaco, ſans marquer diſtinctement la ſituation du Païs qu'ils occupoient. Il les diſtingue en grands & petits Lulles, ſans nous apprendre d'où vient cette diſtinction. Il dit encore que les grands Lulles ſont diviſés en pluſieurs Tribus, qui ont chacune leurs noms particuliers. Tous, dit-on, avoient été convertis à la Foi par Saint François Solano, & il eſt certain que ceux qui étoient dans le voiſinage d'Eſteco, aïant été baptiſés, s'étoient ſoumis aux Eſpagnols, & avoient été donnés en Commande; mais que ſe trouvant trop ſurchargés de travail par leurs Commandataires, ils étoient retournés dans les Bois, d'où l'Apôtre du Chaco les avoit tirés. Cela étoit encore aſſez récent au tems dont je parle, puiſque le Saint n'eſt mort au Pérou, que plus de vingt ans après.

Les Lulles ſont communément d'une taille avantageuſe, naturellement guais, & oublient facilement les ſujets de chagrin, qu'on leur a donnés. Ils ont l'eſprit fort borné, & incapable de ſuivre un raiſonnement, & leur Langue n'a pas même de termes propres pour exprimer ce qui ne tombe pas ſous les ſens. Leur plus grand défaut, après l'ivrognerie, eſt la défiance; ils ſont en garde contre tout ce que les Etrangers leur diſent, tandis qu'entre eux ils ſont d'une crédulité d'Enfant. On n'accorde point aiſément ce qu'on dit de leur légereté, avec ce qu'on ajoûte, que quand ils veulent ſe venger, ils diſſimulent long-tems, afin de mieux aſſurer leur vengeance. Il y a moins de difficulté à comprendre qu'ils ſont les plus intéreſſés & les plus ingrats des Hommes, careſſans au-delà de ce qu'on peut dire, tant qu'ils eſperent quelque choſe, & regardant comme une dette qu'on leur a païée, tout le bien qu'on leur a fait.

Ceux qui étoient Chrétiens, avoient entiérement oublié ce qu'on leur avoit enſeigné de la Doctrine chrétienne, & des obligations qu'ils avoient contractées en recevant le Baptême, de ſorte qu'on ne trouvoit plus en eux aucune trace du Chriſtianiſme. Leurs opinions ſur les Aſtres & ſur les Phénomenes de la Nature, ne ſont que des rêveries, qui n'ont rien de ſuivi. De toutes les maladies, ils ne reconnoiſſent de naturelle, que la petite vérole; & on ne ſauroit leur ôter de l'eſprit que toutes les autres ſont un effet de la malice d'un Ani-

mal invisible, qu'ils nomment *Ayaqua*, lequel, disent-ils, décoche sur eux des fleches, & les frappe où il veut. Leurs Médecins leur persuadent qu'ils sont en commerce avec cet Animal, & ils se laissent traiter par ces Imposteurs, avec la plus aveugle confiance. Le Pere Antoine Machoni, qui dans ces derniers tems a beaucoup travaillé à leur conversion, demandant un jour à l'un d'eux des nouvelles de son Fils, à qui il étoit survenu un grand mal d'oreille, cet Homme lui répondit que le Malade n'avoit cessé de crier toute la nuit; » & cela, ajoûta-t-il, ne pouvoit être autrement, car c'est » une chose digne de compassion, que de voir comme son » oreille est toute hérissée de fleches, que l'Ayaqua a tirées sur » lui «. Le Missionnaire eut beau lui dire pour lui ôter cette imagination de la tête, il n'y réussit point; & un Vieillard, qui se trouva présent, termina la dispute, en disant qu'il étoit inutile de parler de cela à des Gens, qui n'y entendoient rien. 1589-90.

Les Lulles ont aussi sur les Démons des idées, & ils pratiquent en leur honneur des cérémonies, qui dénotent en eux la plus profonde stupidité. Aussi ne faut-il point chercher des vertus dans des Barbares, dont la raison est si brute; ils ne connoissent pas même celles, que la seule Nature inspire aux autres Hommes; & si on découvre en eux quelque naissance de bonne qualité, on est tenté de les regarder comme de purs instincts, d'autant plus qu'ils n'ont pas même celles, qu'on remarque dans de purs Animaux. Un Missionnaire voïant un jour qu'on alloit enterrer avec une Femme Chrétienne, un Enfant qu'elle nourissoit, en demanda la raison, & on lui répondit qu'on ne trouveroit pas une Femme qui voulût lui servir de Nourrice; il s'offrit de bien récompenser celle qui voudroit s'en charger, & il n'en trouva pas une seule, à qui l'intérêt même pût inspirer le moindre sentiment de compassion pour ce petit Innocent, de sorte qu'il fut obligé de le faire nourrir de lait de Chevre. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mêmes Femmes, qui aiment mieux voir mourir un Enfant, que de lui donner du lait, quand elles en ont trop, si elles voient de petits Chiens abandonnés de leurs Meres, ne font point de difficulté de les nourrir.

Un Peuple de ce caractere n'est point fait pour vivre en société, si la Grace ne corrige en lui le naturel; aussi les Lulles n'en connoissoient-ils point les douceurs. Chaque Famille parmi eux vivoit à part, sans avoir presqu'aucune communica-

1589-90. tion avec les autres ; ce qui vient encore de ce qu'ils avoient en horreur toute espece de dépendance, & tout ce qui pouvoit les gêner. Ils avoient cependant des Caciques, mais qui n'avoient d'autorité que pour la guerre; car alors ils se réunissoient, & il leur falloit un Chef. Hors de-là chacun étoit son maître; le Pere de famille même n'étoit chez lui, que comme un simple Particulier ; & les mariages ne tenoient à rien : le moindre caprice séparoit le Mari d'avec sa Femme, & les Enfans n'obéissoient ni à l'un, ni à l'autre. D'ailleurs, la prostitution & l'avortement volontaire étoient regardés comme des actions indifférentes : une Fille, pour avoir égorgé le fruit de son désordre, n'en avoit pas plus de difficulté à trouver un Mari ; aussi la dissolution étoit-elle générale, & commençoit de bonne heure dans cette étrange Nation.

Si les Lulles ne se réunissent que pour leur défense commune contre ceux qui en veulent à leur liberté, comme c'est de cela seul qu'ils sont jaloux, ils n'attaquent jamais personne ; on conçoit bien que des Hommes de ce caractere ne sont point curieux de faire des conquêtes. Ils s'assemblent cependant pour deux Fêtes, dont la premiere se nomme l'*Assemblée du Diable.* Ce qui se passe dans l'une & dans l'autre, prouve qu'il n'est point de Peuple au Monde, qui porte plus loin la brutalité. Le Pere Loçano nous en donne la description ; mais je n'ai pu me résoudre à en charger cette Histoire. Pendant une bonne partie de l'année, ces Indiens n'ont d'autre eau à boire, que celle qui tombe du Ciel, & quand elle leur manque, ils ont recours aux Melons d'eau, dont ils sement une grande quantité, & à une certaine racine, qu'ils nomment *Yacol*, qui leur en fournit beaucoup ; la chair en est blanche, & a un goût fort agréable, du moins pour eux.

Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile.

Telle étoit la Nation, que le Pere Barsena, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il y avoit parmi eux plusieurs Chrétiens, s'étoit flatté de gagner à Jesus-Christ; il commençoit à y travailler avec ce zele, qui avoit été partout ailleurs si fructueux, lorsqu'au commencement de l'année 1590, les Peres Jean-Baptiste Agnasco & Jean Fonté arriverent du Pérou à Santiago, celui-ci en qualité de Supérieur de toute la Mission, & celui-là, pour partager avec le Pere Barsena ses travaux Apostoliques, qu'on jugeoit avec raison au-dessus des forces d'un seul Homme. Comme il se disposoit à partir pour l'aller joindre, un

un bruit, qui courut que les Lulles avoient conspiré contre la vie de leur Missionnaire, dont la santé d'ailleurs s'affoiblissoit de jour en jour, obligea le nouveau Supérieur à le rappeller au Tucuman. Il obéit, quoiqu'avec bien du regret; & aïant pris sa route par Saint-Michel, il y reçut un second ordre pour y rester, parceque les environs de cette Ville étoient absolument dénués de secours spirituels. Le Supérieur, de son côté, accompagné du Pere Angulo, son prédécesseur, choisit son poste vers la Riviere rouge, dans le district de la Conception. 1590.

Dessein d'une Mission pour les *Frontones*.

C'étoit l'Adelantade Dom Alfonse de Vera, qui avoit formé le projet de cette Mission, dans le dessein de rassembler dans les environs de cette Ville le plus qu'il seroit possible d'Indiens du Chaco, d'en former plusieurs Bourgades, & de faciliter par cette réunion leur conversion à la Foi. Rien n'étoit mieux imaginé; & si ce projet avoit été suivi, plus de la moitié du Chaco seroit depuis long-tems Chrétienne: mais d'abord le défaut de Missionnaires, & plus encore les mauvais exemples des anciens Chrétiens, leur dureté & leur avarice, l'ont fait échouer, quoi que pût faire l'Adelantade pour y remédier. Les Indiens les plus proches de la Conception étoient les *Frontones*, ainsi nommés par les Espagnols, parcequ'ils sont dans l'usage de s'arracher les cheveux au-dessus du front, ce qui fait paroître leur front plus grand de la moitié. Tous vont nus, peints & piqués par tout le corps, & laissent pendre à une corde, qui leur sert de ceinture, leurs armes, qui consistent en un Macana & des fleches. Ils portent toujours à la main leur arc, & un bâton hérissé par le bout de mâchoires de Poissons. Ils sont errans, ne cultivent point la terre, ne vivent que de Poissons & de Gibier, & sont continuellement en guerre les uns contre les autres; car sous le nom général de *Frontones*, on comprend plusieurs petites Nations. Les plus traitables de tous étoient les *Mataras*, ou *Mataranes*, & c'est sur eux principalement, que l'Adelantade avoit jetté les yeux, pour se les attacher par les liens de la Religion; d'autant plus qu'il y en avoit déja plusieurs qui avoient été baptisés, apparemment par Saint François Solano, ou par quelqu'un des Compagnons de son Apostolat: mais il ne restoit plus parmi eux que des traces bien legeres du Christianisme.

Caractere de ces Indiens.

Ce dessein ne réussit point.

Dom Alphonse de Vera reçut fort bien les deux Mission-

1590-91. naires ; mais comme il ſouhaitoit que les Mataranes fuſſent bientôt tous Chrétiens, il pria le Pere Fonté de faire encore venir les Peres Agnaſco & Barſena. L'ordre leur en fut envoïé, & ils eurent bien de la peine à obtenir du Gouverneur la permiſſion d'y obéir. Ils l'obtinrent enfin par leurs inſtances, & il n'eſt pas concevable combien ces quatre Ouvriers gagnerent d'Âmes à Jeſus-Chriſt en moins d'une année, dont il fallut emploïer une bonne partie à étudier la Langue de ces Indiens. Ils ſe diſpoſoient à pénétrer plus avant dans cette Barbarie ; mais ſur les repréſentations des Eſpagnols, qui les avertirent que les Peuples, qu'ils alloient chercher, n'étoient nullement diſpoſés à les recevoir, il fut réſolu que les Peres Agnaſco & Barſena iroient ſeuls ; & le Gouverneur les fit eſcorter par Dom François de Vera, ſon Frere, avec un Détachement de Soldats, quoi qu'ils puſſent faire pour l'en détourner ; ce qui gâta tout.

On travaille avec plus de ſuccès à Saint-Jean de Corrientès.

Les *Mogoſnas*, les plus errans & les plus vicieux des Frontones, ſe ſaiſirent par adreſſe des Eſpagnols, & les maſſacrerent tous, avec leurs Commandans. L'Adelantade voulut venger la mort de ſon Frere ; & la guerre qui s'alluma à cette occaſion, aïant fait perdre aux Miſſionnaires toute eſpérance de réuſſir dans leur entrepriſe, ils allerent ailleurs chercher de l'exercice à leur zele. Après avoir fait quelques courſes du côté de la Conception, ſans pouvoir trouver une Nation qui fût diſpoſée à les écouter ; ils traverſerent Rio de la Plata, & marcherent le long de ce Fleuve juſqu'à *Saint-Jean de Corrientès*, petite Ville fondée depuis peu, immédiatement au-deſſous du Confluent du Paraguay & du Parana, où les Eſpagnols & quelques Indiens des environs les avoient invités, & où les fruits de bénédiction, que Dieu donna à leurs travaux, les conſolerent un peu de la triſte néceſſité, qui les avoit contraints d'abandonner les Frontones.

1593.

Nouveaux Miſſionnaires au Paraguay.

Sur ces entrefaites le Provincial des Jéſuites du Pérou aïant rappellé le Pere Fonté à Lima, lui donna pour Succeſſeur au Paraguay le Pere Jean Romero, & y envoïa avec lui les Peres Gaſpar de-Monroy, Jean Viana, & Marcel Lorençana. La premiere choſe, que fit le nouveau Superieur en arrivant au Tucuman, fut de renoncer à un terrein, dont on avoit fait préſent à ſon Prédéceſſeur, du côté de Salta, pour ſubvenir aux beſoins des Miſſionnaires, qui n'avoient aucuns fonds pour ſubſiſter. Les raiſons qui l'engagerent à faire cette

démarche, furent en premier lieu, que ses Religieux étoient en trop petit nombre, pour se fixer en aucun lieu, & faire valoir un Bien de cette nature : en second lieu, que ce terrein ne pouvoit être mis en valeur, qu'en y mettant des Indiens pour le cultiver, & qu'il ne vouloit pas autoriser par son exemple l'abus du service personnel. Il songea ensuite à distribuer tous ses Missionnaires dans les endroits où ils pouvoient travailler avec plus de succès. Il envoïa à l'Assomption les Peres Barsena & Lorençana, & manda aux Peres Filds & de Ortega de rester parmi les Guaranis. Il destina les Peres Angulo & Viana pour Santiago, & les Peres Agnasco & de Monroy pour une expédition chez les *Omaguacas*, Peuple établi sur les Frontieres du Tucuman & du Pérou. Pour lui, il ne se fixa nulle part, voulant toujours être prêt à courir où le besoin seroit plus pressant. 1593.

Quels étoient les Omaguacas.

Les *Omaguacas* étoient une Nation féroce, laquelle après avoir reçu l'Evangile, & s'être soumise à la Couronne d'Espagne, avoit renoncé à Jesus-Christ, secoué le joug des Rois Catholiques, massacré ses Missionnaires, fait main-baisse sur tout ce qu'elle avoit rencontré d'Espagnols, ruiné deux fois la Ville de Jujuy, & faisoit depuis trente ans de continuelles irruptions sur cette partie du Tucuman, qu'elle dépeuploit par ses brigandages. Pour opposer une digue à ce Torrent, le Gouverneur de la Province commença par rétablir la Ville de Jujuy, & la mettre, autant qu'il seroit possible, hors d'insulte : il en donna la commission à Dom François Arganarez, qui s'en acquitta très bien, se mit ensuite en campagne, se fit craindre à son tour des Omaguacas, les disposa à recevoir des Missionnaires, quand on jugeroit à propos de leur en envoïer, & rendit la tranquillité à la Province, non-seulement de ce côté-là, mais encore de celui du Chaco.

Jujuy rétabli pour la troisième fois.

Les Peres Barsena & Lorençana remontent le Paraguay.

Il se passa ensuite deux ans avant qu'on pût avec prudence permettre au deux Missionnaires destinés à ramener ces Indiens au culte du vrai Dieu, de se livrer à leur discrétion : pendant cet intervalle on fut obligé d'occuper ailleurs le Pere Agnasco. D'autre part, les Peres Salonio & Lorençana étoient à-peine arrivés à l'Assomption, qu'ils s'embarquerent sur le Paraguay, dans le dessein de remonter ce Fleuve, & d'établir une Mission le plus loin qu'ils pourroient au Nord. Ils emploïerent quatre mois dans ce voïage, & ils furent si contents de la docilité des Peuples qu'ils visiterent, que quoiqu'ils

1593. fussent revenus à la Capitale, épuisés de maladies & de fatigues, ils en seroient repartis sur le champ pour aller achever ce qu'ils avoient si heureusement commencé, si le Pere Romero, qu'ils y trouverent, ne s'y étoit pas opposé.

Fondation du Collége de l'Assomption.

Le desir de s'instruire par lui-même des services qu'on pouvoit rendre à la Religion dans la Province de Rio de la Plata, y avoit conduit le Supérieur; & son dessein n'étoit pas d'y faire un long séjour : mais il y trouva tant d'occupation, qu'il fut contraint d'y rester beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu, & il n'eut pas lieu de regretter celui qu'il y passa. Tout ce qu'il entreprit pour le salut des Ames lui réussit bien au-delà de ses esperances; & ce qui lui attira davantage les applaudissemens de toute la Ville, fut le bonheur qu'il eut de reconcilier le Clergé avec le Vicaire général, qui gouvernoit le Diocèse pendant la vacance du Siége Episcopal, & dont la mésintelligence étoit sur le point d'en venir à une rupture scandaleuse. Il fit ensuite quelques excursions dans les Bourgades des Guaranis les plus proches de la Ville, & il y gagna tellement l'affection de ces Indiens, qu'à son retour à l'Assomption, chacun s'empressa à lui donner des marques de la plus haute estime, & de la confiance la plus sincere. Alors la Noblesse & le Magistrat faisant réflexion que six ou sept Religieux, qui avoient eu à-peine le tems de se montrer dans ces Provinces, les avoient presque rendues méconnoissables, par rapport à la Religion & aux bonnes mœurs, & jugeant par-là qu'il n'y avoit rien, qu'on ne pût se promettre de leur zele, & de l'ascendant que Dieu leur avoit donné sur les esprits, crurent que pour s'assurer de ne jamais manquer d'Ouvriers si estimables, il falloit leur donner un Etablissement solide dans la Capitale.

Après qu'on en eut déliberé à leur insu, la résolution fut prise d'en écrire au Roi, au Général de la Compagnie, & au Provincial du Pérou, pour obtenir un Collége de Jésuites à l'Assomption, & des Sujets qui en pussent remplir les charges. On fit plus; car comme on ne doutoit point que les réponses ne fussent favorables, on commença par acheter, des deniers publics, un emplacement pour y établir une Maison & une Eglise; & le Pere Romero, malgre ses répugnances pour un Etablissement qu'il croïoit prématuré, ne put se défendre de l'accepter, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique & de son Général. On mit aussitôt la main à l'œuvre;

1594-95.

tous voulurent y travailler, jusqu'aux Dames; on n'y épargna rien, quoi que le Supérieur pût faire pour moderer la dépense. On répondit à ses représentations, que c'étoit pour Jesus-Christ que l'on travailloit, & par conséquent qu'on ne devoit pas craindre d'en faire trop. Enfin en 1595 la Maison fut achevée; & quoique l'Eglise ne le fût pas encore, le Saint-Sacrement y fut placé d'une maniere convenable & décente.

Etat de la Religion dans le Guayra.

Ce qui attachoit surtout alors les Espagnols aux Jésuites, étoit de voir avec quelle facilité ils manioient les esprits des Indiens les plus sauvages, & au milieu desquels on ne se croïoit jamais bien en sûreté. Les Indiens de leur côté se flattoient que les Espagnols se laisseroient persuader, par des Hommes pour qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur. L'intérêt de ceux-ci le demandoit; & l'expérience du passé devoit les avoit convaincus qu'ils ne s'établiroient jamais solidement parmi tant de Nations jalouses de leur liberté, qu'en leur faisant trouver des avantages réels dans la communication qu'on auroit avec eux. Mais un intérêt mal entendu leur fermoit les yeux sur cela, & ils commencerent même bientôt à ne plus regarder du même œil ceux, dont ils avoient fait de si grands éloges, & qui leur parurent s'intéresser trop vivement pour les Naturels du Païs; sans considerer que c'étoit uniquement par cette conduite que ces Peres étoient venus à bout de faire en plus d'une occasion tomber les armes des mains à leurs plus dangereux Ennemis.

Succès du P. de Monroy chez les Omaguacas.

Tandis que ces choses se passoient dans cette Province, le Pere de Monroy étoit enfin entré dans le Pays des Omaguacas avec un Frere Jésuite, nommé Jean de Tolede. Ils furent assez bien reçus de ces Barbares, & n'eurent pas beaucoup de peine à s'en faire écouter. Cinq de leurs Bourgades demanderent même bientôt à être instruites; & en très peu de tems six cents personnes se présenterent pour recevoir le Baptême. Quelques Particuliers voulurent arrêter ce progrès; mais deux ou trois exemples de terreur, ménagés par la Providence sur les plus rebelles à la Grace, acheverent de lever tous les obstacles qu'on tâchoit d'opposer à l'œuvre de Dieu; & le Missionnaire, que son Cathéchiste secondoit fort bien, ne pouvoit plus suffire au grand nombre d'Infideles qui vouloient être instruits. Il ne restoit plus, pour établir le regne de Jesus-Christ sur cette Nation, que de réduire un de ses Chefs, nommé Piltipicon, lequel étoit furieux contre les Espagnols,

1594-95. & leur avoit bien rendu au double tout le mal qu'il prétendoit en avoir reçu.

Il entreprend la conversion d'un de leurs Caciques : belle action du Missionnaire.

Il avoit été baptisé dans son enfance ; mais il avoit souillé la pureté de son Baptême par tous les crimes, dont est capable un Barbare livré à ses passions, possédé du desir de se venger de ceux qu'il regardoit comme ses Tyrans, & animé par toute la haine, que l'Ennemi du salut des Hommes peut inspirer pour la vraie Religion. Partout où sa fureur l'avoit conduit, il avoit massacré les Prêtres, brûlé les Eglises, & ravagé les Habitations Espagnoles. Ce terrible Cacique parut au Pere de Monroy une conquête nécessaire pour achever de réduire les Omaguacas sous le joug de Jesus-Christ ; & armé de toute la confiance que ce divin Sauveur a tant recommandée aux Prédicateurs de son Evangile, il alla seul le trouver. Il lui dit en l'abordant, que l'intérêt qu'il prenoit à son véritable bonheur, l'avoit fait passer par-dessus la crainte d'une mort presque certaine, pour essaïer de l'engager à se le procurer. » Mais tu n'auras pas beaucoup d'honneur, ajoûta t-il, » à faire mourir un Homme désarmé. Si contre mon at- » tente tu veux bien m'écouter, tout le fruit de notre entre- » tien sera pour toi ; & si je meurs de ta main, une Cou- » ronne immortelle m'attend dans le Ciel.

Il fait la paix entre ces Barbares & les Espagnols.

Piltipicon fut d'abord plus étonné que touché de ce discours ; mais la surprise suspendit en lui toute sa férocité. Il présenta même au Pere de Monroy d'une espece de boisson, que les Femmes du Païs font avec du Maïz, après l'avoir pilé entre leurs dents. Quelque dégoutant que fût ce breuvage, le Missionnaire en but un peu : il demanda ensuite la permission de pénétrer plus avant dans le Païs, pour y prêcher Jesus-Christ, & quelques provisions pour ce voïage. Tout cela lui fut accordé de bonne grace. Il trouva partout la même docilité, qu'il avoit éprouvée jusques-là, & il en profita avec le même succès. Il retourna ensuite vers Piltipicon, & sut si bien manier son esprit, qu'il l'engagea à faire la paix avec les Espagnols. Il convint avec lui des conditions, & les porta au Gouverneur du Tucuman, qui les agréa & les signa.

Elle est sur le point d'être rompue.

La joie fut grande dans toute la Province à cette nouvelle ; mais il manquoit à celle du Missionnaire une chose, qui le rendoit insensible à tous les éloges & les remercîmens, qu'on lui faisoit partout ; il avoit presque perdu l'espérance de réconcilier le Cacique avec Dieu, & l'obstination de cet Apos-

tat formoit un grand obſtacle à la converſion entiere de ſa Nation. Il courut même quelque tems après un bruit, que Piltipicon ne tenoit aucun compte de la paix, qu'il avoit jurée, & qu'il s'étoit liguée avec un autre Cacique, déſerteur comme lui de la Religion Chrétienne, pour ruiner une troiſieme fois la Ville de Jujuy. Cela ſe diſoit ſans fondement; toutefois le Commandant de Jujuy crut devoir prendre ſes ſûretés, & aïant trouvé le ſecret d'attirer les deux Caciques dans ſa Place, il les y retint Priſonniers. 1596.

Conversion de toute la Nation.

Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Omaguacas irréconciliables avec les Eſpagnols; mais le Pere Agnaſco, qui par bonheur ſe trouva alors à Jujuy, & le Pere de Monroy, qui ſur la nouvelle de ce qui ſe paſſoit y accourut, répareront tout le mal: les deux Priſonniers furent élargis; toute la Ville les careſſa beaucoup; on traita enſuite de bonne foi de part & d'autre; l'accommodement ſe fit par la converſion ſincere des deux Caciques, & toute la Nation ſuivit bientôt leur exemple. Alors les deux Miſſionnaires crurent qu'il falloit la tirer du Canton où elle étoit, parcequ'on ne pouvoit pas eſperer qu'elle y fût long-tems à l'abri de la ſéduction, de la part de ſes Voiſins, & ils n'eurent pas autant de peine, qu'ils l'avoient cru, à l'y faire conſentir. Ils la rapprocherent du Tucuman, & elle fut miſe ſous la direction d'un Eccléſiaſtique zélé, qui entendoit fort bien la Langue qui lui eſt propre.

Le dernier Prince de la Maiſon des Incas meurt Chrétien.

Il y a bien de l'apparence que ce qui empêcha le Pere de Monroy de cultiver cette nouvelle Egliſe, qui lui avoit tant coûté à former, fut la perte, que fit alors la Miſſion du Paraguay, d'un Miſſionnaire, que lui-ſeul étoit en état de remplacer. Le grand âge du Pere Barſena, ſes infirmités, qui augmentoient tous les jours, & l'impoſſibilité d'obtenir de lui qu'il ſe ménageât plus qu'il ne faiſoit, avoient obligé ſon Provincial de lui envoïer un ordre abſolu de ſe rendre à Cuzco. Il obéit, & le fruit de ſon obéiſſance fut une conquête, qui n'abregea point ſes jours, & couronna bien glorieuſement une auſſi belle vie que la ſienne. Le dernier Prince qui reſtoit de la Maiſon des Incas, Souverains du Pérou, y étoit malade, lorſque le Pere Barſena y arriva; il lui rendit viſite, lui parla du Dieu des Chrétiens avec cette onction, qui avoit toujours donné tant d'efficacité à ſes paroles, le gagna, & l'inſtruiſit; & peu de tems après qu'il l'eut baptiſé, il eut la conſo-

1596. lation de le voir mourir entre ses bras, remerciant Dieu de l'avoir mis en état de recevoir dans le Ciel une Couronne, au prix de laquelle il regardoit comme bien peu digne d'être regrettée, celle que les Espagnols avoient ravie à ses Peres. Le Pere Barsena le suivit bientôt à la gloire, & deux ans après le Pere Salonio mourut à l'Assomption, victime de la Charité.

Mort de deux Missionnaires.

1599.

Avanture singuliere du P. de Ortega.

Ces pertes furent bientôt remplacées : mais à mesure que les Ouvriers Evangéliques se multiplioient dans ces Provinces, les besoins y croissoient aussi. Le Guayra s'ouvroit de plus en plus à l'Evangile, par le zele infatigable des Peres Filds & de Ortega, qui depuis huit ans comptoient presque tous leurs jours par des troupes d'Infideles, qu'ils faisoient entrer dans le Bercail du souverain Pasteur des Ames. Il est vrai que ce qu'il leur en coûtoit de travaux paroît au-dessus des forces humaines, & que les seuls voïages, qu'ils étoient souvent obligés de faire pour courir après les Infidéles, étoient bien capables de ralentir un zele moins ardent, que celui dont ils étoient animés. J'en ai devant les yeux des Relations envoïées au Général de la Compagnie par un Homme très digne de foi, & dont j'aurai bientôt occasion de parler (1). Je me contenterai d'en rapporter ici un trait.

Le Pere de Ortega traversoit, avec une troupe de Néophytes, une Plaine qui séparoit deux Rivieres, dont l'une se décharge dans le Paraguay, & l'autre dans le Parana. Elles s'enflerent tout-à-coup l'une & l'autre d'une maniere si excessive, que toute la Plaine parut subitement comme une vaste Mer; & rien, dit-on, n'est plus ordinaire dans ce Païs-là, que ces grandes & subites inondations, qui n'ont rien de reglé, & qu'on ne sauroit prévoir. Le Missionnaire ne fut pas fort étonné de celle-ci, & il crut qu'il en seroit quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme il lui étoit arrivé plus d'une fois; mais il perdit bientôt terre, & fut contraint, pour sauver sa vie, de monter sur un Arbre. Les Néophytes, qui l'accompagnoient, en firent de même; mais n'aïant pas eu la précaution de choisir les plus grands Arbres, l'eau les gagna en très peu de tems. Le Pere plus prévoïant, ou plus heureux, étoit en sûreté avec son Catéchiste sur le sien; mais les cris des autres, qui cherchoient à s'attacher aux plus hautes branches, & qui étoient épuisés de fatigues, lui perçoient le cœur.

L'inondation croissoit toujours, & comme les Voïageurs

(1) Le Pere Mastrilli.

n'avoient

n'avoient aucunes provisions, ils se voïoient dans un danger manifeste, ou de mourir de faim, ou de tomber dans l'eau, de foiblesse, & d'y être submergés. Tandis que le Missionnaire faisoit ces tristes réflexions, il survint une pluie accompagnée de Tonnerres & d'un vent impétueux, qui augmenterent encore l'horreur d'une pareille situation; outre que les Tigres, les Lions, & quantité d'autres Bêtes féroces que le débordement avoit aussi surprises, les Serpens mêmes & le Viperes entraînés par les eaux, en couvroient la surface. Enfin un de ces Reptiles, d'une grandeur énorme, s'attacha à une des branches de l'arbre, sur lequel étoit le Pere de Ortega, qui s'attendoit d'en être bientôt dévoré, lorsque le poids de cet Animal aïant cassé la branche, il retomba dans l'eau, & tourna ensuite d'un autre côté. 1599.

Il y avoit déja plus de deux jours, que les Voïageurs se trouvoient ainsi entre la vie & la mort: la tempête ne se calmoit point, l'eau croissoit même toujours, lorsque vers le milieu de la nuit, le Missionnaire apperçut à la lueur des éclairs, un de ses Indiens, qui venoit à lui à la nage. Cet Homme, qui n'avoit pas non plus d'autre clarté pour se guider, dès qu'il se crut assez proche du Pere pour s'en faire entendre, lui cria que trois Catechumenes & trois Chrétiens étoient prêts d'expirer, & demandoient les uns le Baptême, & les autres l'absolution. L'Homme Apostolique ne délibera point, il commença par lier le mieux qu'il put son Catechiste, qui n'avoit plus la force de se soutenir, puis il le confessa, ensuite il se jetta dans l'eau pour suivre l'Indien qui l'appelloit, & malgré les vagues, & les branches d'arbres, la plûpart hérissées d'épines, dont une lui perça la cuisse de part en part, il arriva auprès des Catéchumenes, qui ne se soutenoient plus que par les bras à des branches: il les baptisa, & un moment après il les vit tomber dans l'eau, où il ne put empêcher qu'ils ne se noïassent.

Il alla ensuite vers les trois Néophytes, auxquels il donna l'absolution, après leur avoir fait faire les Actes nécessaires, & dont deux périrent presqu'aussitôt. Il retourna à son arbre, & y arriva fort à propos pour son Catéchiste, qui avoit déja de l'eau jusqu'au cou. Il le délia, & l'aida à monter sur une branche plus haute. L'eau commença le soir du même jour à baisser, & dès que le Pere put mettre le pied sur la terre, il voulut visiter les Indiens, qu'il avoit laissés en vie; mais sa

1599. cuisse, où l'épine étoit restée, se trouva si fort enflée, qu'il fut contraint de s'arrêter, dès qu'il eut fait quelques pas; il fallut ensuite le porter jusqu'à Villarica pour y être pansé; c'étoit trop tard pour être bien guéri, & pendant vingt-deux ans, qu'il vécut encore, sa plaie, qu'on n'avoit jamais pu fermer entiérement, ne cessa point de lui causer de grandes douleurs. Il reprit cependant bientôt ses fonctions; & peu de tems après, lui & son Collégue furent rappellés à l'Assomption, où le Pere Lorençana, qui y étoit resté seul, ne pouvoit plus suffire au travail, dont il étoit surchargé.

Etablissement des Jésuites à Cordoue.

Tandis que ces choses se passoient dans cette Province, le Pere Romero faisoit à Santafé, où il passa dix-huit mois entiers, des fruits merveilleux auprès des Espagnols & des Indiens; & les premiers écrivirent au Provincial des Jésuites du Pérou, pour lui offrir une Maison dans leur Ville; mais quoique l'année suivante il fût arrivé de ce Roïaume un nouveau renfort de Missionnaires, il ne fut pas possible d'en fixer un seul à Santafé. Le Supérieur, qui s'étoit rendu au Tucuman pour recevoir cette nouvelle recrue, se chargea de faire avec le Pere Jean Dario, Italien, & le Frere Jean Rodriguez, une Mission à Cordoue. Il avoit cependant été reçu d'abord assez froidement dans cette Ville, parcequ'on y avoit pris quelques ombrages des Jésuites; mais à peine la Mission fut-elle commencée, qu'on lui offrit une Maison & une Chapelle dans un emplacement fort commode. Peu de tems après le Magistrat voïant que la Chapelle ne pouvoit pas contenir le monde qui y abordoit, fit tracer le plan d'une grande Eglise, & aussitôt après travailler aux fondemens.

En attendant qu'elle fût achevée, le Supérieur alla avec ses deux Compagnons visiter les Indiens que les Peres de Ortega & Barsena avoient instruits de nos Mysteres, & qui depuis leur départ étoient demeurés sans presqu'aucuns secours spirituels. Ils eurent la consolation d'y trouver des Néophytes, qui avoient conservé l'innocence de leur Baptême, & soupirant après le retour de leurs Peres en Jesus-Christ; ils en furent reçus avec des transports de joie, qui leur tirerent les larmes des yeux. Ils leur dirent qu'on bâtissoit à Cordoue une grande Eglise, où ils pourroient venir, quand on n'auroit pas de Pasteurs à leur envoïer; & sur le champ ils s'offrirent à y transporter tous les matériaux nécessaires. Leur offre fut acceptée, & l'Eglise fut achevée en peu de tems.

1600.

Missionnaires aux Diaguites.

Le Pere Romero de retour dans cette Ville ne s'y arrêta presque point, & en partit avec le Pere de Monroy pour aller porter la lumiere de l'Evangile aux *Diaguites*, qui sont presque à l'extrêmité méridionale du Tucuman. Ces Indiens, moins adonnés à l'ivrognerie, que leurs Voisins, étoient fort prévenus en faveur des Jésuites, dont on leur avoit dit entr'autres choses, qu'ils s'opposoient de tout leur pouvoir à ce qu'on les maltraitât, & cet heureux préjugé avoit fait esperer à un Gentilhomme Espagnol, nommé Jean de Abreu, établi à Cordoue, & dont le Pere avoit été Gouverneur du Tucuman, que s'il paroissoit chez eux avec les Peres de la Compagnie, il lui seroit facile de les apprivoiser. Les Missionnaires de leur côté, qui ne savoient pas bien la Langue de cette Nation, ni le chemin qui conduisoit chez elle, furent charmés de trouver dans un Homme de cette considération un Guide & un Interprête, qui pût faire respecter leur Ministere.

1601.

Ils courent un grand risque.

Ils y eurent d'abord véritablement tout le succès, qu'ils pouvoient desirer, ils parcoururent une bonne partie de ce Canton, & furent partout écoutés avec plaisir. Une seule Bourgade, où ils avoient été reçus à bras ouverts, pensa être leur tombeau. Le soir du jour même de cette réception, une troupe de ces Barbares parut dans l'équipage, où ils ont accoutumé de se mettre quand ils se préparent à une execution sanglante, & s'approcherent d'eux avec un air farouche & menaçant. Le Pere Romero alla à leur rencontre, & avec cette assurance, que donne le mépris de la mort, leur commanda d'un ton d'autorité de rendre au vrai Dieu, qu'il venoit leur faire connoître, l'hommage que lui doivent tous les Hommes, qui sont ses Créatures. A ces mots, il fut interrompu par un de ces Furieux, qui lui dit fierement qu'il ne souffriroit pas que les Diaguites se deshonorassent, en se découvrant la tête, comme faisoient les Espagnols, quand ils prioient leur Dieu ; & que lui & les siens vouloient continuer de vivre à leur mode, & selon leurs anciennes coutumes. Il se retira en achevant ces mots, laissant les Missionnaires & leur Conducteur dans la crainte d'un soulevement général, dont ils ne voïoient pas comment ils pouvoient éviter d'être les Victimes. Mais aïant passé la meilleure partie de la nuit en prieres, ils furent agréablement surpris le lendemain de voir le même Homme, qui leur avoit parlé la

1601. veille avec tant de hauteur, venir leur faire des excuſes, & ajoûter qu'une liqueur, qu'il n'avoit pas accoutumé de boire, lui avoit troublé la raiſon, & que lui & tous les ſiens repareroient avec uſure par leur docilité, la faute qu'ils avoient commiſe.

Religion de ces Indiens : converſions nombreuſes.

Il tint parole, & plus de mille Diaguites ſe convertirent dans cette Bourgade. La récolte fut encore plus abondante dans quatre autres plus éloignées. Il n'y reſta pas un ſeul Idolâtre. Ces Indiens adoroient le Soleil, & lui conſacroient des plumes d'Oiſeaux, qu'ils rapportoient enſuite dans leurs Cabannes, & qu'ils arroſoient de tems en tems avec le ſang des Animaux. Ils croïoient que les Ames de leurs Caciques étoient au ſortir de leurs corps changées en Planettes; & celle des Particuliers, en Etoiles. Ils avoient des Temples dédiés à l'Aſtre du jour; ils les démolirent, au premier ordre que leur en donna le Pere Romero, & planterent des Croix ſur leurs ruines : mais une démarche précipitée du Lieutenant de Roi de Salta, penſa ruiner en un moment de ſi belles eſperances.

Indiſcrétion d'un Officier, & ce qui en arrive.

Cet Officier, qui avoit apparemment reçu du Gouverneur de la Province une Commiſſion générale d'engager les Indiens qui ſe convertiſſoient, à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, aïant appris ce qui ſe paſſoit chez les Diaguites, ſe perſuada qu'il ne trouveroit aucune difficulté à les faire conſentir à tout ce qu'il leur preſcriroit au nom & pour le ſervice de Sa Majeſté, & leur envoïa un ordre de faire partir pour Salta un nombre d'Ouvriers, qu'il leur marqua. Cette maniere d'agir les ſurprit, & les irrita. » La Religion, qu'on » vient de nous prêcher, s'écrierent-ils, n'eſt donc qu'un » piége, qu'on a tendu à notre liberté, & les Eſpagnols n'ont » accompagné leurs Docteurs, que pour reconnoître notre » Païs, & voir comment ils pourront s'en emparer. Ne ſouf» frons pas qu'on nous ſoumette ainſi à un dur eſclavage, » & commençons par faire main-baſſe ſur tous ces Etran» gers, que nous ne pouvons plus regarder que comme des » Séducteurs & des Perfides.

Ils s'étoient déja mis en devoir d'exécuter cette réſolution, lorſqu'un Vieillard accrédité dans la Bourgade, où ceci ſe paſſoit, & où étoient alors les Miſſionnaires, repréſenta à ces Eſprits échauffés qu'il ne falloit pas aller ſi vîte, que les Peres étoient fort conſiderés des Eſpagnols, & que quand ceux-ci

ne les vengeroient pas, le Dieu, dont ils étoient les Ministres, ne laisseroit peut-être pas leur mort impunie. Ce discours arrêta les plus animés, & donna aux Missionnaires le moïen de faire entendre raison à tous. Ils assurerent à ce Peuple que l'Officier seroit certainement désavoué ; & cette assurance, non-seulement le calma, mais l'engagea même à leur faire des excuses de son emportement, qu'il falloit, dit-il, pardonner à la crainte de perdre sa liberté, le seul bien dont il fût jaloux. Le Pere Romero de son côté lui promit de ne pas souffrir qu'on abusât de la Religion pour le réduire en servitude ; qu'il savoit sur cela les intentions du Roi, son Souverain, & de ceux qui commandoient en son nom au Tucuman ; enfin, que tant qu'il demeureroit dans ce Païs, les Diaguites n'avoient rien à craindre de la part des Espagnols. 1601.

Providence de Dieu sur les Missionnaires.

Il eut en même tems avis que dans une autre Bourgade sa mort & celle de ses Compagnons étoit résolue, & toutes réflexions faites, il jugea qu'il devoit s'absenter pour quelques tems. Ils partirent donc pour Cordoue, avec promesse de revenir incessamment, & d'apporter avec eux des preuves certaines de ce qu'il avoit dit. Mais aïant été avertis, comme ils étoient déja en chemin, qu'un Cacique Catéchumene étoit à l'extrêmité, ils ne balancerent pas à se transporter chez lui, quoiqu'ils eussent de bonnes raisons pour croire qu'ils seroient poursuivis. Dieu bénit leur zele & leur courage : leur soupçon n'étoit que trop fondé ; mais ce qui devoit naturellement les livrer à leurs Ennemis, fut ce qui leur fit éviter le danger, auquel ils s'exposoient. Le Pere Romero baptisa le Cacique, qu'il eut la consolation de voir mourir en Prédestiné ; & tandis qu'il assuroit ainsi le salut de cette Ame, au risque de sa vie, ceux qui le cherchoient pour le massacrer avec ses Compagnons, ne les trouvant point sur le chemin qu'on leur avoit vû prendre, desespererent de le joindre, & retournerent sur leurs pas.

1602.

Réglement entre les Jésuites sur la maniere de se comporter au Paraguay.

Dès que les Peres furent arrivés à Cordoue, le Pere Romero écrivit à l'Evêque du Tucuman, pour lui rendre compte de sa Mission, & de la disposition où il avoit laissé les Diaguites ; il lui apprit en même tems qu'un Visiteur de sa Compagnie lui aïant envoïé un ordre de se rendre à Salta, il ne pourroit peut-être pas tenir à ces Indiens la parole qu'il leur avoit donnée de retourner chez eux, ni même de leur envoïer sitôt un Missionnaire, & le pria de suppléer à leur

1602. défaut, par quelqu'un de ses Ecclésiastiques. Mais le Prélat n'en trouva aucun, dont il pût se passer, ou qui voulût se mettre à la discrétion de ce Peuple, dans la disposition où l'on savoit qu'il étoit; & cette Eglise naissante fut trop long-tems dénuée de Pasteur, pour se soutenir dans l'état où on l'avoit laissée.

Le Pere Étienne Paez, c'étoit le nom du Visiteur, avoit une Commission de son Général pour toutes les Maisons que sa Compagnie avoit au Pérou, & pour toutes celles des Provinces voisines, qui en dépendoient, comme étoit alors le Paraguay. Il s'en étoit déja acquité au Pérou même, d'où il étoit passé au Tucuman; & arrivé à Salta, il y manda tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette Province & dans celle de Rio de la Plata, laquelle comprenoit encore celle qui en a été séparée depuis, sous le nom de Province du Paraguay. Après qu'il les eut tous entretenus en particulier, il les assembla pour regler de concert avec eux la conduite uniforme, qu'on devoit tenir en prêchant l'Evangile à tant de Nations dispersées, du moins autant qu'il seroit possible, eu égard à la situation des lieux, & aux circonstances où l'on se trouveroit.

Il dit d'abord qu'il ne pouvoit approuver ces Missions ambulantes, & ces courses continuelles d'une extrêmité de ces Provinces à l'autre, & qu'elles lui paroissoient sujettes à de grands inconvéniens. Il parla du peu de fond qu'il y avoit à faire, selon lui, sur des conversions rapides, qui sont le fruit d'un premier mouvement, & qu'on ne peut guere qu'ébaucher, dans le peu de tems qu'on y emploie; qu'on en avoit un exemple bien frappant dans le Saint Pere François Solano, qui vivoit encore, & qui après avoir parcouru tout le Tucuman, & une grande partie du Chaco, où il avoit converti un grand nombre d'Infideles, n'aïant fait aucun Etablissement fixe, n'avoit laissé que de foibles traces de son Apostolat. Il fit observer qu'il en étoit encore du grain de la parole, comme de celui que l'on jette en terre, qu'il ne suffisoit pas de le semer; mais que pour le faire germer, il falloit encore se donner beaucoup d'autres soins, & les continuer jusqu'à la moisson.

Tous ceux à qui ce discours s'adressoit, pensoient pour le fond comme le Visiteur; mais ils lui représenterent qu'ils n'avoient pu se dispenser d'aller où les Evêques, & les Vicaires

1602.

généraux, qui gouvernoient les Diocèses pendant les vacances des Siéges, avoient souhaité qu'ils allassent; que leurs courses n'avoient point été inutiles pour arriver au but qu'ils se proposoient; qu'ils y avoient acquis une connoissance nécessaire du Païs, & du caractere des différentes Nations, auxquelles ils devoient annoncer l'Evangile; que Dieu a ses desseins dans ces Expéditions passageres; que les Hommes Apostoliques sont quelquefois inspirés de passer rapidement d'une Province à l'autre, comme ces nuées volantes auxquelles le Prophéte Isaïe les compare (1); qu'ils convenoient cependant avec lui, qu'il étoit à propos de prendre des mesures pour se mettre en état de faire quelque chose de plus durable, & qu'on s'étoit déja fixé en plusieurs endroits; mais qu'il ne falloit pas renoncer absolument à des excursions, qui sont dans l'ordre de la Providence pour le salut de plusieurs Prédestinés, qui y est souvent attaché, & que telles ont été celles du Pere François Solano, que Dieu avoit autorisées d'un grand nombre de miracles. Chacun proposa ensuite ses vûes sur ce qu'il y avoit de mieux à faire, dans la situation, où se trouvoit alors le vaste Païs, où ils avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne sur les ruines de l'Idolâtrie.

Projet du Visiteur jugé impraticable.

Sur ces entrefaites le Visiteur reçut des Lettres de plusieurs Villes du Tucuman, qui lui apprirent que le bruit couroit dans cette Province, que l'unique motif de son voïage étoit de ramener au Pérou tous les Jésuites qu'il avoit assemblés à Salta; mais il répondit que quand il auroit eu ce dessein, ce qui n'étoit pas, ce qu'il voïoit de ses yeux l'auroit déja obligé d'y renoncer. Il s'appliqua ensuite à dresser quelques Réglemens, dont le principal fut d'abord jugé absolument impraticable: c'étoit de laisser aux Jésuites de la Province du Bresil tout le Païs qui est à l'Orient du Paraguay & de Rio de la Plata, par la raison que cette Province étoit bien plus à portée & plus en état que le Pérou d'y envoïer des Missionnaires, qui y viendroient déja instruits de la Langue qui y a le plus de cours. Ce projet n'eut pas plutôt transpiré au Tucuman, qu'il y fut généralement approuvé, & que la plûpart des Villes de cette Province écrivirent au Général de la Compagnie pour lui offrir des Colléges, qu'elles se chargeoient de fonder.

Il n'en fut pas de même à l'Assomption, où le départ des

(1) *Qui sunt isti, qui ut nubes volant?* Isaïas 60. 7.

1602. Jésuites qui y étoient, pour se rendre à Salta, avoit excité bien des mouvemens divers. Tous avoient cru qu'ils étoient partis pour ne plus revenir; quelques-uns avoient témoigné par leurs regrets & par leurs larmes, combien ils étoient sensibles à cette perte; mais le plus grand nombre marqua son ressentiment par des invectives, dont la façon de vivre & toute la conduite de ces Religieux auroient dû les mettre à couvert. Ils publierent que ce nouvel Institut ne se plaisoit pas dans les Colonies pauvres, & ne pouvoit se fixer que dans les Païs opulens, ou que le voisinage du Pérou mettoit à portée de le devenir; que si le zele du salut des Ames étoit bien pur parmi les Jésuites, ils ne renonceroient pas à une Province, où ils pouvoient trouver autant & plus que dans aucune autre de quoi l'exercer avec fruit, & où l'on n'avoit rien omis pour leur donner des preuves de la plus parfaite confiance; qu'au reste, l'espérance dont on amusoit les Habitans de l'Assomption, de leur envoïer des Jésuites Portugais, ne pouvoit être qu'une pure défaite, n'y aïant aucune apparence que le Conseil roïal des Indes consentît à introduire dans les Etats de Sa Majesté Catholique des Missionnaires, qui ne seroient pas ses Sujets naturels, ni que la Cour de Lisbonne, se chargeât d'en fournir à un Païs, qui n'appartenoit pas à la Couronne de Portugal.

Le Pere de Ortega dans les Prisons du Saint Office.

Il y a bien de l'apparence que le Pere Paez n'avoit pas assez fait réflexion à ces difficultés, qui devoient néanmoins se présenter d'abord à son esprit. Cependant il ne se rendit pas même aux premieres remontrances qu'on lui fit sur cela; mais comme il ne fit aucune démarche pour l'execution de son Projet, on eut tout le tems de lui en faire voir les inconvéniens & les suites. D'autre part, le Pere Lorençana n'étoit apparemment pas encore instruit de tout le mauvais effet qu'avoit produit à l'Assomption son départ de cette Ville, avec celui du Pere de Ortega; mais il étoit occupé à Salta d'une affaire qui l'inquiétoit beaucoup plus: son Compagnon venoit de recevoir un ordre de se rendre incessamment à Lima, pour se sister au Tribunal de la suprême Inquisition du Pérou.

Quoiqu'un voïage de trois cents lieues, que le Pere de Ortega venoit de faire, parcequ'il avoit été obligé pour aller à Salta de descendre le Fleuve jusqu'à Santafé, eût extrêmement augmenté ses douleurs, & qu'il lui en restât encore cinq cents

cents à faire, pour arriver à Lima, il partit sans délai; & ni sa prompte obéissance, ni la considération de ses travaux apostoliques au Bresil & au Paraguay, n'empêcherent point qu'à son arrivée dans la Capitale du Pérou, il ne fût renfermé dans la Prison du Saint Office. L'étonnement fut extrême dans tous les lieux où il étoit connu, lorsqu'on y apprit cette nouvelle; & personne ne put imaginer qu'un Homme, à qui on avoit vû faire des actions si héroïques dans l'exercice de son Ministere, en faveur duquel le Ciel s'étoit déclaré par plus d'un Miracle, eût mérité qu'on le traitât en Criminel, surtout dans l'état d'infirmité où il étoit. Lui-même ne pouvoit deviner de quoi il étoit accusé. Mais d'autre part l'intégrité du Tribunal, qui usoit envers lui d'une si grande rigueur, ne permit pas de le condamner; & le silence que le Serviteur de Dieu gardoit dans une situation si humiliante, suspendoit le jugement du Public, qui avoit eu bien de la peine à le croire coupable, & qui n'osoit assurer qu'il fût innocent. 1602.

De quoi il étoit accusé & sa justification

Il demeura cinq mois en prison, sans qu'on lui parlât de rien, parcequ'on attendoit toujours qu'il avouât son crime; & comme sa conscience ne lui en reprochoit aucun, il crut n'avoir point d'autre parti à prendre, que d'attendre en silence, & avec la plus parfaite résignation, ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de lui. Au bout de ce tems-là, ses Supérieurs obtinrent qu'il fût remis entre leurs mains, sous condition de le représenter dès qu'ils en recevroient l'ordre, & de ne lui permettre, ni de sortir de la Maison, ni de voir personne de déhors, ni de dire la Messe, & il passa encore deux ans dans cet état. Enfin, le Saint Office reçut du Paraguay un Acte qui le justifioit pleinement. C'étoit la rétractation faite juridiquement, & devant plusieurs Témoins qui l'avoient signée, d'un Habitant de Villarica, qui l'avoit accusé d'avoir révélé sa Confession, & qui se trouvant au lit de la mort, déclaroit que c'étoit une pure calomnie; ajoûtant que la fermeté du saint Homme à ne vouloir pas l'absoudre, ou à exiger trop de lui, & dont il connoissoit trop tard la justice & la sagesse, l'avoit porté à s'en venger, par une accusation si atroce.

Le Président du Tribunal de l'Inquisition n'eut pas plutôt reçu cet Ecrit, qu'il déclara de la maniere la plus solemnelle, l'innocence de l'Accusé, & le rétablit dans tous ses droits. Toute la Ville de Lima prit part à la joie que causoit aux

1602. Jésuites un si heureux dénouement, & tout retentit des louanges d'un Homme, qui après avoir combattu si glorieusement l'Hérésie, le Libertinage & l'Idolâtrie, triomphoit de la Calomnie, d'une maniere d'autant plus éclatante, qu'il n'avoit jamais paru plus saint, que tandis qu'il étoit traité en Criminel. Dom Gaspar de Zuñiga & Azevedo, Comte de Monterey, Viceroi du Pérou, comprit qu'un si grand Religieux, étoit l'Homme qu'il cherchoit pour l'envoïer à des Chiriguanes, qui depuis peu avoient témoigné vouloir sincerement embrasser le Christianisme, & dont la conversion importoit extrêmement à la tranquillité du Tucuman, & même à celle du Pérou.

Il est chargé d'une Mission chez les Chiriguanes, qui ne réussit pas.

Mais nous avons déja dit qu'il falloit un Miracle pour réduire ces Barbares sous le joug de l'Evangile; & le Seigneur n'a pas encore jugé à propos de le faire en faveur de cette Nation également perfide & féroce, qui ne faisoit jamais semblant de se réconcilier avec les Espagnols, en leur demandant des Missionnaires, que quand la guerre lui devenoit onéreuse, ou pour détourner quelque orage qui la menaçoit; & l'expérience n'avoit pas encore appris le peu de fond qu'il y avoit à faire sur ses promesses & sur ses avances. Cependant, comme les Missionnaires, qui s'en défioient plus que personne, parcequ'ils les connoissoient mieux, ont toujours cru qu'il leur convenoit de se prêter à toutes les invitations qu'on leur faisoit pour essaïer de les gagner à Jesus-Christ, seul moïen de pouvoir les reconcilier sincerement avec les Espagnols, & qui n'ignorant point qu'il y a des momens marqués par la Providence, pour triompher des cœurs les plus rébelles à la Grace, qui ne sont connus que de lui seul, ne doivent point s'exposer à les manquer, le Pere de Ortega n'eut garde de se refuser à ce que le Viceroi souhaitoit de lui. Il embrassa même avec joie une occasion, qui lui faisoit esperer de mourir dans l'exercice de la vie Apostolique, à laquelle il s'étoit consacré dès sa jeunesse, & peut-être même de la terminer par le martyre.

Sa mort.

Il partit en 1601 pour la Cordilliere Chiriguane avec le Pere Jérôme de Villarnao, & ils y furent assez bien reçus; mais ils ne tarderent pas à s'appercevoir que ces Barbares ne pensoient à rien moins qu'a embrasser notre sainte Religion. Ils n'omirent pourtant rien pour l'y engager, & pendant deux années entieres ils mirent en œuvre tout ce que le zele le

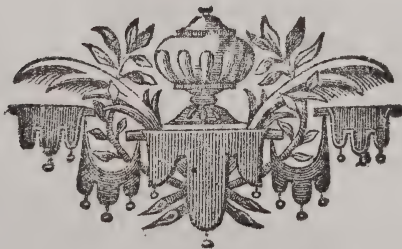
1602.

plus ardent, & la plus induſtrieuſe charité, purent leur ſuggerer pour amollir ces cœurs endurcis. Enfin ils reconnurent avec douleur que le jour du ſalut n'étoit point encore venu pour eux. Alors la ſanté du Pere de Ortega ſe trouvant tout-à-fait ruinée, ſon Compagnon reçut un ordre de le conduire à la Plata, où il mourut en 1622, dans une extrême vieilleſſe.

Tentatives des PP. de St. François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le ſuccès.

Pour finir cette digreſſion, & ne pas revenir ſitôt aux Chiriguanes, qui interromproient trop ſouvent le fil de cette Hiſtoire, j'ajoûterai ici qu'après que les deux Miſſionnaires Jéſuites furent ſortis de la Cordilliere, quelques Religieux de Saint François voulurent éprouver s'ils ne ſeroient pas plus heureux, que ces Peres ne l'avoient été. Le Pere Auguſtin Fabio, accompagné d'un Frere Convers, entra dans ces Montagnes par la Vallée de Tarija, après en avoir obtenu la permiſſion du Viceroi, & de l'Audience roïale des Charcas & de l'Archevêque de la Plata; & la Chronique de cet Ordre, imprimée à Lima en 1650, nous apprend qu'ils y firent quelques converſions, & qu'ils y bâtirent une Egliſe; mais que ces premiers ſuccès leur aïant fait concevoir les plus hautes eſpérances, & ne doutant preſque plus qu'ils ne réuſſiſſent à ranger toute cette Nation ſous l'étendard de la Foi, ces Barbares, pendant un voïage que le Pere Villarnao fit à la Plata, maſſacrerent quelques Eſpagnols, qui l'avoient ſuivi dans la Cordilliere, chaſſerent ſon Compagnon, & fermerent ſi bien toutes les avenues de leurs Montagnes, que le Pere Villarnao ne put jamais y rentrer.

Fin du quatrieme Livre.



SOMMAIRE
DU CINQUIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

Lettre de l'Evêque de l'Assomption au Pere Romero. Ordre du Général de la Compagnie au même. Le Pere Lorençana & le Pere Cataldino font naufrage en remontant le Fleuve ; leur rencontre avec l'Evêque de l'Assomption. Réception qu'on leur fit dans cette Ville. Les Espagnols s'indisposent contr'eux. Exemple de la Justice divine. Les Jésuites du Paraguay réunis avec ceux du Chili en une seule Province. Réception faite au Provincial à Santiago. Huit Jésuites à Buenos Ayrès ; état où étoit alors cette Ville. Des Indiens des environs. Persecution au Tucuman contre les Jésuites. Providence de Dieu sur eux. Punition de Dieu sur ceux qui maltraitoient les Indiens. Les Jésuites sortent de Santiago. Particularités sur la Ville de Saint-Michel du Tucuman. Chasse singuliere des Tigres. Réception qu'on fait aux Jésuites à Saint Michel. Deux Jésuites entreprennent de faire la paix avec les Calchaquis, & en convertissent plusieurs. On leur fait courir un grand risque. On ferme les portes de la Ville de la Conception au Pere de Torrez, & ce qui en arrive. Lettre du Roi en faveur des Indiens. De l'Eglise Guaranie formée par le Pere Louis de Bolaños, Franciscquain. Etat de la Province de Guayra, & de la Ville de l'Assomption en 1609. Les Peres Maceta & Cataldino à Villarica. Ce qui se passe entr'eux & les Habitans de cette Ville au sujet des Indiens. Conduite violente de ses Habitans. Premiere réduction des Guaranis. Manœuvre d'un Espagnol pour avoir des Indiens à son service. Trois autres Réductions. Exemple de terreur, & son effet. Mesures que prennent les deux Missionnaires pour réaliser leur projet. Le Roi d'Espagne l'approuve. La République Chrétienne des Guaranis reconnoît le Roi Catholique pour son Souverain. Comment les Jésuites s'y sont pris pour y engager ces Indiens. Le Tribut qu'ils paient au Roi. Les Réductions déclarées Doctrines,

ou Cures proprement dites. Nombre des Réductions ou Doctrines, & leur division: Des Décimes. Du Gouvernement intérieur des Réductions. Du Commerce avec les Espagnols. De la Langue Espagnole. Du génie de ces Indiens. Leur talent pour les Arts. Leur goût pour la Musique & pour le Chant. Comment ils sont attirés par-là à la connoissance du Christianisme. Des Arts qu'ils cultivent, & de leurs Atteliers. De leur Commerce. De l'usage des Armes à feu. De la maniere dont les Biens sont administrés dans cette République. Des Bourgades, des Arsenaux, de l'habillement des Indiens. Des Edifices publics, &c. Embarras des Missionnaires pour faire subsister les Néophytes. De l'union qui regne dans les Réductions. Du Gouvernement ecclésiastique. Des Visites des Evêques. Réception que l'on fait aux Gouverneurs, aux Commissaires du Roi, au Provincial des Jésuites, & aux nouveaux Missionnaires. Des pénitences publiques. Des pratiques de piété. Des Eglises & du Service divin. Leur innocence leur piété, leur modestie, & leurs autres vertus. Des Maisons de refuge. De l'Office divin. Des Congrégations. De leurs effets. Précautions contre l'impureté. De la Musique. Des Fêtes solemnelles. De la Procession du Saint Sacrement. Des Cimetieres, & de quelques pratiques de piété. De la Police. Mesures pour le choix des Sujets, avant que de les emploïer. Changement que la Religion a produit dans le caractere des Indiens. Des réjouissances publiques. Du bonheur de ces nouveaux Chrétiens. De leur Milice. Du climat des Réductions. De quelles Nations cette République est peuplée. Des maladies qui y regnent. Leur attachement pour les Jésuites, & celui des Jésuites pour eux. Lettre de l'Evêque de Buenos Ayrès au Roi Philippe V. De la République des Chiquites.

1604.

Lettre des Evêques du Paraguay au Pere Romero, & au Général de la Compagdie.

TANDIS que dans la Capitale du Paraguay on se répandoit en invectives contre les Jésuites, à l'occasion que j'ai dite dans le Livre précédent, des Religieux qui songeoient à s'y établir, persuadés que les Peres avoient entiérement renoncé à l'Etablissement qu'ils y avoient, proposerent au Pere Filds, qui n'en étoit point sorti, parceque son grand âge & ses infirmités ne lui avoient point permis de faire le voïage de Salta, de leur vendre sa Maison: mais il s'en étoit excusé, en disant qu'il n'étoit pas autorisé à le faire, & les

1604. avoit renvoïés au P. Romero, lequel étoit déja instruit que le Vicaire général du Diocèse, & le Magistrat du Corps de Ville, avoient écrit au Général de la Compagnie, pour se plaindre du procédé du Pere Paez ; & reçut peu de tems après une Lettre du nouvel Evêque de l'Assomption, Dom Martin Ignace de Loyola, qui avoit été Religieux de l'Ordre de Saint François, & qui étoit Neveu du Fondateur de la Compagnie, par laquelle il lui mandoit que s'il avoit su que les Jésuites eussent abandonné son Diocèse, il n'auroit jamais pu se résoudre à en accepter le Gouvernement ; qu'il le prioit instamment de les y renvoïer au plutôt, sinon qu'il s'adresseroit à son Général, & s'il étoit nécessaire, au Roi Catholique & au Souverain Pontife, pour l'y obliger. Il n'avoit pas même attendu la réponse du Pere Romero pour écrire au Général, qui étoit le Pere Claude Aquaviva; mais ce Pere l'avoit prévenu, & reçut presque en même tems les ordres de Rome, & ceux du Provincial du Pérou, pour renvoïer le Pere Lorençana avec un autre Jésuite à l'Assomption, & il s'y conforma avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'avoit jamais goûté le systême du Pere Paez, & que les Missions des Guaranis lui tenoient fort au cœur.

Le Pere Lorençana & le Pere Cataldino font naufrage sous Rio de la Plata, & rencontrent l'Evêque du Paraguay.

Il étoit tems que les Jésuites reparussent à l'Assomption, s'ils ne vouloient pas s'en fermer la porte pour toujours, & par une suite nécessaire voir périr sans ressource l'Eglise qui commençoit à se former dans le Guayra. On continuoit à presser le Pere Filds de vendre sa Maison; & si ce Missionnaire, qui étoit fort cassé, étoit mort sans recevoir de secours, les Religieux, qui continuoient à le presser, n'auroient pas eu de peine à obtenir la permission de se loger dans sa Maison, sans qu'il leur en coûtat rien. Le Pere Lorençana ne perdit point de tems ; dès qu'il eut reçu l'ordre de son Supérieur, il alla s'embarquer, avec le Pere Joseph Cataldino, à Buenos Ayrès, ou à Santafé, & il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, que le Bâtiment qui le portoit fut jetté par une tempête sur un écueil, où il se brisa. Les deux Missionnaires ne furent même sauvés du naufrage, que par la hardiesse des Indiens qui les conduisoient, & qui eurent bien de la peine à les porter sur le rivage.

Mais après avoir évité d'être submergés dans les eaux, ils couroient risque de mourir de faim, parcequ'ils n'avoient rien sauvé de leurs provisions, & que dans l'endroit où ils se

trouvoient, il n'y avoit aucune apparence d'Habitations, lorſque l'Evêque de l'Aſſomption, qui deſcendoit le Fleuve, pour ſe rendre à Buenos Ayrès, parut à leurs yeux. Ce Prélat, qui ne comptoit point de voir ſitôt ſes vœux exaucés, les embraſſa tendrement, les régala de ſon mieux, leur donna une de ſes Barques chargée de vivres, pour continuer leur route, & en les quittant leur déclara qu'il leur donnoit tous ſes Pouvoirs dans l'étendue de ſon Diocèſe, qui s'étendoit encore juſqu'à la Mer. 1604.

Réception qu'on leur fait à l'Aſſomption.

Ils furent reçus à l'Aſſomption d'une maniere à leur faire connoître la ſincérité des ſentimens qu'on y avoit témoignés d'abord à leur départ, & lorſque l'on commençoit à deſeſperer de les y revoir jamais. Le Pere Cataldino s'y diſtingua bientôt par des traits qui annonçoient un Miſſionnaire du premier ordre : la réputation du Pere Lorençana étoit déja bien établie ; & tous les deux ſe livrerent dès les premiers jours, ſans aucun ménagement, aux plus pénibles fonctions de leur Miniſtere. Leurs travaux, & la bénédiction que le Ciel y répandit, firent oublier tous les mécontentemens paſſés, qui dans le fond n'avoient point eu d'autre ſource, que l'eſtime qu'on faiſoit de leur mérite. En effet, les Jéſuites juſques-là n'avoient encore eſſuïé dans ces Provinces aucune de ces contradictions, que Jeſus-Chriſt à données à ſes Apôtres pour une marque qu'il les envoïoit : mais eux & leurs ſucceſſeurs eurent bien des occaſions dans la ſuite de connoître qu'ils étoient véritablement ſes Envoïés & les Diſciples d'un Dieu qui a donné, pour marque à ceux qu'il reconnoîtroit pour tels, les perſecutions de toutes les ſortes.

Les Eſpagnols s'indiſpoſent contre eux.

Ils s'étoient trop ouvertement déclarés en faveur des Indiens, & contre l'abus qu'on faiſoit des Commandes, pour conſerver long-tems la confiance & l'amitié de ceux, à qui les plus funeſtes expériences ne faiſoient pas ouvrir les yeux pour voir combien il étoit de leur intérêt de traiter avec plus de ménagement & de douceur les Naturels du Païs. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'eſt qu'ils commencerent à s'indiſpoſer contre ces Religieux, à l'occaſion d'une choſe qui auroit dû produire un effet tout contraire. Des Indiens établis ſur le bord du Paraguay, & qui avoient été donnés en Commande, ſe ſouleverent, & maſſacrerent en trahiſon quelques Eſpagnols. La nouvelle en étant venue à la Capitale, dans l'abſence du Gouverneur, l'Officier qui y commandoit, partit à

la tête d'une Compagnie de Soldats pour les aller châtier ; mais aïant changé de dessein sur sa route, il se jetta sur d'autres Indiens alliés & fideles, qu'il trouva sans défense, les traita en Ennemis, on ne dit point sous quel prétexte, en tua plusieurs, en mit à la chaîne un grand nombre, les mena comme en triomphe à l'Assomption, & les vendit en qualité d'Esclaves.

Exemple de la Justice divine.

Le Pere Lorençana ne crut pas devoir se taire sur une injustice si criante ; il fit d'abord en particulier des représentations à celui qui en étoit l'Auteur, il avertit ensuite ceux qui avoient acheté ces prétendus Captifs, qu'ils ne pouvoient pas en conscience les retenir comme tels, & voïant qu'ils n'avoient aucun égard à ses remontrances, il monta en Chaire, & les menaça de la colere du Ciel, s'ils ne rendoient pas la liberté à ces Indiens ; sur quoi le Trésorier de la Cathédrale, qui étoit présent, lui imposa silence, & lui commanda de sortir de l'Eglise. Il obéit, sans qu'il parût aucune altération sur son visage, & cette modération frappa tellement l'Auditoire, qu'il s'y éleva un murmure d'indignation contre le Trésorier. Cet Ecclésiastique, troublé & interdit, ne se remit que pour déclarer à haute voix qu'il avoit eu tort d'insulter un Homme de bien, qui faisoit son devoir.

Cet aveu, arraché peut-être par la crainte, ne désarma point la colere du Ciel : le Trésorier tomba dans des agitations, qui le jour & la nuit l'empêcherent de goûter un moment de repos, & mourut bientôt dans des convulsions, qui tenoient de la phrénésie. On publia même après sa mort des choses, que je ne voudrois pas garantir, n'étant fondées que sur des bruits populaires : mais la multitude y ajoûta foi, & cet événement fut plus efficace pour la délivrance des Captifs, que n'avoient été les exhortations les plus pathétiques du Missionnaire. Cependant, quoique cette affaire eût paru tourner à l'avantage des Jésuites, ces Peres ne tarderent point à s'appercevoir qu'il en étoit resté dans la Ville un fond d'indisposition contre eux, qui n'a point cessé de fermenter depuis ce tems-là, & dont nous verrons dans la suite les effets les plus surprenans.

1605-07. Les Jésuites du Paraguay réunis avec ceux du Chili, en une seule Province.

Cette même année 1605, le Pere Diegue de Torrez arriva de Rome au Pérou avec la qualité de Provincial du Chili & du Paraguay ; mais je ne sais pour quelle raison il differa jusqu'en 1607, de partir de Lima : ce qui est certain, c'est

1605-07.

c'est qu'il en partit avec quinze Jésuites, dont il envoïa une partie au Chili, & conduisit l'autre par terre au Tucuman. Il prit sa route par la Ville de la Plata & par le Potosi, traversa les Montagnes des Charcas, visita les Omaguacas, qu'il confirma dans la Foi, se rendit ensuite à Jujuy, & de-là à Salta. Ces deux Villes lui demanderent des Colléges, & il s'en excusa, sur ce qu'il n'avoit pas encore assez de Sujets pour de pareils Etablissemens; mais avec promesse de faire ce qu'on lui demandoit, dès qu'il auroit reçu des secours suffisans.

Réception faite à ce Provincial à Santiago.

De Salta, il passa avec sa Troupe à Santiago, où l'Evêque Dom François Treco (1), & le Gouverneur de la Province, Dom François de Ribera, le comblerent d'honneurs & de marques d'amitié. Après qu'il eut présenté au Prélat les Religieux qu'il avoit amenés du Pérou, il lui déclara que l'intention du Général de la Compagnie étoit que ceux qui demeureroient dans son Diocèse, fussent entre ses mains comme des Ouvriers, dont il pouvoit disposer absolument; & le Prélat attendri jusqu'aux larmes en les voïant à ses genoux, les releva, les embrassa, & les conduisit à sa Cathédrale, qui fut bientôt remplie d'une foule d'Espagnols & d'Indiens. Alors, se plaçant sur son Trône, il fit faire silence, & dit: » Je ne saurois, mes chers Freres, vous faire » mieux comprendre combien l'arrivée de tant d'excellens » Ouvriers remplit mon cœur de consolation, qu'en vous » attestant sur le sacré caractere, dont j'ai l'honneur d'être » revêtu, que je ne crois pas pouvoir remplir les obligations » qu'il m'impose, sans leurs secours. Je vous proteste même que » si le dessein, qu'on avoit pris, dit-on, il y a quelques » années, de renvoïer au Perou tout ce que nous avions de » ces Religieux, avoit eu son exécution, j'aurois renoncé à » mon Evêché, pour n'avoir pas le chagrin de voir périr une » infinité d'Ames rachetées au prix du Sang de Jesus-Christ, » faute de pouvoir leur procurer les secours nécessaires pour » entrer dans la voie du Salut. Graces infinies soient rendues au souverain Pasteur; voici le nombre de ces Apôtres, qui augmente: profitez d'un si grand bienfait, & » joignez-vous à moi, pour remercier celui qui nous a fait » cette grace. Pour vous, mes Peres, soïez bien assurés que » rien ne vous manquera de ma part, pour contribuer aux » succès de vos travaux.

(1) Quelques Mémoires le nomment Ferdinand de Tréjo.

1608.

Nouveaux Missionnaires à Buenos Ayrès ; état où étoit alors cette Ville.

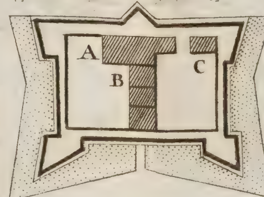
Tous les Assistans répondirent à ce discours par des acclamations redoublées, avec lesquelles les Missionnaires furent conduits dans leur Maison. Quelques jours après le Provincial partit pour aller établir un Noviciat à Cordoue. De-là il passa au Chili, où tandis qu'il s'occupoit à regler les affaires de cette partie de sa Province, huit Jésuites envoïés par le Général de la Compagnie, & défraïés par le Roi Catholique, prirent terre au Port de Buenos Ayrès. Ils y avoient été annoncés, on les attendoit avec impatience, & on y en retint quelques-uns dans le dessein de leur fonder un Collége. Ce Port commençoit à fleurir par le Commerce ; car quoique le Roi d'Espagne n'en eût point permis l'entrée aux Etrangers, on ne laissoit pas d'y en voir aborder de tems en tems quelques-uns, qui par nécessité ou sous différens prétextes y relâchoient, y étoient bien reçus, & faisoient également leur profit & celui des Habitans.

Les Indiens les plus voisins, aussi sauvages & souvent plus furieux que les Tigres parmi lesquels ils vivoient, ne s'apprivoisoient point ; & l'on assure qu'ils firent périr deux mille Espagnols, tandis qu'on travailloit à rebâtir la Ville pour la troisieme fois. La taille presque gigantesque de quelques-uns, l'air farouche de la plûpart, la haine implacable que tous avoient conçue contre les Espagnols, avoient répandu une si grande terreur parmi les Habitans, que personne n'osoit encore s'écarter beaucoup dans la Campagne. Quelques-uns avoient été subjugués, & si on ne les avoit pas soumis au service personnel, on en auroit pu faire des Chrétiens, ou du moins les y disposer, en attendant qu'on pût leur donner des Missionnaires. Quelques tentatives, qu'on avoit faites pour cela, n'avoient point réussi. Enfin on espera que les Jésuites, qui venoient d'arriver, y travailleroient avec plus de succès. Mais il étoit trop tard pour regagner par la douceur & par la persuasion, des Barbares que la seule force retenoit dans la soumission ; & comment leur prêcher un Dieu plein de bonté, tandis qu'on les retenoit dans le plus dur esclavage ?

Persécution au Tucuman contre les Jésuites.

Les Jésuites, avant que de travailler à leur conversion, vouloient que l'on commençât par adoucir leur joug ; mais on le trouva mauvais. On alla encore plus loin au Tucuman contre ceux, qui peu de tems auparavant y avoient été si bien reçus, & qui se croïoient assez autorisés par cet acceuil, pour faire les mêmes représentations. Leur Provincial fut même

RIVIERE DE LA PLATE



Couv.t de la Merci

La Grande Place

Couvent de S. François

Couvent de S. Dominique

l'Hopital

l'Eglise Cathedrale

Maison de Ville

Maison des Jesuites

Maison de l'Eveque

Eglise de S. Jean hors de la Ville

PLAN DE LA VILLE DE BUENOS-AYRES

A. Logement du Gouverneur

B. Corps de Garde

C. La Chapelle

Echelle de cent Toises.

25 50 100

le premier à se ressentir du mécontentement qu'on avoit de leur conduite sur ce point. A son retour du Chili il s'étoit arrêté à Cordoue, pour mettre en regle le Noviciat, qui commençoit à se peupler : tous les bâtimens étant achevés, il ne crut pas devoir congédier les Indiens, qui s'y étoient emploïés avec affection, & qui, au grand étonnement de tout le monde, ne s'y étoient nullement épargnés, sans les récompenser. 1608.

Providence de Dieu sur eux.

Cela parut aux Habitans de la Ville d'une dangereuse conséquence ; on l'en avertit, & on ne lui persuada point qu'il avoit mal fait. On crut pouvoir mieux réussir, en lui retranchant les aumônes, qui étoient encore presque l'unique ressource de ces Religieux pour leur subsistance ; & on se trompa. La Providence, sur laquelle le Pere de Torrez comptoit beaucoup plus que sur les secours humains, ne lui manqua point. Alors il entreprit de réveiller la conscience des Habitans sur leur injustice & leur dureté envers les Indiens ; & comme il vit que ses raisons ne faisoient aucune impression sur leur esprit, il les menaça publiquement de la colere de Dieu, & de celle de Sa Majesté Catholique, dont on ne pouvoit ignorer les intentions sur le point dont il s'agissoit.

Punition de Dieu sur ceux qui maltraitoient les Indiens.

Ces menaces furent bientôt suivies d'une partie de leur effet : une crue d'eau subite & imprevûe inonda la Ville, & abbatit une partie de ses Edifices, qui n'étoient pas alors bien solides : un vent impétueux accompagné d'un violent orage, désola les Campagnes ; la peste survint ensuite, & on ne voïoit partout que des Morts & des Moribonds. Des marques si peu équivoques du courroux du Ciel toucherent ceux, à qui il restoit encore quelques sentimens de Religion & d'humanité ; mais le nombre de ceux qui se roidirent contre ce châtiment fut le plus grand de beaucoup, & leur mauvaise humeur augmenta contre les Jésuites. On leur retrancha autant que l'on put les vivres, & ils se virent bientôt réduits à n'avoir pour subsister qu'un reste de provision de Maïz, & quelques Légumes, que leur fournissoit leur Jardin.

Ils ne rabbatirent rien pour cela de leur fermeté à prendre la défense des Indiens contre ceux qui les opprimoient ; & le Pere de Torrez en partant de Cordoue pour aller visiter les autres Maisons de sa Compagnie, leur recommanda sur toutes choses de ne mettre leur confiance, qu'en celui dont ils soutenoient les intérêts. Ils le firent, & la Providence ne les

1608. abandonna point ; car le Provincial n'aïant laissé en partant que cent quatre-vingts écus au Procureur pour nourrir une nombreuse Communauté, il se trouva qu'au bout de huit mois il en avoit dépensé huit cents, quoiqu'il n'eût rien emprunté, & sans pouvoir dire d'où l'excédant lui étoit venu.

Les Jésuites sortent de Santiago, & se retirent à St-Michel.

La persécution que le Pere de Torrez avoit essuïée à Cordoue, le suivit à Santiago. On y étoit informé de ce qu'il avoit fait au Chili en faveur des Indiens, & de ce qui venoit de se passer à Cordoue; on le connoissoit incapable de plier sur cet article, & il trouva toute la Ville fort prévenue contre lui. On y disoit tout haut que ce n'étoit pas sans fondement, qu'on accusoit les Jésuites de gêner les consciences, en y jettant des scrupules mal fondés, & que l'esprit de Dieu n'inspiroit point cette sévérité outrée, qui cachoit sans doute des vûes d'intérêts & d'ambition ; que ces Peres pouvoient bien n'avoir point d'autre but, en s'attachant les Indiens, que de s'en rendre les Maîtres, & de profiter seuls de leurs services ; que c'étoit pour cela qu'ils avoient engagé le Roi & le Conseil des Indes à publier les Edits, sur lesquels ils s'appuïoient, & dont ils se prévaudroient bientôt, pour s'enrichir au préjudice des Espagnols. Les plus moderés disoient qu'on avoit peut-être tort de s'en prendre aux Particuliers, qu'on pouvoit croire n'agir que par les ordres de leur Provincial, avant l'arrivée duquel tout étoit en paix dans le Tucuman, & dont l'humeur turbulente & l'esprit inquiet avoient fait tout-d'un-coup succéder à cette tranquillité le trouble & la division.

En vain ces Peres leur répondirent, qu'avant qu'aucun d'eux eût mis le pied dans la Province, l'Empereur Charles V, & Philippe II, son successeur au Trône d'Espagne, avoient fait des Edits très séveres pour maintenir la liberté des Indiens ; qu'on pouvoit se souvenir qu'avant que le Pere de Torrez eût passé au Chili, D. Jean Perez, qui en étoit Evêque, avoit condamné ce qu'on lui faisoit un crime de n'approuver pas, & que ce Prélat n'avoit prononcé sur un point de cette importance, qu'après avoir pris les avis de tout ce qu'il y avoit de personnes sages & habiles dans ce Roïaume : qu'au reste il étoit de notoriété publique qu'aucun d'eux n'avoit rien fait, ni rien dit, qui donnât lieu de juger qu'il pensoit sur le point dont il étoit question, autrement que le Provincial.

Les Esprits étoient trop aigris, & trop déterminés à ne

point changer de conduite, pour ſe rendre à des raiſons, auxquelles ils ne pouvoient néanmoins rien oppoſer de ſolide; & ce qui eſt plus ſurprenant, ils vinrent à bout d'indiſpoſer l'Evêque même & tout ſon Clergé contre les Jéſuites. Alors perſonne ne prenant plus leur défenſe, on en uſa avec eux dans cette Ville comme on avoit fait à Cordoue : leur Egliſe fut déſerte, leurs penſions ne furent point païées, & les Indiens n'eurent plus la liberté de les voir. Enfin ils furent pouſſés ſi loin, qu'ils jugerent à propos de ſe retirer, & ils partirent pour Saint-Michel, dont les Habitans leur faiſoient les plus grandes inſtances pour les engager à accepter un Etabliſſement dans leur Ville. 1608.

Particularités ſur cette Ville.

Il y avoit depuis long-tems une jalouſie de prééminence, entre cette Ville & celle de Santiago, qui n'avoit été fondée que trois ans après la premiere fondation de Saint-Michel; mais celle-ci avoit, comme nous avons vû, changé depuis de ſituation. A-peine cette tranſmigration s'étoit faite, ce qui arriva en 1564, qu'un puiſſant Cacique, nommé Gualan, y aïant fait une irruption, avoit maſſacré une partie des Habitans, & mis le feu aux Maiſons, qui toutes auroient été réduites en cendres, ſi les Apôtres Saint Simon & Saint Judes, dont on célébroit la Fête ce jour là, n'euſſent paru, diſent les Hiſtoriens (1), dans un tourbillon d'éclairs, qui effraïa les Barbares, & les obligea de prendre la fuite avec précipitation. On eut le tems, non-ſeulement d'éteindre le feu, mais encore de pourſuivre l'Ennemi, dont on fit un grand carnage. Gualan fut du nombre des Morts; & les deux Apôtres furent ſolemnellement reconnus pour les Patrons de la Ville.

Dans la ſuite les Calchaquis tenterent plus d'une fois de la ruiner, mais toujours inutilement; & la piété de ſes Citoïens leur a toujours fait attribuer ſa conſervation à l'aſſiſtance de leurs ſaints Protecteurs. J'ai dit que Saint-Michel eſt ſitué préciſément au pied de la Cordilliere; j'ajoûte qu'il n'eſt guere poſſible de trouver une ſituation plus agréable, ni un Païs plus fertile : auſſi ſes Campagnes, ſes Vallées, en un mot tout ſon Territoire, eſt il couvert d'Habitations, de Vergers & de Jardins, où croiſſent la plûpart des Arbres fruitiers de l'ancien & du nouveau Monde. Mais cette terre

(1) Del Techo, Livre 3. Chapitre 26.

1608. de promiſſion, comme l'appellent les Eſpagnols, étoit tellement infectée par les Tigres, qu'on n'y pouvoit preſque faire un pas, ſi on n'étoit bien armé, ſans courir riſque d'être dévoré par ces Animaux carnaciers, accoutumés à ſe nourrir de chair humaine.

Chaſſe ſinguliere des Tigres.

Toute l'occupation des Indiens, avant l'arrivée des Eſpagnols, étoit à leur donner la chaſſe, & voici de quelle maniere ils s'y prenoient. Ils s'armoient d'un long bâton qu'ils tenoient des deux mains par les deux bouts, & qu'ils préſentoient au Tigre par le travers, quand cet Animal s'élançoit ſur eux. Il ouvroit la gueule pour l'arracher, & quand il l'avoit ſaiſi, tandis qu'avec ſes dents & ſes griffes il tâchoit de l'arracher, ou de le caſſer, le Chaſſeur en tournant de la droite à la gauche, le renverſoit, & ſans lui donner le loiſir de ſe relever, lui enfonçoit ſon couteau dans le ventre, & le lui fendoit juſqu'à la gorge. Il eſt aiſé de juger que cela demandoit beaucoup d'adreſſe & de préſence d'eſprit. Auſſi n'étoit-on eſtimé parmi ces Indiens, qu'autant qu'on avoit tué de Tigres; & l'envie de ſe diſtinguer faiſoit fermer les yeux ſur les riſques qu'il y avoit à courir dans cette Chaſſe.

Réception qu'on fait aux Jéſuites à St-Michel.

Les Habitans de Saint-Michel ſe reſſentoient beaucoup de l'heureux climat, ſous lequel ils vivoient; ils étoient d'un caractere doux, & ſe portoient comme naturellement à tous les exercices de piété. Ils reçurent les Jéſuites avec une affection, qu'ils ont tranſmiſe à leur poſtérité. Ils obligerent le Provincial d'accepter un Collége dans leur Ville, & l'Acte de fondation fut ſigné ſous le bon plaiſir du Roi, qui le ratifia dans la ſuite. L'occupation que ces Religieux trouverent à Saint-Michel, où ils n'eurent guere qu'à ſemer & à recueillir dans une terre ſi bien préparée, leur laiſſa encore le tems de faire des excurſions chez les Diaguites, les Lulles & les Calchaquis, & elles ne furent pas infructueuſes. Le Pere de Torrez s'offrit même au Gouverneur de la Province, pour engager les Calchaquis à ceſſer toute hoſtilité; & ſon offre aïant été acceptée, il chargea de cette entrepriſe les Peres Jean Dario & Ignace Marcelli, auxquels le Gouverneur envoïa un plein pouvoir pour traiter avec cette inquiete Nation.

Miſſion fructueuſe parmi les Calchaquis.

A la premiere nouvelle qu'eurent les Calchaquis de leur approche, les principaux Chefs allerent au-devant d'eux, & leur promirent d'executer ponctuellement tout ce qu'ils leur

prescriroient, pourvû qu'ils les assurassent qu'ils ne seroient point molestés par les Espagnols, & qu'on ne leur donneroit point d'autres Prêtres pour les instruire, que les Peres de la Compagnie. Les deux Missionnaires leur promirent tout, & pénétrerent assez avant dans leur Vallée, où ils furent reçus avec amitié. On leur bâtit même plusieurs Chapelles. Tous assisterent à leurs Instructions, & presque tous demanderent le Baptême. Mais ces Peres connoissoient trop la légereté de ce Peuple, pour aller si vîte, & ils n'eurent pas lieu de se repentir de ne s'être pas pressés. A-peine y en eut-il deux cents qui persévererent jusqu'au bout : mais de ce nombre fut le principal Cacique de la Nation, dont tous les autres étoient Vassaux. Ils parcoururent jusqu'à trois fois toute la Vallée avec une liberté entiere ; ils y essuïerent des froids très piquans, contre lesquels ils n'avoient pas pensé à se précautionner : mais ils eurent la consolation de baptiser beaucoup de Moribonds, surtout des Enfans ; & sous la sauvegarde de la Sainte Vierge, dont une Image qu'ils portoient avoit d'abord saisi ces Indiens d'un très grand sentiment de vénération, ils brûlerent toutes les Idoles & tous les instrumens du culte superstitieux qu'on leur rendoit, qui tomberent sous leurs mains, & passerent souvent au milieu de troupes d'Ivrognes, sans en recevoir la moindre insulte. 1608.

1609.

On leur fait courir un grand danger.

Le plus grand risque qu'ils coururent, & qui les obligea bientôt de renoncer à leur entreprise, dont le succès commençoit à ne plus paroître douteux, vint de quelques Espagnols, qui pousserent l'avarice & la cruauté jusqu'à enlever des Calchaquis sous leurs yeux, & à les charger de chaînes. Car alors toute la Nation entra en fureur, & se persuada que les Missionnaires n'étoient venus dans leur Vallée, que pour les livrer à ces Tyrans. Les Peres comprirent que, si on ne remédioit promptement à ce désordre, tous leurs travaux seroient inutiles, & pour n'avoir rien à se reprocher, ils allerent trouver le Gouverneur de la Province, qui étoit à Salta, & lui représenterent vivement les suites d'un si affreux brigandage. Ils en furent très bien reçus ; les ordres qu'ils demandoient furent donnés, & les mesures prises pour en assurer l'exécution : mais tout cela n'eut son effet, que pendant bien peu de tems, & les deux Jésuites réduits à exercer leur zele dans les environs de Salta, eurent du moins la consolation de délivrer cette Ville des courses des *Guapaches*, qui désoloient son Territoire.

1609. On ferme les portes de la Conception au Pere de Torrez, & ce qui en arrive.

Tandis que ces choses se passoient au Tucuman, le Provincial des Jésuites, après avoir reglé quelques affaires qui l'avoient retenu dans cette Province, se mit en chemin pour la Conception : il étoit sur le point d'y arriver, lorsqu'on lui rendit une Lettre du Magistrat de cette Ville, qui lui défendoit d'y entrer, & cette défense étoit motivée de la crainte qu'il ne troublât la tranquillité dont on y jouissoit. Ce procédé lui parut d'un trop mauvais exemple pour ne pas s'en plaindre ; il envoïa sur le champ la Lettre au Gouverneur de la Province, lequel écrivit au Magistrat, comme il convenoit. Le Pere de Torrez étant entré dans la Ville, y gagna bientôt par ses bonnes manieres, ceux mêmes qui lui étoient les plus opposés : il désabusa tout le monde de ses préjugés, & eut la consolation de voir que pas un ne se dispensa d'approcher des Sacremens. Il eût bien voulu profiter de cette occasion pour visiter les Frontones, parmi lesquels il se flattoit que la semence Evangélique, qu'on avoit jettée dans leur cœur, n'étoit pas entiérement étouffée ; mais, outre que ses affaires ne lui permettoient d'y rester assez long-tems pour la faire fructifier, & qu'il n'avoit actuellement aucun Missionnaire à donner à ces Indiens, des Lettres qu'il reçut de Dom Fernand Arias de Saavedra, Gouverneur du Paraguay, & de l'Evêque de l'Assomption, l'obligerent de partir pour cette Capitale, où il arriva vers la fin de l'année 1609.

Lettre du Roi en faveur des Indiens.

Ce qui avoit engagé l'Evêque & le Gouverneur à lui écrire, étoit une Cédule, que celui-ci venoit de recevoir du Roi Catholique, par laquelle ce Prince lui mandoit que sa volonté absolue étoit qu'on ne subjuguât les Indiens du Paraguay, que par le glaive de la parole, à moins que, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet, ils ne fissent la guerre aux Espagnols : que hors de-là on n'emploïât pour réduire ces Peuples, que des Missionnaires, qui seuls pouvoient leur faire subir volontairement le joug, après leur avoir fait comprendre les douceurs & les avantages qu'ils y trouveroient ; qu'il ne vouloit point d'hommages forcés ; qu'il ne prétendoit pas même priver ces Peuples de leur liberté ; mais les retirer du libertinage & de la Barbarie où ils vivoient, leur faire connoître & les engager à adorer le vrai Dieu ; qu'il les recevroit volontiers au nombre de ses Sujets, mais uniquement pour les rendre heureux, & qu'il défendoit sur-tout de les réduire à l'esclavage.

En

En conséquence de ces ordres, le Prélat & le Général étoient convenus d'engager le Pere de Torrez à se charger de la conversion des Naturels du Païs; & c'étoit pour concerter avec lui les mesures qu'il y avoit à prendre à ce sujet, qu'ils le prierent de ne point differer à se rendre auprès d'eux. Quatre ou cinq ans auparavant Dom Fernand avoit reçu de Sa Majesté une Lettre assez semblable, mais où il n'étoit question que des seuls Guaranis, auxquels le Prince vouloit qu'on envoïât incessamment des Prédicateurs, gens d'esprit, vertueux & zélés, pour achever de les instruire, & que l'on prît sur la Caisse tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance, pour leur entretien, & pour les frais qu'il faudroit faire pour un Etablissement solide parmi ces Indiens, qu'il recommandoit sur-tout que l'on traitât avec douceur. 1609.

Le Gouverneur avoit cru devoir commencer par les Guaranis voisins de l'Assomption, parmi lesquels il y avoit déja beaucoup de Chrétiens, & il avoit fait consentir le Pere Louis de Bolaños, le plus illustre des Disciples de Saint François Solano, à s'en charger avec quelques autres Religieux de son Ordre: ces Missionnaires avoient déja réuni un assez grand nombre de ces Indiens, dont ils avoient formé une Eglise florissante; & ce fut alors que le Pere de Bolaños composa le Catéchisme, dont nous avons déja parlé. Dom Martin Ignace de Loyola, après l'avoir fait examiner par tout ce qu'il y avoit de plus habiles Théologiens, & par les personnes les plus versées dans la Langue Guaranie, l'approuva dans un Synode. Après lui, Dom Christophe de Aresti son Successeur, le fit examiner de nouveau, & non-seulement l'approuva après un nouvel examen, mais ordonna qu'on ne fît usage d'aucun autre Catéchisme dans tous les Lieux où la Langue Guaranie a cours; & tout ceci sera prouvé dans la suite de cette Histoire.

Eglise des Guaranis, formée par le P. de Bolaños.

Il y a bien de l'apparence que ce fut après le départ du Pere de Bolaños, dont j'ai dit que son grand âge & ses infirmités avoient obligé ses Supérieurs de le rappeller au Pérou, que le Gouverneur & l'Evêque du Paraguay jetterent les yeux sur les Jésuites, pour les charger de ces Guaranis, & les joindre à ceux de la même Nation, que le Pere de Ortega & Filds avoient déja gagnés à Jesus-Christ dans le Guayra. Il est certain du moins que cette réunion s'est faite. Il ne l'est pas moins que le Pere de Torrez s'étant rendu à

1609. l'Aſſomption, deſtina à cette Miſſion le Pere Joſeph Cataldino, dont j'ai déja parlé, & le Pere Simon Maceta, autre Jéſuite Italien ; mais ils ne s'en chargerent qu'après que l'Evêque & le Gouverneur leur eurent donné un ample pouvoir de raſſembler tous leurs Chrétiens dans des Bourgades, de les gouverner ſans aucune dépendance des Villes & des Forteresses voiſines des lieux où ils les établiroient, de bâtir dans toutes des Egliſes, & de s'oppoſer, au nom du Roi, à quiconque voudroit aſſujettir ces nouveaux Chrétiens aux ſervice perſonnel des Eſpagnols, ſous quelque prétexte que ce fût.

Etat de la Province de Guayra par rapport au ſpirituel.

Lorſque ces deux Miſſionnaires arriverent dans le Guayra, il n'y avoit dans cette Province que deux Prêtres, dont l'un étoit Curé à Villarica, & l'autre à Ciudad Real. Le premier étoit un Religieux, qui avoit tout l'air d'être un Vagabond ; il ne portoit pas même l'habit de ſon Ordre, diſant que des Voleurs l'en avoient dépouillé ; on lui en avoit donné un d'Eccléſiaſtique, & il ne lui faiſoit pas honneur. Le ſoin de ſa Paroiſſe étoit ce qui l'occupoit le moins ; il parcouroit aſſez ſouvent les Bourgades Indiennes des environs, & baptiſoit tous ceux qu'il pouvoit engager à y conſentir, mais ſans ſe donner la peine de les inſtruire : peut-être même ne ſavoit-il pas aſſez bien leur Langue pour s'acquitter de ce devoir. Le ſecond étoit ſi ignorant, qu'on doutoit s'il ſavoit même ce qui eſt néceſſaire pour la validité des Sacremens. Quant aux Habitans de ces deux Villes, il leur étoit aſſez indifférent qu'on baptiſât, ou non, les Indiens qui étoient à leur ſervice ; mais ils leur donnoient à tous des noms de Saints, ce qui dans la ſuite ne cauſa pas peu d'embarras aux Miſſionnaires.

Du Diocèſe de l'Aſſomption.

Il eſt d'autant moins étonnant que cette partie du Diocèſe de l'Aſſomption fut auſſi dénuée qu'elle l'étoit des ſecours ſpirituels, que la Capitale même l'étoit à proportion autant, & peut-être plus encore. Il s'en falloit bien que l'Evêque fût en état de donner des Paſteurs à toutes les Paroiſſes de la Ville & du Territoire, & l'on étoit dans la plûpart de celles de la Campagne, des années entieres ſans voir un ſeul Prêtre, d'où s'enſuivoient une ignorance profonde de la Religion, un grand déſordre dans les mariages, qui ſe faiſoient ſouvent avec un ſimple Contract civil, une corruption de mœurs preſqu'égale dans les anciens & dans les nouveaux Chrétiens, & en bien des endroits la ceſſation de tout culte extérieur. Le

Pere Lorençana, Recteur du Collége de l'Assomption, qui n'étoit pas encore bien en regle, avec le peu de secours qui lui venoit de tems en tems, suppléoit, autant qu'il le pouvoit, au défaut de Curés : mais la seule Capitale avoit assez de quoi l'occuper; & comme il ne pouvoit se dispenser d'en sortir de tems en tems, ou d'envoïer quelqu'un de ses Religieux pour courir où le besoin étoit le plus pressant, il ne pouvoit manquer, non plus que ceux qui étoient avec lui, de succomber souvent sous un travail forcé, qui ne leur permettoit pas de prendre aucun relâche. 1609.

1610.

Les Peres Maceta & Cataldino à Villarica.

Les Peres Cataldino & Maceta étoient partis de cette Ville au mois de Décembre 1609, & n'arriverent à Ciudad Real, qu'au mois de Février de l'année suivante. Ils s'y arrêterent quelques jours, pour satisfaire à l'empressement de toute la Ville, qui depuis long-tems étoit privée de l'usage des Sacremens. Ils se rendirent ensuite à Villarica, où ils arriverent si épuisés de fatigues, qu'ils tomberent tous les deux malades. Dès qu'ils commencerent à pouvoir se traîner, il leur fallut confesser toute la Ville; après quoi ils se disposerent à partir pour aller s'établir au milieu des Guaranis, sur le Paranapané. Le bruit se répandit alors dans la Ville qu'il y avoit un ordre du Roi, qui défendoit de donner en Commande les Indiens, dont il alloient prendre la conduite; & tout-à-coup les sentimens d'estime & de confiance, dont on venoit de leur donner tant de marques, disparurent. Ils montrerent les ordres qu'ils avoient par écrit, aussi-bien que les Pouvoirs de l'Evêque & du Gouverneur, & ils entreprirent d'en faire connoître la justice.

» Nous ne prétendons point, dirent-ils, nous opposer aux » profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies » légitimes; mais vous savez que l'intention du Roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des Esclaves, & » que la Loi de Dieu vous le défend. Quant à ceux que nous » sommes chargés de gagner à Jesus-Christ, & sur lesquels » vous n'avez aucun droit, puisqu'ils n'ont jamais été soumis par la force des armes, nous allons travailler à en faire » des Hommes, pour en faire ensuite des Chrétiens; puis » nous tâcherons de les engager par la vûe de leurs propres » intérêts, à se soumetre de leurs plein gré au Roi, notre » Souverain, & nous espérons d'y réussir avec la grace de » Dieu. Nous ne croïons pas qu'il soit permis d'attenter à

1610.

» leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel, que rien » n'autorise à leur contester : mais nous leur ferons com- » prendre que par l'abus qu'ils en font, elle leur devient » préjudiciable, & nous leur apprendrons à la contenir dans » ses justes bornes. Nous nous flattons de leur faire envisa- » ger de si grands avantages dans la dépendance où vivent » tous les Peuples policés, & dans l'obéissance qu'ils ren- » dront à un Prince, qui ne veut être que leur Protecteur » & leur Pere, & leur procurer la connoissance du vrai Dieu, » le plus estimable de tous les trésors, qu'ils subiront le joug » avec joie, & béniront l'heureux moment, où ils seront de- » venus ses Sujets.

Ce qui se passe entr'eux & les Habitans de cette Ville.

Ils entreprirent ensuite de persuader aux Habitans que, s'ils entendoient bien leurs intérêts, bien loin de s'opposer à leur dessein, ils se porteroient d'eux-mêmes à les seconder; puisque c'étoit le seul moïen d'empêcher le dépeuplement d'un Païs, où ils ne trouveroient plus de quoi vivre, quand il n'y auroit plus personne pour le cultiver. Ils leur demanderent ce qu'étoient devenus ces milliers d'Indiens, qui avoient disparu depuis la premiere découverte du Paraguay, & quelle autre cause ils pouvoient apporter de ce grand vuide, que la maniere inhumaine, dont on avoit traité ces Peuples : mais ils s'apperçurent qu'ils parloient à des gens qui ne vouloient pas être détrompés, & ils ne songerent plus qu'à presser leur départ. Ils avoient eu la précaution de demander des Guides au Cacique du lieu où ils avoient résolu de faire leur premier Etablissement, parcequ'ils ne pouvoient plus esperer qu'on leur en donneroit à Villarica.

Conduite violente des Habitans de cette Ville.

Le Cacique vint lui-même pour les conduire chez lui; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en entrant dans la Ville, il se vit chargé de fers & enfermé dans une Prison ? Il en sortit cependant bientôt, parceque les deux Missionnaires menacerent de porter leurs plaintes de cette violence au Gouverneur & à l'Evêque, & d'en écrire au Roi même, s'il en étoit besoin. Ils partirent ensuite avec leur Guide, & gagnerent par terre le Paranapané, sur lequel ils s'embarquerent. Paranapané, dans la Langue du Païs, signifie *Riviere de malheur*, & on ne dit point sur quoi ce nom étoit fondé. Il y a bien de l'apparence qu'on le lui a donné à cause de quelque malheur arrivé sur ses bords, ou de quelque naufrage qu'on y avoit fait. Cette Riviere sort des Montagnes

du Bresil, & se grossit des eaux de plusieurs autres, dont les plus considérables sont le *Pirapé* & le *Tabaxiva.* Ses bords sont couverts d'Arbres de plusieurs especes, sur-tout de Cédres d'une grosseur énorme & d'une si prodigieuse hauteur, que d'un seul de leur tronc on peut faire des Pirogues à vingt rames. 1610.

Premiere Bourgade ou Réduction Chrétienne.

Les deux Peres remonterent le Paranapané jusqu'à l'endroit où le Pirapé s'y décharge. Ils y rencontrerent deux cents Familles Guaranies baptisées par les Peres de Ortega & Filds, & ils en formerent une Bourgade, à laquelle ils donnerent le nom de *Lorette.* On a donné depuis à ces Eglises Indiennes le nom de *Réductions* (1), qui est encore en usage; & celle ci est la premiere qui l'ait porté. Celui de Lorette convenoit parfaitement à la Bourgade, qui a été le berceau de la République Chrétienne des Guaranis, aujourd'hui si florissante. Les Peres parcoururent ensuite quatre-vingts lieues de Païs, & ils y trouverent vingt-trois petits Villages, où il y avoit déja plusieurs Chrétiens, & où la réputation qu'avoient les Jésuites, d'être fort zélés pour la liberté des Indiens, disposa en peu de tems tous les autres à le devenir. Les Serviteurs de Dieu leur firent entendre combien il étoit de leur intérêt de se réunir, parceque tandis qu'ils seroient ainsi dispersés en différentes petites Bourgades, il n'étoit pas possible de les instruire tous, & que la conservation de leur liberté dépendoit beaucoup de leur réunion.

Manœuvre d'un Espagnol pour avoir des Indiens à son service.

Ces discours commençoient à faire impression sur leurs esprits, lorsque les Peres se virent au moment de voir échouer leur projet. Un Habitant de Ciudad Réal avoit voulu les accompagner, & ils avoient accepté son offre, parcequ'ils n'étoient pas encore bien habiles dans la Langue Guaranie, que cet Homme entendoit & parloit parfaitement. Mais il avoit ses vûes, & pour y parvenir, il affecta d'abord un grand désinteressement. Les Peres furent un peu étonnés d'abord de ne le voir jamais rentrer chez eux, qu'il ne lui manquât quelque chose de son petit bagage ou de ses habits, & furent quelque tems sans lui en parler; mais un jour qu'il revint, n'aïant plus sur son corps qu'un brahier, ils lui demanderent ce qu'il avoit fait de ses habits, & il leur fit cette réponse : » Vous » prêchez, mes Peres, à votre façon, & moi je prêche à

(1) On donnoit au Pérou ce nom à toutes les Bourgades Chétiennes formées parmi les Infideles, & dirigées par des Religieux.

1610. » la mienne ; vous avez le don de la parole, & Dieu ne m'en » a point favorisé : mais je tâche d'y suppléer par mes œuvres. » J'ai distribué tout ce que j'avois, entre les principaux In- » diens de ce Canton, persuadé que quand par mes libéra- » tions j'aurai gagné les Chefs, il sera plus aisé de gagner » les autres, & je crois que cela est bien avancé.

Les Peres ne douterent pas qu'il n'eût effectivement fait des aumônes de ses habits, & ils commencerent à sentir quelque chagrin de ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire de semblables largesses aux Indiens ; mais ils ne furent pas long-tems dans cette erreur. Quelque tems après, l'Espagnol leur dit que ne leur étant plus nécessaire, parce-qu'ils s'expliquoient assez bien dans la Langue du Païs, pour pouvoir se passer de lui, il les prioit de trouver bon qu'il s'en retournât chez lui : ils lui répondirent qu'il étoit le maître, & lui firent de grands remercîmens de ses bons services ; mais à-peine les avoit-il quittés, qu'ils découvrirent que de tout ce qu'il disoit avoir donné, il avoit acheté des Femmes & des Enfans, & qu'il emmenoit avec lui tous ces Esclaves. Ils furent même instruits que les Indiens les soupçonnoient d'avoir eu part à ce trafic, & il leur en coûta pour les désabuser. Ils y réussirent néanmoins si parfaitement, que la plûpart se rendirent à Lorette.

Trois autres Réductions.

Alors cette Réduction se trouvant trop peuplée, un Caciqué, nommé *Aticaya*, proposa d'en former une seconde une lieue & demie plus loin. Tous y consentirent avec plaisir, & cette seconde Réduction prit le nom de *Saint-Ignace*. Il fallut bientôt après en fonder encore deux autres, mais qui ne furent d'abord que comme des Succursales pour recevoir les Prosélytes. Elles furent bientôt peuplées, & ce rapide progrès fit alors former aux deux Jésuites le projet d'une République Chrétienne, qui ramenât dans cette Barbarie les plus beaux jours du Christianisme naissant. Mais tout étoit encore à faire parmi un Peuple aussi vicieux que celui-ci, dont la raison abrutie n'avoit même conservé presque aucune trace de la Religion naturelle. Il falloit des Miracles pour y réussir ; & celui qui en avoit inspiré le dessein aux Missionnaires, ne les a point épargnés.

Exemple de terreur, & ses effets.

Il commença par des exemples de terreur, qui produisirent un grand effet. En voici un qui fit une grande impression sur les Néophytes, & même sur plusieurs Infideles. Le Caci-

1610.

que de la Réduction de Lorette avoit témoigné un grand zele pour cet Etablissement, & s'y étoit présenté des premiers pour recevoir le Baptême. On crut pouvoir d'autant plus compter sur lui, qu'il avoit commencé par congédier ses Concubines; & une marque si peu suspecte de la sincérité de sa conversion avoit fait abreger le tems de son épreuve. Mais sa ferveur s'étant bientôt ralentie, il rappella secretement les dangereux objets de sa passion mal éteinte, & peu-à-peu il en vint jusqu'à en user publiquement.

Les Missionnaires mirent inutilement tout en œuvre pour le ramener par la douceur à ses premiers sentimens; ils le menacerent ensuite de la colere du Ciel; enfin, ils l'avertirent qu'ils ne pouvoient plus differer de le retrancher de la Société des Fideles, s'il ne changeoit de vie. Il fut aussi peu sensible à ces menaces, qu'il l'avoit été aux remontrances & aux exhortations qu'on lui avoit faites, & après avoir abusé des miséricordes du Seigneur, il éprouva toute la rigueur de sa justice. Un jour qu'il étoit seul dans sa Cabane, le feu y prit si subitement partout, qu'il ne put ni l'éteindre, ni se sauver. Il fut brûlé vif, & apprit à ses dépens aux nouveaux Chrétiens, qu'il y a dans le Ciel un Dieu jaloux, & qu'on ne méprise pas impunément les avis, que ses Ministres nous donnent de sa part.

Pour revenir au Projet, que les Peres Cataldino & Maceta avoient formé, & qu'ils commençoient à ébaucher dans le Guayra, j'ai cru qu'il étoit d'autant plus nécessaire de le bien faire connoître d'avance, que toute la suite de cette Histoire y a un rapport essentiel, & qu'on ne sauroit guere, sans en avoir une idée juste, former un jugement équitable sur les différens intérêts & les ressorts secrets, qui ont produit la plûpart des principaux événemens que j'ai à rapporter jusqu'à la fin de cet Ouvrage, ni mettre les Lecteurs en état de bien prendre leur parti sur ce qu'on en a écrit pour & contre les Auteurs d'un Etablissement si singulier.

Mesures que prennent les Missionnaires pour réaliser leur Projet.

Avant que de mettre la premiere main à une œuvre de cette importance, ceux qui en eurent la premiere idée, & ceux qui les premiers entrerent dans leurs vûes, s'appliquerent à en faire comprendre la nécessité, si on vouloit faire parmi ces Peuples de véritables Chrétiens, & les divers avantages qui en résulteroient aux personnes qui devoient l'appuïer de leur autorité. Ils représenterent donc au Roi Catholique dans son

1610. Conseil des Indes, au Gouverneur & à l'Evêque du Paraguay, que les Jésuites s'étant particuliérement appliqués depuis leur arrivée dans ce Païs, à connoître ce qui jusques-là avoit le plus arrêté le progrès de l'Evangile parmi tant de Nations, & pourquoi ils y avoient trouvé si peu de vestiges des grandes conversions qu'on y avoit faites, croïoient en avoir découvert deux causes principales; la premiere, que l'on rendoit odieuse la Religion Chrétienne aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux mêmes qui l'avoient embrassée de bonne foi; la seconde, que tandis que les Ministres de l'Evangile s'efforçoient d'en persuader la sainteté aux Infideles, plusieurs de ceux, qui faisoient une profession ouverte du Christianisme, non-seulement n'en suivoient pas les maximes, mais le deshonoroient par une vie licencieuse, & le rendoient odieux par les injures les plus criantes: d'où ils concluoient qu'avant que d'entreprendre de convertir ces Peuples à la Foi, il falloit être autorisé à soustraire ceux qu'on travailleroit à faire entrer dans le sein de l'Eglise, à la tyrannie qu'on exerçoit contre eux, & aux mauvais exemples, qu'ils n'avoient que trop souvent devant les yeux.

Mais comme les premiers soupçons, qu'eurent les Espagnols de ce dessein des Missionnaires, en avoient révolté un très grand nombre contr'eux, quoique ces Peres eussent déclaré qu'il ne s'agissoit que des Indiens, qui n'étoient point encore soumis, ou qui avoient secoué le joug, & qu'on n'étoit point en état de forcer à le reprendre, ces Religieux ajoûterent qu'ils se faisoient forts d'engager tous les Indiens qui se rangeroient sous leur conduite, à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, & à lui jurer une obéissance parfaite: maniere de faire des conquêtes, qui les rend plus solides, plus légitimes, & n'épuise point les Peuples pour étendre des Etats, & en augmenter les forces.

Le Roi Catholique l'approuve & l'autorise.

Philippe III approuva ce qu'on lui proposoit, & l'autorisa par des Rescrits, que tous ses Successeurs ont confirmés après lui. Mais il étoit aisé de prévoir qu'un pareil Privilege attireroit bien des contradictions aux Missionnaires qui l'avoient obtenu, de la part de ceux dont il gênoit la cupidité; & s'il falloit avoir bien du courage & une grande résolution, pour être disposé à souffrir la faim & la soif, à compter pour rien des fatigues immenses, à risquer continuellement sa vie, par le seul motif de réduire des Barbares féroces & cruels

sous

ſous le joug de la Foi, & il n'en falloit pas moins pour s'attendre à être continuellement en butte aux plus grandes perſécutions, & aux plus atroces calomnies de la part des Domeſtiques mêmes de la Foi, & de ſes Compatriotes, ni pour ne ſe point rebuter en voïant, comme il eſt arrivé plus d'une fois, le travail de pluſieurs années devenu inutile, & pour être toujours prêts à recommencer avec une nouvelle ardeur. 1610.

Comme l'ouvrage étoit déja commencé par la fondation des quatre Réductions dont j'ai parlé, les deux Miſſionnaires y établirent, autant qu'il leur étoit poſſible, le bon ordre, par des Réglemens proportionnés à la capacité de ceux qu'ils avoient à conduire. On les a étendus & perfectionnés peu-à-peu dans la ſuite, à meſure que la Foi jettoit de plus profondes racines dans le cœur des Néophytes, & que leur nombre augmentoit avec celui des Réductions. On y a ajoûté des précautions, dont on n'a reconnu la néceſſité qu'avec le tems, ſurtout celle de mettre les nouveaux Chrétiens en état de combattre à armes égales des Ennemis, qui n'étoient pas moins ceux des Rois Catholiques, que les leurs: ce qui a ſi bien réuſſi, que perſonne, depuis plus d'un ſiécle, n'oſe plus les attaquer, & que leurs Souverains ont toujours trouvé depuis ce tems-là dans cette République Chrétienne une Milice, qui fait la ſûreté de leurs Frontieres, qui tient leurs propres Sujets dans le devoir après les y avoir fait rentrer, qui les ſert gratuitement, & qui eſt toujours prête à marcher au premier ordre qu'elle en reçoit: mais on peut bien croire qu'un ſi bel Etabliſſement n'eſt parvenu que par dégrés à ce point de perfection où je vais le repréſenter ſur des Mémoires de la plus grande autenticité (1).

Les Rois Catholiques ſont les Souverains abſolus de cette République.

C'eſt une erreur, dans laquelle tous ceux qui ont vû par eux-mêmes ce qui ſe paſſe dans cette République Chrétienne, & qui ont le plus d'intérêt à ne s'en pas laiſſer impoſer, n'ont jamais donné, que les Jéſuites y ſont tellement les Maîtres, que leurs Néophytes ne reconnoiſſent d'autre autorité, que la leur. Elle ne doit le cours, qu'elle a eu preſque partout, & qu'elle a encore dans un certain Monde, qu'à des Particuliers, qui pour ſe venger de n'avoir pu obtenir que

(1) Le Docteur François Xarque, Liv. 8: M. Muratori, *il Chriſtianiſmo felice*: Dom Antoine de Ulloa, *Relacion Hiſtorical*: le Décret de Philippe V, du 28 Décembre 1743: lettres de pluſieurs Evêques & Gouverneurs qui en ont fait la Viſite, & qui ſe trouveront dans les Preuves.

1610. les Chrétiens fussent donnés en Commande, comme tous les autres de cette Province, ont inventé cette calomnie. La vérité est que les Rois d'Espagne ont toujours eu non-seulement la même autorité dans toutes les Réductions, que dans toutes les autres parties de leur Empire en Amérique, mais qu'ils n'y ont point de Sujets qui leur soient plus soumis, ni qui exécutent plus ponctuellement leurs ordres, que ceux dont nous parlons.

Comment les Jésuites s'y sont pris pour engager leurs Indiens à se soumettre à ces Princes.

Leur soumission est même d'autant moins suspecte, qu'ils n'y ont point été forcés, & qu'elle a la Religion pour fondement. Leurs Missionnaires, à mesure qu'ils les rassembloient, après les avoir tirés de leurs Montagnes & de leurs Forêts, & qu'ils leur faisoient ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile, n'ont jamais manqué de les engager à se déclarer Sujets, ou Vassaux, comme les Rois Catholiques s'expriment dans tous leurs Rescrits, de la Couronne d'Espagne; & ils en sont venus à bout, en leur faisant comprendre que c'étoit le seul moïen d'assurer leur liberté. Il n'est pas nécessaire de dire que pour amener-là des Barbares accoutumés à ne reconnoître aucune autorité sur la terre, pas même celle de leurs Caciques, qu'autant qu'ils le vouloient bien, il a fallu les y disposer peu-à-peu, & que leur acquiescement fut le fruit de l'amour & de la confiance que leurs Peres en Jesus-Christ avoient su s'attirer de leur part, & de l'ascendant qu'ils prirent sur eux, en se sacrifiant en toute rencontre pour défendre leurs intérêts.

Le Tribut qu'ils paient au Roi d'Espagne.

La guerre qu'ils eurent bientôt à soutenir contre les Portugais du Bresil, obligea leurs Pasteurs à faire un pas en avant. L'impossibilité, où ils les virent de se défendre contre un Ennemi si puissant, les autorisa à leur suggerer qu'afin d'intéresser le Roi Catholique à ne rien épargner pour leur conservation, il falloit qu'ils ne se bornassent point à une simple déclaration de Vassélage, mais qu'ils lui jurassent une dépendance & un attachement sans limitation, dont ils n'avoient pas à craindre que Sa Majesté abusât jamais pour apesantir leur joug, puisqu'elle s'étoit déclarée qu'elle vouloit les regarder moins comme ses Vassaux, que comme ses Enfans, & ils le firent de bonne grace. Tant que dura la guerre, leur extrême pauvreté, & les extrêmités où ils se trouverent réduits, ne permirent point qu'on leur parlât de Tribut; & ce ne fut qu'en 1649, que Philippe IV les aïant

honorés du titre de ses plus fideles Vassaux, & aïant accompagné cette faveur des plus grandes marques de confiance, en les déclarant la Barriere du Paraguay contre le Bresil, nouvellement détaché de la Couronne d'Espagne par une suite de la révolution du Portugal, & contre les Nations Indiennes Ennemies des Espagnols, ce Prince renouvella en même tems le Privilege qui les exemptoit de tout autre service, que du sien, & du Tribut que païoient les autres Indiens, & se contenta pour le droit de Vasselage, que les Hommes seuls, depuis l'âge de dix-huit ans accomplis, jusqu'à cinquante, païassent à son Trésor un écu par tête (1). Ce fut le Comte de Salvatierra, Viceroi du Pérou, qui régla ce Tribut par ordre du Roi. Au reste les services, qu'ils n'ont point cessé depuis ce tems-là, & dont nous aurons souvent occasion de parler, services, qu'ils rendent, non-seulement sans recevoir aucune paie, mais encore à leurs frais, excedent de beaucoup le Tribut qu'on leve sur tous les autres Indiens Vassaux de la Couronne d'Espagne. 1610.

Tout cela fut encore confirmé en 1663, par un Décret du même Philippe IV, qui régloit que sur ce Tribut seroient prises les Pensions que la Caisse roïale donnoit pour l'entretien & la subsistance d'un Missionnaire dans chaque Bourgade : car lorsqu'il y en a deux, ce qui est assez ordinaire, & presque toujours nécessaire, ce sont les Maisons de la Province qui fournissent à l'entretien du second, & à celui de deux Supérieurs généraux de la Mission, dont l'un fait sa résidence dans les Réductions du Parana, & l'autre dans celles de l'Uruguay. En 1711, Philippe V, à qui on avoit présenté un grand Mémoire, où l'on insistoit beaucoup sur la modicité du Tribut, celui des autres Indiens étant de cinq écus par tête, défendit de rien changer à ce qui étoit reglé; & quelqu'un aïant assuré à ce Prince que ce leger Tribut ne se païoit pas exactement, Sa Majesté qui fut instruite du contraire, dans les Instructions qu'elle donna en 1716 à Dom Bruno-Maurice de Zavala, qu'elle venoit de nommer Gouverneur de Rio de la Plata, après lui avoir particulierement recommandé les Indiens, qui sont sous la conduite des Jésuites, le chargea de leur donner sa parole Roïale, qu'elle n'augmenteroit jamais leur Tribut (2).

(1) *Un peso de ocho reales.*

(2) Voïez les Preuves.

1610.

Les Réductions sont déclarées Doctrines, ou Cures proprement dites.

Dans deux Décrets de Philippe IV, datés de 1650 & 1652, les Réductions, dont nous parlons, sont déclarées *Doctrines*; c'est le nom que l'on donne dans l'Amérique Espagnole, aux Cures, ou Paroisses proprement dites; & il est ordonné à l'Audience roïale des Charcas d'y faire observer les droits du Patronnage roïal, lequel n'y fut pourtant établi que par un troisieme Décret, du 15 de Juin 1654, par lequel Sa Majesté déclare que désormais ces mêmes Réductions seront sur le pied des autres Doctrines; que le Provincial des Jésuites, ou en son absence, le Supérieur des Missions, chacun dans son Département, présentera pour chaque Doctrine, au départ ou à la mort du Missionnaire, trois Sujets au Gouverneur de la Province, lequel en qualité de Vice-Patron choisira celui des trois qu'il jugera à propos; & que si les Jésuites refusent de se soumettre à ce Réglement, le Gouverneur de concert avec l'Evêque Diocesain, nommera à ces Cures des Prêtres séculiers, ou des Religieux des autres Ordres.

Mais il est bon de savoir que ce Réglement fut fait dans les circonstances les plus critiques, où les Jésuites se soient jamais trouvés au Paraguay. Toute l'Espagne, & l'Europe entiere, étoient inondées de Mémoires affreux contre ces Missionnaires, que répandoient les Partisans de Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de l'Assomption; & un des griefs que ce Prélat, & ses Procureurs à la Cour d'Espagne, avançoient avec le plus d'assurance contre eux, étoit que dans leurs Réductions ils fraudoient autant qu'ils le pouvoient les Droits du Roi. Ils se défendirent très bien; mais il leur fallut du tems, parcequ'on ne leur disoit rien que de général. D'ailleurs il paroît qu'ils avoient contr'eux le Président du Conseil roïal des Indes, & ce fut ce qui donna occasion aux trois Décrets, dont je viens de parler.

Dans les deux premiers, qui étoient adressés à l'Audience roïale des Charcas, le Roi laissoit au Provincial des Jésuites la liberté de changer les Curés, quand il le jugeroit à propos, sans être même obligé d'en dire les raisons, mais sous la même condition de proposer au Gouverneur trois autres Sujets pour les remplacer; & l'Audience roïale aïant communiqué ces ordres aux Gouverneurs du Paraguay & de Rio de la Plata, qui avoient des Réductions dans leurs Gouvernemens, ceux-ci les notifierent au Provincial des Jésuites, qui s'y soumit sans aucune difficulté.

1610.

Sagesse & moderation des Jesuites en cette occasion.

Ceux qui avoient attiré aux Jésuites ces marques de défiance de la part du Roi, ne s'y attendoient pas. C'étoit un piége, qu'ils leur tendoient, & ils n'y donnerent point. Ils sçavoient bien, & nous en verrons plus d'une preuve dans la suite de cette Histoire, que, s'ils avoient répondu, comme ils le pouvoient faire sans qu'on y pût trouver à redire, qu'il étoit contre leur Institut de posseder des Cures laïques, leurs Réductions se seroient bientôt trouvées sans Habitans ; ils ne firent même aucune représentation, & leur prompte soumission fit plus, que n'auroient pu faire les représentations les plus fortes. Ils ne manquent à rien de ce qu'ils doivent aux Gouverneurs & aux Evêques Diocèsains, » qui de leur » côté, dit Dom Antoine de Ulloa (1), persuadés qu'un Pro» vincial connoît mieux ses Inférieurs que personne, le lais» sent le Maître du choix de ceux qu'il juge à propos d'éta» blir en qualité de Pasteurs de leurs Réductions, comme » ils le faisoient auparavant «. On trouve même le terme de Réduction aussi souvent emploïé, que celui de Doctrine, dans les dernieres Cédules & autres Rescrits des Rois d'Espagne.

Subordination entre les Missionnaires.

J'ai dit que dans chaque Bourgade il y a ordinairement deux Jésuites ; le second est presque toujours un Missionnaire nouvellement arrivé d'Europe, ou un jeune Prêtre qui vient de finir ses études de Théologie dans l'Université de Cordoue : il sert de Vicaire au Curé, & apprend en même tems la Langue des Indiens. Il est même quelquefois nécessaire d'en envoïer un troisieme, comme pendant les maladies épidémiques, qui sont fort fréquentes dans ce Païs, & sans lesquelles toutes les Bourgades seroient aujourd'hui plus que doublées. Car alors elles ne sont plus que comme de grands Hôpitaux, & deux Prêtres ne suffiroient pas pour soulager les Malades, pour leur administrer les Sacremens, & pour enterrer les Morts. Au reste, la subordination est parfaite entre les Jésuites. Le Curé est Supérieur chez lui ; & comme il a toujours six Enfans destinés à servir l'Eglise, sa Maison est une petite Communauté, où tout se fait au son de la cloche. Lui-même, quoiqu'établi au nom du Roi, est dans une dépendance entiere du Supérieur de la Mission, qui est continuellement occupé à faire la Visite des Paroisses ; & de son Provincial, qui y

(1) Relacion del Viage a la America meridional, Liv. 1. Ch. XV.

1610.

fait aussi réguliérement la sienne ; de sorte que D. Antoine de Ulloa n'a rien dit de trop, en représentant tous ces Missionnaires comme une Famille bien reglée.

Nombre des Réductions & leur division.

Le nombre des Réductions est aujourd'hui de trente, dont les treize les plus proches du Parana sont du Diocèse de l'Assomption, & ont été du Gouvernement du Paraguay jusqu'à l'année 1726, que pour les raisons que je dirai dans la suite, Philippe V manda que par provision, & jusqu'à nouvel ordre, elles seroient sous la Jurisdiction du Gouverneur de Rio de la Plata. Quelque tems après, on recommença à inquiéter les Néophytes, au sujet du Tribut, & on fit de fortes instances au Roi, pour l'engager à l'augmenter ; mais il le refusa, & par son Décret, du 28 de Décembre 1743, il défendit d'y rien ajoûter. Il déclara même que s'il lui étoit dû quelque chose du passé, il le remettoit aux Néophytes, & voulut qu'on leur fît savoir qu'il en usoit ainsi, pour reconnoître leur fidélité, & les importans services qu'ils lui avoient rendus.

Des Dîmes.

Ces services dont nous parlerons aussi en leur tems, & ce que les Espagnols ont souvent à souffrir de la part des Indiens, ou non soumis, ou révoltés, sont une preuve qui devient de jour en jour plus sensible, qu'il seroit à souhaiter qu'on eût tenu avec tout les Peuples de l'Amérique la même conduite, dont on a si souvent fait un crime aux Jésuites du Paraguay, & qui leur a attiré tant de persécutions. Mais ce qui prouve encore mieux l'animosité avec laquelle on s'est attaché à les traverser, c'est que tandis que les Indiens qui étoient sous la conduite des autres Religieux & des Prêtres séculiers, étoient en possession de ne point païer de Dîmes aux Evêques, on n'attaquoit sur cela que ceux des Jésuites. On obtint même, en 1694, un Edit qui leur ordonnoit de le païer : mais le Chapitre de l'Assomption aïant représenté au Conseil que les autres n'y avoient jamais été soumis, quoiqu'ils fussent plus en état de les païer, le Conseil jugea qu'il seroit peut-être dangereux de vouloir les y soumettre. Dans la suite on suggera à Dom Joseph Peralta, Evêque de Buenos Ayrès, d'exiger les Dîmes des dix-sept Réductions, qui sont dans son Diocèse ; & il répondit qu'il s'en donneroit bien de garde, aïant reconnu par lui-même, qu'elles n'étoient nullement en état de porter cette charge (1).

(1) Voïez la Lettre au Roi, imprimée à la suite du Décret de Philippe V, du 28 Déc. 1743.

1610.

Du Gouvernement interieur des Réductions.

On ne peut douter que le Gouvernement intérieur des Réductions ne roule principalement ſur les Miſſionnaires. Le génie borné de leurs Néophytes exige qu'ils entrent dans toutes leurs affaires, & qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le ſpirituel. Cependant, chaque Bourgade a tous les mêmes Officiers de Juſtice & de Police, que les Villes Eſpagnoles ; un Corrégidor, qui eſt choiſi par les Indiens mêmes avec l'aſſiſtance des Miſſionnaires ; des Régidors & des Alcaldes, qui ſont choiſis de la même maniere : mais ces élections doivent être confirmées par le Gouverneur de la Province ; & comme on ne ſauroit guere compter ſur la capacité de ces Officiers, ils ne peuvent infliger aucune peine, ni rien décider de quelqu'importance, ſans l'approbation de leurs Paſteurs. Ces peines au reſte ſe réduiſent à des prieres, à des jeûnes, à la priſon, & quelquefois au fouet ; ces Néophytes ne faiſant point de fautes qui en méritent de plus ſéveres. Avant que de les empriſonner on leur fait connoître leurs fautes avec beaucoup de douceur, & on n'a aucune peine à leur perſuader qu'ils méritent le châtiment. Auſſi le reçoivent-ils avec humilité ; & il eſt ſans exemple, qu'aucun ait témoigné le moindre reſſentiment contre ſes Juges. » Ils ont, » dit Dom Antoine de Ulloa, une ſi grande confiance en » leurs Paſteurs, que quand ils auroient été punis ſans ſujet, » ils croiroient l'avoir mérité. Enfin il y a dans chaque Bourgade un Cacique, qui en eſt comme le Chef ; mais ſes principales fonctions ſont pour le militaire. Il eſt exempt du Tribut, auſſi-bien que ſon Fils aîné.

Du Commerce avec les Eſpagnols.

On a cru devoir prendre les plus grandes précautions, pour empêcher que ces nouveaux Chrétiens n'aient aucun commerce avec les Eſpagnols, & que ceux-ci n'aient pas même la liberté d'entrer dans leurs Bourgades, ſi ce n'eſt à la ſuite de l'Evêque & du Gouverneur. La néceſſité de cette précaution ſe fait ſentir de plus en plus, & il ne faut, pour s'en convaincre, que voir la différence qui ſe trouve entre ces Néophytes, & ceux pour leſquels on ne l'a point priſe. » La » fermeté des Peres de la Compagnie, dit Dom Antoine » de Ulloa, à empêcher qu'aucun Eſpagnol, aucun Métis, » aucun Indien, n'entre dans ces Réductions, a donné lieu » à bien des calomnies contr'eux ; mais les raiſons qu'ils ont » eues d'en uſer ainſi, ſont approuvées de toutes les per» ſonnes ſenſées. Il certain que ſans cela leurs Indiens, qui

1610. » vivent dans la plus grande innocence, qui ſont d'une docilité parfaite, qui ne reconnoiſſent point dans le Ciel d'autre » Maître que Dieu, & ſur la Terre que le Roi, qui ſont per» ſuadés que leurs Paſteurs ne leur enſeignent rien que de » bon & de vrai, qui ne connoiſſent ni vengeance, ni in» juſtice, ni aucune des paſſions qui ravagent la terre, ne » ſeroient bientôt plus reconnoiſſables.

On a même été preſque juſqu'à préſent ſans leur permettre de parler la Langue Eſpagnole ; on ſe contentoit d'apprendre aux Enfans à lire, & à écrire dans cette Langue ; on apprenoit auſſi à lire & à écrire le Latin à ceux qu'on deſtinoit à chanter dans les Egliſes, & ils s'acquittoient de tout cela d'une maniere qui ſurprenoit : on croiroit en les entendant lire, qu'ils ſavent en perfection ces Langues ; & ils copient des Manuſcrits ſans faire une faute, & d'un très beau caractere. La raiſon qui engageoit les Miſſionnaires à s'en tenir là, c'eſt qu'ils ne ſortoient point de chez eux, ſoit qu'on les appellât pour quelque expédition militaire, ou pour être emploïés au travaux du Roi, que quelque Miſſionnaire ne les accompagnât pour leur ſervir en même tems d'Aumônier & d'Interprête, & qu'il y auroit eu beaucoup de danger pour eux, à communiquer avec les Eſpagnols. Cependant Philippe V, craignant que cette réſerve ne fît naître des ſoupçons contre la droiture des intentions des Jéſuites, a ordonné par ſon Décret, du 28 Décembre 1743, qu'on enſeignât à tous à parler Eſpagnol : mais comme ils y ont une extrême répugnance, qu'à moins qu'on ne les y force, on ne pourra jamais les y réſoudre, on aura bien de la peine à y emploïer la voie de la rigueur.

Du génie de ces Indiens.

Nous avons déja vû plus d'une fois que ces Indiens ont naturellement l'eſprit fort bouché, & ne comprennent rien à ce qui ne tombe pas ſous les ſens : cela parut à leurs premiers Miſſionnaires aller juſqu'à la ſtupidité ; ce qui les fit douter pendant quelques tems, ſi, au Baptême près, on pouvoit les admettre indifféremment à la participation des Sacremens. Ils ne voulurent pas même ſe décider dans un point de cette conſéquence ſur leurs propres lumieres ; ils conſulterent les Evêques du Pérou aſſemblés dans un Concile à Lima, & la réponſe qu'ils en reçurent fut, qu'on ne devoit les y admettre qu'avec bien des précautions : mais on n'eut pas longtems beſoin d'en uſer, parcequ'on s'apperçut bientôt que le

Maître

Maître intérieur, qui donne, quand il lui plaît, l'intelligence aux plus petits Enfans, se communiquoit d'une maniere sensible aux nouveaux Chrétiens. On n'a peut-être jamais vû de preuve plus convainquante d'une vérité qui est bien glorieuse à notre sainte Religion, & qui prouve invinciblement qu'elle est la seule véritable ; c'est qu'en même tems qu'elle pénétre les cœurs les plus durs, des sentimens les plus nobles & les plus élevés, elle perfectionne la raison, & répand dans les esprits les plus vives lumieres. 1610.

Ils réussissent, comme par instinct, dans tous les Arts auxquels on les a appliqués, & on ne leur a appris que ceux qui leur étoient nécessaires, pour n'avoir pas besoin de recourir à des secours étrangers. On ne leur a reconnu aucune capacité pour rien inventer ; mais on s'est bientôt apperçu qu'ils avoient au suprême dégré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il suffit, par exemple, de leur montrer une Croix, un Chandelier, un Encensoir, & de leur donner la matiere, pour en faire de semblables ; & on auroit de la peine à distinguer leur ouvrage d'avec le modele qu'ils ont eu devant les yeux. Ils font & touchent très bien toutes sortes d'Instrumens de musique ; on leur a vû faire les Orgues les plus composées sur la seule inspection qu'ils en ont eue ; aussi-bien que des Sphères astonomiques, des Tapis à la maniere de Turquie, & ce qu'il y a de plus difficile dans les Manufactures. Ils gravent sur l'airain, après l'avoir poli, toutes les figures qu'on leur trace ; ils ont naturellement l'oreille juste, & un goût d'Harmonie singulier. Le Pere Cattaneo, que j'ai déja cité, assure qu'il a vû un Enfant de douze ans jouer sur la Harpe, d'une main sûre & légere, les airs les plus difficiles des Motets de Boulogne. Ils ont d'ailleurs la voix belle & sonore, ce que j'ai déja dit qu'on attribue aux eaux de leurs Rivieres. C'est tout cela, qui a engagé leurs Missionnaires à établir dans toutes leurs Eglises un Chœur de Musique ; l'expérience leur aïant fait connoître d'ailleurs que rien ne contribue d'avantage à leur inspirer de la dévotion, à leur donner du goût pour le Service divin, & à leur faire comprendre plus aisément les instructions qu'on leur fait, & qu'on a mises en chant.

Leur Talent pour les Arts; leur goût pour la Musique & pour le Chant.

Ce goût naturel a même beaucoup servi à peupler les premieres Réductions. Les Jésuites en naviguant sur les Rivieres, s'apperçurent que quand, pour se désennuïer saintement,

Comment on les a attirés à la connoissance du vrai Dieu

1610. ils chantoient des Cantiques ſpirituels, des Troupes d'Indiens accouroient pour les entendre, & paroiſſoient y prendre un goût ſingulier. Ils en profiterent pour leur expliquer ce qu'ils chantoient; & comme ſi cette mélodie eût changé leurs cœurs, & les eût rendus ſuſceptibles des ſentimens qu'ils vouloient leur inſpirer, ils n'avoient aucune peine à leur perſuader de les ſuivre, ils les trouvoient dociles, & peu-à-peu ils faiſoient entrer dans leur eſprit les plus grands ſentimens de la Religion. Ils réaliſerent ainſi dans ces Païs ſauvages ce que la Fable raconte d'Orphée & d'Amphion.

Des Arts qu'ils cultivent, & de leurs Atteliers.

Chaque Réduction a une Ecole, où les Enfans apprennent à lire & à écrire; il y en a une autre pour la Muſique & la Danſe. Dom Antoine de Ulloa dit qu'on enſeigne à quelques-uns le Latin, & qu'ils l'apprennent fort bien; mais je crois que cela ſe réduit à le lire correctement & à le bien prononcer. Le Pere Cattaneo fut ſurpris à ſon arrivée à Buenos Ayrès, de voir monter dans la Chaire du Réfectoire du Collége de cette Ville un jeune Néophyte, pour y faire la lecture pendant la table, & de l'entendre lire en Latin & en Eſpagnol, auſſi-bien qu'auroit pu faire un Homme parfaitement verſé dans ces deux Langues. J'ai déja dit, qu'ils copient très exactement des Manuſcrits; & en on voit aujourd'hui à Madrid un très grand de la main d'un Indien, qui feroit honneur au meilleur Copiſte, & pour la beauté du caractere, & pour l'exactitude.

Il y a partout des Atteliers de Doreurs, de Peintres, de Sculpteurs, d'Orfevres, d'Horlogers, de Serruriers, de Charpentiers, de Menuiſiers, de Tiſſerands, de Fondeurs, en un mot, de tous les Arts & de tous les Métiers qui peuvent leur être utiles. Dès que les Enfans ſont en âge de pouvoir commencer à travailler, on les conduit dans ces Atteliers, & on les fixe dans ceux, pour leſquels il paroiſſent avoir plus d'inclination; parcequ'on eſt perſuadé que l'Art doit être guidé par la Nature. Leurs premiers Maîtres ont été des Freres Jéſuites, qu'on avoit fait venir à ce deſſein. Quelquefois même des Miſſionnaires ont été obligés de mener la Charrue, & de manier la Bêche, pour les initier dans l'Agriculture, & pour les engager par leur exemple à labourer la terre, à ſemer, & à faire la récolte. Enfin, ces Néophytes ont eux-mêmes bâti leurs Egliſes ſur les deſſeins qu'on leur en a donnés, & ces Egliſes ne dépareroient pas les plus belles d'Eſpagne &

du Pérou, tant pour la beauté de la ſtructure, que pour la richeſſe, & le bon goût de l'argenterie, & des ornemens de toutes les eſpeces. 1610.

De leurs Maiſons & du travail des Femmes.

Il n'en eſt pas de même de leurs Maiſons. Pendant bien des années, rien n'étoit plus ſimple, ni plus pauvre : elles étoient bâties de cannes revêtues d'un torchis. On n'y voïoit ni fenêtres, ni cheminées, ni ſiége, ni lit : tout le monde couchoit dans des hamachs, qui ne paroiſſoient point pendant le jour ; le feu étoit au milieu ; le jour & la fumée n'avoient point d'autre entrée ni d'autre iſſue que par la porte. On y étoit aſſis à terre, & on n'y voïoit preſque point de meubles. Aujourd'hui elles ſont auſſi commodes, auſſi propres, & auſſi bien meublées, que celles des Eſpagnols du commun. On a même commencé à les bâtir de pierres & à les couvrir de tuiles. Le travail des Femmes n'eſt pas moins reglé que celui des Hommes. Au commencement de la ſemaine on leur diſtribue une certaine quantité de laine & de coton, qu'elles doivent rendre le Samedi au ſoir, toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles & des étoffes. Elles ſont auſſi quelquefois occupées à certains travaux de la Campagne, qui ne paſſent point leurs forces ni leur capacité.

De leur Commerce.

Comme ils ont beſoin de bien des choſes que leur Païs ne produit point, il faut qu'ils ſe les procurent par le Commerce ; ils le font par échange des fruits de leur Païs, & & de ceux de leur induſtrie. Le plus conſidérable eſt celui de l'herbe de Paraguay : ils en ont fait partout des Plantations, & le débit en eſt aſſuré, parceque perſonne dans ce Païs ne peut s'en paſſer. J'ai dit qu'on en a tiré les premiers Plants du Canton de Maracayu, où cette herbe eſt de la meilleure eſpece : ils n'ont point, ou ont fort peu dégénéré dans les Réductions. Ils négocient auſſi le miel & la cire, qu'ils vont recueillir dans les Forêts. Tout cela eſt expliqué dans le Décret de Philippe V, que j'ai déja ſi ſouvent cité. On a voulu trouver à redire à la maniere dont ſe fait ce Commerce ; mais tout y eſt autoriſé par le Souverain, qui en a reconnu la néceſſité indiſpenſable, pour la conſervation de cette République.

De l'uſage des Armes à feu.

On verra en ſon lieu les raiſons qui ont obligé les Miſſionnaires à demander pour leurs Néophytes, & les Rois Catholiques à leur permettre, l'uſage des Armes à feu. Cela étoit en effet abſolument néceſſaire pour les empêcher de périr

1610. tous jusqu'au dernier dans un dur esclavage, ou d'être obligés de se dissiper dans les Bois & sur les Montagnes, où ils n'auroient pas même été toujours en sûreté. Il est même vrai de dire que ce sont les Rois Catholiques, qui tirent aujourd'hui le plus grand avantage de cette grace, qu'ils leur ont accordée. Les Espagnols se récrierent beaucoup sur cette nouveauté; mais c'étoit leur intérêt particulier, qui les faisoit parler. Il n'est rien qu'ils n'aient tenté pour en faire révoquer la permission, & pendant bien des années le Conseil roïal des Indes n'a guere eu d'affaires qui l'aient plus occupé pour l'Amérique, que celle-là, ni qui ait été sollicitée avec plus de chaleur de la part de ceux qui s'y opposoient: mais l'intérêt de l'Etat, joint à celui de la Religion, a prévalu. Philippe V, bien persuadé que les Missionnaires sont plus intéressés que personne à empêcher que leurs Néophytes n'abusent de la liberté qu'ils ont d'être toujours armés, se contente dans son Décret, du 28 Décembre 1743, de recommander au Provincial des Jésuites de conférer avec ses Religieux sur les moïens de prévenir les inconvéniens qui en pourroient arriver: & au cas qu'il y eût la moindre apparence de soulevement, il le charge d'informer de bonne heure le Conseil, des mesures qu'il y auroit à prendre, pour n'être pas surpris. Mais il y a d'autant moins de sujet d'appréhender rien de semblable de la part des Néophytes, que leur bonheur & leur sûreté dépend de leur fidélité: or rien ne pourra y donner atteinte, tandis qu'on n'attentera point à leur liberté; & il n'y a que les Ennemis du Roi & de l'Etat, qui puissent en concevoir le dessein.

De la maniere dont les biens sont administrés dans cette République.

Bien des gens croient que dans cette République personne ne possede rien en propre, & que toutes les semaines on distribue à chaque Famille tout ce qui lui suffit pour sa nourriture, & de tems en tems pour son entretien. Il peut bien y avoir eu quelque chose de semblable, lorsque ces Indiens nouvellement réunis, n'étoient point encore en état de se procurer leurs besoins par leur travail, & qu'ils n'étoient ni fixés, ni bien établis dans des lieux sûrs. Mais depuis surtout qu'ils n'ont plus à craindre d'être obligés de changer de demeure, on a distribué à chaque Famille une portion de terrein, qui peut, s'il est cultivé comme on leur a appris à le faire, leur fournir le nécessaire. Or ils ne connoissent point encore, du caractere dont ils sont, & de la maniere dont on les éleve, il y a tout

lieu d'eſperer qu'ils ne connoîtront jamais le ſuperflu. Au reſte, on ſait tout ce qu'ils retirent de leurs Terres : il en eſt de même du produit de leur Commerce, qui ne peut ſe faire que ſous les yeux de ceux qui ſont les plus intéreſſés à y veiller de près. 1610.

Toutes les Terres du Païs, où les Réductions ſont ſituées, ne ſont pas propres aux mêmes productions : dans celles qui approchent le plus du Tropique, comme celles des environs du Parana, on recueille du Miel, de la Cire, du Maïz & du Coton : les plus Méridionales fourniſſent de la Laine, du Chanvre & du Froment ; on y trouve de bons Pâturages, couverts de Troupeaux de Bœufs & de Moutons : les Bois & les Rivieres fourniſſent partout du Gibier & du Poiſſon ; or ce qu'on ne tire pas de la Terre & des Rivieres, on l'a par échange : on ne connoît encore là ni l'or, ni l'argent, que pour décorer les Autels. Mais outre ces Terreins, qui ont été donnés en propre à chaque Pere de Famille, ou qu'on défriche à meſure que les Réductions ſe peuplent, il y en a qui appartiennent à la Commune, & dont les fruits ſont dépoſés dans des Magaſins publics, pour les beſoins imprévûs, pour l'entretien des Egliſes & de tout ce qui concerne le Culte divin, pour les Veuves, les Orphelins, les Infirmes, pour ceux qui ſont occupés du ſervice des Autels, qui ſont commandés pour la guerre ou pour les travaux du Roi, pour les Caciques, les Corrégidors & autres Officiers, qui veillent au bon ordre & à la Police ; pour ceux qui ſont dans l'indigence, quelle qu'en ſoit la cauſe ; pour ſuppléer aux mauvaiſes récoltes ; ce qui s'étend même aux autres Bourgades, qu'on ſecourt autant qu'il eſt poſſible dans leurs beſoins. Le ſurplus, quand il y en a, ſe met dans la maſſe du Commerce, ſur le fond duquel on paie le Tribut ; on achete les Proviſions pour la guerre, & les munitions que le Roi ne fournit pas : enfin c'eſt encore ſur le même fond, qu'on achete de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'acier, pour fabriquer les Armes & pour décorer les Autels.

Des Bourgades, des Arſenaux, de l'indolence des Indiens.

Les Réductions ſont aſſez grandes, les Rues tirées au cordeaux, les Maiſons uniformes. La Place publique, à laquelle l'Egliſe fait face, eſt au milieu, auſſi bien que l'Arſenal, où toutes les Armes & les Munitions ſont renfermées. On y fait l'exercice toutes les ſemaines ; car il y a dans chaque Bourgade deux Compagnies de Milices, dont les Of-

1612. ficiers ont un uniforme fort propre galonné d'or & d'argent, chacun ſelon ſon grade ; mais ils ne les portent que quand ils vont en guerre, & lorſqu'ils ſont d'exercice. Les Officiers Municipaux ont auſſi des habits qui les diſtinguent. Quant à l'habillement ordinaire, les Hommes ont un pourpoint & des culottes à-peu-près comme les Eſpagnols, & par-deſſus un ſarrau de toile blanche, qui leur deſcend plus bas que les genoux. Quelquefois ce ſarrau eſt de toile de couleur, & c'eſt une diſtinction qui s'accorde à titre de récompenſe. L'habillement des Femmes conſiſte en une chemiſe ſans manches, qui deſcend juſqu'aux pieds. Elles n'ont que cela quand elles travaillent aux Champs ; hors de-là, elles mettent par-deſſus une camiſole un peu flotante. Tous ont les jambes & les pieds nus, & ne portent rien ſur la tête. Les cheveux ſervent de voile aux Femmes, & quand elles portent quelque fardeau, elles l'attachent aux deux bouts d'une large courroie, qu'elles ſe paſſent ſur le front, comme font les Femmes ſauvages du Canada.

Des Edifices publics.

Les Miſſionnaires ſont logés à côté de l'Egliſe; les Magaſins, les Atteliers, les Greniers où l'on dépoſe ce qu'on recueille des Terres communes, qui ſont toujours cultivées à frais communs, ſont ſur la même ligne. Dans les Réductions les plus éloignées des Villes, & dans celles où l'on ne peut aller que par terre, le fer & l'acier ſont fort rares ; on y eſt ſouvent obligé de faire des outils de pierre, ou d'un bois durci au feu. Le métal dont on fait les Cloches ſe tire de Coquimbo, Ville du Chili, où on l'échange avec les denrées qui y ſont de débit ; & non-ſeulement ceux qui font ce Commerce, mais généralement tous ceux qui vont porter leurs Marchandiſes dans les Villes Eſpagnoles, ſont défraïés dans ces Voïages, & leurs Champs cultivés à frais communs. On ſait au juſte ce qu'ils doivent rapporter, parceque tous les prix ſont fixés, de ſorte qu'on ne marchande jamais.

Embarras des Miſſionnaires pour faire ſubſiſter leur Neophytes.

Malgré cette police, & toutes les meſures qu'on prend pour ne laiſſer jamais manquer perſonne du néceſſaire, les Miſſionnaires y ſont ſouvent fort embarraſſés. Cela vient de trois défauts, dont ils n'ont encore pu corriger leurs Néophytes ; leur peu de prévoïance, leur pareſſe, & leur peu d'œconomie, d'où il arrive que ſouvent ils n'ont pas de quoi ſemer. Il faut bien alors qu'on leur prête ce qui leur manque ; mais on les oblige de remettre après la récolte la même quantité de grains,

qu'on leur a prêtée. Pour ce qui est des autres Provisions, ils se trouveroient bientôt sans avoir de quoi vivre. Cela vient encore de ce qu'ils ont un appétit si dévorant, que quelques momens après qu'ils ont mangé, même au-delà de ce qu'il faut pour les rassasier, ils sont en état de recommencer. On étoit même contraint dans les commencemens de ne pas laisser à leur discrétion les Bœufs dont ils se servoient pour labourer, de peur que par paresse ils ne se donnassent point la peine de les dételer quand ils avoient fini, ou qu'ils ne le missent en piéces pour les manger, comme ils ont fait plus d'une fois, s'excusant quand on les en reprenoit, sur ce qu'ils avoient faim. 1610.

Il a donc fallu leur donner des Surveillans, qui font exactement la visite partout, pour voir s'ils travaillent, & si leurs Bestiaux sont en bon état; & ces Surveillans sont en droit de les punir, quand ils les trouvent en faute, ce qui est aujourd'hui assez rare. Du reste, ils conviennent toujours de leur tort, & subissent le châtiment sans murmurer: toutes leurs fautes sont des fautes d'Enfans; ils le sont toute leur vie en bien des choses, & en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. Cependant, malgré toutes les précautions dont je viens de parler, il faut souvent encore avoir recours aux expédiens pour faire subsister bien des Familles jusqu'au bout de l'année; car on ne souffre aucun Mendiant dans cette République, de peur d'y introduire le vol, & de fomenter la paresse. Le moïen le plus efficace pour corriger ce dernier défaut, est de condamner les Paresseux à cultiver les Champs réservés, dont nous avons parlé, & qu'on a nommés *la Possession de Dieu;* mais comme on ne doit pas bien compter sur de pareils Travailleurs, on les associe avec d'autres, dont on est plus sûr. On oblige aussi les Peres de Famille à y envoïer de bonne heure leurs Enfans, pour les former & les accoûtumer au travail. Leur tâche est réglée selon leurs forces, & ils sont toujours châtiés quand ils ne l'ont pas remplie.

De l'union qui régne dans les Réductions.

Un des plus grands avantages qu'on retire de cette Police, est qu'on ne laisse jamais personne oisif; d'ailleurs elle entretient, non-seulement dans chaque Bourgade, mais encore dans toute cette République, une union parfaite, & dont on est frappé d'abord. On n'y voit jamais ni procès, ni querelles; le mien & le tien n'y sont pas même connus, parceque c'est n'avoir jamais rien à soi, que d'être toujours disposé à par-

1610. tager le peu qu'on a, avec ceux qui ſont dans le beſoin, & d'être autant & quelquefois plus occupé pour les autres, que pour ſoi-même. C'eſt ainſi que les Auteurs de cet Etabliſſement ſe ſont ſervis des défauts mêmes de ces Indiens, pour leur procurer le bien le plus précieux de la Société, & l'exercice continuel de la premiere des vertus Chrétiennes, qui eſt la Charité. Une ſeule choſe manque encore à leur bonheur, c'eſt que faute de fond on n'a pu établir juſqu'ici dans chaque Bourgade, ou du moins dans chaque Canton, un Hôpital, & une bonne Pharmacie, comme on a fait parmi les *Moxes*, où les Jéſuites du Pérou ont formé une République ſur le modele de celle des Guaranis. Mais ils ont trouvé pour cela des reſſources, qu'on ne doit pas attendre de trouver au Paraguay, où il n'y a point de perſonnes opulentes, & où l'on ne voit pas de bon œil des Indiens, qui ne dépendent que du Souverain, & qui ne ſervent que l'Etat.

Du Gouvernement Eccléſiaſtique.

Ce qui contribue encore davantage à entretenir parmi ces nouveaux Chrétiens la belle harmonie qu'on y admire, eſt la ſubordination & le concert qui y regne dans le Gouvernement, par rapport au ſpirituel. En quelque ſituation que ceux, qui ont eu juſqu'ici la conduite immédiate de chaque portion de ce Troupeau raſſemblé par leurs ſoins, ſe ſoient trouvés, jamais ils ne ſe ſont regardés que comme les inſtrumens des premiers Paſteurs, & tout ce qu'on a publié contre eux ſur ce point eſt tombé de lui-même, ou à été réfuté ſans réplique par les plus SS. Prélats qu'aient eus les Province du Paraguay, du Tucuman & de Buenos Ayrès. Ces Miſſionnaires n'ont même entrepris ni conduit à ſa perfection ce grand ouvrage, qu'avec le conſentement & ſous l'autorité des Evêques, & jamais n'ont affecté aucune indépendance dans l'exercice de leurs fonctions : ils n'ont uſé des Priviléges, qu'ils tenoient du Saint Siége, que comme les Réguliers les plus ſoumis en uſent partout. Ils ont plus fait : car quoique les Rois Catholiques les euſſent autoriſés à établir des Réductions partout où ils le jugeroient à propos, & à les gouverner ſous la direction de leurs Supérieurs, quand il a plu à des Evêques de les en retirer, & d'y envoïer d'autres Paſteurs, ils n'ont jamais fait difficulté de céder la place, quoiqu'ils préviſſent bien que leur départ ſeroit bientôt ſuivi de la diſſipation de leur Troupeau, comme il eſt arrivé plus d'une fois.

Les Viſites des Evêques ne ſont pas fort fréquentes dans les

les Réductions, sur-tout dans celles du Diocèse de Buenos Ayrès, parcequ'elles sont fort éloignées de cette Ville. D'ailleurs ces Voïages sont fort pénibles, on y court même d'assez grands risques, & ils coûtent beaucoup à ces Prélats, dont les revenus sont modiques, quoique les Indiens fassent une bonne partie des frais. On sait cependant qu'il ne tient, ni à eux, ni à leurs Missionnaires, qu'elles ne se fassent plus souvent, & qu'elles sont long-tems demandées avec de grandes instances, avant qu'on les obtienne. Les Indiens les sollicitent pour avoir la consolation de voir leur Evêque, & pour n'être pas privés du Sacrement de la Confirmation : les Jésuites les demandent, parcequ'elles produisent toujours un renouvellement de ferveur dans leurs Eglises, & parcequ'il ne s'en est fait aucune, qui n'ait fait imposer silence à leurs Calomniateurs, ou qui ne leur ait procuré de la part de la Cour les plus grandes marques de satisfaction de leur conduite, sur le témoignage des Evêques.

1610.

Des Visites des Evêques.

Comme avant que d'arriver aux premieres Réductions du Diocèse de Buenos Ayrès, il faut remonter assez long-tems l'Uruguay, dont la Navigation est pénible, & les bords infectés en plusieurs endroits de Barbares, Ennemis des Chrétiens ; qu'on n'y trouve aucun gîte, & qu'il faut tout porter jusqu'à son lit ; dès que l'Evêque a annoncé sa Visite, deux ou trois Jésuites se rendent à Buenos Ayrès, avec un grand nombre de leurs Indiens, pour l'escorter. D'autres Néophytes ont ordre en même tems de se trouver aux postes qu'on leur a marqués de distance en distance, pour écarter les Ennemis, s'il s'en trouvoit, porter des rafraîchissemens, & relever ceux qui ont conduit le Convoi jusques-là. Cette derniere précaution est d'autant plus nécessaire, qu'on a vû plusieurs fois les Missionnaires arrêtés tout court à moitié chemin, parceque leurs Conducteurs se voïoient hors d'état d'avancer, par une petite Vérole, ou quelqu'autre Maladie, dont ils étoient presque tous attaqués en même tems.

Dès que le Prélat approche d'une Réduction, la nouvelle en est reçue avec les plus grands transports de joie, & deux Compagnies de Cavalerie partent sur le champ, & ne s'arrêtent point qu'elles ne soient à la vûe du Cortége. Alors elles se forment, déploient leurs Enseignes, & font en très bon ordre toutes leurs évolutions. Tous descendent ensuite de cheval, vont se prosterner aux pieds du Prélat, lui baisent

1610. respectueusement la main, & reçoivent sa bénédiction. A une lieue de la Bourgade le Cacique & les Officiers de guerre, le Corrégidor, & les Officiers Municipaux, le Supérieur des Missions, le Curé, & quelques autres Jésuites qui se sont réunis des Réductions voisines, viennent rendre au Prélat leurs respects, lui baiser la main à genoux, & lui demander sa bénédiction. L'Infanterie paroît ensuite, rangée en bataille sous ses Drapeaux; le son des Tambours, des Fifres & des Clairons, fait retentir toutes les Campagnes voisines; l'Evêque passe au milieu de cette Troupe, qui bat aux champs & ferme ensuite la marche, toujours en bon ordre jusqu'à la Bourgade.

Le Prélat y entre aux acclamations du Peuple, & va d'abord à l'Eglise, où il est reçu au son des Orgues, & où toutes les Femmes l'attendent; car on ne leur permet jamais, sous quelque prétexte que ce soit, de se mêler avec les Hommes dans les occasions publiques. La piété & la modestie, qui sont peintes sur leurs visages, font toute leur parure; & la joie sincere qu'elles témoignent à la vûe du Pontife, ne manque jamais de lui tirer, & à toute sa suite, les larmes des yeux. Plusieurs même de ces Prélats ont assuré qu'elles ne discontinuoient point de couler pendant tout le tems de leurs Visites. L'Evêque, après avoir donné sa bénédiction à ces Femmes, qui la reçoivent prosternées en terre, & les mains jointes, est conduit à l'Autel, où il fait sa priere, puis entonne le *Te Deum*, qui est chanté par la Musique, ensuite il se rend au logis qui lui est préparé. Toute sa suite est aussi logée le plus commodément qu'il est possible, & servie avec beaucoup d'ordre & de propreté.

Le tems de la Visite se passe dans les exercices & les fonctions qui en font l'objet, surtout à donner la Confirmation à tous ceux qui ne l'ont pas encore reçue; mais tout cela est entremêlé de saintes réjouissances, où l'on est étonné de trouver un goût, un ordre, & une élégance, qu'on ne verroit pas dans bien des Villes policées en Europe. Les acclamations précedent & conduisent le Prélat; partout où il passe, la terre est jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes; il passe sous des Arcs de triomphe, d'où pendent des fruits & des fleurs de toutes les especes; mais ce qui le jette dans un étonnement, dont il ne revient point, c'est le prodigieux changement qu'il remarque dans ces nouveaux Chrétiens,

& dont il juge par la comparaiſon qu'il en fait avec les Infideles, qu'il a eu occaſion de rencontrer, & même avec les Chrétiens qui ſont au ſervice des Eſpagnols. 1610.

Ces Prélats ne ſont pas moins ſurpris de trouver les Enfans, qu'on leur préſente pour la Confirmation, ſi bien inſtruits de l'excellence de la Grace qu'ils doivent reçevoir dans ce Sacrement, & des obligations qu'elle leur impoſe. La cérémonie s'en fait avec beaucoup d'appareil; c'eſt une Fête à laquelle tout le monde prend part, & qui produit toujours un renouvellement de ferveur dans la Bourgade. On y retient le Prélat autant qu'il eſt poſſible, & ſon départ fait répandre bien des larmes, auxquelles il ne peut s'empêcher de joindre les ſiennes. On le conduit à la Bourgade prochaine dans le même ordre & avec le même appareil qu'il a été reçu; & toutes les Viſites finies, il retourne à Buenos Ayrès avec le même cortége qu'il en étoit parti. Tout ſe paſſe de la même maniere dans les Viſites que l'Evêque de l'Aſſomption fait dans les Réductions du Parana.

De la Viſite des Gouverneurs, des Viſiteurs ou Commiſſaires du Roi, du Provincial des Jéſuires, & des nouveaux Miſſionnaires.

Le Gouverneur de la Province, les Commiſſaires & les Viſiteurs envoïés par le Roi Catholique pour viſiter les Réductions, ſont reçus plus militairement, mais avec le même zele, & toujours avec les témoignages de la plus profonde ſoumiſſion. Le Provincial des Jéſuites, quand il fait ſa premiere viſite, eſt reçu avec des démonſtrations de joie, & une effuſion de cœur, qu'on ſent bien que ce bon Peuple ne peut exprimer comme il le voudroit, & qui ſont bien plus capables de le flatter, que tous les honneurs qu'il ne ſouffriroit pas qu'on lui rendît. S'il ſe trouve de ces Néophytes au débarquement des Miſſionnaires nouvellement arrivés d'Eſpagne (& s'ils en ont été avertis aſſez à tems, il s'y en trouve toujours un grand nombre), il n'eſt rien qu'ils n'imaginent pour exprimer leur joie. Les Fêtes ne finiſſent point dans la Ville tandis qu'ils y demeurent; il s'y mêle toujours du ſpectale, dont quelques Etrangers, & ſurtout les Proteſtans, ont cherché à embellir leurs Relations aux dépens des Jéſuites.

Ceux qui les écrivent, & la plûpart de ceux qui les liſent pour s'en divertir, ne ſont pas aſſez attentifs à diſcerner dans quel eſprit tout cela ſe fait, & ne font pas réflexion que la différence & la variété des climats en produiſent beaucoup dans les idées & dans les manieres; qu'il faut paſſer bien des choſes à des Sauvages nouvellement humaniſés, qui ne croient

1610. jamais en faire assez pour témoigner leur affection & leur reconnoissance à ceux qui les ont tirés de la barbarie & des ténebres de l'Idolâtrie, & qui, malgré les plus vives persécutions & avec des travaux immenses, leur ont procuré tous les avantages dont ils jouissent, surtout la liberté, dont ils connoissent d'autant mieux le prix, qu'ils voient leurs Semblables gémir dans l'esclavage. Ils se rappellent sans cesse l'état misérable d'où on les a tirés; les Peres en instruisent leurs Enfans; ils voient tous les jours de leurs yeux ce qui se passe dans les autres Nations qui ne participent point à leur bonheur, & il n'est pas étonnant que cette vûe produise en eux un attachement sans bornes pour les Missionnaires, & qu'ils suivent un peu leur génie pour le manifester.

Les Peres de leur côté y répondent par un retour continuel d'une tendresse plus que paternelle, & rien ne leur coûte pour cela. » Leurs plus grandes charges, dit Dom Antoine de » Ulloa, sont de visiter les Maisons, pour voir s'il n'y man» que rien; diligence d'autant plus nécessaire, que sans cela » ces Indiens laisseroient tout à l'abandon; d'être présens » lorsqu'on tue les Bêtes, non-seulement afin que la distribu» tion des viandes se fasse avec équité & proportion, mais » encore pour empêcher que rien ne se perde; de visiter les » Malades, & de pourvoir à tous leurs besoins. Ces trois » choses les occupent souvent la meilleure partie du jour, de» sorte qu'ils sont presque toujours obligés de se décharger sur » leurs Vicaires d'une bonne partie de leurs autres fonctions.

Des Pénitences publiques.

On a jugé à propos, vû la légereté & l'inconstance naturelle des Indiens, & la difficulté qu'on trouve souvent à déraciner du cœur des nouveaux Convertis certains vices grossiers, qui ont passé presqu'en nature parmi eux, d'établir dans les Réductions l'usage des pénitences publiques, à-peu-près comme il l'étoit dans la primitive Eglise. Pour cela on choisit les plus vertueux, pour les charger de veiller sur tout ce qui se passe contre le bon ordre. Dès qu'ils ont surpris quelqu'un dans une faute, qui puisse causer du scandale, ils commencent par le revêtir de l'habit de Pénitent, puis ils le conduisent à l'Eglise, où ils l'obligent de confesser publiquement son crime, & ils le menent ensuite dans la Place, où ils le font fustiger. Les Coupables reçoivent toujours cette correction non-seulement sans murmurer, mais encore avec action de grace, & la rechûte est presque sans exemple. On voit même souvent

des Hommes, & quelquefois des Femmes, faire l'aveu public de ſemblables fautes, dont ils n'ont eu d'autre témoin que Dieu, & demander qu'on leur faſſe ſubir la pénitence; en quoi cependant on uſe de beaucoup de diſcrétion. On leur permet même très difficilement, & ſurtout aux perſonnes du ſexe, la permiſſion de faire de ſemblables aveux, quand ils la demandent. 1610.

Des pratiques de piété.

Les pratiques de piété les plus autoriſées dans l'Egliſe, & les dévotions particulieres les plus approuvées, ſont auſſi des moïens qu'on emploie avec ſuccès pour maintenir l'eſprit de Religion, & animer de plus en plus la ferveur dans le cœur de ces nouveaux Chrétiens. On n'admet à la Communion du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt, ceux qui ſont nés de Parens infideles, qu'après de grandes épreuves, que lorſqu'on les trouve capables de diſcerner, comme l'Apôtre l'ordonne, cette nourriture de l'ame, & quand ils en témoignent une véritable faim. On n'oublie rien pour leur faire comprendre, avant que de les admettre à ce celeſte Banquet, avec quelle pureté on doit s'en approcher, & quelle préparation il faut y apporter pour en profiter, & il eſt vrai de dire qu'ils ne s'y préſentent qu'avec des ſentimens qui toucheroient les cœurs les plus inſenſibles.

Des Egliſes & du Culte divin.

On s'eſt apperçu d'abord, qu'afin de leur inſpirer un grand reſpect pour le Lieu ſaint, & pour le culte qu'on y rend à Dieu, il falloit les frapper par un appareil extérieur; & c'eſt ce qui a engagé à ne rien épargner pour les y attirer par la pompe & l'éclat. Toutes leurs Egliſes ſont grandes, à trois, & ſouvent à cinq nefs, un peu baſſes pour leur longueur & pour leur largeur, parceque le lambris porte ſur des colonnes d'une ſeule piece. Il y a dans les plus larges au moins cinq Autels fort propres; celui du milieu, qui eſt le grand Autel, a quelque choſe d'auguſte & de frappant; les Eſpagnols mêmes ſont étonnés de les voir ſi magnifiques, & ſi riches en linge, en ornemens & en argenterie. Auſſi n'y a-t-il entre les Bourgades d'autre émulation que ſur ce point; & on en a vû rebâtir leurs Egliſes en entier, pour les mettre au niveau des autres, & ſe priver même pour cela du néceſſaire.

Elles ſont toutes ornées de Peintures qui repréſentent les Myſteres de notre ſainte Religion, & les actions les plus héroïques des Saints de l'ancien & du nouveau Teſtament. Ces Peintures ſont ſéparées par des feſtons & des compartimens d'une verdure toujours fraîche & ſemée de fleurs. Les jours

1610. ſolemnels le pavé en eſt auſſi couvert, & toute l'Egliſe aſpergée d'eaux de ſenteurs, dont elle eſt embaumée. Cela ne coûte rien, parcequ'on a dans ce Païs de la verdure & des fleurs pendant toute l'année; outre que les Indiens aiment beaucoup les bonnes odeurs. On ſe ſert de cela pour graver dans leur eſprit qu'ils doivent être par l'innocence de leurs mœurs, & par la pureté de leurs affections, la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, & orner leurs ames des vertus qui puiſſent en faire les Temples vivans du S. Eſprit.

Des principales vertus de ces nouveaux Chrétiens.

On y a réuſſi au-delà de ce qu'il étoit permis d'en eſpérer. Rien n'égale la modeſtie, la révérence, la tendre dévotion, avec leſquelles ils aſſiſtent aux divins Myſteres, & aux prieres qui ſe font preſque toutes dans l'Egliſe. L'attention avec laquelle ils écoutent les inſtructions & les exhortations qu'on leur fait, eſt au-deſſus de tout ce qu'on en peut dire; & comme les unes & les autres ſont toujours terminées par un Acte de contrition, qui ſe prononce à haute voix, on les entend alors ſoupirer, ſanglotter, & déclarer publiquement leurs péchés, ce qu'ils feroient ſans aucune réſerve, ſi on n'y avoit pas mis ordre. Il a fallu même pour cela emploïer toute l'autorité que les Miſſionnaires ont ſu prendre ſur eux.

Des Maiſons de Refuge.

C'eſt ainſi qu'on eſt venu à bout d'extirper entierement dans cette République certains vices, & ſurtout l'ivrognerie, auxquels les Indiens ſe portent par un penchant preſqu'invincible, & d'inſpirer à ces Neophytes une ſi grande délicateſſe de conſcience, qu'ils n'apportent preſque plus au Tribunal de la Pénitence que de légeres fautes à expier. D. Pedre Faxardo, Evêque de Buenos Ayrès, mandoit au Roi d'Eſpagne, qu'il ne croïoit pas que dans ces Bourgades il ſe commît un ſeul péché mortel dans une année. Ils ſe préſentent néanmoins à ce Tribunal avec une componction ſi vive, qu'il eſt rare qu'on ne les y voie pas fondre en larmes. Auſſi n'y a-t-il rien qu'on n'ait imaginé pour graver dans leurs cœurs la crainte de déplaire à Dieu; & il n'eſt pas poſſible de rien ajoûter aux précautions qu'on a priſes pour écarter tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à leur innocence. C'eſt dans cette vûe qu'on a établi partout des Maiſons de Refuge, pour y retirer les Femmes qui n'ont point d'Enfans à élever pendant l'abſence de leurs Maris, quand elle doit être longue, & celles qui ſont Veuves. Toutes y ſont entretenues à frais communs, quand leur travail ne

ſuffit pas pour les faire ſubſiſter, ou quand elles ſont hors d'état de travailler.

1610.

Sainteté étonnante de ces nouveaux Chrétiens.

Il n'eſt pas étonnant que Dieu opere de ſi grandes choſes dans des Ames ſi pures, ni que ces mêmes Indiens, que d'habiles Docteurs prétendoient n'avoir pas aſſez de raiſon pour être reçus dans le ſein de l'Egliſe, ſoient aujourd'hui un de ſes principaux ornemens, & peut-être la plus précieuſe portion du Troupeau de Jeſus-Chriſt. Il eſt certain du moins qu'on trouve parmi eux un très grand nombre de Chrétiens, qui ſont parvenus à la plus éminente ſainteté; que tous, ou preſque tous, portent le dégagement des biens de la terre juſqu'où il peut aller par le ſecours de la Grace; qu'ils n'ont rien qu'ils ne ſoient toujours prêts à ſacrifier pour ſe ſoulager les uns les autres dans leurs beſoins, & pour la décoration de la Maiſon du Seigneur, & qu'ils ſe feroient un ſcrupule d'emploïer pour leur uſage ce qu'ils recueillent de plus précieux. Par exemple, j'ai dit qu'il y a dans quelques endroits de ce Païs, une eſpece d'Abeilles, nommées *Opemüs*, leſquelles font une cire d'une blancheur qui n'a rien de pareil. Ces Neophytes ont conſacré tout ce qu'ils en peuvent avoir à brûler devant les Images de la Ste Vierge; & un jour qu'un Jéſuite vouloit engager quelques-uns d'entr'eux, qui étoient dans le beſoin, à vendre ce qu'ils en avoient, pour ſe procurer bien des choſes dont ils manquoient: » nous l'avons » conſacrée, répondirent-ils, à notre bonne Mere; nous ne » craignons point qu'elle nous abandonne dans nos néceſ- » ſités.

De l'Office divin.

Les Egliſes ne ſont preſque jamais ſans un grand nombre de Perſonnes, qui y paſſent en prieres tout le tems qu'elles ont de libre. A l'aube du jour les Enfans des deux ſexes s'y rendent au ſon de la cloche, & après la Priere y chantent la Doctrine Chrétienne juſqu'au lever du Soleil. Les Hommes & les Femmes viennent enſuite pour entendre la Meſſe, après laquelle ils vont au travail. Le ſoir les Enfans retournent à l'Egliſe pour aſſiſter au Cathéchiſme, lequel eſt ſuivi de la Priere, où tout le monde ſe trouve, autant qu'il eſt poſſible, & elle finit toujours par le Chapelet. Tous les Lundis on chante une Meſſe de la Vierge, & une autre pour les Morts. Les Dimanches & les Fêtes, dès que l'Aurore paroît, tous vont à l'Egliſe, où l'on commence par chanter la Doctrine Chrétienne; enſuite on fait les Fiançailles & les Maria-

1510. ges, s'il y en a à faire : les Proſélytes peuvent y aſſiſter, & même les Infideles, ſi par haſard il s'en rencontre dans la Bourgade, parcequ'on a remarqué que ces Cérémonies leur donnent beaucoup d'eſtime pour notre ſainte Religion. On avertit des Fêtes & des Jeûnes de la ſemaine, & c'eſt alors auſſi qu'on lit les Ordonnances & les Mandemens de l'Evêque. La Meſſe finie, on s'informe ſi perſonne ne s'en eſt abſenté, & s'il n'eſt point arrivé quelque déſordre auquel il faille remédier. Le Baptême des Catéchumenes, & quelquefois celui des Enfans nouveaux-nés, eſt la premiere fonction de l'après-diner : on chante enſuite les Vêpres, & la journée finit à l'ordinaire par la Priere & le Chapelet. Mais dans les Congrégations, les Vêpres ſont ſuivies d'une exhortation.

Des Congrégations.

Ces Congrégations ſont ſur le même pied que toutes celles qui ont été érigées dans preſque toutes les Maiſons de la Compagnie de Jeſus, & elles ſont diviſées en pluſieurs Claſſes. Il y en a une pour les jeunes gens, depuis douze ans juſqu'à trente, & elle eſt ſous la protection du Prince de la Milice céleſte : toutes les autres ſont ſous celle de la Mere de Dieu ; on n'y reçoit que ceux qui ſe diſtinguent par leur charité envers le Prochain, par leur zele pour le bon ordre & pour la converſion des Infideles, & par leur aſſiduité à s'approcher des Sacremens. La ſeule crainte d'être raïé du Tableau où ſont écrits les noms des Congréganiſtes, ſuffiroit pour les contenir dans les bornes les plus étroites de leur devoir. Une ſeule intempérance, qui auroit mal édifié, ſuffit pour obliger le Coupable à ſe retirer, & c'eſt ce qu'il y a eu de plus efficace pour extirper entierement ce vice.

De leurs effets.

On eſt même venu à bout par-là d'inſpirer à ces Neophytes une ſi grande horreur pour l'ivrognerie, le plus univerſel & le plus difficile à déraciner de tous leurs défauts, qu'on a beau préſenter du vin à ceux qui ont occaſion d'aller dans les Villes, il n'eſt pas poſſible de les engager à en boire, & qu'on leur a ſouvent entendu dire que le vin eſt la meilleure choſe qui vienne d'Eſpagne, mais que c'eſt un poiſon pour eux. On n'a pas moins pris de précautions pour les guérir de l'incontinence, qui eſt une des plus ordinaires ſuites de l'ivrognerie ; & la moindre faute en ce genre ſuffiroit pour être jugé indigne d'être compté parmi les Serviteurs de la Reine des Vierges.

Quant aux Perſonnes du ſexe, on eſt venu à bout de leur inſpirer

1610.

Précautions contre l'impureté.

inſpirer une ſi grande horreur de l'impureté, qu'elle les engage à ſe ſoumettre volontairement aux pénitences les plus humiliantes, pour la moindre liberté qu'elles ſe ſont permiſe en ce genre; & on a ſouvent vû de jeunes Filles ſe laiſſer tuer par des Infideles, qui vouloient les ſuborner. Mais pour plus grande ſûreté, on n'a pas encore jugé à-propos de les exhorter au Célibat. Enfin on ne ſouffre pas que les deux ſexes ſoient mêlés enſemble, même à l'Egliſe, dont tout le milieu, depuis la porte juſqu'au Sanctuaire, eſt toujours vuide. Des deux côtés l'un eſt occupé par les Hommes, & l'autre par les Femmes. Ils ſont même ſéparés par claſſes, ſuivant leur âge; & chaque claſſe a des Inſpecteurs, qui veillent à ce que tous ſe tiennent dans les regles de la plus exacte modeſtie. Ceux, qui ont inſpection ſur les Enfans, tiennent à la main de longues baguettes pour les avertir, quand ils les voient s'écarter tant ſoit peu de leur devoir. Enfin on a pratiqué de chaque côté des portes, par leſquelles tous puiſſent entrer & ſortir ſans ſe confondre.

De la Muſique.

On a pu comprendre, par ce que j'ai dit du goût naturel qu'ont ces Indiens pour la Muſique, que les Miſſionnaires ne pouvoient pas manquer d'en profiter, pour engager les Infideles, que la curioſité ou quelqu'autre ſujet conduiſoit dans les Réductions, à ſe faire Chrétiens, & ceux qui l'étoient déja, à s'affectionner au Service divin. C'eſt pour cela qu'on a mis en chant toute la Doctrine Chrétienne, & on s'en eſt bien trouvé. Un goût même ſi décidé ſuppoſe, ou indique de grandes diſpoſitions; & c'eſt encore ce qui a déterminé à établir dans chaque Bourgade une Ecole de Plain-chant & de Muſique. On y apprend à toucher toutes ſortes d'inſtrumens, dont l'uſage eſt permis dans les Egliſes; & on a été étonné de voir que ſur la ſimple inſpection de ceux qu'on avoit fait venir d'Eſpagne, ils ont appris d'eux-mêmes à les faire dans la perfection, & qu'il leur a très peu coûté pour les ſavoir toucher comme les Maîtres. Ils ont appris à chanter ſur les notes les Airs les plus difficiles, & on ſeroit preſque tenté de croire qu'ils chantent par inſtinct comme les Oiſeaux. Mais ces Muſiciens, en inſpirant aux autres de la dévotion, en paroiſſent eux-mêmes pénétrés; ce qui prouve encore qu'ils ne font pas de grands efforts d'application, & que comme l'effet naturel de la Muſique eſt de réveiller les ſentimens que chacun a dans le cœur, elle ne trouve en eux, ni

1610. dans ceux qui les entendent, rien qui ne les porte à la piété. Ces Musiciens sont vêtus, quand ils chantent à l'Eglise, aussi-bien que ceux qui servent à l'Autel, d'une maniere très propre & fort décente.

Des Fêtes solemnelles.

Les Fêtes solemnelles sont célébrées avec le plus grand appareil, surtout celle du Titulaire de l'Eglise, & celle du S. Sacrement. On envoie faire, pour la premiere, des invitations dans les Bourgades les plus proches, & il s'y fait un grand concours. Les Officiers y viennent à cheval, revêtus de leur Uniforme; & la Fête commence la veille par une très belle marche, où l'Alferez, qui porte le grand Etendart, est monté sur un Coursier très bien enharnaché, & sous un magnifique baldaquin. Après qu'on a traversé en bon ordre les principales rues au son des Tambours & des autres instrumens de guerre, on se rend à la grande porte de l'Eglise, où l'on met pied à terre, & l'Alferez va prendre la place qui lui est préparée dans une chapelle. On chante alors les premieres Vêpres, après lesquelles on fait danser les Enfans dans la grande Place, où tout le monde est rangé avec beaucoup d'ordre. Cela fait, la Cavalerie retourne à l'endroit où elle avoit commencé sa marche, & le soir on allume des feux de distance en distance, & toutes les rues sont illuminées. Le lendemain on va à la grand'Messe, de la même mamaniere qu'on étoit allé aux premieres Vêpres. A midi on régale les Etrangers, & on donne à tout le monde un coup de vin. Au sortir des secondes Vêpres, où tout se passe comme aux premieres, il y a une course de bague : les Missionnaires y assistent avec tous les Chefs & les Officiers, pour y tenir tout le monde en respect, distribuer les prix aux Vainqueurs, & donner le signal de la retraite.

De la Procession du S. Sacrement.

Mais rien n'est comparable à la Procession du S. Sacrement; & l'on peut dire que, sans richesse & sans magnificence, elle forme un spectacle qui ne le cede en rien à tout ce qu'on voit ailleurs de plus riche & de plus magnifique. D. Antoine de Ulloa nous apprend en général qu'on y voit de fort belles danses, & beaucoup au-dessus de celles qui se font dans la Province de Quito; que les Danseurs ont des habits fort propres, & que la pompe en égale celle des plus grandes Villes; mais qu'on y remarque plus de décence & plus de dévotion. J'ai dit qu'on n'y voïoit rien de précieux; mais toutes les beautés de la simple nature y sont ménagées

avec une variété qui la représente dans tout son lustre. Elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante ; car sur les fleurs & les branches d'Arbres, qui composent les Arcs de triomphe sous lesquels le S. Sacrement passe, on voit voltiger des Oiseaux de toutes couleurs, qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paroissent avoir toute leur liberté, & être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement au chant des Musiciens & de tout le Peuple, & bénir à leur maniere celui, dont la Providence ne leur manque jamais.

Toutes les rues sont tapissées de Stores bien travaillés, & séparés par des guirlandes, des festons & des tapis de verdure dans une très belle symmétrie. D'espace en espace on voit des Lions & des Tigres bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la Fête, & de très beaux Poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau. En un mot toutes les especes de Créatures vivantes y assistent, comme par députation, pour y rendre hommage à l'Homme-Dieu dans son auguste Sacrement, & reconnoître le souverain domaine que son Pere lui a donné sur toutes les Créatures vivantes. Partout où la Procession passe, la terre est couverte de nattes & jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes. Tous, jusqu'aux petits Enfans, travaillent à cette décoration, dans laquelle on fait aussi entrer les chairs des Animaux nouvellement tués, toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes, pour les offrir au Seigneur, & les grains qu'on doit semer, afin qu'il y donne sa bénédiction. Le chant des Oiseaux, le rugissement des Lions, le frémissement des Tigres, les voix des Musiciens, le Plain-chant du Chœur, tout s'y fait entendre sans confusion, & forme un concert, qui est unique.

Le grand Étendart roïal est porté derriere le S. Sacrement ; le Cacique, le Corregidor, le Regidor & les Alcaldes, tiennent les cordons du Dais. La Milice à cheval & à pied, avec ses Drapeaux & ses Enseignes, y marche en bon ordre. Mais quelque frappant que soit ce spectacle, la piété, la modestie, le respect, un air même de sainteté répandu sur tous les visages, en font sans doute le plus grand relief ; & le triomphe du Sauveur du monde n'est nulle part plus complet que dans ce Païs sauvage, où son nom n'étoit pas connu il n'y a guere qu'un siecle. Dès que le S. Sacre-

1610. ment eſt rentré dans l'Egliſe, on préſente aux Miſſionnaires toutes les choſes comeſtibles qui ont été expoſées ſur ſon paſſage : ils en font porter aux Malades tout ce qu'il y a de meilleur ; le reſte eſt partagé à tous les Habitans de la Bourgade. Le ſoir on tire un feu d'artifice ; ce qui ſe pratique auſſi dans toutes les grandes ſolemnités, & aux jours de réjouiſſances publiques. » Ces Neophytes ſe paſſent de tout, » dit D. Antoine de Ulloa, avec la plus grande affection ; » & les actions publiques ne le cedent à celles des plus gran- » des Villes d'Eſpagne, ni pour l'ordre, ni pour l'adreſſe de » ceux qui en font les préparatifs.

Des Cimetieres, & de quelques pratiques de piété.

Les Cimetieres, qui ſont toujours aſſez près de l'Egliſe, ſont de grandes Places quarrées, fermées de murailles baſſes, & plantées tout au tour de Palmiers & de Cyprès qui s'élevent fort haut. Ils ſont partagés dans leur longueur par de belles allées bordées de Citroniers & d'Orangers, & celle du milieu conduit à une Chapelle, où l'on va proceſſionnellement, tous les Lundis de l'année, chanter une Meſſe des Morts, ſuivie d'un *Libera*, à chacune des Croix qui ſont aux quatre coins du Cimetiere. On a encore bâti, à quelque diſtance de chaque Réduction, des Chapelles, qui ſont le terme des Proceſſions que l'on fait, ſoit aux jours des Rogations, ſoit lorſqu'on veut implorer le ſecours du Ciel dans les calamités publiques, ſoit pour rendre graces à Dieu pour quelque faveur qu'on en a reçue. Toutes les rues de la Bourgade aboutiſſent à une de ces Chapelles, & à l'extrêmité de ces rues il y a une Croix, où la Proceſſion fait une pauſe, pour y chanter un Motet en Muſique, dont les paroles ont du rapport au ſujet de la Proceſſion, ou bien quelqu'Article de la Doctrine Chrétienne. De-là on entre dans une Avenue plantée des plus grands & des plus beaux Arbres, qui conduit à la Chapelle ; on y arrive en chantant les prieres ordinaires, & on les termine encore par un Motet. Tous aſſiſtent à ces Proceſſions, excepté ceux qu'une indiſpoſition, ou quelqu'occupation néceſſaire, en diſpenſe.

De la Police.

Rien n'a été oublié pour établir la plus exacte police dans cette République. Chacun doit être retiré chez ſoi à une heure marquée ; la Patrouille commence auſſitôt ſa marche, & ne ceſſe point de faire ſa ronde pendant toute la nuit ; on n'y emploie que des perſonnes ſur qui on puiſſe compter, & on la change toutes les trois heures. Cette précaution a

1610.

deux objets ; le premier, d'empêcher que perſonne ne ſorte de ſa maiſon pendant la nuit, ſans qu'on ſache ce qui l'y oblige, & où il va : le ſecond, de ſe garder des ſurpriſes des Ennemis ; car il y a partout des Indiens errans, dont il faut ſe défier. Pour faire le choix de ceux à qui l'on confie ainſi le bon ordre & la ſûreté publique, on prend les mêmes meſures, que quand il eſt queſtion de choiſir ceux qu'on deſtine aux Charges & au Service des Égliſes.

Meſures pour le choix des Sujets, avant que de les emploïer.

Ces meſures ſont de préparer dès l'enfance, pour quelque emploi que ce ſoit, ceux en qui l'on remarque plus de diſpoſitions, & de leur donner une éducation qui les y rende plus propres. On n'apprend au commun que ce qui eſt néceſſaire pour le travail, pour ſavoir bien gouverner une famille, & pour s'acquitter des emplois qui ne demandent point de talens particuliers. Autrefois les Guaranis, & tous les autres Indiens de ces Provinces, ne ſavoient compter que par les doigts des pieds & des mains : pour exprimer l'excédent de vingt, ils ſe ſervoient d'un terme qui ſignifie *beaucoup* : préſentement les Neophytes ſont en état de faire tous les comptes dont ils ont beſoin, & on ne leur demande rien de plus. On connoît leur portée, & on n'exige rien d'eux audelà. On les retient dans leur ancienne ſimplicité, mais dégagée de ce qu'elle avoit de vicieux & de barbare. En un mot cette République eſt proprement le regne de la ſimplicité évangélique ; & c'eſt pour ne l'y point altérer, qu'on éloigne autant qu'il eſt poſſible ces nouveaux Fideles de toute communication avec les Européens ; l'expérience aïant fait connoître que toutes les Chrétientés du nouveau Monde qui ſont déchues de leur premiere ferveur, ne l'ont perdue, que pour avoir vû de trop près & trop fréquenté les anciens Chrétiens.

C'eſt encore pour cela que dans tous les Voïages qu'ils ſont obligés de faire, pendant le ſéjour qu'ils font dans les Villes, & tout le tems qu'ils ſont emploïés, ſoit à la guerre, ſoit pour les travaux du Roi, ils ont toujours avec eux des Miſſionnaires, qui ne les perdent point de vûe, qui tiennent la main à ce qu'ils s'acquittent exactement de leur devoir & de leurs exercices de piété, & qui leur parlent ſouvent de Dieu ; & on a eu juſqu'ici la conſolation d'apprendre qu'ils ne ſe dérangent point ; que ce qu'ils entendent & voient de plus capable de les ſcandaliſer ne leur inſpire qu'une plus

1610. grande horreur pour le vice, qu'il ne ſort jamais de leur bouche une parole indécente, & qu'ils ſe portent d'eux-mêmes à leurs exercices de dévotion. Il eſt pourtant vrai que dans les Réductions les plus éloignées, d'où ils ſortent plus rarement, la ferveur & la ſimplicité ont quelque choſe de plus marqué que dans les autres, & que dans celles-ci les Miſſionnaires ſont obligés de redoubler leur attention ſur tout ce qui ſe paſſe.

Changement que la Religion a produit dans ces Indiens.

Ce qui n'eſt point conteſté aujourd'hui dans toute l'Amérique méridionale, c'eſt qu'on n'apperçoit dans ces Indiens aucun reſte de leur ancien caractere, qui les portoit à la vengeance, à la cruauté, à l'indépendance & aux vices les plus groſſiers; en un mot, que ce ſont des Hommes tout différens de ce qu'ils étoient; que ce qui domine le plus encore, & ce qui ſe remarque d'abord, c'eſt une cordialité, une douceur, une union, une charité prédominante, qui charment ſurtout les Infideles, & les préviennent en faveur du Chriſtianiſme. L'affection avec laquelle ils ſe ſecourent mutuellement dans leurs beſoins, & la joie qu'ils font éclater, quand ils voient croître le nombre des Adorateurs de J. C., ne permettent pas de douter que le véritable amour du Prochain, le zele de la gloire de Dieu, & celui du ſalut des Ames, ne ſoient devenus leur paſſion dominante. Il n'eſt rien en effet qu'ils ne ſoient diſpoſés à faire & à ſouffrir pour étendre le Roïaume de Dieu, & l'on en verra bien des exemples dans la ſuite. Il y a entr'eux une eſpece d'émulation pour faciliter aux nouveaux Miſſionnaires l'étude de leur langue; & on a vû un Cacique apprendre l'Eſpagnol, afin de pouvoir traduire, comme il a fait, des Livres de piété. Quand il s'agit de fonder une nouvelle Réduction, tous y concourent avec le plus grand empreſſement & une généroſité ſans bornes.

Des réjouiſſances publiques.

Les réjouiſſances publiques, qu'on leur permet de tems en tems, ont paru néceſſaires, tant pour conſerver leur ſanté, que pour entretenir parmi eux un air de gaieté, qui, bien loin de nuire à la vertu, contribue à la faire aimer, & à augmenter la ferveur, quand, à l'exemple du Roi Prophête, on ſe propoſe la céleſte Patrie pour le principe de ſa joie. On y a encore eu en vûe de reſſerrer de plus en plus les liens d'une parfaite union entre tous les Membres de cette République; & l'expérience a fait voir qu'on en avoit bien jugé. Les Femmes n'y ſont jamais que Spectatrices, & la pré-

fence des Pasteurs y retient tout le monde dans les bornes de la bienséance, que des Chrétiens ne doivent jamais passer. La moindre liberté indécente qu'on s'y donneroit, seroit punie sur le champ. 1610.

Bonheur de ces Indiens.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'on ne voit nulle part un bonheur aussi parfait que celui dont on jouit dans cette nouvelle Eglise, & que M. Muratori a eu raison d'intituler la Description qu'il en a faite, *il Christianesimo felice.* En effet, que reste-t-il à desirer à des Chrétiens qui sont assurés de ne manquer jamais du nécessaire, auquel ils se sont bornés; qui savent même, à l'exemple de l'Apôtre, vivre également dans l'abondance, sans en abuser, & dans la disette, sans se plaindre; qui ne sont jamais tentés de se défier de la Providence, qui leur fait toujours trouver des ressources contre tous les accidens imprévus; dont toutes les actions & les sentimens sont réglés sur les plus pures maximes de la Religion; qui sont sous la conduite de ceux à qui ils sont redevables de tous les avantages dont ils jouissent; enfin qui possedent tous ceux de la subordination & de la dépendance, sans en ressentir la gêne?

De leur Milice

Ils seroient sans doute encore plus heureux, si on avoit pu leur laisser ignorer jusqu'au nom de la guerre : mais ils en ont, dans les commencemens de leur reunion, essuïé toutes les horreurs, comme nous le verrons bientôt; & ils ont encore des Voisins, dont ils ne peuvent espérer ni paix, ni trêve, qu'autant qu'ils seront en état de s'en faire craindre. Il a donc fallu les armer, les agguerir, & leur apprendre un Art, qui est le plus grand fléau de la Terre : mais ce n'est ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des autres Nations, qu'ils font la guerre. Comme les autres Indiens, ni les autres Ennemis qui leur ont fait tant de mal, n'osent plus aujourd'hui les attaquer, ils n'ont plus depuis long-tems aucune autre occasion de la faire, que pour le service du Prince, auquel ils ont juré une obéissance aveugle. Ainsi la consolation de ceux qui sont chargés de leur conduite, est que non-seulement c'est toujours une sage & nécessaire prévoïance, ou le service qu'ils doivent à leur Souverain, qui leur font prendre les armes, & qu'ainsi ils ont trouvé le secret de se sanctifier dans une Profession où il y a tant d'écueils pour la vertu.

Chaque Bourgade entretient un Corps de Cavalerie & un

1610. d'Infanterie. Les Fantassins, outre le macana, l'arc & la fleche, ont encore la fronde, l'épée & le fusil. Les Cavaliers ont le sabre, la lance & le mousquet, parcequ'ils combattent aussi à pied, comme nos Mousquetaires. Ils fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs canons, qui ne leur servent que pour tenir leurs Voisins en respect, & des pieces de campagne, qu'ils portent avec eux quand ils sont commandés pour le service du Roi. Mais j'ai déja dit qu'ils ne gardent chez eux aucunes de ces armes, que quand ils ont à craindre quelque surprise, ou pour faire l'Exercice. Hors de-là, on ne distingue point le Soldat du simple Habitant ; & ces Braves, qui font la sûreté de la République, & qui sont si souvent revenus couverts de lauriers, dès qu'ils n'ont plus les armes à la main, sont l'exemple des autres par leur piété & par leur soumission.

Tous les Lundis, non-seulement le Corregidor de chaque Bourgade les fait passer en revûe dans la Place, mais on leur fait faire encore l'exercice ; puis ils se séparent en deux Bandes, qui se chargent, & ils le font quelquefois avec tant d'ardeur, qu'on est obligé de sonner la retraite, de peur de quelque accident. Il y a aussi de tems en tems des Prix proposés pour les Archers, les Lanciers, les Frondeurs, & pour ceux qui tirent au blanc. L'exercice de la Lance est le plus divertissant de tous ; celui de la Fronde est surprenant, pour la justesse avec laquelle les Frondeurs donnent dans le but, & il est vrai de dire qu'il n'y a point dans l'Amérique de Troupes qui puissent tenir contr'eux ni contre les Lanciers. On peut même assurer en général, qu'à forces égales toute cette Milice est invincible ; mais elle a eu long-tems, & a peut-être encore besoin d'être dirigée par quelques Officiers Espagnols. Elle est d'ailleurs extrêmement docile, ne recule jamais, & se rallie fort aisément au premier ordre, quand elle a été rompue.

Les surprises, les embuscades, qui ont été dans les commencemens si fatales à ces Indiens, ne réussissent plus à leurs Ennemis, par les soins qu'on prend de les tenir toujours sur leurs gardes. Il y a en tout tems un Corps de Cavalerie, qui bat l'estrade, & qui donne avis de tout ce qu'il a découvert ; les défilés, par où l'on pourroit pénétrer dans leur Païs, sont bien gardés ; & comme il pourroit arriver que malgré toutes ces diligences, des Partis ennemis vinssent à la faveur des Bois insulter une Bourgade, tandis qu'on seroit à l'Eglise, pour

peu

peu qu'on ait lieu de le craindre, on permet aux Gens de guerre d'y porter leurs Armes, afin qu'à la premiere allarme ils puiſſent arrêter un coup de main, & donner à tous les Habitans le moïen de ſe reconnoître. 1610.

Du Climat des Réductions.

Cette République occupe une grande étendue de Païs, dont le Climat eſt en général humide, & aſſez temperé. Dans quelques-unes des plus avancées vers le Sud, l'Hiver eſt aſſez froid; mais partout les Terres ſont bonnes, & portent tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; non ſeulement ce qui eſt naturel au Païs, mais tout ce qu'on y a ſemé des grains de l'Europe y vient aiſément. La récolte du Coton y eſt ordinairement de deux mille Arrobes dans chaque Bourgade. On y recueille beaucoup de Tabac, un peu de Sucre, du Miel & de la Cire, qui ne coûtent que la peine de les aller chercher dans les Bois. Quand on a mis à part tout ce qui ſuffit pour la Proviſion de l'année & pour les ſemences, on porte le reſte & l'herbe de Paraguay à Santafé, pour en faire l'échange avec d'autres Marchandiſes, & de l'argent pour païer le Tribut, & acheter ce qu'on ne peut pas avoir par échange.

De quelle Nation cette République eſt composée.

Les Guaranis ont aſſez long-tems composé ſeuls, ou preſque ſeuls, cette République, & ſont encore le plus grand nombre de ceux qui la composent. Après eux les *Tapés*, qui parloient la même Langue, & qui ont vraiſemblablement la même origine, ſont les plus nombreux; on trouve même leur nom donné généralement à tous dans quelques Reſcrits des Rois Catholiques: mais il y a peu de Nations entre le Parana, la Province d'Urugay & le Breſil, qui n'aient fourni quelques recrues aux Réductions. Dailleurs il y a ſouvent des Miſſionnaires en campagne avec des troupes de Néophytes, pour en faire de nouvelles, & il eſt rare qu'ils en reviennent ſans quelques Proſélytes. Les plus difficiles à gagner ſont les *Guanoas*, dont nous parlerons ailleurs, non-ſeulement parcequ'ils ſont fort Libertins, & qu'ils craignent qu'on ne les force de travailler, mais encore parceque leur ſang eſt mêlé avec celui des Eſpagnols, dont de tems en tems quelques-uns ſe réfugient chez eux pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de la Juſtice, & ne peuvent, par leurs mauvais exemples, que les éloigner du Chriſtianiſme. Il y en a cependant de tems en tems quelques-uns, que la curioſité, & l'envie de revoir leurs Compatriotes, y attirent, & que le bon accueil, qu'on leur fait, y retient. La même choſe arrive à d'autres Indiens, &

1610. même à des *Charuas*, Peuple errant & féroce, & qui a massacré bien des Espagnols dans les premiers tems de l'Etablissement de Buenos Ayrès, & de tous ceux qu'on a tentés de faire de ce-côté là. Mais, après les Guaranis & les Tapés, ceux qui ont le plus contribué à remplir les vuides, que les guerres & les maladies surtout font assez souvent dans les Réductions, sont les *Guañañas*, qui habitent entre le Parana & le Bresil. Comme ils cultivent la terre, qu'ils ne reçoivent point chez eux de Transfuges, & qu'ils sont laborieux & assez dociles, on a moins de peine à les gagner.

Des maladies qui y regnent.

On s'étonnera sans doute qu'une République si bien reglée, & où l'on prend tant de précautions pour prévenir tout ce qui pourroit alterer la santé de ceux qui la composent, ne se peuple pas davantage. Mais, outre que les Néophytes ont long-tems essuïé des révolutions, & soutenu des guerres, qui en ont fait périr un nombre infini ; que depuis qu'avec le secours des Armes à feu ils n'ont plus rien à craindre de la part des autres Indiens, outre leurs longues & fréquentes absences pour le service du Roi, on n'a point encore trouvé le moïen de les garantir de certaines maladies épidémiques, qui réduisent quelquefois des Bourgades entieres à la moitié de ses Habitans : & c'est ce qui a souvent trompé bien des personnes, qui voïant les Rôles d'une année, & jugeant sur cela, de ce qui devoit entrer dans les Coffres du Roi les années suivantes pour le Tribut, ne savoient point, ou ne vouloient point faire attention, que le nombre des Tributaires, non-seulement n'étoit pas augmenté, comme ils le supposoient, mais étoit même considérablement diminué.

Les plus ordinaires de ces maladies, auxquelles on donnoit souvent le nom de Peste, parcequ'elles devenoient en peu de tems générales, sont la petite vérole, le pourpre, les fiévres malignes, & une quatrieme, dont on s'est contenté de nous dire qu'elle est accompagnée de douleurs très aigües. Toutes sont d'autant plus dangereuses, que ces Indiens ne prennent d'eux mêmes, & qu'il est assez difficile de leur faire prendre, les précautions nécessaires, ou pour les prévenir, ou pour en arrêter les progrès ; qu'ils n'ont ni Médecins, ni d'autres Chirurgiens, que quelques Freres Jésuites, pour toutes les Réductions, & qu'on n'a pu encore y établir des Hôpitaux, ni de bons Pharmaciens. Les Missionnaires y suppléent, autant

qu'il leur eſt poſſible, de leurs ſoins, & de tout ce que la plus tendre & la plus induſtrieuſe charité peuvent leur ſuggere pour le ſoulagement des Malades; & il faut convenir que deux Hommes, & quelquefois un ſeul, obligés de veiller en même tems aux beſoins du corps & de l'ame, d'aller ſouvent à la Campagne, où la garde des Troupeaux & des Harrachs, & les travaux de la terre, retiennent une partie des Hommes qui y ſont ſurpris de la maladie, qui n'ont pas ſouvent un moment de repos, ni le jour & la nuit, ne peuvent pas fournir à tous. Il eſt même étonnant & preſque miraculeux, que reſpirant ſans ceſſe un air empeſté, toujours occupés à ſervir les Malades, à adminiſtrer les Sacremens aux Moribonds, & à donner la ſépulture aux Morts, ils y ſuccombent rarement. 1610.

L'attachement des Indiens pour les Jéſuites, & celui des Jéſuites pour eux.

Les Néophytes comprennent bien tout cela: rien ne fait plus d'impreſſion ſur leurs eſprits & ſur leurs cœurs, & ne touche d'avantage les Infideles, dont pluſieurs en ſont ſouvent témoins, que cette charité, qui embraſſe tout, qui s'expoſe à tout, qui ne ſe refuſe à rien, & que rien ne rebute. Il n'eſt donc pas étonnant qu'inſtruits, comme ils le ſont, de la différence de leur ſituation, & de celle des autres Indiens qui ſont ſoumis au ſervice perſonnel, ils ſoient ſi fort attachés à ceux, à qui ils ont obligation de leur liberté, & que toutes les fois qu'on a voulu leur donner d'autres Paſteurs, on les ait vûs au moment de ſe diſperſer, & que cela ſoit arrivé plus d'une fois. Ces Miſſionnaires de leur côté ont pour eux une tendreſſe qui ne ſauroit aller plus loin. Elle leur eſt ſurtout inſpirée par la confiance entiere, que ces pauvres Néophytes leur témoignent en toute occaſion, par leur patience & leur réſignation dans leurs maladies, où, quoique dénués de bien des ſoulagemens, qu'on n'eſt point en état de leur donner, & quelques vives que ſoient les douleurs qu'ils reſſentent, il eſt rare qu'il leur échappe un mot de plainte. Ils reçoivent tout de la main de Dieu avec ſoumiſſion, ſouvent même avec actions de graces, & ne ſoupirent qu'après la céleſte Patrie.

La conſolation de ces Hommes Apoſtoliques, lorſque le Seigneur frappe ainſi leur Troupeau, eſt la plus grande aſſurance, qu'ils puiſſent avoir, que le Ciel ſe peuple de leurs pertes, & que ce ſont autant d'Interceſſeurs de plus auprès du Maître de la moiſſon, pour obtenir de lui une plus abondante récolte dans leurs courſes Apoſtoliques. Ces maladies ſurprennent

1610. quelquefois les Néophytes dans leurs voïages, où ils se trouvent dénués de tout secours. Souvent ils n'ont pas fait la moitié du chemin qu'ils avoient à faire, que la petite vérole les oblige de s'arrêter, en danger de périr, sur une rive déserte, ou de devenir la proie des Barbares. Le Pere Cattaneo, qui pour son coup d'essai en fut témoin en 1730, nous en donne dans une de ses Lettres un détail, qu'on ne sauroit lire sans en être touché.

Tel est ce prétendu Roïaume, dont les Jésuites sont Souverains, & d'où ils tirent, dit-on, assez de trésors pour enrichir toute la Société ; mais où ils se gardent bien, ajoûte-t-on, de permettre à personne d'entrer, de peur qu'on ne découvre l'usage qu'ils font de tant de richesses, & que si on avoit bien reconnu par où on pourroit y pénétrer, on ne trouvât le moïen de les en chasser. On n'a encore rien dit de la République Chrétienne des *Chiquites*, que les mêmes Jésuites du Paraguay ont fondée, il y a un peu plus de soixante ans, dans la Province de Santa-Crux de la Sierra, & dont nous parlerons en son tems. Elle ne differe en rien de celle des Guaranis, qui lui a servi de modele, sinon que les Chiquites ont été plutôt formés, parcequ'ils sont plus laborieux, & qu'ils ont assez longtems défraïé leurs Missionnaires, qui n'avoient point de pension de la Cour, parceque ces nouveaux Chrétiens n'étoient pas encore déclarés Vassaux immédiats de la Couronne, ni par conséquent soumis au Tribut.

Fin du cinquieme Livre.



SOMMAIRE
DU SIXIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

*VISITEUR roïal au Paraguay. Des Guaranis demandent des Missionnaires à l'Evêque de l'Assomption, qui refuse de leur en donner. On leur envoie deux Jésuites. En quel état ils les trouvent. Conversion d'une Indienne, & ses suites. Accident fâcheux arrivé à un Missionnaire. Une Armée d'Indiens saisie d'une terreur panique. Mortalité à Saint-Ignace, & ses effets. Le Pere de Torrez entreprend la conversion des Guaycurus, il leur envoie deux Missionnaires. Comment ils en sont reçus. Ils courent un grand risque. Fruit de leur Voïage. La Ville de Xerès demande des Jésuites, & on ne peut lui en donner. Les Diaguites prennent les armes contre les Espagnols. Deux Jésuites les vont trouver. Succès de leur voïage. Arrivée d'un Visiteur roïal au Tucuman. Décret à ce sujet. Le Visiteur passe à l'Assomption. Un Cacique Guaycuru envoie son Fils au-devant de lui. Il vient lui-même le saluer. Réglemens faits par le Visiteur. Les Jésuites sont obligés de sortir de l'Assomption, & y sont bientôt rappellés. Ils sont aussi rétablis à Santiago. Etat des Réductions des Guaranis. Courses des Missionnaires & des Néophytes pour gagner des Ames à Jesus-Christ. Manége de quelques Espagnols, pour faire sortir les Jésuites de la Province de Guayra. Le Pere de Montoya guéri miraculeusement. Mort d'un jeune Missionnaire, Parent de Saint François Xavier. Entreprise hardie du Pere Gonzalez. Calomnies publiées contre les Jésuites. Evénement singulier. Une nombreuse Chrétienté abandonnée, & pourquoi. Plaintes de quelques Missionnaires contre le Pere de Torrez: sagesse de son Successeur. Hostilités des Guayranis. Nouvelles courses Apostoliques du Pere Gonzalez. Des Infideles battus par des Prosélytes. Réductions d'*Itapua. *Le Gouverneur du Paraguay visite les Réductions, & ce qui en arrive. Les Peres de Saint François revendiquent une*

1610. *Mission, qu'ils avoient abandonnée, & les Jésuites la leur rendent. Etat des Réductions de la Province de Guayra. On est obligé d'abandonner les Guaycurus. Merveille arrivée dans leur Païs. Entreprise imprudente du Gouverneur du Paraguay. Apostasie & conversion d'un Cacique. Arrivée d'un grand nombre de Missionnaires. Belle action de leur Conducteur. Nouveaux Etablissemens. Description de Saint-Paul de Piratiningue. Ce qui fit donner le nom de* Mamelus *à ses Habitans. Industrie de quelques-uns pour enlever des Indiens, & ce qu'elle produit. Des Sorciers & des Magiciens du Guayra. Mortalité dans cette Province, & ses suites. Tradition sur Saint Thomas. Mission dans la Province d'Uruguay. Description du Païs. Maniere de naviger sur l'Uruguay. Entrée du Pere Gonzalez dans cette Province. Il y fonde une Réduction. Division des Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata. Le Gouverneur de celle-ci perd son Gouvernement. Indiscrétion du Recteur des Jésuites de Buenos Ayrès à cette occasion. Il en est puni: sa soumission. Erection de l'Evêché de Buenos Ayrès. Nouvelles tentatives pour la conversion des Calchaquis & des Guaycurus. Les Jésuites travaillent au salut des Négres. Dispute à l'occasion de leur Baptême. Comment elle est terminée.*

Visiteur au Paraguay.

LES premieres Réductions des Guaranis se peuploient à vûe d'œil. Mais ce qui combloit les Missionnaires de joie, allarmoit de plus en plus les Espagnols; & ces Religieux avoient tout à craindre de la part de gens qui croïoient voir la décadence de leur fortune dans ces nouveaux Etablissemens, lorsque les un & les autres apprirent qu'un Visiteur, envoïé par le Roi Catholique, étoit entré avec main forte dans cette Province (1), pour y faire exécuter les ordres, dont il étoit chargé par ce Prince. Le Pere Cataldino partit sur le champ pour l'aller trouver, & se fit accompagner d'une Troupe de ses principaux Néophytes. Il en fut très bien reçu; tout ce qu'il avoit fait fut approuvé par le Visiteur, que le Pere del Techo, qui rapporte ce fait (2), ne nomme point; il se contente de dire qu'il fit publier dans le Guayra des Ordonnances, qui mirent pour quelque tems les nouveaux Chrétiens à l'abri de la vexation.

(1) En 1691.

(2) *Hist. Paraq.* L. 3. Chap. 12.

1610.

Des Guaranis demandent des Missionnaires à l'Evêque de l'Assomption, qui refuse de leur en donner.

Sur ces entrefaites, d'autres Guaranis, qui étoient établis entre l'Assomption & le Parana, & qui depuis le départ de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, qui les avoit apprivoisés par ses bonnes manieres, n'avoient presque point cessé d'inquieter les Espagnols, parurent disposés à se réconcilier avec eux; un de leurs Caciques offrit même à Dom Ferdinand Arias, Gouverneur du Paraguay, de rassembler un très grand nombre d'Indiens de sa Nation, & de les engager à reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain, s'il vouloit leur donner un Missionnaire. Dom Ferdinand, agréablement surpris de cette proposition, la communiqua sur le champ à Dom Réginaldo de Lizarraga, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de l'Assomption, & le pria d'accorder au Cacique ce qu'il demandoit; mais le Prélat lui répondit que jamais aucun de ses Prêtres ne voudroit se livrer à la merci de ces Anthropophages, & que d'ailleurs dans la disette où il étoit d'Ouvriers, il ne lui convenoit pas d'en priver les Fideles, pour les donner à des Barbares, sur lesquels on ne pouvoit compter.

Le Gouverneur étonné de ce refus auquel il ne s'attendoit pas, engagea le Pere de Torrez à se joindre à lui, pour porter l'Evêque à faire ce qu'il souhaitoit; & tous deux lui représenterent vivement de quelle importance il étoit de saisir une occasion, qui ne se retrouveroit peut-être jamais, de délivrer la Province, des hostilités de ces Indiens. Ils lui firent une peinture vive des maux qu'ils avoient faits aux Espagnols, & le prierent de faire réflexion à ce qu'on en devoit encore craindre, si, piqués de se voir ainsi rebutés, ils reprenoient les armes; ils lui dirent que la chose méritoit bien qu'il se privât d'un ou de deux Prêtres, d'autant plus que le Roi ne prétendoit point qu'on emploïât la force pour réduire les Indiens, sans avoir auparavant tenté de les gagner par la douceur, & en tâchant de leur faire goûter les maximes de notre sainte Religion. Dom Réginaldo les écouta tranquillement, puis demanda au Gouverneur s'il avoit une bonne Escorte à donner à ses Prêtres, ajoûtant qu'il ne lui en donneroit qu'à cette condition.

On leur envoie deux Jésuites.

Dom Ferdinand voulut répliquer; mais trouvant le Prélat inflexible il se tourna vers le Provincial, & lui dit qu'il n'avoit plus de ressource que dans le zele de ses Religieux. Le Pere de Torrez lui répondit qu'il ne pouvoit compter que sur

1610. le Recteur du Collége de l'Assomption, qu'il alloit lui en parler, & qu'il ne tarderoit pas à lui faire part de sa réponse. Il se rendit sur le champ au Collége, il y assembla tous les Prêtres, dont il savoit bien qu'aucun, excepté le Recteur, ne pouvoit s'absenter; il leur fit en peu de mots le récit de ce qui venoit de se passer chez l'Evêque, puis regardant le Pere Lorençana, qui étoit le Recteur; mon Pere, lui dit-il, comme autrefois le Seigneur à Isaïe, *Qui enverrai-je, & qui ira?* Alors le Recteur se jettant à ses pieds, lui fit la réponse du Prophéte; *Me voici, envoïez-moi* (1). Le Provincial le releva, l'embrassa, accepta son offre, & alla sur le champ en porter la nouvelle au Gouverneur, qui la reçut avec des transports de joie. Elle ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, qu'on y éleva jusqu'au Ciel la résolution du Recteur, que ses travaux & ses vertus rendoient respectable à toute cette Capitale, & dont le grand âge faisoit craindre qu'il ne succombât bientôt sous le poids du travail, dont il se chargeoit. Aussi le Provincial ne vouloit-il pas qu'il partît seul, & fit un effort pour lui trouver un Compagnon: un jeune Missionnaire, nommé le Pere François de Saint-Martin, étoit arrivé depuis peu à l'Assomption; il le joignit au Pere Lorençana, pour le soulager en tout ce qu'il pourroit, ne sachant pas encore la langue Guaranie, & pour se former sous un si grand Maître à la vie Apostolique.

En quel état ils les trouvent.

Ils partirent sur le champ, après avoir été recevoir la bénédiction de l'Evêque & les ordres du Gouverneur, & furent accompagnés pendant six lieues par un très grand nombre des Premiers de la Ville. Quand ils en eurent fait trente, ils s'arrêterent chez un Cacique, allié de celui qu'ils cherchoient, si ce n'étoit pas lui-même; car il y a un peu d'obscurité dans le récit du Pere del Techo: ils en furent très bien reçus, commencerent par bâtir une Chapelle, qu'ils couvrirent de feuillage, & voulurent ensuite reconnoître tout le Païs qu'occupoient ces Guaranis. Il s'en fallut beaucoup qu'ils les trouvassent aussi bien disposés qu'on leur avoit fait entendre, & ils furent même plus d'une fois exposés à être insultés par ces Indiens, excessivement superstitieux, & continuellement ivres. Ils apprirent même que leur mort avoit été plus d'une fois résolue.

(1) *Quem mittam, & quis ibit? Ecce ego, mitte me.* Is. 60. 8.

Mais

1610-11.

Conversion d'une Indienne, & ses suites.

Mais enfin, après une année de travaux stériles, soutenus avec la plus grande patience, le Cacique qui étoit l'auteur de leur Voïage, & un autre Capitaine, aïant reçu le Baptême, leur exemple engagea plusieurs de leurs Vassaux à se faire instruire; & bientôt le nombre des Prosélytes s'accrut de maniere à faire esperer que tout ce Canton alloit devenir Chrétien. La joie qu'en ressentirent les Missionnaires, fut néanmoins troublée par un accident, qui les tint pendant quelque tems dans de grandes inquiétudes. Une Indienne, qui avoit été touchée de Dieu, ne pouvant esperer que son Mari, qui étoit Idolâtre obstiné, lui permît de recevoir le Baptême, s'enfuit de chez lui avec sa Fille, & alla se réfugier dans la Bourgade, où étoient les Missionnaires. A la nouvelle de son évasion le Mari entra en fureur; & comme il étoit fort accrédité dans sa Nation, il ne lui fut pas difficile d'engager un grand nombre d'Infideles à le venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue des Religieux Espagnols.

Il n'osa pourtant pas attaquer la Bourgade, où étoit sa Femme; mais il fit une irruption sur les *Mahomas*, alliés des Espagnols, qui étant surpris, ne firent point de résistance: plusieurs furent tués sur le champ, & un plus grand nombre encore pris & destinés à être mangés. Le Pere Lorençana n'en fut pas plutôt informé, qu'il alla représenter aux Caciques Chrétiens, qu'il étoit également de leur honneur & de leur intérêt, de ne pas souffrir que la Religion servît de prétexte à de pareilles hostilités. Ils en convinrent, & envoïerent redemander les Captifs. Ils furent refusés avec hauteur, & on ajoûta qu'on ne seroit pas content qu'on n'eût bu le sang du dernier Mahoma dans le crâne du plus vieux des deux Missionnaires.

Cette réponse irrita les Caciques: tous les Chrétiens & les Prosélytes s'assemblerent, & jurerent de ne pas poser les armes, qu'ils n'eussent retiré tous les Mahomas des mains de leurs Ennemis. Un brave Capitaine, nommé *Aniangara*, fut choisi pour Général de cette petite Armée. Il accepta le Commandement, & fit à l'Assemblée un Discours, qui fut fort applaudi: après avoir, selon la coutume du Pais, beaucoup vanté son mérite, & raconté plusieurs de ses plus belles actions à la guerre, il dit que ses Ennemis mêmes l'avoient toujours chéri & respecté, parcequ'il n'avoit jamais abusé de ses victoires, ni ôté la vie à aucun de ses Prisonniers. Il disoit vrai,

1610-11. & tout le Monde lui rendoit la même justice. Il se mit aussi-tôt en marche avec sa Troupe vers le Parana, sur le bord duquel ses Ennemis étoient établis.

Il fut joint dans sa route par un Capitaine Espagnol, qui lui amenoit toute sa Compagnie, avec trois cents Indiens; & ils trouverent bientôt l'Ennemi, qui les attendoit de pied ferme. Ils lui offrirent la Paix, qu'il refusa avec hauteur; mais il soutint mal sa fierté. Les Chrétiens firent leur attaque avec tant d'ordre & de résolution, que ces Barbares furent d'abord mis en déroute, sans qu'il en eût coûté un seul Homme aux Vainqueurs, & tous les Mahomas furent délivrés. L'Officier Espagnol voulut ensuite persuader aux deux Missionnaires de retourner avec lui à l'Assomption, mais inutilement; & peu de tems après, ces Peres voïant que leur Troupeau s'augmentoit de jour en jour, ils le transporterent dans un lieu plus commode, où ils bâtirent une Eglise; & cette Réduction fut mise sous la protection de Saint Ignace, dont elle porte le nom encore aujourd'hui: c'est la premiere des treize Réductions du Parana (1).

Accident fâcheux arrivé à un Missionnaire.

A-peine commençoit-elle à être en regle, que l'Ennemi qui avoit été plutôt dissipé que battu, & qui n'avoit guere perdu que ses Prisonniers, aïant considérablement augmenté ses forces, parut à la vûe de la Bourgade, & fit beaucoup de dégât aux environs. Une irruption si soudaine & si imprévûe, jetta la terreur parmi les Néophytes, & Dieu permit, pour l'instruction des Missionnaires, que le Pere de Saint Martin en fût frappé à un point, qu'il en perdit le jugement. Il revint cependant bientôt de cet égarement; mais l'impression que la vûe du danger avoit faite sur son esprit, le lui affoiblit de telle sorte, qu'il fallut le renvoïer à l'Assomption, & peu de tems après lui permettre de sortir de la Compagnie, où il n'avoit point encore pris les derniers engagemens. Ce Religieux étoit fort jeune, & avoit plus consulté une premiere ardeur de zele que ses forces, avant que d'entrer dans une si pénible & si périlleuse carriere.

Une Armée d'Indiens saisie d'une terreur panique.

Pour le P. Lorençana, jamais il ne parut plus intrépide. Mais comme le danger étoit pressant, il jugea à propos de brûler tout ce qu'il ne pouvoit soustraire des ornemens de son Eglise, au pillage, qui paroissoit inévitable, & de faire

(1) On l'appelle *Saint-Ignace Guazu*, apparemment du Lieu où elle fut d'abord fondée; car il paroît qu'elle a changé depuis de situation.

1610-11.

mettre en sûreté les Vieillards, les Femmes & les Enfans. Il fit ensuite comprendre à ceux qui étoient en état de se défendre, le mérite qu'ils pouvoient acquérir devant Dieu, en exposant leur vie pour la défense de la Religion, & ajoûta qu'il seroit toujours au milieu d'eux dans le fort du péril. Tous jurerent de combattre jusqu'à la mort, & ils se préparoient à marcher contre l'Ennemi, lorsqu'on eut nouvelle que, saisi d'une terreur panique, il s'étoit retiré avec précipitation & fort en désordre.

Mortalité à Saint-Ignace, & ses effets.

Peu de tems après, un Officier Espagnol arriva à Saint Ignace avec un Détachement, pour en retirer le P. Lorençana, qu'on n'y croïoit pas en sûreté; mais il ne put jamais engager le Missionnaire à en sortir. Ce Pere fit pourtant bientôt après un voïage à l'Assomption, pour y demander quelqu'un, qui pût remplacer le P. de S. Martin, & à son retour dans son Eglise, il apprit que les Ennemis avoient encore paru dans la Campagne, & y avoient fait quelque dégât. Pour surcroît de disgrace, une maladie contagieuse lui enleva un bon nombre de ses Néophytes, en dispersa plusieurs, qui se laisserent persuader que la Religion Chrétienne étoit la cause de tous ces malheurs, & il y eut même des Prosélytes qui en vinrent jusqu'à l'insulter. Mais par sa douceur, sa patience & sa fermeté, il vint à bout de calmer l'orage; il regagna même les plus furieux, rappella les Transfuges, & peu après, la Réducton devint très florissante.

Le Pere de Torrez entreprend la Conversion des Guaycurus.

Tandis que ces choses se passoient sur le Parana, le P. de Torrez entreprit de réduire les Guaycurus sous les loix de l'Evangile, & deux raisons l'y engageoient. La premiere étoit de reconcilier cette Nation avec les Espagnols, qu'elle molestoit beaucoup, & qu'ils ne pouvoient pas espérer de réduire par la force des armes, à demeurer au moins tranquille. La seconde, de pratiquer par leur moïen une communication plus facile & plus courte entre la Province du Paraguay & le Tucuman. Le Gouverneur & l'Evêque, auxquels il communiqua son dessein, en jugerent comme lui; mais ils ajoûterent qu'ils n'osoient lui répondre du succès. Il leur dit qu'il en connoissoit toutes les difficultés, qu'il n'osoit se flater de les vaincre, mais que la prudence d'un Ministre de l'Evangile n'alloit point jusqu'à ne rien tenter dont la réussite ne fût pas certaine, & que Dieu sollicitant tous les jours des cœurs, dont il savoit bien que sa grace n'amolliroit point

1611-13. la dureté, ses Envoïés, qui n'avoient point cette certitude, auroient à se reprocher de n'avoir pas essaïé de lui gagner des Ames, dans le doute, quoique bien fondé, s'ils y réussiroient.

Il leur envoie deux Missionnaires.

Il avoit acquis depuis peu à sa Compagnie un Sujet d'un grand mérite & d'une vertu consommée, dans la Personne d'un Ecclésiastique, nommé D. Roch Gonzalez de Santa-Cruz, né à l'Assomption, d'une famille très noble, & Parent du Gouverneur de la Province. L'Evêque avoit jetté les yeux sur lui pour en faire son grand Vicaire, lorsqu'il entra dans la Compagnie; & quoiqu'il n'eût pas encore achevé son Noviciat, le Provincial le jugea mûr pour le Ministere apostolique, le nomma pour l'Expédition qu'il méditoit, & lui associa le P. Vincent Griffi. L'un & l'autre s'embarquerent peu de jours après sur le Paraguay avec deux jeunes Espagnols & un Guarani, qui avoit demeuré long-tems parmi les Guaycurus, dont il savoit fort bien la Langue. A-peine furent-ils entrés dans le Païs de ces Indiens, que l'allarme y fut donnée partout, & le bruit s'y répandit que les Espagnols ne vouloient les attirer à leur Religion, que pour les réduire en servitude. Ils s'assemblerent en grand nombre pour délibérer sur les mesures qu'ils avoient à prendre pour n'être point surpris, & ils envoïerent des Espions dans la Capitale du Paraguay, pour tâcher de découvrir quel étoit le véritable motif du Voïage des Missionnaires.

Comment ils en sont reçus.

Les Peres de leur côté comprirent toute la grandeur du péril où ils se trouvoient engagés. Ils avancerent cependant avec autant de confiance que s'ils eussent été assurés d'être bien reçus. Arrivés à la premiere Bourgade, ils déclarerent au Cacique, par la bouche de leur Interprête, que le desir d'établir une paix durable entre sa Nation & les Espagnols, & de lui faire connoître le vrai Dieu, étoit la seule chose qu'ils se proposoient, & qu'ils s'y étoient résolus sans peine, quoiqu'ils n'ignorassent point à quoi une telle démarche les exposoit. L'Interprête ajoûta de lui-même, que ces Peres étoient partout les Protecteurs déclarés de la liberté des Indiens; mais tout cela ne parut faire aucune impression sur l'esprit du Cacique. Les Missionnaires ne firent pas semblant de s'en appercevoir, & ils lui dirent que pour le convaincre de la droiture de leur procédé, ils étoient résolus de s'abandonner à sa discrétion, que, sous son bon plaisir, ils alloient demeurer

dans sa Bourgade, & commencer par apprendre sa Langue.

1611-13.

Ils courent un grand risque.

Si cette franchise ne dissipa point les ombrages de cet Indien, elle en suspendit au moins les effets, & il défendit même à ses Sujets de faire aucune insulte aux Prêtres Espagnols; mais ce calme ne fut point de durée. Les Peres s'appliquoient sérieusement à étudier la Langue des Guaycurus, lorsque ces Barbares, les voïant sans cesse s'entretenir avec leur Interprête, lui faire des questions & mettre ses réponses par écrit, s'imaginerent qu'ils levoient le plan de leur Païs, & qu'ils examinoient par où ils pourroient y introduire les Espagnols: déja même la résolution étoit prise de s'en défaire, lorsque le P. Gonzalez, qui se douta de quelque chose, s'avisa de lire publiquement ce qu'il avoit écrit, & qui n'étoit que les Élémens de la Doctrine Chrétienne traduits dans la Langue du Païs.

Cette lecture appaisa les plus échauffés. Le Cacique, qui se faisoit appeller Dom Martin, parut touché de ce qu'il venoit d'entendre, & les Peres le trouverent dans une si favorable disposition, qu'ils crurent pouvoir lui proposer d'approcher sa Bourgade du Paraguay, l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre des Espagnols, tant qu'ils seroient avec lui. Il y étoit déja résolu, & commençoit même à faire ses préparatifs pour cette transmigration, lorsqu'il se répandit un bruit qu'un de ses Parens avoit été tué par des Espagnols; ce qui rejetta les Missionnaires dans le péril, auquel ils venoient d'échapper. Mais on découvrit la fausseté de ce bruit, & on sut même que des Espagnols prenoient plaisir à en faire quelquefois courir de semblables. Quels que fussent leurs motifs, ils ne pouvoient produire que de mauvais effets: mais Dom François Gonzalez de Santa Cruz, Lieutenant de Roi de l'Assomption, & Frere du P. Gonzalez, aïant découvert les Auteurs de celui-ci, les fit mettre aux fers, & le Cacique D. Martin l'aïant appris, parut plus disposé que jamais à bien vivre avec les Espagnols. Dans le même tems un autre Cacique Guaycuru fit le voïage de l'Assomption, pour y demander des Missionnaires, qu'on ne put lui promettre, que quand ceux qu'on attendoit d'Espagne seroient arrivés.

Fruit de leur Voiage.

Cependant il s'en falloit encore beaucoup que cette Nation fût aussi proche du Roïaume de Dieu que l'on commençoit à s'en flater: les travaux des deux Jésuites ne produisirent guere d'autre fruit, que d'avoir envoïé au Ciel un nom-

1611-13. bre de petits Enfans, qu'ils avoient baptisés à l'article de la mort. D. Martin & son Epouse en userent toujours assez bien avec eux, & Dieu les en récompensa dans la suite par la grace d'une sincere conversion. Il fit la même faveur à un autre Cacique, le même apparemment que celui dont nous venons de parler; mais comme ces conversions n'en attirerent point d'autres, le Provincial, ne voulant point laisser plus long-tems dans un Champ si stérile des Ouvriers, qu'il pouvoit occuper plus utilement ailleurs, songeoit à les rappeller, lorsqu'il fut obligé de partir lui même pour le Chili, où des affaires pressées demandoient sa présence.

La Ville de Xerez demande des Jésuites, & on ne peut lui en donner.

Il s'étoit trouvé quelque tems auparavant dans un assez grand embarras. La Ville de Xerez, qui depuis plusieurs années n'avoit vû aucun Prêtre, lui faisoit les plus grandes instances pour l'engager à accepter la fondation d'un College, dont elle offroit de faire tous les frais, & il l'a remettoit toujours à l'arrivée du secours qu'il attendoit d'Europe. Il arriva enfin, lorsque le Provincial étoit sur son départ pour le Chili; mais la plûpart des Jésuites qu'on lui envoïoit, étoient de jeunes Religieux, qui n'avoient pas encore fini leurs Etudes, & à-peine les autres lui suffisoient pour remplir les engagemens qu'il avoit pris auparavant avec les Villes de Buenos Ayrès & de Santafé. Cela fait, il se mit en chemin pour le Chili, où il ne fit pas un long séjour.

Les Diaguites prennent les armes contre les Espagnols.

Il étoit à-peine de retour à Cordoue, qu'un Courrier de D. Louys Quiñonez, Gouverneur du Tucuman, lui rendit une Lettre de ce Général, qui le prioit d'envoïer deux de ses Religieux aux Diaguites, lesquels avoient pris les armes, parceque quelques-uns de leurs Chefs avoient été tués par des Espagnols. Par bonheur le Provincial avoit actuellement sous sa main les Peres Jean Dario & Diegue de Boroa, dont le premier venoit encore tout récemment de pacifier les Calchaquis, & le second ne faisoit que d'arriver d'Espagne, & il les fit partir sur le champ pour Santiago, afin de recevoir les ordres & les instructions du Gouverneur. Nous avons vû que les Jésuites avoient été contraints de sortir de cette Ville; ils y étoient fort regrettés de tous les Habitans, & plus encore des Indiens des environs, dont les intérêts les avoient brouillés avec les Espagnols, & qui ne cessoient de les redemander avec les plus grandes instances. Cette heureuse disposition des esprits à leur égard, & le besoin qu'on avoit d'eux,

1611-13.

furent cauſe qu'ils furent très bien reçus dans cette Ville; & le bonheur qu'ils eurent de reconcilier l'Evêque avec Dom Alfonſe de Ribera, Prédéceſſeur de D. Louys Quiñonez, & qui n'étoit pas encore parti pour le Chili, dont il étoit nommé Gouverneur, leur attira les applaudiſſemens de tout le monde.

On leur envoie deux Jéſuites; ſuccès de leur voïage.

Dès qu'ils eurent reçu leurs inſtructions, ils ſe mirent en chemin, & parcoururent tout le Païs qui ſéparoit les Villes de Londres & de S. Michel, dont la grande Vallée d'*Algonquinca* fait la meilleure partie. Ils traverſerent enſuite les Montagnes voiſines, où ils eurent le bonheur de gagner bien des Ames à Jeſus-Chriſt, & arriverent enfin chez les Diaguites, qui les reçurent comme leurs Protecteurs, en leur diſant, les larmes aux yeux, » ſi vous aviez été avec nous, nos » Chefs n'auroient pas été maſſacrés «. Ils ajoûterent qu'ils leur remettoient tous leurs intérêts, & ils promirent d'oublier tout le paſſé, pourvû qu'on n'entreprît point ſur leur liberté, & qu'on les laiſſât tranquilles. Les Peres leur donnerent ſur cela toutes les aſſurances qu'ils pouvoient ſouhaiter; & après les avoir calmés ſur la crainte d'un joug, qui leur étoit plus inſupportable que la mort, ils les exhorterent à ſe ſoumettre volontairement à celui d'un Dieu, qui ne veut point d'hommages forcés, dont pluſieurs d'entr'eux avoient déja éprouvé la douceur, & qui leur procureroit une une liberté beaucoup plus eſtimable que celle dont ils étoient ſi jaloux.

Ils les trouverent auſſi dociles ſur ce ſecond article que ſur le premier; ils en baptiſerent juſqu'à cinq cents; ils reconcilierent, par le Sacrement de Pénitence, ceux qui avoient été baptiſés pluſieurs années auparavant; ils briſerent, ſans que perſonne ſe mît en devoir de s'y oppoſer, tous les inſtrumens & les objets de leurs anciennes ſuperſtitions. En un mot, on les laiſſa faire, & on fit tout ce qu'ils voulurent, parcequ'on étoit perſuadé qu'ils n'avoient en vûe que le bonheur de la Nation. On auroit bien ſouhaité de les retenir pour toujours; mais ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'aller rendre compte à l'Evêque & au Gouverneur du Tucuman, du ſuccès de leur Commiſſion: ils promirent aux Diaguites qu'on ne les abandonneroit pas, & ils les inſtruiſirent de tout ce qu'ils devoient faire, en attendant qu'on leur envoïât un Paſteur.

Sur ces entrefaites, D. François Alfaro arriva au Tucuman

1611-13. en qualité de Visiteur, chargé des ordres du Roi Catholique, dont un des principaux étoit d'abolir absolument le service personnel dans toute l'étendue de ces Provinces, & de régler la maniere dont on devoit traiter les Indiens qui étoient en Commande, pour empêcher qu'on ne leur donnât aucun lieu de se plaindre, ensorte néanmoins que les Espagnols fussent maintenus dans leurs droits légitimes. La difficulté étoit de les faire convenir sur ce qu'on devoit entendre par ces Droits. Le Service personnel, sur le pied où il étoit, ne pouvoit être regardé que comme l'abus des Commandes. Il étoit bien difficile de le réduire à ses justes bornes; & c'est ce que toute l'autorité des Souverains, les représentations des Evêques, & la sévérité des Gouverneurs & des Magistrats, n'ont jamais pu faire.

Arrivée d'un Visiteur roial au Tucuman.

Décret à ce sujet.

Le Visiteur, après avoir déclaré les intentions de Sa Majesté, & entendu en particulier plusieurs Personnes des mieux instruites de cette affaire, convoqua une Assemblée, où tout fut examiné & discuté fort à loisir. On dressa ensuite, d'un consentement unanime, un Décret, qui fut conçu en ces termes : » Nous soussignés, & spécialement assemblés, vû les » Ordonnances du Roi, notre Seigneur, que Dieu conserve, & tout bien examiné par le Seigneur D. Gonzalez, de » Abrego, ci-devant Gouverneur du Tucuman, au sujet du » service personnel, nous déclarons que ce service, de la » maniere dont il se pratique dans cette Province, est illicite pour les raisons publiquement alléguées par chacun de » nous; en foi de quoi nous avons signé, Dom Ferdinand » Treco, Evêque du Tucuman, Dom Alfonse de Ribera, » Gouverneur du Chili, D. François Alfaro, Conseiller & » Visiteur du Roi, D. François Sancedo, Trésorier de l'E- » glise Cathédrale de Santiago (1), Frere Christophe Ayola, » D. Louis Quiñonez, Gouverneur du Tucuman, Frere Pierre Lopez, le Licencié Valere, Antoine Rosillon, & autres » Notables.

Cela fait, le Visiteur se rendit à Cordoue, où le mal, qu'on vouloit corriger, étoit encore plus grand qu'à Santiago; il y fit publier les ordres du Roi, les Edits du Viceroi du Pérou, les Arrêts de l'Audience roïale des Charcas, & le Décret dont nous venons de parler. Il trouva de grands obstacles à leur exécution, & il crut devoir user de quelques mé-

(1) Depuis Evêque au Chili.

nagemens,

nagemens, dans l'eſpérance que par la voie de la douceur il ameneroit plus aiſément les eſprits à une obéiſſance parfaite. On ne dit point juſqu'où il porta la condeſcendance, ni l'effet qu'elle produiſit alors : ce qui eſt certain, c'eſt qu'il reſta peu de tems dans cette Ville, & que le ſervice perſonnel n'y fut pas long-tems réduit à ſes juſtes bornes, ſi même il le fût

Le Viſiteur paſſe à l'Aſſomption. Le Fils d'un Cacique Guaycuru va au-devant de lui.

Il avoit rencontré à Cordoue D. Diegue Marin Negroni, nommé Gouverneur du Paraguay, & le Provincial des Jéſuites, avec leſquels il partit pour ſe rendre à l'Aſſomption. Comme ils en approchoient, ils furent aſſez ſurpris de voir venir à eux un grand Bateau couvert de feuillages & de fleurs, où étoit le Fils de D. Martin, Cacique Guaycuru, envoïé par ſon Pere au-devant du Viſiteur, pour le complimenter de ſa part, & lui demander la permiſſion d'aller lui-même lui rendre ſes devoirs. Le jeune Indien s'acquitta de fort bonne grace de ſa Commiſſion; & tout le monde fut ſi charmé de la maniere dont il parla, que pour lui témoigner une confiance entiere, le Viſiteur, le Gouverneur & le Pere de Torrez, firent le reſte du voïage dans ſon Bateau.

Le Cacique vient le ſaluer à l'Aſſomption

D. Martin arriva preſqu'auſſi-tôt qu'eux à l'Aſſomption, accompagné du Pere Gonzalez, & d'un grand nombre de Guaycurus, & il y fut très bien reçu. Il avoit amené avec lui un autre de ſes Fils, âgé de deux ans, & il pria le Pere de Torrez de le baptiſer. Le Provincial y conſentit : le Viſiteur & le Gouverneur voulurent tenir l'Enfant ſur les Fonts du Baptême, & le Cacique les engagea à appuïer la demande qu'il fit au P. de Torrez, de ne point retirer de ſa Bourgade les deux Miſſionnaires, comme il avoit oui dire qu'il vouloit faire. Le Provincial ne put refuſer à ces Meſſieurs ce qu'ils lui demanderent; mais il avertit le Cacique, que ſi les travaux de ces Peres continuoient d'être auſſi infructueux qu'ils l'avoient été juſques-là, il ne pourroit ſe diſpenſer de les rappeller bientôt. Le P. Gonzalez y reſta néanmoins aſſez peu de tems; mais le Pere Romero le remplaça.

Réglemens faits par le Viſiteur à l'Aſſomption.

Le Viſiteur de ſon côté fit publier à l'Aſſomption, comme il avoit fait à Santiago & à Cordoue, les ordres du Roi, au ſujet du ſervice perſonnel; mais les principaux Habitans, dont pluſieurs tenoient aux premieres Maiſons d'Eſpagne, lui repréſenterent qu'en les privant du ſervice des Indiens, ou en le réduiſant aux termes de l'Ordonnance, on les mettoit

1611-13. dans l'impoſſibilité abſolue de païer au Roi ce que Sa Majeſté exigeoit d'eux. Ils diſoient vrai, mais c'étoit leur faute & celle de leurs Peres, qui, en traitant mieux qu'ils n'avoient fait les Naturels du Païs, auroient pu en tirer de plus grands ſervices encore que ceux qu'ils en tiroient dans l'état d'eſclavage où ils les avoient réduits. Cependant, comme le mal étoit fait, & qu'il n'étoit plus tems d'y remédier, un nombre prodigieux d'Indiens aïant ſuccombé ſous le poids du travail, ou aïant pris la fuite, le Viſiteur crut devoir ſe prêter à un tempérament, qui, ſans mettre au déſeſpoir tant de Perſonnes de qualité, ne donnât aucune atteinte à l'autorité du Souverain. Il accorda donc à ceux qui avoient des Indiens en Commande, la permiſſion d'en tirer, chaque année, le ſervice qu'ils voudroient, pendant un mois, à condition de leur donner des gages pendant le reſte de l'année. Il ajoûta à cela pluſieurs Réglemens en faveur des Indiens ; & non-ſeulement le Roi approuva le ſervice gratuit de ceux qui étoient en Commande, pendant un mois, mais il le permit pendant deux, comme il l'avoit été dans la premiere inſtitution des Commandes. La ſuite fera voir qu'inſenſiblement les choſes revinrent au même point où elles étoient avant ce Réglement.

Indiens réſervés, qui ne peuvent être donnés en Commande.

Le Viſiteur déclara enſuite, au nom de Sa Majeſté, que les Guaranis & les Guaycurus ne pourroient jamais, ſous aucun prétexte, être donnés en Commande, & que les Peres de la Compagnie de Jeſus ſeroient ſeuls chargés de les inſtruire, de les civiliſer, & de les engager à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, dont ils ſeroient Vaſſaux immédiats ; que leurs Miſſionnaires recevroient pour leur entretien les mêmes honoraires que les Curés des Indiens du Pérou, & qu'il ſeroit pris ſur la Caiſſe roïale : mais le P. de Torrez le pria de le réduire au quart, aſſurant que cela ſuffiſoit à des Religieux qui ſavoient borner leurs beſoins. Nous avons vû que depuis long-tems c'eſt ſur le tribut des Néophytes, que ſe tire ce que le Roi accorde aux Curés des Réductions pour leur ſubſiſtance. Le déſintéreſſement du P. de Torrez édifia beaucoup : toutefois à-peine le Viſiteur étoit parti de l'Aſſomption, qu'on y éclata contre les Jéſuites, qu'on y regardoit comme les Auteurs des nouveaux Réglemens.

On porta même les choſes ſi loin, qu'ils furent obligés de ſortir de la Ville & de s'aller enfermer dans leur Métairie. Quelque-tems après, un des plus conſidérables Habitans de

1611-13.

la Capitale alla trouver le Gouverneur avec tous les Indiens qu'il avoit en Commande, & lui protesta avec serment qu'il aimeroit mieux se voir réduit à la mendicité, que de passer les bornes qui venoient d'être prescrites aux Commandataires. Il déclara ensuite à ses Indiens, qu'il ne prétendoit pas les retenir dans l'esclavage, comme il avoit fait jusques-là, & que désormais il ne les regarderoit plus que comme ses Enfans. Cette démarche fit impression sur la plûpart de ceux qui étoient dans le même cas; on se radoucit à l'égard des Jésuites, & on les engagea à rentrer dans leur College; mais il est toujours resté dans cette Ville, surtout depuis que l'abus du service personnel a recommencé, un fond d'indisposition contre ces Religieux, que nous verrons dans la suite plus d'une fois éclater d'une maniere à laquelle on ne se seroit pas attendu, & qu'ils ne s'étoient point attirée.

Les Jésuites sont obligés de sortir de l'Assomption, & y sont bientôt rappellés.

Tandis que ces choses se passoient dans la Province de Paraguay, le Visiteur étoit retourné au Tucuman pour faire rétablir les Jésuites à Santiago. Dom Jean de Mendoze & Luna, Marquis de Montes claros, Viceroi du Pérou, & l'Audience roïale des Charcas, lui avoient écrit sur cela des Lettres très pressantes. Le Magistrat de cette Ville sollicitoit ce rétablissement avec beaucoup de vivacité. Le nouveau Gouverneur de la Province, & son Prédécesseur, que quelques affaires retenoient encore au Tucuman, & qui avoit reçu du Roi de grands reproches de ce qu'il avoit souffert que ces Religieux se fussent retirés, y travailloient avec zele, & l'Evêque déploroit avec larmes la foiblesse qu'il avoit marquée en cette occasion. Ces Peres de leur côté témoignoient une grande indifférence pour leur retour, par la raison qu'ils ne vouloient pas s'engager à rien qui donnât lieu de croire qu'ils condamnoient la conduite qu'ils avoient tenue, & qu'ils étoient bien résolus de ne pas changer au sujet des Indiens. Enfin le P. de Torrez étant venu à Santiago pour prendre quelque arrangement avec le Gouverneur, fut agréablement surpris de voir tous les Ordres de la Ville lui demander de concert qu'il leur rendît ses Religieux.

Ils sont aussi rétablis à Santiago.

Il reçut comme il le devoit de si obligeantes prieres, & le Visiteur assigna les revenus du College, partie sur le Domaine, & partie sur les fonds de la Cathédrale. On établit ensuite un Séminaire pour l'éducation de la Jeunesse, lequel a depuis été transféré à Cordoue, qui est aujourd'hui la Ca-

1611-13. pitale de la Province & le Siége de l'Evêché; & le P. Jean Romero fut chargé du Gouvernement de ces deux Maisons. Il arriva presque dans le même tems, que les Espagnols effraïés par des accidens qu'ils regarderent comme des effets de la colere du Ciel contre ceux qui avoient le plus abusé des Commandes, renoncerent de bonne foi au service personnel. Il y en eut même, qui, pour dédommager les Indiens de l'oppression où ils les avoient tenus, leur firent de grandes largesses; & ces pauvres gens, transportés de joie, élevoient jusqu'au Ciel ceux à qui ils croïoient avoir la principale obligation de l'adoucissement de leurs peines, les invitoient de toutes parts à s'établir parmi eux, & leur promettoient une docilité & une soumission dont ils seroient contens.

Etat des Réductions des Guaranis.

Tout étant ainsi réglé dans le Tucuman, le P. de Torrez tourna toutes ses pensées vers le Guayra, & commença par y envoïer le P. Antoine Ruiz de Montoya, nouvellement arrivé d'Espagne, au secours des Peres Maceta & Cataldino, qui ne pouvoient plus suffire au nombre prodigieux de Guaranis qui venoient se ranger sous leur conduite. Les quatre Réductions que ces Missionnaires avoient déja formées, n'étoient pourtant pas encore bien peuplées de Chrétiens, parceque ces Peres avoient remarqué que la plus grande partie des Prosélytes n'y étoient encore attirés que par l'espérance de n'être plus inquiétés par les Espagnols & par les Portugais du Bresil, & d'être plus en état de se défendre contre leurs anciens Ennemis. D'ailleurs ils apportoient dans ces asyles toute leur férocité, une stupidité peu différente de celle des Brutes, une indocilité que l'amour d'une liberté mal entendue leur faisoit regarder comme une noble fierté; en un mot, tous les vices des Barbares, & un attachement presqu'invincible à toutes leurs superstitions. C'étoit cependant beaucoup de les avoir tirés de la vie errante qu'ils menoient pour la plûpart, & des occasions journalieres de se livrer à tous leurs penchans. Si tous ne profitoient pas, autant qu'il eût été à souhaiter, des Instructions qu'on leur faisoit, ils écoutoient du moins assez volontiers ce qu'on leur disoit. Le mal étoit que plusieurs ne faisoient que semblant de se rendre aux vérités qu'on leur prêchoit, ou qu'elles ne faisoient sur leurs esprits que des impressions passageres, d'où il arrivoit que plusieurs se lassoient bientôt d'une vie aussi reglée que celle qu'on leur faisoit mener, & retournoient dans leurs Bois & dans leurs Montagnes lorsqu'on s'y attendoit le moins.

1611-13.

Pour arrêter ces désertions, il falloit souvent essuïer les écarts de gens qui n'écoutoient plus la raison, & prenoient ombrage de tout, que le moindre accident mettoit en fureur, à qui le plus leger soupçon faisoit regarder leurs Missionnaires comme leurs plus dangereux Ennemis, soutenir tous les efforts de l'Enfer, qui par ses Supôts mettoit tout en usage pour traverser l'œuvre de Dieu, pourvoir en même tems à la sûreté des Réductions & à la subsistance de ceux qu'on y avoit réunis, & se voir tous les jours à la veille d'être insultés au dedans par ceux mêmes qu'on travailloit à mettre à l'abri des insultes du dehors. Enfin, la constance de ces Hommes Apostoliques vint à bout de vaincre tous les obstacles. Un très grand nombre de ceux qui s'étoient montré les plus rebelles aux impressions de la Grace, demanderent le Baptême, qu'on ne leur accorda qu'après les avoir bien éprouvés; & d'autres vinrent en si grand nombre demander à être instruits, qu'il fallut songer à faire de nouvelles Colonies.

Courses des Missionnaires & des Néophytes, pour gagner des Ames à Jesus-Christ.

Souvent aussi on les alloit chercher dans leurs retraites les plus inaccessibles. Un Missionnaire se mettoit en campagne, accompagné d'une troupe des plus anciens & des plus fervens Néophytes, assez mal armés, & avec très peu de provisions; comptant moins sur leurs fleches que sur la Providence, quoique la plûpart du tems ils ne dussent s'attendre à trouver que des Fruits sauvages & des Racines ameres, & presque jamais d'eau, qui fût potable. Après avoir marché tout un jour sous un Soleil brûlant, à-peine pouvoient-ils gagner un endroit sûr pour y reposer la nuit, encore leur repos étoit-il bien troublé par une multitude infinie de Moucherons, qui leur mettoient tout le visage en feu; & lorsqu'épuisés par la faim, par la soif, par la chaleur & par les insomnies, ils tomboient malades, ils se trouvoient sans aucun secours, & étoient contrains de retourner sur leurs pas, ou de continuer leur route, n'y aïant pas de sûreté à rester où ils étoient.

Aux grandes chaleurs succedent, ainsi que je l'ai déja remarqué, des pluies si abondantes, que les Rivieres débordées inondent toutes les Campagnes. Si ces inondations étoient reglées, on pourroit s'en garantir; mais elles surviennent quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins, & elles sont quelquefois si subites, qu'on se trouve tout-d'un-coup dans l'eau jusqu'à la ceinture, & quelques momens après jusqu'aux épaules. Ce que nous avons vû qui étoit arrivé au Pere de Or-

1611-13. tega, prouve qu'on en auroit bientôt quinze pieds au-dessus de la tête, si on ne trouvoit pas des Arbres sur lesquels on pût monter. Aussi est-il rare que ces accidens ne coûtent pas la vie à quelqu'un. La moindre incommodité qu'on souffre dans ces courses est de ne trouver presque jamais un terrein assez élevé, pour y pouvoir passer la nuit couché dans la boue.

Dans les saisons même où il n'y a rien de semblable à craindre, il est fort ordinaire de ne pouvoir avancer, qu'en s'ouvrant un passage au travers des Bois, & sans avoir toujours la hâche à la main. L'ouvrage n'avance qu'autant que les Missionnaires donnent l'exemple, & dans les commencemens il est arrivé à plus d'un de ces Peres de se voir abandonnés de tous leurs Indiens au milieu d'une Forêt, & d'être obligés, pour ne pas rester seuls à la merci des Bêtes féroces, contre lesquelles ils n'avoient pas de quoi se défendre, ou des Barbares, dont il ne pouvoient esperer de quartier, de rebrousser aussi chemin. Mais tout cela étoit compté pour peu de chose au prix des contradictions, que ces Religieux avoient à essuïer de la part de ceux, qui de leur côté cherchoient partout des Indiens pour en faire des Esclaves; & dans le tems dont nous parlons, il s'en fallut peu que des Espagnols ne rendissent inutile tout ce qu'on avoit déja fait pour la réunion & la conversion des Guaranis.

Manége de quelques Espagnols pour faire sortir les Jésuites du Guayra.

Des Habitans de Villarica s'aviserent de faire courir un bruit, qui se répandit sourdement jusqu'à l'Assomption, que les Missionnaires ne recueilloient aucun fruit de leurs pénibles travaux; & tant de personnes en furent persuadées, que ces Peres furent surpris d'apprendre que leurs Supérieurs songeoient sérieusement à les rappeller. Quelques discours qu'ils entendirent eux-mêmes, leur firent soupçonner d'où cela pouvoit venir; & le Pere de Montoya fut chargé d'aller désabuser le Provincial. Il partit avec six Indiens, & il avoit à-peine fait la moitié du chemin, que ses Néophytes étant demeurés assez loin derriere lui, parcequ'ils ne pouvoient presque plus marcher, il fut contraint de s'arrêter au pied d'un Arbre à l'entrée de la nuit : il n'avoit rien pris de tout le jour, & il ne lui fut pas possible de fermer l'œil, parcequ'une pluie d'orage étant survenue, il eut bientôt de l'eau au-dessus des genoux. Le lendemain à la pointe du jour il voulut continuer son chemin; mais une de ses jambes

s'étant retirée au premier pas qu'il eſſaïa de faire, il reſſentit des douleurs ſi aigües, qu'il fut obligé de ſe coucher par terre tout de ſon long ſur un endroit un peu élevé.

Le Pere de Montoya guéri miraculeuſement.

Ses douleurs s'étant un peu appaiſées, il ſe traîna, quoiqu'avec bien de la peine, juſqu'au Port de Maracayu, où il rencontra un Eſpagnol, qui y achetoit de l'herbe du Paraguay: il le pria de lui prêter un Canot pour ſe rendre à l'Aſſomption, & il ne put l'obtenir. Il ſe remit en marche, & pendant tout un jour il ne put faire qu'une demi-lieue. Le ſoir ſa jambe ſe trouva extraordinairement enflée, & ſes douleurs ſe trouverent plus vives qu'elles n'avoient encore été. Alors tous les ſecours humains lui manquant, il s'adreſſa au Ciel, & pria le Saint Fondateur de ſa Compagnie de le ſecourir, en lui repréſentant qu'il n'avoit entrepris ce voïage que par obéiſſance. A l'inſtant même il ne reſſentit plus aucune douleur, & s'étant endormi appuïé contre un Arbre, il crut voir pendant ſon ſommeil ſon bienheureux Pere, qui lui touchoit la jambe malade, & lui diſoit d'avoir bon courage. A ſon réveil il apperçut ſes Indiens, qui croïant que la laſſitude ſeule l'empêchoit d'aller plus loin, préparoient une eſpece de brancard pour le porter. Mais aïant regardé ſa jambe, il la trouva déſenflée & dans ſon état naturel; il fit quelques pas pour s'eſſaïer, & ne reſſentit aucune douleur, ni même aucune foibleſſe.

Mort d'un jeune Miſſionnaire, Parent de S. François Xavier.

Il continua donc à marcher, & arriva ſans aucun accident à l'Aſſomption. Sa préſence diſſipa d'abord tous les faux bruits qu'on avoit fait courir, & il déclara que ſi on ne lui donnoit pas un prompt ſecours, on laiſſeroit périr une Moiſſon abondante qui approchoit de ſa maturité. Le Provincial lui répondit qu'il avoit fait partir depuis peu le Pere Martin Uſtaçum pour le Guayra, & qu'il lui étoit impoſſible de lui donner un ſeul Homme de plus. Il partit donc ſeul, n'aïant tiré de ſon voïage que le mérite d'y avoir beaucoup ſouffert, & la ſatisfaction d'avoir déſabuſé ceux qui s'étoient laiſſé perſuader qu'on travailloit fort inutilement à la converſion des Guaranis. Pour comble d'affliction, il eut la douleur en arrivant dans ſon Egliſe, d'y voir périr de pure défaillance le nouvel Ouvrier qu'on lui avoit envoïé. Le Pere Uſtaçum étoit Parent de Saint François Xávier, & n'avoit pas encore vingt-ſix ans accomplis.

J'ai dit que le Pere Lorençana avoit fondé une Réduction

1611-13. de Guaranis, ſous le titre de Saint Ignace, aſſez près du Parana, & que cet Etabliſſement avoit eſſuïé de grandes contradictions de la part des Infideles. Quelque tems après, le Pere Gonzalez, qui étoit venu au ſecours du Pere Lorençana, fut d'avis qu'on changeât cette Bourgade de place ; & en viſitant le Païs, pour lui chercher une ſituation plus avantageuſe, il s'avança juſqu'à la petite Riviere de *Xejuy*, laquelle ſe décharge dans le Parana, environ par le vingt-quatrieme dégré de Latitude auſtrale. Comme il avoit été obligé de traverſer un Païs aſſez peuplé d'Indiens errans, ces Barbares s'étonnerent fort de ſa hardieſſe à s'engager ſi avant ſans eſcorte, d'autant plus qu'aucun Eſpagnol n'avoit encore pénétré juſques-là, & quelques-uns lui en témoignerent leur ſurpriſe. Il leur répondit, qu'il n'ignoroit point combien ils s'étoient rendus formidables à tous leurs Voiſins, & même aux Eſpagnols : » Mais le tems, ajoûta-t-il, eſt venu de vous » ſoumettre à l'aimable joug du vrai Dieu, qui eſt celui des » Chrétiens. Cette Croix, que vous voïez que je porte, plus » puiſſante que les armes des Eſpagnols, eſt ma défenſe, & » me ſuffit pour vous ſoumettre à ſon Empire. Plein de con» fiance en ſa vertu, je viens vous exhorter à reconnoître ce » Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre. Écoutez-moi, j'ai à » vous intimer les ordres de celui, qui ſans effuſion de ſang » a ſubjugué les Nations les plus redoutables : je ſuis ſon » Envoïé, & je n'ai que des paroles de paix à vous porter » de ſa part.

Entrepriſe hardie du Pere Gonzalez.

Les Barbares l'écouterent & l'admirerent ; & il n'eut aucune peine à obtenir d'eux qu'ils lui ſerviſſent de Guides pour continuer ſon chemin. Il parcourut ainſi plus de cent lieues, prêchant partout Jeſus-Chriſt crucifié pour le ſalut des Hommes : mais il comprit bientôt qu'il falloit du tems à la ſemence de la parole, qu'il avoit jettée dans cette terre, pour y germer, & il retourna à Saint-Ignace, où, quoiqu'il fût reſté ſeul, le Pere Lorençana aïant été rappellé à l'Aſſomption pour y reprendre le Gouvernement de ſon Collége, il accrut ſi fort en aſſez peu de tems le nombre des Habitans de cette Réduction, qu'il ſe détermina enfin à la laiſſer dans le lieu où il l'avoit trouvée.

1613-14. Cependant les Jéſuites ſe trouvoient alors au Paraguay dans une ſituation qui devoit bien leur faire comprendre que pluſieurs perſonnes ne les voïoient pas de bon œil, & ils païoient bien

Calomnies publiées contre les Jéſuites.

bien cher la protection que le Roi Catholique donnoit à toutes leurs entreprises. Le Pere François del Vallé fut accusé en Justice d'avoir révélé le secret de la Confession, & abusé d'une Femme. Il étoit même sur le point de succomber sous une accusation si atroce, lorsque le Délateur, forcé par les remors de sa conscience, se rétracta juridiquement. Le Gouverneur de la Province vouloit qu'il fût puni suivant la rigueur des Loix, mais l'Accusé interceda si vivement pour lui, qu'il obtint sa grace. Dans le même tems, le P. Diegue Holguin, qui pendant l'absence du Pere Lorençana, gouvernoit le Collége de l'Assomption, avoit été chargé par le Commissaire du Saint-Office de suppléer pour lui dans l'exercice de cette Charge; & son exactitude à s'acquitter de son devoir avoit déplu à quelques personnes. On cria si haut, & le Commissaire se laissa tellement prévenir contre lui à son retour, que sans vouloir l'entendre, il lui ordonna d'aller rendre compte de sa conduite au Tribunal suprême de l'Inquisition de Lima. Il partit sur le champ; mais il n'avoit guere fait que la moitié du chemin, qu'il reçut une Lettre du grand Inquisiteur, qui lui mandoit que son innocence avoit été pleinement éclaircie, & qu'il ne prît pas la peine d'aller plus loin. Par la même voie le Commissaire fut destitué de sa Charge, pour avoir donné trop de créance à des rapports qui devoient lui être suspects, & elle fut donnée au Pere Holguin. 1613-14.

Enfin un Ecclésiastique, qui avoit encore porté les choses plus loin contre ces Religieux, en fut aussi plus sévérement puni. Le Pere Cataldino aïant été obligé de faire un voïage à l'Assomption, pour des affaires qui paroissoient devoir l'y retenir assez long-tems, & n'aïant laissé dans le Guayra que les Peres Maceta & de Montoya, quelques Habitans de Villarica se flatterent que s'ils pouvoient encore écarter un de ces deux Missionnaires, l'autre succomberoit bientôt sous le poids du travail, & qu'il leur seroit alors très aisé de se rendre les Maîtres des Néophytes destitués de Pasteurs. Leur espérance s'accrut bientôt, par l'arrivée d'un Chanoine de l'Assomption, qui, pendant la vacance du Siége Episcopal, avoit été établi Vicaire général, & Substitut du Commissaire du Saint-Office. Cet Ecclésiastique n'aimoit point les Jésuites, & après avoir conféré avec quelques Habitans de la Ville, qui étoient

Conduite violente d'un Ecclésiastique, & ses suites.

1613-14. les plus animés contre ces Religieux, il publia qu'il étoit venu pour en délivrer le Guayra.

Il ne voulut pourtant pas user d'abord de toute l'autorité qu'il prétendoit avoir pour cela ; il jugea à propos de commencer par travailler à indisposer les nouveaux Chrétiens contre leurs Missionnaires, & il en ébranla un assez grand nombre à force de calomnies. Il ordonna ensuite au Pere de Montoya de se rendre à l'Assomption, pour y déclarer ce qu'il avoit fait de plusieurs Lettres, que des Inquisiteurs lui avoient adressées pour des Particuliers. Il les avoit toutes remises à ceux à qui il devoit les rendre, il n'avoit pas cru devoir en demander des récépissés, & plusieurs soutinrent qu'ils ne les avoient pas reçues. Il fut donc obligé de partir ; & le Pere Maceta, chargé seul de toutes les Eglises, se consoloit avec un petit nombre de Néophytes, qui ne s'étoient pas laissés séduire. Mais on trouva encore moïen de lui en débaucher une partie, & surtout un Cacique nommé *Maracona*, qui jusques-là avoit pris dans toutes les occasions la défense des Missionnaires.

Il ne perdit pourtant point courage : il assembla dans l'Eglise tous ceux qui gardoient encore avec lui quelques mesures, monta en Chaire, & ne leur dit que ces mots : » Mes » Enfans, que j'ai engendrés à Jesus-Christ, je vois tout ce » qui se machine contre vous, plutôt que contre moi, & » contre mes Freres ; mais soïez assurés que les Auteurs de » cette intrigue mourront dans peu de jours «. Dès le lendemain Moracona & deux autres Caciques tomberent malades, & moururent au bout de quatre jours, après s'être reconciliés avec Dieu, & demandé pardon au Missionnaire. Le Grand Vicaire étant retourné peu de tems après à l'Assomption, fut mordu par une Vipere & en mourut. Le Pere de Montoya fut renvoïé à sa Mission pleinement justifié par un bon Acte ; & le Pere Cataldino l'y suivit de près. Peu-à-peu le Troupeau se réunit autour des Pasteurs, & cette Chrétienté tira un nouvel éclat de l'orage qu'on avoit excité pour l'ensévelir sous ses ruines.

1614. Evénement singulier.

Rien ne contribua peut-être d'avantage à ce renouvellement de ferveur que tant de marques de la Justice divine y avoient commencé, qu'un événement assez singulier, dont le Pere de Montoya fut témoin dans la Bourgade de Lorette, &

qu'il n'a peut-être jugé miraculeux, qu'à cause de l'effet qu'il produisit. Voici comme il le rapporte lui-même (1). » Un Indien de bon esprit & de bonnes mœurs, tomba dangereusement malade, & m'appella pour le confesser & lui administrer les derniers Sacremens ; ce que je fis. Comme il n'y avoit plus lieu d'esperer qu'il guérît, & qu'une affaire pressante m'appelloit ailleurs, je le quittai après avoir ordonné toutes choses pour sa sépulture ; en effet, peu de tems après il expira, du moins tous ceux qui étoient autour de lui n'en douterent point, & à mon retour j'apperçus celui à qui j'avois recommandé de ne le point quitter, qui se disposoit à l'enterrer. 1614.

» Vers le midi on me vint dire que le Mort étoit ressuscité, & demandoit à me parler ; j'y courus & le trouvai avec un visage fort guai au milieu d'une foule d'Indiens. Je lui demandai ce qui lui étoit arrivé depuis que je ne l'avois vû ; & il me répondit que le moment d'après que je l'avois quitté, son Ame s'étoit séparée de son corps, & que s'imaginant être dans un endroit, qu'il me montra près de son Hamach, il apperçut un Démon, qui lui dit, *tu es à moi* ; qu'il lui répondit que cela ne pouvoit pas être, puisqu'il s'étoit confessé de son mieux, & qu'il avoit reçu le saint Viatique ; que le Démon lui avoit soutenu que sa Confession n'avoit pas été bonne, parcequ'il ne s'étoit pas accusé de s'être enivré deux fois, à quoi il répliqua que c'étoit un pur oubli, & qu'il esperoit que Dieu ne le lui imputeroit pas ; que le Démon persistant à dire que sa Confession avoit été sacrilége, Saint Pierre parut accompagné de deux Anges, & mit en fuite le malin Esprit.

» Je lui demandai à quoi il avoit reconnu que c'étoit le Prince des Apôtres, qui étoit venu à son secours, & il me répondit qu'il n'en avoit point douté ; & quoiqu'il n'en eût jamais vû aucune Image, il me le dépeignit comme on le représente ordinairement. Ce Saint, continua-t-il, me couvrit de son Manteau, & je me sentis aussitôt transporté dans les airs. J'apperçus d'abord des Campagnes charmantes, un peu plus loin une grande Ville toute ronde, d'où sortoit une lumiere fort éclatante. Alors le Saint Apôtre & les Anges s'arrêterent ; & le premier me dit, en me quittant : c'est ici la Cité de Dieu, nous y habitons avec

(1) Conquista espiritual, page 22.

1614. » lui ; mais le moment d'y entrer n'eſt pas encore venu pour » toi. Il convient que ton ame ſe réuniſſe à ton corps, & » dans trois jours tu iras à l'Egliſe. Tout diſparut à l'inſtant, » & je me trouvai plein de vie, comme vous me voïez.

» Je compris par les dernieres paroles de Saint Pierre, que » cet Homme devoit mourir au bout de trois jours, & je lui » demandai ce qu'il en penſoit lui-même : Je penſe, dit-il, » que Dimanche prochain, on portera mon corps à l'Egliſe, » & je tiens pour certain que je ne ſuis revenu en vie, que » que pour exhorter mes Parens & tous les Chrétiens à ſe » rendre attentifs à vos Inſtructions. Je lui lui fis apporter » à manger, & il mangea avec appétit. Ce jour-là & le » lendemain toute la Bourgade le vint voir, & il ne ceſſa » d'exhorter tout le Monde à bien vivre. Quelques Infi- » deles ſe trouverent mêlés avec les Chrétiens qui le viſi- » terent, & il leur dit de très belles choſes pour les enga- » ger à embraſſer notre Religion. Il témoignoit un grand » deſir d'être au plutôt Habitant de la celeſte Cité, & il di- » ſoit que les termes lui manquoient pour exprimer tout ce » qu'il avoit vû. Le Dimanche de grand matin il fit un aveu » public des deux péchés dont le Démon lui avoit rappellé » le ſouvenir, ſe confeſſa encore généralement, & quelques » momens après il expira.

Le caractere de l'Homme Apoſtolique, dont je viens d'abreger le récit ; la réputation qu'il s'étoit faite en Eſpagne d'être un des plus ſavans Hommes de ſon tems ; les actions héroïques, que nous lui verrons faire dans la ſuite ; la haute idée qu'il a laiſſée dans l'Amérique de ſa ſainteté ; & la part qu'il a eue à l'Etabliſſement de la République Chrétienne, dont j'ai donné la Deſcription, ne permettent pas de révoquer en doute ce qu'il a publié dans un Ouvrage imprimé ſous ſes yeux. D'ailleurs, ce qu'il a exécuté avec des travaux immenſes, & un courage qu'aucun obſtacle n'a jamais pu ébranler, pouvoit bien aſſurément engager le Ciel à y cooperer par des merveilles ſenſibles. A quoi on peut ajoûter que ce ſeroit peut-être faire trop d'honneur à la ſageſſe de ceux, dont Dieu a bien voulu ſe ſervir pour former, dans le centre de la Barbarie, une Egliſe ſi merveilleuſe, que de croire que le Ciel ne l'a point quelquefois ſecondée par des traits ſenſibles de ſa toute-puiſſance ; & quiconque examinera les choſes ſans prévention, conviendra que toute la prudence

humaine n'a pu, ſans le ſecours des Miracles, porter un ſi bel Etabliſſement à une ſi grande perfection. Auſſi s'en eſt-il fait plus d'un, & aſſez pour faire comprendre à ceux qui n'étoient que les inſtrumens du ſouverain Maître des cœurs, qu'en vain ils auroient travaillé à ce bel Edifice, s'il n'en avoit été le principal Ouvrier, & que tout ce qu'ils peuvent apporter de ſoins & de vigilance pour le conſerver dans l'état où nous le voïons, ſeroit inutile, s'il ne veilloit lui-même à ſa conſervation. 1614.

1615. Une nombreuſe Chrétienté abandonnée, & pourquoi.

Ils l'ont même expérimenté plus d'une fois dans des entrepriſes auſſi-bien concertées, & pouſſées avec autant de courage, que celles qui ont eu le plus grand ſuccès. En 1613, le Viſiteur roïal, dont j'ai parlé, les avoit engagés à ſe charger de trois Bourgades Indiennes de trois Nations différentes, mais aſſez proches les unes des autres, & ſituées au Nord de l'Aſſomption ſur la petite Riviere de *Guarambora*, qui vient de l'Orient ſe décharger dans le Paraguay par les vingt-trois dégrés, environ trente minutes de latitude Sud. Une de ces Bourgades étoit compoſée de neuf cents quatre-vingt-dix Familles, & on y avoit déja baptiſé un certain nombre de perſonnes: les deux autres n'avoient chacune que trois cents Familles. Tous ces Indiens avoient été donnés en Commande, & les Jéſuites firent connoître au Viſiteur leur répugnance à entreprendre de faire goûter la douceur du joug de l'Evangile à des Peuples qu'on avoit commencé par dépouiller de leur liberté. Il leur promit que leur eſclavage finiroit bientôt; & ſur cette aſſurance ils conſentirent à ce qu'il ſouhaitoit d'eux. Ces Indiens de leur côté les voïant venir pour prendre ſoin de leur conduite, ſe flatterent apparemment de recouvrer inceſſamment leur liberté, & tous demanderent le Baptême: mais le Viſiteur, quoiqu'appuïé de l'Archevêque de la Plata, n'aïant pu venir à bout d'acquiter ſa promeſſe, les Miſſionnaires ne furent pas long-tems à s'appercevoir que la ferveur de leurs Proſélytes s'affoibliſſoit à meſure qu'ils perdoient l'eſpérance d'être déchargés du ſervice perſonnel, & au bout de deux ans leur Provincial fut obligé de les rappeller.

Cette même année le Pere de Torrez eut pour Succeſſeur dans le Gouvernement de ſa Province le Pere Pierre de Oñaté. Il l'avoit fondée ſept ans auparavant avec ſept Religieux, & il en laiſſoit cent dix-neuf à ſon Succeſſeur, auquel

1615. tout sembloit promettre les plus grands succès dans toutes ses entreprises pour la gloire de Dieu, s'il n'avoit dépendu que de la protection de ceux de qui il devoit uniquement dépendre, le Souverain Pontife, le Roi Catholique, les Evêques & les Gouverneurs concourant à protéger les Missionnaires dans toutes leurs fonctions Apostoliques. Mais cela même leur attiroit bien des chagrins de la part de plusieurs Particuliers. Nous venons de voir, par les calomnies dont on cherchoit à noircir leur réputation, ce qui les obligeoit à être infiniment sur leurs gardes pour ne donner aucune prise sur eux, & de mesurer toutes leurs démarches, avec la plus grande circonspection.

Plaintes de quelques Missionnaires contre le Pere de Torrez; sagesse de son Successeur.

Quelques-uns la porterent trop loin, & craignant beaucoup plus pour l'avenir, que pour le présent, jugerent que le Pere de Torrez n'avoit pas toujours pris assez de mesures pour empêcher qu'on ne donnât prise aux personnes mal intentionnées sur la conduite de quelques Particuliers. Ils trouvoient surtout fort mauvais que dans la disette où il s'étoit fort souvent trouvé de Sujets, il eût quelquefois passé par-dessus les regles de la Compagnie, pour emploïer dans les Missions des Religieux, qui n'avoient point encore subi toutes les épreuves qui sont prescrites par l'Institut pour se disposer au Ministere Apostolique; d'où il étoit arrivé, disoient-ils, que quelques-uns s'étoient un peu relâchés de leur premiere ferveur, & qu'on avoit même été obligé d'en congédier un ou deux, dont on craignoit que l'exemple n'entraînât les autres. Tout bien consideré néanmoins le Pere de Oñaté ne trouva rien de répréhensible dans la conduite de son Prédécesseur sur ce point, & répondit à ce premier sujet de plainte, que le Pere de Torrez n'avoit rien fait en cela, que ce que leur saint Fondateur avoit quelquefois été obligé de faire dans des conjonctures assez semblables à celles où il s'étoit trouvé, & que l'événement n'étoit pas toujours une regle sûre pour bien juger de la conduite d'un Supérieur.

Il eut un peu plus de peine à faire entendre raison à d'autres, qui ne faisant pas assez de réflexion qu'il y a des graces d'Etat pour toutes les situations où l'on se trouve, quand on y est engagé par l'obéissance, ou par une de ces nécessités qui forcent les Loix, renouvelloient d'ancienne plaintes, qu'on avoit déja faites au Pere de Torrez lui-même, sur ce que des Missionnaires étoient souvent seuls dans de longues courses,

& dans des Bourgades éloignées ; ajoûtant que la moindre foiblesse dans un Jésuite est presque toujours un crime aux yeux du Public, surtout au Paraguay, où l'on saisissoit avec plaisir la moindre occasion pour les décréditer : d'où ils concluoient qu'il ne falloit jamais permettre à aucun Missionnaire de rester long-tems seul, quoi qu'il en pût arriver. 1615.

Le Provincial leur répondit que leurs raisons prouvoient trop, & par conséquent ne prouvoient rien ; que tout ce qu'on pouvoit raisonnablement faire pour prévenir les inconvéniens dont la crainte les allarmoit, étoit de ne laisser seuls dans les Missions les plus éloignées, & de n'emploïer dans les longues courses, que des Hommes d'une vertu éprouvée ; & du moment que quelqu'un commenceroit à s'émanciper tant soit peu, de le rappeller, & de lui donner le moïen de reprendre des forces pour retourner avec une nouvelle ferveur aux fonctions de son Ministere ; que c'étoit porter la défiance trop loin à l'égard de Religieux, qui avoient fait le généreux sacrifice des commodités qu'ils pouvoient se procurer dans leur Patrie, pour s'exposer à tant de fatigues & de dangers, que d'exiger que leurs Supérieurs ne les perdissent jamais de vûe ; qu'avec des précautions si outrées on manqueroit bien des occasions de gagner des Ames à Jesus-Christ ; que si par malheur quelqu'un s'oublioit de son devoir, il falloit s'élever au-dessus de la crainte que le Public ne fût assez injuste pour en rendre tout le Corps de la Compagnie responsable, & que pour sauver son honneur il suffisoit de retrancher un membre galeux, si on ne pouvoit le guérir ; que les Jésuites du Pérou, dont on citoit l'exemple, n'avoient pas refusé d'accepter les Cures Indiennes pour la raison qu'on disoit, mais parceque ce Roïaume ne manquoit pas d'Ecclésiastiques, ni d'autres Religieux, à qui les Evêques pouvoient les confier ; qu'on auroit tort de se flatter, de quelque réserve qu'on usât, de n'être jamais en butte aux mauvaises langues dans le Paraguay ; que Saint Paul n'en avoit pas été à l'abri ; que la calomnie avoit toujours été le partage de ceux qui travaillent à la conquête des Ames, & que le Monde n'auroit jamais été converti, si les Apôtres, & ceux qui leur ont succedé, avoient écouté de pareilles craintes, contre lesquelles le Sauveur du Monde les avoit suffisamment rassurés, en leur disant qu'ils seroient calomniés, comme il l'avoit été lui-même ; qu'on ne soutenoit

1615. un reste de Catholicité dans les Etats Protestans de l'Europe, qu'en s'exposant à des dangers plus grands encore que ceux que l'on court parmi les Sauvages de l'Amérique ; que l'Apôtre des Indes avoit entrepris de convertir tout l'Orient, avec un petit nombre de Religieux, qu'il étoit souvent obligé d'envoïer dans des Régions fort éloignées les unes des autres ; en un mot, que telle étoit la disposition présente des Provinces du Paraguay, qu'il falloit renoncer à ce qu'on y avoit commencé, ou ne rien changer à la conduite qu'on y avoit tenue jusqu'alors ; que cette disposition étoit bien connue de ceux qui avoient en main l'autorité nécessaire pour en faire prendre une autre ; qu'ils n'y trouvoient cependant rien à redire, & qu'on devoit s'en rapporter à leur prudence. On devoit aussi sans doute s'en rapporter à celle du Pere de Oñaté, lequel après avoir professé la Théologie dans l'Université de Lima, avec beaucoup de réputation, avoit travaillé plusieurs années dans les plus pénibles Missions du Pérou, avec un grand succès. Aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à calmer les fraïeurs de ceux qui s'en étoient laissés un peu trop vivement saisir.

Hostilités des Guaranis.

Il chargea ensuite le Pere de Torrez du gouvernement du Collége & du Noviciat de Cordoue, qui ne faisoient encore qu'une même Maison, & fit plusieurs autres arrangemens, qui furent fort approuvés ; puis il parut tourner sa principale attention sur les Guaranis, dont plusieurs étoient encore furieux contre les Espagnols. La plus grande partie de ceux qui habitoient des deux côtés du Parana, continuoient surtout à les inquiéter sans cesse ; ils menaçoient même alors de ruiner la Ville de Saint-Jean de Corrientès, bâtie depuis quelques années au-dessous du confluent du Paraguay & du Parana, & leurs Partis traversant en cet endroit cette derniere Riviere, en rendoient la navigation presqu'impraticable. Les plus échauffés étoient ceux qu'on avoit trop légérement baptisés dans les premiers tems, & ils en vouloient surtout à la Réduction de Saint-Ignace, gouvernée alors par le Pere Gonzalez.

Nouvelles courses Apostoliques du P. Gonzalez.

Ce Missionnaire vint pourtant à bout d'en apprivoiser quelques-uns, dont il se servit ensuite pour mieux reconnoître le Païs, où il ne se proposoit rien moins que de former une nombreuse Chrétienté. Après en avoir parcouru une bonne partie, il s'arrêta près d'un Marais, qui portoit le nom de Sainte-

Sainte-Anne (1), & qui ſe décharge dans le Parana. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, qu'il gagna tellement par l'affection qu'il leur témoigna, & par l'eſtime qu'ils conçurent de ſon courage, qu'ils le prierent inſtamment de les réunir dans une Réduction : mais comme il eut appris que des Religieux de Saint François avoient fait quelques Miſſions dans ces quartiers-là, il ne voulut s'engager à rien ſans avoir leur conſentement, & il ſe transporta à Corrientès pour en conférer avec eux. Cette déférence les charma, & ils convinrent que ſi dans ſix mois il ne paroiſſoit aucun Religieux de leur Ordre à Sainte-Anne, les Jéſuites pourroient y faire ce qu'ils voudroient. 1615.

De Corrientès, le Miſſionnaire retourna à Saint-Ignace, & après y avoir fait quelque ſéjour, il en partit pour remonter le Parana, & choiſir une ſituation commode pour y fonder une Réduction. Il rencontra ſur ſa route des Indiens, qui lui parurent aſſez diſpoſés à le ſuivre, pourvû qu'il leur donnât un Religieux de ſa Compagnie, pour demeurer avec eux. Il le leur promit, & continua de côtoïer le Parana. Quarante lieues plus haut il en rencontra d'autres armés de fleches & de Macanas, & peints par tout le corps. Leur Chef, qui ſe faiſoit paſſer pour un Dieu, lui demanda comment il avoit eu la hardieſſe de ſe montrer dans un Païs, où les Eſpagnols avoient fait bien d'inutiles efforts pour pénétrer ? » Apprens, ajoûta-t-il, qu'aucun Européen n'a » encore mis le pied ſur ce rivage, qu'il ne l'ait teint de ſon » ſang. Si tu prétens nous annoncer un nouveau Dieu, » tu t'en prens à moi, qu'on doit ſeul adorer ici.

Ce Diſcours fut ſuivi des applaudiſſemens de ceux qui accompagnoient le Cacique ; mais le Miſſionnaire n'en parut nullement étonné. » Ne crois point, dit-il à ce Barbare, m'effraïer par tes menaces : je ſuis l'Envoïé du ſeul » vrai Dieu, à qui tous les Mortels doivent leurs hommages ; ce Dieu a pris un Corps paſſible, & il eſt mort pour » ſauver tous les Hommes ; il s'eſt enſuite reſſuſcité lui-même, » & il regne dans le Ciel. Ses Miniſtres ſont perſuadés que » le plus grand bonheur, qui puiſſe leur arriver, eſt de répandre leur ſang pour lui. Si j'étois venu ici pour vous » faire du mal, vous me verriez bien armé & bien accom-

(1) Les Indiens le nommoient *Appupen*.

1615. » pagné ; mais je n'ai d'autre dessein, que de vous apprendre à vivre en Hommes, & de vous engager sous les Loix d'un Dieu, qui vous fera jouir d'un bonheur sans fin, si vous lui rendez l'obéissance que vous lui devez, comme ses Créatures.

Cette fermeté étonna les Indiens ; ils entrerent en conversation avec le saint Homme, qui les charma par sa douceur : quelques-uns même se donnerent à lui, & personne ne s'opposa à son passage. Enfin, après avoir côtoïé le Parana environ cinquante lieues, sans compter quelques excursions dans l'intérieur du Païs, il retourna sur ses pas, s'arrêta en un lieu nommé *Itapua*, où quatre Caciques s'étoient réunis avec tous leurs Vassaux. Il en fut assez mal reçu d'abord ; mais peu-à-peu il s'insinua si bien dans leurs esprits, qu'ils s'abandonnerent à sa conduite. Il leur fit entendre qu'il avoit besoin de secours pour les instruire tous, qu'il en alloit chercher à l'Assomption, & il partit sur le champ pour cette Capitale.

Des Infideles battus par des Prosélytes.

A-peine les avoit-il quittés, qu'ils furent attaqués par leurs Voisins, irrités de ce qu'ils l'avoient si bien accueilli. La partie n'étoit pas égale ; mais la justice de la cause suppléa au défaut du nombre. Les Prosélytes invoquerent le Dieu que le Pere Gonzalez leur avoit fait connoître, & remporterent une victoire complette, dont ils lui attribuerent toute la gloire, ce qui les affermit dans leurs bons sentimens. Le Pere Gonzalez de son côté arrivant à l'Assomption, remplit toute cette Ville d'admiration & de joie. On ne pouvoit comprendre qu'un Homme seul, sans autres armes que son Crucifix, eût forcé des barrieres, qu'on avoit crues impénétrables, & on ne douta point qu'après de si heureux commencemens, tout le cours du Parana ne fût bientôt ouvert aux Espagnols. Le Gouverneur du Paraguay, Dom Diegue Marin Negroni, venoit de mourir ; & Dom François Gonzalez de Santa-Cruz commandoit à l'Assomption en qualité de Lieutenant de Roi. Rien n'étoit plus flatteur pour lui, que de voir son Commandement illustré, par les grands services que son Frere venoit de rendre à la Province, & il crut devoir emploïer toute l'autorité, dont il étoit revêtu, pour le mettre en état de les continuer.

1616. Réduction d'Itapua.

Le Pere Gonzalez ne differa donc point de retourner à Itapua, avec tous les secours nécessaires pour y fonder une

1616.

Réduction. On compte soixante lieues de l'Assomption à Itapua, où un Marais qui se décharge dans le Parana, forme une espece de Port. Le Missionnaire y retrouva les Indiens, qu'il y avoit laissés, dans les dispositions les plus favorables, & il y eut bientôt formé une Bourgade assez nombreuse. Les deux Jésuites, qui avoient été obligés d'abandonner leur Mission du Guarambara, pour les raisons que j'ai dites, vinrent à son secours; il en envoïa un à Saint-Ignace, où le Pere François del Vallé étoit seul, & il retint l'autre avec lui. Au mois d'Août suivant, il passa au Marais de Sainte-Anne, qui est également éloigné de Corrientès & d'Itapua; & comme les Peres Franciscains n'y avoient point paru depuis plus de six mois, il y jetta, au grand contentement des Indiens, les fondemens d'une troisieme Réduction. Il partit peu de tems après pour aller conférer avec Dom Ferdinand Arias, qui venoit d'être nommé pour la seconde fois Gouverneur du Paraguay, & qui avoit depuis peu épousé sa Sœur.

Le Gouverneur du Paraguay visite les Réductions; & ce qui en arrive.

Ce Général avoit la meilleure intention du monde, & il estimoit beaucoup son Beau-frere. Mais en voulant faire trop bien, il pensa tout perdre. Il se mit en tête de vouloir visiter les nouvelles Réductions, & quoique le Pere Gonzalez pût lui dire pour l'engager à differer cette visite, parcequ'il craignoit avec raison que les Indiens n'en prissent ombrage, il partit avec une escorte de cinquante Espagnols. Toute la précaution qu'il prit, pour éviter ce que le Pere Gonzalez craignoit, fut de l'engager à le précéder de quelques jours, afin de prévenir les Caciques sur le motif de cette visite. Comme il approchoit d'Itapua, ses Soldats aïant apperçu une Croix, qu'on avoit plantée dans une Île vis-à-vis de la Bourgade, il la saluerent d'une décharge de leurs fusils, & le Gouverneur, en arrivant à la Réduction, voulut aller à l'Eglise pour remercier Dieu de ce que par la vertu de la Croix il étoit permis aux Espagnols de marcher sur cette terre, où peu de tems auparavant il n'étoit pas sûr pour eux de se montrer : puis s'approchant du Pere Gonzalez qui venoit pour le complimenter, après lui avoir respectueusement baisé la main, aussi-bien qu'à son Compagnon, il leur dit qu'il rendroit au Roi un compte fidele de tout ce qu'ils avoient fait pour le service de Dieu, & pour celui de Sa Majesté. Il établit ensuite dans la Réduction la même forme de Gouvernement & de Police, que dans les Villes Espagnoles,

1616. & ne remplit les Charges municipales, que de ceux que le Pere Gonzalez lui ſuggera.

Il régloit ainſi toutes choſes dans cette Bourgade Indienne avec la même autorité qu'il auroit pu faire dans une Ville de ſon Gouvernement, lorſqu'il ſe répandit un bruit que des Indiens du voiſinage, allarmés de l'approche d'un Gouverneur avec des Soldats, s'aſſembloient pour le ſurprendre & lui couper le retour; & quelque tems après on apperçut des Barques remplies de Gens armés, qui s'avançoient vers Itapua. Le Pere Gonzalez l'avoit bien prévû, & en avoit averti Dom Ferdinand, qui avoit traité ſes craintes de terreur panique. Il reconnut cependant bientôt qu'elles n'étoient que trop bien fondées, qu'il s'étoit trop preſſé de ſe montrer dans une nouvelle Bourgade environnée de Nations ennemies, & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui d'une prompte retraite. Pour cacher ſon embarras aux Néophytes, il leur dit qu'il n'avoit voulu que leur rendre viſite, & les aſſurer de ſa protection & de ſon amitié, & que des affaires, qui ne ſouffroient point de retardement, ne lui permettoient pas de demeurer avec eux auſſi long-tems, qu'il l'auroit ſouhaité pour ſa conſolation.

Il s'embarqua auſſitôt, ſans ſavoir que trois cents Hommes l'attendoient au bas d'un Rapide qu'il ne pouvoit éviter : mais le P. Gonzalez, qui s'étoit embarqué avec lui, les déſarma par ſon éloquence & par un air d'autorité, qui lui réuſſiſſoit toujours dans ces occaſions critiques. D. Ferdinand leur voïant ainſi tomber les armes des mains, propoſa à leur Chef, qui ſe nommoit *Tabacambé*, de recevoir un bâton de Commandement, qu'il lui préſenta au nom du Roi d'Eſpagne; mais le fier Cacique lui répondit qu'il commandoit depuis long-tems dans ce Païs ſans ce bâton, & qu'il pouvoit le garder pour un autre, s'il en trouvoit, qui en fût plus jaloux que lui. Il ſe retira avec cette répartie; & le Gouverneur, échappé d'un danger qu'il venoit de courir par ſon imprudence, comprit & avoua que les Miſſionnaires étoient plus propres que les Soldats pour réduire les Peuples du nouveau Monde.

Les Peres de S. François revendiquent la Miſſion de Ste Anne, & les Jéſuites la leur rendent.

Il paſſa enſuite à Ste Anne, où il trouva toutes choſes en auſſi bon état que dans la Réduction d'où il ſortoit. Il y étoit encore, quand des Religieux de S. François y arriverent pour en prendre poſſeſſion, quoique le P. Gonzalez n'y eût fait

1616.

un Etablissement qu'après que le terme dont on étoit convenu, fut expiré. Ce Pere ne balança point à leur céder la place ; il le fit même de très bonne grace, en leur disant qu'il étoit charmé qu'ils voulussent bien se charger de cette Eglise, & par-là le mettre en liberté de porter ailleurs la lumiere de l'Evangile. Tout ce qui lui faisoit peine, étoit la crainte que ce changement de Pasteurs n'exposât les Indiens, qui s'étoient donnés à lui dans l'espérance de conserver leur liberté, à être donnés en Commande ; ce qu'ils n'avoient pas à craindre en restant sous la conduite de ceux qui les avoient réunis dans cette Bourgade, & ce qui les exposeroit à la tentation de renoncer à la Religion Chrétienne, pour recouvrer leur liberté.

Etat des Réductions de la Province de Guayra.

Tandis que les environs de la partie inférieure du Parana commençoient ainsi à se peupler de Chrétiens, les Réductions du Guayra donnoient les plus grandes espérances aux Missionnaires qui les cultivoient. Tous les jours y étoient comptés par de nouvelles conquêtes ; & le progrès du Christianisme y auroit été bien plus rapide encore, si ces Religieux n'y avoient eu à se défendre que contre les Infideles : mais les Espagnols de cette Province, & les Portugais du Bresil, vouloient avoir des Esclaves à quelque prix que ce fût, & nous verrons bientôt ce qu'il en coûta à la Religion. D'autre part les effets n'avoient pas répondu aux espérances que l'on avoit conçues de la conversion des Guaycurus, & il fallut enfin rappeller les Missionnaires qu'on leur avoit envoïés & qui ne voïoient aucun jour à y former une Eglise. Quelque tems après, les Peres Romero & Antoine Moranta firent encore une tentative ; mais les hostilités aïant bientôt recommencé entre cette Nation & les Espagnols, ces deux Religieux furent plus d'une fois en danger d'être massacrés par ces Barbares, malgré la protection des deux Caciques Chrétiens, D. Martin & D. Jean, qui paroissoient avoir persévéré dans la Foi jusqu'à leur mort.

On est obligé d'abandonner les Guaycurus.

Il fut enfin jugé à l'Assomption, qu'il ne convenoit pas de laisser plus long-tems deux aussi bons Ouvriers exposés au caprice de ces Furieux, d'autant plus que s'il leur arrivoit d'en être les victimes, il étoit à craindre que la guerre ne devînt éternelle avec un Peuple qu'on ne pourroit jamais réduire par la force, & qu'il ne seroit plus possible de gagner par la douceur. Ils furent donc rappellés. Les deux Caciques Chré-

1616. tiens partirent ſur le champ pour en aller porter leurs plaintes au Gouverneur de la Province ; mais la crainte de n'en être pas bien reçus les obligea de s'arrêter ſur le bord du Paraguay , où le P. de Torrez , qui ſe trouvoit encore à l'Aſſomption , les alla trouver. Tout ſe paſſa dans cette entrevûe avec beaucoup de ſatisfaction de part & d'autre , & il y fut réſolu que les deux Miſſionnaires retourneroient dans la Bourgade où D. Martin commandoit. Le P. Moranta y fixa ſon ſéjour pour y vaquer à l'inſtruction des Enfans & des Proſélytes , s'il s'en préſentoit. Le P. Romero pénétra aſſez avant dans le Païs , & s'attira tellement l'affection d'un grand nombre de Guaycurus , qu'ils propoſerent de l'adopter, & qu'ils lui donnerent le nom d'un ancien Cacique , dont la mémoire étoit en vénération parmi ce Peuple. Il voulut bien ſe prêter à ce qu'on deſiroit de lui ; & le crédit que ſon adoption lui donna , le mit en état d'aſſurer le ſalut éternel de pluſieurs de ces Indiens.

Merveille arrivée chez les Guaycurus.

Le Seigneur y ajoûta quelques traits de ſa toute-puiſſance, qui furent encore plus efficaces pour amollir la dureté de cœur de ces Infideles. Ils s'étoient fortement perſuadés que le Baptême mettoit en danger de mort ceux qui le recevoient ; & cette opinion étoit fondée , comme en pluſieurs autres endroits de l'Amérique , ſur ce que dans les commencemens les Miſſionnaires ne baptiſoient que les Moribonds. On avoit beau leur oppoſer pluſieurs expériences contraires , elles ne faiſoient aucune impreſſion ſur leur eſprit. Enfin le Pere Romero obtint du Ciel la guériſon de pluſieurs Malades qu'il baptiſa. Une autre erreur plus ancienne & plus générale encore, étoit que les ames de ceux qui ont mal vécu paſſoient après leur mort dans le corps d'un Animal venimeux ou malfaiſant. Sur ce principe , une Femme , qui paſſoit pour Sorciere , aïant été touchée de Dieu , & demandant le Baptême , pluſieurs s'oppoſerent à ce que le P. Romero lui accordât cette grace , diſant que ſi elle mouroit Chrétienne , & qu'on l'enterrât avec les autres , ſon ame paſſeroit peut-être dans le corps d'un Tigre, qui déſoleroit toute la Bourgade. Ce Miſſionnaire eut encore bien de la peine à les guérir de cette prévention. Mais les embarras des préjugés ne finiſſoient point au milieu d'un Peuple ſuperſtitieux , qu'un caractere dur & féroce, joint à ſon animoſité contre les Eſpagnols , rendoit indocile & ombrageux à l'excès , & qui d'ailleurs , dans la maniere dont il leur faiſoit la guerre , gagnoit beaucoup ſans rien riſquer.

Toute eſpérance de leur converſion s'évanouiſſoit ainſi peu-à-peu, & pour ſurcroît de chagrin, une démarche peu réfléchie du Gouverneur du Paraguay fit beaucoup craindre pour les Réductions du Parana. Ce qui étoit arrivé dans ſa retraite d'Itapua, ſembloit lui avoir fait prendre la réſolution de s'en rapporter aux Miſſionnaires, lorſqu'il s'agiroit de concilier les Indiens avec les Eſpagnols. Cependant D. Ferdinand Arias ſe mit tout-d'un-coup dans la tête de ſoumettre par la force des armes les Peuples voiſins de l'Uruguay, quoique pendant ſon premier Gouvernement il eût déja échoué dans un pareil projet. En vain le P. Gonzalez, que ſon Provincial avoit appellé à l'Aſſomption pour l'aider à détourner le Général de ce deſſein, lui repréſenta qu'elle n'auroit point d'autre effet, que d'effaroucher toutes les Nations & de mettre un obſtacle invincible à leur converſion : en vain il lui oppoſa les ordres exprès du Roi, qui défendoit de faire la guerre aux Peuples du Paraguay, tandis qu'ils n'inquieteroient point les Eſpagnols, il ne gagna rien. Mais le Gouverneur fut extrêmement ſurpris, lorſqu'aïant mandé les Milices de ſa Province pour cette Expédition, elles refuſerent de marcher. Il n'étoit pas aſſez fort pour les y contraindre, & il fut obligé, faute de Soldats, de renoncer à ſon projet, avec le double chagrin de le voir généralement déſapprouvé, & d'avoir imprudemment compromis ſon autorité.

1616.

Entrepriſe imprudente du Gouverneur du Paraguay.

Le P. Gonzalez, délivré de cette crainte, retourna ſur le Parana, où à ſon arrivée il fonda une nouvelle Réduction à quatre lieues d'Itapua : mais peu de tems après il ſe vit au moment de voir celle de Saint Ignace ſe diſſiper, par l'apoſtaſie du Cacique, qui avoit eu le plus de part à cet Etabliſſement. Lorſqu'on y penſoit le moins, cet Homme alla ſe joindre, avec pluſieurs Néophytes qu'il avoit ſéduits, au Cacique qui avoit parlé ſi fierement au Gouverneur du Paraguay; & il étoit à craindre que ſon exemple ne devînt contagieux parmi des Indiens, naturellement inconſtans & encore novices dans la Foi. Mais le Pere Jean Salas, qui étoit chargé de cette Egliſe, ne donna point au mal le tems de devenir incurable : dès le lendemain de cette déſertion il ſe ſentit inſpiré, au ſortir de l'Autel, d'aller trouver le Cacique fugitif; & il lui parla avec tant de force, que l'Apoſtat, interdit & confus, lui demanda pardon de ſon infidélité, & le ſuivit à S. Ignace avec tous ceux qu'il avoit entraînés dans l'abyme par ſon exemple.

Apoſtaſie, & converſion d'un Cacique.

1616-17. Progrès de la Religion.

La vie des Miſſionnaires ſe paſſoit ainſi en de continuelles viciſſitudes : ils n'étoient pas plutôt ſortis d'un embarras, qu'il leur en ſurvenoit un autre. Tantôt on attentoit à leur vie, tantôt on attaquoit leur réputation. Quelquefois ceux de leurs Néophytes, ſur leſquels ils comptoient le plus, leur échappoient tout-d'un-coup. Souvent des Furieux & des Ivrognes les maltraitoient de paroles & en venoient juſqu'aux coups; des eſprits mal faits prenoient en mauvaiſe part ce qu'ils diſoient & ce qu'ils faiſoient avec les intentions les plus droites; & il n'étoit point rare qu'ils ſe viſſent trahis par ceux qui juſques-là paroiſſoient avoir pour eux l'attachement le plus ſincere, ni qu'ils ſe trouvaſſent dépourvus du néceſſaire. C'eſt dans ces contradictions, & dans les ſituations les plus fâcheuſes & les plus critiques, que s'épure & ſe fortifie la vertu des Hommes apoſtoliques; & leur vertu ainſi épurée & fortifiée attire la bénédiction du Ciel ſur leurs travaux. Auſſi l'œuvre de Dieu avançoit-elle à vûe d'œil, & prenoit d'autant plus de ſolidité, qu'elle s'établiſſoit ſur le fondement des croix & des tribulations.

Non-ſeulement le nombre des Fideles étoit déja fort conſidérable, mais on commençoit à voir dans ces Egliſes, encore au berceau, des exemples de vertu qui étonnoient les Paſteurs mêmes, & les dédommageoient avec uſure de tout ce qu'ils avoient à ſouffrir. Cela étoit ſurtout ſenſible dans le Guayra; & rien n'empêchoit, ce ſemble, toute cette Province de ſubir le joug de l'Evangile, que le petit nombre des Ouvriers. On auroit pû dès-lors y envoïer ceux qui travailloient ſi infructueuſement chez les Guaycurus; mais ces Miſſionnaires attendoient ſans ſe laſſer que Dieu touchât le cœur de ces Barbares, & ne vouloient pas avoir à ſe reprocher d'avoir déſeſpéré de leur ſalut; ils ne pouvoient non plus ſe réſoudre à abandonner le petit nombre de ceux en qui la Grace avoit trouvé des cœurs dociles; & comme ils avoient la conſolation d'envoïer de tems en tems au Ciel des Enfans & des Adultes même qui mouroient dans l'innocence de leur Baptême, ils croïoient que ce n'étoit point à eux à borner le nombre des Elus que le Seigneur s'étoit réſervés parmi ce Peuple, qui ne pourroit ainſi s'en prendre qu'à lui-même, ſi Dieu le réprouvoit.

Arrivée d'un grand nombre de Miſſionnaires.

Enfin le ſecours qu'on attendoit depuis ſi long-tems d'Eſpagne, arriva au Port de Buenos Ayrès, conduit par le P. Viana,

Viana. Ce Pere avoit été député à Rome pour y représenter au P. Aquaviva le besoin pressant que le Paraguay avoit de Missionnaires. Il trouva ce Général mort à son arrivée, & fut témoin de l'élection du P. Mutio Vittelleschi, son Successeur, lequel crut devoir ses premiers soins aux affaires dont ce Missionnaire étoit chargé. Il envoïa partout des Lettres circulaires pour inviter les Jésuites à aller partager avec leurs Freres du Paraguay les travaux d'une Mission, qui promettoit la plus abondante récolte; & il s'en présenta beaucoup plus qu'on n'en pouvoit accepter. Le Général en choisit trente-sept. Le P. Viana partit de Rome avec ceux qui l'y étoient venus joindre; les autres le joignirent en Italie; & il grossit encore sa Troupe en Espagne, où le Roi Catholique, après les avoir tous comblés de présens, donna ses ordres pour leur embarquement. 1616-17.

Belle Action du P. Viana.

On raconte bien des choses merveilleuses arrivées pendant leur voïage; mais les principales furent les grands exemples de vertu, que le Conducteur de cette Troupe apostolique lui donna pendant tout le tems qu'il fut avec elle: je n'en rapporterai qu'un trait. Ce Religieux étoit de Viana, petite Ville de Navarre, & on ne sait point pourquoi il en portoit le nom. Son chemin l'y conduisoit assez naturellement; & dès qu'on y sut qu'il étoit proche, le Magistrat l'envoïa prier d'y entrer. Il répondit qu'il étoit confus de l'honneur qu'on lui faisoit, mais que l'Apôtre des Indes, son Compatriote, lui avoit donné dans une occasion toute semblable une trop belle leçon, pour qu'il n'en profitât point. Ceux qui étoient chargés de l'invitation redoublerent leurs instances, & pour les rendre plus efficaces, ils ajoûterent qu'il pouvoit, en faisant ce plaisir à sa Patrie, rendre un service bien important à sa Famille, la grace d'un de ses Neveux, qui étoit en prison pour une affaire criminelle, en devant être le prix. Il répondit que son Neveu ne devoit l'attendre, s'il étoit innocent, que de l'équité de ses Juges, & s'il étoit coupable, qu'il devoit subir le châtiment pour satisfaire à la Justice divine; mais qu'il étoit résolu de suivre l'exemple du Chef des Missionnaires de sa Compagnie, lequel n'avoit pas voulu, en partant pour les Indes, rendre une visite à sa Mere, qui le souhaitoit ardemment.

Nouveaux Etablissemens.

Le Pere de Oñaté ne laissa pas un moment inutiles tant d'Ouvriers, qu'il attendoit avec la plus grande impatience.

1616-17. Il commença par faire ouvrir des Classes dans les Colléges de Buenos Ayrès, de Santafé & de Saint Michel, auxquels on n'avoit encore pu donner des Professeurs. La Ville d'Esteco, que sa situation rendoit très commode pour la communication du Chaco avec le Tucuman, demandoit depuis long-tems des Jésuites, parceque le mauvais air qu'on y respiroit étoit cause que les Espagnols & les Indiens des environs y étoient presque toujours sans aucun secours spirituel; & le Provincial y envoïa deux Prêtres. Enfin il multiplia les Ouvriers partout où la moisson étoit la plus abondante, & il en destina quatre pour une Entreprise, que la seule disette de Sujets avoit suspendue jusques-là.

Expédition infructueuse dans la Vallée de Calchaqui.

Les Calchaquis, si souvent pacifiés, recommençoient toujours leurs hostilités; & on étoit persuadé au Tucuman que si on pouvoit établir des Jésuites dans leur Vallée, on viendroit aisément à bout de les contenir. Dès qu'on eut appris qu'il en étoit arrivé un grand nombre, on pria le Pere de Oñaté d'entrer dans les vûes de la Province, & il n'en fit aucune difficulté. Les quatre Missionnaires qu'il tenoit en réserve, furent envoïés aux Calchaquis, & ils en furent assez bien reçus. Ils parcoururent toute la Vallée; ils y bâtirent ensuite deux Eglises, dans l'espérance d'y former deux Réductions; puis ils pénétrerent d'un côté jusqu'à Londres, & de l'autre côté jusqu'à Salta; mais dans une si longue course ils ne purent faire un seul Prosélyte. Les Calchaquis, que la guerre avoit fort affoiblis, & qui commençoient à craindre d'être à la fin subjugués par les Espagnols, n'avoient fait un si bon accueil à ces Missionnaires, que pour éloigner le péril dont ils se croïoient menacés, & pour gagner du tems. Ils profiterent de la retraite des Espagnols pour se mettre en lieu de sûreté & s'y cantonner, & il fallut encore une fois les abandonner à la dureté de leur cœur.

1618.

Nouveaux obstacles aux progrès des Réductions.

Pendant que ceci se passoit du côté du Tucuman, le P. Gonzalez ne faisoit que descendre & remonter le Parana, pour gagner de nouveaux Adorateurs à Jesus-Christ, quoiqu'il n'ignorât point qu'une bonne partie du Païs étoit armée contre lui, & que souvent il ne put trouver un seul Neophyte pour l'accompagner dans de si dangereuses courses. Mais il ne montroit jamais plus d'assurance, que lorsqu'il se trouvoit sans ressource du côté des Hommes; & son courage faisoit presque toujours tomber les armes des mains des

1618.

plus furieux. Les Missionnaires du Guayra trouvoient moins de résistance & d'obstacles de la part des Indiens ; mais trois sortes d'Ennemis les tenoient en de continuelles allarmes. Le moins terrible étoit une maladie épidémique, laquelle faisoit de tems en tems de grands ravages dans les Réductions ; mais ce qui les consoloit, c'est que ces grandes mortalités étoient toujours un tems de récolte pour le Ciel.

Les Habitans de Villarica leur causoient de bien plus vives inquiétudes. Ils ne manquoient aucune occasion d'enlever tout ce qu'ils pouvoient surprendre d'Indiens des Réductions, & les traitoient de maniere à les mettre en danger de perdre la Foi avec la liberté. C'étoit pour les soustraire à cette persécution, qu'on avoit pris le parti de s'établir au-delà du Paranapané & du Pirapé ; mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'en s'éloignant d'un Ennemi, on s'étoit approché d'un autre, qu'on ne connoissoit pas encore, & dont le voisinage devint bientôt funeste à toutes ces nouvelles Eglises. C'étoit les Habitans de S. Paul de Piratiningue, petite Ville de la Province de S. Vincent du Bresil, & dont il est nécessaire, pour la suite de cette Histoire, de faire connoître en peu de mots l'origine & le caractere.

Description de S Paul de Piratiningue.

Les Portugais Conquérans du Bresil, après avoir bâti la Ville de S. Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoïé de-là quelques Colonies dans les Terres. Elles y bâtirent des Villes, dont une des plus célebres est celle de S. Paul, qui fut fondée dans un Canton que les Naturels du Païs nommoient *Piratininga*, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Bresil par S. Ignace, où il fut le premier Provincial de sa Compagnie, aïant trouvé cette petite Ville avantageusement placée pour former une nombreuse Chrétienté de Brasiliens, qu'il croïoit trouver plus dociles qu'aux environs de S. Vincent, y transfera le Collége de cette Ville ; & comme il y étoit arrivé la veille de la Fête de la Conversion de S. Paul de l'année 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collége à l'Apôtre des Nations, dont le nom avec le tems est devenu celui de la Ville, & on l'a toujours appellée depuis *S. Paul de Piratiningue*.

Ce qui fit donner le nom de Mamelus à ses Habitans.

Ses Habitans, avec le secours des Jésuites de leur Collége, se conserverent quelque tems dans la piété ; & les Indiens du District, que ces Religieux vinrent aisément à bout

1618. d'empêcher qu'on ne maltraitât, embrassoient à l'envi la Religion Chrétienne; mais cela dura peu, & la Colonie Portugaise de S. Paul de Piratiningue, sur laquelle les Missionnaires avoient fondé leur plus grande espérance, devint bientôt un obstacle, qu'ils ne purent franchir, à leurs conquêtes spirituelles. Le mal vint d'abord d'une autre Colonie qui touchoit à celle de S. Paul, & où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiliens. La contagion de ce mauvais exemple gagna bientôt S. Paul; & de ce mélange il sortit une génération perverse, dont les désordres en tout sens furent poussés si loin, que l'on donna à ces Metis le nom de *Mamelus*, à cause de leur ressemblance avec ces anciens Esclaves des Soudans d'Egypte.

Quoi que pussent faire les Gouverneurs, les Magistrats & les Jésuites, secondés par les Supérieurs Ecclésiastiques, pour arrêter le cours de ce débordement, la dissolution devint générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug de l'autorité divine & humaine. Un grand nombre de Bandis de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les poursuites de la Justice des Hommes, & ne craignoient point celle de Dieu, s'établirent parmi eux; plusieurs Brasiliens y accoururent; & le goût du brigandage les aïant bientôt saisis, ils s'y livrerent sans bornes, & remplirent d'horreurs une immense étendue de Païs. Le plus court eût été d'en purger la Terre; & les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, alors réunies sur une même tête, y étoient également intéressées. Mais la Ville de S. Paul située sur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être soumise que par la faim, & pour cela il falloit de nombreuses Armées, que le Bresil, & encore moins le Paraguay, n'étoient point en état de mettre sur pied: outre qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit aisément en défendre les approches, & qu'il eût fallu pour les réduire, qu'il y eût entre les deux Nations un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui étonne, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît au Paraguay dans les commencemens des mesures contre les Mamelus, c'est qu'ils n'avoient pas besoin de sortir de chez eux pour vivre dans l'abondance, & pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire à S. Paul de Piratiningue un air très pur sous un Ciel toujours serein & un Climat très tempéré, quoique par les vingt-quatre dégrés de Lati-

1618.

tude australe. Toutes les Terres sont fertiles & portent de très beau froment. Les Cannes de sucre y viennent très bien, & on y trouve de très bons Pâturages. Ainsi ce n'est que par esprit de libertinage & par l'appas du brigandage, qu'ils ont long-tems parcouru, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, ces vastes Régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes. D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menoient dans ces courses, qui duroient souvent plusieurs années de suite; un très grand nombre y périssoient, d'autres trouvoient à leur retour leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bientôt sans Habitans, si à ceux qui n'y revenoient point, on n'eût substitué des Captifs qu'ils ramenoient de leurs courses, ou des Indiens avec qui ils avoient fait société.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces Brigands, que les Nations Indiennes qui se sont trouvées sur leur passage; mais ils ne pouvoient s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient qu'à soutenir les Réductions contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette Barriere. Leur malheur fut que l'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient dans ces nouvelles Eglises qu'une digue opposée à leur cupidité, & ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer légitimement, que lorsque toute cette Frontiere eut été dépeuplée & entierement ruinée. Cependant, comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver d'abord plus de résistance de la part des nouveaux Chrétiens, qu'ils ne s'y étoient attendus, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, & en emploïerent de bien des sortes.

Industrie des Mamelus pour enlever des Indiens, & ce qu'elle produit.

Celle qui pendant quelque tems eut le plus de succès, fut de paroître par petites Troupes, dont les Commandans étoient habillés comme les Jésuites, dans les endroits où ils savoient que ces Religieux alloient chercher à faire des Prosélytes. Ils commençoient par y planter des Croix; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des remedes aux Malades; & comme ils parloient aisément la Langue Guaranie, ils les exhortoient à embrasser le Christianisme, dont ils leur expliquoient en peu de mots les principaux articles. Lorsque par ces artifices ils en avoient rassemblé un grand nombre, ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode, où ils les assuroient

1618. qu'ils ne manqueroient de rien. La plûpart se laissoient conduire par ces Loups revêtus de la peau de Brebis, jusqu'à ce que les Traîtres, levant le masque, commençoient par les lier, égorgeoient ceux qui cherchoient à s'échapper, & emmenoient les autres. Cependant il s'en échappoit de tems en tems quelques-uns qui répandoient partout l'allarme; & avant qu'on eût reconnu les véritables Auteurs de ce manége, la plûpart des Indiens ne douterent point que ce ne fussent de véritables Jésuites, de sorte que ces Peres coururent assez souvent de grands risques dans leurs courses, & furent assez long-tems sans pouvoir se faire suivre d'aucun Indien,

Des Sorciers & des Magiciens du Guayra.

Je ne sais si je dois mettre au nombre des Ennemis dont les Fondateurs de cette République Chrétienne ont eu à se défendre, cette foule de prétendus Sorciers ou Magiciens, qui abusoient de la simplicité d'un Peuple adonné aux plus extravagantes superstitions, pour le séduire & le surprendre. Il est certain du moins que ce penchant d'une part, & la hardiesse des Imposteurs de l'autre, ont long-tems retardé l'œuvre de Dieu, sans qu'il fût besoin que le Démon y emploïât le pouvoir qu'il a plu au Seigneur de lui laisser, & qu'on ne peut douter qu'il ne communique de tems en tems à ses Suppôts, comme il fit autrefois aux Magiciens de Pharaon. Ce ne fut qu'après que les Missionnaires eurent pris un grand ascendant sur l'esprit de ces Peuples, qu'ils vinrent à bout d'exterminer cette vermine de leurs Républiques, en usant à propos de toute l'autorité qu'ils avoient su se donner sur leurs Néophytes, comme il arriva dans le tems dont je parle, pour empêcher qu'une de leurs premieres Réductions ne se perdît sans ressource.

Un Indien, parti des environs de la Frontiere du Bresil, accompagné d'un jeune Garçon qui le servoit, & d'une Femme qu'il s'étoit attachée, tourna vers le Guayra, & sur sa route fit un assez grand commerce avec des choses de peu de valeur, auxquelles il attribuoit de grandes vertus. Il arriva enfin à Lorette, où le P. Cataldino se trouvoit alors, & commença par assembler sur le bord de la Riviere quantité d'Indiens de la Bourgade, puis se revêtant d'une espece de manteau fait d'un tissu de plumes, comme il avoit accoutumé de faire dans l'exercice de ses sortiléges, & tenant à la main le crane d'une Chevre plein de petits cailloux, qu'il

remuoit ſans ceſſe, il ſe mit à chanter au ſon de cet inſtrument. De tems en tems il paroiſſoit agité de mouvemens convulſifs, & d'un ton d'Enthouſiaſte il crioit qu'il étoit l'Arbitre ſouverain de la vie & de la mort; que lui ſeul préſidoit aux ſemences & aux récoltes; que d'un ſouffle de ſa bouche, il pouvoit détruire cet Univers & en créer un autre; qu'il étoit un ſeul Dieu en trois Perſonnes, que par l'éclat de ſon viſage il avoit engendré le jeune Homme qu'on voïoit à ſa ſuite, & que la Femme qui les accompagnoit, étoit la production de l'un & de l'autre. 1618.

Sa figure, le ton de ſa voix & ſon action, épouvanterent d'abord les Néophytes; il s'en apperçut, & pour les amener au point où il les vouloit, il leur commanda, avec les plus terribles menaces, de le ſuivre. Le P. Cataldino, aïant paru dans ce moment, il hauſſa le ton, & déclara que ſi quelqu'un oſoit mettre la main ſur lui, il feroit périr toute la Bourgade. Le Miſſionnaire, ſans s'étonner, commanda qu'on le ſaisît, & auſſi-tôt quelques Chrétiens des plus vigoureux le prirent au collet, le dépouillerent & lui donnerent cent coups de fouet, quoique dès les premiers coups il criât qu'il n'étoit point Dieu. Les deux jours ſuivans on lui fit la même correction, pour l'obliger à abjurer ſa prétendue Trinité: on enferma la Femme & le jeune Garçon ſéparément, puis on le relégua dans un lieu où il fut gardé à vûe. Il parut enfin revenu de toutes ſes folles idées, & on le ramena à Lorette. On le traita bien; on l'inſtruiſit: la vexation l'avoit rendu docile. Il demanda avec inſtance le Baptême, qui ne lui fut accordé qu'après qu'il eût ſubi toutes les épreuves auxquelles on jugea à propos de le ſoumettre, & il fut juſqu'à ſa mort un exemple de régularité & de ferveur.

Mortalité dans le Guayra, & ſes heureuſes ſuites.

Une autre Réduction fut cette même année preſqu'entierement dépeuplée par une maladie contagieuſe. Le Pere de Montoya en fut attaqué des premiers, & bientôt réduit à l'extrêmité. Mais il guérit contre toute eſpérance; & le mal, qui commençoit à gagner les Bourgades voiſines, aïant ceſſé tout-à-coup, le Miſſionnaire, avec le P. Diegue de Salazar & quelques-uns des plus zélés Néophytes, parcoururent une grande étendue de Païs, d'où ils ramenerent un aſſez grand nombre de Proſélytes pour remplacer tous les Morts. Ils s'étoient avancés juſqu'au Parana, & leurs Néophytes, en traverſant d'épaiſſes Forêts, rencontrerent une Nation extrême-

1618. ment farouche, & qui parloit leur Langue. Ces Indiens ſe perçoient les levres pour y fourrer de petites pierres, qu'ils croïoient leur donner beaucoup de grace. Leurs Cabannes étoient ſi baſſes, qu'ils ne pouvoient s'y tenir debout. Ils n'avoient aucun terme pour exprimer la Divinité, & ils n'adoroient que le Tonnerre. Les Chrétiens en gagnerent ſoixante & treize, qui les ſuivirent dans leurs Bourgades; mais le changement de nourriture leur cauſa des maladies, dont tous, à l'exception de quatre, moururent en moins d'un an, louant Dieu de la grace qu'il leur avoit faite.

Premiere Communion des Indiens.

Ce fut auſſi alors que l'on commença dans cette Egliſe d'admettre les Néophytes à la ſainte Table, hors le cas de mort; encore n'accorda-t-on cette grace qu'à ceux qui avoient ſubi ſept années d'épreuves depuis leur Baptême. On avoit jugé ce tems néceſſaire pour s'aſſurer de leur conſtance, pour les rendre capables de ſe former une grande idée de la dignité de cet auguſte Sacrement, & pour leur inſpirer une véritable faim de cette nourriture céleſte. Pluſieurs firent en effet des actions héroïques pour obtenir de n'en être pas plus long-tems privés. Comme rien ne coûte plus à ces Peuples que les humiliations, ce fut par-là qu'on les éprouva davantage, & ils ſoutinrent cette épreuve avec un courage qu'on n'avoit preſque pas oſé ſe promettre. Dès qu'on les eut avertis de ſe préparer à manger ce Pain de vie, ils le firent par tous les exercices de piété & de pénitence qu'ils purent imaginer, & ſurtout par des jeûnes que quelques-uns pouſſerent juſqu'à paſſer deux jours ſans rien prendre. Vû ce que nous avons dit de leur voracité & de la facilité qu'ils ont à digérer, rien ne marquoit mieux la véritable faim qu'ils avoient de cette Manne céleſte. Auſſi les fruits qu'ils en tirerent les rendirent-ils preſque méconnoiſſables à leurs Paſteurs mêmes.

Tradition ſur S. Thomas.

Il couroit depuis long-tems dans ces Provinces voiſines une tradition, à laquelle on a peut-être donné dans quelques Relations plus de créance qu'elle ne méritoit, mais qu'il ne me paroît pas plus aiſée de réfuter que de prouver. Dès le tems que les Peres Cataldino & Maceta s'éloignerent des Villes Eſpagnoles pour trouver moins d'obſtacles à la converſion des Guaranis, le Cacique Maracana, dont j'ai déja parlé, & quelques autres des principaux Guaranis, les aſſurerent qu'ils avoient appris de leurs Ancêtres qu'un ſaint Homme, nommé *Pay Zuma*, ou *Pay Tuma*, avoit prêché dans

dans leur Païs la Foi du Ciel, c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient; 1618.
que pluſieurs s'étoient rangés ſous ſa conduite, & qu'il leur avoit prédit en les quittant, qu'eux & leurs Deſcendans abandonneroient le culte du vrai Dieu qu'il leur avoit fait connoître; mais qu'après pluſieurs ſiecles, de nouveaux Envoïés de ce même Dieu viendroient armés d'une Croix ſemblable à celle qu'il portoit, & rétabliroient parmi leurs Deſcendans ce même culte.

Quelques années après, les Peres de Montoya & de Mendoze aïant pénétré dans le Canton de *Tayati*, dont je parlerai bientôt, les Indiens qu'ils y trouverent les voïant venir avec une Croix à la main, les reçurent avec de grandes démonſtrations de joie qui les ſurprirent beaucoup; & comme ceux-ci s'apperçurent de leur étonnement, ils leur raconterent les mêmes choſes que Maracana avoit dites aux Peres Cataldino & Maceta, & ils apprirent que le ſaint Homme étoit auſſi nommé *Pay Abara*, c'eſt-à-dire, le Pere qui vit dans le célibat. Au reſte, la tradition des Braſiliens eſt conforme à celle des Guaranis, & elle porte encore que l'Apôtre prit terre au Port des Saints, vis-à-vis de la Barre de S. Vincent, & qu'il apprit aux Habitans à cultiver le Manioc, & à en faire de la Caſſave.

Il y a un grand chemin qui conduit du Breſil dans le Guayra, lequel, quoique très peu battu, ne ſe couvre jamais que de petites herbes, & les Naturels du Païs le nomment le chemin de *Pay Zuma*. Enfin, il y a au-deſſus de l'Aſſomption un Rocher, dont le ſommet eſt une Terraſſe, où l'on croit appercevoir les traces de deux pieds d'Homme, & les Indiens diſent que c'eſt de-là que Pay Zuma préchoit aux Peuples la Loi de Dieu. Les Péruviens, qui lui donnent le même nom, montrent chez eux de ſemblables veſtiges, & rapportent quantité de merveilles que l'Apôtre opéra parmi eux. Ce qui eſt certain, c'eſt que bien des Eſpagnols ont ajoûté foi à cette tradition, & prétendoient que Pay Zuma étoit l'Apôtre S. Thomas.

Cependant les Réductions du Parana n'avoient pas été moins éprouvées que celles du Guayra. La famine y avoit été extrême, & les mauvaiſes nourritures, auxquelles on y avoit été réduit, y avoient cauſé des maladies, dont un grand nombre de Néophytes étoient morts. Le P. del Valle y avoit été à l'extrêmité, & la crainte de la contagion avoit cauſé

1618. de grandes désertions. Le mal s'étoit répandu fort loin, & avoit enlevé encore plus d'Infideles errans, que de Chrétiens. On remarqua même qu'il périt en cette occasion un grand nombre de ceux qui faisoient profession de sortilége, & qui par-là nuisoient beaucoup au progrès de l'Evangile.

Mission dans la Province d'Uruguay.

Le P. Romero, que les Guaycurus n'écoutoient plus, y vint au secours du P. Gonzalez; & peu de tems après, le Provincial les aïant joints, approuva le dessein qu'ils avoient pris de pousser les nouveaux Etablissemens jusqu'à l'Uruguay, qui reçoit quantité de Rivieres, dont quelques-unes ont leur source assez près du Parana, & où les Espagnols n'avoient point encore pénetré. Cette résolution prise, le P. Romero eut ordre d'aller fonder une Réduction dans un endroit nommé *Yaguapua*, & on lui associa le P. Thomas de Urvenia, qu'il chargea du soin de cet Etablissement, tandis qu'il iroit reconnoître tout le Païs d'alentour. Il fit dans cette course une si nombreuse recrue de Prosélytes, que non-seulement la nouvelle Réduction fut bientôt une des plus peuplées de tout le Paraguay, mais qu'à cent lieues à la ronde tous les Indiens parurent disposés à embrasser le Christianisme.

Description du Païs.

Le P. Gonzalez entreprit en même tems de reconnoître tout le cours de l'Uruguay. Ce Fleuve, qui sort des Montagnes voisines du Bresil, entre les vingt-sept & les vingt-huit dégrés de Latitude australe, n'est à sa source qu'un fort petit Ruisseau, mais grossi d'abord de quantité de Torrents, ensuite par un grand nombre de Rivieres qui s'y déchargent des deux côtés & dont quelques-unes sont assez considérables, il coule l'espace de deux cents lieues entre deux chaînes de Montagnes, qui le resserrent dans un lit assez étroit, & le rendent très rapide. Il s'élargit ensuite de telle sorte, qu'à six cents quatre-vingt-dix milles de sa décharge dans Rio de la Plata, il faut une demi-heure pour le traverser dans un Bateau avec dix Rameurs. Cependant il coule alors fort tranquillement au milieu d'un Païs uni & assez agréable, où l'on trouve les mêmes Arbres & les mêmes Animaux, que le long du Parana.

Maniere de naviger sur l'Uruguay.

Mais autant que Rio de la Plata est semé de Bancs de sable, autant l'Uruguay l'est-il de Rochers, dont plusieurs sont à fleur d'eau; aussi n'y navige-t-on pas à la voile. Les Voitures dont on se sert se nomment *Balses*, & sont composées de deux Pirogues jointes ensemble avec des poutres pla-

cées à deux coudées de distance les unes des autres & couvertes de planches, sur lesquelles on dresse une Tente où les Voïageurs sont à l'abri des injures de l'air & de l'ardeur du Soleil. L'Uruguay est fort poissonneux, & on y tue les Poissons avec des fleches. Dès qu'ils sont morts ils reviennent sur l'eau, & on les prend sans peine. Entre les Oiseaux qu'on apperçoit sur ses bords, un des plus communs est l'Oiseau Mouche, si connu dans le Canada, & peut-être le plus beau qui soit dans la Nature. Il y en a quantité d'autres de toutes couleurs, & surtout des Perroquets en très grand nombre. Les Tigres y sont d'une grandeur monstrueuse, & le fond de leur peau est doré. Quand cet Animal a été blessé, il se jette sur celui, dont la fleche l'a frappé, & qu'il distingue entre vingt. Trois Indiens d'une Réduction de cette Province, étant un jour à la Chasse, apperçurent un Tigre, & l'un des trois le blessa d'un coup de fusil. L'Animal vint pour se jetter sur lui, & les deux autres lui présenterent la pointe de leurs lances : il n'en devint que plus furieux, & voulant s'élancer sur celui qui l'avoit blessé, il fut percé en l'air par les lances de ses deux Compagnons. Les Campagnes étoient autrefois couvertes de Lions, d'Autruches, de Cerfs & de Chevreuils ; mais on en a tué un très grand nombre, & les autres se sont éloignés. 1618.

A l'arrivée des Espagnols ce Païs étoit fort peuplé, & il seroit aujourd'hui presque désert sans les Réductions Chrétiennes, qui en occupent une bonne partie. J'ai dit qu'en 1610, D. Ferdinand Arias étant pour la premiere fois Gouverneur du Paraguay, voulut tenter d'y faire des conquêtes ; mais les Indiens s'étant tous réunis pour lui en fermer l'entrée, il ne lui fut pas possible d'y pénétrer. Il étoit réservé à la vertu de la Croix de soumettre cette Province à Dieu & au Roi Catholique. Un Homme presque seul, sans autres armes que ce Signe adorable de notre salut, dont par un heureux pronostic il portoit le nom (1), l'entreprit & y jetta les fondemens de la plus belle Colonie Chrétienne, qui ait encore paru dans le Nouveau Monde ; & cet heureux succès n'a coûté d'autre sang que le sien, & celui de deux de ses Compagnons. Voici qu'elle fut la premiere occasion de cette entreprise.

Quelques Indiens des environs de l'Uruguay, attirés par ce

(1) Le Pere Gonzalez de Santa-Cruz.

1619-20.

Entrée du Pere Gonzalez dans cette Province.

qu'ils entendoient dire du bonheur dont on jouissoit dans les Réductions du Parana, voulurent voir de leurs propres yeux ce qui en étoit, & allerent à Itapua. Le Pere Gonzalez, qui s'y trouvoit seul Missionnaire, leur fit beaucoup d'accueil, & ils y parurent si sensibles, qu'il se persuada que s'il se montroit dans leur Païs, il y seroit très bien reçu. Il écrivit au Pere de Oñaté pour en avoir la permission, & ce fut apparemment sur sa Lettre que le Provincial se transporta lui-même à Itapua, comme j'ai dit qu'il fit alors. Quoi qu'il en soit, il accorda au Pere Gonzalez la permission qu'il lui avoit demandée; & le Missionnaire partit avec une troupe de Néophytes choisis, & s'avança jusqu'à la petite Riviere d'*Aracana*, qui se décharge dans l'Uruguay entre les 27 & les 28 dégrés de Latitude australe.

A-peine y avoit-il paru, qu'un grand nombre de Barbares tout nuds depuis les pieds jusqu'à la tête, vinrent à sa rencontre, & du plus loin qu'ils purent se faire entendre, lui crierent de ne point avancer d'avantage, ou qu'il lui en coûteroit la vie. Il leur répondit en marchant toujours, qu'il n'étoit pas venu de si loin pour s'en retourner sans avoir rien fait, qu'il venoit de la part du Créateur & du souverain Maître du Ciel & de la Terre, dont il étoit l'Envoïé, & qu'il seroit indigne de cette auguste qualité, si la crainte de la mort l'empêchoit d'exécuter les ordres qu'il en avoit reçus. Ce peu de mots & son air intrépide les interdirent, & ils parurent comme immobiles. Il s'approcha d'eux, & leur expliqua en peu de mots les principaux articles de la Religion Chrétienne: il ne les persuada point, mais il vint au moins à bout de calmer leur fureur. Ils se retirerent en se contentant de lui faire quelques menaces.

Dès qu'ils eurent disparu, les Néophytes lui représenterent qu'en allant plus avant il s'exposeroit inutilement à une mort certaine, & le conjurerent de ne pas attendre à faire retraite, qu'on la lui eût rendue impossible. Il ne leur répondit qu'en les congédiant tous, à la réserve de deux Enfans, qui ne voulurent point le quitter, & il passa la nuit avec eux dans un petit Bois, où le lendemain il dit la Messe pour le salut des Infideles, dont il entreprenoit la conversion. Ce jour-là même il reçut la visite d'un Cacique, lequel l'assura de sa protection contre quiconque voudroit l'insulter. Il fit plus; car étant allé trouver quelques autres Caciques, il les engagea à venir

avec lui écouter un Homme extraordinaire, qui lui paroiſſoit n'avoir que des vûes pacifiques. Il les amena au Serviteur de Dieu, qui leur expliqua le ſujet de ſon voïage. Ils furent charmés de ſon diſcours, & le plus puiſſant de tous, nommé *Niezu*, l'invita à le ſuivre dans ſa Bourgade. 1620-21.

Il y fonde une Réduction.

Elle n'étoit éloignée de l'Uruguay, que de deux lieues, & le Pere Gonzalez s'y vit bientôt environné d'une foule d'Indiens auxquels il annonça Jeſus-Chriſt; il fut écouté avec reſpect, & encouragé par ce commencement de ſuccès, il planta une Croix, au pied de laquelle tous ſe proſternerent à ſon exemple. Il s'avança enſuite juſqu'à un lieu nommé *Ibitaragua*, où le huitieme de Décembre 1620, il jetta les fondemens d'une Réduction, à laquelle il donna le nom de la *Conception*. Elle commençoit à ſe peupler de Proſélytes, que l'infatigable Miſſionnaire alloit chercher dans leurs retraites, lorſqu'on vint lui dire que des Indiens, établis ſur les bords de l'Uruguay, avoient brûlé la Croix dont je viens de parler, & ſe préparoient à venir fondre ſur lui; qu'ils en vouloient auſſi à Niezu; mais que ce Cacique paroiſſoit bien réſolu à ſoutenir ſes premieres démarches, quoi qu'il lui en dût coûter. » Le Cacique, répondit le Pere, n'eſt pas aſſez fort pour » réſiſter à tant de Monde, & je ne veux point qu'il courre » les riſques d'une guerre, dans laquelle je craindrois qu'il ne » ſuccombât.

En achevant ces mots, il part, va trouver celui qui avoit mis le feu à la Croix, & ſoulevé contre Niezu tous ſes Voiſins: il lui parla avec ce ton d'autorité qu'il ſavoit ſi bien prendre, quand il le jugeoit néceſſaire; lui fit enſuite quelques préſens, & l'engagea à lui promettre de reſter tranquille. De retour à la Conception, il fut averti qu'une Armée entiere d'Indiens étoit en marche pour fondre ſur Niezu; il courut au-devant de ces Barbares, & apprit en chemin qu'une terreur panique les avoit diſſipés. Alors rien ne l'empêcha plus de donner des fondemens ſolides à ſon nouvel Etabliſſement. Les progrès en furent néanmoins un peu lents, parceque les Infideles ne ceſſoient de répéter aux Proſélytes que le Prêtre Eſpagnol ne les raſſembloit, que pour les livrer à ceux de ſa Nation, & pluſieurs années ſe paſſerent ſans qu'on pût entierement diſſiper ces ombrages.

Ce fut vers ce tems-là que ſe fit la diviſion des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata. Le *Tebiquari*, qui ſe

1620-21. décharge dans le Paraguay en venant de l'Eſt, par les vingt-ſix dégrés ſix minutes de Latitude Sud, fut marqué pour fixer les bornes des deux Provinces, dont la premiere retint le nom de Paraguay. La ſeconde prit celui de Rio de la Plata, & Buenos Ayrès en eſt la Capitale. Il fut reglé dans la ſuite que les Réductions établies dans le Guayra, & le long du Parana, ſeroient ſous la Juriſdiction du Gouverneur du Paraguay & du Diocèſe de l'Aſſomption, & que toutes celles de la Province d'Uruguay, dépendroient pour le ſpirituel de l'Evêque de Buenos Ayrès, & pour le civil du Gouverneur de la Province. Dom Manuel Arias fut le premier Gouverneur du Paraguay, & Dom Diegue Gongora, qui étoit alors en Eſpagne, fut nommé Gouverneur de Rio de la Plata; il partit peu de tems après pour Buenos Ayrès, où il ne reſta pas long-tems.

Diviſion des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata.

Il s'étoit rendu à Liſbonne, où le Vaiſſeau qui devoit le porter à Buenos Ayrès, n'attendoit plus que lui: quelques Particuliers le prierent de leur permette d'y embarquer ſous ſon nom quelques marchandiſes, ce qui étoit expreſſément défendu: mais comme on n'y regardoit pas toujours de fort près, perſonne n'avoit jamais été inquiété à ce ſujet, & il crut pouvoir accorder ce qu'on lui demandoit. Cependant, ſoit qu'il eût des Ennemis ou des Jaloux, qui l'éclairaſſent de près, ſoit qu'il n'eût pas bien pris ſes meſures pour n'être pas découvert, peu de jours après qu'il eut mis à la voile, il fut déféré au Conſeil roïal des Indes, lequel fit auſſitôt partir un Commiſſaire, nommé Meloné, pour informer contre lui, & inſtruire ſon procès, ſuppoſé qu'il fût jugé coupable.

Le Gouverneur de Rio de la Plata perd ſon Gouvernement.

Meloné trouva en arrivant à Buenos Ayrès toute cette Ville charmée de ſon Gouverneur. Et on l'avertit même que ſur ce qui avoit tranſpiré du ſujet de ſon voïage, on prenoit déja des meſures pour le faire rembarquer avant que d'avoir pu exécuter ſa Commiſſion. Peu de jours après, il eut avec les Jéſuites un démêlé, dont je n'ai pu ſavoir le ſujet; & comme il y montra, ſelon toutes les apparences, beaucoup de vivacité, on voulut dans la Ville en profiter pour ſe défaire d'un Homme qu'on n'y voïoit pas volontiers. Quelques perſonnes allerent trouver le Pere Gabriel Perlino, Recteur du Collége, & lui conſeillerent de nommer un Juge-Conſervateur, qui en le mettant à couvert des entrepriſes du Com-

Indiſcrétion du Recteur des Jéſuites de Buenos Ayrès.

missaire, dont il avoit, disoit-on, tout à craindre, le rendroit encore inhabile à proceder contre le Gouverneur. Je parlerai ailleurs du droit que les Jésuites ont de nommer un Juge-Conservateur, & du pouvoir attaché à cette qualité. 1620-21.

Le Recteur étoit un Homme très peu versé dans les affaires, & qui ne savoit pas distinguer les occasions, où il est permis d'user de ce Privilége accordé par le saint Siége à sa Compagnie & autorisé par les Rois Catholiques dans leurs Etats, d'avec celles où il ne peut avoir lieu. D'ailleurs il ne pénétra point le motif qui engageoit à lui donner ce conseil; il le suivit sans consulter son Provincial, comme il le devoit. Il nomma donc un Juge-Conservateur, & choisit apparemment quelqu'un de ceux qui étoient les plus animés contre le Commissaire, & qu'on lui suggera; ce qui est certain, c'est que ce Juge rendit aussi-tôt contre Meloné une Sentence, qui l'obligea de repasser en Espagne. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il porta ses plaintes contre le Recteur au Conseil des Indes, qui regarda la Sentence du Juge-Conservateur comme un attentat à son autorité, & demanda justice au Général de la Compagnie contre le Pere Perlino.

Il en est puni: sa soumission.

Le Pere Vitelleschi la lui fit prompte & entiere. Il désavoua le Recteur, le déposa, le déclara inhabile à toute Supériorité, & lui envoïa un ordre de retourner au Pérou, d'où il étoit venu au Paraguay. Le Pere Perlino reçut cette humiliation avec la même simplicité qui l'avoit engagé dans ce mauvais pas: il obéit sur le champ, & répara sa faute par de grandes vertus, & de grands travaux pour le salut des Ames. Mais, ceux qui s'étoient servis de lui pour arriver à leur fin, n'en furent pas quittes pour voir leur conduite condamnée par la punition de ce bon Religieux. Un Oydor fut envoïé à Buenos Ayrès pour prendre connoissance de cette intrigue; & tous ceux qui se trouverent coupables furent, dit-on, condamnés solidairement à une amende de quatre-vingt mille écus d'or.

Erection de l'Evêché de Buenos Ayrès.

La présence d'un Evêque auroit sans doute prévenu ce désordre, ou y auroit remedié d'abord. Il paroît que le Roi Catholique ne tarda pas beaucoup après la division des Provinces, dont j'ai parlé, à solliciter l'érection de l'Eglise de Buenos Ayrès en Evêché: mais pour y envoïer un Gouverneur il n'avoit qu'un mot à dire, & avant que de pouvoir y envoïer un Evêque, il y avoit bien des mesures à prendre.

1620-21. La Cour de Rome ne le fit pourtant pas attendre long-tems, puisque le Pere Pierre de Carranza, Religieux de l'Ordre des Carmes, qu'il avoit nommé pour remplir ce nouveau Siége, fut préconisé & admis le sixieme d'Avril 1620, mais il lui fallut du tems avant que de pouvoir prendre possession de son Evêché.

Nouvelles tentatives pour la conversion des Calchaquis & des Guaycurus.

Cependant la Ville de l'Assomption, que les Guaycurus recommençoient à inquieter plus que jamais, n'oublioit rien pour engager les Jésuites à ne point se rebuter de la dureté du cœur de ces Barbares, & obtint du Provincial qu'au défaut du Pere Romero, qui étoit trop utilement occupé ailleurs, il leur envoïât le Pere Joseph Orighi. Ce Missionnaire partit sur le champ, & fut encore assez bien reçu des Guaycurus; mais la seule consolation qu'il eut, fut de baptiser à l'article de la mort le Cacique Dom Martin, qui avoit différé jusques-là à recevoir ce Sacrement. Son Fils, qui étoit Chrétien depuis long-tems, lui succeda; & le Pere Orighi se flatta que son crédit & ses bons exemples faciliteroient la conversion de ses Vassaux. Mais il fut trompé; ce Peuple sembloit croître en férocité, à mesure qu'on s'efforçoit de l'apprivoiser, & son endurcissement obligea enfin le Missionnaire d'aller exercer son zele sur des cœurs mieux disposés. Il en fut de même alors des Calchaquis, toujours prêts à recevoir chez eux les Jésuites, qu'ils estimoient surtout quand ils avoient quelque chose à craindre des Espagnols, & toujours également sourds à leurs instructions & aux touches de la Grace.

Les Jésuites travaillent au salut des Negres.

Un autre Peuple étranger dans l'Amérique, mais qui s'y multiplie à mesure que le nombre de ses Habitans naturels y diminue, ou qu'on est moins en état d'en tirer du service, donnoit alors beaucoup d'occupation aux Missionnaires de tous les Ordres: ce sont les Noirs de l'Afrique, ausquels presque toutes les Colonies Européennes du Nouveau Monde ont été obligées d'avoir recours, pour n'avoir pas assez ménagé les Ámériquains; & fasse le Ciel qu'on ne voie pas un jour ces Esclaves, qui ne savent que trop qu'on ne peut se passer d'eux, vanger ceux auxquels on les a substitués, du traitement qu'on leur a fait. Ce qui console un peu les personnes zélées pour le salut des Ames, de la destruction de tant de milliers d'Indiens, & les Prédicateurs de l'Evangile, des obstacles qu'ils rencontrent à la conversion de ce qui en reste, c'est

1620-21.

c'eſt que la néceſſité où l'on s'eſt trouvé de ſe ſervir des Negres, a été le moïen dont Dieu s'eſt ſervi pour le ſalut de ce Peuple né pour l'eſclavage, qui le rend plus docile aux inſtructions qu'on lui fait, qu'il n'auroit été dans ſa Patrie, ou ſi tranſporté dans un Païs étranger il y eût conſervé ſa liberté.

Diſpute à l'occaſion de leur Baptême.

Il paroît que le plus grand nombre des Negres, qui furent d'abord tranſportés dans l'Amérique Eſpagnole, étoient tirés du Roïaume d'Angola : au moins eſt-il certain que dans une grande diſpute qui s'éleva dans le tems dont je parle, entre les Eccléſiaſtiques du Pérou & ceux du Tucuman au ſujet des Negres, il ne fut queſtion que des Angolins ; voici de quoi il s'agiſſoit. Le Pere de Torrez, dont nous avons ſi ſouvent parlé, ſe trouvant à Quito en 1605, & apprenant qu'on débarquoit chaque année à Carthagêne pluſieurs milliers de ces Eſclaves, pour les diſtribuer dans les Colonies Eſpagnoles, chargea le Pere Alfonſe de Sandoval de l'inſtruction de ceux qu'on ameneroit dans cette Partie du Pérou. Ce Religieux s'y emploïa avec zele, & nous avons deux bons Ouvrages qu'il compoſa à ce ſujet.

Il commença l'exercice de ſon miniſtere par examiner ſi ces Eſclaves avoient été baptiſés avant que de partir d'Angola, & après bien des recherches il jugea qu'on devoit les baptiſer ſous condition ; mais il ne voulut rien faire ſans avoir conſulté l'Archevêque de Séville, auquel il expoſa dans un Ecrit raiſonné, les raiſons qu'il avoit de douter de la validité du Baptême de ceux qu'on aſſuroit avoir reçu ce Sacrement. L'Archevêque, après avoir lu cet Ecrit, le mit entre les mains de pluſieurs Théologiens, qui furent tous de l'avis du Pere de Sandoval ; ſur quoi le Prélat fit publier un Mandement, par lequel il ordonnoit que dans tous les lieux, où s'étendoit ſa Juriſdiction, & toutes les Indes Occidentales y étoient alors compriſes, il y eût des perſonnes prépoſées pour examiner les Negres, & qu'on baptiſât ſous condition tous ceux qui ſe trouvoient dans le cas, dont le Pere de Sandoval parloit dans ſon Mémoire.

Comment elle eſt terminée.

Tous les Evêques de la Nouvelle Eſpagne, du Pérou & du nouveau Roïaume de Grenade, s'y conformerent ; & le Pere de Torrez, qui avoit paſſé du Gouvernement de la Province de Quito, à celle du Chili, qui comprenoit auſſi alors le Paraguay, voulut établir le même uſage dans le Tucuman, où

1620-21. il ſe trouvoit, quand il eut connoiſſance du Mandement de l'Archevêque de Séville. Il y trouva de la difficulté de la part du Clergé de cette Province ; mais une Lettre du Pere Jérôme de Bogado, Recteur du Collége de Loanda, Capitale du Roïaume d'Angola, fit revenir tout le monde à ſon avis. Cette Lettre portoit, qu'à la vérité on étoit dans l'uſage à Loanda de baptiſer tous les Negres qu'on y vendoit pour l'Amérique ; mais qu'aucune inſtruction ne les préparoit à cette cérémonie ; qu'on ſe contentoit, lorſqu'ils étoient ſur le point d'être embarqués, de les préſenter au Vicaire général de l'Evêque, lequel après avoir demandé à tous en général s'ils vouloient être Chrétiens, & leur avoir dit deux ou trois mots, qu'ils n'entendoient point, non plus que la demande qu'il leur avoit faite ſur les devoirs que leur impoſoit cette qualité, les baptiſoit, & donnoit à chacun un nom de Saint.

» J'ai ſouvent repréſenté au grand Vicaire en préſence de » l'Evêque, ajoûtoit le Pere Bogado dans ſa Lettre, l'abus » d'une telle pratique ; mais il n'a jamais eu d'égard à ce que » je prenois la liberté de lui dire : le Prélat de ſon côté ſe croit » en ſûreté de conſcience, quand il a donné quelques avis à » ſon Vicaire général, qui n'en tient aucun compte, ou qu'il » lui a impoſé quelque pénitence pour n'avoir pas exécuté ſes » ordres. Ainſi mon ſentiment eſt qu'il faut baptiſer tous ces » prétendus Chrétiens ſous condition. La lecture de cette Lettre que le Pere de Torrez communiqua à tout le Clergé, le fit revenir à ſon avis, qui étoit celui du Pere de Sandoval, & de tous les Théologiens de Séville

Fin du ſixieme Livre.



SOMMAIRE
DU SEPTIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

ETAT des Missions du Paraguay en 1623. Conduite peu moderée de l'Evêque de l'Assomption, & ce qui en arrive. Découvertes du Pere Romero. Ambassade des Guaycurus au Provincial des Jésuites. Ce Pere va les trouver, & quel fut le fruit de son voïage. Progrès de la Religion dans le Guayra. Réduction de Saint-François Xavier. Le Pere Cataldino par sa fermeté met une Armée de Barbares en fuite. Nouvelle tentative des Missionnaires. Trahison faite par des Espagnols à des Indiens, & ses suites. Danger que court le Pere de Montoya. Providence de Dieu sur lui. Etablissement des Jésuites à Rioja. Facilité des Indiens à se laisser séduire. Le Pere Gonzalez à Buenos Ayrès, & ce qui s'y passa. Action de Religion du Gouverneur, & son effet. Pouvoirs donnés aux Jésuites dans la Province d'Uruguay. Imprudente démarche du Gouverneur. Deux nouvelles Réductions. Une troisieme presque aussitôt détruite que fondée. Description du Tapé. Amphibie singulier. Oiseau sonnant. Arbres & Pierres du Tapé. Caractere des Habitans. Industrie du P. Gonzalez pour dissiper une armée de Barbares. Nouvelle Réduction. Une autre, en danger d'être détruite, sauvée par un Missionnaire. Nouvelles Réductions. Conversion d'un fameux Cacique & de tout son Canton. Expédition des Espagnols contre des Indiens. Belle action & aventure tragique d'un jeune Néophyte. Des Espagnols, que le Pere de Montoya venoit de délivrer d'un grand danger, le paient d'une perfidie. Il fait échouer leur projet. Nouvelles Réductions. Projets du Pere de Montoya, & leur succès. Entreprise dans le Chaco. Fondation de Santiago & de Guadalcazar. Le Pere Osorio au Chaco. Nouveaux Missionnaires arrivés d'Espagne. Réception que leur font les Néophytes. Des Hollandois à Buenos Ayrès; leur dessein. Ferveur & zele des

Néophytes. Nouvelles entreprises du Pere Gonzalez. Apostasie du Cacique Niezu. Situation du Caro. Conspiration contre les Missionnaires. Martyre des Peres Gonzalez & Rodriguez. Martyre d'un Catéchumene. Courage de deux Enfans. Miracle arrivé après la mort du P. Gonzalez. Le P. Romero empêche les Néophytes de vanger la mort du P. Gonzalez. Ils enlevent les Corps des deux Martyrs, & trouvent le cœur du Pere Gonzalez qui avoit été jetté au feu, tout entier. Les Infideles attaquent une Réduction & sont repoussés. Martyre du Pere del Castillo. Impiété de Niezu. Ses Satellites manquent deux Missionnaires. Ils ne peuvent brûler l'Eglise, & sont repoussés. L'Eglise préservée du feu par miracle. Défaite & sort malheureux de Niezu. Grande victoire des Chrétiens. Suites de cette victoire : exécution des plus Coupables. Conversion de la plûpart. Honneur rendus aux Martyrs. Du Païs & du caractere des Gualaches. Ils invitent les Jésuites à venir chez eux. Réduction dans la Gualachie. Ce qui se passe entre le Pere de Montoya & un puissant Cacique. Nouvelles Réductions. Etat des Eglises du Paraguay. Une Réduction en danger d'être abandonnée. Stratagême des Missionnaires pour remedier au mal. Conversions inesperées. Deux Réductions dans le Caro. Conversion d'un Cacique. Les Mamelus se disposent à attaquer les Réductions. Conduite du Gouverneur de la Province en cette occasion. Réduction détruite. Dangers que courent les Missionnaires de la part de leurs Néophytes. Trois Réductions détruites. Filles Chrétiennes Martyres de la chasteté. Les Peres Maceta & Mansilla au Bresil. Ils ne peuvent rien obtenir, & pourquoi. Générosité d'un Gentilhomme Portugais. Les Néophytes se préviennent contre les Missionnaires. Un Apostat leur rend justice.

1623.

Etat du Paraguay quant aux Missions.

DEPUIS qu'en vertu des Réglemens & des Ordres publiés au nom du Roi Catholique par le Visiteur Dom François Alfaro les Jésuites se tenoient fort assurés que les Chrétiens de leurs Réductions ne seroient point donnés en Commande, ni soumis, sous quelque prétexte que ce fût, au service personnel, ils étoient fort attentifs à empêcher qu'on ne donnât aucune atteinte à ce Privilége, dont ils reconnoissoient de plus en plus la nécessité pour donner de la stabilité à tout ce que Dieu vouloit bien operer par leur ministere. Le Pere Cataldino gouvernoit en 1623 les Réductions

du Guayra, & le Pere Gonzalez celles des environs du Parana, & celle qu'on venoit d'établir dans la Province d'Uruguay. Les Jésuites avoient outre cela des Colléges & quelques autres Maisons dans les trois Provinces du Paraguay, de Rio de la Plata, & du Tucuman, où ils s'occupoient avec zele & avec fruit de toutes les fonctions propres de leur Institut. On en pourra voir le détail & les preuves dans plusieurs Lettres des Evêques de ces trois Provinces, que je citerai dans la suite. Aussi n'y avoit-il aucun de ces Religieux, qui ne fût surchargé, & souvent excedé de travail. 1623.

La bonne intelligence étoit parfaite entr'eux & les autres Réguliers, & ils ne faisoient aucun usage de leurs Priviléges, que de concert avec les Evêques, qui les trouvoient toujours disposés à se prêter à tout ce qu'ils leur proposoient pour le bien de leurs Diocèses. Les Peres de Saint François avoient des Missions Indiennes, qu'on trouve assez souvent nommées Réductions : mais leurs Chrétiens se donnoient en Commande; ce qui d'une part leur ôtoit le moïen de faire parmi eux tout le bien qu'ils auroient souhaité, & de l'autre leur épargnoit bien des contradictions de la part de ceux mêmes, qui étoient souvent obligés de recourir aux Jésuites, pour éloigner de leurs Habitations des Ennemis qui y portoient le ravage, ou pour contraindre à faire rentrer dans le devoir ceux mêmes, qui leur étoient soumis, mais que la maniere dont ils les traitoient portoit à la révolte.

Conduite peu moderée de l'Evêque du Paraguay; & ce qui en arrive.

Telle étoit la situation, où le Pere Nicolas Durand Mastrilli, Oncle du Pere Marcel Mastrilli célebre par ses Miracles & son Martyre au Japon, trouva les Eglises du Paraguay lorsqu'il y arriva en 1623, pour succeder au Pere de Oñaté dans le Gouvernement de la Province. La premiere chose qu'il apprit en débarquant à Buenos Ayrès, fut qu'un très grand nombre d'Indiens des environs de l'Uruguay avoient été solemnellement baptisés à l'Assomption, & tenus sur les Fonts par le Gouverneur Dom Manuel de Frias : mais la joie, que lui causa une si heureuse nouvelle, fut bientôt temperée par une contestation bien vive entre ce Gouverneur & l'Evêque au sujet du Patronnage des Indiens, que le Prélat peu instruit de l'usage établi depuis long-tems, vouloit regler à sa façon. Le Gouverneur aïant voulu soutenir ses droits, il l'excommunia; & les Jésuites, qui ne pensoient point comme l'Evêque, furent interdits, & leurs Classes données à d'autres Re-

1623. ligieux. L'affaire fut portée au Conseil roïal des Indes ; & l'Evêque, qui y avoit écrit pour se plaindre des Jésuites, fut condamné. Il se fit justice à lui-même, & la rendit à tous ceux qui avoient essuïé les effets de son indignation : il se reconcilia avec le Gouverneur, il rétracta tout ce qu'il avoit écrit contre les Jésuites, il les rétablit dans toutes leurs fonctions, & les aima toujours sincerement depuis.

Découvertes du P. Romero.

Quelque tems avant l'arrivée du Pere Mastrilli, le Gouverneur de Rio de la Plata avoit engagé le Pere de Oñaté à lui envoïer le Pere Romero, avec qui il vouloit concerter une Entreprise, qu'il méditoit. Il s'agissoit de remonter l'Uruguay jusqu'à sa source ; ce que les Indiens paroissoient fort résolus à ne pas permettre. Les plus redoutables étoient les *Yaros* & les *Charuas*, ennemis des Espagnols jusqu'à la fureur, & dont on rapporte un trait bien singulier : c'est qu'à la mort de chacun de leurs Proches, ils se coupent un article d'un doigt, en commençant par les mains ; d'où il arrive souvent que d'assez bonne heure il ne leur en reste aucun, ce qui ne les empêche point de marcher, ni de faire tout ce qu'ils veulent de leurs mains.

Le Pere Romero accepta la Commission que le Gouverneur lui proposa, & s'embarqua sur l'Uruguay accompagné d'un seul Espagnol. Il rencontra presque partout des Hommes intraitables, nus, & piqués par tout le corps, avec de longs cheveux qui leur descendoient jusqu'à la ceinture, ne vivant que de la chasse des Cerfs, des Autruches & des *Lagopas*, espece d'Oiseaux blancs de la grosseur des Pigeons, & qui ont les pattes velues comme les Lievres. Les premiers qui apperçurent le Missionnaire lui crierent, d'un ton capable d'effraïer les plus hardis, que s'il vouloit sauver sa vie, il retournât au plutôt d'où il étoit venu ; mais il les laissa dire, & ne s'arrêta point qu'il n'eût gagné les premieres Habitations des Guaranis, qui étoient à cent lieues de la déchage de l'Uruguay dans Rio de la Plata. Son dessein étoit d'aller jusqu'à la Conception, où il se promettoit bien de trouver des Néophytes, qui le conduiroient jusqu'à la source du Fleuve : mais, ceux qui l'avoient conduit jusqu'où il se trouvoit, se lasserent de courir tous les jours de nouveaux risques, & le remenerent malgré lui à Buenos Ayrès, où il trouva le nouveau Provincial tout récemment arrivé du Pérou.

Comme on ne voïoit aucune apparence de pouvoir appri-

voiser les Charuas, ni les Yaros, le P. Mastrilli renvoïa le P. Romero aux Guaycurus, où il apprit qu'il paroissoit quelque raïon d'espérance de pouvoir gagner un bon nombre de ces Barbares à Jesus-Christ. En effet il n'y avoit guere que trois mois que ce Missionnaire étoit rentré dans leur Païs, qu'un de leurs Caciques envoïa inviter le Provincial à le venir voir. Il lui envoïa même une espece d'Ambassade, dont le Chef étoit une Femme, qui le complimenta en chantant, & lui dit que sa Nation verroit avec beaucoup de plaisir un Homme qu'elle respectoit comme son Pere. Ceux qui l'accompagnoient répéterent la même chose sur le même ton; & après que cela eut duré assez long-tems, parcequ'ils chantoient les uns après les autres, tous ensemble, parlant sans s'écouter & gesticulant beaucoup, prierent le Provincial de les suivre jusqu'à l'endroit où les Missionnaires avoient bâti leur Chapelle, & ils lui dirent que bien des gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

1623.

Ambassade des Guaycurus au Provincial des Jésuites

Le Pere leur répondit qu'il feroit volontiers ce qu'ils souhaitoient, mais à condition qu'ils renonceroient à leurs guerres injustes & à leurs brigandages. Ils promirent tout avec cette facilité si ordinaire à ceux qui ne se croient pas obligés de tenir leur parole; il leur fit quelques présents, & partit avec eux. Malgré la bonne réception qu'on lui fit, il ne tarda point à se convaincre qu'il n'y avoit absolument point à compter sur cette Nation; il en eût même dès-lors ramené les Missionnaires (car les Peres Rodriguez & Orighi ou n'étoient point encore sortis de chez eux, ou y étoient retournés avec le Provincial), s'il n'eût craint de mécontenter les Espagnols, qui ne croïoient leurs Habitations en sûreté de la part de ces Barbares, que tandis qu'il y avoit des Jésuites parmi eux. Les deux Peres y demeurerent encore trois ans, qu'ils auroient beaucoup plus utilement emploïés dans le Guayra, où la récolte sembloit croître sous la faulx des Moissonneurs.

Il va les trouver, & quel fut le fruit de son voïage.

En parlant de cette Province, j'ai dit qu'on y trouvoit des Forêts immenses & de vastes Campagnes. Les unes & les autres étoient habitées; & ce qui n'est pas ordinaire, les Habitans des Bois étoient moins farouches que ceux des Plaines. Une de ces vastes Forêts est terminée d'un côté par une Montagne fort haute, qu'on appelle *Itirambara*, qui veut dire *Tête d'Homme*, parceque regardée d'un côté à cer-

Progrès de la Religion dans le Guayra.

1623. taine diſtance, elle paroît en avoir la figure. Elle étoit alors habitée par des Indiens fort décriés pour leur cruauté, qui avoient l'année précédente maſſacré, de la maniere la plus inhumaine, un Néophyte, nommé Piripé, que le P. Cataldino leur avoit envoïé pour les inviter à venir vivre avec leurs Compatriotes ſous les Loix douces & aimables du Dieu des Chrétiens.

Le Miſſionnaire n'eut pas plutôt été informé de cette barbarie, qu'il réſolut d'aller lui-même viſiter la Montagne, & il y alla en effet avec les Peres de Montoya & de Salazar, & quelques Néophytes pour leur ſervir de Guides. Comme ils en approchoient, un de ces Montagnards vint au-devant d'eux, & leur fit les plus terribles menaces pour les obliger à ne pas aller plus loin. Leurs Guides en furent intimidés; ils les raſſurerent, & quelques-uns s'offrirent à prendre les devants pour inſtruire les Infideles des bonnes intentions des Miſſionnaires. Le P. Cataldino accepta leur offre; mais il voulut aller avec eux. Il accorda aux inſtances du P. de Montoya, d'être de la partie, & il recommanda au P. de Salazar, qu'il laiſſoit avec le reſte des Néophytes à la garde des Canots ſur leſquels ils étoient venus juſques-là, de s'en retourner auſſi-tôt, s'il apprenoit qu'on les eût mis à mort.

Réduction de Saint-François Xavier.

Comme l'Indien qui venoit de leur parler avoit diſparu ſur le champ, les Guides, qui ne connoiſſoient pas aſſez les détours qu'il falloit prendre pour arriver à l'Habitation des Infideles, s'égarerent. Peu de tems après, un de ces Barbares vint leur dire que s'ils arrivoient dans la Bourgade ſans avoir été annoncés, il leur en coûteroit la vie, & ajoûta que s'ils le trouvoient bon, il iroit y donner avis de leur venue. Le P. Cataldino y conſentit d'abord; mais quand cet Homme les eut quittés, le Serviteur de Dieu, faiſant réflexion qu'il ſeroit peut-être moins dangereux de ſurprendre ces Montagnards, que de leur donner le tems de délibérer, ſuivit cet Homme de près, & cela lui réuſſit. Il entra dans la Bourgade ſans obſtacle avec tous ceux qui l'accompagnoient: on leur fit même entendre qu'ils n'avoient rien à craindre pour leurs vies; mais on leur déclara nettement qu'on ne ſouffriroit point qu'ils s'y arrrêtaſſent, de peur que les Eſpagnols ne les y ſuiviſſent. Il fallut donc en ſortir; mais un Cacique voiſin offrit de les recevoir chez lui; ſur quoi le P. Cataldino

manda

manda au Pere de Salazar de venir le trouver avec ses Néophytes. Dès qu'il fut arrivé, le Supérieur, du consentement du Cacique, traça le plan d'une Réduction; & un si grand nombre de Prosélytes se présenta pour l'habiter, que les Missionnaires ne douterent plus que la Montagne ne fût bientôt toute peuplée de Chrétiens. 1623.

Le Pere Cataldino met par sa fermeté une Armée de Barbares en fuite.

Cependant le Cacique de la premiere Bourgade, aïant jetté l'allarme dans tous les environs, assembla en peu de tems une Armée, à la tête de laquelle il marcha contre trois Religieux & quelques Chrétiens sans armes, disant qu'il vouloit voir si la chair des Prêtres Chrétiens étoit meilleure que celle des autres Hommes. Il n'étoit plus qu'à une lieue d'eux, lorsque le P. de Montoya eut avis de sa marche: il courut aussi-tôt en faire part à son Supérieur, qui faisoit travailler à son Eglise, & qui lui répondit fort tranquillement: *la volonté de Dieu soit faite, mon cher Pere*, & continua à donner ses ordres aux Ouvriers. Le Cacique du lieu étoit présent; surpris d'une si grande fermeté d'ame, & plein de respect pour le Serviteur de Dieu, il alla sur le champ trouver les Ennemis, & leur dit ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Son dessein étoit de leur persuader de laisser en repos des Hommes si estimables, & il ne s'attendoit point de voir toute cette Armée, saisie de fraïeur à son récit, se dissiper en un moment; & lorsque quelque tems après on voulut leur faire honte d'une fuite si précipitée, ils répondirent que ce qu'on leur avoit dit de la tranquillité du Missionnaire, leur avoit fait craindre de se voir bientôt attaqués par une Armée beaucoup plus forte que la leur.

Quoi qu'il en soit, le fruit de cette retraite fut l'établissement solide de la nouvelle Réduction, qui fut mise sous la protection de l'Apôtre des Indes, & qui en très peu de tems se trouva composée de plus de quatre cents Familles; la plûpart de ceux mêmes, qui avoient pris les armes pour en ruiner les fondemens, y étant venus se ranger au nombre des Prosélytes. Le P. Cataldino y resta pour y donner la forme qui étoit déja établie dans les autres Réductions; & en congédiant ses deux Compagnons, il les chargea d'une entreprise qui se trouva plus difficile encore que celle qu'il venoit d'exécuter si heureusement. Pour bien comprendre de quoi il s'agissoit, il faut reprendre les choses de plus haut.

J'ai déja remarqué que Villarica étoit située sur le Gui-

1623.

Nouvelles tentatives des Missionnaires.

bay, à trente lieues de la décharge de cette Riviere dans le Parana. Au-dessus de cette Ville la même Riviere arrose un Canton où il y avoit huit Bourgades Guaranies, toutes bâties sur ses bords ; & il n'est pas possible de la remonter plus haut, parcequ'assez près de la derniere Bourgade il y a un Rapide que les Canots de ces Indiens ne sauroient franchir. Leur principal Cacique, nommé *Tayaoba*, s'étoit confédéré avec tous les autres pour maintenir la liberté commune, à laquelle ils étoient résolus de tout sacrifier. D'ailleurs ces Barbares étoient si affamés de chair humaine, qu'au défaut de celle de leurs Ennemis, ils mangeoient quelquefois ceux des leurs qu'ils pouvoient surprendre. Ils accoutumoient leurs Enfans à cette nourriture dès le berceau, & leurs fleches n'étoient armées que des os de ceux qu'ils avoient dévorés. De sorte que, selon le P. del Techo, un Ecrivain avoit eu tort de dire que ce Canton n'avoit point d'Animaux carnaciers, puisque tous ses Habitans l'étoient autant & plus que les Tigres mêmes, & que c'étoit-là qu'on pouvoit dire dans le sens le plus littéral *Homo Homini Lupus*.

Trahison faite par des Espagnols à des Indiens, & ses suites.

Il y avoit long-tems que Tayaoba s'étoit rendu redoutable dans le Guayra, & c'est ce qui avoit fait donner son nom par les Espagnols à tout ce Canton ; mais ils avoient bien mérité tout le mal qu'il leur faisoit. Quelques années auparavant un Commissaire envoïé de l'Assomption à Villarica, l'avoit attiré dans cette Ville avec trois autres Caciques, on ne dit point sous quel prétexte, & ils y étoient venus sur sa parole. Mais au lieu des présens qu'il leur avoit fait espérer, il les avoit confinés, chargés de chaîne, dans une obscure prison, pour les obliger à lui livrer un certain nombre de leurs Vassaux. Les Compagnons de Tayaoba aimerent mieux se laisser mourir de faim, que de rien promettre : pour lui il fut aussi ferme & plus heureux. Il trouva enfin le moïen de s'échapper, & il regagna sa Bourgade, bien résolu de n'y laisser jamais entrer aucun Espagnol, sous quelque prétexte que ce fût, & de se venger sur tous ceux qui tomberoient entre ses mains, de la trahison qu'on lui avoit faite. On lui envoïa de tems en tems faire des propositions assez avantageuses ; aucun de ceux qu'on en avoit chargés ne put parvenir jusqu'à lui. On crut que des Indiens réussiroient mieux, il les laissa venir, les égorgea & les mangea.

C'étoit de la conquête spirituelle de ces Anthropophages

que le P. Cataldino chargea les Peres de Montoya & de Salazar. Ils commencerent par bien reconnoître les avenues de leur Païs, puis ils se rendirent à Villarica, où le P. de Montoya jugea à propos que le P. de Salazar restât quelque tems, tandis qu'il iroit visiter toutes les Bourgades avec quinze Néophytes choisis. A son arrivée dans la premiere, se voïant environné d'une troupe de Barbares qui sembloient ne respirer que la fureur, il crut devoir commencer par disposer les Chrétiens à la mort, puis il leur donna une absolution générale. Il s'approcha ensuite des Infideles, & leur exposa en peu de mots le motif de son voïage. Son discours fut mal reçu, on le traita de Traître & d'Imposteur, & on cria qu'il falloit le faire mourir.

1623.

Danger que court le Pere de Montoya.

Alors un de ses Néophytes, nommé *Jean Guiray*, lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, afin de calmer ces Furieux que sa présence irritoit. Il le crut; mais à-peine avoit-il fait quelques pas, qu'on décocha sur lui & sur sa troupe une grêle de fleches qui fit tomber à ses pieds sept de ses Chrétiens; les autres échapperent, & même le fidele Guiray, quoique pour sauver la vie au Missionnaire, il eût pris son manteau & son chapeau, afin d'attirer sur lui tous les coups qu'on voudroit lui porter. On les poursuivit jusqu'au bord de la Riviere, où deux Vieillards se rencontrerent fort à propos avec une Pirogue, dans laquelle ils entrerent. Ces deux Hommes avoient été comme inspirés de venir là, car ils ne purent jamais dire pourquoi ils y étoient venus. Ils assurerent même que pour y arriver ils avoient fait en deux heures un chemin que les plus robustes Rameurs auroient eu bien de la peine à faire en deux jours.

Providence de Dieu sur lui.

Cependant, à juger humainement des choses, il ne paroissoit point qu'il fût de la prudence de faire une seconde tentative pour pénétrer dans ce Canton; & le P. de Montoya pouvoit même conclure de ce que le Ciel avoit fait pour favoriser sa retraite, qu'il abandonnoit ce Peuple à la dureté de son cœur. Mais il ne raisonna pas ainsi, persuadé que les expéditions Apostoliques ne doivent pas être conduites selon les regles d'une sagesse purement humaine, & que ce qui passeroit pour témérité dans la Milice du siecle, ne l'est pas dans un Apôtre, qui sait que le sang des Martyrs est ce qui fait plus efficacement germer la semence de la Foi; il ne fut donc que plus animé à poursuivre son entrepri-

1624. se, dont nous verrons bientôt que le succès le justifia.

Etablissement des Jésuites à Rioja.

L'année suivante les Jésuites furent appellés à Rioja. Cette Ville avoit été fondée trente ans auparavant par Dom Jean Ramirez Velasco, Gouverneur du Tucuman, presqu'à l'entrée d'une Plaine qui s'étend jusqu'à la Cordilliere du Chili, par les trente dégrés de Latitude Sud, & assez près de l'endroit où étoit autrefois une Ville de tous les Saints, dont il est parlé dans les Actes de S. François Solano, lequel y avoit prêché dans le cours de ses Missions. Le dessein de D. Ramirez, en fondant cette nouvelle Ville, étoit de tenir de ce côté-là les Indiens en respect, & il auroit bien souhaité dès-lors d'y établir des Jésuites; mais ils étoient encore en trop petit nombre pour accepter cet Etablissement. Enfin, D. Jean Quiñones, qui gouvernoit encore en 1624 la Province du Tucuman, fit de nouvelles instances auprès du P. Mastrilli, qui ne put se défendre de consentir à ce qu'il souhaitoit. Le Gouverneur fit généreusement la plus grande partie des frais de la fondation, la Ville se chargea du reste, & bientôt la Maison fut changée en Collége. J'ai parlé ailleurs de l'état où se trouve aujourd'hui cette Ville, & de ses Vignobles.

Facilité des Indiens à se laisser séduire.

Peu de tems après il arriva une chose qui fait voir combien les Peuples du Paraguay étoient alors faciles à séduire. Deux Imposteurs, qui se donnoient pour de grands Magiciens, mais dont tout l'art consistoit en quelques prestiges qu'ils appuïoient de grandes menaces, & dont le terme étoit le plus affreux libertinage, exposerent toutes les Colonies Chrétiennes du Parana & de l'Uruguay à une désertion générale. La corruption avoit déja gagné quelques Néophytes, ce qui étoit encore aisé, parceque quelques précautions qu'on pût prendre contre la légereté de ces Indiens avant que de les baptiser, on ne pouvoit pas encore les mettre tout-à-fait à l'abri de certaines tentations, ni veiller autant qu'on auroit souhaité sur ceux qui n'étoient pas nés de Parens Chrétiens. Au premier avis qu'on eut de ce qui se passoit, on s'assura des deux Séducteurs, on les fit enfermer, on les interrogea séparément, & l'un d'eux non-seulement découvrit la source du mal, mais il le répara autant qu'il étoit en lui. L'autre, plus obstiné & convaincu de plusieurs crimes, fut livré à la Justice, & pendu à l'Assomption.

Dans ce même tems on apprit au Paraguay que le Pere

1625-26.

Le P. Gonzalez à Buenos Ayrès, & ce qui s'y passe

Jean Romero, dont nous avons souvent parlé dans les commencemens de cette Histoire, étoit mort au Chili dans une grande réputation de sainteté, que le Ciel autorisa par plusieurs miracles. Le P. Filds, un des premiers Apôtres du Guayra, mourut aussi alors dans une extrême vieillesse, plein de mérites. Il n'avoit cessé de travailler infatigablement à défricher un Champ stérile, que quand les forces lui manquerent absolument, & il eut la consolation, avant que Dieu l'appellât, de le voir commencer à rendre avec usure ce qu'il y avoit semé. La Province d'Uruguay ne donnoit pas de moindres espérances, que celle de Guayra. J'ai dit qu'en 1623 le P. Pierre Romero avoit tenté de remonter l'Uruguay jusqu'à sa source, & ce qui l'avoit empêché d'y réussir. Deux ou trois ans après, D. Louys de Cespedez, Gouverneur de Rio de la Plata, qui avoit extrêmement à cœur cette découverte, que le P. Gonzalez, par l'Etablissement de la Conception, avoit poussée jusqu'à cent cinquante lieues de l'Embouchure de cette Riviere, fit prier ce Missionnaire de descendre à Buenos Ayrès, pour concerter avec lui les moïens d'aller jusqu'à sa source. Il chargea de sa Lettre un Espagnol, nommé Ferdinand Sayas; & le P. Gonzalez dès qu'il l'eut reçue, ne différa de partir qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour disposer Niezu, Cacique de la nouvelle Réduction, & quelques Néophytes, à l'accompagner.

Action de Religion du Gouverneur & son effet.

Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, qu'ils rencontrerent cinq cents Indiens en équipage de Guerriers. Le P. Gonzalez les aborda seul, & au grand étonnement de Sayas, leur persuada de s'en retourner chez eux. Le reste du chemin se fit fort tranquillement, & après vingt-cinq jours de navigation ils arriverent à Buenos Ayrès. Le Gouverneur reçut le P. Gonzalez avec toute la Noblesse à cheval, & ses deux Fils, dont l'un étoit à la tête d'un Escadron de Cavalerie, & l'autre d'un Bataillon d'Infanterie. Ces deux Troupes défilerent & firent l'Exercice devant les Indiens, qui furent ensuite conduits par le Gouverneur, au son des Trompettes, au Gouvernement, où on les fit rafraîchir, ensuite à l'Evêché. Dès que l'Evêque parut, D. Louys, pour faire connoître à ces nouveaux Chrétiens le respect que les Espagnols rendoient aux Princes de l'Eglise, mit les deux genoux en terre devant le Prélat, lui parla quelque tems en cette posture, & lui baisa la main.

1625-26. Cette action eut sur le champ son effet. Niezu promit solemnellement au nom de sa Bourgade une obéissance entiere au Roi d'Espagne. Il ajoûta qu'il tiendroit exactement la main à ce que les ordres de Sa Majesté & ceux des Gouverneurs de la Province fussent ponctuellement exécutés dans tous les lieux où il auroit quelque pouvoir, mais à deux conditions; la premiere qu'on n'y enverroit jamais d'autres Pasteurs que les Peres de la Compagnie; la seconde, qu'aucun de ses Indiens ne seroit assujetti au service des Espagnols. L'Evêque & le Gouverneur lui donnerent sur l'un & sur l'autre article toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter, & le déclarerent lui-même le premier Chef de tous les Indiens de la Province d'Uruguay qui embrasseroient la Religion Chrétienne. Le Prélat revêtit ensuite les Jésuites de tous ses Pouvoirs, & le Gouverneur délivra au P. Gonzalez une Patente, en vertu de laquelle lui & tous les Supérieurs de la Compagnie, étoient autorisés à fonder des Réductions dans toute l'étendue de son Gouvernement, avec toutes les facultés que les Rois Catholiques, comme délégués du Saint Siége, & Patrons de toutes les Eglises Indiennes de l'Amérique Espagnole, peuvent donner aux Ministres de l'Evangile. On dressa des Actes de ces Concessions, & le Recteur du College les signa au nom de son Provincial.

Pouvoirs donnés aux Jésuites dans la Province d'Uruguay.

Le Gouverneur fournit ensuite la Réduction de la Conception, & celle de S. Nicolas fondée récemment par le P. Gonzalez, vis-à-vis de la premiere & de l'autre côté du Fleuve, de tout ce qui étoit nécessaire pour la décoration des Eglises & la célébration du Service divin, & manda au Roi son Maître, que de la maniere dont le P. Gonzalez s'y prenoit, tout le cours de l'Uruguay seroit bientôt peuplé de Chrétiens, pourvû que ce Missionnaire fût secondé; mais qu'il étoit surtout nécessaire qu'on lui envoïât trente Jésuites. L'Evêque écrivit à ce Prince sur le même ton, & ces Lettres produisirent tout l'effet que l'un & l'autre pouvoient desirer. Enfin un riche Portugais, nommé Diegue Vera, qui trafiquoit à Buenos Ayrès, donna des sommes considérables pour achever les Edifices commencés dans les deux Réductions.

Imprudente démarche du Gouverneur.

Tout étant ainsi réglé, le P. Gonzalez partit avec le P. Michel Ampuero & les Indiens, pour retourner à son Eglise. Il gagna sur sa route deux Nations, qui lui promirent

de se réunir sous sa conduite aux mêmes conditions qui avoient été accordées à Niezu ; & la premiere chose qu'il fit en arrivant à la Conception, fut de choisir des situations commodes pour deux nouvelles Réductions. Le Gouverneur en aïant eu avis, & oubliant les promesses qu'il avoit faites aux Missionnaires & à Niezu, envoïa deux Espagnols, nommés Bravo & Païva, pour commander dans ces deux Réductions en qualité de Corrégidors, & manda à Sayas, qui étoit retourné avec les Missionnaires, de prendre le même titre à la Conception.

Le P. Gonzalez, surpris de cette démarche, comprit d'abord toutes les mauvaises suites qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir ; mais il ne crut pas devoir s'opposer aux volontés du Gouverneur. Les trois Corrégidors prirent paisiblement possession de leurs Charges, dans l'exercice desquelles Sayas & Païva se comporterent très mal. Il ne paroît pourtant pas que les nouveaux Chrétiens aient témoigné alors leur mécontentement ; mais les Infideles, voïant dans leur voisinage des Commandans Espagnols, prirent les armes pour les chasser, & il auroit été difficile de garantir ces Officiers de la fureur de ces Barbares, si le Pere Gonzalez, que quelques affaires avoient appellé sur le Parana, deux autres Jésuites, & le Provincial même, ne fussent accourus à leur secours.

Il se corrige : deux Réductions nouvelles.

Ils trouverent en arrivant à la Conception toute cette Bourgade extrêmement irritée. Niezu n'y étoit point, & il y a bien de l'apparence que le chagrin d'avoir été trompé par le Gouverneur l'avoit engagé à s'éloigner. Il étoit à craindre que son exemple ne fût suivi, & plusieurs Néophytes déclarerent au Povincial qu'ils se croïoient quittes des engagemens que le Cacique avoit pris en leur nom à Buenos Ayrès, puisque le Gouverneur manquoit lui-même à sa parole. Le P. Mastrilli leur dit qu'il alloit lui envoïer un de ses Religieux pour lui porter leurs plaintes, & qu'il ne doutoit point qu'elles ne fussent favorablement écoutées. Cette réponse les calma, le P. Ampuero partit sur le champ, & non-seulement il obtint le rappel des Corrégidors, mais encore un secours considérable pour les Réductions. Les nouveaux Chrétiens en furent comblés de joie, & malgré les efforts des Infideles, les deux nouvelles Bourgades furent fondées, & devinrent en peu de tems très florissantes, l'une sous le nom des *trois Rois*, & l'autre sous celui de *S. François Xavier*.

1627.

Une troisieme presque aussitôt détruite que fondée.

Le P. Gonzalez ne voïant plus rien à craindre pour ces Colonies, crut pouvoir faire une nouvelle excursion, & entra dans la Riviere *Ibicuy*, laquelle venant du Sud-Est, se décharge dans l'Uruguay à cent lieues de Buenos Ayrès ; la remonta environ quarante lieues, & s'arrêta chez un Cacique nommé *Taboca*, qui lui fit un très bon accueil. Il en profita, & il l'engagea sans peine à se réunir, avec tous les Indiens auxquels il commandoit, dans une Réduction qui fut tracée sur le champ, & se trouva bientôt en état de loger tout le monde. On la nomma *la Chandeleur ;* mais elle ne subsista pas long-tems. Une Armée de Barbares tomba brusquement dessus, tandis que le Missionnaire n'y étoit pas, dissipa tous les Habitans & la ruina entierement. Celle des trois Rois auroit eu le même sort, si le P. Romero, qui en étoit chargé, n'eût fait avertir en diligence le P. Gonzalez d'y amener du secours, ce qu'il fit.

Le danger passé, les deux Missionnaires s'embarquerent sur l'Ibicuy, & après l'avoir remonté environ vingt-cinq lieues, rencontrerent des Indiens qui leur dirent qu'il n'y avoit point de sûreté pour eux à aller plus loin, surquoi le P. Gonzalez renvoïa le P. Romero à son Eglise, & continua seul son voïage. Il n'y rencontra aucun des obstacles qu'on lui avoit fait craindre ; mais arrivé à la Chandeleur, il n'y trouva que des ruines. Taboca & quelques autres Caciques s'y rendirent, dès qu'ils surent qu'il y étoit, & lui dirent que ce malheur étoit arrivé pendant leur absence ; mais qu'ils ne l'auroient pu détourner, parcequ'ils étoient trop foibles pour résister à ceux qui avoient fait le coup. Le Missionnaire, voïant le mal sans remede, au moins pour le présent, prit la résolution de reconnoître le *Tapé*, qui termine la Province de l'Uruguay à l'Orient, & s'étend jusqu'au Bresil. Il proposa aux Caciques de l'y conduire ; mais ils lui répondirent qu'il n'y avoit nulle apparence de pouvoir, avec si peu de monde, pénétrer dans un Païs peuplé & environné de Nations nombreuses, que la seule vûe d'un Espagnol mettroit en fureur. L'Homme Apostolique, que de semblables difficultés n'ébranlerent jamais, insista, & par son éloquence & ses manieres aimables vint à bout de les engager à l'accompagner.

Description du Tapé ; Amphibie singulier.

Le Tapé est proprement une chaîne de Montagnes, qui a deux cents lieues de long de l'Orient, à l'Occident, & qui commence

commence à huit journées de chemin de l'Uruguay. On en compte quinze de la Montagne la plus orientale pour gagner la Mer du Bresil. Il y a entre ces Montagnes des Vallées fertiles & de bons Pâturages, & les Terres y sont propres à porter toutes sortes de grains. Le Païs est d'ailleurs fort bien arrosé, & on ne trouve nulle part de plus belles eaux. On y voit, entr'autres singularités, un Animal amphibie, qui est assez commun dans tous les lieux marécageux de la Partie orientale, & dont on ne nous a point appris le nom. Il ressemble à un Mouton, avec cette différence qu'il a les dents & les ongles du Tigre qu'il surpasse en férocité. Les Indiens ne le voient jamais qu'avec fraïeur; & quand il sort de ses Marais, ce qu'il fait ordinairement en troupe, ils n'ont point d'autre moïen d'échapper à sa fureur, que de grimper au haut d'un Arbre, où ils ne sont pas même toujours en sûreté: car ce terrible Animal déracine quelquefois l'Arbre, qui en tombant lui livre sa proie, ou bien il demeure au pied de l'Arbre jusqu'à ce que l'Indien, épuisé par la faim & ne pouvant plus se soutenir, se laisse tomber. Quand on est venu à bout d'en tuer quelqu'un, on se fait un habit de sa peau, & cet habit, dans la Langue Guaranie, qui est aussi celle du Tapé, se nomme *Ao*, peut-être du nom de l'Animal. 1627.

L'Oiseau le plus commun dans ce Païs s'appelle *Guirapé*, c'est-à-dire, l'Oiseau sonnant; il est blanc & fort petit, mais son chant est extrêmement fort & approche beaucoup du son d'une cloche. Parmi les Arbres qu'on trouve dans les Forêts du Tapé, on a remarqué un Palmier, qui n'est guere plus grand que le Jonc des Indes, & de l'écorce duquel on tire un fil aussi fin que la meilleure soie. On en fait des cordes pour les arcs. Un autre Arbre encore plus singulier est l'*Escapis*, mais il n'est point particulier au Tapé. On prétend qu'après le lever du Soleil il en découle une pluie fort abondante, tandis que tous les Arbres qui sont autour de lui, demeurent très secs. Enfin il y a dans ce Païs des cailloux transparens, qui auroient, dit-on, leur prix en Europe.

Oiseau sonnant.

Arbres & pierres du Tapé.

Les Tapés sont une Colonie de Guaranis, mais fort ancienne, & les moins vicieux de tous. Ils ont naturellement de la douceur, & on n'a connu dans toute l'Amérique méridionale aucun Peuple mieux disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, plus constant après y avoir ouvert les yeux,

Caractere de ses Habitans.

1627. ni plus propre à faire honneur au Christianisme. L'amour de la liberté lui avoit inspiré une grande aversion pour les Etrangers, & il étoit trop bien retranché dans ses Montagnes pour être soumis par la force. Mais les Apôtres du Paraguay n'ont eu d'autre difficultés pour en faire de véritable Chrétiens, que de pouvoir parvenir à s'en faire écouter.

Toute la Nation étoit divisée en Bourgades assez peuplées, les unes situées sur le penchant des Montagnes, d'autres sur le bord des Rivieres, & plusieurs au milieu des Forêts. La plus nombreuse de toutes portoit le nom de la Nation, & le lui a donné, aussi-bien qu'au Païs qu'elle occupoit depuis la réunion de ce Peuple avec les Guaranis dans les Réductions de l'Uruguay. Les Espagnols donnent aux Habitans de toutes ces Réductions en général assez indifféremment les noms de Guaranis & de Tapés, les autres Peuples qui se sont joints aux uns & aux autres étant en trop petit nombre chacun, & en quelque façon confondus dans les trente Bourgades qui forment cette République Chrétienne. Quoi qu'il en soit, le Pere Gonzalez n'étoit entré dans le Tapé, que pour s'en former une idée générale, & quoiqu'il eût aisément compris que les Habitans n'étoient pas aussi éloignés du Roïaume de Dieu, qu'on avoit voulu le lui persuader, il conclut néanmoins de la disposition, où il les trouva, que le jour du salut n'étoit point encore venu pour eux, & se contenta d'avoir bien reconnu par où on pouvoit entrer dans leur Païs.

Industrie du Pere Gonzalez pour dissiper une Armée d'Infideles.

Il étoit encore occupé des mesures qu'on avoit à prendre pour y introduire la Religion Chrétienne, lorsqu'il eut avis qu'un très grand nombre de ces Indiens s'avançoit pour l'enlever; & à-peine commençoit-il à déliberer sur le parti qu'il avoit à prendre, que l'Ennemi parut. Il n'y avoit point à reculer, les Caciques qui l'accompagnoient firent face, & soutinrent bravement la premiere attaque; mais comme le nombre des Tapés croissoit à chaque instant, la partie devint trop inégale. Alors le Pere Gonzalez s'avisa d'un stratagême qui le tira heureusement d'affaire: il prit d'une main un livre, & de l'autre une espece de scie, qu'il portoit toujours avec lui pour ébrancher un arbre, quand il vouloit planter une Croix, & s'avança au premier rang. La vûe de ces deux choses déconcerta les Barbares; ils s'imaginerent qu'avec la scie il alloit les mettre en pieces, & que les paroles qu'il prononçoit en lisant dans son livre, avoient une vertu secrete, à laquelle ils ne pour-

roient jamais résister ; ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils disparurent presqu'en un moment. Encouragé par ce succès il entra plus avant dans le Païs, le visita autant qu'il étoit nécessaire pour le dessein qu'il avoit en vûe, & retourna ensuite dans sa Mission. 1627.

Nouvelle Réduction.

A-peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que sur le Piratini, Riviere éloignée de vingt lieues de l'Ibicuy, où il se trouvoit, il y avoit une Nation qui paroissoit assez disposée à le recevoir. Il s'y transporta avec le Pere Romero, & aïant rencontré en chemin deux cents Hommes, qui voulurent l'obliger à retourner sur ses pas, il leur déclara résolument qu'il n'en feroit rien. Il ajoûta, qu'il n'étoit venu dans ce Païs, que pour faire du bien à tout le monde, & qu'ils n'avoient rien à craindre de lui, ni même des Espagnols, tant qu'il y seroit. Ce peu de mots les désarma, ils le conduisirent dans leurs retraites, & engagerent tous ceux qu'ils y trouverent à s'abandonner à la conduite d'un Homme qui ne leur vouloit que du bien. L'Homme Apostolique profita d'une disposition si favorable, & forma de ces nouveaux Prosélytes une Réduction, sous le titre de la *Chandeleur*. Elle fut bientôt en regle, & le Pere Romero, qui en fut chargé, y rassembla en peu de tems plus de trois mille Personnes de la même Nation, qu'on appelloit les *Casaapaminas*.

Un Missionnaire empêche la dissolution d'une Réduction.

Celle de Sainte-Marie Majeure, fondée depuis peu sur l'Iguazu, qui se jette dans le Parana, comme je l'ai remarqué ailleurs, fut dans ce même tems sur le point d'être entierement dépeuplée. La famine y étoit extrême. Les Habitans s'étoient déja dispersés dans les Bois pour y chercher de quoi vivre, & il étoit dangereux de les y laisser long-tems. Le Pere Claude Ruyer, leur Pasteur, alla les y chercher ; mais quoi qu'il pût faire pour les en tirer, il n'y en eut que quatre cents qu'il put engager à le suivre. Quelques jours après, une petite Fille, du nombre de ceux qui étoient restés dans les Bois, fut dévorée par un Tigre ; le Missionnaire aïant appris ce malheur, dressa un piége à l'Animal, qui y donna, & il n'en fallut pas d'avantage pour faire revenir au Bercail tout le Troupeau.

Une action de vigueur réussit encore mieux à ce même Religieux, pour rétablir son Eglise dans sa premiere ferveur. Quelques-uns de ses Prosélytes s'étoient avisés de faire une

1627. course dans un Païs ennemi, y avoient tué plusieurs Indiens, & en avoient amené quelques Prisonniers. Ils se disposoient même à en faire secretement un festin, lorsque le Pere Ruyer en aïant été informé, les alla trouver; & prenant un air d'autorité & d'indignation, qui réussit presque toujours avec ces Peuples, quand on sait l'assaisonner comme il faut, il fit arrêter & lier les plus coupables, leur reprocha leur désobéissance & leur inhumanité, & leur imposa une pénitence proportionnée à la grandeur de leur faute. Ils s'y soumirent sans répliquer, & onze à douze cents Personnes qu'il baptisa cette même année, furent le fruit de sa vigilance & de sa fermeté.

Nouvelles Réductions.

De plus nombreuses encore & de plus éclatantes conversions donnerent alors lieu d'esperer que tout le Guayra seroit bientôt rangé sous les Loix de l'Evangile : un puissant Cacique nommé *Guiravera*, un des plus méchans Hommes qui fussent dans le Monde, avoit juré la perte des Missionnaires, & en vouloit surtout au Pere Maceta : le Serviteur de Dieu ne l'ignoroit point, & pour montrer à ce Barbare qu'il ne le craignoit pas, il entreprit de former une Réduction de ses plus proches Voisins & de ses propres Vassaux. Guiravera mit tout en œuvre pour s'y opposer; mais tous ses efforts furent inutiles, la Réduction fut placée à sa vûe, & mise sous la protection du Docteur des Gentils. Huit cents Familles s'y réunirent d'abord, & en peu de tems on y compta jusqu'à quatre mille Ames. Ce succès ne fut que le prélude d'un autre, qu'on n'osoit presque pas esperer, & qui illustra les prémices de l'Apostolat d'un nouveau Missionnaire, dont nous aurons souvent à parler dans la suite : ce fut la conversion de Tayaoba, & de tout le Canton, où ce terrible Cacique dominoit presque en Souverain.

Conversion de Tayaoba, & de tout son Canton.

Tayaoba ne put voir ce rapide progrès du Christianisme dans cette Province, sans concevoir quelque sentiment d'estime pour les Missionnaires. Leur courage l'étonnoit, & il fut frappé de ce qu'on lui racontoit de la sainteté de leur vie. Pour s'assurer si on ne lui en imposoit pas sur cet article, il envoïa deux de ses Fils avec un Cacique, son Vassal, à Saint-François Xavier : ils y demeurerent plusieurs jours sans se faire connoître; enfin, un jeune Homme qui les servoit, apprit au Pere François Diaz Taño, qui gouvernoit cette Eglise, qui ils étoient. Le Missionnaire les fit inviter à venir chez lui, ils y allerent, & il les combla d'amitiés; il les conduisit

après cela dans la Place, & en présence de tous les Habitans, qu'il avoit fait avertir de s'y trouver, il leur demanda quel motif les avoit amenés? Ils répondirent que c'étoit pour s'instruire, & pour informer leur Pere de la vie qu'on menoit parmi les Chrétiens, & pour voir de leurs yeux si ce qu'on lui avoit rapporté de la sagesse & de la vertu des Peres de la Compagnie, étoit exactement vrai. » Mais que pensez-vous, » reprit le Pere, de notre Religion? Elle nous paroît admira- » ble, dirent-ils, & il ne tiendra pas à nous que notre Pere ne » l'introduise dans tous les Lieux, où il a quelque crédit. 1627.

Le Pere Diaz charmé de l'air d'ingénuité, avec laquelle ils parloient, leur fit quelques présens à leur départ, & manda au Pere de Montoya ce qui venoit de se passer chez lui. Ce Pere, qui étoit alors Supérieur des Missions du Guayra, partit aussitôt pour se rendre à Saint-François Xavier. Tayaoba, qui en fut informé, alla au-devant de lui avec sa Femme, trois de ses Enfans & un cortege assez nombreux. Dès qu'il l'apperçut, il courut l'embrasser, le pria de le recevoir au nombre de ses Disciples, & de lui apprendre ce qu'il devoit faire pour se rendre digne de cette faveur. La Femme du Cacique lui présenta en même tems ses trois Fils, & lui demanda la même grace pour eux & pour elle. L'Homme de Dieu caressa beaucoup les Enfans, qui étoient fort petits, & témoigna au Pere & à la Mere la joie qu'il ressentoit de les voir enfin ouvrir les yeux à la lumiere de la vérité. Mais il ne croïoit pas encore les choses aussi avancées qu'elles l'étoient.

Tayaoba l'invita à venir chez lui, où tout étoit disposé pour lui faire une réception magnifique, à la maniere de ces Peuples. Il trouva même des especes d'arcs de triomphe dressés sur son passage, & fut reçu par-tout au son des Instrumens. Son premier soin fut de faire planter une Croix sur le bord du Guibay : il jetta ensuite les fondemens d'une Réduction, il en nomma Tayaoba le Corrégidor au nom du Roi, suivant le pouvoir qu'il en avoit du Gouverneur du Paraguay. Il donna le Commandement des Armes au Fils aîné du Cacique, & disposa des autres Charges en faveur de ceux de ses Vassaux, qui lui étoient les plus agréables. Enfin il baptisa vingt-huit Enfans que Tayaoba avoit eus de plusieurs Femmes, & qui étoient en bas âge.

Son dessein étoit de differer le Baptême des Adultes jusqu'à ce qu'il les eut suffisamment éprouvés ; mais une irrup-

1627. tion ſubite d'une grande Armée de Barbares, auxquels Tayaoba ne pouvoit, dans la ſurpriſe, oppoſer que des forces très inégales, l'obligea de le baptiſer, comme il l'en prioit inſtamment, auſſi-bien que ceux qui devoient prendre les armes, & faiſoient les mêmes inſtances pour obtenir cette grace. A-peine la cérémonie étoit-elle achevée, que l'Ennemi parut. C'étoit particulierement au Pere de Montoya, qu'il en vouloit, & Tayaoba l'obligea de ſuivre les Femmes & les Enfans, qu'il envoïoit dans un Bois voiſin. Il les y vint bientôt trouver lui-même avec tous ſes Guerriers, qui s'étoient fort bien battus en retraite, & l'Ennemi voïant que le Miſſionnaire lui avoit échappé, ſe retira auſſi. Alors le Cacique retourna à la Réduction, & prit de bonnes meſures pour n'être plus expoſé à de pareilles ſurpriſes. Le Pere de Montoya de ſon côté n'omit rien pour donner des fondemens ſolides à ſa nouvelle Egliſe, & elle devint bientôt très floriſſante.

Expédition des Eſpagnols contre des Indiens.

Cependant on voïoit toujours avec chagrin à Villarica croître le nombre des Indiens, que leur converſion au Chriſtianiſme exemptoit du ſervice perſonnel ; mais comme il y auroit eu trop d'indécence à s'oppoſer directement au progrès de la Religion, on crut que le danger, où Tayaoba venoit de ſe trouver, offroit une occaſion légitime de ſe dédommager ſur les Infideles. Sous prétexte de venger le Cacique de l'affront, qu'on venoit de lui faire, on leva un Corps de Milice pour en aller châtier les Auteurs, & on ſe flatta de faire ſur eux un aſſez bon nombre de Priſonniers, que rien n'empêcheroit de réduire à l'eſclavage. Le Pere de Montoya (1) comprit aiſément que c'étoit là le but où tendoit l'armement qu'on préparoit ; & pour détourner ceux qui le faiſoient, de cette entrepriſe, il leur repréſenta fortement les ſuites fâcheuſes qu'elle pourroit avoir pour la Religion, & leur oppoſa les Edits du Roi, qui défendoient de faire la guerre aux Indiens du Guayra, mais il ne fut point écouté.

Il ne lui reſtoit qu'un parti à prendre, c'étoit d'accompagner les Eſpagnols dans cette Expédition, afin de les empêcher, s'il étoit poſſible, de ſe porter à des violences, dont le contre-coup ne pouvoit manquer de retomber ſur la Religion. Il voulut même ſe faire accompagner d'un nombre

(1) Montoya, *Conquiſta eſpiritual.* Paragraphe 32.

de Guerriers Chrétiens, & du P. de Salazar. A la premiere proposition qu'il en fit aux Espagnols, ils comprirent aisément quel étoit son dessein, mais ils n'oserent s'y opposer. On se mit en campagne, & on se croïoit sur le point de joindre l'Ennemi, lorsque les Espagnols s'étant logés dans un Hameau, qui leur parut abandonné, y essuïerent une grêle de fleches tirées par des Gens qu'ils ne voïoient point. Ils y répondirent par quelques coups de Fusil, qui obligerent les Barbares à s'aller mettre à couvert à l'entrée d'un Bois, qui étoit fort proche, d'où ils continuerent de tirer sur des Gens qui se découvroient, & ne pouvoient les voir. 1627.

Belle action & avanture tragique d'un jeune Néophyte.

Alors quelques-uns proposerent de faire retraite ; mais le Pere de Montoya fit observer que ce parti n'étoit pas sûr, qu'on seroit poursuivi, & que si on avoit à ses trousses un Ennemi, qui connoissoit le Païs beaucoup mieux que les Espagnols, on ne pouvoit éviter d'être coupé. Il ajoûta qu'il lui paroissoit beaucoup plus à propos de se retrancher pour se mettre à l'abri des fleches, en attendant qu'on pût recevoir du secours, & qu'il falloit en envoïer demander à Villarica. Ce conseil fut trouvé bon, & on mit d'abord la main à l'œuvre. Les provisions commençant à manquer aux Néophytes, ils apperçurent à l'écart une chaudiere pleine de Maïz, en prirent dans un plat, & le porterent au Pere de Montoya; il en mangea, parcequ'il se sentoit épuisé. Les Néophytes, en vuidant la chaudiere, trouverent une tête, des mains & des pieds d'Homme, & reconnurent à une certaine marque que c'étoit les restes d'un jeune Chrétien, qui servoit les Missionnaires à l'Autel.

Cet Enfant, lorsque l'on fut obligé de faire retraite avec Tayaoba se souvint qu'il avoit oublié d'emporter une Image de la Mere de Dieu, dont il étoit chargé, & craignant qu'elle ne fût profanée par les Infideles, courut sans rien dire pour la reprendre. Il la trouva entre les mains des Barbares, qui commençoient à la mettre en pieces; il voulut la reprendre; mais ils le saisirent lui-même, & après l'avoir gardé quelque tems, & bien maltraité pour l'obliger à renoncer à sa religion, ils le traînerent dans une Cabanne à l'écart, où ils le tourmenterent encore beaucoup, puis l'égorgerent, couperent son corps par morceaux, & le firent bouillir pour le manger : mais les Espagnols aïant paru dans ce moment, ils laisserent les chaudieres toutes pleines pour courir aux armes.

1627.

Le Pere de Montoya délivre les Espagnols d'un grand danger, & ils le païent d'une perfidie.

On apprit quelque tems après ce détail d'un Prisonnier, qu'on fit sur eux.

Cependant les Espagnols étoient toujours bloqués dans leur retranchement, & serrés de si près, qu'aucun d'eux ne pouvoit plus se découvrir, qu'il ne s'exposât à être percé de fleches. Les Infideles de leur côté recevoient tous les jours de nouveaux renforts, & leur nombre grossit bientôt jusqu'à quatre mille. Avec cette supériorité ils auroient pu accabler les Chrétiens en les attaquant de toutes parts en même tems. Ceux-ci le comprenoient bien, & crurent que c'étoit un parti forcé pour eux de se faire jour l'épée à la main, après avoir fait une décharge de tous leurs fusils. Dès qu'ils en eurent pris la résolution, les Néophytes représenterent au Pere de Montoya, qu'ils n'étoient là que pour lui & pour le Pere de Salazar; que leur devoir étoit de les mettre en lieu de sûreté, & que leur avis étoit de profiter de la sortie, à laquelle les Espagnols se préparoient, pour gagner les Bois & retourner chez eux.

Le Pere leur répondit qu'il n'étoit pas de leur honneur d'abandonner les Espagnols au fort du péril; qu'ils devoient combattre avec eux jusqu'à l'extrêmité, & mettre en Dieu toute leur confiance; qu'au reste le parti qu'ils proposoient, pourroit toujours se prendre, quand il n'en resteroit point d'autre, & qu'il leur commandoit, par toute l'autorité que lui donnoit son caractere, de rester où ils étoient, jusqu'à ce qu'il les avertît qu'ils pouvoient se retirer. Ils obéirent, & le moment d'après l'Ennemi environna le retranchement. Mais après qu'il eut tiré jusqu'à la derniere fleche, sans que presque aucune eût porté, n'osant se découvrir, ni approcher plus près de la palissade, à cause des armes à feu, dont ils n'avoient rien qui pût les garantir, tous se retirerent les uns après les autres, & furent poursuivis par les Néophytes, à qui les Missionnaires avoient recommandé de ramasser les fleches, prévoïant l'usage qu'ils en pourroient faire.

A la faveur de cette poursuite, qui changea en une véritable fuite ce qui pouvoit bien n'être qu'une feinte pour faire sortir les Espagnols de leur retranchement, ceux-ci ne songerent plus qu'à décamper; mais bien loin de rendre graces à Dieu de les avoir si heureusement tirés d'un aussi mauvais pas, au défaut des Infideles, dont ils n'avoient pu réussir à faire des Esclaves, ils voulurent s'en dédommager sur ces

mêmes

mêmes Chrétiens, qui venoient de leur rendre un si important service. Il falloit couvrir cette perfidie d'un prétexte ; & celui qu'ils imaginerent, fut d'accuser ces mêmes Néophytes d'avoir conspiré contre leurs Missionnaires, pour les avoir engagés dans un si grand péril. Ils se garderent pourtant bien d'en parler à ces Religieux, & ils ne voulurent pas même que les prétendus Coupables eussent le moindre vent de ce dont ils les accusoient, avant qu'on les eût mis hors d'état de se justifier. Mais le secret ne fut pas bien gardé.

1627.

Le Pere de Montoya fait échouer leur projet.

La veille du jour que ce noir projet devoit être exécuté, le Pere de Montoya en eut le vent, & on l'assura même que l'on devoit commencer par faire pendre les deux Principaux de ces Indiens, enchaîner ensuite tous les autres, & les mener à Villarica, comme Esclaves. Tout le reste du jour le Missionnaire ne fit aucun semblant de rien savoir de ce qu'on venoit de lui dire : il traita à son ordinaire avec les Espagnols, sans qu'il lui échappât un seul mot qui témoignât le moindre soupçon. Mais le soir étant venu, il fit avertir les Néophytes de se rendre secretement, dès que la nuit seroit fermée, dans des Montagnes qu'il leur marqua, & de s'y tenir cachés pendant huit jours, aubout desquels ils reviendroient le joindre au même endroit où il étoit. Ils obéirent, sans songer seulement à demander la raison d'un ordre, qui devoit les surprendre, & le lendemain au point du jour le Commandant Espagnol aïant envoïé des Soldats pour les arrêter, fut fort étonné de les voir revenir, en disant qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Il demanda au Pere de Montoya ce qu'ils étoient devenus, & le Pere lui répondit que comme les Espagnols n'avoient plus besoin d'eux, il leur avoit conseillé de se retirer. *Vous leur avez donné, mon Pere, un bon conseil*, reprit le Commandant sans s'expliquer davantage, & il ne tarda pas lui-même à reprendre le chemin de Villarica, bien chagrin d'avoir manqué deux belles occasions de faire des Esclaves.

Nouvelle Réduction.

Les deux Missionnaires resterent sous quelque prétexte dans le retranchement, où les Néophytes étant revenus au tems marqué, ils les reconduisirent à Saint-Paul, d'où ils étoient partis, & d'où bientôt après le Pere de Montoya alla fonder une nouvelle Réduction, sous le nom des *Saints Archanges.* On fut d'autant plus surpris de ce nouvel Etablissement, que l'Entreprise avoit paru aux Espagnols, aux Indiens, & aux

1627. autres Missionnaires mêmes, devoir rencontrer des obstacles insurmontables. Il est vrai que la protection du Ciel ne parut jamais plus sensible, qu'en cette occasion; & ce qui fit surtout reconnoître le doigt de Dieu, c'est que tous ceux qui s'y étoient le plus opposés périrent miserablement. Le plan en avoit été dressé de concert avec Tayaoba, qui se voïant alors en pleine liberté de suivre les mouvemens de son zele, fit tout ce qu'on auroit dû attendre du plus fervent Missionnaire. Le Supérieur après avoir reglé avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour établir le bon ordre dans la nouvelle Colonie, dont il confia la Direction au Pere Pierre de Espinosa, songea sérieusement à l'exécution d'un nouveau Projet, qui l'occupoit depuis quelque tems.

Projet du Pere de Montoya, & son succès.

Dans un Canton qui n'est pas éloigné de celui de Tayaoba, il y a une vaste Plaine, assez peuplée d'Indiens, qu'on appelloit *Couronnés*, ou *Chevelus*, parceque tous, Hommes & Femmes, laissoient croître leurs cheveux, dont ils coupoient seulement les extrêmités en rond. Au-dessus de cette Plaine on avoit placé une Réduction, sous le titre de l'*Incarnation*, & la vûe qu'on avoit eue en faisant cet Etablissement, étoit de s'étendre de proche en proche jusques dans la Plaine. Mais on avoit à faire à un Peuple intraitable, qui regardant cette premiere Colonie comme une batterie dressée contre sa liberté, mit tout en usage pour la détruire. On ne peut dire à quel péril ne fut pas exposé le Pere de Mendoze, qui en étoit le Directeur; mais il se tira habilement de tous les pieges qu'on lui tendit, & par sa constance, il triompha de tous les efforts des Barbares.

Quelques tems après, des Indiens de la Frontiere du Bresil firent coup-sur-coup deux irruptions sur cette même Bourgade, & sur celle de Saint-François-Xavier; ils enleverent même par surprise quelques Néophytes qui furent bientôt repris. Ils avoient aussi pillé un Village des Indiens Couronnés, y avoient fait un assez grand butin, & en emmenoient plusieurs Captifs. Le Pere de Mendoze mit tous ses Braves aux trousses de ces Brigands; tout le butin fut repris, & les Prisonniers délivrés. Un si grand service produisit l'effet que le Missionnaire s'en étoit promis: dix Caciques des Couronnés demanderent à être instruits; & au premier avis, qu'en eut le Pere de Montoya, il partit avec le Pere Diaz Taño & trente Néophytes, pour traiter avec eux Deux de ces Ca-

ciques allerent à sa rencontre, pour l'avertir qu'un très grand nombre d'Indiens s'étoient mis en campagne pour l'empêcher d'entrer dans la Plaine, ajoûtant que ni eux, ni les autres Chefs, qui leur étoient unis de sentimens, n'avoient pas assez de forces pour leur résister, & qu'il leur paroissoit plus à propos de laisser passer cette bourrasque, qui se dissiperoit infailliblement d'elle-même, après quoi il les trouveroit toujours dans les mêmes dispositions qu'ils lui avoient fait connoître. Ce fut une nécessité pour les Missionnaires de suivre ce conseil, & ils ne tarderent pas à être persuadés qu'on avoit eu raison de le leur donner, comme nous le verrons dans la suite. 1627.

1628.

Entreprise sur le Chaco.

L'ouvrage de la conversion des Guaranis, qui avançoit dans differentes Provinces en même tems, avec des progrès si rapides, malgré tant d'obstacles de toutes les especes, devoit faire juger qu'on auroit eu le même succès pour celle de bien d'autres Nations, & peut-être même pour celle du Chaco, qui auroit encore eu des suites plus avantageuses à la Religion & à l'Etat, si on y avoit suivi la même méthode. Mais on continuoit toujours à donner à ces Peuples tout sujet de croire qu'on ne travailloit à les soumettre au joug de l'Evangile, que pour se rendre absolument maîtres de leur liberté. On a souvent voulu depuis les détromper; mais outre qu'on s'y prenoit mal, on s'en avisa trop tard. On crut pendant quelque tems pouvoir réussir à assurer cette belle Province aux Rois Catholiques, en joignant la force aux voies de conciliation; mais aucune de ces tentatives n'a réussi; & ce qui arriva dans le tems, dont je parle, devoit persuader aux Espagnols, ou qu'il falloit plus de forces pour subjuguer le Chaco, qu'ils n'en avoient, ou qu'il falloit renoncer à y emploïer la voie des armes.

Dom Diegue Fernandez de Cordoue, Marquis de Gualcazar, Viceroi du Pérou, venoit de nommer Gouverneur du Tucuman par provision un Gentilhomme d'Andalousie, nommé Dom Martin de Ledesma Valderanna, à condition de faire la conquête du Chaco, & d'y bâtir deux Villes. Il auroit difficilement pu faire un meilleur choix. Ledesma avoit déja fait ses preuves de valeur & de prudence, & dès qu'il fut arrivé à Jujui, il écrivit au Pere Mastrilli, pour le prier de lui envoïer quelques-uns de ses Religieux, qui pussent l'accompagner au Chaco, & y fonder des Réductions sur le plan de celles des Guaranis. Le Provincial avoit bien autant d'envie

1628. que lui d'établir la Religion Chrétienne dans cette Province ; mais il jugea qu'un appareil de guerre ne convenoit pas aux Prédicateurs de l'Evangile, & il répondit au Gouverneur que si les Jésuites entroient une fois dans le Chaco avec une Armée, il ne leur seroit plus possible d'y gagner la confiance de ces Peuples, mais que quand il auroit achevé sa conquête, aucun d'eux ne refuseroit d'y aller, pour tâcher d'adoucir à ces Infideles le joug qu'on leur auroit imposé, & pour le temperer par la douceur qu'ils trouveroient dans celui de Jesus-Christ.

Fondation de Santiago de Guadalcazar.

Dom Martin fut très content de cette réponse : il entra dans le Chaco, sans autre Prêtre que son Chapelain, qui étoit le Pere Jean Lozano, Religieux de la Merci, lequel fut peu de tems après massacré par les *Mataguayos* (1). Il ne trouva d'abord que très peu de résistance de la part des Indiens ; il y bâtit assez tranquillement un Fort, qui devint bientôt une Ville, à laquelle il donna le nom de Santiago de Guadalcazar, en l'honneur du Viceroi ; mais quoiqu'il eût apporté une très grande attention à contenir ses Troupes dans la plus exacte discipline, & à se concilier les Naturels du Païs par les manieres les plus aimables ; tout le fruit de son Expédition fut d'engager ceux des environs de la nouvelle Ville à ne point inquieter les Espagnols. Il écrivit ensuite au Pere Mastrilli, pour le sommer de sa parole, & le Provincial lui envoïa sur le champ le Pere Gaspar Osorio de Valderavano, Castillan.

Le P. Osorio au Chaco.

Ce Missionnaire arriva à Santiago de Guadalcazar au mois d'Août 1627, accompagné d'un seul Negre : il y trouva des Indiens assez doux, que la crainte des Chiriguanes, leurs Ennemis, avoit engagés à se soumettre volontairement aux Espagnols, dans l'espérance d'en être protégés. Il n'eut aucune peine à se les attacher, & plusieurs autres Nations voisines lui parurent n'avoir aucun éloignement pour la Religion Chrétienne, pourvû qu'il voulût bien les prendre sous sa conduite. Le Gouverneur de son côté, avant que de partir de sa nouvelle Ville pour aller rendre compte au Viceroi de l'état où il avoit mis les choses au Chaco, & prendre avec lui des mesures pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, lui proposa de fonder des Réductions dans cette Province, lui offrant pour cela tous les secours qui pourroient dépendre de lui. Le Pere lui promit d'y travailler incessamment ; & tandis qu'il prenoit des mesures pour

(1) Ou Mataguayes.

1628.

commencer un ouvrage qui en demandoit beaucoup, il crut devoir avant toutes choses s'appliquer à réformer les mœurs des Espagnols, dont plusieurs n'étoient guere moins vicieux que les Infideles mêmes, auxquels il étoit important qu'ils donnassent de meilleurs exemples, & il y réussit au-delà même de ses espérances.

Nouveaux Missionnaires arrivés d'Espagne. Réception que leur font les Néophytes.

Le P. Mastrilli avoit bien compté de ne pas laisser longtems ce Missionnaire seul au Chaco: il avoit des avis qu'il devoit lui en venir d'Espagne un grand nombre; & le dernier jour d'Avril 1728, il en débarqua quarante-deux à Buenos Ayrès. Il s'y étoit rendu lui-même, & le P. Pierre Commantel y avoit amené par son ordre vingt Néophytes de la Réduction de S. Ignace du Parana, ce qui s'est toujours pratiqué depuis. Les nouveaux Chrétiens des Réductions les plus voisines de ce Port ne manquent jamais d'y aller aussi en assez grand nombre, pour se trouver au débarquement des nouveaux Missionnaires, quand ils sont avertis à tems de leur prochaine arrivée, avec des Voitures chargées de provisions, pour les conduire à leur destination. Les marques de tendresse & de respect qu'ils leur donnent à leur arrivée ne se peuvent exprimer. Les Fêtes & les Concerts ne discontinuent point tandis qu'ils sont à Buenos Ayrès, & rien n'est épargné de leur part pour les délasser des fatigues de leur voïage, & leur faire oublier ce qu'ils ont quitté dans leur Patrie.

Des Hollandois à Buenos Ayrès : leur dessein.

Il n'y avoit pas plus de quinze jours que ceux-ci étoient débarqués, qu'on apperçut un Navire de guerre sans Pavillon, dont la Chaloupe étoit remplie de gens qui sondoient le Fleuve & en mesuroient la largeur. On connut bientôt à sa manœuvre qu'il n'étoit pas Espagnol, & on jugea même qu'il n'étoit pas seul. D'ailleurs on savoit que depuis peu des Hollandois en avoient usé de la même maniere au Bresil, dont ils avoient surpris la Capitale. Le Gouverneur fit donc aussi-tôt prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, & les Guaranis lui parurent être venus fort à propos pour en augmenter le nombre. Au bout de trois jours le Navire disparut, & quelque tems après, on trouva sur le bord du Fleuve, à huit lieues de la Ville, plusieurs Exemplaires d'un Manifeste écrit en Espagnol, & imprimé en Hollande, où l'on exhortoit les Habitans du Paraguay à secouer le joug du Pape & celui du Roi Catholique, avec de ma-

1628. gnifiques promesses pour ceux qui prendroient ce parti.

On délibera si on donneroit connoissance de cette Piece au Peuple, & ce fut le sentiment de plusieurs, qui prétendoient que rien n'étoit plus propre à lui inspirer une grande indignation contre les Hollandois. Mais le Pere Mastrilli, à qui l'on demanda ce qu'il en pensoit, répondit qu'on n'exposoit jamais sans danger la Multitude, parmi laquelle il y avoit toujours des Mécontens, à la tentation de changer de Maître; & son avis prévalut. On eut bientôt d'autres éclaircissemens sur ce Navire, lesquels obligerent ceux qui étoient nouvellement débarqués, de rendre à Dieu de particulieres actions de graces de leur heureuse arrivée; car on apprit que ce Vaisseau étoit entré dans le Fleuve avant celui qui les portoit, & leur avoit dressé une embuscade dans un endroit où les Espagnols avoient accoutumé de mouiller une ancre, qu'une partie de l'Équipage s'étoit cachée derriere des broussailles, pour tomber sur ceux qui descendroient à terre, tandis que leur Vaisseau seroit attaqué par le Navire Hollandois; mais qu'un vent assez fort, qui s'étoit élevé tout-à-coup, avoit obligé le Capitaine Hollandois à les rappeller, & qu'à la faveur de ce même vent le Bâtiment Espagnol avoit passé sans s'arrêter & sans être apperçu.

Il y avoit dans cette troupe de Jésuites plusieurs Novices, & quelques jeunes Religieux qui n'avoient pas encore fini leurs études : car, comme les Provinces du Paraguay ne pouvoient encore fournir que très peu de Sujets à la Compagnie, c'étoit une nécessité d'y en envoïer de tous les âges, pour donner aux Colleges des Professeurs, & à l'Université de Cordoue des Maîtres & des Etudians. Tous n'étoient pas Espagnols, & ce fut par cette voie que deux Jésuites François, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, arriverent au Paraguay; l'un étoit le P. Nicolas Henard, du Diocèse de Toul, & qui avoit été Page du Roi Henri IV; & l'autre, le P. Noel Berthold, de Lyon, dont les Espagnols avoient changé le nom en celui d'Emmanuel Alvarez. J'ai entre les mains plusieurs Lettres de ce dernier, dont les unes sont signées de son nom propre, & les autres de celui qu'on lui avoit donné (1).

Dans une de ces Lettres, qu'il écrivit en débarquant, il

(1) Dans le tems que j'écris ceci, j'apprends qu'il y a encore dans cette Mission deux Jésuites François, dont on a aussi changé les noms.

dit que l'on remarquoit déja une grande différence entre les Indiens des Réductions & les autres ; que ceux-ci lui parurent des Bêtes plutôt que des Hommes, & que ceux-là n'avoient absolument plus rien de barbare, pas même dans les manieres ; qu'il fut fort étonné d'en entendre un qui lisoit au Réfectoire du Collége, pendant la table, en Espagnol & en Latin, aussi-bien que s'il eût parfaitement entendu ces deux Langues, & que dans les Fêtes qu'ils donnerent à l'occasion de leur arrivée, ils exécuterent des Ballets avec une Musique à deux chœurs dans le bon goût de France ; que c'étoit un Frere Jésuite, François de Nation, qui avoit été leur premier Maître, & que comme une des choses qui avoient le plus contribué à réunir & à fixer ces Indiens, étoit le Chant & la Musique, on disoit que ce bon Frere avec son Violon avoit rendu à cette Eglise autant de services que bien des Missionnaires ; que ces nouveaux Chrétiens couroient après lui comme après leur Orphée, & que ce fut ce qui acheva de déterminer les Fondateurs de la République Chrétienne des Guaranis à leur faire apprendre la Musique, & à jouer de toutes sortes d'instrumens ; enfin, que les Infideles, lorsqu'ils les entendoient chanter & jouer des instrumens, & qu'ils les voïoient peindre, demeuroient des quatre heures entieres immobiles & comme en extase.

1628.

Ferveur & zele des Néophytes.

Pour revenir à ce qui m'a engagé dans cette digression, jamais secours ne vint plus à propos que cette grande recrue de nouveaux Missionnaires. Les Réductions se multiplioient tous les jours ; le zele des Ames avoit déja saisi les nouveaux Chrétiens, d'une maniere presqu'incroïable & qui tenoit du prodige. Ils s'exposoient avec la plus grande joie aux périls les plus certains, pour procurer la conversion des Infideles ; & on les voïoit souvent sortir par troupes de leurs Bourgades, pour aller, disoient-ils, à la conquête des Ames, pénétrer dans les retraites les plus écartées, & revenir avec une multitude d'Indiens qui demandoient en grace d'être reçus parmi les Adorateurs du vrai Dieu. Mais les Pasteurs manquoient en plusieurs endroits, & les anciens Ouvriers étoient presque hors de combat. Les Peres Gonzalez & Romero se trouvoient souvent seuls au milieu d'un Monde d'Idolâtres qui les appelloient de toutes parts, ne pouvant répondre à leurs invitations, sans abandonner ceux qu'ils avoient déja rassemblés, & dont l'instruction seule demandoit tout leur tems.

1628. Nouvelles entreprises du P. Gonzalez. Apostasie de Niezu.

Mais dès qu'ils furent assurés de recevoir du renfort, ils crurent pouvoir donner une plus libre carriere à leur zele; & le P. Gonzalez pénétra dans les vastes Forêts du *Caro*, où il rencontra soixante Caciques. Il en gagna plusieurs, & il jetta aussi-tôt les fondemens d'une nouvelle Réduction: puis aïant promis à ceux qui s'y réunirent, de leur envoïer incessamment un Missionnaire, il tourna vers la petite Riviere *Yyvi*, qui n'est guere qu'un Torrent, & qui tombe dans l'Uruguay environ quatre lieues plus au Nord que le Piratini. Cinq cents Familles Indiennes étoient établies sur ses bords & dans les Campagnes voisines, & elles avoient différens Caciques, tous Vassaux de Niezu, qui s'étoit acquis une grande autorité dans tout ce Canton; mais il s'en falloit bien qu'il fût encore dans les mêmes sentimens que lui avoit inspirés le Serviteur de Dieu. La prospérité lui avoit enflé le cœur, & à force de répéter que rien ne lui étoit impossible, il l'avoit persuadé à tous les Indiens de ces Contrées. Il les étonnoit par ses prestiges soutenus d'une grande éloquence naturelle, il s'en faisoit craindre par ses violences, & il en vint bientôt à en exiger les honneurs divins.

Le P. Gonzalez comprit qu'un Homme de ce caractere, au milieu d'un Peuple aisé à séduire, seroit un grand obstacle à l'œuvre de Dieu; il ne désespéra pourtant point de le regagner, & pour le malheur de ces Eglises naissantes, il se flatta un peu trop d'y avoir réussi. Il l'alla trouver, & avec son intrépidité ordinaire il l'étonna, & l'engagea à le suivre à S. Nicolas; c'étoit le nom que portoit la nouvelle Réduction qu'il venoit de tracer. Il lui fit faire une réception qui lui parut avoir achevé de se l'attacher pour toujours, & en effet Niezu de retour chez lui, y bâtit une Chapelle & une Cabanne pour un Missionnaire que le saint Homme lui avoit promis. Mais comme il ne changeoit rien dans sa maniere de vivre, le P. Gonzalez comprit qu'un telle conquête n'étoit pas une affaire d'un jour, & qu'elle devoit être ménagée avec beaucoup de prudence, & suivie de près avec une grande constance.

Situation du Caro.

Il avoit remarqué ces qualités dans un jeune Missionnaire qu'on lui avoit envoïé depuis peu, & qui se nommoit Jean del Castillo. Il le mena avec lui chez Niezu, & ils fonderent, le quinzieme d'Août, une Réduction, sous le nom de l'*Assomption*. Niezu les avoit accueillis avec les plus grandes démonstrations

démonſtrations d'amitié ; mais le P. Gonzalez, avant que de quitter le P. del Caſtillo, qu'il chargeoit du ſoin de cette Egliſe, ne lui diſſimula point les dangers où il le laiſſoit expoſé. Il ſe rendit enſuite ſur la Riviere *Tibativi*, où il étoit appellé pour un nouvel Etabliſſement, dont il ne fit que tracer le plan, parcequ'il ne trouva point l'affaire aſſez mûre pour en faire davantage. De-là il pouſſa juſqu'au Parana, d'où aïant amené trois autres Ouvriers, il conduiſit le P. Alfonſe Rodriguez, qui étoit de ce nombre, dans le Caro. 1628.

Situation du Caro.

Il avoit extrêmement à cœur d'y établir ſolidement la Religion, parcequ'outre que ce Païs ſe termine d'un côté à toutes les parties de la Province d'Uruguay, il ouvre de l'autre un paſſage à la Mer. Il arriva avec ſon Compagnon, le dernier jour d'Octobre, dans un lieu où pluſieurs Caciques l'attendoient avec tous leurs Vaſſaux, & dès le lendemain il fit en leur préſence planter une Croix ; puis il choiſit un emplacement pour l'Egliſe, qui devoit être dédiée ſous le nom de tous les Saints, dont on célebroit la Fête en ce jour. On commença dès le lendemain à en creuſer les fondemens, on baptiſa tous les Enfans qui furent préſentés par leurs Peres & Meres, & tous les Officiers de la Réduction furent nommés. Mais dans le tems que l'Homme Apoſtolique concevoit les plus grandes eſpérances de voir Jeſus-Chriſt adoré dans tout le Caro, il ne lui reſtoit plus à cueillir d'autre palme, que celle du Martyre.

Conſpiration contre les Miſſionnaires.

Un malheureux Transfuge de la Réduction de S. François Xavier, nommé *Potirava*, avoit conçu contre les Miſſionnaires toute la haine dont un Apoſtat eſt capable, & cherchoit toutes les occaſions de l'aſſouvir dans leur ſang. Il connoiſſoit aſſez le Cacique Niezu pour compter ſur lui ; il l'alla trouver, & lui demanda s'il avoit bien fait réflexion que toute ſon autorité alloit être ſoumiſe aux volontés ſouveraines d'un Prêtre Eſpagnol, qui après l'avoir mis au point de ne plus faire un pas ſans ſon ordre, le réduiroit bientôt, avec tous ſes Vaſſaux, au plus dur eſclavage, dont il ne devoit point ſe flater d'être plus exempt que le moindre des ſiens. » Qu'eſt donc devenu, ajoûta-t-il, ce grand Niezu, devant » qui tout trembloit, & à qui on rendoit les honneurs di- » vins ? Attend-il, pour ſe réveiller de ſon aſſoupiſſement, » que les Eſpagnols l'aient chargé de chaînes, & que les » Peuples qui l'adoroient viennent lui reprocher la perte de

1628.

» leur liberté ? Ouvre les yeux, Cacique, & regarde, si tu » peux, l'abyme que tu t'es creusé sous tes pieds; ou plutôt » montre-toi, tandis qu'il est encore tems, tel que tu étois » avant l'imprudente démarche, qui t'a rendu si méconnois» sable à toi-même & à toutes les Provinces : va laver dans » le sang de ceux qui t'ont séduit, la tache que tu as faite à » ta réputation.

Martyre des Peres Gonzalez & Rodriguez.

Potirava ne croïoit peut-être pas encore Niezu aussi disposé qu'il l'étoit à entrer dans ses vûes; car il y a bien de l'apparence que ce Cacique n'attendoit qu'une occasion pour lever le masque. Ce qui est certain, c'est qu'il ne répondit au discours de Potirava, qu'en donnant ses ordres pour massacrer les Missionnaires. Deux Caciques, qui en furent chargés, arriverent à la Réduction de tous les Saints le quinzieme de Novembre de grand matin. Ce jour-là même le P. Gonzalez qui y étoit, après avoir écrit au P. Romero, qu'il ne lui manquoit plus que quelques ferremens pour achever son Eglise, célébra les saints Mysteres, & au sortir de l'Autel assembla tous les Indiens, pour faire placer une cloche en leur présence. Tous s'y trouverent, & *Caarupé*, un des Caciques envoïés pour le tuer, parut le plus zélé de tous pour cette cérémonie; mais dans le tems que le Serviteur de Dieu se baissoit pour attacher le battant de la cloche, un Indien, nommé *Morangoa*, lui déchargea, par ordre du Cacique, deux coups de macana sur la tête, & l'étendit mort à ses pieds.

Alors les Conjurés jetterent des cris affreux. Le P. Rodriguez, qui étoit dans une Cabanne voisine, sortit pour savoir d'où venoit ce bruit. Dès qu'il parut, il fut saisi & lié, & il comprit d'abord qu'on en vouloit à sa vie. Il vouloit avoir au moins la consolation de mourir au pied de l'Autel où il s'étoit disposé à offrir le Sacrifice non sanglant; mais dans l'instant même il reçut aussi deux coups de macana, dont il expira sur le champ. Les Meurtriers dépouillerent les deux Cadavres, & après les avoir traînés autour de l'Eglise, il les mirent en piéces. Ils traiterent de même une image de la Mere de Dieu, que le P. Gonzalez portoit par-tout avec lui, & qui avoit été entre ses mains l'instrument de plusieurs merveilles; puis ils jetterent au feu quelques Crucifixs, rompirent les vases sacrés, profanerent les ornemens d'Autel; en un mot, commirent tous les sacrileges qu'on pouvoit attendre de Barbares en fureur.

1628.

Martyre d'un Catechumene. Courage de deux Enfans.

Ils terminerent cette ſanglante ſcene par un grand feſtin, pendant lequel chacun ſe fit gloire de ce qu'il avoit fait pour venger la liberté captive. Un Vieillard, qui étoit Catéchumene, oſa bien venir leur reprocher leur crime, & leur demander ce qui avoit pû les porter à cet excès contre deux Hommes, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Ce zele lui valut la grace d'être baptiſé dans ſon ſang; il fut maſſacré ſur l'heure. Deux Enfans, que le P. Gonzalez avoit amenés d'une Réduction du Parana, ne témoignerent pas moins de courage; on s'étoit aſſuré d'eux, & ils étoient étroitement liés. On délibéra ſur ce qu'on en devoit faire, & le plus grand nombre fut d'avis de les renvoïer à leurs Parens. Un des deux oſa bien menacer les Meurtriers de la colere du Ciel; l'autre eut la hardieſſe d'arracher des mains de ces Impies la boîte des ſaintes Huiles, qu'ils vouloient emploïer à des uſages profanes. Ils furent néanmoins mis en liberté; & c'eſt d'eux qu'on a ſu les particularités que je viens de dire, avec beaucoup d'autres, dont je ne dois pas omettre celle-ci, qui a été confirmée par le témoignage juridique d'un grand nombre de Témoins oculaires.

Miracle arrivé après la mort du Pere Gonzalez.

Les Meutriers, étant retournés après leur feſtin à l'endroit où le P. Gonzalez étoit mort & où l'on avoit jetté dans un grand feu tous ſes membres mutilés avec ceux du P. Rodriguez, furent ſurpris de voir qu'ils n'en avoient preſque pas été endommagés. Mais leur étonnement augmenta beaucoup, lorſqu'ils entendirent une voix, qui leur parut ſortir du cœur du P. Gonzalez, & qui prononça diſtinctement ces paroles: » Je vous ai tendrement aimés, & une mort cruelle a été la » récompenſe de ma tendreſſe; mais vous n'aviez de pouvoir » que ſur mon corps: mon ame jouit de la gloire des Saints » dans le Ciel. Votre parricide vous coutera cher, & mes » Enfans vengeront d'une maniere éclatante le traitement » indigne que vous avez fait à l'image de la Mere de Dieu. » Je ne vous abandonnerai pourtant pas; & vous éprouverez » encore des effets de mon amour «. Ce prodige fit frémir Caarupé; il ordonna à ſon Satellite Morangoa d'ouvrir la poitrine du ſaint Martyr, & d'en tirer le cœur: puis le montrant à l'Aſſemblée: » Voilà donc, s'écria-t-il, ce cœur, qui » vient de nous menacer. En achevant ces mots, il le perça de deux coups de fleches, & le rejetta dans un feu qu'il fit allumer pour achever de conſumer les deux corps.

1628.

Le P. Romero empêche les Néophytes de venger la mort des Martyrs.

Cependant les deux jeunes Chrétiens, qui avoient été renvoïés chez eux, passerent à la Chandeleur pour y apprendre au P. Romero la mort des deux Missionnaires; mais on y en étoit déja instruit, & les Néophytes en avoient entendu la nouvelle avec un triste & sombre silence. Le récit des circonstances qu'en firent ces Enfans le fit cesser, & réveilla dans le cœur de ces Néophytes un reste de leur férocité naturelle, qui leur fit d'abord jetter des cris affreux. Ils allerent tous ensemble prier leur Missionnaire de leur permettre de venger la mort des deux Confesseurs de Jesus-Christ: mais il leur répondit que le sang des Martyrs ne se vengeoit point par le sang; que l'intérêt de la Religion demandoit, non la mort, mais la conversion de ses Persécuteurs, & que tout ce qu'il souhaitoit d'eux, étoit qu'ils retirassent, s'il étoit possible de le faire sans violence, ce qu'ils pourroient encore trouver des précieux restes de ceux, dont ils pleuroient la perte avec tant de justice.

Aussi-tôt un des Chefs choisit deux cents Braves, auxquels il dit: » Il faut, mes Freres, au péril de notre vie, arracher » aux Meurtriers de nos Peres ce que le Ciel aura conservé de » leurs précieuses reliques: ils nous ont délivrés de la servitu- » de du Démon, ils ont prodigué leur sang pour le salut de » nos ames, ne souffrons point que leurs corps soient plus » long-tems au pouvoir de leurs Bourreaux «. Le P. Romero, après leur avoir encore défendu toute violence, voulut les prévenir sur ce que l'infection de ces corps pouvoit leur causer d'horreur: » Non, s'écrierent-ils tout d'une voix, des » Enfans qui aiment leurs Peres, ne sont point susceptibles » de cette foiblesse «. Ils partirent sur le champ & arriverent le même jour à la Bourgade de tous les Saints.

Ils enlevent les corps, & trouvent le cœur du Pere Gonzalez entier.

Ils n'y rencontrerent pas les Conjurés, qui s'étoient dispersés dans les Bois, mais ils trouverent les deux corps à demi-brûlés dans les cendres. Ils les en tirerent avec la plus respectueuse tendresse, & reprirent, bien joïeux, le chemin de la Chandeleur. Ils avoient obéi au P. Romero, quoiqu'il leur fût aisé de se faire justice des Meurtriers, qui n'étoient pas réunis, ni sur leurs gardes; mais ceux-ci se rassemblerent & les poursuivirent. Le précieux dépôt dont ils étoient chargés ne leur permit pas d'attendre un Ennemi qu'ils ne craignoient point; ils continuerent leur chemin, & on ne put les atteindre. Le P. Romero, en examinant le cœur du P. Gonzalez, avec lequel

1628.

les Indiens avoient rapporté la fleche dont on l'avoit percé, fut étonné de voir que le feu ne paroissoit pas l'avoir touché. Il conserva précieusement l'un & l'autre, & ils furent envoïés à Rome en 1633. Il fit ensuite inhumer les deux corps, & les obseques se firent avec plus de piété que d'appareil; les larmes & les sanglots des Néophytes en firent toute la pompe.

Les Ennemis attaquent la Chandeleur & sont repoussés.

Quelques jours après, tandis que tous les Hommes étoient occupés des travaux de la Campagne, Caarupé parut à la tête de trois cents Indiens à la vûe de la Chandeleur, bien résolu de traiter le Pere Romero comme il avoit fait ses deux Confreres. Il ne se trouva auprès du Missionnaire que dix Enfans & un Vieillard, lequel, animé d'une sainte confiance, les mena au-devant des Ennemis, & donna, en escarmouchant, le loisir aux Chrétiens dispersés dans les Champs de venir au secours de la Bourgade. Alors l'escarmouche fut changée en un combat très vif; les Infideles furent repoussés avec perte, & on assure que les Chrétiens ne perdirent pas un seul Homme. On ajoûte que ce qui finit le combat, fut que le P. Romero, étant monté à cheval avec deux Chrétiens, s'avança au premier rang pour exhorter ses Néophytes à mettre toute leur confiance dans le Dieu des Armées, & que quoiqu'il fût sans armes, sa présence étonna si fort les Barbares, qu'ils prirent la fuite sans pouvoir être ralliés.

Martyre du P. del Castillo.

Ce Missionnaire n'étoit pas encore instruit de toutes ses pertes. La nouvelle de la mort des Peres Gonzalez & Rodriguez aïant été portée à Niezu, il se revêtit d'une espece de manteau fait d'un tissu de plumes, convoqua ses Vassaux, & comme il étoit nuit, quand ils furent tous arrivés, il commença par faire éteindre les feux, puis tenant en sa main une calebasse pleine de petits cailloux, il poussa du gosier, en la remuant, quelques sons mal articulés, faisant succeder par intervalle à cette musique un silence qui mit tous les esprits dans une sorte d'ivresse & de fureur. Il paroissoit lui-même hors de sens, & au bout de quelque tems il s'écria d'une voix de tonnerre : » Tigres de ces Bois, paroissez, aiguisez vos dents, & » mettez en piéces un Homme qui m'a couvert d'opprobres. » Pourquoi tardez-vous ? L'Etranger vous a-t-il aussi ensor» celés ?

Il baissa ensuite un peu le ton, & apostrophant ceux qui étoient les plus proches de lui; » mes Enfans, leur dit-il,

1628. » j'ai recours à vous, il s'agit de me rendre un important ser-» vice : si vous refusez de me garder la foi que vous m'avez » jurée, je remonterai au Ciel, d'où j'armerai tous les Elé-» mens contre vous & contre tous mes Ennemis : vous ne » pouvez éviter votre perte, qu'en me défaisant d'un Prêtre » Espagnol qui, de concert avec ceux que j'ai déja fait pu-» nir, m'a débauché un grand nombre de mes Adorateurs, » & par la force de ses enchantemens, me débauchera tous les » autres, si vous ne m'aidez à le prévenir.

Ce discours, qui regardoit le P. del Castillo, fut reçu avec un applaudissement général. Potirava, & un autre Cacique, nommé *Quarabai*, Beaupere de Niezu, se chargerent d'exécuter les ordres de cet Enthousiaste, qui leur recommanda sur toutes choses de ne point se découvrir trop tôt, de peur que Missionnaire ne leur échappât. Dans ce moment quelques Indiens arriverent, cherchant le P. Gonzalez, dont ils ignoroient la mort; & les Satellites de Niezu s'offrirent à les conduire où il étoit, espérant par ce moïen de surprendre le P. del Castillo. Leur offre fut acceptée, & on prit la route d'Yyvi, où étoit le Missionnaire. Comme il ne savoit encore rien de tout ce qui s'étoit passé dans la Réduction de tous les Saints, il regarda ces nouveaux venus comme des Prosélytes que le Ciel lui envoïoit, il les embrassa, prit tous leurs noms, leur distribua les petits présens ordinaires, & à-peine avoit-il fini, qu'il se sentit saisi par derriere. On lui lia ensuite les bras, on lui donna des soufflets, on le frappa avec de grosses cordes, & on le chargea d'injures. Enfin quelqu'un le prit par un pied & le terrassa.

Il crut d'abord que le dessein de ces Barbares n'étoit que de piller sa maison, & il leur dit qu'ils étoient les Maîtres d'y prendre tout ce qu'ils voudroient. Ils lui répondirent qu'il falloit mourir; qu'ils étoient bien résolus de n'épargner aucun de ses Semblables; qu'ils avoient commencé par les Peres Gonzalez & Rodriguez, & que quand ils se seroient défait de lui, ils iroient traiter de même le P. de Aragona. » Du moins, reprit-il, ne me refusez point la consolation » de mourir avec lui, puisqu'il faut que nous mourions tous » deux. Ils repliquerent qu'il n'iroit pas plus loin; & l'aïant attaché presque nud à une grosse corde, ils le traînerent à travers les cailloux & les épines, en continuant de le charger d'injures, le frappant au visage, le couvrant de boue,

le perçant de leurs fleches, & de tems en tems lui déchargeant ſur le ventre de grands coups de macana. Ils lui creverent enſuite les yeux; & pour l'achever, ils lui fracaſſerent la tête avec de groſſes pierres. Ils s'acharnerent encore quelque tems ſur ſon corps mort, puis ils le jetterent dans le Bois, pour y ſervir de pâture aux Tigres. Le P. del Caſtillo n'avoit que trente-huit ans, & ſon Martyre arriva le dix-ſeptieme de Novembre de l'année 1628. 1628.

Niezu, qui avoit ſuivi de près les Miniſtres de ſes fureurs, fit mettre d'abord le feu à l'Egliſe & briſer les Vaſes ſacrés: il ſe revêtit enſuite des ornemens ſacerdotaux; par-deſſus leſquels il mit ceux dont il avoit accoutumé de ſe parer pour faire ſes enchantemens. Ainſi équipé, il déclara à ceux qui l'accompagnoient, qu'ils n'avoient plus à craindre le ravage de leurs Champs, qu'ils pouvoient prendre autant de Femmes qu'ils voudroient, & qu'il comptoit que déſormais perſonne ne lui conteſteroit ſa divinité. Il ſe fit après cela amener tous les Enfans qui avoient été baptiſés, lava leurs têtes avec de l'eau chaude, leur frotta la langue avec du ſable, la leur racla avec une coquille, & croïant avoir effacé par cette cérémonie le caractere que le Sacrement leur avoit imprimé, il fit ſur eux quantité de grimaces pour les initier dans ſes prétendus myſteres. Enfin il donna ordre à ſes Satellites de partir le lendemain pour aller à S. Nicolas ſur le Piratini, maſſacrer le P. Alfonſe de Aragona, & le P. François Clavic: mais ils ne les y trouverent point; leurs Néophytes, ſur le bruit de ce qui venoit de ſe paſſer, les aïant mis en lieu de ſûreté.

Impiété de Niezu. Ses Satellites manquent deux Miſſionnaires.

Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe cruſſent aſſez forts pour les défendre, s'ils avoient été réunis; mais ils craignoient de n'en avoir pas le tems, parceque l'Ennemi étoit à leur porte. On ne put en effet l'empêcher d'y entrer; & ſon premier ſoin fut d'y chercher les deux Miſſionnaires. Ne les trouvant point, il renverſa leur Maiſon, & jetta des brandons de feu ſur le toît de l'Egliſe, qui étoit de paille. L'étonnement des Infideles fut extrême, quand ils virent que le feu n'y prenoit point, quoique la paille fût fort ſeche. Ils y jetterent du papier allumé, & il ne fit encore rien. Ils voulurent interprêter ce prodige à leur avantage, mais ils ne perſuaderent perſonne. Cependant ils continuoient à faire tous leurs efforts pour réduire l'Egliſe en cendres, lorſqu'un grand nombre

Ils ne peuvent brûler l'Egliſe de S. Nicolas, & ſont repouſſés. L'Egliſe préſervée du feu par Miracle.

1628. de Néophytes bien armés arriverent, & les obligerent de se retirer, après en avoir tué & blessé plusieurs. Ce premier succès, qui ne coûta aux Chrétiens que quelques legeres blessures, leur fit prendre la résolution de n'en pas demeurer-là : les deux Missionnaires de leur côté s'étoient retirés à la Conception, où le P. Alfaro, qui gouvernoit cette Eglise, avoit fait prier Neanguire, & quelques autres Caciques, de le venir trouver. Ils y allerent bien accompagnés ; & Neanguire déclara que dans la situation où étoient les choses, il ne voïoit point d'autre parti à prendre que de faire une bonne guerre aux Infideles. Tous les autres furent de son avis ; il leva deux cents Hommes choisis, & marcha vers le Piratini pour arrêter l'Ennemi, en attendant qu'on pût assembler de plus grandes forces.

Défaite & fin malheureuse de Niezu.

On eut alors avis que Niezu sollicitoit les Indiens les plus voisins de la Mer de se joindre à lui ; & comme, au cas que cette réunion se fît, le P. Romero devoit être le plus exposé de tous, un Corps de Néophytes fut envoyé pour le tirer de sa Bourgade ; mais ses Chrétiens s'y opposerent, & protesterent que tant qu'ils auroient une goutte de sang dans les veines, leur Pere seroit en sûreté parmi eux. Quelques jours après, Neanguire & ses Alliés se trouverent au lever de l'Aurore en présence d'une Armée que Niezu commandoit en personne ; & quoiqu'ils lui fussent fort inférieurs en nombre, ils le chargerent sans délibérer, couvrirent la terre de Morts, & obligerent le reste à prendre la fuite. Niezu n'avoit pas même osé soutenir le premier choc, & s'étoit retiré avec un petit nombre des siens vers l'Uruguay. Il y apprit bientôt la défaite entiere de son Armée, & sur le champ il passa de l'autre côté du Fleuve. On fut ensuite long-tems sans savoir ce qu'il étoit devenu, & quelques années après on eut des avis certains qu'après avoir erré de côté & d'autre depuis sa défaite, sans trouver de retraite sûre, il étoit tombé entre les mains d'une Troupe d'Indiens errans, qui l'avoient tué ; mais l'incertitude de son sort pendant cet intervalle, & les bruits qui se répandoient de tems en tems qu'il amassoit de grandes forces, & qu'il avoit formé une grande ligue contre les Chrétiens, tenoient sans cesse tout le Païs en allarme, quoique la défaite de ce Cacique n'eût été que comme le prélude d'une victoire bien plus complette.

Car tandis que Neanguire avec une poignée de Braves faisoit

1628.

Grande Victoire des Chrétiens.

faisoit fuir devant lui le Chef des Conjurés, on levoit dans le Guayra & sur le Parana une puissante Armée, pour rétablir la sûreté & la tranquillité dans la Province d'Uruguay. Un Gentilhomme Portugais, nommé Emmanuel Cabral, établi à S. Jean de Corrientès, y forma à ses frais une Compagnie de Cavalerie Espagnole. Les Peres Grégoire d'Ossuna & Jean Gomarra, Francisquains, firent prendre les armes à quatre cents Indiens qu'ils dirigeoient; & le P. de Boroa, qui n'avoit pu engager la Ville de l'Assomption à secourir les Chrétiens, alla dans le Guayra faire des levées considérables, qu'il mena sur le Piratini, où Cabral avoit marqué le rendez-vous de toutes les Troupes Chrétiennes.

Il arriva lui-même avec sa Compagnie le vingt-unieme de Décembre à la Chandeleur, où le bruit étoit toujours que le P. Romero n'étoit pas en sûreté; & le lendemain cinq cents Indiens, qui n'avoient rien su de sa marche, s'en approcherent, à dessein d'enlever le Missionnaire. Cabral les laissa approcher sans se découvrir, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il les chargea si brusquement, qu'il les mit d'abord en désordre, puis sans leur donner le tems de se reconnoître, il les poussa jusques dans un Bois, où ils se trouverent pris de toutes parts; car Neanguire, qui n'étoit pas loin, étant accouru au bruit de la Mousqueterie, les attaqua par derriere, en tua un très grand nombre, & fit cinquante Prisonniers, du nombre desquels se trouverent Caarupé, un autre Cacique, & plusieurs de ceux qui avoient eu le plus de part à la mort des trois Missionnaires.

Suite de cette Victoire. Exécution des plus coupables.

Le jour suivant, les Vainqueurs se rendirent à la Réduction de tous les Saints, où Cabral assembla les Chefs pour juger les Prisonniers. Les Jésuites eurent beau représenter qu'ils ne pouvoient consentir que, pour vanger la mort de leurs Freres, on versât le sang de ceux pour la conversion desquels ils étoient disposés à répandre jusqu'à la derniere goute du leur; on leur répondit qu'ils pensoient & qu'ils parloient comme il convenoit à leur état, mais qu'ils devoient laisser agir les autres selon les regles de la Justice. Ils insisterent, & D. Emmanuel Cabral prit un parti qu'il jugea propre à concilier les intérêts & l'honneur de la Religion avec ce qu'il se devoit à lui-même, en qualité de Général. Il condamna à mort douze des plus criminels, & fit grace aux autres, après s'être assuré qu'ils ne prendroient plus les armes

1628. contre les Chrétiens. Caarupé fut pendu le premier, Marangoa le fut ensuite au même lieu où il avoit tué le P. Gonzalez; Potivera, le premier auteur de tout le mal, s'étoit sauvé, mais il fut livré par les Infideles mêmes, & exécuté sur le champ; les neuf autres le furent en divers lieux.

Conversions de la plûpart.

Ce qui consola un peu les Missionnaires de n'avoir pu empêcher ces exécutions, c'est qu'à la réserve de Caarupé, qui mourut en blasphêmant contre le Dieu des Chrétiens, tous donnerent des marques de repentir, qu'on eut tout lieu de juger sinceres. Morangoa, étant sur le point d'être exécuté, attesta le miracle de la voix sortie du cœur du P. Gonzalez, & ajoûta qu'il reconnoissoit l'accomplissement de la Prophétie du S. Martyr dans tous ses points. Tous avouerent qu'ils ne s'étoient portés à tous les excès dont on leur faisoit justement subir la peine, qu'en haine de la Religion des Chrétiens; & les Procès-verbaux, qui furent dressés pour servir à la canonisation des trois premiers Martyrs du Paraguay, font encore foi que les mains de tous ceux qui les avoient trempées dans leur sang, étoient encore couvertes de pustules qui s'y étoient levées sur le champ, qu'il en sortoit une infection qu'eux-mêmes ne pouvoient supporter, & qu'ils ne pouvoient se dispenser de les regarder comme un effet de la Justice divine.

Honneurs rendus aux Martyrs.

Ces exécutions finies, le P. de Boroa ne pensa plus qu'à rendre les derniers devoirs aux trois Confesseurs de J. C., & l'on choisit pour cette cérémonie l'Eglise de la Conception. Les trois corps y furent transportés & conduits par toute l'Armée, marchant en ordre de bataille. Les Néophytes avoient dressé sur le passage de ce nombreux & magnifique Cortége des Arcs de triomphe. Les Officiers Espagnols & les Caciques Indiens porterent les cercueils tour-à-tour. On chanta une Messe solemnelle; le P. de Boroa prononça l'Eloge des trois Confesseurs de Jesus-Christ, après lequel on chanta le *Te Deum*. On fit aussi un Service solemnel à l'Assomption, qui étoit la Patrie du P. Gonzalez; après lequel un des Freres du saint Martyr, qui étoit Chanoine de la Cathédrale, entonna le *Te Deum*. L'Evêque, & tout ce qu'il y avoit de personnes en place dans la Ville, voulurent avoir des Reliques de ces Héros Chrétiens, & on eut bien de la peine à conserver le cœur miraculeux du P. Gonzalez dans son entier. C'est ainsi que se termina la premiere persécution

qu'ait essuïée l'Eglise Indienne du Paraguay : si elle n'en avoit point eu que de la part des Infideles, il y a bien de l'apparence qu'elle seroit aujourd'hui plus étendue qu'elle ne l'est. Car nous ne tarderons pas à voir à quel point le sang de ces premiers Martyrs fertilisa la terre qui en avoit été arrosée. 1628.

Du Païs & du Caractere desGualaches.

Tandis que ce que je viens de rapporter se passoit dans la Province d'Uruguay, les Peres de Montoya & Dias Taño, après avoir donné des fondemens solides à l'Eglise qu'ils avoient formée dans le Canton de Tayaoba, tournerent leurs vûes sur les *Gualaches*, que quelques-uns confondent avec les *Guanoas*. Il y a bien en effet quelqu'apparence que ces deux Peuples n'en ont d'abord fait qu'un seul ; mais il est certain qu'au tems dont je parle, ils en faisoient deux, & que les Guanoas étoient plus éloignés au Sud que les Gualaches. Ceux-ci s'étendoient depuis le Canton de Tayaoba, auquel ils touchoient, & ils n'étoient bornés à l'Orient que par le Bresil. Au reste on ne sauroit guere douter que les uns & les autres ne fussent Guaranis d'origine.

Les Gualaches n'avoient aucune communication avec tous leurs Voisins, & ne s'étoient pas fort multipliés ; ce qu'on attribuoit principalement aux guerres continuelles, qu'ils se faisoient entr'eux, & dont l'ivrognerie étoit la source ordinaire. L'usage du poison leur étoit aussi très familier ; mais ils le déguisoient sous le nom d'enchantemens, dont leurs Jongleurs faisoient profession. Ils cultivoient peu la terre, ne vivoient presque que de la chasse, & leurs Villages n'étoient que de petits Hameaux assez proches les uns des autres. Ils s'étoient rendus redoutables à la plûpart des Nations voisines de leur Canton, & aucun Européen n'avoit encore osé se montrer chez eux ; mais on en avoit vû quelques-uns aux Mines de fer que les Espagnols avoient ouvertes près de la petite Riviere de Pequiry, que j'ai dit avoir sa décharge dans le Parana.

Ils invitent les Jésuites à venir chez eux.

La conversion de Tayaoba, qui leur avoit fait une cruelle guerre, leur donna une très grande idée de la Religion Chrétienne, & ils envoïerent coup-sur-coup deux Députés au P. de Montoya, pour l'inviter à venir chez eux. Ce Missionnaire étoit alors à l'Incarnation avec le P. Diaz Taño, & ils crurent l'un & l'autre qu'il ne falloit pas laisser ralentir la bonne disposition où paroissoit être cette Nation. Ils partirent aussi-tôt pour Villarica, afin de savoir ce qu'on y pensoit

1628. de ces Indiens, & de s'instruire de la route qu'il falloit prendre pour aller chez eux. On ne leur en fit pas dans cette Ville un portrait bien avantageux; mais des Indiens qu'ils y rencontrerent leur indiquerent deux chemins qui pouvoient les conduire dans la Gualachie, ce qui les engagea à se séparer. Le P. de Montoya ne mit que huit jours dans son voïage, le P. Diaz Taño emploïa plus de tems dans le sien, y eut beaucoup à souffrir, & y courut beaucoup de risques de la part de nombreuses Troupes de Barbares errans & Anthropophages qui couroient le Païs qu'il fut obligé de traverser.

Réductions dans la Gualachie.

L'un & l'autre, en arrivant chez les Gualaches, trouverent que la peste faisoit parmi eux de grands ravages, & ils baptiserent quelques Moribonds, qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à y disposer. Ils firent ensuite quelques courses chacun de leur côté; puis s'étant rejoints, ils jetterent les fondemens d'une Réduction, qui avoit à-peine pris quelque forme, qu'un Cacique, nommé *Curita*, lequel avoit souvent donné de grandes inquiétudes aux Espagnols, y arriva, & donna au P. de Montoya le choix, ou de le recevoir avec tous ceux qui voudroient le suivre dans cette Bourgade, qui avoit déja pris le titre de *la Conception*, ou de venir faire un pareil Établissement chez lui. Le Pere lui dit de retourner dans sa Bourgade, & qu'il auroit bientôt de ses nouvelles. Il retourna ensuite à Villarica avec le P. Diaz Taño, tant pour s'y fournir de ce qui étoit nécessaire pour sa nouvelle Eglise, que pour régler une autre affaire, qu'il n'avoit pas moins à cœur que celle-ci.

Le succès qu'avoit eu déja sa tentative sur les Gualaches surprit beaucoup les Habitans de cette Ville, qui en avoient cru le dessein chimérique: on ne pouvoit comprendre que deux Religieux sans suite, n'eussent reçu que des respects d'un Peuple féroce, surtout de Curita, dont le nom seul avoit borné leurs découvertes de ce côté-là. Mais on fut bien plus étonné encore, quand ils surent ce qui rappelloit les Missionnaires à Villarica. C'étoit une entreprise qu'ils méditoient depuis long-tems, & que la facilité qu'ils trouvoient à réduire les Gualaches, les avoit déterminés à ne pas différer davantage, persuadés qu'elle influeroit beaucoup dans la conversion de toute cette Nation.

Nous avons déja parlé de Guiravera, un des plus accrédi-

1628.

Ce qui se passe entre le P. de Montoya & un célebre Cacique.

tés Caciques du Guayra, mais en même tems le plus opposé de tous au Christianisme. Sa cruauté lui avoit fait donner par les Espagnols le surnom d'*Exterminateur;* son mets le plus délicieux & le plus ordinaire étoit la chair humaine; & tous les Magiciens de la Province le regardoient comme leur Maître. Le P. Maceta aïant gagné à Jesus-Christ quelques-uns de ses Sujets, il avoit publié par-tout que le plus grand service qu'on pût lui rendre, étoit de tuer le Missionnaire, dont il vouloit, disoit-il, faire un festin; & comme tous trembloient devant lui, on peut juger à quels périls ce Religieux étoit continuellement exposé. Cependant Guiravera avoit un fond d'estime pour les Jésuites, & faisoit assez souvent l'éloge de leur vertu & de leur courage; mais comme il vouloit qu'on le traitât de grand Prêtre & de grand Chef du Guayra, & qu'il se faisoit rendre des honneurs presque divins, il s'opposoit, autant qu'il le pouvoit, au progrès d'une Religion qui ne manqueroit pas, si elle devenoit la dominante dans cette Province, de le dégrader de ce haut rang, où il vouloit se maintenir.

Il avoit cependant une grande envie de voir le Pere de Montoya, qu'il jugeoit devoir être un Homme extraordinaire, parceque les Indiens publioient que l'ame d'un certain *Quarutici* étoit passée dans le corps de ce Missionnaire; & un jour qu'on l'avertit qu'il étoit à S. Paul, il lui envoïa dire qu'il vouloit lui rendre visite; mais qu'auparavant il étoit bien aise de savoir comment il le recevroit. Il n'attendit pourtant pas la réponse; & lorsqu'on y pensoit le moins, il entra dans la Bourgade, en criant d'une voix de tonnerre qu'il étoit le grand Cacique Guiravera, & qu'il avoit bien voulu déroger à sa dignité, pour faire à deux Etrangers l'honneur de les visiter le premier. Le Pere de Montoya crut qu'il falloit abbatre l'orgueil de ce Barbare, & lui faire comprendre qu'encore qu'il fût bien escorté, il ne le craignoit pas.

Il étoit assis dans la Place publique avec le P. Maceta: ils ne se leverent point lorsque le Cacique parut; & le Pere Maceta se contenta de lui montrer un banc, sur lequel il lui fit signe de s'asseoir. Guiravera fut d'abord un peu déconcerté, & prenant ensuite son parti, il appella quelques-uns des siens, auxquels il ordonna d'étendre leurs habits sur le banc. Dès qu'il fut assis, il salua les Peres, qui lui ren-

1628. dirent le ſalut, puis ſe levant ſans proferer une ſeule parole, il ſe promena dans la Bourgade. Le P. de Montoya ne jugea pas à propos de l'accompagner ; mais il fit tuer deux Bœufs, dont on remplit deux grandes chaudieres, & quand les viandes furent cuites, il envoia inviter le Cacique & toute ſa Troupe au feſtin qu'il leur avoit fait préparer. Ils vinrent & mangerent de très bon appétit; mais ſur la fin du repas, le Pere s'étant apperçu que le Cacique entroit en quelque ſoupçon qu'on vouloit l'arrêter, lui parla en ces termes.

» Ne crains point, Guiravera, tu vois des Hommes dont » le plus ardent deſir eſt de mourir pour le Dieu qui les a » envoïés dans ce Païs, afin de lui procurer des Adorateurs. » Nous n'ignorons pas les mouvemens que tu t'es donnés » pour nous avoir en ta puiſſance & te raſſaſier de notre » chair. Cependant tu vois avec quelle confiance nous reſ- » tons ſans armes & ſans aucune défenſe, au milieu de tes » Soldats armés & toujours prêts à exécuter tes ordres; c'eſt » que nous ſommes ſous la protection du Tout-puiſſant, & » que nous ne craignons point la mort. Nous ne ſommes » venus ici que pour y exercer notre miniſtere, & procurer » un bonheur éternel à ceux qui rendront au ſeul vrai » Dieu le culte que tous les Hommes lui doivent comme » à leur Créateur. Il eſt aſſez puiſſant pour nous garantir » des fureurs d'un Monde entier; mais nous regarderions » comme une faveur inſigne, & nous nous tiendrions hono- » rés, qu'il permît que nous fuſſions ſacrifiés en travaillant » pour ſa gloire : c'eſt ce que tu n'es pas encore capable de » comprendre. Tu paſſes dans ce Païs pour un grand Homme, » tu te laiſſes aveugler juſqu'à te croire un Dieu : deſabuſe- » toi, tu n'es qu'un Homme mortel non plus que moi; car » je me ris de l'oracle des Démons qui ont publié que j'é- » tois une Divinité. Nous ſommes tous ſortis du néant, & » bientôt nos corps ne ſeront plus que pouſſiere. Tu n'es pas » le premier, qui ait voulu ſe faire regarder comme un Dieu. » Que ſont-ils aujourd'hui ? Mais nos ames ſont immortel- » les & retourneront à Dieu, qui les a créées à ſon image, » & qui précipitera dans un abîme de malheur éternel celles » qu'il trouvera défigurées, comme la tienne, par une vie » criminelle. Quelle eſt ta folie de te vanter d'être l'Auteur » de cet Univers ? En connois-tu toute l'étendue ? Ne ſais-

» tu pas que rien de ce qui t'environne n'eſt point l'ouvrage de » tes mains ? Le Dieu que je t'annonce eſt la ſainteté mê» me ; & de combien de crimes ne t'es tu pas ſouillé ? Il eſt » la juſtice & la bonté par eſſence ; combien de cruautés, » combien d'injuſtices, n'a-tu pas exercées ? Mais prends-y » bien garde, il eſt jaloux de ſa gloire, que tu as voulu » uſurper, & tu ne peux éviter de tomber tôt ou tard en» tre ſes mains. Au reſte il eſt auſſi miſéricordieux que juſ» te, & toujours diſpoſé à faire éprouver les effets de ſa clé» mence à ceux qui l'ont le plus outragé, lorſqu'avec un » repentir ſincere ils ſe jettent comme des Enfans entre ſes » bras. Tu profiteras de mon avis ſi tu es ſage, & tu ne t'ex» poſeras pas à être pendant toute une éternité le triſte & le » malheureux objet de ſon juſte courroux.

1628.

Le Barbare parut peu touché de ce diſcours, & répondit froidement qu'il y penſeroit. Mais pluſieurs des Indiens de ſa ſuite dirent en particulier au Miſſionnaire, que s'il vouloit leur envoïer un de ſes Religieux, ils ſe livreroient à ſa conduite. Le Pere leur donna de bonnes eſpérances ; & comme il ne vouloit rien négliger pour gagner le Cacique, il lui fit rendre à ſon départ d'aſſez grands honneurs. Guiravera y fut d'autant plus ſenſible, qu'il s'y étoit moins attendu. Le Serviteur de Dieu ſe diſpoſoit même à lui aller rendre ſa viſite, lorſqu'il fut averti qu'un aſſez gros Corps de Mamelus avoit paſſé le Tabaxiva, aſſez près de S. François Xavier, & sembloit menacer d'une irruption toutes les Réductions du Guayra.

Premiere irruption des Mamelus dans le Guayra.

Le mal étoit encore plus grand qu'on ne le diſoit. Les Mamelus étoient tombés ſur la Réduction de l'Incarnation ; la fraïeur s'étoit emparée des Habitans ; preſque tous les Proſélytes s'étoient ſauvés, un grand nombre de Néophytes qui travailloient à la Campagne avoient été enlevés, & il n'y avoit guere d'apparence de pouvoir garantir cette Bourgade d'une entiere deſtruction. Le P. de Montoya, qui y accourut, raſſura un peu les eſprits conſternés. Il conſeilla aux Chrétiens de prendre les armes, pour obliger les Ennemis à leur rendre leurs Freres ; mais il jugea à propos que les Peres de Mendoze & Domenecchi, leurs Paſteurs, allaſſent auparavant, avec quelques-uns des Principaux, parler aux Chefs de ces Brigands.

Ils y allerent, & dès qu'ils parurent à la vûe du Camp,

1628. on fit ſur eux une décharge de fleches & de fuſils, dont un des Néophytes qui les accompagnoient, tomba mort aux pieds du P. de Mendoze; ce Pere fut lui-même bleſſé, mais aſſez légerement. Auſſi ſa bleſſure ne l'empêcha point d'avancer avec ſon Compagnon. Leur courage étonna les Mamelus; quelques-uns ſe mirent en devoir de les arrêter, mais ils pénétrerent juſqu'au Commandant de la Troupe. Ils lui dirent en l'abordant, qu'ils lui conſeilloient de ſe retirer, s'il ne vouloit point avoir inceſſamment ſur les bras tous les Indiens des Réductions: ils lui redemanderent les Priſonniers qu'il avoit faits; & quoiqu'il eût refuſé de les rendre, ils les allerent chercher, les délierent & les emmenerent, ſans que perſonne s'y oppoſât, toute cette Armée paroiſſant comme interdite à la vûe d'une telle réſolution.

Belle action de deux Miſſionnaires.

Un ſuccès ſi peu eſpéré encouragea le P. de Montoya à aller trouver à ſon tour les Mamelus: il les menaça de la colere du Ciel & du Roi Catholique, leur Souverain (1); mais il parloit à des Hommes qui ne craignoient ni l'une ni l'autre Puiſſance. Pour toute réponſe, l'ordre fut donné d'attaquer la Réduction. Ce n'étoit pourtant qu'une bravade; car on apprit bientôt que l'Armée avoit pris un autre chemin, & que le Commandant faiſoit répandre le bruit qu'il n'en vouloit qu'aux Infideles. Le P. de Montoya ne crut pas devoir trop compter ſur ce qu'on diſoit; mais comme cela faiſoit impreſſion ſur les Néophytes & les raſſuroit beaucoup, il fit ſemblant de le croire. L'on fut en effet quelque tems ſans entendre parler des Mamelus, & l'on profita de ce calme.

Les Mamelus ſe retirent.

Nous avons vû que ſix mois auparavant ce même Miſſionnaire & le P. Diaz Taño avoient inutilement eſſaïé de pénétrer chez les Indiens Couronnés. Le P. de Montoya fut averti que depuis la retraite des Mamelus, ces mêmes Indiens avoient demandé un Jéſuite au P. de Mendoze; il ſe tranſporta chez eux avec ce Pere, & ils trouverent les choſes dans la meilleure ſituation qu'ils puſſent eſpérer. Rien ne les empêcha d'y former une Réduction, ſous le titre de *S. Michel.* De-là le Supérieur envoïa le Pere de Mendoze aux Ibianguis, que ce Miſſionnaire trouva fuïant de toutes parts devant les Mamelus. Il en raſſembla cent Familles, qu'il conduiſit à Saint Michel, dont le P. Juſte Vanſurk Manſilla étoit chargé, & peu

Nouvelles Réductions.

(1) Le Roi d'Eſpagne étoit alors Roi de Portugal, & par conſéquent Souverain du Breſil.

de tems après le P. de Montoya alla lui-même fonder, dix ou douze lieues plus loin, la Réduction de *S. Antoine*, dont il confia la conduite au P. Pierre Mola. Le P. Diaz Taño avoit aussi reçu une députation de plusieurs Caciques, Vassaux de Guiravera, qui lui demandoient avec instance un pareil Etablissement pour eux. Il les assembla sur une éminence, que les Gens du Païs appelloient *le Cimetiere de Pay Zumé*, parceque, suivant l'ancienne tradition dont j'ai parlé, S. Thomas y avoit enterré un grand nombre de Chrétiens; & ce fut sans doute ce qui l'engagea à mettre cette nouvelle Réduction sous la protection du saint Apôtre. Elle fut d'abord composée de huit cents Familles.

1628.

1629.

Etat des Eglises du Paraguay.

Vers le commencement de l'année suivante, le P. François Vasquez Truxillo arriva au Paraguay, pour y remplacer le P. Mastrilli, lequel étoit retourné depuis peu au Pérou. Il trouva vingt & une Réductions dans le Guayra, sur le Parana & dans la Province d'Uruguay; mais la plûpart encore naissantes, & quelques-unes même seulement ébauchées. Dans le plus grand nombre, les Chrétiens étoient encore novices dans la Foi; & celui des Prosélytes surpassoit de beaucoup celui des Néophytes. Tous avoient bien renoncé aux vices les plus grossiers; mais la force de l'éducation & de l'habitude, jointe à la légereté naturelle de ces Peuples, les faisoient encore donner de tems en tems dans des écarts qui tenoient les Missionnaires en de continuelles allarmes. Enfin, quoiqu'il n'y eût aucune de ces Colonies Chrétiennes qui ne fournît dès-lors des exemples assez fréquens des plus héroïques vertus, elles n'avoient pas encore, à l'exception de quelques-unes des plus anciennes, une consistence qui pût calmer les inquiétudes de ceux qui les gouvernoient. Il ne tint même à rien qu'à l'arrivée du nouveau Provincial une des Réductions, sur laquelle on croïoit pouvoir plus sûrement compter, ne se trouvât sans Habitans. C'est celle de Sainte Marie Majeure.

La Réduction de Ste. Marie Majeure en danger d'être abandonnée.

Les Peres Claude Ruier & Vincent Badia, qui en étoient chargés, furent avertis que quantité de Prosélytes arrivés depuis peu, y avoient amené leurs Concubines, qu'on croïoit leurs Femmes légitimes, & vivoient avec elles, comme si elles l'eussent été. Ces Peres, après s'être assurés de la vérité du fait, les appellerent, & leur déclarerent que s'ils vouloient rester avec les Chrétiens, il falloit sur le champ se séparer de ces Femmes. Le plus grand nombre obéit; les autres prirent le

1629. parti de se retirer dans un Bois voisin, s'y logerent, & défricherent un assez grand espace de terre. Les Missionnaires ne désespérerent pas de les regagner, & leur envoïerent des Prosélytes pour les engager à revenir. Mais ils n'avoient pas fait un bon choix pour cette Commission. Leurs Envoïés, à qui les Transfuges exagererent l'avantage qu'ils trouvoient à vivre dans une pleine liberté de suivre tous les penchans de leur cœur, succomberent à la tentation d'en jouir aussi, & s'engagerent même à persuader à tous les autres Prosélytes de suivre leur exemple.

Stratagême des Missionnaires pour remedier au mal.

Ils n'y réussirent que trop; & les Néophytes mêmes paroissoient déja ébranlés. A la vûe d'un danger si pressant, les deux Peres coururent à l'Habitation des Déserteurs : y arriverent dans le tems où ils se doutoient que les Hommes seroient absens, occupés, les uns à la chasse, & les autres à couper du bois dans la Forêt, ou aux travaux de la Campagne; & ils n'y trouverent en effet que des Femmes & des Enfans. Ils s'étoient fait accompagner d'un grand nombre de Chrétiens choisis, auxquels ils ordonnerent sur le champ de mettre le feu à toutes les Cabannes; puis se retirerent, emmenant avec eux tout ce monde. Sur le soir les Hommes voulant retourner chez eux, furent très surpris de voir une épaisse fumée qui couvroit leur Habitation, & bien plus encore, lorsque s'en étant approchés, ils n'y trouverent plus que des cendres & des tisons fumans. Ils se douterent bien de ce qui étoit arrivé; & leur tendresse pour leurs Enfans & pour les Meres, les fit retourner à Sainte Marie Majeure. Ils y furent reçus avec bonté; on ne leur fit que des reproches d'amitié; on rejetta la faute sur l'Esprit tentateur, ennemi du salut des Hommes, & on les avertit de se comporter mieux à l'avenir. Cette conduite les charma, ils promirent de réparer leur faute, & ils tinrent parole.

Conversions inespérées.

On apprit en même tems que tous ceux, qui avoient été séduits par Niezu, donnoient de grandes marques de repentir; & le Pere Romero, au premier avis qu'il en eut, crut devoir les prévenir. Il partit avec le Pere Alfaro pour les aller chercher : ils trouverent en effet des Hommes pénétrés de la plus vive douleur, & disposés à faire tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Ils les exhorterent à se jetter avec confiance entre les bras d'un Dieu, qui se plaît bien plus à pardonner qu'à punir : ils les assurerent que de leur côté ils avoient bien

moins de reſſentiment de la maniere dont on avoit traité leurs Freres, qu'ils n'envioient leur ſort. Ils firent planter une Croix, autour de laquelle ils les aſſemblerent tous, & que tous adorerent les larmes aux yeux; & ils ajoûterent qu'il ne tiendroit pas à eux que toutes choſes ne fuſſent bientôt rétablies dans l'état où elles avoient été avant les troubles. 1629.

Le Provincial, averti de ce qui venoit de ſe paſſer, ſe tranſporta ſur les lieux; & les Indiens, ſur la nouvelle de ſon approche, ſe préparerent à lui faire une réception, qui le convainquît de la ſincerité de leur repentir. Ils allerent au-devant de lui, aïant leurs Caciques à leur tête; & du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils ſe proſternerent, & reſterent en cette poſture juſqu'à ce qu'il fût à portée de les entendre. Alors ils ſe leverent, & le Cacique Guarabai lui parla en ces termes. » Illuſtre Chef de ces Hommes reſpectables que nous » n'oſons plus appeller nos Peres, voici nos armes que nous » mettons à tes piés, diſpoſés à exécuter tous les ordres que » tu voudras bien nous donner. La ſeule grace que nous te » demandons, eſt que tu ne puniſſes pas nos forfaits, en re- » fuſant de nous donner des Paſteurs. Tu vois le beſoin, » que nous en avons, & je te fais en mon particulier cette » priere avec d'autant plus de confiance, que je n'ai pas eu » la moindre part à tout ce qui eſt arrivé. Je ne ſuis pas mê- » me ici le ſeul qui n'ait point à ſe reprocher le ſang qui a » été verſé, & j'eſpere de ta bonté qu'en faveur des Inno- » cens, tu voudras bien pardonner aux Coupables, que tu vois » pénétrés du repentir le plus vif.

En achevant ces mots il ſe proſterna de nouveau; tous ſe proſternerent auſſi fondant en larmes. Les Femmes & les Enfans, dont les ſoupirs & les ſanglots étouffoient la voix, éclaterent enfin, & jetterent des cris lamentables, en demandant grace pour leurs Maris & pour leurs Peres. Enfin, le Provincial, attendri lui-même juſqu'aux larmes, embraſſa les Chefs, leur dit qu'il ne pouvoit attribuer un ſi heureux changement qu'à l'interceſſion des Martyrs, & leur rappella que le cœur du Pere Gonzalez, qui les avoit tant aimés, leur avoit aſſuré qu'il ne les abandonneroit pas; qu'il venoit dégager ſa parole, & qu'il ne doutoit point que pluſieurs d'entr'eux n'euſſent plutôt été ſéduits & entraînés dans la Conſpiration, que portés de leur mouvement propre à y entrer. Cette réponſe fit redoubler les ſanglots, & tous ſe retirerent ſans pouvoir proferer une parole

1629.

Deux Réductions dans le Caro.

Le jour suivant, le Pere Truxillo dit de grand matin la Messe à l'endroit même, où le Pere Gonzalez avoit consommé son sacrifice. Il baptisa ensuite trente-cinq petits Enfans, qui furent tenus sur les Fonts par le brave Neanguire. Puis de concert avec ce Cacique, il donna la liberté à tous les Prisonniers, qui avoient été faits pendant la guerre : il fit des présens à tous les Chefs ; il déclara, au nom du Roi, Guarabai Corrégidor de la Réduction, qui fut fondée sur les ruines de l'ancienne, & promit d'y envoïer incessamment un Pasteur. Il fit venir, en effet, le Pere Orighi pour prendre soin de cette nouvelle Eglise, qui fut dédiée sous le nom des trois Martyrs du Japon, canonisés depuis peu par le Pape Urbain VIII ; & dans le même tems le P. de Boroa en fonda une nouvelle à l'embouchure du Tabati dans l'Uruguay. Il en fut principalement redevable à deux Caciques, dont l'un, que la Grace du Sacrement avoit rempli de l'esprit apostolique, ne cessoit de parcourir tout ce Canton avec sa Femme, baptisée aussi depuis très peu de tems, pour gagner des Ames à Jesus-Christ.

1630.

Conversion de Guiravera.

L'année suivante les Peres de Montoya & Maceta firent un pareil Etablissement sur les Terres de Guiravera, qui ne s'y opposa point ; mais qui bientôt après, voïant que ceux qui l'avoient le plus encensé se rendoient en foule à la nouvelle Réduction, entra en fureur. On avertit le Pere Maceta, qui y étoit resté seul, que sa vie n'étoit pas en sûreté ; mais son zele n'en devint que plus vif, & après avoir plus d'une fois réprimé par sa fermeté les saillies du Cacique, il vint à bout de le gagner lui-même à Jesus-Christ, & d'en faire un Prosélyte. Il l'éprouva long-tems avant que de le recevoir au nombre des Chrétiens ; & Guiravera aïant soutenu toutes ces épreuves d'une maniere, qui ne laissoit aucun doute sur la sincérité de sa conversion, il le baptisa & lui donna le nom de Paul.

Les Mamelus se disposent à attaquer les Réductions.

Quelque tems auparavant Dom Louis de Cespedes (1), étant parti d'Espagne pour prendre possession du Gouvernement du Paraguay, relâcha dans un Port du Bresil, d'où il prit sa route par terre pour se rendre à l'Assomption. Cela étoit expressément défendu depuis quelque tems, sous de rigoureuses peines, même aux Gouverneurs ; & le motif

(1) Je ne trouve rien, qui m'autorise à assurer que ce Gouverneur soit le même, qui avoit été Gouverneur de Rio de la Plata, & dont j'ai parlé ci-devant.

de cette défense étoit la crainte que les Espagnols ne commissent dans ce passage quelques désordres, qui scandalisassent les Néophytes; mais Dom Louis de Cespedes prétendit avoir une permission particuliere, pour prendre ce chemin. Il est certain d'ailleurs que les Gouverneurs ont le droit de visiter les Réductions situées dans l'étendue de leur Gouvernement; mais quand ils font cette visite, ils ont une grande attention à choisir ceux qu'ils y menent à leur suite. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Gouverneur se trouva à Saint-Paul de Piratiningue dans le tems que neuf cents Mamelus & deux mille Indiens se disposoient à entrer dans le Guayra, sous la conduite d'Antoine Rasposo, un de leurs plus fameux Commandans. Il continua ensuite quelque tems à marcher par terre, puis il s'embarqua sur une Riviere, qui le conduisit à Lorette, où il séjourna, & où le Pere de Montoya lui fit rendre de grands honneurs. 1630.

Conduite du Gouverneur en cette occasion.

Il n'y répondit que par des paroles fort dures, que le Missionnaire écouta avec beaucoup de modestie, & sans y rien répliquer. Dom Louis ne put néanmoins s'empêcher d'admirer l'ordre, qui regnoit dans cette Bourgade; mais comme on y eut appris, tandis qu'il y étoit, que les Mamelus étoient en marche, le Pere de Montoya l'aïant supplié de lui donner du secours, parcequ'il ne doutoit point que l'Ennemi ne tournât de ce côté-là, il lui dit qu'il ne pouvoit lui en donner aucun; & il est certain qu'on lui fit dans la suite au Conseil roïal des Indes un crime de ce refus. L'événement justifia bientôt la crainte du Pere de Montoya; le Pere Mola, qui étoit à Saint-Antoine, eut d'abord quelques raisons de croire qu'il seroit attaqué le premier, & voici surquoi elles étoient fondées.

Un Cacique, nommé *Tataurana*, qui avoit été fait Prisonnier par Simon Alvaro, autre Chef de ces Brigands, s'étoit sauvé & réfugié à Saint-Antoine. Alvaro l'avoit redemandé au Pere Mola, qui avoit répondu que cet Homme étoit né libre, qu'il étoit sous la protection du Roi, & qu'il ne pouvoit, ni en honneur, ni avec justice, le lui livrer. Alvaro communiqua cette réponse à Rasposo, son Général, lequel se mit aussitôt en campagne, & tourna vers Saint-Antoine. Le Pere Mola qui s'y attendoit, & qui ne voïoit aucune apparence de pouvoir conjurer la tempête, voulut du moins mettre en sûreré le salut des Enfans, qui n'étoient point encore

1630. baptisés : il y emploïa sept heures entieres, & il lui fallut soutenir la main, qu'il ne pouvoit plus lever.

La Réduction de S. Antoine est détruite.

Les Mamelus parurent le lendemain, entrerent sans résistance dans la Bourgade, firent main-basse sur tous ceux qui voulurent se mettre en devoir de s'opposer à leurs violences, égorgerent jusqu'au pied de l'Autel ceux qui étoient venus y chercher un asyle, mirent aux fers les Chefs, pillerent l'Eglise, & quelques-uns étant entrés dans la Maison du Missionnaire, où ils comptoient de faire un grand butin, & n'y aïant trouvé qu'une soutanne usée & quelques méchantes chemises, les montrerent aux Indiens, en leur disant qu'ils étoient bien foux de se donner pour Maîtres, des Etrangers, qui ne venoient dans leur Païs, que parcequ'ils n'avoient pas de quoi vivre dans le leur ; qu'ils seroient bien plus heureux au Bresil, où ils ne manqueroient de rien, & ne seroient pas obligés de nourrir leurs Pasteurs.

C'étoit s'y prendre bien tard, pour faire de telles promesses à des gens qu'on venoit de charger de chaînes après avoir massacré à leurs yeux leurs Parens & leurs Concitoïens. Aussi comprirent-ils d'abord qu'ils n'avoient persuadé personne, & ils continuerent leurs violences. En vain le Pere Mola se jetta aux pieds du Commandant, lui représenta l'innocence & la simplicité de ces pauvres Indiens, le conjura par tout ce qu'il y a de plus sacré, de mettre des bornes aux fureurs de ses Soldats, & le menaça de la colere du Ciel. Il avoit plusieurs fois désarmé par ses prieres & par ses larmes des Anthropophages, il éprouva que des Chrétiens, qui ont une fois foulé aux pieds toutes les Loix divines & humaines, ont le cœur plus dur que les Infideles & les Barbares. Comme il leur disoit, qu'après tant de cruautés & de profanations, il n'y avoit presque point de salut à esperer pour eux, ils lui répondirent qu'il suffisoit d'être baptisé pour entrer dans le Ciel, & qu'ils y entreroient malgré Dieu même.

Dangers que court le Missionnaire de la part des Indiens.

Après leur départ, quelques Prisonniers trouverent moïen de se sauver, & vinrent rejoindre le Pere Mola, aussi-bien que ceux qui avoient eu le tems de se mettre à couvert dans les Bois. Ils le trouverent au milieu des ruines de la Bourgade, plongé dans la plus profonde tristesse, & il leur persuada de le suivre à l'Incarnation. Mais peu s'en fallut qu'après avoir été épargné par les Mamelus, il ne pérît par les mains de ceux pour qui il s'étoit exposé à la fureur de ces Bri-

gands. Plusieurs se mirent dans la tête qu'il pouvoit bien s'être entendu avec eux : ils communiquerent leurs soupçons à d'autres, & tous furent sur le point de se porter contre lui aux dernieres violences. Sa douceur, le peu de vraisemblance, qu'il leur fit toucher au doigt, qu'il y avoit dans ce qu'ils imaginoient, & la fidelité de ceux, qui n'avoient point donné dans ce travers, le tirerent de ce danger; mais il ne l'évita que pour tomber dans un autre beaucoup plus grand. Une Troupe nombreuse d'Indiens Idolâtres, qui ne savoient point le malheur arrivé à Saint-Antoine, y étant venus le lendemain de son départ, & n'y trouvant que des Cadavres & des ruines, ne douterent point que ce désastre ne fût son ouvrage, coururent sur ses traces pour l'immoler à leur indignation, & ne le manquerent que de quelques heures.

Trois autres Réductions ruinées.

Il auroit eu moins de chemin à faire pour gagner Saint-Michel; mais il se doutoit bien que cette Réduction ne tarderoit pas à éprouver le même sort que la sienne. En effet, au premier avis qu'on y eut de son malheur, les Peres de Mendoze & Mansilla, qui en avoient la direction, conseillerent à leurs Néophytes de se retirer à l'Incarnation, que les Mamelus, disoient-ils, n'oseroient attaquer, s'ils apprenoient qu'on y eût réuni tant de gens, qui seroient sur leur gardes. Plusieurs prirent ce parti; & le Pere Mansilla, pour ne point leur laisser le loisir de changer de résolution, les y conduisit sur le champ. Il revint ensuite à Saint-Michel, où n'aïant pu engager ceux qui y étoient restés, à suivre leurs Freres, il leur persuada de se mettre en sûreté dans les Bois. Pour lui & son Collégue, ils demeurerent seuls avec deux jeunes Chrétiens, pour voir ce qui arriveroit. Ils y étoient cependant d'autant plus en danger de la part des Néophytes mêmes, que les soupçons formés contre le Pere Mola avoient déja gagné plusieurs Réductions, & il n'est presque point douteux qu'ils n'eussent été inspirés par les Mamelus, qui se servirent plus d'une fois de ce moïen pour rendre les Jésuites suspects & odieux aux Indiens.

Quoi qu'il en soit, on envoïa de l'Incarnation à S. Michel une escorte pour en tirer ceux, qu'on y trouveroit encore; mais elle fut rencontrée par un Corps considérable de Mamelus, qui la mirent toute entiere à la chaîne, & se rendirent ensuite à S. Michel, qu'ils acheverent de ruiner de fond en comble. Le Pere de Mendoze y fut même blessé d'un coup de fleche.

1630. Alors l'allarme fut générale dans tout le Guayra : mais comme la Réduction de Jesus-Maria, où Guiravera étoit toujours resté depuis son Baptême, étoit fort peuplée, on se flatta que l'Ennemi n'oseroit l'attaquer, & on s'y réfugia de toutes parts, comme dans un lieu sûr. On en avoit mal jugé, faute de savoir qu'il y avoit un second Corps de ces Brigands en campagne. Emmanuel Morato, qui le commandoit, s'en approcha si secretement, qu'on n'y eut aucun avis de sa marche. On y porta même la confiance si loin, que lorsqu'il parut, on lui envoïa demander s'il venoit comme Ami, ou comme Ennemi.

Pour toute réponse, il mit à la chaîne ceux qui lui firent cette demande. Le P. Maceta, qui avoit soin de cette Bourgade, crut que le Commandant respecteroit au moins son caractere, il l'alla trouver revêtu de ses habits sacerdotaux, & faisant porter devant lui un Crucifix ; mais cet appareil de Religion, qui n'étoit peut-être pas trop à sa place, ne lui attira que des injures. Le Cacique Curita, qui l'accompagnoit, n'en fut pas quitte à si bon marché, & pour avoir témoigné à Morato, combien il étoit scandalisé de la maniere dont les Chrétiens traitoient un Prêtre, un Mamelu lui tira un coup de fusil, qui le renversa mort aux pieds du Missionnaire. Celui-ci qui avoit remarqué le Soldat de qui étoit parti le coup, lui en fit de sanglants reproches ; mais ce Furieux courut sur lui l'épée nue à la main. Le saint Homme alla au-devant de lui d'un pas ferme, & quelques-uns ont dit que le Mamelu voulut le percer, & le manqua. D'autres ont assûré qu'effraïé de son intrépidité, il remit l'épée dans son foureau, & se retira.

Filles Chrétiennes Martyres de la chasteté.

Enfin l'Ennemi entra sans obstacle dans la Bourgade, & la mit bientôt dans le même état, où se trouvoient déja celles de Saint-Antoine & de Saint-Michel. Quelques-uns voulurent faire violence à des Filles Chrétiennes, qui aimerent mieux se laisser égorger, que de consentir à leur brutale passion. Tout ce qui n'avoit pas pris la fuite de bonne heure fut tué ou enchaîné, & Guiravera fut du nombre des Captifs avec sa Femme. Le P. de Espinosa étoit parti de la Réduction des Archanges avec un grand nombre de Néophytes, pour venir au secours de ceux-ci ; mais il arriva trop tard, & fut blessé à la tête, d'une chûte qu'il fit en chemin. Le Pere Diaz Taño, qui accourut aussi de Saint-Thomas avec trois cents

cents Hommes, ne put faire autre chose, que suivre les Mamelus qui se retiroient avec leurs Prisonniers, & de leur en enlever quelques-uns. Il les mena à l'Incarnation, où il fut résolu que les Peres Maceta & Mansilla suivroient l'Ennemi jusqu'au Bresil, pour y demander justice au Capitaine général, des hostililés commises par des Sujets de son Gouvernement, dans un Païs soumis au Roi Catholique, son Souverain. 1630.

Les Peres Maceta & Mansilla au Bresil.

Ils partirent le jour même, & eurent bientôt joint les Mamelus. A la vûe de leurs chers Néophytes, que l'on emmenoit comme une chaîne de Galeriens, le Pere Maceta ne fut plus le maître de sa tendresse & de son zele : il courut les embrasser, sans pouvoir être arrêté, ni par les mousquets bandés contre lui, ni par les gourmades qu'on lui donnoit à chaque pas qu'il faisoit. Enfin élevant la voix, il supplia le Commandant de lui faire rendre ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés en Jesus-Christ, ou de le mettre à la chaîne avec eux. On le traita d'Insensé, & l'on continua de le repousser quand on le voïoit approcher de trop près. Cependant, un Officier consentit à lui remettre quelques-uns de ceux qui lui étoient échus en partage, moïennant une rançon que le Pere lui promit.

Animé par ce commencement de succès, il tourna d'un autre côté, & se mettant au cou une chaîne, qui traînoit une bande de Néophytes, il déclara qu'il ne la quitteroit point, qu'on ne lui eût accordé leur liberté. Guiravera & son Epouse étoient de cette Troupe : le saint Homme, que ce Cacique avoit fort maltraité avant sa conversion, lui dit en baisant sa chaîne, qu'il étoit ravi de trouver cette occasion de lui montrer qu'il n'en conservoit aucun ressentiment, & l'assura qu'il risqueroit tout pour le délivrer. Tant d'objets si capables de toucher les cœurs les plus durs, devoient amollir celui de l'Officier à qui ces Captifs appartenoient ; mais ils ne firent d'abord que l'irriter, & le Missionnaire se vit plus d'une fois porter le pistolet à la gorge pour l'obliger à se retirer. A la fin sa constance triompha de la dureté de ce Capitaine, qui lui remit Guiravera, sa Femme & six autres Prisonniers, que le Pere envoïa sur le champ à l'Incarnation, avec une escorte.

Il alla ensuite rejoindre le Pere Mansilla ; & tous deux, accompagnés seulement de trois Indiens, continuerent à suivre

1630. les Prisonniers d'un peu loin, ne vivant que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les Bois, & ne s'arrêtant que pour recueillir quelques Néophytes, que leurs Conducteurs abandonnoient, parcequ'ils ne pouvoient plus les traîner : c'étoit des Femmes malades, que leurs Maris n'avoient pas la permission d'assister, & des Vieillards qui reclamoient envain le service de leurs Enfans & les droits de la Nature. Tous étoient plus morts que vifs, & demeuroient ainsi exposés à être dévorés par les Tigres, & peut-être que plusieurs le furent pour s'être traînés dans les Bois, afin d'y chercher de quoi vivre. Les deux Missionnaires baptiserent ceux qui étoient encore Catéchumenes, confesserent les Chrétiens, les consolerent tous en leur faisant envisager les biens célestes, dont leur patience alloit être récompensée.

Ils ne peuvent rien obtenir.

Ils arriverent enfin à Saint-Paul de Piratiningue, où les Jésuites avoient encore leur Collége, & où il ne fut pas possible de les engager à prendre quelques jours de repos, après de si excessives fatigues, & dans l'épuisement où ils se trouvoient; car, comme ils désespererent d'abord de rien obtenir de ceux qui commandoient dans cette Ville, & qui n'y avoient guere qu'une ombre d'autorité, ils se presserent de se rendre à Rio Janeyro. Dès qu'ils y furent arrivés, ils présenterent deux Requêtes au Conseil souverain, pour demander la liberté de leurs Néophytes, & une sauve-garde pour leurs Réductions; mais il leur fut répondu que le seul Capitaine général du Bresil pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient. Sur cette réponse ils passerent à la Baie de Tous-les-Saints, & le Provincial de leur Compagine dans ce Roïaume, qu'ils avoient rencontré à Rio Janeyro, voulut les y accompagner.

Quelle en fut la raison.

Dom Diegue Louis Oliveyra, Gouverneur & Capitaine général du Bresil, les reçut bien, trouva leurs demandes très justes, & nomma un Commissaire, qui eut ordre d'aller avec eux à Saint-Paul de Piratiningue, & de leur faire rendre une entiere & prompte justice sur tous les points de leurs Requêtes; mais comme il ne parloit point de lui donner main-forte pour se faire obéir, les Missionnaires comprirent que tout cela ne se faisoit que pour la forme. Dans le vrai, le Gouverneur étoit très bien intentionné; mais deux raisons l'empêchoient d'agir aussi efficacement qu'il auroit voulu : la premiere étoit que les Hollandois, déja Maîtres de la Côte

de Fernanbôuc, menaçoient le Bresil d'une invasion entiere, & il avoit besoin de toutes ses forces contre un Ennemi si puissant. La seconde, que les quinze mille Captifs, que les Mamelus avoient emmenés du Guayra, étoient déja vendus dans les différens Ports du Bresil, & que plusieurs Personnes en place en aïant acheté, il appréhendoit de mécontenter des Familles puissantes, en les obligeant de rendre la liberté à leurs Esclaves, & cela dans un tems où il avoit besoin de ménager tout le Monde. 1630.

Générosité d'un Gentilhomme Portugais.

Ces raisons ne parurent pourtant pas, à bien des Gens, suffisantes pour empêcher Oliveyra d'user de toute son autorité dans une occasion, où il s'agissoit de l'honneur de la Nation Portugaise, autant que de l'intérêt de la Religion; & bien des Gens attribuerent dans la suite les conquêtes & les ravages des Hollandois au Bresil à la tolérance qu'on avoit eue pour les courses des Mamelus, à l'avarice de ceux qui avoient profité du dépeuplement des Eglises du Paraguay, & à la dureté avec laquelle on avoit retenu dans l'esclavage tant de milliers de nouveaux Chrétiens, qui y ont péri de misere. Un Gentilhomme Portugais, nommé Jérôme Vega, conseilla au Pere Maceta d'aller porter ses plaintes au Roi, & lui offrit généreusement de quoi faire le voïage; mais un avis certain, que reçut le Missionnaire, d'un nouvel armement des Mamelus pour le Guayra, l'obligerent lui & son Compagnon, de retourner dans leurs Eglises. Ils repasserent par Rio Janeyro, où on leur remit douze de leurs Néophytes, & de-là ils gagnerent Saint-Paul, où à leur arrivée on les retint dans une espece de prison.

Les nouveaux Chrétiens se préviennent contre les Missionnaires.

Le Commissaire du Capitaine général, qu'ils avoient laissé à la Baie de Tous-les-Saints, arriva peu de tems après eux à Saint-Paul, & commençoit à faire le devoir de sa Charge, lorsqu'un coup de fusil qu'on lui tira, & la déclaration formelle, que lui firent les Habitans de cette Ville, qu'ils se feroient plutôt débaptiser que de souffrir qu'il exécutât ses ordres, l'obligerent à se retirer au plus vîte: les deux Jésuites, que le Recteur du Collége avoit reclamés, lui furent renvoïés, dès que le Commissaire fut parti, & se mirent aussitôt en chemin pour retourner dans leurs Missions, où pour surcroît de douleur ils trouverent quantité de leurs Néophytes plus persuadés que jamais qu'on ne les avoit réunis que pour les livrer à l'esclavage.

1630.

Guiravera leur rend justice.

On eut beau leur repréſenter qu'on ne pouvoit pas, avec la moindre vraiſemblance, former contr'eux un ſoupçon de cette nature ; leur rappeller les dépenſes & les efforts prodigieux qu'avoient faits leur Paſteurs, les dangers, auxquels ils s'étoient expoſés, & ce qu'ils avoient ſouffert en voulant les garantir de la fureur, ou les délivrer des mains des Portugais du Breſil ; leur demander quel intérêt pouvoit les avoir portés à les trahir, & à les livrer à des Etrangers, dont ils n'avoient rien à eſperer ; le déſeſpoir les mettoit hors d'état de rien écouter & de rien entendre. La plûpart étoient ſur le point de ſe révolter ouvertement, & de ſe porter même contre les Miſſionnaires aux plus grandes violences, lorſque Guiravera prit hautement leur défenſe, quoique dès-lors il parût chanceler dans ſa Religion, à laquelle on dit qu'il renonça tout-à-fait dans la ſuite. Il ne pût entendre tout ce qu'on diſoit contre ces Religieux ſans crier à la calomnie ; il alla de Bourgade en Bourgade publier les obligations qu'il avoit au P. Maceta, qui s'étoit expoſé à tout pour le tirer des fers, ajoûtant qu'il n'avoit pas tenu à lui, ni au P. Manſilla, que tous les Captifs n'euſſent recouvré leur liberté.

Fin du ſeptieme Livre.



SOMMAIRE
DU HUITIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

CHANGEMENT prodigieux arrivé dans une Réduction. De quelle maniere on y remedie. Réduction parmi les Gualaches. Les Calchaquis attaquent le Tucuman, & ce qui en fut la cause. Désordres qu'ils y causerent. Caractere des Caïaguas. Efforts prodigieux du Pere Alvarez pour pénétrer chez eux. Il n'en peut gagner qu'un petit nombre. Nouvelles Réductions dans la Province d'Uruguay. Réduction rétablie. Deux autres détruites par les Mamelus. Conduite imprudente de quelques Espagnols. Le Gouverneur du Paraguay refuse de secourir les Réductions. Etat florissant de celles de l'Uruguay. La peste ravage cette Province. L'Evêque de l'Assomption visite les Réductions qui sont de son Diocèse. Réduction détruite par les Mamelus. Plusieurs Néophytes se mutinent. Toutes les Réductions de la Province du Guayra sont évacuées. Le Pere de Salazar insulté par les Néophytes. Triste situation des Missionnaires. Ferveur de plusieurs Néophytes dans l'abandon de leurs Bourgades. Ils sont poursuivis par les Mamelus. Ils descendent le gand Sault du Parana. Une Femme sauvée miraculeusement du naufrage avec ses Enfans. La famine & les maladies font périr plusieurs Néophytes. Deux Réductions formées des débris de celles qu'on avoit évacuées. Les Villes de Ciudad Real & de Villarica détruites par les Mamelus. Missionnaires chez les Itatines. Suite de la guerre des Calchaquis : ils sont battus ; on leur accorde la paix, & ils reprennent les armes. Tout le Tapé embrasse le Christianisme. Difficulté au sujet des Mariages, & ce qui fut décidé à Rome. Du Païs des Itatines. Caractere de ces Indiens. Boules des Itatines. Cette Nation se laisse prévenir contre les Jésuites. Protection du Ciel sur le Pere Ranconnier. Quatre Réductious parmi les Itatines. Des Payaguas

se mettent sous la conduite des Jésuites, & ne perseverent pas. Projet des Missionnaires, & ce qui le fait échouer. Les Mamelus ruinent une Réduction des Itatines par trahison. Le Pere Henard dans le Camp des Mamelus. Comment il y est reçu. Deux autres Réductions détruites. Les Mamelus persuadent aux Itatines que ce sont les Jésuites qui les ont appellés. Les Réductions du Parana courent un grand risque. Conduite violente du Gouverneur du Paraguay. Prétention de l'Evêque. L'un & l'autre s'appaisent. Les Mamelus s'approchent des Réductions du Parana. Suites des affaires des Itatines. Indiscrétion d'un Espagnol, & ses suites. Décret du Roi d'Espagne au sujet des Commandes. Sa Lettre au Viceroi du Pérou. Les Chiriguanes demandent des Jésuites. Générosité d'un Espagnol. On leur en envoie; mais trop tard. Le Pere de Espinosa massacré en trahison par des Barbares. Comment on apprend sa mort. Nouveaux brigandages des Mamelus. Coup de vigueur des Néophytes. Martyre du Pere de Mendoze. Les Néophytes vengent sa mort. Trait de douceur des Missionnaires, & ce qui en arrive. Les Chrétiens font la guerre avec succès. Persécution de la part des Espagnols. On veut envoïer des Prêtres séculiers aux Itatines, & pourquoi. Désertion & mortalité parmi ces Indiens. Irruption des Mamelus dans le Tapé. Belle action d'une Femme. Plusieurs Réductions détruites. Diligences du Provincial des Jésuites. On lui refuse du secours partout. Il écrit au Conseil roïal des Indes. Ses Lettres sont jettées à la Mer, retrouvées à deux cents lieues dans le Port de Lisbonne, & portées au Roi. Le P. Diaz Taño est envoïé à Rome, & le P. de Montoya à Madrid. Lettre de l'Evêque du Tucuman au Roi d'Espagne. Lettre de Dom Estevan Davila, au même. Les Peres de Montoya & Diaz Taño à Rio Janeyro, & ce qui s'y passe.

1630.

Changement prodigieux arrivé dans une Réduction.

QUELQUE tems avant ce que nous venons de rapporter à la fin du Livre précédent, il étoit arrivé dans le Guayra une chose, qui jetta d'abord les Missionnaires dans de grandes inquiétudes, mais dont le dénouement fut tout entier à l'avantage de la Religion. La Bourgade de l'Incarnation avoit d'abord été composée de cinq cents Familles, qui étoient passées presque subitement de la plus grande férocité à un caractere de douceur si admirable, qu'on avoit peine à se persuader que ce fussent les mêmes Hommes. Mais sur le bruit

des premieres approches des Mamelus, on s'apperçut que par une métamorphose encore plus étonnante, la plûpart ne vouloient plus entendre parler de Dieu, ne paroissoient plus dans l'Eglise, cachoient leurs Enfans de peur qu'on ne les baptisât, & que du plus loin qu'ils appercevoient le Pere Diaz Taño, leur Pasteur, pour qui ils avoient jusques-là témoigné la plus tendre & la plus sincere affection, ils se détournoient, & fuïoient même de toutes leurs forces. 1630.

Comme ce Missionnaire mettoit tout en œuvre pour découvrir la cause d'une révolution si étrange dans l'esprit & dans le cœur de ces Chrétiens, un Enfant qui le servoit à l'Autel, la lui apprit. Il lui dit que des Jongleurs, qui s'étoient introduits dans la Bourgade, en avoient séduit presque tous les Habitans par leurs prestiges; qu'ils avoient bâti deux Temples sur deux Montagnes, qu'il lui marqua, y avoient transporté les corps de deux Magiciens célebres, morts depuis peu, & persuadé à une infinité de personnes, que de ces Cadavres il sortoit des oracles; qu'on leur rendoit les honneurs divins; qu'on leur avoit consacré des Prêtres & des Prêtresses, & que ses propres Catéchistes donnoient dans ce fanatisme. Il ajoûta que c'étoit une chose horrible à voir, que les contorsions que faisoient ces prétendus Prêtres, en invoquant ces nouveaux Dieux; que les Prêtresses paroissoient toujours comme des Furies, & que leur emploi étoit d'entretenir dans ces Temples un feu perpétuel; enfin, que pour empêcher ceux qui s'étoient engagés dans ces abominations, de se désabuser on leur faisoit entendre qu'ils ne pouvoient, sans commettre un très grand crime, approcher de leurs Missionnaires, encore moins les toucher, & qu'on avoit marqué le Dimanche & les Fêtes, pour les jours d'Assemblée dans ces Temples, afin qu'alors personne ne se trouvât à l'Eglise.

De quelle maniere on y remédie.

Sur ce rapport, le Pere Diaz Taño alla trouver le Pere de Montoya, qui étoit toujours Supérieur des Missions du Guayra, & lui rendit compte de ce qui se passoit dans son Eglise: ils en confererent avec d'autres Missionnaires, & il fut résolu que le Supérieur & le P. de Mendoze d'un côté, les Peres Diaz Taño & Domenecchi de l'autre, iroient dès la nuit suivante, avec un petit nombre de Néophytes, sur lesquels on pourroit compter, détruire les deux Temples; ce qui fut executé. On trouva dans l'un quantité de Vœux suspendus au plancher, & un Hamach, où étoit un sque-

1630. lette enveloppé dans des robbes & paré de plumes de toutes les couleurs. On ne trouva dans l'autre qu'un Hamach avec un squelette tout semblable au premier ; mais les Indiens qui les gardoient les enleverent, au premier bruit qu'ils entendirent. On courut après, & on n'en put joindre que deux, qui voulurent se défendre, & que l'on saisit dans le moment qu'ils alloient tirer sur les Missionnaires. On les lia ; mais tous les autres, pour mieux courir, laisserent les squelettes, qui furent portés le lendemain à l'Incarnation.

C'étoit le Dimanche de la Trinité ; quantité d'Indiens s'étoient rendus à l'Eglise sur la nouvelle de ce qui étoit arrivé, & le Pere Cataldino fit un discours très pathétique sur les maux que l'Apostasie & l'Idolâtrie entraînent nécessairement avec elles. Il fut écouté avec attention, & tout l'Auditoire donna de grandes marques de repentir. Le Pere Diaz Taño fit ensuite apporter les deux squelettes dans la Place publique, donna à tout le monde le loisir de bien considerer ces ossemens secs, & voulut que chacun les foulât aux pieds ; il fut obéi, & alors il sortit d'un des deux crânes un gros Rat, qui acheva de faire rougir tous les Coupables, du Culte qu'ils avoient rendu à de si ridicules Divinités.

Quelques jours après, le P. de Mendoze fut averti que dans une Cabanne, qui n'étoit pas éloignée de la Bourgade, on adoroit aussi le cadavre d'un Magicien ; il alla sur le champ y mettre le feu, & il n'en fut plus parlé. Il restoit encore une Idole que les Missionnaires ne connoissoient pas. C'étoit un petit Homme, dont la figure avoit quelque chose de monstrueux ; il n'y avoit pas une partie de son corps qui n'eût sa difformité, & il faisoit horreur à voir. L'Ange de ténebres ne pouvoit pas se loger plus mal pour contrefaire la Divinité ; mais nulle autre demeure sur la terre ne lui convenoit mieux. Ce petit Monstre, désespérant d'être supporté dans la société des Hommes, s'étoit avisé de publier qu'il étoit un Dieu. On en a adoré de plus difformes encore, ainsi il n'est pas étonnant que celui-ci en eût été cru sur sa parole par les plus grossiers de tous les Peuples. Il s'étoit bâti une Cabanne sur le sommet d'une Montagne, dont il fit son Temple & son Sanctuaire ; il y fut bientôt encensé, & l'on commençoit à y aller de la Réduction la plus prochaine. Mais ce Dieu vivant coûta encore moins à dégrader, que les Dieux morts dont nous venons de parler. Les Missionnaires n'eurent pas plutôt le vent de

1630.

ce qui se passoit, qu'ils l'allerent enlever, le firent conduire à la Bourgade, & voulurent d'abord qu'il servît de jouet aux petits Enfans. Comme on vit qu'il n'avoit pas même la force de se débarrasser de leurs foibles mains, les plus prévenus en faveur de sa divinité eurent honte de leur aveuglement; lui-même, devenu plus sage par l'épreuve, où l'on venoit de le mettre, demanda qu'on l'instruisît, & il fut baptisé dans la suite.

1630-31.

Réduction parmi les Gualaches.

Cependant le P. de Montoya ne perdoit point de vûe les Gualaches; & se trouvant engagé dans une suite d'affaires qui ne lui permettoient pas de retourner chez ces Indiens, comme il le leur avoit promis, il avoit chargé le P. Cataldino de dégager sa parole. Ce Missionnaire les trouva dans la même disposition où son Supérieur les avoit laissés, & il les réunit dans une Réduction. A-peine étoit-elle formée, qu'on apprit que d'autres Gualaches bloquoient la Bourgade de la Conception où étoit le P. de Salazar, & que ce Missionnaire & tous ses Néophytes y étoient réduits à se nourrir de fruits sauvages & de la chair de Viperes. Le P. Cataldino s'en plaignit à ses Prosélytes; on négocia, & le blocus fut levé. D'autre part, les Mamelus ne paroissant plus dans le Guayra, on n'y songea qu'à profiter de ce calme pour réparer les pertes qu'on venoit d'y faire; mais il dura trop peu pour qu'on y réussît.

Les Calchaquis attaquent le Tucuman.

Tandis que ces choses se passoient dans la partie orientale du Paraguay, le Tucuman, après avoir joui assez long-tems d'une paix profonde, se trouva tout-à-coup engagé dans une guerre, qui commença assez heureusement pour les Espagnols, mais dont la fin fut très funeste. Nous avons vû que les Jésuites avoient ébauché deux Réductions dans la Vallée de Calchaqui. Ces Établissemens devoient assurer la tranquillité de la Province de ce côté-là; mais ils gênoient la cupidité des Espagnols, qui voïoient avec peine qu'ils ne pouvoient plus tirer aucun service de ces Indiens: comme si dès que ces Peuples cessoient d'être leurs Ennemis, ils étoient obligés d'être leurs Esclaves. On les laissoit pourtant dire; & quoique cette Nation ne donnât pas encore beaucoup d'espérance d'une prompte conversion au Christianisme, on croïoit faire beaucoup pour la Province, en arrêtant ses brigandages, & pour la Religion, en l'apprivoisant peu-à-peu, & en gagnant son estime & sa confiance. D'ailleurs on baptisoit tous les Enfans qui étoient en danger de mort, & on ne doutoit pas

1630-31. que ces prémices, que l'on envoïoit au Ciel, n'attiraſſent la bénédiction du Seigneur ſur toute la Nation.

Cela dura juſqu'à ce qu'on ne put ſe diſpenſer de retirer les Miſſionnaires de la Vallée de Calchaqui. Dès qu'ils en furent ſortis, les Habitans de Salta & de Rioja, dont cette Vallée eſt bornée au Nord & au Midi, recommencerent à moleſter ces Indiens, ſans que perſonne s'y oppoſât. Il y eut même un nommé *Urbina*, qui s'aviſa de bâtir ſur leur Frontiere une Maiſon de Campagne, qu'il fortifia, comme s'il eût voulu en faire une Place d'armes. Les Calchaquis en furent effraïés, ſe liguerent avec leurs Voiſins, inveſtirent ſa maiſon, la réduiſirent en cendres, maſſacrerent Urbina & ſa Femme, enleverent ſa Fille, qu'il fallut racheter bien cher, & recommencerent leurs courſes, pillant & brûlant toutes les Habitations qu'ils purent ſurprendre.

Ces premiers ſuccès groſſirent beaucoup leur Parti, & les rendirent plus fiers : des Indiens même qui étoient au ſervice des Eſpagnols, ſe révolterent contre leurs Maîtres, & quelques-uns, après les avoir égorgés, ſe refugierent dans la Vallée de Calchaqui. Le Gouverneur du Tucuman, qui étoit Frere du Cardinal Albornoz, pourſuivit ces Transfuges, les attaqua à l'entrée de la Vallée, les battit, fit conſtruire une Citadelle, & y mit une bonne Garniſon : mais peu de tems après, le Commandant qu'il y avoit laiſſé, s'étant un peu trop écarté avec toute ſa Garniſon en pourſuivant un Parti ennemi, fut coupé, taillé en piéces, & la Citadelle raſée. Londres eut bientôt le même ſort, les environs de Salta furent ravagés, & tout le Tucuman expoſé aux courſes d'un Ennemi qu'on s'étoit fait de gaieté de cœur. Dix ans ſe paſſerent de la ſorte, & une ſi longue guerre rompit toutes les meſures que les Prédicateurs de l'Evangile avoient priſes pour l'annoncer à pluſieurs Nations.

De la Nation des Caaïguas.

Ils s'en dédommageoient dans les Miſſions du Parana, où les Mamelus n'avoient point encore pénétré; & ils ſe flatterent quelque tems de faire une nouvelle conquête, qui ne réuſſit pourtant point. Dans les vaſtes Forêts qu'on trouve entre cette grande Riviere & l'Uruguay, quelques Jéſuites découvrirent une Nation aſſez peu nombreuſe & fort ſauvage, qui n'avoit point d'Habitation fixe, & qui étoit toujours errante par petites Troupes. Ces Indiens n'étoient connus que ſous le nom de *Caaïguas*, c'eſt-à-dire, Habitans des Forêts : leur

Langue eſt fort difficile à apprendre, & leur prononciation fort rude : c'eſt une eſpece de ſifflement ſi peu articulé, qu'il ſemble que leurs paroles ne faſſent que voler dans leur goſier. 1630-31.

Ils logent dans de petites Huttes faites de branchages : ils ne font jamais de proviſions ; leurs fleches leur ſervent également pour la chaſſe & pour la pêche ; & leur plus ordinaire nourriture ſont des Vers, des Fourmis, des Viperes, & d'autres ſemblables Reptiles, qu'ils trouvent par-tout. Quand ils peuvent tuer des Tigres, ils les mangent, auſſi-bien que les Singes, qu'ils pourſuivent juſqu'au haut des plus grands Arbres, où ils grimpent auſſi légerement que ces Animaux ; mais ſouvent ils n'en ſont pas plus avancés, car les Singes, quand ces Indiens croient les tenir, ſautent d'un Arbre à l'autre, même en tenant leurs Petits. Le meilleur mets des Caaïguas eſt la chair des Elans (1), avec leſquels ils ne craignent point de ſe colleter, & qu'ils aſſomment après les avoir terraſſés. Le Miel ſauvage eſt encore une reſſource pour eux ; ils en font un Hydromel qui les échauffe, dit-on, au point de les rendre inſenſibles aux plus grands froids. Ils ne multiplient pas beaucoup ; & la raiſon qu'on en apporte, eſt que les Tigres étranglent quantité de leurs Femmes & de leurs Enfans.

On ne leur connoît preſqu'aucune des qualités qui diſtinguent l'Homme de la Bête, & on en a vû pouſſer la férocité juſqu'à une eſpece de rage. La plûpart ſont boſſus & ont le cou en arc. On en rencontre néanmoins quelquefois d'aſſez bien faits, & leurs Femmes ne ſont guere moins blanches que les Eſpagnoles ; ce qui vient ſans doute de ce qu'elles ne ſortent preſque jamais de l'intérieur des Bois. Elles n'ont pour vêtement, qu'une eſpece de pagne, qui les couvre depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & qui eſt en réſeau de fils d'orties. Les Hommes n'ont ſur eux que quelques bouts de peaux, qui ne leur couvrent preſque rien. On aſſure que la leur ſe durcit de telle ſorte, qu'ils paſſent au travers des Buiſſons remplis d'épines, comme les Serpens, ſans qu'il y paroiſſe.

Les Eſpagnols n'ont jamais pû en apprivoiſer un ſeul ; & lorſque quelques-uns tomboient entre leurs mains, on les voïoit mordre avec les dents les fers dont ils étoient garrotés,

(1) C'eſt apparemment le même Animal que l'*Anta*, dont nous avons parlé.

1630-31. écumer comme ceux qui ſont atteints de la rage, & ſe laiſſer mourir de faim. Ils ſont d'ailleurs aſſez pacifiques. Mais il y a au milieu d'eux d'autres Indiens, qui, quoique compris ſous le même nom, ne parlent point la même Langue, n'ont aucune communication avec eux, & paſſent pour être fort belliqueux ; mais on ſeroit preſque tenté de les regarder plutôt comme des Animaux carnaciers, que comme des Hommes. Toutes leurs Expéditions militaires ſe réduiſent à ſurprendre les Paſſans, à les maſſacrer & à les manger. S'il leur arrive d'être pris eux-mêmes, ils refuſent abſolument toute nourriture, ils ne ſouffrent pas même qu'on panſe leurs plaies quand ils ſont bleſſés, & ſe laiſſent mourir de faim, de rage & de déſeſpoir.

Efforts prodigieux & inutiles du Pere Alvarez pour les réunir.

Des Miſſionnaires aïant trouvé moïen d'attirer quelques-uns de ces Barbares dans leurs Réductions, n'en ont jamais pu garder un ſeul : la mélancholie les ſaiſiſſoit, dès qu'ils ſe voïoient renfermés dans l'enceinte d'une Bourgade, & dégénéroit bientôt en langueur. Ce triſte état, & les amitiés qu'on leur faiſoit, les rendoient alors aſſez dociles ; on les inſtruiſoit autant qu'il étoit poſſible, & ils mouroient, ſuivant ce qu'on pouvoit en juger, dans l'innocence de leur Baptême. On crut qu'en s'établiſſant parmi eux, on pourroit avec le tems réuſſir à les apprivoiſer, & le P. Pierre Alvarez en voulut faire l'eſſai. Il ſe fraïa un chemin à travers des Bois ſi épais, & tellement remplis de Buiſſons & de Halliers épineux, qu'il en eut les jambes & une partie du corps enſanglantées. Il lui fallut auſſi paſſer des Rivieres & des Marais, où il avoit quelquefois de l'eau juſqu'au cou : ſouvent il ne trouvoit point d'autre endroit, où il pût prendre quelques repos, que des routes fraïées par des Tigres & d'autres Bêtes féroces, où il apperçut plus d'une fois des reſtes de cadavres d'Hommes, que ces Animaux avoient dévorés. Enfin il arriva aux premieres Habitations, où il trouva tout le monde conſterné, parceque tout récemment deux Hommes avoient été mangés, & deux Femmes mordues par des Viperes, & qui en étoient mortes.

Il comprit bientôt que le projet de fonder une Réduction dans ces Forêts étoit chimérique ; il mit tout en œuvre pour engager ces miſérables Indiens à le ſuivre dans un lieu plus ſûr & plus habitable, & il n'en put gagner que dix-huit, qu'il conduiſit, par le même chemin qu'il venoit de faire, dans ſon Egliſe ; mais ce ne fut qu'avec une peine infinie, qu'il put

leur donner une connoissance de nos Mysteres suffisante pour les baptiser. Il differa leur Baptême jusqu'à l'instant de leur mort, qui arriva bientôt ; & quelque soin qu'on prît pour les conserver, il ne fut pas possible d'en sauver aucun. Ces premieres tentatives furent suivies de quelques autres, qui ne furent pas plus heureuses. Enfin, les Missionnaires se virent réduits à louer les miséricordes du Seigneur sur le petit nombre de ceux dont ils avoient assuré le salut éternel, à adorer la profondeur de ses Jugemens sur tous les autres, & à se consoler par le témoignage qu'ils pouvoient se rendre d'avoir fait tout ce qui étoit possible pour rendre cette malheureuse Nation participante du bienfait de la Rédemption. 1630-31.

Ils n'avoient d'ailleurs que des actions de graces à rendre au Maître de la moisson, pour les abondantes récoltes qu'il leur avoit préparées dans la Province d'Uruguay. Le Pere Romero y fonda, en 1630, une Réduction, sur l'Acaraguay sous le titre de l'Assomption, & en confia la conduite au Pere Christophe Altamirano, qui la rendit en peu de tems très florissante. Il y eut néanmoins quelques commencemens de troubles dans la Partie méridionale de cette Province, où un des anciens Partisans de Niezu voulut s'opposer à force ouverte au dessein de quelques Caciques, qui avoient invité le Pere Romero à faire un Etablissement, pour les réunir avec tous leurs Vassaux. Mais il fut défait, & rien n'empêcha plus le Missionnaire de tracer le plan de deux nouvelles Réductions.

Nouvelles Réductions dans la Province d'Uruguay.

Dans le même tems, le Pere Maceta de retour du Bresil, rétablit celle de Jesus-Marie ; mais il la changea de place, & la rapprocha de la Cascade du Guibai. Guiravera, qui le respectoit toujours comme son Libérateur, lui rendit beaucoup de service en cette occasion, & tout Libertin qu'il étoit, lui amena quantité de Prosélytes, qui remplirent les vuides que les Mamelus y avoient faits. On profitoit ainsi d'un calme, dont on n'osoit se promettre de jouir long-tems, parcequ'il y avoit tout à craindre d'un Ennemi, qui pouvoit tout oser impunément, & qu'après l'inutilité des démarches qui avoient été faites auprès du Capitaine général du Bresil, pour obtenir une sauve-garde en faveur des nouveaux Chrétiens du Paraguay, on n'étoit plus étonné que de l'inaction des Mamelus, qu'on savoit s'être tout récemment confédérés avec les *Tupis*, les plus féroces des Brasiliens.

Réduction rétablie.

Ils parurent enfin à la vûe de Saint-Paul, où l'on étoit si

1630-31. peu ſur ſes gardes, que le Pere Jean Suarez, qui avoit ſoin de cette Egliſe, n'en fut averti que par le Commandant même, qui entra chez lui le piſtolet à la main. Ce Pere ſe jetta à ſes pieds, & le conjura les larmes aux yeux, d'épargner des Chrétiens qui n'avoient point mérité d'être réduits à l'eſclavage; mais il ne lui répondit qu'en lui appliquant ſon piſtolet ſur la poitrine. Le Miſſionnaire en ſe la découvrant, lui dit, qu'il ſeroit charmé de donner ſa vie, comme un bon Paſteur, pour ſon Troupeau, & qu'il le ſupplioit au nom de Jeſus-Chriſt de s'en contenter. L'Officier parut étonné & ſortit ſans dire un ſeul mot; mais il donna auſſitôt ſes ordres pour faire main-baſſe ſur tous ceux qui ſe mettroient en défenſe, ce qui fut executé. Il rentra enſuite chez le Pere Suarez, lui donna de grandes marques d'eſtime, & après avoir pris congé de lui, il lui dit d'un ton moqueur de ſe conſoler, parcequ'il auroit bientôt des Compagnons de ſon infortune. Le Pere pénétré de la plus vive douleur, & n'aïant pas eu la permiſſion de voir ſes chers Enfans, qu'on emmenoit chargés de chaînes, prit le chemin de l'Incarnation, où il n'arriva que pour voir encore évacuer cette Bourgade, dont la plus grande partie des Habitans furent conduits à Saint-François-Xavier, & les autres à Jeſus-Maria. Le Pere Suarez, avant que de s'éloigner d'avantage, voulut encore viſiter les ruines de ſon Egliſe, & eut le bonheur de rencontrer ſur ſon chemin quelques-uns de ſes Néophytes, qui avoient échappé aux Mamelus, ou s'étoient ſauvés de leurs mains, & qu'il emmena avec lui.

Deux Réductions détruites par les Mamelus.

Le Pere de Montoya, qui étoit chez les Gualaches, lorſqu'il apprit que l'Ennemi étoit entré dans le Guayra, courut d'abord au ſecours des Réductions les plus expoſées, & n'aïant trouvé perſonne dans les deux dont je viens de parler, il lui vint en penſée de conduire du côté de Villarica tout ce qu'il pourroit rencontrer de Néophytes errans & fugitifs; mais il apprit bientôt que les Habitans de cette Ville l'avoient prévenu, & que voulant profiter du malheur des Réductions, ils avoient recueilli tous ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux Mamelus, & les faiſoient travailler pour eux. Sur cet avis il ſe rendit à Villarica, fit au Magiſtrat de grandes plaintes d'une telle conduite, & n'en aïant pu avoir aucune juſtice, il envoïa le Pere Diaz Taño à l'Aſſomption, pour la demander au Gouverneur de la Province, & le

Conduite imprudente de quelques Eſpagnols.

conjurer de pourvoir à la sûreté des Réductions.

1631.

Le Gouverneur du Paraguay refuse de secourir les Réductions.

A-peine Dom Louis de Cespedez voulut écouter le Missionnaire ; il lui dit même qu'on lui mandoit de Villarica que les Jésuites faisoient beaucoup de bruit pour peu de chose ; à quoi il ajoûta qu'ils se rendoient partout fort odieux. Le Pere se retira sans répliquer ; mais le jour même, ou le lendemain, il fit présenter au Gouverneur une Requête, pour lui demander, au nom du Roi Catholique, de prêter main-forte aux Chrétiens du Guayra : Dom Louis de Cespedez n'y répondit point & le Pere Diaz Taño partit, pour aller informer son Provincial de ce qui se passoit, & conférer avec lui sur ce qu'il y avoit à faire dans les tristes conjonctures où l'on se trouvoit.

Le Pere Alfaro avoit été en même tems envoïé par le Pere Romero vers le même Provincial, pour lui demander ses ordres au sujet d'un Edit, que Dom Louis de Cespedez avoit fait publier, & qui défendoit à quiconque, sans exception, de passer, sans une permission particuliere, par le Parana pour aller des Réductions de la Province d'Uruguay à celles du Guayra, & de celles-ci à celles-là ; ce qui mettoit les Missionnaires, & le Provincial même des Jésuites, souvent obligés de se transporter d'une Province à l'autre pour des affaires pressantes, dans la nécessité de prendre un détour de plus de cent lieues. Inutilement on avoit représenté à D. Louis de Cespedez les inconvéniens, qui ne pouvoient manquer d'arriver de ces retardemens, sur-tout dans un tems où le Guayra étoit en proie aux Mamelus, il n'avoit pas été possible d'obtenir qu'il fît la moindre exception ou modification à son Edit : il ne se cacha pas même trop du dessein qu'il méditoit, & qui étoit de soumettre tous les Indiens dirigés par les Peres de la Compagnie à des Commandataires : surquoi le parti que prit le Pere Truxillo, fut d'envoïer le Pere Diaz Taño à la Plata, pour porter ses plaintes à l'Audience roïale des Charcas.

Etat florissant des Réductions de l'Uruguay.

Le Seigneur ne laissoit pourtant pas encore sans quelque consolation les Missionnaires. La Religion regagnoit dans la Province d'Uruguay ce qu'elle perdoit dans le Guayra par la faute de ceux mêmes, que toutes sortes de raisons devoient obliger d'emploïer toute leur autorité & toutes leurs forces pour la défense des Chrétiens de cette Province. Le Pere Romero y fonda cette année deux nouvelles Réductions ; l'une sous le nom du *Prince des Apôtres*, & l'autre, sous celui de

1631. *S. Charles*, dont le Cousin germain, l'illustre Cardinal Frederic Borromée, Archevêque de Milan, fut jusqu'à sa mort le protecteur déclaré & le bienfaiteur de ces Eglises.

Le peste ravage cette Province.

La peste, qui dans ce même tems fit de grands ravages dans tout ce Païs, & s'étendit jusqu'au Parana, donna une nouvelle matiere au zele des Missionnaires, & peupla le Ciel d'un grand nombre de nouveaux Chrétiens, qui furent bientôt remplacés sur la Terre avec usure. On voïoit avec un étonnement toujours nouveau des Hommes, que bien des Gens n'avoient pas même crus capables de raisonner, dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, en parler d'une maniere ravissante, & pratiquer des vertus qui marquoient une sainteté consommée; des Néophytes de peu de jours, des Prosélytes mêmes, qui vouloient partager avec leurs Maîtres en Jesus-Christ, les fatigues & les dangers de leurs courses apostoliques, leur fraïoient les chemins, & disposoient des Nations entieres à se ranger sous l'étendart de la foi.

L'Evêque de l'Assomption visite les Réductions du Parana. En quel état il les trouve.

Dom Christophe de Aresti, Evêque de l'Assomption, qui avoit été Religieux de Saint Benoît, voulut alors faire la visite des Réductions du Parana. Il y fut reçu des Néophytes avec des transports de joie qui ne le surprirent point; cependant, quelque prévenu qu'il fût déja en leur faveur, il avoua que ce qu'il voïoit de ses yeux, étoit infiniment au-dessus de ce qu'il s'étoit attendu de trouver dans cette Eglise. La foi vive de ces nouveaux Chrétiens mérita même alors d'être récompensée par des Miracles accordés à leurs prieres : mais Dieu voulut aussi en faire, pour les retenir dans la crainte de ses jugemens, pour faire reprendre leur premiere ferveur à ceux qui l'avoient un peu laissé ralentir, & pour faire entrer dans son Eglise les Elus, qu'il s'étoit réservés dans les Nations qui avoient un plus grand éloignement du Christianisme. On vit même plus d'une fois les plus obstinés Persécuteurs de la Religion devenir, contre toute esperance, ses plus zélés défenseurs, & les plus fermes appuis des Missionnaires, dont ils avoient juré la perte.

Nouvelle irruption des Mamelus dans le Guayra. Réductions détruites.

Sur ces entrefaites le Pere Diaz Taño revint de la Plata avec un Arrêt de l'Audience roïale, qui déclaroit nulle & préjudiciable au service du Roi, la défense faite par le Gouverneur du Paraguay, d'aller en droiture des Réductions de l'Uruguay à celles du Parana, & le Provincial partit aussitôt pour le Guayrá. En arrivant à Villarica, il apprit que les Mamelus

Mamelus étoient à Saint-François-Xavier, & il engagea plusieurs Espagnols de cette Ville à courir au secours de cette Réduction ; mais ils la trouverent entierement détruite, l'Ennemi retranché sur ses ruines, & tous les Chrétiens dans les fers. Ils attaquerent d'abord avec assez de résolution le retranchement ; mais un d'entr'eux aïant été tué, & un autre blessé, ils sonnerent la retraite. Le Pere Sylveira, qui étoit chargé de cette Eglise, fit paroître beaucoup plus de courage ; de quinze cents Familles, dont étoit composé son Troupeau, il sauva au moins cinq cents personnes. 1631.

Saint Joseph n'étoit pas loin de Saint-François-Xavier, & l'allarme y fut si grande, qu'il ne fut pas possible d'en rassurer les Habitans. Plusieurs s'allerent cacher dans les Bois ; d'autres, au nombre d'environ quatre cents, furent sauvés par les soins du Provincial, & confiés au Pere Suarez, qui avec les débris de ces deux Bourgades, en alla former une nouvelle près de Lorette. Le Pere Truxillo de son côté se rendit au Canton de Tayaoba, où le bruit couroit que l'Ennemi se préparoit à entrer. On y comptoit trois Réductions fort peuplées, & les Nations voisines donnoient de grandes espérances de s'y réunir, ou d'en former avec le tems plusieurs autres. Mais à-peine le Provincial y étoit arrivé, qu'on y eut des avis certains de l'approche des Mamelus.

Il assembla aussitôt les Missionnaires, pour déliberer avec eux sur les mesures que l'on devoit prendre dans un danger si pressant. Les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on engageât les Néophytes à se bien défendre, & se flattoient que les Infideles mêmes ne refuseroient pas de se joindre à eux contre l'Ennemi commun : leur raison étoit qu'il ne restoit plus que ce moïen d'empêcher la dissipation entiere de toute cette Chrétienté. Les autres représenterent que des Indiens mal armés, & sans aucune discipline militaire, ne tiendroient jamais devant des Troupes aguerries, qui avoient des armes à feu, & de bons Officiers à leur tête, & qu'une résistance inutile mettroit en fureur ; qu'il étoit donc plus à propos de transporter ailleurs ceux qu'on pourroit persuader de s'y laisser conduire, & que quelque peu considérable qu'en fût le nombre, on perdroit encore beaucoup moins en prenant ce parti, qu'en s'exposant au hasard d'une guerre, qu'on n'étoit point en état de soutenir.

Le Pere Truxillo se déclara pour ce dernier avis, & ordonna

1631.

Plusieurs Néophytes se mutinent.

que l'on conduisît tous les Néophytes auprès du grand Sault du Parana, afin qu'au cas qu'ils fussent poursuivis, ils n'eussent qu'à traverser ce Fleuve pour s'en faire une barriere, qu'il seroit aisé d'empêcher les Mamelus de franchir. Il les assembla ensuite & les exhorta à ne point se séparer de leurs Pasteurs, à qui ils ne devoient point douter que leur conservation ne fût ce qu'ils avoient le plus à cœur. Cela fait, il partit pour aller disposer toutes choses sur les lieux mêmes; & il n'étoit pas encore bien loin, que le péril devenant plus pressant, il fallut songer à la retraite. Il paroissoit que tout le monde y consentoit; mais quand il fut question de se mettre en marche, on reconnut qu'on avoit trop compté sur la docilité des Néophytes.

Plusieurs refuserent ouvertement de sortir de chez eux: un grand nombre, qui avoient commencé de se mettre en marche, retournerent sur leurs pas, effraïés de la difficulté des chemins: quelques-uns même se révolterent ouvertement; & le Pere de Mendoze voulant retenir un des plus échauffés, cet Homme, qui n'écoutoit plus que son désespoir, lui alloit fendre la tête, si on ne lui eût arrêté le bras. Ils furent bientôt punis de leur désobéissance. Tous ceux qui avoient voulu chercher d'autres retraites, & ceux qui étoient restés dans leurs Bourgades, tomberent entre les mains des Mamelus, ou furent pris par des Gualaches errans, qui en massacrerent une partie, & firent les autres Esclaves. Il y eut même encore des Espagnols, qui n'eurent pas honte de profiter des débris de ces Eglises, dont il parut qu'ils regrettoient moins la ruine, qu'ils n'avoient témoigné de chagrin de leur établissement.

Toutes les Réductions du Guayra sont évacuées.

Les Mamelus de leur côté envoïerent des Partis contre ceux qui s'étoient laissé conduire par les Missionnaires: ils ne purent les atteindre; mais ils ne perdirent point tout-à-fait leurs pas. Plusieurs de ces Néophytes restoient toujours derriere les autres, & nul de ces Traîneurs ne leur échappa. Ils n'emmenerent personne de la Réduction de S. Pierre, parceque les Gualaches, dont elle étoit toute composée, avoient la réputation de n'être pas propres au service. Ils se contenterent de piller leur Bourgade; & ils en userent de la même maniere, & pour la même raison, à la Conception. Mais comme ils en avoient gardé deux Femmes des plus considérables, on s'avisa d'en rendre responsable le Pere de Salazar, qui avoit la direction de cette Bourgade.

1631.

Le Pere de Salazar insulté par ses Néophytes.

Les plus échauffés allerent tumultuairement à l'Eglise, où ce Religieux disoit la Messe, & sans attendre qu'il l'eût finie, ils lui firent les plus sanglans reproches. Comme il ne répondoit rien, ils éleverent encore plus la voix, & lui dirent que s'il ne retiroit les deux Femmes des mains de l'Ennemi, il lui en couteroit la vie. En même tems un de ces Furieux lui présenta la pointe d'une lance, & un autre lui approcha celle d'une fleche. Tous les deux l'auroient même percé, si on ne les avoit pas désarmés; mais on n'empêcha point qu'ils ne se jettassent sur lui, ne le dépouillassent de ses habits sacerdotaux, & même de sa soutanne, après quoi ils allerent piller sa Maison. Ils voulurent ensuite prendre le Calice sur l'Autel; mais le Pere le tint des deux mains, leur protesta qu'ils ne le lui arracheroient qu'avec la vie, & ils le laisserent. Dès qu'ils se furent retirés, il s'en alla au travers des Bois, accompagné de deux Enfans, joindre les autres Missionnaires, qui étoient comme lui sans Eglises, & quelques-uns sans un seul Néophyte.

Triste situation des Missionnaires.

Il les trouva tous plongés dans la plus profonde tristesse, manquant absolument de tout, & n'aïant avec eux aucun de leurs Chrétiens, qui ne pleurât son Pere, sa Mere, ses Enfans, égorgés ou chargés de chaînes à leurs yeux. Mais comme ce qui pressoit le plus, étoit d'avoir de quoi subsister, on sema le peu qu'on avoit pu ramasser de grains, tandis que le Provincial alloit chercher des secours plus pressans. Quelques jours après on reçut des nouvelles, qui obligerent de prendre d'autres résolutions. Deux Exprès vinrent coup-sur-coup avertir le Pere de Montoya qu'une Armée de Mamelus paroissoit près de Villarica; que d'autres troupes de Brigands étoient sorties des Côtes méridionales du Bresil, & que les Habitations & les Villes même Espagnoles étoient menacées.

Cela fut confirmé par le Pere de Salazar, à qui un Mamelu avoit dit la même chose à la Conception; sur quoi le Pere de Montoya envoïa sommer, au nom du Roi, & en vertu des ordres de Sa Majesté, le Commandant de Villarica de lui prêter main-forte; & sur la réponse qu'il en reçut, qu'il n'étoit point en état de donner le moindre secours, il fit évacuer les Réductions de Saint-Ignace & de Lorette, les seules qui restassent encore sur pied dans le Guayra, & les premieres qui y avoient été fondées. Elles pouvoient figurer avec les meilleures Villes Espagnoles du Paraguay; les Eglises y étoient

1631. même plus ornées & plus grandes, que dans aucune, & les Néophytes n'y étoient plus distingués des anciens Chrétiens, que par leur innocence & leur piété. Ils nourrissoient de grands troupeaux de Bœufs, que des Missionnaires leur avoient amenés de fort loin; ils cultivoient le coton, & non-seulement ils en recueilloient de quoi se vêtir, mais ils en faisoient des libéralités aux autres Réductions qui ne pouvoient encore se procurer le même avantage, & même à de pauvres Espagnols. Toutes leurs terres étoient bien ensemencées, & l'on avoit tout lieu d'esperer que les autres Réductions ne tarderoient pas à être sur le même pied.

Ferveur des Néophytes de S. Ignace & de Lorette.

Mais cela même devoit faire craindre qu'on ne pût jamais persuader à ces Néophytes d'abandonner de si beaux Etablissemens, le fruit de tant d'années de travaux, & dont ils commençoient à peine à jouir, pour aller chercher si loin un exil, au risque de n'y pouvoir pas même arriver, & avec une espece de certitude d'y être réduits à la plus extrême misere. Mais le Pere de Montoya fut agréablement surpris d'apprendre qu'à la premiere proposition, qu'on leur fit de sa part de se préparer à quitter tout ce qu'ils ne pourroient pas emporter, ils répondirent tous d'une voix. » Vous nous » avez procuré, mes Peres, le bienfait inestimable de la Foi; » nous avons besoin de vous pour la conserver; ainsi par» tout où vous irez, nous vous suivrons. Si la faim, la » soif, les fatigues, & les autres incommodités inévita» bles dans un si long voïage, font périr nos Vieillards, nos » Femmes & nos petits Enfans, nous nous en consolerons, » dans la pensée que c'est pour conserver leur Religion, » qu'ils en auront couru les risques, & que Dieu même sera » leur récompense. Enfin, au défaut des alimens du corps, » le pain des Anges, dont nous ne craignons point d'être » privés, tant que vous serez avec nous, sera notre force & » notre soutien.

Ils abandonnent leur Réduction.

Ces sentimens ne furent point l'effet d'une ferveur passagere; les Peres de Montoya & Maceta n'eurent pas plutôt donné dans les deux Bourgades le signal du départ, que tous virent avec une sainte insensibilité dépouiller leurs Eglises & leurs Maisons de tout ce qu'ils pouvoient soustraire à la cupidité de l'Ennemi; quelques-uns aïant remarqué qu'on emballoit une image de l'Enfant Jesus, & une autre de la Sainte Vierge, lesquelles avoient été les instrumens de plusieurs

1631.

merveilles, ils s'écrierent qu'il n'y avoit point d'exil ni de fatigues, qui ne leur fussent agréables en si bonne compagnie. Ils s'embarquerent enfin sur le Paranapané, qui les conduisit bientôt dans le Parana ; ils descendirent ce Fleuve jusqu'au grand Sault, quoi que pussent faire les Habitans de Ciudad Réal, pour les retenir dans leur voisinage. Tous ceux des autres Réductions, que les Missionnaires avoient pu engager à ne les point quitter, ou s'y étoient déja rendus, ou les y joignirent bientôt, & on y compta deux mille cinq cents Familles.

Ils sont poursuivis.

Mais le plaisir de les avoir amenés jusques-là étoit bien temperé dans les Missionnaires, à la vûe de la misere où ils étoient réduits, par le souvenir de ceux qu'ils avoient perdus & qu'ils n'osoient plus se flatter de pouvoir ramener au bercail, & par la pensée qu'il n'y avoit plus aucune apparence de voir Jesus-Christ adoré seul dans le Guayra. Pour surcroît d'inquiétude, ils apprirent que les Mamelus, désesperés d'avoir manqué de surprendre Lorette & Saint-Ignace, avançoient à grandes journées sur la route qu'ils venoient de faire, & qu'ils ne pouvoient éviter de se voir enlever tout ce qui leur restoit de Chrétiens, qu'en se faisant une barriere de la grande Cascade, au-dessus de laquelle ils les avoient rassemblés ; ce qui souffroit de grandes difficultés, & demandoit bien du tems.

Ils descendent le grand Sault du Parana.

Le plus grand embarras étoit de faire descendre assez de Bateaux, & de conduire ensuite cette multitude d'Hommes, de Femmes, d'Enfans, de Vieillards & de Malades, par des chemins affreux pendant trente lieues qu'il falloit faire, avant que de pouvoir marcher en plaine. Il n'y avoit pourtant pas à déliberer, ni un moment à perdre. On fut obligé d'abandonner les Bateaux au courant, & ils furent tous brisés ; plusieurs Néophytes furent noïés, d'autres périrent des fatigues d'une marche de huit jours, tantôt sur un sable brûlant, exposés au soleil le plus ardent ; tantôt sur des pointes de Rochers bordés de précipices, où l'on ne faisoit point impunément un faux pas. Avec cela tous étoient chargés, les uns du bagage, les autres des Malades, les Femmes de leurs petits Enfans, les Missionnaires de leurs Chapelles & de leur sollicitude pastorale. Aussi tous arriverent plus morts que vifs au terme, où les vivres commencerent bientôt à leur manquer, quoique de toutes les Réductions du Parana on leur eût envoïé tous les rafraîchissemens, qu'on avoit pu ramasser.

1631. Il n'y avoit donc pas encore moïen de rester là, & il fallut après quelques jours de repos se remettre en marche. On fit quatre divisions, dont la premiere qui étoit conduite par le Pere de Espinosa, eut ordre de côtoïer le Parana. Les Peres Suarez & Contreras en menerent deux autres au travers des Bois des deux côtés du Fleuve, pour gagner les Réductions établies sur l'Acaray & sur l'Iguazu. Le Pere de Montoya & deux autres Jésuites descendirent le Fleuve avec la quatrieme, où étoient tous ceux qui se trouvoient hors d'état de marcher, sur des Bateaux qu'on leur avoit amenés des deux Réductions dont je viens de parler ; mais comme il n'y en avoit pas suffisamment pour tous, les Peres de Salazar & Maceta resterent avec ceux qui ne purent pas être embarqués, des deux côtés du grand Sault, où ceux qui étoient avec le Pere Maceta furent réduits pendant trois mois, & ceux que le Pere de Salazar conduisoit, pendant quatre, à ne vivre que de fruits sauvages.

Une Femme sauvée miraculeusement du naufrage avec ses Enfans.

La Troupe du Pere de Montoya eut encore plus à souffrir : ses Bateaux étoient si petits, & on les avoit si excessivement chargés, que quelques-uns tournerent, que plusieurs personnes furent noïées, & qu'une bonne partie de leur charge fut perdue. On voulut faire des radeaux avec des cannes ; mais ils furent si mal construits, que la plûpart coulerent à fond avec leurs charges. Tant de pertes pénétrerent de douleur les Missionnaires, & ils craignoient beaucoup que la foi de leurs Néophytes n'en fût ébranlée ; mais le Seigneur voulut bien la raffermir par un Miracle. Le Pere de Montoya apperçut un jour un radeau se détacher, & tous ceux qui étoient dessus, tomberent dans l'eau. Comme ils n'étoient pas bien loin du bord, tous le gagnerent à la nâge, excepté une Femme, qui tenant entre ses bras deux petits Enfans, qui l'empêchoient de nâger, disparut d'abord. Au moment que le Pere la vit tomber, il se sentit inspiré d'invoquer la Mere de Dieu : il tira son Image, dont nous avons parlé, du ballot où elle étoit, se prosterna devant elle sur le rivage, avec plusieurs Chrétiens, lui fit une fervente priere, qui fut exaucée. A l'instant même on vit la Femme lever la tête au-dessus de l'eau : quelques Néophytes se jetterent à la nâge pour aller à son secours, la prirent par les cheveux, & la tirerent au bord avec ses deux Enfans, qu'elle tenoit encore, & qui rioient comme s'ils n'eussent fait que se jouer dans l'eau, quoiqu'ils y

fussent restés plus long-tems qu'il n'en falloit pour se noïer. 1631.

La famine & les maladies font périr plusieurs Chrétiens.

Il ne paroît point qu'aucun de ceux qui firent le voïage par terre ait péri dans le chemin; mais quand ils furent réunis, les uns dans la Réduction de la Nativité sur l'Acaray, & les autres dans celle de Saint-Marie-Majeure sur l'Iguazu, ils y augmenterent la famine, qu'on y souffroit déja, parceque la récolte y avoit manqué; & elle y causa bien des maladies, qui enleverent en peu de tems six cents personnes, dans l'une, & cinq cents dans l'autre. Alors tous ceux qui y restoient, se disperserent dans les Bois pour y chercher des fruits sauvages & des racines, & plusieurs y moururent encore de langueur, sans que leurs Conducteurs, qui manquoient eux-mêmes de tout, pussent leur donner d'autres secours, que les aider à bien mourir.

Deux Réductions formées des débris de celles du Guayra.

Enfin, quand la mortalité eut cessé, on trouva que de cent mille ames, dont étoit composée l'Eglise du Guayra, il n'en restoit plus avec les Missionnaires qu'environ douze mille. Le Pere de Montoya en forma deux Réductions près de la petite Riviere de *Jubaburrus*, qui vient de l'Est se décharger dans le Parana, & il leur donna les noms de *Lorette* & de *S. Ignace*. Mais comme on ne pouvoit ni labourer ni ensemencer les terres, parceque le plus pressé étoit de se loger, il acheta dix mille Bœufs, de l'argent des Pensions que le Roi faisoit aux Missionnaires du Guayra, & de la vente de plusieurs effets qu'on avoit sauvés des Bourgades de cette Province, & dont on pouvoit absolument se passer.

Les Villes de Ciudad Réal & de Villarica sont détruites par les Mamelus.

Les Espagnols n'avoient pas voulu comprendre que ces Réductions faisoient une bonne partie de leur sûreté dans cette Province, & que leur chûte laissoit les Villes de Ciudad Réal & de Villarica, exposées aux courses des Mamelus. Ils ouvrirent enfin les yeux, quand ils virent les Territoires de ces deux Villes inondés de ces Brigands, qui traînoient avec eux des Armées entieres d'Infideles. Mais il étoit trop tard; les Mamelus ne trouvant plus dans le Guayra de nouveaux Chrétiens pour en faire des Esclaves, se jetterent d'abord sur les Habitations de la Campagne, & ruinerent ensuite de fond en comble les deux Villes, sans aucun respect pour l'Evêque de l'Assomption, qui y étoit accouru. Une partie des Habitans se réfugierent sur le Paraguay, & les autres allerent chercher un asyle chez leurs Ennemis mêmes. Nous parlerons ailleurs de la nouvelle Villarica, que les Habitans de l'ancienne ont rebâtie depuis.

1632. Missionnaires chez les Itatines.

Cependant il se formoit une nouvelle Chrétienté au Nord de l'Assomption, & voici ce qui y donna occasion. Dans le tems que les Missionnaires étoient campés avec tous leurs Néophytes auprès du grand Sault du Parana, le P. de Montoya reçut une Lettre du Magistrat de Xerès, qui lui renouvelloit les instances qu'on avoit faites, en 1610, aux Jésuites, pour les engager à accepter un Etablissement dans cette Ville, & qui lui représentoit que depuis ce tems-là aucun Prêtre n'y avoit paru, si ce n'est quelques P. de la Compagnie, lesquels de tems en tems y avoient prêché le Carême avec un succès qui avoit encore augmenté l'empressement qu'on y avoit d'y posseder des Religieux de la Société.

Pour engager davantage le Pere de Montoya à faire ce qu'on souhaitoit de lui, le Magistrat lui donnoit avis qu'il y avoit aux environs de Xerès plusieurs Nations Indiennes, qui paroissoient assez disposées à embrasser notre sainte Religion; & il lui nommoit entr'autres les Itatines, dont une bonne partie s'étoit fixée dans le voisinage de cette Ville; & ce fut en effet ce qui interessa davantage le Supérieur des Missions. Il savoit d'ailleurs que son Provincial avoit recommandé aux Missionnaires du Guayra de visiter de tems en tems les Itatines, & il envoïa sur le champ à Xerès le Pere Jean Rançonnier, né en Flandre d'un Pere Francomtois, & le fit suivre de près par le Pere Mansilla : il les chargea de bien observer en quelle disposition étoient les Itatines, & de ne prendre aucun engagement, qu'après l'avoir informé de tout, & reçu sa réponse. Ils furent très bien reçus à Xerès, & visiterent les Itatines, qui leur parurent tels qu'on les avoit représentés au Pere de Montoya. Le Pere Mansilla jugea même à propos d'aller instruire de vive voix son Supérieur de tout ce qu'il avoit observé parmi ces Indiens; & le Pere de Montoya le renvoïa sur le champ, avec le Pere Henart, & le Pere Ignace Martinez. Nous verrons bientôt quel fut le fruit de leur voïage.

Suite de la guerre des Calchaquis.

La guerre continuoit toujours entre les Espagnols & les Calchaquis; & la Ville de Rioja étoit celle du Tucuman qui en souffroit le plus. On résolut enfin de faire un effort pour se délivrer d'un Ennemi si incommode. Le Gouverneur leva des Troupes, & mit à leur tête un Officier de mérite, nommé Dom Jérôme de Cabrera, lequel déclara qu'il ne marcheroit point, sans avoir un Jésuite avec lui. Malgré la répugnance de

de ces Religieux à paroître dans une Armée destinée à faire la guerre aux Indiens, il fallut céder à l'autorité ; & le Pere François Hurtado eut ordre d'accompagner Dom Jérôme de Cabrera. Les premiers exploits de ce Général furent heureux ; il battit en plusieurs rencontres les Habitans de la Vallée de *Famatina*, & d'autres Calchaquis des environs de Rioja, lesquels aïant ensuite appris qu'il y avoit un Jésuite dans l'Armée Espagnole, le firent prier de ménager leur paix. 1632.

Ce n'étoit pas une chose aisée : ces Indiens avoient été autrefois soumis, & non-seulement ils s'étoient révoltés, mais ils s'étoient encore engagés par les sermens les plus exécrables à ne jamais faire de quartier à aucun Espagnol, & ils n'en avoient excepté que les Peres de la Compagnie, lesquels, disoient-ils, ne leur avoient jamais fait que du bien, & défendoient, autant qu'ils le pouvoient, leur liberté, & l'honneur de leurs Femmes. Ils ne cessoient même de les inviter à venir chez eux pour les instruire, parceque la plûpart d'entr'eux étoient baptisés. Le Pere Hurtado se crut donc obligé de travailler à les reconcilier avec les Espagnols, & il y réussit. Mais parcequ'il étoit nécessaire de se précautionner contre leur legereté naturelle, Dom Jérôme eut ordre de construire une Forteresse dans la Vallée de Famatina, & le Missionnaire y fit quelque tems sa résidence, au grand profit de la Garnison & des Indiens.

On leur accorde la paix.

La paix devint même bientôt générale sur toute cette Frontiere ; & la Ville de Salta, dont le Territoire avoit beaucoup souffert de la part des Calchaquis, commençoit à respirer. Mais lorsqu'on s'y attendoit le moins, ces Barbares, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet, porterent partout le ravage & l'incendie, & il fallut que le Viceroi du Pérou envoïât des Troupes au Tucuman. Elles arrêterent leurs courses, mais elles ne changerent point leurs cœurs. Les Jésuites de leur côté ne pouvoient, ni les assurer qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, s'ils se faisoient Chrétiens, ni persuader aux Espagnols que leur véritable intérêt demandoit qu'on pût leur donner cette assurance ; ce qui étoit d'autant plus surprenant, qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent en état de réprimer toujours leurs brigandages.

Ils la rompent.

Ce qui arriva sur ces entrefaites dans le Tapé auroit cependant bien dû leur faire ouvrir les yeux sur ce point. L'année précédente le P. Romero & le P. André Rua, aïant été aver-

Tout le Tapé embrasse le Christianisme

1632. tis que les Habitans de ce Païs paroiſſoient moins éloignés du Chriſtianiſme, que le P. Gonzalez ne les avoit trouvés, voulurent s'en inſtruire par eux-mêmes, & entrerent dans le Tapé par deux endroits différens. Ils rencontrerent l'un & l'autre pluſieurs Caciques, qui leur firent amitié, & les inviterent même à faire des Établiſſemens chez eux. Ils ſe contenterent alors de leur donner ſur cela de bonnes paroles; mais cette année 1632, le P. Romero remonta l'Ibicuy avec les PP. de Mendoze & Berthold, & chargea le P. Emmanuel Ernot & le P. Paul Benavidez d'entrer, dans le Tapé. Il ſuivit de près les deux premiers, & leur fit prendre la route qu'il avoit lui-même fraïée l'année précédente.

Les uns & les autres furent ſurpris de l'accueil qu'on leur fit partout; & le P. Romero ne balança point à tracer le plan d'une Réduction, laquelle fut auſſi-tôt remplie de Proſélytes: il les mit ſous la protection de S. Michel; on y baptiſa dès la même année ſoixante & dix Adultes & quatre cents ſoixante & dix-huit Enfans. Les Peres Berthold & Benavidez furent encore plus heureux chacun de leur côté; ils trouverent une Bourgade toute formée, & une Egliſe bâtie, dont ils prirent poſſeſſion en arrivant, & qu'ils dédierent à l'Apôtre S. Thomas. Mais ce qu'il y eut de plus admirable dans un ſuccès ſi ineſperé, c'eſt que les Indiens qui s'y étoient réunis, étoient ceux-là mêmes qui avoient empêché le P. Gonzalez de pénétrer plus avant dans leur Païs. Auſſi ne douterent-ils pas que cet heureux changement ne fût le fruit de l'interceſſion du ſaint Martyr.

Les deux nouvelles Egliſes étoient éloignées l'une de l'autre de deux journées de chemin, & dans cet intervalle il y avoit des Indiens qu'on ne connoiſſoit pas encore. Cependant on apprit qu'ils s'étoient aſſemblés dans un lieu nommé *Itaquatica*, & qu'ils y avoient même bâti des Cabannes, une Egliſe, & une Maiſon pour un Miſſionnaire. Ce fut par eux-mêmes qu'on l'apprit; car dès que tous ces Edifices furent achevés, ils envoïerent demander au P. Romero un Pere de la Compagnie pour les inſtruire. Le P. Romero voulut être lui-même témoin de cette merveille, & trouva trois cents cinquante Familles dans l'impatience de connoître nos divins Myſteres. Il fit ſur le champ planter une grande Croix au milieu de la Place, & tous ſe proſternerent pour l'adorer. Il baptiſa enſuite quelques Enfans qu'on lui préſenta, & cette troiſieme Réduction prit le nom de S. Joſeph.

1632.

On vint presqu'en même tems lui dire que l'exemple de ces Indiens avoit été suivi de plusieurs autres, qui s'étoient placés assez près de là sur une Montagne nommée *Aratica*. Il s'y transporta, prit possession de cette nouvelle Colonie, & la dédia à la Mere de Dieu, sous le nom de la *Nativité*. L'Esprit saint étoit sur ce Peuple; sa foi mérita d'être mise à d'assez fortes épreuves, & elle en devint plus vive & plus pure. Les quatre Bourgades furent attaquées de la peste, & bientôt on n'y vit plus que des Malades. Les Missionnaires ne furent pas épargnés, & souvent ils se virent réduits à se faire porter dans des Hamachs pour administrer les Moribonds. La famine succéda, comme on s'y étoit bien attendu, à ce premier fléau; mais la vertu de ces nouveaux Fideles n'en souffrit aucun échec, & engagea le Ciel à le faire cesser par des voies qui n'étoient point naturelles.

Il n'y eut pas même jusqu'à certains scandales, presqu'inévitables lorsque des Novices dans la Foi ne peuvent pas rompre absolument tout commerce avec les Infideles, qui, par la maniere éclatante dont la Justice divine en punit quelquesuns, servirent à fortifier la vertu de ceux qui s'en étoient garantis, & à ranimer la foi chancelante de ceux qu'ils avoient ébranlés. La principale source du mal venoit de l'attachement de quelques Caciques à leurs Concubines; désordre, qui dans toutes les nouvelles Réductions du Paraguay, causa bien de l'embarras à leurs Fondateurs. Mais pour bien faire comprendre ce qui s'est passé à ce sujet, il faut reprendre les choses de plus haut, & se rappeller ce que j'ai observé ailleurs, que parmi les Nations Guaranies, les Caciques avoient droit de prendre autant de Femmes qu'ils en pouvoient nourrir.

Difficultés au sujet des Mariages des Néophytes.

On persuadoit aisément à ceux qui vouloient sincérement embrasser la Religion Chrétienne, qu'il falloit se contenter d'une seule Épouse : mais la difficulté étoit de savoir si on devoit les obliger de garder celle qu'ils avoient épousé la premiere, ou si on devoit leur laisser la liberté de choisir entre toutes celles qu'ils avoient alors. On sait que sur cela les opinions sont partagées entre les Théologiens; & les Missionnaires suivirent d'abord celle que chacun d'eux estima la mieux fondée. Cependant les Supérieurs, jugeant qu'il étoit à propos d'établir dans ces Eglises une conduite uniforme sur un point de cette importance, s'adresserent au souverain Pontife, pour savoir à quoi ils devoient s'en tenir; & ce fut

1632. le P. Jean de Lugo, alors Professeur de Théologie au Collége Romain, & depuis Cardinal, qui fut chargé par le Général de la Compagnie, de demander au Pape Urbain VIII qu'il voulût bien prescrire aux Jésuites du Paraguay la maniere dont ils devoient se comporter à cet égard.

Ce qui est décidé sur cela à Rome.

Le P. de Lugo présenta à Sa Sainteté un Mémoire, où il exposa que les Caciques Guaranis regardoient moins leurs Femmes comme leurs Compagnes, que comme leurs Servantes; qu'ils les renvoïoient sans façon, quand ils en étoient dégoûtés; qu'ils en avoient souvent plusieurs, & qu'il leur étoit assez ordinaire d'avoir en même tems la Mere & les Filles; qu'ils faisoient quelquefois présent de quelques-unes de leurs Femmes à leurs Amis & à leurs Vassaux, & les reprenoient quand ils le jugeoient à propos; enfin qu'il y en avoit qui, en changeant de demeure, laissoient leurs Femmes pour n'avoir point l'embarras de les mener avec eux, & en prenoient d'autres dans le lieu où ils s'arrêtoient; d'où il concluoit qu'il n'y avoit point de mariage parmi ces Indiens, & qu'il seroit dangereux de les obliger à s'en tenir à leurs premieres Femmes, quand ils recevoient le Baptême, ce qu'il prouvoit par plusieurs raisons.

La premiere étoit la difficulté de savoir quelle étoit cette premiere Femme, parcequ'il se pouvoit bien faire qu'ils n'accusassent point juste, quand on les interrogeoit sur ce point. La seconde, que cette premiere Femme pouvoit bien avoir été la premiere Femme d'un autre. La troisieme, qu'il est arrivé plusieurs fois qu'un de ces Indiens, après avoir été marié en face de l'Eglise, entretenoit une autre Femme que celle qu'on l'obligeoit de reconnoître pour son Épouse & qu'il n'aimoit pas. La quatrieme, que l'obligation qu'on avoit voulu leur imposer de s'en tenir à leurs premieres Femmes, leur avoit paru si dure, que pour cela seul plusieurs étoient restés dans l'infidélité : enfin que dans les mariages des Guaranis il n'y avoit ni Contrat, ni rien qui pût faire distinguer une Épouse d'une Concubine. La réponse d'Urbain VIII fut, que les deux opinions sur le cas proposé étant également probables, il n'étoit nullement besoin de dispense, & que chacun devoit agir selon les conjonctures comme il le jugeroit convenable, pour ne pas risquer le salut des Infideles. Sur quoi il fut réglé par les Supérieurs de la Province que l'on se conduiroit en ce point de maniere qu'on ne risquât point le salut de ceux qui se présen-

teroient pour embrasser notre sainte Religion ; mais qu'on se comporteroit avec toute la prudence que demandoit une matiere si délicate. 1632.

Du Païs des Itatines.

Cependant les Itatines n'avoient pas continué de répondre aux espérances qu'on avoit conçues de leur conversion. Mais pour mieux comprendre ce que nous aurons à dire dans la suite sur ces Indiens, il est bon de remarquer que cette Nation n'est point réunie dans un même lieu, & de faire connoître ceux dont il s'agit ici. Dans cette étendue de Païs, qui est à l'Orient du Paraguay, & qui s'étend jusqu'au Parana dans l'endroit où il circule vers le Nord-Est, il y a une chaîne de Montagnes, d'où sortent plusieurs Rivieres, dont les unes se déchargent dans le Paraguay, & les autres dans le Parana; avec cette différence que celles qui coulent à l'Orient ont une pente si douce, que leur courant n'est presque pas sensible à la vûe, & que les autres tombant de plus haut, & par conséquent avec plus d'impétuosité & dans des terres marécageuses, entraînent dans le Paraguay une quantité de limon, qui pendant quelque tems rend les eaux de ce Fleuve extrêmement bourbeuses. D'ailleurs elles sortent souvent de leur lit, & alors tout ce Païs ressemble à une vaste Mer, qui n'a point d'autre digue que les Montagnes.

Leur caractere

C'est au milieu de ces terres, dont une partie est souvent inondée, qu'habitoient les Itatines, dont il est ici question, entre les 19 & les 22 dégrés de Latitude australe. Ils parloient à-peu-près la même langue, & paroissoient avoir la même origine que les Guaranis ; mais s'ils en étoient une Colonie, elle avoit tout l'air d'être fort ancienne. On ne sait point à quelle occasion elle s'étoit divisée en plusieurs branches. Ce qui paroît certain, c'est qu'on ne trouve point qu'elles eussent, au tems dont je parle, beaucoup de communication entr'elles. Ceux dont nous parlons étoient continuellement en guerre avec leurs Voisins, fort agiles, & d'une complexion robuste. Il y avoit parmi eux des prix proposés pour la course, & il falloit qu'en courant ils portassent de grosses pierres, dont le poids étoit réglé. Leurs Femmes étoient piquées presque par tout le corps, & se donnoient par cette ponction, & par une poudre dont elles se frottoient, une couleur jaune, qui apparemment, contre leur intention, ne les embellissoit pas.

Boules des Itatines.

Il ne mouroit personne parmi ces Indiens, qu'un certain nombre de ses Proches ne se précipitât de fort haut pour l'ac-

1632. compagner dans l'autre Monde, ce qui joint aux maladies fréquentes causées par le mauvais air qu'ils respiroient, les empêchoit de multiplier. On estimoit beaucoup certaines boules que les Itatines formoient d'une gomme qui découloit d'un Arbre fort commun dans leur Païs, & dont plusieurs ont été portées en Espagne : elles étoient fort légeres, & on s'en servoit comme de balles pour jouer; mais ce qui devoit les rendre plus précieuses, c'est qu'elles étoient, dit-on, un remede souverain contre la dyssenterie.

Ces Indiens se laissent prévenir contre les Jésuites.

Tels étoient les Indiens dont la conversion parut d'abord au P. Rançonnier assez facile; mais après les avoir examinés de plus près, il comprit qu'il y trouveroit de grandes difficultés. Il fut même plus d'une fois sur le point d'être la victime de leur défiance & de leur prévention; & il faut avouer qu'elles n'étoient pas sans quelque fondement. Un Prêtre Portugais, nommé Acosta, avoit quelques années auparavant rassemblé un nombre assez considérable de ces Indiens, sous prétexte de les civiliser, & de leur faire connoître la Loi du vrai Dieu, & les avoit ensuite négociés avec ceux de sa Nation qui devoient les conduire au Bresil. Par malheur pour lui, ils découvrirent son manege, & ils le massacrerent. Cet exemple assez récent leur fit d'abord soupçonner que le Missionnaire Jésuite avoit les mêmes vûes sur leur liberté, d'autant plus qu'un autre Européen avoit eu l'indiscrétion de dire à quelques-uns d'entr'eux, que tous ceux qui s'attacheroient à ce Religieux seroient bientôt au service des Espagnols.

Protection du Ciel sur le P. Rançonnier.

Ils prenoient même déja les armes, comme si les Espagnols eussent été prêts à entrer dans leur Païs, & tout ce que put faire le Missionnaire pour dissiper ces ombrages, fut d'abord inutile; mais le Ciel s'en mêla, & tous les soupçons s'évanouirent. Un Cacique aïant un jour invectivé avec beaucoup de violence contre ce Pere & contre la Religion qu'il prêchoit, un chancre se forma sur le champ dans sa gorge, & il en mourut en peu de tems, après avoir souffert des douleurs inexprimables. Un autre se mocquant de ce Religieux, & disant qu'il étoit bien plus capable que lui d'instruire sa Nation, le tonnerre tomba si près de lui, qu'il fut renversé sans connoissance & sans mouvement. Enfin, un troisieme lui aïant refusé un peu de Maïz, dont il avoit un extrême besoin, une nuée de Sauterelles fondit sur son Champ, & ne lui laissa pas un seul grain à recueillir.

1632.

Quatre Réductions parmi les Itatines

Des marques si visibles de la vengeance divine firent sur ce Peuple toute l'impression qu'on en devoit attendre ; & autant que les Itatines avoient montré jusques-là d'éloignement pour le Christianisme, autant firent-ils paroître d'empressement pour l'embrasser. Tous voulurent être instruits en même tems, & le Missionnaire étoit sur le point de succomber sous le poids du travail, lorsque les Peres Henart & Martinet arriverent pour le partager avec lui. Le premier soin de ces Ouvriers Apostoliques, quand ils se virent réunis, fut de fonder une Réduction, qui fut nommée *S. Joseph* ; & dès la même année ils furent obligés d'en former trois autres, sous les titres des *Anges*, de *S. Pierre* & de *S. Paul*. Cette derniere étoit assez proche du Paraguay, & de l'autre côté du Fleuve, & presque vis-à-vis étoit une des retraites des Payaguas, de tout tems Ennemis irréconciliables des Espagnols.

Des Payaguas se mettent sous la conduite des Jésuites, & n'y perseverent pas.

Ce voisinage fut d'abord funeste à la Réduction par la facilité qu'il donnoit aux Prosélytes qui manquoient de constance, de trouver une retraite où ils n'avoient pas à craindre qu'on les allât chercher, & quelques-uns s'y réfugierent en effet ; mais cela même pensa être l'occasion d'un grand bien. Les Payaguas s'étant fait instruire par ces Transfuges de la maniere dont les Peres de la Compagnie traitoient les Indiens qui se mettoient sous leur conduite, ceux-ci leur avouerent qu'ils ne pouvoient que s'en louer, & leur en firent un portrait si avantageux, que plusieurs voulurent connoître par eux-mêmes des Hommes dont on leur disoit tant de bien. Le P. Rançonnier fut un jour fort étonné de voir entrer dans sa Bourgade une Troupe de ces Barbares, qui lui protesterent n'avoir d'autre dessein que d'y partager avec les Itatines le bonheur de vivre sous sa direction. Ils se logerent en effet fort près de la Réduction ; mais ils n'y demeurerent pas longtems. Leur inconstance naturelle & leur goût pour le brigandage leur firent bientôt reprendre leur ancienne façon de vivre.

Projet des Missionnaires, & ce qui le fait échouer.

Cependant les Réductions des Itatines se peuplant de jour en jour ; les trois Jésuites conçurent les plus grandes espérances de voir bientôt la Religion Chrétienne s'étendre fort loin vers le Nord. Un Etablissement de leur Compagnie à Xeres eût été fort utile pour cette entreprise, & les Habitans de cette Ville ne cessoient point de le solliciter : mais l'affaire aïant traîné en longueur, échoua de la maniere que

1632. nous verrons en ſon tems. Il eſt certain que les Eſpagnols n'ont pas aſſez compris combien il leur importoit de conſerver & de fortifier cette Ville, qui pouvoit leur aſſurer la poſſeſſion de tout le cours du Paraguay juſqu'au Lac des Xarayez, & qu'ils ne ſe ſont pas aſſez mis en garde contre les Mamelus, qui ont fraïé de ce côté un chemin à leurs Compatriotes, pour faire des découvertes, qu'ils ne doivent point ſe pardonner de n'avoir point faites eux-mêmes.

Réduction Itatine ruinée par les Mamelus.

L'occaſion ſe préſenta même à eux, dans le tems dont je parle, d'y faire une ſérieuſe attention, par la nouvelle imprévue de l'approche d'une nombreuſe Troupe de Mamelus, ſuivie d'une Armée de Tupis. On ne ſavoit pas encore à qui ces Brigands en vouloient, lorſque deux Envoïés de celui qui les commandoit arriverent à la Réduction de S. Joſeph, d'où ils ſavoient que le P. Henart, qui en avoit la direction, étoit abſent; ils s'adreſſerent au Corrégidor, & commençerent par lui dire de la part de leur Général qu'il n'avoit rien à craindre pour ſa Bourgade, qu'il marchoit contre des Peuples voiſins, ſur leſquels il étoit bien réſolu de venger les outrages qu'ils avoient faits au P. Rançonnier, & que s'il vouloit ſe joindre à lui dans une ſi belle cauſe, il connoîtroit bien la ſincérité de ſon zele pour les intérêts des Miſſionnaires & de leurs Néophytes. Le Corrégidor donna dans le piege : il fit prendre les armes à tous ſes Guerriers; & ils ſe laiſſerent conduire au Camp des Mamelus, où ils furent mis à la chaîne.

Le P. Henart au Camp des Mamelus. Comment il y eſt reçu

Le Commandant envoïa enſuite un Détachement à S. Joſeph, pour enlever tous ceux qui y étoient reſtés, de ſorte que le P. Henart y étant retourné quelques jours après, n'y trouva perſonne, mais bien quelques marques de la cruauté de ces Perfides. Il ne tarda point à être inſtruit de ce qui étoit arrivé, & il courut ſur le champ au Camp des Mamelus. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, ſes chers Enfans, au nom de Jeſus-Chriſt, & ils ne lui répondirent que par des injures & des inſultes. Comme il avançoit toujours vers le Quartier du Général, il l'entendit crier qu'on l'arrêtât, & qu'on le délivrât de cet Importun. » A la bonne heure, répondit-il en élevant la voix, & je donnerai volontiers ma vie pour mes Ouailles; je prie même Dieu qu'il vous pardonne ma mort; mais rendez la liberté à des Chrétiens qui ne vous ont point offenſés «. Une ſi grande douceur n'amollit point la dureté de cœur de ces Barbares. L'Homme Apoſtolique fut traité de la maniere

maniere la plus indigne ; on lui déchira sa soutanne ; on vomit contre sa Personne & contre sa Compagnie les injures les plus atroces : enfin on le chassa du Camp. Comme parmi ceux qui le traitoient ainsi, il en eut remarqué un qui se distinguoit par sa brutalité, il lui prédit qu'il ne reverroit jamais sa maison, & ce Malheureux fut tué par un Indien en retournant à S. Paul. 1632.

La Réduction des Anges avoit été attaquée presqu'en même tems qu'on surprenoit celle de S. Joseph ; mais le Pere Martinez avoit eu le loisir de faire sauver une partie des Habitans. Le reste fut pris & emmené à la vûe du Missionnaire, qu'on arrêta pendant trois jours, de peur qu'il n'aidât quelques-uns de ses Néophytes à s'évader. On le relâcha ensuite & on lui laissa un Enfant de neuf ans. Une troisieme Troupe étoit tombée sur la Réduction de S. Pierre, & partie par trahison, partie par violence, en avoit mis aux fers les Habitans, à la réserve de soixante & dix, qui s'étoient rangés autour du P. Rançonnier. Ils se défendirent avec beaucoup de valeur contre un pareil nombre de Tupis & trente Mamelus, qu'ils repousserent. Il y avoit parmi ces Braves un Catéchumene qui reçut cinq blessures à la tête, dont quelques-unes étoient si profondes, que la cervelle en sortoit avec le sang, & que les Vers y parurent bientôt. Il demanda le Baptême. Le Pere Rançonnier, après l'avoir baptisé, aïant été appellé ailleurs, le recommanda à son Ange-Gardien & à l'Apôtre des Indes, dont ce jour-là on célébroit la Fête. Huit jours après étant retourné à l'endroit où il l'avoit laissé, il le trouva jouissant de la santé la plus parfaite, & sans aucune foiblesse.

Deux autres Réductions détruites.

Guérison miraculeuse.

Le Pere Henart de son côté, sans se rebuter de l'inutilité de sa premiere tentative, étoit retourné au Camp des Mamelus, & à force de prieres avoit obtenu la liberté de deux Caciques. Il y eut même quelques Tupis qui, charmés de son courage & de la maniere dont il s'intéressoit pour ses Néophytes, se donnerent à lui. Mais peu de tems après, il eut la douleur d'apprendre que tous les Caciques & autres Officiers Itatines, aïant été attachés à une même chaîne, avoient péri en traversant le Parana. Enfin les Missionnaires furent bientôt instruits que les Mamelus, pour les rendre odieux aux Indiens, renouvelloient l'ancienne calomnie qui leur avoit déja si bien réussi, en publiant que c'étoit ces Peres eux-mêmes qui les avoient appellés. Quelques-uns le crurent encore, & porte-

Les Mamelus persuadent aux Itatines que les Jésuites les avoient appellés.

1632. rent leur ressentiment jusqu'à profaner les Vases sacrés. Il y en eut même qui se chargerent d'assassiner le Pere Ranconnier; mais on vint enfin à bout de les désabuser, & on ne songea plus qu'à rétablir ces Réductions, qui se repeuplerent peu-à-peu.

1633.

Les Réductions du Parana courent un grand danger.

Celles du Parana, qui depuis long-tems étoient assez tranquilles, furent éprouvées à leur tour; & la premiere épreuve où elles furent mises, étoit d'une espece toute nouvelle. Mais ce ne fut qu'un orage qui gronda de loin, & se dissipa sans avoir causé d'autre mal, qu'une grande crainte de les voir sur le point d'être sappées jusques dans leur fondement par ceux-là mêmes qui en devoient être les Protecteurs; c'est-à-dire, par le Gouverneur & par l'Evêque de la Province de Paraguay. Celui-ci étoit cependant le même Prélat, qui après avoir visité ces Eglises, avoit fait les plus grands éloges des Pasteurs & de leurs Ouailles. Quant au Gouverneur, sa conduire, depuis qu'il étoit dans cette place, ne faisoit rien espérer de favorable pour ces nouvelles Colonies Chrétiennes; on fut même surpris qu'il n'eût pas porté les choses plus loin.

Conduite violente du Gouverneur du Paraguay.

Il avoit donné ordre à un Cacique nouvellement converti de lui fournir un certain nombre de Pirogues, & il avoit été obéi avec la plus grande promptitude : mais ces Pirogues s'étant trouvées plus petites qu'il ne les vouloit, il entra dans une si grande colere, qu'il fit sur le champ mettre en prison le Cacique & les Indiens qui étoient venus avec lui pour les amener. Il s'oublia même jusqu'à menacer du service personnel tous les Chrétiens des Réductions du Parana. Ces voies de fait & ces menaces firent une si grande impression sur les Néophytes, que les Missionnaires eurent toutes les peines du Monde à les contenir. Mais il fut encore plus difficile de les calmer sur une démarche de D. Christophe de Aresti, qui ne pouvoit être faite dans une conjoncture plus fâcheuse.

Prétention de l'Evêque du Paraguay.

Ce Prélat se mit tout-d'un-coup dans la tête, ou se laissa persuader, qu'il pouvoit augmenter considérablement les revenus de son Eglise, si les Réductions de son Diocèse avoient des Pasteurs plus dépendants de lui que les Jésuites, & prenant pour prétexte que les nouveaux Chrétiens conduits par ces Religieux ne païoient ni les décimes, ni la quatrieme partie des fruits de la terre, il commença par interdire tous leurs Missionnaires. Un si grand éclat surprit tout le monde, & il n'y eut personne qui ne fût persuadé que l'Evêque n'en

1633.

étoit point venu jusques-là pour n'aller pas plus loin. Le Gouverneur de son côté ne rabattoit rien de ses menaces, & on étoit de toutes parts dans l'attente de ce qui arriveroit, lorsque le P. Romero accourut du fond de la Province d'Uruguay à l'Assomption.

L'un & l'autre s'appaisent.

Il alla d'abord chez le Gouverneur, & le pria de faire attention que les Rois Catholiques avoient absolument défendu d'user de violence contre les Indiens, & spécialement contre ceux qui avoient été convertis & réunis dans des Réductions sous la conduite des Jésuites, & de les charger même d'aucunes corvées, mais bien de les engager par la douceur à faire de leur plein gré ce qu'on pouvoit souhaiter d'eux. Il ne gagna rien d'abord; mais il ne se rebuta point, & par sa constance, jointe à une éloquence également forte & insinuante, il vint à bout de tout ce qu'il souhaitoit. D. Louys de Cespedez promit de ne plus inquiéter les Néophytes des Réductions, & consentit à l'élargissement des Prisonniers.

L'Evêque fut encore plus difficile à fléchir. En vain le Pere Romero ne pouvant rien gagner par ses raisons, lui fit voir, en lui présentant les Bulles des souverains Pontifes & les Arrêts du Conseil roïal des Indes, qui prouvoient clairement qu'il avoit passé ses pouvoirs en interdisant les Missionnaires; il n'en put tirer d'autre réponse, sinon que c'étoit à lui à disposer des Cures de son Diocèse. Le P. Romero lui répliqua que les Réductions dirigées par les Jésuites n'étoient point des Paroisses proprement dites; il soutint toujours que ceux qui en étoient chargés, étoient des Curés soumis à l'Ordinaire, comme tous les autres. Enfin le Provincial, qui arriva sur ces entrefaites à l'Assomption, lui fit signifier les Lettres patentes du Roi, par lesquelles Sa Majesté défendoit à quiconque, de quelque dignité dont il fût revêtu, d'ôter, sans sa participation, aux Peres de la Compagnie de Jesus la conduite de leurs Néophytes, & de les troubler, sous quelque prétexte que ce fût, dans l'exercice de leurs fonctions.

Le Gouverneur, qui s'étoit déja rendu, appuïa le Provincial, & le Prélat se rendit aussi. Il le fit même de si bonne grace, que le P. Romero étant parti pour retourner à son Eglise, il le suivit de près, visita de nouveau les Réductions situées dans son Diocèse, combla les Néophytes d'éloges & de caresses, & leur recommanda sur toutes choses une confiance entiere en ceux qui les dirigeoient avec tant de sagesse. Ce

1633. Prélat passa en 1635, de l'Evêché de l'Assomption à celui de Buenos Ayrès, & a vécu jusqu'à sa mort en très bonne intelligence avec les Jésuites : ce qui n'a pas empêché les Auteurs de la Morale-pratique de le mettre, sur la foi de D. Bernardin de Cardenas, au nombre de ceux que les Jésuites avoient, selon lui, chassés de leur Diocèse ; ne faisant pas réflexion que si ces Peres avoient eu assez de crédit pour cela, ils auroient bien eu celui d'empêcher qu'on ne le transferât à Buenos Ayrès, où il leur importoit encore plus d'avoir un Evêque qui ne fût pas leur Ennemi, qu'à l'Assomption.

Les Mamelus s'approchent des Réductions du Parana.

Mais à-peine cette bourasque étoit calmée, que le bruit qui se répandit de la marche des Mamelus vers le Parana, jetta toutes les Réductions qui y étoient établies dans la plus grande consternation. Ce n'étoit point une fausse allarme ; on eut bientôt des avis certains que l'Ennemi avoit franchi le grand Sault du Parana, & avançoit à grandes journées. Comme on ne doutoit point que ses premiers coups ne portassent sur la Réduction de la Nativité, située, comme je l'ai déja dit, sur les bords de l'Acaray, il fut jugé à propos de l'évacuer & d'en transporter les Habitans à Itapua, ce qui fut d'abord exécuté. Sainte Marie Majeure, établie sur l'Iguazu, demeuroit par cette retraite exposée aux premieres fureurs des Mamelus ; le P. Romero s'y étoit rendu pour délibérer sur ce qu'il convenoit de faire ; & tout bien considéré, jugeant qu'une Bourgade, éloignée de toutes les autres de plus de trente lieues, ne pouvoit pas résister à une Armée entiere qui alloit fondre sur elle, il en ordonna la transmigration, qui se fit en bon ordre sur les bords de l'Uruguay. Ces précautions dérangerent toutes les mesures des Ennemis, qui n'oserent s'engager plus avant dans un Païs qu'ils ne connoissoient point assez, & ils retournerent sur leurs pas.

Nouvelles Réductions dans le Tapé.

Le P. Romero, de retour dans la Province d'Uruguay, mit la derniere main à la fondation d'une cinquieme Réduction du Tapé, projettée l'année précédente, sous le titre de *Sainte Thérèse*. Sa situation, presqu'à la source de l'Igaï, étoit des plus avantageuses, au milieu de très belles Plaines entrecoupées de petits Bois, où il y avoit des Palmiers de six vingts pieds de haut, qui different de ceux de la même espece, en ce qu'à mesure qu'ils croissent, ils poussent des branches qui leur font comme une couronne ; elles tombent ensuite d'elles-mêmes, & il se forme à leurs racines des nœuds qui deviennent

si durs, qu'ils paroissent tenir plus de l'os que du bois. Les pignons en sont peu inférieurs à ceux de l'Europe, & font pendant une bonne partie de l'année la nourriture ordinaire des Gens du Païs. On y recueille aussi beaucoup d'Herbe de Paraguay. Les Peres François Ximenez & Jean Salas, qui furent chargés de cette nouvelle Eglise, y réunirent dès la premiere année trois cents Familles. 1633.

Dans le même tems le P. Romero, aïant traversé les Montagnes du Tapé, rencontra un Cacique, lequel de concert avec tous ses Vassaux, le pria de leur donner une Réduction, & lui assura que plusieurs Nations voisines étoient disposées à le suivre. Il n'avoit garde de leur refuser ce qu'il souhaitoit encore plus qu'eux, & il chargea le P. Ximenez de ce nouvel Etablissement, qui fut mis sous la protection de *S. Joachim.* Le Provincial des Jésuites faisoit alors la visite des Missions; & quoiqu'il se fût cassé la jambe en allant à Sainte Therese, il se fit porter dans un brancart à toutes celles qu'il n'avoit point encore vûes. Il passa même les Montagnes du Tapé, au-delà desquelles il fonda encore deux Réductions, sous les noms de *Jesus-Marie* & des Saints Martyrs *Côme & Damien.*

Suites des affaires des Itatines.

D'autre part l'Eglise des Itatines commençoit à-peine à réparer ses pertes, qu'elle courut risque d'être entierement ruinée par les Espagnols. Au premier avis qu'on avoit eu à l'Assomption de l'irruption des Mamelus sur les Terres de ces Indiens, le Gouverneur de la Province y avoit envoïé deux Compagnies d'Infanterie pour les secourir; mais elles étoient arrivées trop tard. A leur retour quelques personnes entreprirent de persuader à D. Louys de Cespedez qu'il ne falloit pas permettre que ces nouvelles Missions jouissent des mêmes privileges que celles des Guaranis, & lui conseillerent d'en rappeller les Jésuites, & d'envoïer à leurs places des Prêtres séculiers. Il goûta cet avis; & si le P. Truxillo, qui se trouvoit alors au Collége de l'Assomption, ne lui avoit fait voir qu'il n'avoit pas plus de droit de changer les Missionnaires de ces Réductions que de celles du Parana, ç'en étoit fait de la liberté des Itatines: aussi le Provincial, après lui avoir prouvé par les propres termes des Edits des Rois Catholiques, que toutes les Réductions formées par les Jésuites étoient expressément exemptes de ce service, lui fit observer que les Espagnols ne gagneroient rien à vouloir en excepter les Itatines,

1633. parcequ'à la premiere propoſition qu'on leur feroit de changer leurs Paſteurs, ils comprendroient d'abord qu'on en vouloit à leur liberté, & ne manqueroient pas de ſe réfugier dans leurs Montagnes. Ces repréſentations eurent tout l'effet que le P. Truxillo s'en étoit promis. Le Gouverneur envoïa au P. Rançonnier de très amples pouvoirs de faire, par-tout où il le jugeroit à propos, des Etabliſſemens ſemblables à ceux qu'il avoit déja faits, & ce Miſſionnaire en profita ſur le champ. Il fonda deux nouvelles Egliſes, l'une ſur le bord du Tobati, & l'autre aſſez près du Paraguay, à cent milles de l'Aſſomption.

Indiſcrétion d'un Eſpagnol & ſes ſuites.

Il eſt vrai que ce ne fut pas ſans de grandes difficultés qu'il vint à bout d'empêcher qu'elles ne fuſſent détruites auſſi-tôt que fondées, ce qui auroit entraîné la ruine de toutes celles des Itatines. Un Cacique de cette Nation étant allé rendre viſite à un Eſpagnol conſtitué en dignité, celui-ci eut l'imprudence de lui dire que tôt ou tard ils ne pouvoient éviter d'être donnés en Commande : on a prétendu, & cela peut bien être, qu'il n'avoit voulu que badiner. Mais ſur l'article de la liberté, les Indiens prenoient tout au ſérieux. Le Cacique publia partout ce que l'Eſpagnol lui avoit dit ; & cela fit d'autant plus d'impreſſion ſur les Itatines, que peu de tems après les Payaguas firent courir le bruit que les Eſpagnols ſe diſpoſoient à leur faire la guerre, & que leur deſſein étoit, après les avoir ſubjugués, de mettre auſſi les Itatines ſous le joug. Alors l'allarme fut ſi grande parmi ces derniers, que le Cacique le plus accrédité de la Nation, & celui qui avoit le plus contribué à l'Etabliſſement des nouvelles Réductions, alla ſe réfugier avec quatre cents de ſes Vaſſaux, dans des Montagnes preſqu'inacceſſibles. On l'y ſuivit ſans perdre un moment de tems ; mais après bien des Négociations, on ne put ramener qu'une partie de ces Fugitifs.

Décret du Roi au ſujet du ſervice perſonnel.

Il y avoit déja long-tems que les Miſſionnaires ſe plaignoient que par de pareilles indiſcrétions on renverſoit ſouvent toutes les meſures qu'ils prenoient pour convertir les Indiens & les gagner en même tems à Jeſus-Chriſt & à la Couronne d'Eſpagne. Ils ne ceſſoient même de demander au Conſeil roïal des Indes qu'on y remédiât efficacement. Pluſieurs Perſonnes, qui ne s'intéreſſoient pas moins que ces Religieux au ſalut des Infideles, appuïoient leurs demandes, & Philippe IV comprit aiſément que la ſource du mal venoit de l'abus que

1633.

l'on continuoit à faire des Commandes ; abus, qui, malgré tous les ordres donnés par ses Prédécesseurs, tenoit les Indiens dans un véritable esclavage. Il prit enfin la résolution d'y remédier, en réduisant à de justes bornes ce qu'on appelloit le service personnel ; & le quatorzieme d'Avril de cette année, il signa une Cédule roïale adressée à D. Louys Jérôme Fernandez de Cabrera, Bobadilla & Mendoza, quatrieme Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou. La voici, traduite sur la copie qui se trouve à la fin de l'Ouvrage que le P. de Montoya a fait imprimer à Madrid, sur le Paraguay (1).

LE ROI.

Lettre du Roi au Viceroi du Pérou.

» Comte de Chinchon, mon Cousin (2), Conseiller d'Etat, Gentilhomme de ma Chambre, mon Viceroi, Gouverneur & Capitaine général au Pérou : à celui ou à ceux qui se trouveront chargés du Gouvernement ; vous n'ignorez pas que par plusieurs Cédules roïales & Ordonnances émanées de moi & des Seigneurs Rois mes Ancêtres, il a été enjoint que les Indiens naturels de ces Provinces seroient maintenus dans la jouissance de leur liberté, & me serviroient comme les autres Vassaux libres de mes Roïaumes ; vous savez aussi que cela étant incompatible avec le service personnel, substitué en quelques endroits au tribut que les Indiens devoient païer à leurs Commandataires, il a été expressément & plusieurs fois ordonné de le supprimer & de le convertir en un tribut païable en argent ou en froment, maïz, racines, volaille, poissons, étoffes, coton, grains, miel, légumes, & autres fruits de la terre que ces Indiens pouvoient recueillir, suivant la variété des climats & des terreins qu'ils occupent, n'y en aïant aucun qui ne produise quelque chose de propre à entrer dans le Commerce, & par conséquent ne puisse fournir à tous leurs besoins.

» Cependant je suis informé que, malgré ces ordres réitérés, le service personnel subsiste, au grand préjudice de ces Peuples, que leurs Commandataires regardent & traitent comme des Esclaves, ne leur laissant pas même la li-

(1) Conquista espiritual, &c. en Madrid, en la imprenta del Reyno. 1639.

(2) Il y a dans l'Espagnol *Pariente*.

1633. » berté de travailler pour se procurer le nécessaire à la vie, les » occupant sans cesse & ne leur donnant pas un moment de » relâche, & cela pour satisfaire leur cupidité effrénée, au » préjudice de cès Malheureux; d'où il arrive que, poussés au » désespoir, il s'enfuient, que leur nombre diminue de jour » en jour, & que bientôt ils disparoîtront tout-à-fait, si on n'y » apporte promptement un remede efficace.

» M'étant donc fait représenter, dans mon Conseil Roïal » des Indes, un grand nombre de Lettres, de Relations & de » Mémoriaux, qui m'ont été adressés par des Personnes zélées » pour le service de Dieu & pour le mien, & qui ont à cœur » la conservation des Indiens; oui le rapport des Fiscaux de » mondit Conseil, après avoir mûrement refléchi sur ce qu'il » convient de faire, dans un point de cette importance, j'ai » pris la résolution de vous mander & de vous enjoindre, » comme je fais par la Présente, qu'aussi-tôt que vous l'aurez » reçue, vous ne differiez point d'abolir absolument & irré- » vocablement le susdit service personnel, en quelque lieu & » sous quelque forme qu'il se fasse dans ces Provinces; que » vous fassiez entendre & que vous persuadiez aux Indiens & à » leurs Commandataires qu'en cela, j'ai également en vûe l'a- » vantage des uns & des autres, & ce qui convient mieux » au service de Dieu & au mien; que vous procédiez en » ceci avec toute la douceur possible; que vous assembliez » l'Archevêque, les Officiers roïaux, les Supérieurs des Or- » dres religieux, & d'autres Personnes expérimentées & désin- » téressées de cette Province, pour conférer avec eux & con- » venir d'un tribut qui soit équivalent à ce que les Comman- » dataires peuvent légitimement exiger de leurs Indiens, & » pour regler la maniere de le lever, soit en argent, soit en » denrées; sur quoi il sera dressé un nouveau rôle & un nou- » veau réglement au sujet de la taxe, faisant bien compren- » dre aux Commandataires qu'il ne leur est pas permis de » rien exiger au-delà de ce qui sera reglé, conformément à » ce qui se pratique au Pérou & dans la nouvelle Espagne.

» Mon intention est que tout cela soit reglé dans le terme » de six mois, à compter du jour de la réception de la Pré- » sente. Toutefois, si quelqu'inconvénient, qu'on n'auroit » pas pu prévoir, mettoit un obstable invincible à l'exécution » de mes ordres, & demandoit que vous m'en informassiez » avant que de passer outre, je vous le permets dans ce cas seulement;

» ſeulement ; mais je vous ordonne de me rendre compte des » motifs qui vous auront porté à ſurſeoir. Je vous ordonne auſſi » que ſi dans l'intervalle il venoit à vaquer quelque Comman- » de où le ſervice perſonnel fût établi, vous differiez à la rem- » plir juſqu'à ce que la taxe ait été reglée, & que perſonne » n'en ſoit pourvû, ou n'en prenne poſſeſſion, qu'à la charge » de ſe contenter d'en jouir ſur le pied de la taxe ci-deſſus ex- » pliquée. Vous aurez ſoin de m'en donner avis par la premie- » re occaſion, & de m'envoïer le nouveau rôle que vous aurez » fait dreſſer des Indiens qui ſont en Commande, & le nou- » veau réglement de la taxe qui leur aura été impoſée. 1633.

» Enfin, vous ferez réflexion que je me tiendrai offenſé du » moindre retardement & de la plus légere omiſſion ou diſ- » ſimulation de votre part en cette affaire, & qu'outre le » compte rigoureux que je vous en demanderai, votre conſ- » cience ſera chargée du préjudice qu'en ſouffriront les In- » diens, & qui ſera réparé à vos dépens. A Madrid, le qua- » torzieme d'Avril mil ſix cent trente-trois. LE ROI.

Et par le commandement du Roi, notre Seigneur,
DOM FERNAND DE CONTRERAS.

Il ne produit preſqu'aucun effet.

Il y a bien de l'apparence qu'il ſe trouva à l'exécution de ces ordres des oppoſitions que la prudence ne permit pas d'entreprendre de vaincre par la voie de l'autorité, ou qu'on chercha des moïens de parvenir par la douceur au but que le Roi Catholique s'étoit propoſé. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis ce temslà les choſes ſont demeurées à-peu-près ſur le même pied où elles étoient alors, & que les plus triſtes expériences n'ont pu encore faire comprendre aux Eſpagnols du Paraguay, que leur intétêt même devoit les engager à entrer dans les vûes de leur Souverain, indépendamment des devoirs que leur impoſent ſur cela la Religion & la juſtice.

Les Chiriguanes demandent des Jéſuites.

Générosité d'un Eſpagnol

On eut, vers le même tems, quelque lueur d'eſpérance de gagner à J. C. une partie des Chiriguanes. Tandis que le P. Diaz Taño étoit à la Plata pour les affaires dont j'ai parlé, quelques-uns de ces Indiens l'aïant un jour rencontré, lui dirent que ſi les Peres de la Compagnie vouloient faire un Etabliſſement parmi eux, ils les trouveroient dociles & pleins d'eſtime & d'affection pour eux. Il fit part de cette rencontre au P. de Torrez, que quelques affaires avoient auſſi appellé à la Plata, & qui en parla à un riche Habitant de cette Ville,

1633. nommé Guzman, lequel lui mit sur le champ en main une somme considérable pour les frais de cette entreprise, & s'engagea de plus à constituer une rente de cinq cents écus d'or, pour fonder des Réductions & pour l'entretien des Missionnaires. Le P. Diaz Taño, à qui le P. de Torrez donna avis de cette offre & remit l'argent qu'il avoit touché, partit aussitôt pour aller visiter les Chiriguanes dont il s'agissoit, & crut les trouver dans les bonnes dispositions où on l'avoit assuré qu'ils étoient.

1633-34. On leur en envoie, mais trop tard.

Il n'étoit plus question que d'avoir des Missionnaires qu'on pût leur envoïer promptement; mais le P. de Boroa, qui venoit de succeder au P. Truxillo dans l'emploi de Provincial, & qui pouvoit à-peine fournir des Sujets aux Missions déja établies, ne put jamais en trouver un pour les Chiriguanes. Sur son refus, le P. de Torrez écrivit au Général de la Compagnie, pour le prier d'ordonner au Provincial de ne pas laisser perdre une si belle occasion de soumettre à J. C. un Peuple, qui, plus qu'aucun autre de ces Provinces, pouvoit être un grand obstacle, ou contribuer beaucoup à établir la Religion Chrétienne dans une grande étendue de Païs. C'étoit aller chercher le remede bien loin, mais on n'en trouvoit point de plus proche. L'ordre arriva; l'Audience roïale de la Plata se prêta avec zele à une si belle entreprise. Les PP. Pierre Alvarez & Ignace Martinez en furent chargés & partirent sur le champ; mais ils furent bien étonnés de trouver les Chiriguanes plus eloignés que jamais d'embrasser notre sainte Religion, & il fallut même bientôt les retirer de-là, pour les emploïer plus utilement ailleurs. La suite de cette Histoire fera connoître que, quand on auroit fait plus de diligence pour profiter des invitations de ces Indiens, on n'en auroit pas été plus avancé pour leur conversion.

Le P. de Boroa étoit alors occupé à faire la visite générale de sa Province, & il voulut voir par lui-même en quel état se trouvoient toutes les Réductions. Ce voïage étoit de deux mille lieues, à cause des détours qu'il étoit obligé de faire, & il falloit avoir blanchi comme lui dans les plus pénibles travaux des Missions du Paraguay, pour n'être pas effraïé des fatigues & des dangers, auxquels il s'exposoit & qu'il connoissoit mieux que personne. Il fit naufrage sur l'Uruguay, & n'en fut sauvé que par la hardiesse de quelques Néophytes, qui ne pouvoient le tirer de l'eau, qu'en s'exposant à y périr

eux-mêmes ; mais huit cents Adultes, & un bien plus grand nombre d'Enfans, qu'il eut la consolation de baptiser dans cette visite ; l'état florissant des Réductions, où l'on avoit compté l'année précédente treize mille huit cents Baptêmes ; de nouvelles Eglises qui se formoient de toutes parts ; la vûe des nouveaux Chrétiens, qui, animés du zele le plus ardent du salut des Ames, parcouroient sans cesse avec leurs Pasteurs, & assez souvent sans eux, les Forêts & les Déserts, au péril de leur vie, pour faire part aux Infideles du bonheur dont ils jouissoient ; tout cela étoit bien capable de dédommager un Homme du caractere du Provincial, de ce qu'il lui en coûtoit pour en être le témoin, & pour y avoir sa part. 1633-34.

Il n'en étoit que plus inconsolable de la disette où il se trouvoit d'Ouvriers, & il perdit alors un de ceux que sa vertu, son expérience & ses talens, lui rendoient plus nécessaire. Les Chrétiens des Réductions détruites par les Mamelus, & qu'on avoit transférés sur le Parana, n'y trouvant pas de quoi se vêtir, parceque la récolte du coton avoit manqué par-tout, le P. de Montoya engagea le P. de Espinosa à en aller acheter à Santafé. Il partit avec cinq Néophytes, & il n'étoit guere qu'à moitié chemin, qu'il fut découvert par des *Guapalaches*, qui aïant été maltraités par des Espagnols, cherchoient une occasion de s'en venger. Un jour, à l'entrée de la nuit, ils apperçurent un feu que les Néophytes avoient allumé, & ils s'en approcherent dès qu'elle fut tout-à-fait fermée.

Le P. de Espinosa massacré en trahison par les Infideles.

Ils massacrerent d'abord les Néophytes ; ils dépouillerent ensuite le Missionnaire, & lui donnerent tant de coups, qu'ils le crurent mort. Quelques momens après ils l'entendirent invoquer les sacrés noms de Jesus & de Marie, & ils l'acheverent, en disant que c'étoit en vain qu'il appelloit à son secours des Dieux qui ne l'entendoient pas & ne pouvoient le secourir. Ils lui couperent ensuite les bras ; puis aïant mis tout son corps en piéces, ils les disperserent pour servir de pâture aux Bêtes carnacieres. Le P. Alegambé s'est trompé en mettant la mort de ce Missionnaire en 1637 ; & le P. del Techo, qui le releve fort bien sur cela, se contente de nous apprendre qu'il mourut en 1634, sans marquer ni le jour ni le mois, qu'il pouvoit cependant savoir, étant sur les lieux.

Car il rapporte lui-même que, la nuit que le P. de Espinosa mourut, un Missionnaire des Itatines le vit tout resplen-

Comment on apprend sa mort.

1633-34. diſſant de lumiere, & entendit de ſa bouche ces propres paroles : *Dieu ſoit avec vous, mon cher Pere, pour moi je m'en vais au Ciel;* que ce Religieux, dès qu'il fut levé, marqua le jour & l'heure de cette apparition, qu'il avoit d'abord priſe pour un ſonge, & qu'il apprit dans la ſuite que le Pere de Eſpinoſa étoit mort de la maniere que je viens de dire, la nuit & à l'heure même qu'il l'avoit vû & entendu. Ce Pere étoit de Baeza en Andalouſie, & avoit dans la Compagnie trois Freres, qui s'y ſont tellement diſtingués, qu'un Poëte Eſpagnol, nommé *Bonilla*, a fait leur éloge en Vers, & n'a pas oublié le Miſſionnaire du Paraguay. Celui qui a eu le plus de réputation en Eſpagne, eſt le P. Auguſtin de Eſpinoſa, que le P. de Nieremberg a placé parmi les Hommes illuſtres de ſa Compagnie.

1635.

Nouvelles courſes des Mamelus & des Tupis.

L'année ſuivante on découvrit que les Mamelus & les Tupis faiſoient un commerce d'Eſclaves le long des Côtes orientales du Breſil, & s'arrêtoient ordinairement au *Port de San Pedro*, que forme l'embouchure de la Riviere du S. Eſprit, qu'on appelle auſſi la grande Riviere de *Tebiquari*, laquelle prend ſa ſource dans les Montagnes du Tapé. Les Tupis ſont errants ſur toute cette Côte; ils ſe diſoient Chrétiens, & avoient peut-être été convertis par les premiers Miſſionnaires du Breſil. Il y a bien de l'apparence que leurs liaiſons avec les Mamelus les avoient pervertis. Ce qui eſt certain, c'eſt que les uns & les autres n'avoient tout au plus alors de Chrétien que le Baptême, & qu'on ne connoiſſoit point dans l'Amérique de plus méchans Hommes, & dont les mœurs fuſſent plus débordées.

Coup de vigueur des Néophytes.

Comme l'unique occupation des uns & des autres étoit d'enlever des Indiens partout où ils pouvoient, & de les vendre en qualité d'Eſclaves, les Réductions du Tapé commencerent bientôt à craindre leur voiſinage : les Miſſionnaires comprirent même que, ſi on ne prenoit de bonne heure des meſures pour leur ſûreté, elles ne tarderoient pas beaucoup à eſſuïer le même ſort que celles du Guayra; mais cette crainte auroit fait aſſez peu d'impreſſion ſur des eſprits auſſi indolens que ceux de ces nouveaux Chrétiens, ſi dans ces entrefaites quelques-uns d'entr'eux n'étoient tombés entre les mains de ces Brigands. Ce malheur les réveilla, ils prirent les armes, & engagerent les Peres de Mendoze & Mola à les accompagner. Ils firent aſſez de diligence pour joindre ceux qui

emmenoient leurs Freres ; & non-ſeulement ils les tirerent de leurs mains, mais ils firent pluſieurs Priſonniers, & les envoïerent dans les Réductions du Parana, où la plûpart ſe convertirent. 1635.

Martyre du du P. de Mendoze.

La Religion profita doublement de ce petit avantage ; car non-ſeulement la tranquillité fut rétablie dans le Tapé, mais pluſieurs Infideles, charmés du zele que les Miſſionnaires témoignoient pour préſerver leurs Néophytes de l'eſclavage, vinrent ſe ranger ſous leur conduite. La joie qu'on en reſſentit dans les Réductions fut pourtant bientôt troublée par la perte d'un de ceux qui avoient le plus contribué à les mettre dans l'heureux état où elles ſe trouvoient. Le P. de Mendoze, dont nous venons de parler, étoit chargé de celle de Jeſus-Marie, où l'on comptoit environ deux mille Familles : il y avoit aſſez près de-là un Cacique fort accrédité, qui faiſoit profeſſion de Magie, ſe donnoit pour un Dieu, & trouvoit des Adorateurs. Le Pere de Mendoze lui envoïa un de ſes Néophytes, nommé *Antoine*, Homme d'une vertu éprouvée, & d'une prudence rare parmi les Indiens. Il avoit été un des plus zélés Diſciples du Cacique ; & celui-ci, qui ignoroit ſon changement, s'imagina qu'il venoit encore pour l'encenſer : il lui fit un très bon accueil ; mais Antoine ne le laiſſa pas long-tems dans ſon erreur. Il ſe déclara d'abord Chrétien, puis il lui dit que les Peres de la Compagnie auroient un grand plaiſir de le voir & de traiter avec lui ; qu'il ne doutoit pas que de ſon côté il ne fût fort aiſe de connoître des Hommes ſi eſtimables, & qu'il en ſeroit bien reçu, s'il les voïoit.

Le Cacique en courroux lui demanda s'il y avoit bien penſé avant que de lui faire une telle propoſition. » Moi, » ajouta-t-il, que je m'abbaiſſe à rendre viſite à de miſéra- » bles Etrangers, qui me diſputent ma divinité ! Je ſaurai » bien me venger de ces Prêtres inſolens. Ils ne me verront » point, & j'en purgerai la Terre. Mais toi, mon Enfant, » comment as-tu pu te laiſſer ſéduire par ces Ignorans ? Le Néophyte, qui étoit lui-même Cacique, lui répliqua qu'il ne connoiſſoit pas bien ceux dont il parloit ainſi ; que c'étoient des Hommes ſavans, qui rendoient ſervice à tout le monde, & ſurtout fort zélés pour la liberté des Indiens. La converſation ne fut pas pouſſée plus loin, & Antoine en alla rendre compte au P. de Mendoze.

Quelque tems après le Miſſionnaire alla viſiter le Canton

1635. de Caaguapé, où il projettoit de fonder une Réduction. Sur le chemin qui y conduisoit, il y a une Montagne qui servoit alors de retraite à des Indiens fort décriés pour leurs sortileges, & qui avoient un Chef, nommé Tayuba, l'Ennemi le plus irréconciliable que le Christianisme eût dans le Tapé. Il avoit été surpris à S. Michel, mettant tout en œuvre pour dissuader les Prosélytes de recevoir le Baptême : les Chrétiens l'avoient saisi & enfermé dans la maison du Missionnaire, qui étoit le P. de Mendoze, lequel apparemment étoit chargé en même tems de deux Eglises; & comme son aventure l'avoit un peu décrédité, il cherchoit toutes les occasions de satisfaire son ressentiment. Il crut en avoir trouvé une bien sûre, quand il eut appris que le Pere de Mendoze devoit bientôt passer par sa Montagne; & pour mieux assurer sa vengeance, il prit le parti de le bien recevoir : il alla même au-devant de lui, le retint quelques jours dans sa Bourgade, lui dit qu'il alloit assembler le plus qu'il pourroit d'Indiens, pour les engager à se mettre avec lui sous sa conduite, & le pria de repasser par chez lui à son retour.

Le Pere le lui promit, continua sa route vers le Caaguapé, fut reçu de Caaguas avec toutes les démonstrations de la plus sincere amitié, leur annonça Jesus-Christ, les trouva disposés à profiter de ses instructions, & prit avec eux des arrangemens pour les réunir dans une Réduction. Tayuba de son côté étoit très attentif à empêcher qu'il ne lui échappât : il avoit assemblé un grand nombre d'Indiens & leur avoit inspiré toute sa fureur; il en plaça une partie en embuscade, & il se posta lui-même sur le chemin par où le P. de Mendoze devoit passer. Il n'étoit pas nécessaire qu'il prît tant de précautions pour ne pas manquer un Homme qui croïant l'avoir plus qu'à demi gagné à Jesus-Christ, marchoit sans défiance & fort peu accompagné. Dès que le Perfide l'apperçut, il alla à sa rencontre, & après l'avoir abordé, comme il eût fait son meilleur Ami, il lui fit prendre le chemin où étoient ceux qu'il avoit mis en embuscade.

Pour y arriver il falloit traverser une petite Riviere, qui se trouva débordée, & dans le même tems il survint une très grosse pluie. Les Indiens qui accompagnoient le Missionnaire, s'étant un peu éloignés pour se mettre à couvert sous des Arbres, découvrirent l'embuscade, & la plûpart ne songerent qu'à se sauver. Il n'y en eut que quelques-uns qui cou-

rurent pour avertir leur Pere, bien résolus de le défendre, s'il étoit attaqué, ou de mourir avec lui. Il étoit à cheval & pouvoit aisément s'échapper; mais parmi les Indiens qui étoient autour de lui, il y avoit quelques Catéchumenes, & il voulut les baptiser. Ils étoient déja aux prises avec l'Ennemi; & comme il couroit pour les joindre, son Cheval s'embourba. Alors il leur cria de prendre la fuite, ce qu'ils firent, & il demeura seul au milieu d'un grand nombre de Barbares qui l'investirent en jettant des cris affreux, mais d'un peu loin. Un de ses Néophytes lui avoit laissé une espece de rondache, & il s'en servit quelque tems pour se couvrir; mais elle fut bientôt si hérissée de fleches, qu'il ne pouvoit plus la tenir. Il voulut les arracher, ce qu'il ne put faire sans se découvrir, & dans le moment il fut blessé à la temple & dans deux autres endroits, fort dangereusement. Alors un Indien s'approcha de lui & lui déchargea sur la tête un pieu, qui l'étourdit. Il se soutenoït encore, & pas un de ces Barbares n'osoit mettre la main sur lui. Enfin il tomba, & on lui déchargea aussi-tôt plusieurs coups de pieu. 1635.

On le crut mort, on lui coupa une oreille & on le mit tout nud. Un Crucifix, qu'on lui trouva sur la poitrine, fit vomir à ces Furieux mille blasphêmes contre le Dieu des Chrétiens, & ils se disposoient à lui ouvrir le ventre, lorsque la pluie qui redoubla, fit remettre l'opération au lendemain, c'est à quoi ces Barbares ne manquent jamais, parcequ'ils sont persuadés que s'ils y manquoient, le ventre enfleroit à celui qui auroit donné le coup de la mort à l'Ennemi. Dès qu'ils se furent retirés, le Serviteur de Dieu revint à lui, & se voïant tout nud couché dans la boue, il fit un effort pour se tirer de-là; il se leva, mais il ne put aller bien loin, & il passa la nuit dans les douleurs qu'on peut imaginer, vû l'état où on l'avoit mis. Au point du jour les Assassins revinrent à l'endroit où ils l'avoient laissé, ils ne l'y trouverent point; mais les traces de son sang les conduisirent où il étoit. Ils lui dirent qu'il servoit un Dieu bien aveugle, s'il ne voïoit ce qu'il souffroit, ou bien impuissant, puisqu'il ne le défendoit pas.

Cette impiété échauffa son zele; & comme il ne cessoit point de la leur reprocher, ils lui firent sauter toutes les dents de la bouche. Cela ne l'empêchant point encore de parler, ils lui couperent les narines, les levres, & l'oreille qui lui

1635. restoit, accompagnant ces cruautés de nouvelles injures & de nouveaux blasphêmes. Enfin, las de tourmenter un Homme qui paroissoit insensible, ils lui traverserent le corps d'un pieu, & le porterent dans un petit Bois, après lui avoir arraché la langue par une ouverture qu'ils lui firent sous le menton. Ils lui ouvrirent ensuite la poitrine & lui arracherent le cœur, qu'ils percerent avec une fleche, en disant: *voïons si son ame prendra le chemin du Ciel*, parceque peu auparavant ils lui avoient oui dire que son plus grand desir seroit de laver leurs ames dans les eaux du Baptême, & que pour lui il espéroit que la sienne alloit jouir de Dieu dans le Ciel ; tandis qu'ils s'acharneroient sur son corps. Ils le jetterent enfin dans un ruisseau & allerent se régaler des cadavres de deux jeunes Indiens qui servoient le saint Homme à l'Autel, & qui avoient été tués la veille à ses côtés.

Le P. de Mendoze étoit Petit-fils d'un des premiers Conquérans du Pérou, & naquit à Santa Cruz de la Sierra d'un Pere qui en étoit Gouverneur. Il avoit reçu au Baptême le nom de Ruiz, qu'il changea en celui de Christophe, en dissimulant celui de sa famille, lorsque craignant qu'elle ne s'opposât à son entrée dans la Compagnie, il s'échappa furtivement de la maison paternelle pour passer au Tucuman. Il y obtint, après de grandes instances, ce qu'il étoit venu y chercher de si loin, & fut un des premiers Sujets que l'on reçut dans la Province du Paraguay. Jamais Homme ne s'est plus défié de lui-même, & personne n'a montré plus de patience dans les travaux, ni plus de constance dans les tourmens. On ne connut jamais mieux que dans sa Personne, que la force & le courage des Hommes Apostoliques sont un don du Seigneur, qui ne les en gratifie qu'à proportion qu'ils comptent moins sur eux-mêmes. Ce fut le 26 d'Avril 1635 qu'il consomma son sacrifice.

Les Néophytes vengent sa mort.

La nouvelle de sa mort ne fut pas plutôt répandue dans le Tapé, que les Chrétiens & les Prosélytes dont il étoit le Pasteur, & qui l'aimoient tendrement, résolurent de le venger. Le P. Mola mit tout en usage pour les en détourner ; mais il ne put empêcher qu'un Corps de quatorze cents Hommes ne partît, sous prétexte d'aller chercher les précieux restes de leur Pere, pour lui rendre, disoient-ils, les derniers devoirs. A leur entrée dans le Païs ennemi, ils rencontrerent Tayuba à la tête d'une Armée : ils ne s'y attendoient pas, & dans

la ſurpriſe ils furent aſſez mal menés d'abord, mais ils ſe remirent bientôt, firent leur attaque en bon ordre, & ſans perdre un ſeul Homme ils couvrirent de Morts le Champ de bataille. Le Cacique de Saint Michel, aïant apperçu Tayuba dans la mêlée, courut à lui, le ſaiſit au corps, lui demanda où il avoit tué le ſaint Homme, & celui-ci aïant été obligé de l'y conduire, il lui caſſa la tête au même lieu. Il fit enſuite retirer le corps du Martyr du ruiſſeau où on l'avoit jetté, & transporter à Jeſus-Marie, où on lui fit des obſeques dont la piété & les larmes firent tout l'appareil. 1635.

Trait de douceur des Miſſionnaires, & ce qui en arrive.

Quelque tems après, la Réduction de Saint Joſeph voulant auſſi venger la mort du Pere de Mendoze, ſes Guerriers entrerent dans le Païs ennemi par un autre côté, y rencontrerent encore une Armée d'Indiens, qui ne tinrent point devant eux, & firent un grand nombre de Priſonniers, à qui leur captivité procura dans la ſuite la liberté des Enfans de Dieu. Ce qui ſurprit infiniment les Infideles, c'eſt qu'aucun des Chrétiens qui avoient été bleſſés dans les deux combats dont je viens de parler, ne mourut de ſes bleſſures. L'occaſion étoit favorable pour délivrer le Tapé d'un grand nombre d'Impoſteurs, qui par leurs preſtiges ſéduiſoient les Peuples; & il faut convenir que les Miſſionnaires, en réprimant ce qu'il y avoit peut-être de trop vif dans le zele de leurs Néophytes, ne firent pas aſſez d'attention qu'il eſt des Ennemis de Dieu, que la douceur ne gagne point, qui en abuſent même, & qu'il eſt des impiétés contagieuſes qui méritent toute la ſévérité de l'anathême. Pluſieurs expériences auroient dû leur apprendre qu'en s'oppoſant à ce qu'on punît les auteurs de certains ſcandales, lorſqu'on le pouvoit faire par le droit d'une guerre non-ſeulement juſte, mais néceſſaire, comme étoit celle-ci, ils expoſoient toute une Province à perdre la foi & à une ruine entiere.

Ils le comprirent enfin, mais un peu trop tard. L'Ennemi, qu'on avoit épargné, ſe fortifia; & l'inaction où l'on retint les Chrétiens après leur victoire, lui fit reprendre le deſſus. Le P. Diaz Taño, aïant été envoïé pour remplacer le P. de Mendoze dans le Tapé, trouva ſa Réduction preſque détruite par le maſſacre d'une partie de ſes Habitans, & la fuite d'un grand nombre de ceux qui y avoient échappé. On y comptoit plus de trois cents Enfans que les Barbares avoient égorgés avec des cérémonies exécrables, & enſuite dévorés.

1635. Les autres Eglises du Tapé se voïoient à la veille d'éprouver le même sort, & il fallut enfin, pour soutenir les unes & réparer les autres, en revenir à la guerre, & faire des efforts, dont le succès étoit très incertain.

Les Chrétiens font la guerre avec succés.

Le Dieu des Armées se déclara bientôt pour des Fideles qui n'avoient pris les armes, que pour empêcher la profanation de son Sanctuaire, & pour lui conserver des Adorateurs. D'ailleurs ces nouveaux Machabées songerent beaucoup moins à repandre le sang de leurs Ennemis, qu'à leur imposer un joug, qu'ils leur rendirent très supportable, & dont ils les déchargerent dès qu'ils les virent sincérement disposés à baisser la tête sous celui de l'Evangile. On eut plus de peine, & il fallut plus de tems, pour réparer les breches que les hostilités avoient faites aux Eglises les plus exposées; mais enfin on y réussit au-delà même de ce qu'on en avoit espéré. Cette même année les Jésuites du Paraguay perdirent un Sujet qui leur étoit cher par bien des endroits, & sur lequel ils comptoient beaucoup. Le P. Ignace de Loyola mourut fort jeune au Collége de S. Michel. Il étoit né à Cordoue du Tucuman, d'un Pere qui étoit Petit-neveu du Fondateur de la Compagnie, & il retraçoit dans sa conduite toutes les vertus que le saint Patriarche a le plus recommandées à ses Enfans, surtout une abnégation de lui-même, qui ne pouvoit pas aller plus loin, & une obéissance aveugle aux moindres signes de la volonté de ses Supérieurs.

1636.

Persécution de la part des Espagnols.

L'année suivante Dom Martin de Ledesma, qui avoit succedé à D. Louys de Cespedez dans le Gouvernement du Paraguay, aïant reçu ordre de l'Audience roïale de la Plata de visiter les Réductions du Parana, n'eut pas plutôt achevé cette visite, que poussé par les Habitans de l'Assomption, il forma le dessein d'en rapprocher de la Capitale deux, du nombre de celles qui avoient été transférées du Guayra dans cette Province, & d'en donner les Habitans en Commande. Il se fondoit sur ce que ces Indiens aïant été, disoit-il, soumis par les armes avant que les Jésuites entreprissent de les réunir, les Espagnols avoient un droit légitime de les assujettir à leur service. On eut beau lui faire voir par des preuves, qui ne souffroient point de réplique, la fausseté de son principe, il ne se rendit point; & il fallut encore avoir recours à l'Audience roïale. Le P. Diaz Taño fut de nouveau envoïé à la Plata, & il rapporta un Arrêt qui défendoit au Gouverneur de passer outre.

1636.

D. Estevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata, ne fut pas plus heureux dans une autre prétention qui n'étoit pas mieux fondée. Il avoit eu depuis peu quelque démélé avec les Jésuites, & sa mauvaise humeur contr'eux le porta à vouloir bâtir une Ville sur l'Uruguay. Il ne voulut pourtant pas prendre tout-à-fait sur lui une démarche de cette conséquence; il proposa son dessein au Conseil roïal des Indes, & il manda au Roi qu'il jugeoit cet Etablissement nécessaire, pour tenir en respect tous les nouveaux Chrétiens de cette Province, qui se multiplioient beaucoup. Ce motif parut étrange à Philippe IV, lequel étoit très persuadé que ces Néophytes, bien loin qu'il fût besoin de prendre contr'eux de pareilles précautions, étoient la ressource la plus sûre qu'il pût avoir de ce côté-là contre tous ses Ennemis, & il envoïa ordre au Gouverneur de renoncer à son projet.

On veut envoïer des Prêtres séculiers aux Itatines, & pourquoi.

Un troisieme orage, qui se leva en même tems, ne se contenta pas de gronder de loin, & eut des suites bien funestes. On prétendit à l'Assomption que les Itatines Chrétiens n'étoient point compris dans le privilege accordé aux Néophytes des Jésuites, par conséquent qu'il n'y avoit aucune raison qui empêchât de les donner en Commande. Ils n'avoient cependant pas été conquis, & on n'avoit aucun titre pour entreprendre sur leur liberté; mais ceux qui avoient intérêt à soutenir cette prétention, avoient gagné le Magistrat & la Chambre ecclésiastique, & il fut jugé à ces deux Tribunaux qu'il falloit commencer par retirer les Jésuites des Réductions Itatines, & envoïer à leur place des Prêtres séculiers. Le P. Diaz Taño étoit encore à la Plata, & on s'attendoit bien qu'il ne s'endormiroit pas sur cette affaire. Le parti qu'on prit, fut de prévenir contre lui l'Audience roïale, à laquelle on adressa un Mémoire signé de plusieurs des Principaux de la Ville, où l'on avançoit quantité de faits inventés pour rendre odieux ce Pere & tous les Jésuites en général.

Désertion & mortalité parmi les Itatines.

Ce fut précisément ce qui fit échouer ce projet. Un de ceux qui avoient signé le Mémoire, tourmenté par les remords de sa conscience, ne put les calmer qu'en envoïant à l'Audience roïale sa rétractation en bonne forme; & ce désaveu découvrit le mystere d'iniquité qu'on vouloit revêtir du voile spécieux du bien public. L'Audience roïale rendit aussi-tôt un Arrêt, qui défendoit de rien innover aux Itatines; mais il arriva trop tard. Le dessein des Espagnols avoit

1636. transpiré dans ces Réductions ; & la crainte du service personnel y avoit tellement saisi ces nouveaux Chrétiens, qu'un grand nombre d'entr'eux s'étoit refugié chez les Infideles. Pour surcroît de malheur la peste survint, plusieurs en moururent, & quantité d'autres se disperserent. Les Peres Henart & Rançonnier, accablés de fatigues & de chagrin, tomberent dans une langueur qui les mit hors de combat, & le P. Mansilla se trouva seul chargé de ce Troupeau effarouché, plus difficile à réunir qu'il n'avoit été à former.

Irruption des Mamelus dans le Tapé.

La peste & la famine faisoient aussi de grands ravages dans le Tapé, & y avoient déja enlevé un grand nombre de Néophytes, lorsqu'on apprit que les Mamelus armoient puissamment pour y entrer. Comme la Réduction de Jesus-Marie se trouvoit la plus exposée de toutes, le P. Romero demanda au Gouverneur de Rio de la Plata la permission d'y faire quelques retranchemens ; il l'obtint, & se transporta lui-même sur les lieux pour y hâter les travaux. Ils n'étoient pas encore achevés, que l'Ennemi parut, suivi de quinze cents Tupis & de beaucoup d'autres Indiens. Ceux des Néophytes qui n'étoient point emploïés aux travaux, étoient à la chasse, ou occupés de la culture de leurs Champs. Il n'en restoit dans la Bourgade que quatre cents, dont plusieurs n'étoient point en état de faire une grande résistance.

Belle action d'une Femme.

Ils la firent cependant plus vigoureuse qu'on ne l'avoit espéré ; mais aucun ne se distingua autant qu'une Femme, qui avoit pris l'habillement d'un Homme. Elle apperçut un Mamelu qui seul faisoit plus de carnage que plusieurs autres ensemble, elle courut à lui & le renversa mort à ses pieds. Deux Freres Jésuites, dont l'un se nommoit Antoine Bernal, & l'autre Jean Cardenas, étoient au milieu de la mêlée, pour encourager les Chrétiens, & furent assez griévement blessés. Le Pere Mola le fut aussi en faisant les périlleuses fonctions de son ministere avec le P. Romero. Les Mamelus en vouloient surtout à ce dernier ; cependant quoiqu'ils le couchassent continuellement en joue, & que les balles sifflassent sans cesse à ses oreilles, il ne reçut pas la plus légere blessure.

Plusieurs Réductions détruites.

Enfin, les Mamelus aïant mis le feu à l'Eglise, où tous ceux qui ne pouvoient combattre s'étoient renfermés, il fallut capituler, on se rendit à des conditions assez tolérables ; mais elles furent bientôt violées. Une partie de ceux qui avoient combattu, fut massacrée de sang froid, & tout le reste mis à la

chaîne. Les Vainqueurs en emmenerent même que le P. Romero avoit rachetés. Ils se répandirent ensuite dans les Campagnes, & y firent encore bien des Prisonniers, en sorte qu'on put à-peine sauver la quatrieme partie des Habitans de cette Réduction qui fut réduite en cendres. Le P. del Techo, qui fut chargé de celle qu'on avoit formée des débris de celle-ci, nous apprend que presque tous les Captifs & les Enfans mêmes firent beaucoup d'honneur à la Religion dans leur captivité, mais que quelques-uns apostasierent, & furent dans la suite, comme il arrive ordinairement, les plus dangereux Ennemis des Chrétiens. 1636.

Diligences du Provincial.

La Réduction de Saint-Christophe, qui n'étoit qu'à deux lieues de celle qu'on venoit de détruire, fut aussi-tôt évacuée, & les Habitans envoïés à Sainte-Anne, où le Pere Romero avoit fait conduire ceux qu'il avoit sauvés de la premiere. Quelques-uns n'aïant pas voulu le suivre, tomberent entre les mains des Ennemis. Ce Missionnaire se flatta de pouvoir conserver S. Christophe, & y mena seize cents Hommes qu'il avoit rassemblés de plusieurs endroits; mais les Mamelus y arriverent presqu'en même tems que lui avec des forces fort supérieures. Il fallut faire retraite, & il perdit beaucoup de monde avant que d'avoir pu gagner Sainte-Anne, d'où il étoit parti & où le P. Orighi gouvernoit une fort belle Eglise. On ne s'y crut pas long-tems en sûreté, & on en transporta les Habitans, avec ceux qui s'y étoient réfugiés, à la Nativité, au-delà de l'Iguaï. Cette transmigration se fit avec beaucoup d'ordre; on plaça des Troupes à tous les endroits où l'Iguaï est guéable & dans les Bois qui couvrent ses bords; précaution dont on reconnut bientôt la nécessité. Un gros Parti de Mamelus, aïant traversé la Riviere dans un endroit qu'on avoit laissé exprès dégarni, tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée, & fut taillé en piéces.

Cependant l'allarme étoit grande par-tout, & fut encore augmentée par le bruit qui se répandit que l'Ennemi approchoit de l'Uruguay. On ajoûta que quelques-uns de leurs Détachemens avoient tué plusieurs Jésuites; & le P. de Montoya en douta si peu, qu'il ordonna de mettre le feu à toutes les Réductions de cette Province. Cet ordre commençoit à s'exécuter, lorsque le Provincial, mieux instruit, manda de surseoir jusqu'à ce qu'il fût sur les lieux. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre, & rencontra en chemin les Habitans des Réduc-

1636. tions déja évacuées ; il les distribua dans les Bourgades les plus proches, & il alla ensuite demander du secours au Gouverneur du Paraguay.

On lui refuse du secours à l'Assomption, à Corrientès & à Buenos Ayrès.

Il lui représenta que si on laissoit périr toutes les Colonies Chrétiennes, rien ne pourroit plus garantir un grand nombre d'Habitations Espagnoles des irruptions des Mamelus : Dom Martin de Ledesma lui répondit qu'il auroit beaucoup mieux fait de fortifier les anciennes Réductions, que d'en établir de nouvelles. Le P. de Boroa répliqua qu'en abandonnant le Tapé, & tout le cours de l'Uruguay, on auroit découvert la Province du Parana & celle du Paraguay même, où rien n'empêcheroit l'Ennemi de pénétrer & de porter le ravage jusqu'aux portes de l'Assomption, comme faisoient les Chiriguanes, les Calchaquis, & beaucoup d'autres Barbares dans le Tucuman. Le Gouverneur connoissoit mieux que personne la force de ces raisons, aïant été Gouverneur du Tucuman, mais il ne jugea pas à propos de s'y rendre.

Le Fils du Gouverneur de Rio de la Plata, qui avoit le commandement des Troupes à Buenos Ayrès, & qui commandoit même alors dans cette Capitale, devoit prendre encore plus d'intérêt à la conservation des Eglises de l'Uruguay. Le Provincial lui en écrivit & ne put rien obtenir. Il s'adressa ensuite à la Ville de Corrientès, & n'en fut pas plus écouté ; mais toujours ferme dans la résolution de ne point abandonner les Réductions qui étoient en danger, il assembla tout ce qu'il put de Néophytes qui ne s'étoient point encore fixés dans aucun lieu, fit demander aux Réductions les plus proches de bonnes escortes, passa l'Iguaï où il grossit encore sa Troupe, forma une assez nombreuse Armée, s'avança jusqu'aux Bourgades qui avoient été détruites, où il comptoit de trouver encore l'Ennemi, & de lui enlever ses Prisonniers. Mais les Mamelus avoient été instruits de son dessein, & avoient fait retraite.

Il écrit au Conseil des Indes. Ses Lettres sont jettées à la Mer, & arrivent jusqu'au Roi.

Tout ce que le Provincial put faire, fut de donner la sépulture aux Morts, dont on voïoit encore les cadavres par terre dans tous les endroits où l'on s'étoit battu : ensuite voïant qu'il n'avoit rien à espérer des Espagnols, si le Conseil roïal des Indes ne prenoit sa cause en main, il lui écrivit pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé, & de la triste situation où se trouvoient les nouveaux Chrétiens du Paraguay. Il envoïa ses Lettres par un Navire qui partoit pour le Portugal,

& il croïoit les avoir confiées à une Personne bien sûre ; mais à deux cents lieues de Lisbonne elles furent jettées à la Mer. Ceux qui en avoient donné l'ordre, n'y gagnerent pourtant rien, le paquet fut trouvé quelque tems après dans le Port de Lisbonne, & porté au Roi d'Espagne. 1636.

1637. L'année suivante le Pere Diaz Taño fut député à Rome, & le Pere de Montoya à Madrid. Celui-ci étoit chargé de solliciter, auprès du Conseil des Indes, de puissants secours contre les Mamelus, & de l'instruire de ce qui empêchoit le progrès de la Religion dans le Paraguay. La Commission du Pere Diaz Taño étoit de rendre compte au Général de la Compagnie de l'état de la Province, & de lui demander des Missionnaires. L'Evêque du Tucuman, Dom Melchior Maldonado & Saavedra, qui avoit été Religieux de l'Ordre & de la Congrégation des Hermites de Saint Augustin, profita de la même occasion, pour exposer au Roi Catholique le triste état de son Diocèse. Sa Lettre se trouve dans l'Ouvrage du Pere de Montoya, dont j'ai déja parlé, & j'ai cru nécessaire d'en donner ici la traduction en François. La voici (1).

Le Pere Diaz Taño est député à Rome, & le Pere de Montoya à Madrid.

SIRE,

Lettre de L'Evêque du Tucuman au Roi.

» Votre Majesté a souvent donné ordre à mes Prédécesseurs de l'informer du besoin, que pourroit avoir le Diocèse du Tucuman, de Religieux qui pussent travailler à la conversion des Indiens, afin que le Conseil roïal des Indes fût plus en état d'y pourvoir. Comme depuis plus de trois ans que je suis chargé de cette Eglise, je l'ai visitée presque toute entiere, j'en ai pris une connoissance assez exacte, & je vais rendre compte à Votre Majesté de son état présent.

» Cette Province, Sire, a plus de quatre cents lieues d'étendue, on y compte huit Villes, & un grand nombre de Peuplades Indiennes, dont les moins considérables ont douze à quatorze mille Ames. Tous ont reçu le Baptême ; mais la plûpart ont apostasié. Leur légereté naturelle, & le défaut d'instruction en sont la cause. Il y en avoit plus de cinquante mille, qui avoient été convertis par les Peres de la Compagnie de Jesus, & que ces Religieux ont été contraints d'abandonner, à cause de la mauvaise conduite des

(1) Traduite sur une copie légalisée.

1637. » Eſpagnols, qui ſont entrés à main armée dans le Chaco, » dont les Habitans ſont communément dociles, ne vont point » nus, comme les autres Indiens, & ſont réunis en Bour- » gades. Il y a huit de ces Bourgades, dont les Habitans ſont » Chrétiens ; mais ils manquent de Paſteurs, & il m'eſt im- » poſſible de leur en donner, puiſque dans les Paroiſſes Eſ- » pagnoles mêmes, à peine y a-t-il un Prêtre, qui ſoit en » état de faire les fonctions Curiales. J'y envoie, quand je le » puis, deux fois l'année des Eccléſiaſtiques, pour les viſiter, » mais je ne le peux pas toujours ; ainſi j'ai le chagrin de » voir périr ſans ſecours bien des Ames commiſes à ma gar- » de, rachetées du Sang de Jeſus-Chriſt, & qui ſont ſous » la protection de Votre Majeſté.

» Dans les Bourgades Indiennes, qui ſont gouvernées par » des Prêtres ſéculiers, il y auroit beaucoup à réformer ; mais je » ne vois aucun moïen de le faire. Ces Prêtres ne ſavent rien, » & ne ſont capables, ni de remplir leurs obligations, ni » d'inſtruire ceux qui leur ſont confiés. Les Réguliers ſont en » petit nombre, & les Religieux de Saint François ont à » peine aſſez de Sujets pour le ſervice de leurs Egliſes. Il n'y a » donc que les Peres de la Compagnie, qui puiſſent déchar- » ger la conſcience de Votre Majeſté, & celle de l'Evêque. » Dans toutes leurs Maiſons on trouve des Ouvriers, qui » nuit & jour ſont prêts à faire tout ce qu'on ſouhaite d'eux. » Ils inſtruiſent les Enfans, ils viſitent les Malades, ils aſ- » ſiſtent les Mourants, ils ont ſurtout grand ſoin des Negres » & des Indiens. Auſſi ai-je prié, au nom de Votre Majeſté, » leur Provincial, qui eſt venu avec quelques-uns de ſes Re- » ligieux tenir ſon Aſſemblée dans cette Ville de Cordoue, » où je fais actuellement ma viſite, d'envoïer des Ouvriers » Evangéliques au Chaco, afin que ces Peuples, qui ont de » bons commencemens d'inſtruction, puiſſent être ſoumis à » Jeſus-Chriſt, ſans violence. Je l'ai en même tems con- » juré de donner aux Quartiers les plus abandonnés de mon » Diocèſe des Prédicateurs, pour y travailler à la réformation » des mœurs diſſolues des Eſpagnols, des Portugais & des Métis, » dont la vie libertine eſt un grand ſcandale pour les Indiens, & » pour y adminiſtrer les Sacremens, qu'on n'y connoît plus guere.

» Il m'a repréſenté ſur cela que ſes Religieux ne pouvoient » faire ce que je ſouhaitois, ſans s'expoſer à une perſécution, » ſemblable à celle, qu'ils ont eſſuïée les années précédentes

dans

» dans la Province du Paraguay, de la part des Espagnols, » des Habitans de Saint-Paul de Piratiningue & des Tupis. En effet, les Espagnols sont fort prévenus contr'eux, » parcequ'autant qu'il est en leur pouvoir, ils maintiennent les » Indiens dans la liberté, que Votre Majesté a bien voulu » leur accorder. Cependant, dès qu'il a vû que je lui parlois » au nom de Votre Majesté, & qu'il y alloit du service de » Dieu, il a envoïé dans tous les Colleges des ordres conformes à mes desirs, & je m'assure qu'ils abandonneront » plutôt toutes leurs Maisons, que de ne pas s'y conformer; » mais par malheur ils sont en très petit nombre. 1637.

» Je conjure donc Votre Majesté, par les entrailles de » Jesus-Christ, & par la considération de tant d'Ames, dont » ce divin Sauveur m'a chargé de procurer le salut, & pour » lesquelles il est mort sur la Croix, de m'envoïer quarante » Peres de la Compagnie, qui n'aient permission d'exercer » leur zele que dans le Tucuman; car je ne crois pas que » dans toute l'Eglise il y ait un Diocèse plus dénué de secours spirituels. Je puis même, Sire, vous protester que si » mes dépenses indispensables n'absorboient pas tout mon » revenu, qui n'est que de quatre mille écus, je ferois venir » à mes frais ces Religieux. Mais je crois avoir acquité ma » conscience, en représentant à Votre Majesté, qui est le » Souverain de ces Provinces, & le Seigneur Patron de leurs » Eglises, la triste situation de celle-ci, & le remede qu'on » peut apporter à leurs maux. Dieu garde & conserve votre » Personne Roïale, pour la défense de la Religion. A Cordoue du Tucuman, l'onzieme jour 1637.

Lettre du Gouverneur de Rio de la Plata au Roi.

La Lettre de D. Pedro Estevan d'Avila, que ce Gouverneur remit lui-même aux deux Députés, lorsqu'ils furent prêts pour s'embarquer à Buenos Ayrès, est datée du 12 d'Octobre de la même année & voici ce qu'il mande au Roi. » J'ai été averti des » maux qu'ont soufferts, de la part des Habitans de S. Paul du » Bresil, les Réductions, ou Missions, que les Peres de la » Compagnie de Jesus ont établies dans le ressort de ce Gouvernement, sur l'Uruguay & dans le Tapé. A mon arrivée » à Rio Janeyro j'ai reconnu qu'on ne m'avoit rien dit que » de vrai; car je vis vendre, dans ce Port, des Indiens que » les Habitans de Saint-Paul y avoient amenés aussi librement, que s'ils avoient été faits Esclaves avec l'agrément » de Votre Majesté. J'ai ensuite vérifié que depuis 1628

1637. » jusqu'en 1630, les mêmes Habitans de Saint-Paul avoient » enlevé plus de soixante mille Ames des Réductions, tant » de cette Province, que de celle du Paraguay ; qu'ils y ont » exercé des cruautés & des inhumanités incroïables, se com- » portant de maniere qu'on ne pouvoit croire que ce fus- » sent des Chrétiens & des Catholiques.

» Dans le désir que j'avois de faire cesser un désordre si » criant, j'écrivis à Dom Martin de Sa, qui étoit alors Gou- » verneur de cette Province, pour l'engager à faire ce que je » supplie Votre Majesté d'ordonner, conformément à ce que » je demande, & à ce que je marque à Votre Majesté, à qui j'en- » voie la réponse qu'il me fit. J'espere de sa piété & de sa Reli- » gion qu'elle arrêtera ce scandale, en donnant de bons or- » dres pour interdire l'entrée de ces Provinces aux Habitans » de Saint-Paul, qui y trouveroient facilement un chemin » pour aller jusqu'au Pérou ; surquoi le Pere Antoine Ruiz (1), » de la Compagnie de Jesus, qui passe en Espagne pour des » affaires importantes au service de Dieu & de Votre Ma- » jesté, pourra l'informer plus amplement. A Buenos Ayrès » ce 12 Décembre 1637.

Le mal étoit encore plus pressant, que ne le croïoit le Gouverneur de Rio de la Plata ; mais quelque impatience qu'eussent les deux Députés de se rendre en Espagne, ils furent arrêtés plus de six mois à Rio Janeyro, apparemment faute de Vaisseau pour continuer leur route. Ils voulurent profiter de ce retardement pour faire comprendre aux Portugais combien le Commerce, qu'ils faisoient des Indiens enlevés par les Mamelus, étoit indigne de Gens d'honneur, & ils les conjurerent de faire attention au compte rigoureux, qu'ils en rendroient à Dieu, & au Roi Catholique, leur Souverain. Le Pere de Montoya s'en expliqua même plusieurs fois en Chaire, & ces remontrances ne furent pas tout-à-fait inutiles : plusieurs Particuliers rendirent la liberté aux Esclaves qu'ils avoient achetés des Mamelus, & les Magistrats firent de très expresses défenses de continuer cet infâme commerce. Mais le Missionnaire qui prévit bien que tout cela ne remedieroit point à la source du mal, crut devoir prendre des mesures plus efficaces pour garantir les Néophytes du Paraguay de la fureur de leurs Ennemis; & nous en verrons le succès dans le Livre suivant.

(1) Ruiz de Montoya.

Fin du huitieme Livre.

SOMMAIRE
DU NEUVIEME LIVRE
DE
L'HISTOIRE DU PARAGUAY.

REDUCTION abandonnée. Les Indiens se mutinent. Une autre Réduction est détruite. Une troisieme abandonnée. Les Néophytes se laissent prévenir contre les Missionnaires. Mort précieuse du Pere Henart. Nouvelles Missions dans le Tucuman. Le Pere Osorio chez les Ocloïas. *Les Peres de Saint-François reclament cette Mission, qu'ils avoient abandonnée. On la leur cede, & ce qui en arrive. Martyre des Peres Osorio & Ripario. Honneurs que l'Evêque du Tucuman leur fait rendre dans tout son Diocèse. Plusieurs Réductions détruites. Divers combats. Défaite des Mamelus. On les laisse échapper, & ce qui en arrive. Transmigration des Réductions. Ce que les Missionnaires eurent à souffrir pendant le chemin. On donne à ces Néophytes des armes à feu. Courses fructueuses de quelques Missionnaires. Action courageuse de deux jeunes Indiens. Le Gouverneur du Paraguay marche contre les Mamelus. Le Pere Alfaro est tué pour s'être trop avancé. Un grand nombre de Mamelus taillés en piéces ; plusieurs sont faits prisonniers ; ce qu'ils devinrent. Expédition singuliere contre les* Caracaras. *Situation ou description du Lac des Caracaras. Iles flottantes. Les Néophytes se distinguent en cette occasion. Expédition contre les Calchaquis sans succès. Le Pere Diaz Taño arrive à Rome. Son audience du Pape. Il s'embarque à Lisbonne : ce qui lui arrive au Bresil. Soulevement contre lui au sujet des Néophytes, qui y avoient été vendus comme Esclaves. Les Jésuites sont chassés de Saint-Paul de Piratiningue. La nouvelle de la révolution du Portugal oblige le Pere Diaz Taño de sortir du Bresil. Succès des négociations du Pere de Montoya en Espagne. Il obtient un Edit du Roi, conforme à ses demandes. Ses derniers travaux. Sa mort. Ses Obsèques. Nouvelles tentatives pour la*

converſion des Calchaquis. Ce qui la fait manquer. Les Miſſionnaires ſe retirent ; ils retournent & fondent une Réduction. Expedition dans le Chaco. Caractere des Mataranes. *La plûpart ſe convertiſſent. Les Miſſionnaires ſe tranſportent de-là chez les* Abipones *: comment ils en ſont reçus. Ils leur prêchent Jeſus-Chriſt. Ce qui empêche le ſuccès de cette entrepriſe. Arrêt du Conſeil des Indes , & ſes ſuites. Portrait & caractere des Abipones. Les Mamelus recommencent leurs courſes. Ils ſont battus. Diverſes rencontres entr'eux & les Néophytes. Action hardie & heureuſe d'une jeune Indienne. Heureuſe rencontre de toute une Famille, qui recouvre la liberté. Etat des Réductions en 1642. Sort bien différent de deux Perſécuteurs de la Religion. Pluſieurs Chrétiens délivrés de l'eſclavage. Belle Action d'un Eſpagnol. Diſette de Miſſionnaires au Paraguay, & ce qui en eſt cauſe. Portrait de Dom Bernardin de Cardenas. Etant Gardien des Franciſquains à la Plata, ſa Patrie, il eſt deſtitué, & pourquoi. Il eſt nommé Miſſionnaire Apoſtolique. Succès de ſes Prédications. Il eſt appellé à Lima, & renfermé dans un Couvent de ſon Ordre. Ce qu'on lui reproche. Sa conduite dans ſa retraite. Il eſt nommé Evêque de l'Aſſomption. Il ſe rend au Potoſi , & la conduite qu'il y tient. L'Archevêque l'oblige d'en ſortir. Comment il en ſort. Ses inquiétudes ſur le prétendu retardement de ſes Bulles. Il avance, ſur une fauſſe Lettre, qu'elles étoient expédiées. Les Jéſuites de Salta, ſur cette Lettre qu'il leur montre, ſont d'avis qu'il peut être conſacré ſans Bulles. L'Univerſité de Cordoue lui mande le contraire. Comment il reçoit la Lettre du Recteur. L'Evêque du Tucuman, à qui il ne parle point de cette Lettre, le ſacre. Proteſtation de ce Prélat. Dom Bernardin ſe rend à Cordoue, & ce qui s'y paſſe entre lui & les Jéſuites, qui refuſent d'approuver ſon Ordination.*

1637. L'Emploi de Supérieur des Réductions, qui vaquoit par le départ du Pere de Montoya pour l'Eſpagne, n'étoit pas aiſé à remplir dans les circonſtances où ſe trouvoient les Egliſes du Tapé. Le Provincial en chargea le Pere Diegue Alfaro, & ce choix fut fort applaudi. Le Pere Alfaro étoit Homme de tête & de réſolution, d'un courage à toute épreuve, & quoiqu'aſſez ancien Miſſionnaire, d'un âge encore à pouvoir ſupporter les plus grandes fatigues. Il eut bientôt occaſion de faire connoître qu'on avoit fait un bon choix. Les Mamelus

1637.

étoient plus acharnés que jamais contre les nouveaux Chrétiens du Tapé, où il ne restoit plus que les Réductions de Saint-Joachim, de Sainte-Therese, & de Sainte-Anne; & comme on ne voïoit aucune apparence de pouvoir soutenir la premiere contre un Ennemi, dont les succès & la résistance des Néophytes augmentoient également la fureur, on résolut de la rapprocher de l'Uruguay.

Réduction abandonnée. Les Chrétiens se mutinent.

Il ne fut pas aussi aisé, qu'on l'avoit cru, d'y résoudre les Néophytes: ils représenterent que le Païs où l'on proposoit de les mener, n'étoit guere plus à l'abri des insultes des Ennemis, que le leur, & quoi qu'on pût dire pour leur prouver qu'ils se trompoient, on ne les persuada point: ils pousserent même assez loin leur mécontentement; plusieurs se retirerent, & il y en eut qui s'oublierent jusqu'à conspirer contre les Missionnaires. Le plus grand nombre s'opiniâtra à ne point désemparer, & pour les y contraindre il fallut mettre le feu à la Bourgade. Ce fut alors pour eux une nécessité d'en sortir; mais tous ne prirent pas le même chemin. Le P. Christophe de Arena fut obligé d'en suivre un grand nombre du côté des *Caapis*, ou *Caapaguas*. Les Peres Romero, Suarez & Ximenez conduisirent les autres à Sainte-Therese.

La Réduction de Ste-Therese détruite.

Leur dessein n'étoit pas de les y laisser; ils tracerent même assez près de cette Bourgade le plan d'une Réduction, pour laquelle on avoit déja rassemblé six cents Familles: mais une nouvelle allarme obligea de les mener encore plus loin; & peu de tems après Sainte-Therese fut surprise, & tous ses Habitans enlevés. Les Peres Salas & Ximenez voulurent les racheter, mais on leur demanda beaucoup plus qu'ils ne pouvoient donner. Ceci se passoit peu de jours avant Noel; & le jour de la Fête, les Mamelus vinrent à l'Eglise, aïant tous un cierge à la main, pour entendre les trois Messes du Pere Ximenez. Au sortir de l'Autel le Missionnaire monta en Chaire, & leur reprocha vivement leur injustice & leur cruauté; ils l'écouterent aussi tranquillement que si ce qu'il disoit ne les eût point regardés, & quand il eut fini, ils lui accorderent la liberté de deux Enfans, qui servoient à l'Autel. Enfin les deux Peres ne pouvant rien obtenir de plus, enterrerent ce qu'ils ne pouvoient pas emporter de vases sacrés & d'ornemens d'Autel, & se retirerent vers l'Uruguay.

Sainte-Anne abandonnée.

Ils rencontrerent sur leur route quelques Néophytes, qui erroient dans les Déserts, & le Pere Ximenez les conduisit

1637. ſur le Parana, où ils furent reçus à bras ouverts. Quelque tems après on eut avis que les Habitans de Sainte-Anne n'avoient pas voulu attendre que les Mamelus vinſſent les attaquer, & s'étoient diſperſés de côté & d'autre. La plûpart étoient encore Proſélytes, & reprirent bientôt le goût de la vie errante, qu'ils avoient toujours menée depuis leur enfance. Pluſieurs ſe laiſſerent perſuader qu'on ne les avoit raſſemblés que pour les livrer aux Mamelus, qui répandoient eux-mêmes partout cette calomnie, & bientôt tous les Chrétiens le crurent, tellement que ces Religieux n'étoient plus en ſûreté nulle part. Le Pere Alfaro fut pluſieurs fois inſulté, & on lui enleva un jour ſa Chapelle, qui fut indignement profanée à ſes yeux. Des Réductions ſe trouverent tout-d'un-coup ſans Habitans, & on fut obligé d'en rapprocher quelques-unes du Parana, où l'on ne fut pas long-tems plus tranquille.

Les Néophytes ſe laiſſent prévenir.

1638. L'allarme ſe répandit juſqu'aux Itatines, qu'on avoit réunis dans deux Réductions, en un lieu où il n'y avoit pas d'apparence que les Mamelus vinſſent les attaquer. Le Pere Henart y étoit alors ſeul chargé de ces deux Egliſes, dans l'état de langueur, où j'ai dit qu'il étoit tombé. Son zele le ſoutint encore quelque tems, mais il ſuccomba enfin. Il mourut ſans aucun ſecours & couché ſur la paille; mais bien conſolé de finir ſa vie comme le Sauveur du Monde avoit commencé la ſienne. Ce Pere eſt le ſeul Miſſionnaire, que la Province de France ait donné au Paraguay; & ce ſacrifice lui avoit coûté, parcequ'elle ſe privoit d'un Sujet de la plus grande eſperance. Le Pere del Techo, qui l'avoit connu, en parle comme d'un des plus laborieux Ouvriers qu'ait eus cette Miſſion.

Mort du Pere Henart.

Nouvelles Miſſions dans le Tucuman.

Tandis que la Religion faiſoit dans le Tapé des pertes, qu'on ne voïoit aucune apparence humaine de pouvoir jamais réparer, les Jéſuites du Tucuman, pour entrer dans les vûes de leur ſaint Evêque, parcouroient ſon Diocèſe avec des fatigues d'autant plus méritoires pour eux, que ceux qui étoient le principal objet de leurs travaux, furent ceux qui en profiterent moins, tant à cauſe de la défiance que les Indiens avoient conçue des Eſpagnols, que parceque ces Religieux n'avoient pas dans cette Province le même Privilege, que dans celles du Paraguay & de Rio de la Plata, d'exempter du ſervice perſonnel les Infideles qu'ils gagnoient à Jeſus-Chriſt. Leur zele n'y fut pourtant pas tout-à-fait infructueux.

Dom Melchior Maldonado avoit fort à cœur de voir la

Religion Chrétienne ſolidement établie dans le Chaco, & le Pere Gaſpar Oſorio eut ordre d'y travailler. Il prit ſa route par le Païs des *Ocloïas*, Nation Barbare, qui étoit établie du côté de Jujuy, à la décharge d'une petite Riviere dans *Rio Vermejo*, par les quarante-quatre dégrés de Latitude auſtrale, & voici ce qui l'y détermina. Les Peres de Saint François avoient autrefois annoncé Jeſus-Chriſt à ces Indiens; un Religieux d'un autre Ordre en avoit auſſi baptiſé quelques-uns; mais ces nouveaux Chrétiens avoient bientôt oublié les engagemens qu'ils avoient pris en recevant le Baptême, & cette Nation avoit perdu juſqu'à l'idée même du Chriſtianiſme. Comme il étoit facile d'entrer dans le Chaco par le Païs qu'elle occupoit, le Général Dom Jean Ortiz de Zaraté, à qui les Ocloïas avoient été donnés en Commande, & qui ſouhaitoit fort qu'ils fuſſent Chrétiens, parceque ſans cela ſa Commande étoit comme un Bénéfice *in partibus Infidelium*, aïant ſu l'ordre que le Pere Oſorio venoit de recevoir, lui perſuada que s'il réuſſiſſoit à faire goûter aux Ocloïas la Religion Chrétienne, ils lui ſeroient d'un grand ſecours pour le ſuccès de l'entrepriſe, dont il étoit chargé. 1638.

Le P. Oſorio chez les Ocloïas.

Le Miſſionnaire qui ne pénétroit point le motif du conſeil qu'on lui donnoit, ne laiſſa pas de le trouver bon, & il réſolut de le ſuivre. Il partit de Jujuy avec le P. Ignace de Medina, né à S. Michel du Tucuman, d'une Sœur de D. Jean Ortiz de Zaraté; & après qu'ils eurent traverſé une chaîne de Montagnes fort hautes, ils arriverent chez les Ocloïas, qui leur parurent aſſez traitables. Ils en convertirent en effet quelques-uns; ils firent enſuite quelques excurſions chez leurs Voiſins, & trouverent partout des Peuples dociles, qui ſembloient ne demeurer dans leur infidélité, que faute d'inſtruction. Au bout de quelque tems le Pere de Medina tomba malade, & fut obligé de ſe retirer à Salta; dans le même tems le Pere Oſorio fut appellé à Jujuy, où ſa préſence étoit néceſſaire pendant le Carême, & auſſitôt après Pâque, il retourna chez les Ocloïas, & les trouva mieux diſpoſés encore, qu'il ne les avoit laiſſés. Alors il forma le deſſein de les réunir tous dans une ſeule Bourgade, parcequ'étant diviſés en petites Troupes aſſez éloignées les unes des autres, il ne pouvoit les viſiter tous ſans perdre beaucoup de tems. Il leur en fit la propoſition; ils y conſentirent, & la Bourgade fut placée à trois ou quatre lieues de Jujuy. On y bâtit une

1638-39. Eglise, quantité d'autres Indiens vinrent s'y établir, & on y baptisa en assez peu de tems plus de six cents personnes. Le P. de Medina, dont la santé étoit rétablie en fut chargé; & le Pere Osorio, qui fut bientôt joint par le Pere Antoine Ripario, se prépara à entrer avec lui dans le Chaco.

Les Peres de S. François revendiquent la Mission des Ocloïas.

Le P. de Medina voïoit croître son Troupeau de maniere à lui faire espérer que bientôt toute la Nation des Ocloïas seroit Chrétienne; & il prenoit déja ses mesures pour fonder deux nouvelles Bourgades, lorsque les Peres de S. François se plaignirent que les Jésuites mettoient la faulx dans leur moisson (1). En vain l'Evêque & le Gouverneur leur représenterent qu'ils devoient au moins prendre un autre tems pour faire valoir leur droit, & que leur prétention alloit faire échouer l'Expédition du Chaco, laquelle intéressoit également la Religion & l'Etat. Envain ils les assurerent que quand il n'y auroit plus à craindre qu'elle manquât, les Jésuites se feroient un plaisir de leur remettre leur ancienne Mission, où ils ne seroient jamais entrés, s'ils n'eussent pas cru qu'ils y renonçoient. Ils ne voulurent rien écouter, & déclarerent que si on ne leur rendoit pas justice au Tucuman, ils se pourvoieroient au Tribunal du Métropolitain, &, s'il étoit nécessaire, au Conseil roïal des Indes.

Le Pere Osorio avoit cru de bonne foi que ces Religieux avoient absolument renoncé à la Mission des Ocloïas, & il ne lui étoit pas venu à l'esprit de leur demander leur consentement pour travailler au salut de cette Nation. D'ailleurs les Jésuites, comme je l'ai déja remarqué, n'étoient pas dans le goût de se charger des Indiens qu'ils ne pouvoient pas soustraire au service personnel, & ils ne s'y prêtoient que quand ils ne pouvoient s'y refuser, & pour un tems seulement. Ils avoient déja fait leurs preuves qu'il n'étoit point d'intérêt qu'ils ne fussent toujours disposés à sacrifier à la bonne intelligence qu'ils vouloient conserver avec les Religieux des autres Ordres. Ainsi, quoi que pussent faire les Ocloïas pour retenir chez eux le Pere de Medina, ce Missionnaire obéit sur le champ à l'ordre que son Provincial lui envoïa de se retirer.

Ce qui en arrive.

Il en arriva tout ce qu'on avoit prévû : l'entreprise du Chaco ne réussit point, & il en coûta encore la vie à ceux qui s'y étoient consacrés. Les Peres Osorio & Ripario, obligés de se fraïer

(1) Le Pere del Techo, Liv. 12. Ch. 12 & 25.

une

une autre route pour ſuivre leur deſtination, marcherent quelque tems avec des Indiens qui s'offrirent à les accompagner ; mais ils s'apperçurent bientôt qu'il leur manquoit un Guide. Le P. Oſorio en alla chercher un à Jujuy, & l'aïant trouvé, il retourna joindre ſon Compagnon. Il n'étoit rien arrivé pendant ſon abſence qui pût leur faire augurer mal du ſuccès de leur entrepriſe ; cependant la premiere choſe qu'ils firent en s'embraſſant, fut de ſe communiquer le preſſentiment qu'ils avoient de leur mort prochaine. 1638-39.

A-peine s'étoient-ils remis en route, qu'ils rencontrerent des Indiens de différentes Nations, qui s'offrirent à les eſcorter. La plûpart étoient Chiriguanes ; il y avoit auſſi des *Palomos*, & de ceux que les Eſpagnols nomment *Labradillos* & *Pintadillos*. Leur offre fut acceptée ; & ce ſurcroît de compagnie fit bientôt conſumer les vivres, dont on avoit eu ſoin de ſe fournir. Il fallut donc faire de nouvelles proviſions, & le P. Oſorio envoïa pour cela à Jujuy un jeune Eſpagnol, nommé Sébaſtien Alarcon, qui demandoit à être reçu dans la Compagnie, & avoit voulu accompagner les deux Miſſionnaires pour faire, ſous leur conduite, l'apprentiſſage de la vie Apoſtolique. Deux Chiriguanes voulurent faire le voïage avec lui, & les Peres ne s'y oppoſerent point, parceque tous ces Indiens témoignoient un ſi grand plaiſir de les entendre parler de la Religion Chrétienne, que ces Peres ſe flattoient déja d'en avoir fait des Proſélytes. Mais les Barbares avoient un autre deſſein. Les Conducteurs d'Alarcon le maſſacrerent dès le ſecond jour de leur marche, & le mangerent.

Ils retournerent enſuite ſur leurs pas, & arriverent à l'entrée de la nuit au lieu d'où ils étoient partis. Les deux Miſſionnaires furent bientôt inſtruits de ce qui étoit arrivé, & leurs Néophytes voulurent les engager à profiter de la nuit pour mettre leurs vies en ſûreté. Mais la choſe leur parut impoſſible, & ils ajoûterent qu'ils s'eſtimeroient heureux de mourir en exécutant les ordres qu'ils avoient reçus de leur Supérieur. Ils ſe retirerent enſuite pour prier & pour prendre un peu de repos. Quelques momens après ils entendirent le bruit que faiſoient les Barbares en pillant leur bagage : ils ne douterent point que ce ne fût le prélude de leur mort, & ils paſſerent le reſte de la nuit à s'y diſpoſer.

Le lendemain à la pointe du jour, comme ils ſe promenoient en diſant, l'un ſon Breviaire, & l'autre ſon Chape-

1638-39. let, ils virent venir à eux des Chiriguanes armés de leurs fleches & de leurs macanas. Les Néophytes, qui n'étoient pas loin, gagnerent aussi-tôt un Bois, ne doutant point que les Peres ne les suivissent; mais s'étant arrêtés en y entrant, pour voir ce qui arriveroit, ils apperçurent les deux Peres que les Chiriguanes avoient environnés, & un moment après ils les virent tomber aux pieds de ces Barbares, qui les assommoient à grands coups de macanas, & qui leur aïant ensuite coupé la tête, les dépouillerent, leur ouvrirent le ventre, & se retirerent. Il accoururent aussi-tôt pour leur donner la sépulture; & faute d'instrumens pour creuser une fosse, ils ne purent faire autre chose que de les couvrir de quelques piéces de bois & de feuillages, puis allerent à Salta donner avis aux Jésuites du Collége de cette Ville de ce qu'ils venoient de voir. Ils rencontrerent sur leur chemin le P. François Xarque, qui alloit à Jujuy, & lui firent part de ce qui venoit d'arriver.

Ce fut vers la mi-Carême, qui, cette année 1639, tomboit au premier d'Avril, que ces deux Missionnaires terminerent ainsi leurs courses apostoliques; mais on n'a pas eu soin d'en marquer exactement le jour. Plusieurs Personnes déclarerent à Salta qu'ils leur avoient oui dire avant leur départ de cette Ville qu'ils alloient mourir pour Jesus-Christ; & le P. Xarque, qui peu de tems après fut obligé, par le mauvais état de sa santé, de sortir de la Compagnie, & qui est l'Auteur d'un Ouvrage que j'ai déja cité & que je citerai encore plus d'une fois dans la suite (1), assure que le Pere Osorio lui avoit marqué le genre de mort qui l'attendoit. Le P. Nadazi, qui a continué l'Ouvrage du P. Alegambe (2), dit qu'il a eu entre les mains une Lettre que le même Pere écrivoit au Cardinal de Lugo, qui avoit été son Confesseur, & dans laquelle il disoit, comme une chose dont il ne pouvoit douter, qu'il devoit mourir par la main des Barbares.

Honneurs qu'on leur rend.

L'Evêque du Tucuman n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il envoïa à toutes les Villes de son Diocèse un ordre de célébrer le triomphe des deux Confesseurs de Jesus-Christ, car c'est ainsi qu'il les nommoit. Le P. Jérôme del Gadillo, Dominiquain, prononça leur éloge en présence du Prélat, & leur donna le titre de Martyrs. Les Peres de la

(1) Voïez la Liste des Auteurs. (2) *Mortes illustres*, &c.

Merci & de Saint François firent la même chose en d'autres Villes ; & D. Melchior Maldonado aïant fait informer sur les causes de leur mort, il fut vérifié que les Chiriguanes ne s'étoient portés à leur ôter la vie, que pour empêcher qu'ils ne prêchassent l'Evangile dans le Chaco. Ces informations, revêtues de toutes les formalités requises, furent envoïées à Rome par le même Evêque. Enfin, les Indiens qui étoient avec les Chiriguanes, & en particulier les Palomos, publierent que tous ceux qui avoient eu part à la trahison qui avoit été faite aux deux Missionnaires, étoient morts subitement peu de tems après, & raconterent plusieurs merveilles arrivées au lieu, que les Confesseurs de Jesus-Christ avoient teint de leur sang ; & ce qui fit juger que leur rapport étoit sincere, c'est qu'ils se donnerent beaucoup de mouvemens pour engager les Jésuites à ne point renoncer au dessein de prêcher l'Evangile dans le Chaco. Le P. de Medina y fut en effet destiné avec le P. Ferdinand de Torreblanca ; mais leur voïage fut différé, & nous verrons bientôt quel en fut le succès.

1638-39.

Plusieurs Réductions détruites ; divers combats.

Ce beau Païs, si on avoit pu lever tous les obstacles qui s'opposoient à ce que notre sainte Religion y fût solidement établie, auroit pu dédommager les Missionnaires des pertes qu'elle continuoit à faire dans la Province d'Uruguay, où les Mamelus avançoient toujours, sans qu'on pût les en empêcher. Dès le mois de Janvier 1638, les Réductions de Saint Charles & des Apôtres étoient abandonnées. Ce n'est pas que leurs Habitans, aussi bien que ceux de quelques Bourgades voisines, n'eussent pu se défendre, s'ils eussent voulu se réunir ; mais la fraïeur les avoit saisis, & les Missionnaires n'étoient plus écoutés. Il y eut pourtant un combat assez vif, où treize cents Chrétiens, qui avoient eu l'assurance d'attendre l'Ennemi de pied ferme, eurent d'abord quelqu'avantage ; mais saisis tout-à-coup d'une terreur panique, ils firent retraite vers leur Bourgade, où ils mirent le feu, quoiqu'ils ne fussent pas poursuivis. Quelques jours après ils reçurent du secours & retournerent au Champ de bataille : l'Ennemi, qui avoit fait retraite en même tems qu'eux, y revint aussi. On se battit de nouveau, & les Chrétiens remporterent une victoire complette ; mais ils ne surent pas en profiter, & ne s'étant pas même tenus sur leurs gardes, ils tomberent dans une embuscade. Ils y perdirent néanmoins assez peu de monde, & ils auroient même pu passer sur le ventre à ceux qui

1638-39. les y avoient attirés, s'il eût été possible à leurs Chefs de les rassûrer. Ils ne purent même venir à bout de les rallier, & ils ne cesserent de fuir qu'ils ne fussent arrivés sur le bord du Piratiny.

Le bruit se répandit quelque tems après, que les Mamelus avoient repris le chemin du Bresil; & quantité de Néophytes retournerent dans leurs Bourgades, où ils étoient encore occupés à les rétablir lorsque l'Ennemi reparut. Ils l'attendirent avec assez de résolution; on se battit, l'action fut très vive, & on se sépara sans aucun avantage de part ni d'autre. La force ouverte commençant à ne plus si bien réussir aux Mamelus, ils eurent recours à l'artifice; mais ils n'y gagnerent rien. On en vint de nouveau aux mains. Les Néophytes, trahis par un de leurs Chefs, furent obligés de prendre la suite, & ne s'arrêterent point, qu'ils n'eussent mis l'Uruguay entr'eux & ceux qui les poursuivoient. La suite de cette déroute fut la ruine de la Réduction de Saint Nicolas, & l'abandon de tout le Païs qui est entre l'Uruguay & le Piratiny.

Défaite des Mamelus.

Alors on fit comprendre à tous les nouveaux Chrétiens qui restoient dans cette Province, & à ceux des environs du Parana, la nécessité de faire un effort pour empêcher leur perte entiere, & ils leverent une Armée, qui des bords de l'Uruguay où elle s'étoit formée, s'avança jusqu'au Piratiny. Le P. Alfaro, qui l'accompagnoit, eut avis que les Mamelus étoient en pleine marche vers le Bresil, & l'Armée Indienne se mit aussi-tôt à leurs trousses. Elle les atteignit, & on se battit plusieurs jours de suite, sans que la victoire se déclarât. Enfin quinze cents Hommes, dont le P. Romero renforça l'Armée Chrétienne, firent pancher la balance de son côté, & les Mamelus ne purent éviter leur défaite entiere, qu'en se retranchant. Les Néophytes, ne pouvant forcer les retranchemens, prirent le parti de les bloquer, & réduisirent l'Ennemi à une telle extrêmité, qu'il n'eut point d'autre parti à prendre que de tomber, comme il fit, en désespéré sur les Assiégeans.

On les laisse échapper.

Ceux-ci couroient risque de succomber à une attaque si brusque, sans un nouveau secours qui leur vint fort à propos. Ce n'étoit cependant qu'onze Espagnols que le Gouverneur de Rio de la Plata avoit envoïés de ce côté-là pour savoir en quel état étoient les choses dans cette Province, & qui,

après une marche de deux cents lieues, se trouverent, comme par hasard, à la vûe du retranchement. Ils remarquerent d'abord que les Néophytes commençoient à perdre du terrein & à se débander; mais dès qu'ils apperçurent les Espagnols, ils reprirent cœur. Le Commandant les rallia & les ramena à la charge. Alors les Mamelus, qui croïoient apparemment ce renfort plus considérable qu'il n'étoit, demanderent quartier, & se soumirent à tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Le P. Alfaro s'avança pour leur parler, & commença par les déclarer excommuniés, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu de l'Evêque de Buenos Ayrès: il les obligea ensuite de jurer qu'ils ne feroient plus aucune hostilité contre les Réductions Chrétiennes, & ils n'en firent aucune difficulté; mais le Missionnaire, persuadé que l'excommunication & les serments seroient une foible barriere pour contenir ces Brigands, vouloit qu'on prît contr'eux des précautions plus efficaces. Il fit tout ce qu'il put pour en faire comprendre la nécessité à celui qui commandoit les Espagnols; mais quoi qu'il pût dire à cet Officier, il leur permit de se retirer sans en rien exiger.

1638-39.

Ce qui en arrive.

Les suites de cette imprudente démarche furent peut-être encore plus fâcheuses que le Supérieur des Missionnaires ne l'avoit prévû. De nouvelles bandes de Mamelus passerent l'Igaï, & l'on alloit se retrouver exposé à toutes les horreurs qu'on avoit déja essuïées, si le P. de Boroa n'avoit eu le crédit d'engager les Néophytes à former une nouvelle Armée, qui fit bientôt disparoître tous les Partis ennemis; mais elle ne leur ôta ni l'envie de revenir avec de nouvelles forces, ni l'espérance d'être plus heureux. A la fin les Missionnaires comprirent qu'il n'étoit pas de la prudence de laisser plus long-tems leurs Néophytes dans un Païs, qui d'un moment à l'autre pouvoit redevenir le théâtre d'une guerre, où il n'y avoit rien à gagner pour eux, & que l'inégalité des armes ôtoit toute espérance de voir finir autrement, que par la ruine entiere d'une Chrétienté qui avoit tant coûté à former. Ainsi le Provincial jugea qu'il ne falloit point différer à mener tout ce qu'on pourroit rassembler de Néophytes dans des lieux où ils fussent à l'abri de toute insulte.

Transmigration des Réductions.

La plus grande difficulté étoit de les y faire consentir, la plûpart aïant déclaré qu'ils aimoient mieux courir tous les risques auxquels ils pouvoient être exposés, que d'aller chercher dans une Terre étrangere un asyle, où ils se regarderoient

1638-39. toujours comme exilés. Il fallut du tems & bien de l'adresse pour leur faire entendre raison, & une grande fermeté pour les réduire à faire ce qu'ils ne pouvoient dans le fond s'empêcher de regarder comme nécessaire pour leur conservation. La résolution fut donc prise de les placer entre l'Uruguay & le Parana, vers l'endroit où ces deux grandes Rivieres se rapprochent l'une de l'autre, & ne sont éloignées que de quatorze ou quinze lieues, afin de leur donner deux barrieres aisées à défendre, & de les mettre à portée d'être plus promptement secourus. Ce projet rencontra encore bien des obstacles; mais on trouva enfin le moïen de les surmonter, & voici la maniere dont on procéda à son exécution.

Ce que les Missionnaires eurent à souffrir en cette occasion.

On fit de cette multitude d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, trois divisions. Le Pere Christophe de Arenas fut chargé de la premiere, & il eut besoin de toute son industrie & d'une grande résolution pour la conduire toute entiere au terme qu'on lui avoit assigné. Une partie se débanda pendant le chemin, & il eut bien de la peine à la faire revenir, plusieurs voulurent s'arrêter dans des endroits inaccessibles à d'autres qu'à des Sauvages, où ils auroient bientôt repris leur ancienne façon de vivre; mais il les suivit par-tout, & risqua bien des fois sa vie pour les ramener. Il y en eut qui se révolterent ouvertement, & lui firent des menaces qui auroient fait perdre courage à un Homme moins intrépide que lui. Enfin il vint à bout de leur faire passer le Parana, où il avoit ordre de les répartir dans les Réductions de cette Province, en attendant qu'on pût en bâtir pour eux. Ce fut surtout au passage de ce Fleuve que les mutineries éclaterent & furent portées plus loin, tous s'étant imaginé qu'on alloit les livrer aux Espagnols.

Les Conducteurs de la seconde division eurent encore plus à souffrir, mais beaucoup moins que ceux de la troisieme, pour ne pas perdre plus d'Hommes, que les Mamelus ne leur en avoient enlevé. Celui qui s'épargna le moins dans cette occasion, fut le Provincial; & ce fut principalement à son courage, à sa prudence & à son inaltérable douceur, qu'on fut redevable du succès de cette grande entreprise. Douze mille Indiens, sans compter les Femmes & les Enfans, se trouverent ainsi heureusement rassemblés dans des lieux où ils ne pouvoient pas être surpris, & d'où ils pouvoient retourner dans leur ancienne demeure, quand ils seroient en

état de s'y maintenir, comme il arriva bientôt après. Des Missionnaires furent ensuite détachés pour aller chercher & ramener au bercail ceux qui s'én étoient séparés, & non-seulement ils y réussirent, mais ils eurent encore la consolation de gagner à Jesus-Christ beaucoup d'Infideles, que leur charité & leur sollicitude pastorale avoient charmés. On travailla sur le champ à loger tout ce monde, & à le mettre en état de se procurer par le travail de quoi fournir à tous ses besoins. 1638-39.

On donne aux Indiens des Réductions des armes à feu.

Mais ce n'étoit pas assez de mettre ces nouveaux Chrétiens à l'abri d'une surprise; leurs Chefs représenterent au Provincial que tandis qu'ils ne pourroient point se battre contre les Mamelus à armes égales, il n'étoit pas possible, quelque précaution que l'on prît, qu'ils ne succombassent à la fin. Le P. de Boroa & tous les Missionnaires en étoient bien aussi persuadés qu'eux. Mais on regardoit en Espagne comme une maxime d'Etat de ne point introduire parmi les Indiens l'usage des armes à feu, & rien n'étoit plus sage par rapport à ceux que l'on donnoit en Commande, & qui étoient au milieu des Espagnols intéressés à leur conservation. Il n'en étoit pas de même de ceux dont il s'agissoit ici. On ne pouvoit compter sur la fidélité des premiers, dont la soumission étoit forcée, qu'autant qu'ils seroient dans l'impuissance de secouer le joug; au lieu que la soumission des seconds étoit volontaire, & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître tout le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, tant qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir.

De plus, ils étoient les seuls sur qui on pouvoit compter, pour former une barriere qui pût couvrir les Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata contre les Entreprises des Portugais & des Indiens des Frontieres du Bresil, lesquels n'ont détruit les Villes de Xerez, de Villarica & de Ciudad-réal, ne se sont fraïé par le Nord du Paraguay un chemin pour aller au Pérou, & ne se sont mis en possession des belles Mines d'or de *Guyaba* & de *Montegrosso*, dont je parlerai ailleurs, que depuis qu'on a souffert qu'ils aient ruiné les Réductions du Guayra. Il est sans doute fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui les Missionnaires ont fait sur cela des représentations réitérées, y aient eu si peu d'égard. Mais ils se laissoient prévenir contre ces Religieux par des Person-

1638-39. nes qui n'avoient en vûe que leur intérêt propre, qu'ils entendoient même très mal, & auquel ils sacrifioient celui de l'Etat & de la Religion, ne voulant de Chrétiens parmi les Naturels du Païs, que ceux dont ils pouvoient faire des Esclaves.

Dans l'affaire présente les Gouverneurs, même les mieux intentionnés, ne croïoient pas pouvoir prendre sur eux d'autoriser une chose aussi délicate que l'usage des armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens; & le Pere de Boroa jugea peut-être dangereux de leur en parler, de peur que son projet aïant transpiré dans le Public, on n'y formât des oppositions, qu'on auroit bien de la peine à lever. Mais dans les instructions qu'il avoit données au Pere de Montoya, lorsque ce Missionnaire partit pour Madrid, cet article lui étoit expressément recommandé. Il le proposa en effet au Conseil roïal des Indes, & lui représenta l'impossibilité de conserver les Réductions Chrétiennes exposées aux Courses des Portugais & des Indiens du Bresil, si on ne permettoit aux Néophytes l'usage des armes à feu.

Il avoit bien compris qu'on ne manqueroit pas de lui objecter que si ces Indiens se voïant aussi bien armés que les Espagnols, s'avisoient de se révolter, il ne seroit pas possible de les réduire, puisqu'on n'avoit pas même pu les soumettre, lorsqu'ils n'avoient point d'autres armes que leurs fleches & leurs macanas. Mais il alla au-devant de cette objection, en disant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser ces armes à la discrétion de leurs Néophytes, qu'ils comptoient bien de les garder eux-mêmes, avec toutes leurs munitions, & de ne les leur mettre en main, que quand il y auroit à craindre quelque irruption de la part de leurs Ennemis, de n'en garder même dans les Réductions que ce qui seroit nécessaire pour éviter une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt à l'Assomption. Il ajoûta que, sous le bon plaisir de Sa Majesté, ces armes & ces munitions seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'on ne devoit pas craindre qu'il en coûtât un sou à la Caisse roïale, & que pour apprendre aux Indiens à manier ces armes, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Troupes.

Le Roi trouva les raisons du Pere de Montoya fort bonnes, & jugea les précautions, dont il les appuïoit, suffisantes; il accorda

accorda tout, & les ordres furent donnés en conséquence au Viceroi & aux Gouverneurs des Provinces du Paraguay. Bien des gens voulurent dans la suite faire révoquer cette permission; mais les Rois Catholiques, qui ne tarderent pas à reconnoître qu'on n'avoit pu rien faire de mieux, que ce qu'on avoit fait, n'ont jamais voulu entendre à y rien changer, & n'ont pas eu lieu de s'en repentir. En effet, non-seulement les Mamelus, ni leurs Alliés, n'ont pu depuis ce tems-là entamer les Réductions Chrétiennes, ni même pénétrer impunément dans les Provinces, où elles sont établies, mais il s'est formé parmi ces Néophytes une Milice, qui depuis plus d'un siecle fait la plus grande ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique méridionale, contre les Ennemis du dedans & du dehors, & qui ne lui coûte rien, ni pour l'entretenir, ni pour l'emploïer; nous en donnerons bientôt la preuve. La merveille est, que la gloire qu'elle s'est acquise par ses victoires, bien loin de lui enfler le cœur, & de lui imprimer un air de liberté & d'indépendance qu'on en pouvoit naturellement craindre, a fait cesser parmi ces Indiens les mutineries, que les malheurs qu'ils ont si souvent essuïés avoient occasionnées; que jamais leurs Pasteurs ne les ont trouvés plus dociles & plus soumis, que depuis qu'ils leur ont procuré le moïen de n'avoir plus à craindre qu'on vienne troubler la tranquillité dont ils jouissent, & que ceux dont la valeur affermit la sûreté publique, sont les premiers à donner l'exemple d'une fidelité à toute épreuve, & de la piété la plus exemplaire. 1638-39.

1639.

Courses fructueuses de quelques Missionnaires.

On commença à prévoir cet heureux changement dès que les Indiens s'apperçurent des mesures, que leurs Missionnaires prenoient pour les mettre en état de ne plus craindre leurs Ennemis. Les murmures cesserent tout-à-coup; & pour profiter de ce calme, quelques Jésuites se mirent en campagne pour parcourir le Tapé & tous ses environs, afin de chercher tous ceux qui s'y étoient cachés dans les Bois & dans les Montagnes à l'approche des Mamelus. Ils en trouverent un très grand nombre de tout âge & de tout sexe, & ils les conduisirent à Itapita. On songea ensuite à remplacer les Morts, les Déserteurs, & tous ceux qui avoient été emmenés au Bresil; & le Pere Antoine Palermo, suivi d'une troupe des plus fervens Chrétiens, côtoïa par terre le Parana, en le remontant jusqu'à l'endroit où le Monday se décharge dans ce fleuve, baptisa dans cette longue & pénible course plusieurs Enfans

1639. moribonds, & retourna dans ſon Egliſe, avec une recrue de cent cinquante Proſélytes.

Action courageuſe de deux jeunes Indiens.

Cependant l'indulgence, dont on avoit uſé l'année précédente envers les Mamelus, & qui avoit empêché leur entiere défaite, apportoit un grand obſtacle à la réunion entiere des Néophytes, que la crainte de voir recommencer la guerre avoit diſperſés; & cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que l'on appercevoit encore de tems en tems des Partis ennemis aux environs des endroits, où il y avoit eu des Réductions. Un de ces Partis arrêta même deux jeunes Indiens, qui étoient à la ſuite des deux Miſſionnaires, leſquels parcouroient les mêmes Païs pour raſſembler les Chrétiens diſperſés, & crut s'être ſuffiſamment aſſuré d'eux, en leur liant les mains. Mais une nuit, que ces Enfans étoient couchés au milieu de la Troupe, s'étant apperçus que tout le monde dormoit profondément, ils s'approcherent du feu, y mirent les mains, & eurent le courage de les y tenir juſqu'à ce que leurs liens fuſſent coupés. Ils s'éloignerent enſuite ſans être vûs, & par des chemins détournés, qu'ils connoiſſoient, ils rejoignirent leurs Paſteurs, après avoir fait quatorze lieues ſans s'arrêter.

Le Gouverneur du Paraguay marche contre les Mamelus. Le P. Alfaro eſt tué.

Sur l'avis qu'ils donnerent que les Mamelus paroiſſoient vouloir s'approcher du Parana, Dom Pedre de Lugo, Gouverneur du Paraguay, qui peu de tems auparavant avoit reçu des ordres très précis du Roi Catholique de ne rien épargner pour la ſûreté des Réductions de ſa Province, & qui en faiſoit actuellement la viſite avec une bonne eſcorte, aſſembla quatre mille Indiens, & marcha à leur tête vers le Canton de *Caarupa Guazu*, où les deux jeunes Indiens avoient laiſſé les Ennemis. Le Pere Alfaro l'accompagnoit avec quelques autres Jéſuites, & aïant un jour pris les devants, je ne ſais à quel deſſein, un Mamelu, qu'il ne voïoit point, & qui le reconnut, lui tira un coup d'arquebuſe, qui le renverſa de deſſus ſon cheval. On courut à lui ſur le champ, & on le trouva mort.

On en tue un grand nombre, & l'on fait beaucoup de priſonniers qu'on renvoie chez eux.

Dès que le Gouverneur eut appris cet accident, il ſe mit en ordre de bataille, & donna ſi bruſquement ſur l'Ennemi, qui ne s'attendoit pas à être ſitôt attaqué, qu'après avoir taillé en pieces tous ceux qui voulurent faire quelque réſiſtance, il fit preſque tous les autres priſonniers. Il les mit à la garde des Néophytes, en attendant qu'il eût décidé de leur ſort, & les Tapés, qui ſe trouverent parmi les Mamelus, furent

abandonnés à leur diſcrétion. Ils les traiterent ſi bien, qu'ils les gagnerent tous à Jeſus-Chriſt. Ils furent inſtruits de nos divins Myſteres, & leur Baptême fut la fin de leur captivité. Les Mamelus furent conduits à l'Aſſomption, qui étoit éloignée de quatre-vingts lieues du Champ de bataille, & on s'attendoit qu'ils y ſeroient punis, comme le méritoient des Brigands pris les armes à la main contre les intérêts de leur Souverain ; mais le Gouverneur ſe contenta de leur faire des reproches, & de les menacer de la colere du Ciel, s'ils continuoient leurs hoſtilités, puis il les fit conduire à Buenos Ayrès, dont le Gouverneur, à la ſollicitation de quelques Particuliers, leur permit de retourner chez eux. 1639.

Le corps du Pere Alfaro fut porté à la Conception de l'Uruguay, où on lui fit des Obſéques avec tout l'appareil que permettoit la pauvreté des Néophytes, & le Pere Claude Ruier, Francomtois, lui ſucceda dans l'Emploi de Supérieur des Miſſions. A-peine en avoit-il commencé l'exercice, qu'il reçut une Lettre de Dom Pedre de Eſtevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata, qui lui demandoit quatre-vingts Néophytes pour une Expédition, dont le ſuccès, diſoit-il, pouvoit beaucoup contribuer à la ſûreté des Réductions de cette Province. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Expédition ſinguliere contre les Caracoas.

A l'Orient de Rio de la Plata, environ par les 28 ou 29 dégrés de Latitude auſtrale, il y a un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur fort peu proportionnée à cette longueur, & fort inégale. Dans les anciennes Cartes il porte le nom de *Lac des Caracaras*, & dans les plus récentes, celui d'*Ybera*. Sa figure eſt irréguliere, & dans ſa partie méridionale, il y a deux pointes qui avancent dans le Lac, & d'où ſortent deux petites Rivieres, dont l'une ſe décharge dans Rio de la Plata & l'autre dans l'Uruguay ; la premiere ſous le nom *Rio Miriñay*, & la ſeconde ſous celui de *Rio Corrientès*. Le Pere del Techo (1) ſe contente de dire que le Lac, ou comme il s'exprime, le Marais des Caracaras communique avec le Parana. J'ai obſervé ailleurs que l'on donne ſouvent le nom de Parana, à Rio de la Plata, depuis ſa jonction avec le Paraguay, juſqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay.

Deſcription du Lac des Caracaras.

Cet Hiſtorien ajoûte que ce Lac eſt ſemé d'Îles flotantes,

Iles flotantes.

(1) *Hiſt. Paraq.* L. 1. Cap. 4.

1639. comme celles que l'on voit dans un petit Lac, qui eſt auprès de Saint-Omer, & qu'elles ſervoient de retraite à des Indiens de différentes Nations, ſur-tout aux Caracaras, qu'il repréſente comme une Nation perfide, laquelle en 1535, aïant attiré chez elle quelques Eſpagnols, à qui elle avoit demandé du ſecours contre ſes Ennemis, les maſſacra en trahiſon. Tous ne vivoient que de rapines; & dans le tems dont je parle, quelques Renegats de la Réduction de Sainte-Anne, & les Meurtriers du Pere de Eſpinoſa, s'y étoient réfugiés. L'impunité, cauſée par la difficulté de les attaquer, les avoit rendus fort inſolens; ils faiſoient ſouvent de grands dégâts dans les environs de leur Lac, & depuis peu ils avoient brûlé l'Egliſe de la Réduction de Sainte-Luce.

Les Néophytes ſe diſtinguent beaucoup dans cette occaſion

Dom Pedre voulut enfin en purger ſa Province, & dès que le Pere Ruier eut reçu ſa Lettre, il la communiqua au Pere Romero, qui ſur le champ conduiſit à Buenos Ayrès le nombre de Néophytes, que le Gouverneur demandoit. Dom Pedre leur donna pour Commandant le brave Dom Jean de Garay, lequel après plus de cent lieues de marche, arriva à la vûe du Lac, où il trouva les Habitans diſpoſés à lui en diſputer l'entrée. Il ne laiſſa point de s'embarquer avec toute ſa Troupe; & quoique l'Ennemi profitât aſſez bien de tous ſes avantages, il fut pouſſé avec tant de conduite & de valeur, qu'après avoir été pourſuivi d'Île en Île, il n'en reſta pas un ſeul, qui ne fût tué ou fait priſonnier. Ce fut en cette occaſion qu'on reconnut pour la premiere fois ce qu'on pouvoit eſperer des Milices des Réductions, quand elles ſeroient bien commandées & bien armées; car il paroît qu'on leur avoit déja donné des armes à feu.

1640.

Autre Expédition contre les Calchaquis ſans ſuccès.

A cette Expédition en ſucceda une autre, qui ne fut pas auſſi heureuſe. J'ai dit qu'il y avoit des Calchaquis dans la Province de Rio de la Plata, vers Buenos Ayrès: ils n'étoient pas moins Ennemis des Eſpagnols, que ceux qui donnoient ſouvent de ſi grandes inquiétudes à la Province du Tucuman, & depuis peu ils s'étoient avancés juſqu'à Santafé, dont ils ruinoient les environs. Le Gouverneur de la Province voulut les en chaſſer. Il leva des Troupes, & manda ſix cents Indiens des Réductions de ſa Province, que le P. Romero & le P. Alfonſe Arias lui amenerent. Il ſe mit lui-même à la tête de cette petite Armée, & marcha en bon ordre contre les Calchaquis, dont il n'avoit pas eu la précaution de faire bien

reconnoître la position. D'ailleurs, comme il avoit fait la guerre en Flandres, on ne put jamais lui persuader qu'il falloit la faire d'une autre maniere en Amérique. Il s'obstina à vouloir combattre contre des Barbares, comme s'il avoit eu à faire à des Troupes réglées, & il en fut la duppe. Les Calchaquis resterent si bien cantonnés dans des Marais, qu'avant qu'il eût put les joindre, ses provisions étoient consumées. Il fallut donc faire retraite ; il n'y eut que les Néophytes qui lui amenerent trois cents Prisonniers, & ce fut là tout le fruit d'une campagne, pour laquelle il avoit fait les plus grands préparatifs. 1640.

Le Pere Diaz Taño arrive à Rome ; succès de son voïage

Sur ces entrefaites le Pere Diaz Taño arriva à Buenos Ayrès, avec une nombreuse recrue de Missionnaires. Il avoit accompagné le P. de Montoya jusqu'à Madrid, d'où il s'étoit ensuite rendu à Rome. Le Pere Vitelleschi, son Général, fut pénétré de douleur, au récit qu'il lui fit de l'état, où il avoit laissé les Eglises Indiennes du Paraguay, & ne pouvant lui donner d'autre consolation que de mêler ses larmes avec les siennes, il le conduisit à l'Audience d'Urbain VIII, qui gouvernoit alors l'Eglise. Ce Pontife ne fut pas moins sensible que l'avoit été le Général de la Compagnie, à ce que le Missionnaire lui dit des brigandages des Mamelus & des Indiens du Bresil, & fit sur le champ expedier un Bref, où il menaçoit de toutes les foudres de l'Eglise les Auteurs & les Fauteurs de tant de désordres, s'ils ne les faisoient cesser.

Son Audience du Pape.

Il voulut ensuite être informé dans le plus grand détail des travaux des Jésuites du Paraguay, & personne n'étoit plus en état que le Pere Diaz Taño, de l'instruire sur cet article ; il n'oublia rien pour mettre Sa Sainteté au fait de tout ce qui regardoit ces Missions. Elle combla le Missionnaire de marques de la plus affectueuse tendresse pour les Ouvriers Evangeliques, dont ce Pere lui avoit fait connoître les travaux. Elle lui fit remettre, pour lui & pour tous ses Confreres, de fort beaux présens. Il y en avoient en particulier pour le Pere Orighi, qu'elle nommoit son ancien Ami, dont le Frere étoit actuellement Cardinal, & dont un des Petits-neveux est mort depuis quelques années revêtu de la même dignité. Enfin elle ne lui refusa rien de tout ce qu'il lui demanda, pour assurer la tranquillité des nouveaux Chrétiens. Elle alla même au-devant de tout ce qu'il pouvoit desirer, & elle l'au-

1640. roit mis au comble de ses vœux, si elle avoit pu lui répondre que les foudres du Vatican mettroient fin aux maux, dont il lui avoit fait le récit.

Il s'embarque à Lisbonne.

De retour à Madrid, il trouva que le Pere de Montoya lui avoit formé une troupe de Missionnaires, & il se pressa de se rendre à Lisbonne, pour y freter un Navire. Ce Bâtiment n'attendoit plus que le vent pour appareiller, & les Missionnaires étoient sur le point de s'embarquer, lorsque le P. Diaz Taño fut averti que le Sécretaire d'Etat Dom Miguel de Vasconcellos, celui-là même qui peu de tems après ensanglanta de son propre sang la scène de la Révolution de Portugal, avoit défendu au Commandant du Fort de Belem de laisser passer la Barre à ce Navire. Il eut recours à la Vicereine, Duchesse Douairiere de Mantoue, pour faire révoquer cette défense; il n'eut aucune peine à l'obtenir de cette Princesse, & il s'embarqua sur le champ.

La navigation fut assez heureuse jusques vers les 35 dégrés de Latitude australe, si ce n'est que la maladie s'étant mise dans le Vaisseau, fit perdre au Pere Diaz Taño deux de ses Missionnaires, le Pere Jean Sollier & le Pere Antoine Mansilla; mais quand on fut à cette hauteur, un coup de vent de Nord poussa le Navire jusqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, d'où il ne lui fut pas possible de gagner le Cap de Sainte-Marie, pour entrer dans la Baie de Rio de la Plata, ni même de se soutenir contre la violence de la tempête, de sorte que le Pilote n'eut point d'autre parti à prendre, que de faire vent arriere jusqu'à Rio Janeyro, où les Missionnaires furent reçus du Gouverneur, Dom Emmanuel Sa, avec de grands honneurs.

Ce qui lui arrive au Bresil.

Quelques jours après le Pere Diaz Taño, de l'avis des Supérieurs Ecclésiastiques, fit publier les Brefs du Pape, dont nous avons parlé; ce qui souleva contre lui une bonne partie de la Ville. Les portes du Collége des Jésuites, & celles de leur Eglise furent enfoncées, & tout étoit à craindre pour ces Religieux dans les premiers transports d'une Multitude ameutée, si le Gouverneur & les Magistrats ne fussent venus avec main-forte pour la dissiper. Dom Emmanuel convoqua ensuite les Principaux de la Ville; le Pere Diaz Taño fut prié de se trouver à cette Assemblée, & après qu'on y eut fait la lecture du Bref, il rendit compte de la conduite qu'il avoit tenue à ce sujet. Elle fut généralement approuvée; mais

la Multitude se mutinoit de plus en plus, & l'expédient qu'on prit pour l'appaiser, fut d'interjetter un Appel simulé au Pape, mieux instruit. On a dit que ce fut le Missionnaire même qui ouvrit cet avis. Ce qui est certain, c'est que l'Appel étant devenu public, la sédition cessa. Il étoit tems d'y remédier; car peu s'en étoit fallu que le Pere Diaz Taño, & le Pere Pierre Mota, Visiteur des Jésuites au Bresil, n'en eussent été les Victimes. 1640.

Il ne fut pas aussi aisé d'appaiser la Ville des Saints (1), & moins encore celle de Saint-Paul de Piratiningue. Dom Ferdinand Rodriguez, qui faisoit l'office de Vicaire général dans la premiere, y aïant publié le Bref du Pape, par l'ordre de Dom Pedre Albornoz, Administrateur de l'Evêché, un Particulier se leva, & dit qu'il en appelloit au Fisc du Roi. Rodriguez l'excommunia sur le champ, ce qui mit en fureur une partie de la Ville. L'Officier qui y commandoit fut prié de prendre en main la cause publique, & l'aïant refusé, les Séditieux allerent tumultuairement à l'Eglise, où ils commencerent par vomir contre le Vicaire général toutes les injures que la passion, dont ils étoient transportés, leur suggera. Ils se jetterent ensuite sur lui, le terrasserent, & lui portant la pointe d'une épée à la gorge, ils le menacerent de le tuer, s'il ne révoquoit tout ce qu'il venoit de faire. Il demeura inflexible, & sa fermeté les déconcerta. Ils dresserent ensuite un Appel, & voulurent l'obliger à le signer, il dit qu'il l'approuvoit autant que les regles de l'Eglise & sa conscience le lui permetroient. Ils lui demanderent le Bref du Pape, & il leur dit qu'il étoit entre les mains du Supérieur des Jésuites.

Ils coururent aussitôt à la Maison de ces Peres, & au bruit qui annonçoit leur approche, le Supérieur se revêtit de ses habits sacerdotaux, prit entre ses mains le saint Ciboire, s'avança jusqu'à la porte de la Maison, & fit à cette troupe de Furieux un discours pathétique sur le respect & l'obéissance dûs au Vicaire de Jesus-Christ. Quelques-uns se prosternerent pour adorer le Corps de Jesus-Christ, d'autres se tinrent débout, & dirent qu'ils adoroient de toute leur ame le Saint-Sacrement de l'Autel; mais qu'ils ne souffriroient point qu'on leur enlevât leurs Esclaves, qui étoient tout leur bien : quel-

(1) Le P. del Techo dit, *in Sanctorum oppido* : cette Ville est de la Province de Rio Janeyro.

1640. qu'un cria même, dit-on, qu'il falloit tirer ſur le Prêtre. Tous demanderent le Bref, & on leur en donna une copie. Ils retournerent enſuite chercher le grand Vicaire, pour avoir l'abſolution des Cenſures qu'ils pouvoient avoir encourues, & il la refuſa.

Les Jéſuites ſont chaſſés de Saint-Paul de Piratiningue.

Ils s'adreſſerent pour l'obtenir à quelques Religieux, qui jugeant du fait ſur leur expoſé, leur répondirent qu'ils n'en avoient pas beſoin, le Bref portant qu'il ſeroit publié, s'il ne s'y rencontroit point d'empêchement légitime. Cette réponſe rendit encore les Jéſuites plus odieux, & l'on n'entendoit plus dans la Ville que des Gens, qui crioient qu'on devoit en chaſſer ces défenſeurs de la liberté des Indiens Ce fut par-là que l'on commença à Saint-Paul de Piratiningue, & la nouvelle en étant venue à Rio Janeyro, le Capitaine d'un Navire marchand, qui étoit dans le Port, fit une décharge de tout ſon canon, pour marquer la joie qu'elle lui cauſoit. Il en fut ſévérement puni par le Gouverneur, lequel avoit déja condamné au fouet un autre Mutin, qui s'étoit porté à de grandes inſolences dans l'Egliſe des Jéſuites.

La nouvelle de la Révolution de Portugal, oblige le P. Diaz Taño de partir au plutôt du Breſil.

Ce fut dans ces circonſtances qu'on apprit au Breſil que le Duc de Bragance avoit été proclamé Roi de Portugal, & que tout le Roïaume l'avoit reconnu en cette qualité. Le Pere Diaz Taño prévit d'abord tout ce que ce grand événement pourroit avoir de ſuites, par rapport au Paraguay; ſoit à cauſe de la haine, que les Portugais conſervoient contre les Eſpagnols, ſoit parceque le nouveau Roi de Portugal ne pouvoit pas être ſitôt en état d'agir efficacement, pour arrêter les courſes des Mamelus, plus furieux que jamais contre les Jéſuites, qu'ils venoient de chaſſer de leur Ville. Il comprit même qu'il pourroit bien arriver qu'on fît enviſager à ce Prince leurs brigandages, comme un moïen d'affoiblir dans l'Amérique Méridionale la puiſſance du Roi Catholique, avec lequel il étoit indiſpenſable qu'il eût long-tems la guerre. Mais deux autres raiſons acheverent de le déterminer à ne pas faire un plus long ſéjour au Breſil; la premiere eſt qu'il craignoit que la nouvelle révolution ne lui fît perdre quelques-uns des Miſſionnaires, qu'il amenoit d'Europe, & qui étoient Sujets du nouveau Roi; la ſeconde, que les maladies lui en avoient déja enlevé pluſieurs depuis ſon arrivée à Rio Janeyro. Il ſe rembarqua donc au commencement de Novembre, & mouilla devant Buenos Ayrès à la fin du même mois.

Le Pere de Montoya ne s'étoit pas moins heureusement acquitté de sa commission en Espagne, que le P. Diaz Taño avoit fait à Rome. La premiere chose, qu'il fit en arrivant à Madrid, fut de demander au Roi une audience, qui lui fut accordée sur le champ. Il présenta ses Mémoires à ce Prince, qui les aïant lus avec beaucoup d'attention, nomma des Commissaires choisis dans le Conseil roïal de Castille & dans celui des Indes, pour les examiner, & lui en faire le rapport. Le Pere de Montoya y demandoit, 1°. l'exécution d'une Loi publiée en 1611, par laquelle il étoit défendù de nouveau d'ôter la liberté aux Indiens qui n'avoient pas été faits prisonniers dans une guerre juste. 2°. Que le Souverain Pontife fut prié de confirmer les Brefs de Paul III & de Clément VIII, qui portoient les mêmes défenses. 3°. Que ceux qui ne s'y conformeroient pas, fussent jugés par le Saint-Office. 4°. Que les Néophytes, qui avoient été faits Esclaves & conduits au Bresil, fussent remis en liberté, & que les Mamelus fussent réprimés & punis. Ces demandes & quelques autres de moindre importance parurent très justes aux Commissaires; & de leur avis le Roi fit dresser un Edit, dont voici la substance.

1640.

Succès des négociations du Pere de Montoya.

Sa Majesté, après avoir renouvellé tous les Décrets antérieurs au sujet de la liberté des Indiens, y déclare qu'aïant appris que des Habitans de S. Paul de Piratiningue ont ruiné toutes les Bourgades Indiennes formées dans le Guayra par les Peres de la Compagnie de Jesus; qu'ils en ont enlevé & réduit à l'Esclavage plus de trente mille Néophytes; qu'ils ont commencé à exercer le même brigandage dans le Tapé, & qu'ils menacent la Province d'Uruguay du même traitement; qu'ils y ont même déja massacré & fait Esclaves des Indiens libres, & tout cela malgré ses Ordonnances souvent réitérées; résolue, comme elle est, de punir des forfaits si énormes, & d'empêcher que rien de semblable n'arrive à l'avenir, déclare les courses des susdits Habitans de Saint-Paul de Piratiningue, communément appellés Mamelus, injustes, contraires aux Loix divines & humaines, & à l'honneur de la Religion; veut que la punition en soit faite par le Tribunal du Saint-Office, que tous les Indiens qu'ils ont réduits à l'esclavage soient remis en liberté, & que ceux qui dans la suite seront trouvés coupables de ces injustices & de ces cruautés, soient punis comme Criminels de leze-Majesté.

Il obtient un Edit du Roi, conforme à ses demandes.

Philippe IV renouvella ensuite l'Edit, qui portoit que tous

1640. les Indiens convertis à la Foi Catholique par les Religieux de la Compagnie de Jeſus dans le Guayra, le Tapé, les Provinces du Parana & de l'Uruguay, ſeroient regardés comme Vaſſaux immédiats de la Couronne, & ne pourroient ſous aucun prétexte être donnés en Commande, ni ſoumis au ſervice perſonnel d'aucun Particulier. Sa Majeſté régla par le même Décret le tribut que ces mêmes Néophytes devoient païer à ſon Domaine. Mais cet article ne put avoir ſon exécution qu'en 1649, parceque juſques-là les Indiens ne furent point en état de païer ce Tribut; & il ne faut pas oublier cette époque, qui ſervira à faire connoître le peu de fondement des accuſations intentées contre les Miſſionnaires au ſujet de ces Tributs.

Cependant, malgré la facilité avec laquelle le Pere de Montoya obtint tout ce qu'il demandoit, il ſentoit très bien, & il comprit encore mieux, après que la Révolution du Portugal eut éclaté, que cet Edit du Roi ne mettroit pas les Réductions à l'abri des violences des Mamelus, tandis que les Néophytes ne pourroient leur oppoſer que leurs fleches & leurs Macanas. Il préſenta donc le Mémoire dont j'ai déja parlé, où il mettoit dans la derniere évidence la néceſſité de leur permettre l'uſage des armes à feu. Le Roi en délibera dans ſon Conſeil roïal des Indes, & j'ai déja dit ce qui y fut réſolu. On fut fort ſurpris au Paraguay du ſuccès d'une affaire ſi délicate; mais outre que le Conſeil ne trouva rien à repliquer à la ſolidité des raiſons, ſur quoi étoit fondée la demande du Miſſionnaire, à qui un grand mérite reconnu depuis long-tems, ſon éminente vertu, & les grandes choſes qu'il avoit faites au Paraguay, avoient acquis l'eſtime générale de la Cour & de la Ville: il fit même alors à Madrid des converſions, qui étonnerent tout le monde, & on aſſure que Dieu y concourut d'une maniere, qui fut jugée miraculeuſe.

Ses derniers travaux. Sa mort Ses Obſéques.

Bien des gens étoient même d'avis qu'on le retînt en Eſpagne, ce qui l'obligea de preſſer ſon départ pour Liſbonne, où il devoit s'embarquer; mais y il reçut des Lettres du Paraguay, qui l'obligerent de retourner à Madrid, & furent cauſe qu'il ne revit plus ſa chere Miſſion. Je n'ai pu ſavoir au juſte combien de tems il reſta encore en Eſpagne; ce qui eſt certain, c'eſt que les affaires, qui l'y avoient rappellé, ne furent pas plutôt terminées, qu'il alla s'embarquer à Séville pour

1640.

le Pérou, où il travailla utilement avec le Viceroi pour l'exécution des ordres qu'il avoit obtenus, sur-tout de celui qui regardoit la fabrique & l'usage des armes à feu dans les Réductions. Il passa ensuite au Tucuman, d'où des affaires importantes (1) obligerent son Provincial de le faire partir pour Lima. Elles l'y retinrent jusqu'à sa mort, qui arriva l'onzieme d'Avril 1652, dans la soixante & dixieme année de son âge. L'idée qu'on avoit conçue de son éminente sainteté dans cette grande Ville, lui fit faire des Obséques, qui avoient plus l'air d'un triomphe, que d'une cérémonie funebre. Le Viceroi, Dom Garcia Sarmiento de Soto Mayor, Comte de Salvatierra, & les principaux Membres de l'Audience roïale, voulurent porter le corps; & l'on a publié que Dieu manifesta par plus d'un miracle la gloire dont il jouissoit dans le Ciel.

1640-41.

Nouvelle tentative pour la conversion des Calchaquis.

Pour revenir à l'état où le P. Diaz Taño trouva les affaires du Paraguay en y arrivant du Bresil, le Tucuman souffroit alors beaucoup des hostilités des Calchaquis : mais sur la fin de l'année 1640, ou au commencement de la suivante, Dom Philippe Albornoz fit avec eux une paix, sur laquelle il ne crut devoir compter qu'autant que cette Nation seroit constamment sous la direction des Jésuites, & assurée de n'être jamais soumise à aucune sorte de servitude. Il en écrivit à leur Provincial, qui lui envoïa les Peres Ferdinand de Torreblanca & Pierre Patria, auxquels il recommanda de commencer par prendre une parfaite connoissance du Païs & les plus justes mesures pour faire parmi ces Indiens quelque chose de plus solide que tout ce qu'on avoit fait jusques-là. Ils s'en acquitterent parfaitement, & manderent au Provincial, qu'à juger de la disposition des Calchaquis par l'accueil qu'ils leur avoient fait, on en pouvoit tout esperer; & après lui avoir rendu un compte exact de tout ce qu'ils avoient observé dans leur Vallée, ils lui proposerent leurs vûes. Il les trouva fort bonnes; & comme ils s'étoient rendus à S. Michel pour lui écrire, dès qu'ils eurent reçu sa réponse ils retournerent dans la Vallée de Calchaqui. Ils rencontrerent en y rentrant une nombreuse Troupe de ces Indiens qui venoient au-devant d'eux, & qui leur assignerent un emplacement pour se loger

(1) Il y a bien de l'apparence que ces affaires regardoient la conduite, que tenoit déja Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de l'Assomption & dont il étoit fort aisé de prévoir les suites.

1641. & pour y bâtir une Chapelle, en attendant qu'on leur eût bâti une Eglise.

Ce qui la fait manquer.

Toutes les entreprises qu'on avoit faites jusques-là pour s'attacher cette Nation avoient commencé de maniere à donner les mêmes espérances : celle-ci ne fut pas plus heureuse que les précédentes, & deux choses y contribuerent presqu'également. D'autres Missionnaires, animés sans doute d'un bon zele, mais qui n'étoit ni autorisé ni selon la science, entreprirent dans le même tems d'entrer dans la Vallée par un autre endroit, pour y prêcher l'Evangile, & révolterent d'abord ces Infideles par une sévérité excessive : peu s'en fallut même qu'ils ne fussent les victimes de leur indiscrétion. Mais ce qui acheva de tout gâter, fut une fort mauvaise manœuvre des Habitans de Rioja, qui s'aviserent d'attaquer les Diaguites, lesquels ne leur en avoient donné aucun sujet. Ils étoient Alliés des Calchaquis, & ceux-ci regarderent cette hostilité comme une infraction de la paix qu'on avoit conclue avec eux.

Les Missionnaires se retirent.

Les plus échauffés vouloient même qu'on reprît sur le champ les armes, & que l'on commençât par massacrer les deux Jésuites. Ces Peres, assez embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre, consulterent le Recteur du College de Salta, qui leur manda de le venir trouver; mais le P. de Torreblanca y alla seul, le P. Patria croïant devoir demeurer encore quelque tems, pour ne pas donner lieu aux Calchaquis de soupçonner que les Espagnols vouloient recommencer la guerre. Il alla même trouver un de leurs Caciques, & lui représenta que sa Nation avoit tort de s'allarmer de ce qui s'étoit passé entre quelques Espagnols & les Diaguites, & qu'assurément le Gouverneur de la Province n'avoit rien plus à cœur que de bien vivre avec tous les Indiens. Mais peu de jours après, ce Missionnaire, voïant qu'on faisoit par-tout de grands préparatifs de guerre, jugea qu'il devoit s'absenter pour un tems, afin de prévenir un mauvais coup qui pourroit rendre la guerre interminable.

Ils retournent & fondent une Réduction.

Ses Supérieurs n'en jugerent pas de même, & firent savoir aux deux Missionnaires qu'il ne falloit pas désespérer si aisément avec les Indiens, également faciles à s'irriter & à s'appaiser, & à qui il est toujours dangereux de témoigner de la crainte & de la défiance; qu'ils ne manquassent donc point de retourner incessamment chez les Calchaquis. Ils se disposoient

à obéir, lorſque le Gouverneur les arrêta, ne voulant point, dit-il, courir les riſques de ſe trouver à leur occaſion engagé dans une guerre, qui, dans la conjoncture de la révolution du Portugal, viendroit fort à contre-tems. Cependant quelque tems après, les Calchaquis paroiſſant ne vouloir faire aucun mouvement, il trouva bon que les deux Miſſionnaires, auxquels on en avoit joint un troiſieme, ſe rendiſſent aux ordres de leur Provincial. Ils rentrerent donc dans la Vallée, où on les revit avec plaiſir, & ils y jetterent les fondemens d'une Réduction, qui fut miſe ſous la protection de Saint Charles.

1641.

Expédition dans le Chaco.

Cependant le Chaco étoit toujours le grand objet du Gouverneur du Tucuman, & le ſaint Evêque de cette Province ne ceſſoit point de lever les mains au Ciel, pour obtenir du Seigneur des graces de ſalut en faveur des Habitans de ce grand Païs. Il ſavoit bien que les Jéſuites étoient toujours très diſpoſés à entrer ſur cela dans toutes ſes vûes; & comme dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit alors, le Pere Paſtor, Recteur du Collége de Santiago, s'apperçut que le Prélat ſouhaitoit fort que quelques-uns d'eux vouluſſent bien faire une tentative pour planter la Foi dans cette Province, il s'offrit lui-même, & il fut accepté. Il ne jugea pas à propos de s'arrêter ſur les Frontieres du Tucuman, où les Peuples étoient trop en garde contre les Eſpagnols; il ſe propoſa d'aller chercher les *Abipones*, qui ſont à l'extrêmité orientale du Chaco.

Il falloit bien du courage pour tenter une entrepriſe de cette nature, car on ne pouvoit arriver chez les Abipones qu'après avoir traverſé un grand Païs peuplé de pluſieurs Nations, dont la plûpart n'étoient connues que par leur férocité; où en pluſieurs endroits, pendant la moitié de l'année, on ne trouve pas une ſeule goutte d'eau qui ſoit potable, & où les pluies continuelles pendant les ſix autres mois, ne font de toutes les Campagnes qu'une vaſte Mer. Cependant tous les Peres du Collége de Santiago s'offrirent à leur Recteur pour l'accompagner; mais il n'accepta que le Pere Gaſpard Cerqueyra, lequel étant né dans la Ville de la Conception, parloit fort bien la Langue des Abipones, qui a cours dans toute cette partie du Chaco.

Quels étoient les Mataranes.

Le premier terme de leur voïage fut une groſſe Bourgade Indienne, nommée *Matara*, éloignée de Santiago de cent

1641. lieues, & où on les avoit assûrés qu'ils trouveroient des Guides pour aller chez les Abipones. D'ailleurs les Mataranes se disoient Chrétiens ; & en effet, outre que S. François Solano avoit parcouru tout ce Païs, les Peres Agnasco & Barsena y avoient prêché l'Evangile & baptisé plusieurs Personnes à Matara. Quelques-uns même s'y étoient assez bien conservés dans la pratique des principaux devoirs de la Religion ; mais ils n'en connoissoient plus guere que l'extérieur, & tout le ministere d'un Ecclésiastique, qu'on leur avoit envoïé depuis peu de Buenos Ayrès avec le titre de Curé, se réduisoit à instruire & à baptiser les Enfans de ceux qui se disoient Chrétiens. S'il s'étoit contenté de conferer le Baptême à ceux qui étoient en danger de mort, son zele auroit été louable ; mais il exposoit visiblement les autres à déshonorer le caractere qu'il leur imposoit ; car à-peine étoient-ils sortis de l'enfance, qu'ils ne voïoient plus leur Pasteur ; qu'ils mêloient avec les exercices de Religion beaucoup de pratiques superstitieuses, & qu'ils se livroient à tous les excès dont les Infideles leur donnoient l'exemple.

L'unique, ou du moins la plus ordinaire occupation des Mataranes étoit d'aller les uns chez les autres se régaler, & l'on buvoit toujours jusqu'à ce que tout le monde fût ivre. Ils célébroient l'anniversaire de la mort de leurs Proches d'une façon assez singuliere ; ils y invitoient tous leurs Parens & leurs Amis, & chacun étoit obligé d'apporter un Autruche mort. Si l'on faisoit en même tems l'anniversaire de plusieurs Défunts, il falloit apporter autant d'Autruches qu'on devoit pleurer de Morts, parceque dans une espece de Procession qui se faisoit avec beaucoup d'appareil, les Autruches les représentoient chacun en particulier. On faisoit aussi un présent à celui qui avoit fait l'invitation, & qui en l'acceptant, s'engageoit à s'acquitter du même devoir quand il seroit invité : l'engagement passoit même à ses Héritiers, quand il n'avoit pas eu le tems d'y satisfaire, & y manquer auroit été un sujet légitime de guerre entre les Bourgades. Ces Fêtes duroient quatre jours, & le quatrieme on pleuroit les Morts pendant une heure. A ces larmes succédoient des ris immodérés, des danses, & des festins où il étoit d'obligation de s'enivrer. Le tout étoit terminé par une espece de bacchanale, où se commettoient tous les désordres qu'on peut attendre de Barbares en cet état.

Les deux Missionnaires, touchés de voir si peu de traces de Christianisme & de raison dans des Hommes, dont plusieurs avoient reçu le caractere de Chrétiens, crurent devoir commencer leur Mission par ceux-ci. Ils les instruisirent de leurs devoirs ; ils en furent écoutés avec respect ; ils n'eurent aucune peine à les rendre dociles ; presque tous se confesserent, & leur Pasteur n'eut plus qu'à les entretenir dans les bons sentimens qu'on étoit venu à bout de leur inspirer. Il restoit encore soixante lieues à faire pour arriver chez les Abipones : le Cacique des Mataranes s'offrit à y conduire les deux Jésuites avec une escorte, & l'Ecclésiastique voulut les y accompagner, l'un & l'autre espérant de profiter de cette occasion pour ménager une bonne paix entre ces deux Peuples, qui depuis long-tems se faisoient la guerre. 1641. La plûpart se convertissent.

Le P. Pastor n'eut garde de refuser un secours qu'on lui offroit de si bonne grace, & qui lui étoit encore plus nécessaire qu'il ne pensoit. Il lui falloit traverser des Forêts, où il n'auroit jamais pu trouver le chemin, qu'en prenant de longs détours, ni se défendre des Tigres & des autres Bêtes féroces qu'on y rencontroit à chaque pas. Au sortir de ces Forêts on entre dans de vastes Déserts, où l'on ne trouve que des eaux croupies & si puantes, qu'on n'en peut boire qu'en se bouchant le nez. Au-delà, le Païs est souvent inondé par les débordemens de la Riviere rouge, laquelle y laisse, en rentrant dans son lit, des Lagunes & des Marais qui ne desséchent jamais.

Ces difficultés, que les Mataranes devoient connoître, les rebuterent bientôt ; ils voulurent même engager les Peres à retourner sur leurs pas, & n'y aïant pu réussir, ils les auroient abandonnés, si le P. Pastor n'eût trouvé le secret de les retenir par de petits présens & par sa résolution. On arriva enfin à l'entrée du Païs des Abipones ; mais alors la peur saisit les Mataranes. Ils représenterent qu'ils étoient en trop petit nombre pour se livrer ainsi à la discrétion d'un Peuple ennemi, décrié par ses cruautés ; & le Pere Pastor eut bien de la peine à les rassurer. Il fit prendre ensuite les devants au P. de Cerqueyra, pour examiner par où il étoit plus à propos d'entrer dans le Païs, & deux Mataranes voulurent bien l'y accompagner. Ils furent bientôt découverts ; l'allarme fut donnée par-tout, & peu de tems après on vit deux cents Cavaliers qui accouroient au grand galop. Comment les Missionnaires sont reçus des Abipones.

1641. Ils étoient tout nuds, & n'avoient ni ſelles, ni étriers; leur regard farouche & peu arrêté, de longs cheveux épars & mal en ordre, la férocité peinte ſur leur viſage, & un air menaçant, avec de longs javelots qu'ils tenoient à la main, étoient bien capables d'effraïer un Homme qui ſe voïoit preſque ſeul à leur merci. Mais le Miſſionnaire, plein de confiance en celui, ſans la permiſſion duquel on ne pouvoit pas lui arracher un cheveu de la tête, alla au-devant de ces Barbares, qui ſe diviſoient déja en deux Eſcadrons pour l'envelopper, & levant un Crucifix qu'il tenoit à la main, » Mes Enfans, leur dit-» il, deux de mes Freres ont autrefois annoncé Jeſus-Chriſt » à votre Nation, dont ils avoient gagné l'eſtime & même » la confiance. Animé du même zele qu'eux pour le ſalut de » vos ames, je ſuis venu de fort loin, à travers mille dan-» gers, pour tâcher de vous faire ouvrir les yeux ſur vos plus » chers intérêts. En vain vous entreprendriez de m'effraïer; » la mort, dont vous paroiſſez me menacer, eſt le plus cher » objet de mes vœux; mais je vous conjure de ne pas vous » priver d'un bien, que vous vous repentiriez trop tard d'avoir » perdu. D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre d'un Homme ſeul » & ſans armes ? L'aſſurance avec laquelle je me livre à vous, » doit vous convaincre que je ne ſuis venu ici que pour vous » faire du bien.

Les Barbares, étonnés d'abord de la hardieſſe de l'Homme Apoſtolique, puis charmés de ſon diſcours, jetterent leurs armes à ſes pieds & le ſaluerent avec beaucoup de reſpect: il leur dit alors qu'il avoit laiſſé à quelque diſtance de-là ſon Supérieur, qui étoit un Homme d'âge, fort eſtimé de pluſieurs Nations Indiennes, & le Commandant de la Troupe envoïa auſſi-tôt ſon Fils, avec ordre de l'inviter de ſa part à le venir voir. Le jeune Indien n'eut pas plutôt apperçu le P. Paſtor, qu'il deſcendit de cheval, le ſalua reſpectueuſement, & lui dit que ſon Pere ſouhaitoit fort de le voir. Le Miſſionnaire, charmé d'une invitation à laquelle il ne s'étoit pas attendu, partit ſur le champ, & fut très bien reçu du Commandant, qui le mena avec ſon Compagnon à la plus prochaine Bourgade, ſuivi de tous ſes Cavaliers. Ils y entrerent comme en triomphe au milieu de tous les Habitans, qui étoient venus au-devant d'eux; & on les conduiſit dans une Cabanne, dont tout le ſol étoit couvert de peaux. On leur ſervit un repas qui leur auroit fait plaiſir dans l'épuiſement où ils étoient,

1641.

étoient, s'il n'avoit été que frugal; mais tout y étoit si dégoûtant, que quelque besoin qu'ils eussent de nourriture, & quoiqu'accoutumés de longue main aux mets les plus insipides, ils se sentirent d'abord soulever le cœur, & eurent bien de la peine à avaler quelques morceaux, & à cacher leur répugnance.

Ils prêchent Jesus-Christ aux Abipones.

Le lendemain le P. Pastor fit planter une Croix, au pied de laquelle il célébra les divins Mysteres. La Messe finie, il prit en main son Crucifix, & fit aux Indiens un discours pathétique, à la fin duquel tous se prosternerent devant la Croix. Le grand Chef de la Nation, nommé *Caliguila*, arriva le lendemain dans cette Bourgade, & le P. Pastor lui proposa le dessein où il étoit de faire un Etablissement dans son Païs. Non-seulement il y consentit, mais il en témoigna beaucoup de joie, & il mena les deux Missionnaires dans sa Bourgade, qui étoit de l'autre côté de la Riviere rouge. Quand ils y furent arrivés, il les pria de lui expliquer plus en détail ce qu'ils vouloient faire; ils lui exposerent leur projet, & le Cacique leur dit qu'il trouveroit bon que les Enfans fussent baptisés; mais à condition qu'on ne les obligeroit point d'aller tous les jours le matin & le soir à l'Eglise, comme il se pratiquoit dans les Réductions des Guaranis, parceque cela les accoutumeroit à mener une vie oisive, qui les rendroit moins propres à la guerre, ainsi qu'il étoit arrivé aux Mataranes.

Le P. Pastor lui répliqua que les exercices de la Religion Chrétienne n'étoient nullement capables de ralentir le courage, & qu'il y en avoit une preuve sensible dans les Espagnols & dans les Guaranis dont il venoit de parler; qu'au contraire ils contribuoient beaucoup à inspirer la véritable valeur, & que les Mataranes n'avoient jamais été plus braves que quand ils étoient bons Chrétiens. Caliguila se rendit à ces exemples; mais il ajoûta qu'il ne souffriroit point qu'on empêchât les Abipones d'entrer dans l'Eglise avec leurs armes, ni qu'on les frappât de verges, quand ils auroient fait quelques fautes, comme on faisoit dans les Réductions & parmi les Espagnols. Le Pere lui passa ces deux points, sauf à y revenir quand le Christianisme auroit jetté de profondes racines dans le cœur de ces Indiens. Tous demanderent ensuite que les Caciques, & selon le P. Loçano, tous les Adultes qui mourroient Chrétiens, fussent enterrés sur le sommet des Montagnes, auprès des Monumens érigés en l'honneur

1641. des Divinités du Païs : le Pere Paſtor leur répondit que c'étoit-là une ſuperſtition incompatible avec la ſainteté du Chriſtianiſme, & que quand il auroit eu le tems de les mieux inſtruire, ils ſeroient les premiers à la condamner ; ils ne répliquerent rien, & leur ſilence fit juger qu'on viendroit aiſément à bout de leur faire entendre raiſon ſur cet article.

Ce qui empêche d'établir la Religion parmi les Abipones.

Après un mois de ſéjour parmi les Abipones, le Pere de Cerqueyra en partit pour reconduire les Mataranes chez eux. Outre qu'il s'y étoit engagé, il avoit encore une raiſon qui l'y obligeoit. Il s'étoit apperçu que le Curé de Matara vouloit baptiſer les Enfans des Abipones, & ſurtout ceux des Caciques ; ce que ni lui, ni le Pere Paſtor ne jugeoient pas qu'il convînt de faire ſitôt, hors le cas de mort. Le P. Paſtor recommanda même au P. de Cerqueyra d'avertir cet Eccléſiaſtique de ne pas tant ſe preſſer de conferer ce Sacrement aux Enfans des Mataranes, juſqu'à ce que l'exercice de la Religion Chrétienne fût bien rétabli parmi ces Indiens ; & s'il ne pouvoit point l'engager de changer de conduite ſur ce point, d'en donner avis à ſon Evêque.

Pour lui, ſe trouvant, par le départ de ſon Compagnon, ſeul parmi les Abipones, il ne ſe contenta point des inſtructions qu'il faiſoit ſéparément chaque jour aux Enfans & aux Adultes, il compoſa encore un petit Cathéchiſme en Langue *Tonocoté*, qui a cours dans tout ce Païs, & ſe ſervit pour cela d'un Interprête, que le P. de Cerqueyra lui avoit laiſſé. Cet Ouvrage fini, il eut connoiſſance de deux Nations voiſines des Abipones, & dont on lui parla de maniere à lui faire eſperer de les gagner à Jeſus-Chriſt, & de pénétrer par-là plus avant dans le Chaco. Il voulut engager quelques Abipones à lui ſervir de Guides pour les aller viſiter ; mais ils s'en excuſerent, ſur ce qu'ils étoient en guerre avec ces Indiens.

Peu de tems après il fut obligé de retourner à Santiago, dont il n'avoit eu la permiſſion de s'abſenter, que pour un tems, qui étoit expiré. Il témoigna aux Abipones l'extrême regret qu'il avoit de les quitter ſitôt, & de ce qu'on avoit été obligé d'occuper ailleurs le P. de Cerqueyra, qu'il avoit bien compté de leur laiſſer. Il leur promit de ne les pas abandonner ; & ils le conjurerent de leur tenir parole le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Il fit en effet pour cela de très grandes inſtances auprès de ſon Provincial ; mais les Réductions, qui

se multiplioient dans la Province d'Uruguay, occupoient tant de Missionnaires, qu'il ne fut pas possible d'en donner un seul aux Abipones. Peut-être ne comprit-on pas alors, autant qu'on a fait depuis, de quelle importance il étoit de faire un Établissement solide dans cette partie du Chaco, & de gagner une Nation, qui plus qu'aucune autre y auroit pu contribuer. 1641.

Arrêt du Conseil des Indes, & ses suites.

Trois ans après, le Pere Pastor fut député à Madrid & à Rome, pour y solliciter un renfort d'Ouvriers; & il en trouva en arrivant à Séville une nombreuse Troupe, qui n'attendoit plus qu'une occasion pour s'embarquer. Mais après qu'il eut terminé toutes les affaires qui l'avoient amené en Europe, comme il se fut rendu à Séville, où sa Recrue n'attendoit plus que lui, le Conseil roïal des Indes, auquel on avoit représenté qu'il y avoit de grands inconvéniens à laisser passer au Paraguay un trop grand nombre de Missionnaires, qui n'étoient pas nés Sujets du Roi Catholique, rendit un Arrêt qui défendoit d'y en envoïer aucun qui ne fût Sujet naturel de Sa Majesté. Par malheur il n'y avoit parmi ceux qui étoient prêts à s'embarquer, qu'un seul Prêtre, & treize tant Novices qu'Etudians, qui ne se trouvassent point exclus par cet Arrêt. Tous les autres furent obligés de retourner dans leurs Provinces, & le P. Pastor se vit réduit à ne pouvoir conduire au Paraguay qu'un seul Ouvrier qui fût en état de travailler dans les Missions. Il ne pouvoit surtout se consoler de ne pouvoir achever ce qu'il avoit si heureusement ébauché parmi les Abipones, qui depuis en plusieurs occasions se sont montrés les plus implacables Ennemis des Réductions.

Portrait & caractere des Abipones.

Ces Indiens sont communément d'une taille au-dessus de la médiocre, & d'une complexion robuste. L'Eté ils sont tout nuds, l'Hyver ils se couvrent de peaux: ils portent leurs macanas pendus à leur cou, un carquois sur l'épaule, un arc à la main droite, qu'ils ne quittent jamais, non plus qu'une fleche fort longue, ou un javelot qu'ils tiennent de la gauche. Ils se peignent tout le corps de différentes couleurs; & la plus grande beauté parmi eux est d'imiter celle des Tigres. Ils se percent la peau en plusieurs endroits, pour y inserer des plumes d'Autruches, ils s'en mettent même dans des ouvertures qu'ils se font aux narines & aux levres. On diroit à les voir ainsi emplumés par tout le corps, qu'ils veulent essaïer de s'élever en l'air. La barbe leur paroît quelque chose de hideux,

1641. & dès qu'il leur en pousse un poil, ils se l'arrachent.

Pour avoir droit parmi ces Indiens de laisser croître ses cheveux, il faut avoir tué un Ennemi ; on ne parvient aux grades militaires, & on n'est réputé brave & courageux, qu'après avoir passé par des épreuves assez semblables à celles que j'ai rapportées en parlant des Guaycurus. Dès l'âge le plus tendre, les Abipones s'accoutument à la plus grande insensibilité, en se causant les douleurs les plus vives, & ils parviennent enfin à les souffrir en riant. Après tout, il faut convenir que ces Barbares ont la vraie idée du courage, qui consiste plus & qui est moins équivoque dans la constance à souffrir les grands maux, que dans la hardiesse à s'exposer aux plus grands dangers.

Les Femmes Abipones sont couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; le reste est piqué, surtout le visage & le sein : souvent tout ce qu'on voit de leurs corps est une espece de marquetage composé de différentes couleurs qui sont insinuées dans la peau, & toutes ont le derriere de la tête rasé. A la mort du Cacique, tous changent de noms & jeûnent pendant un mois, c'est-à-dire, ne mangent point de poisson. Ces Barbares n'élevent pour l'ordinaire qu'un Enfant de chaque sexe, & tuent tous les autres dès qu'ils sont nés, quand les Aînés ne sont point encore en état de marcher seuls. Ils prétendent justifier cette inhumanité, sur ce qu'étant presque toujours en voïage, le Pere & la Mere ne peuvent porter que chacun un Enfant.

Les vieilles Femmes se mêlent de sortilege, & seroient fort difficiles à convertir. Le P. Pastor étant un jour allé voir une de ces prétendues Magiciennes qui étoit à l'extrêmité, & lui disant que si elle mouroit sans avoir reçu le Baptême, elle seroit éternellement tourmentée par les Démons, elle lui répondit qu'ils étoient depuis long-tems ses Amis, & qu'elle se tenoit fort assurée qu'ils ne lui feroient point de mal. Cependant, à en juger par les dispositions où ce Missionnaire avoit laissé les Abipones, il y a lieu de croire que la Foi auroit fait de grands progrès parmi ces Indiens. Ce qui est certain, c'est qu'on ne pouvoit être mieux disposé que l'étoit Caliguila, lorsque le Pere Pastor fut obligé de le quitter. Ce Cacique, n'aïant pu le retenir chez lui, l'accompagna avec plusieurs de ses Vassaux jusqu'à Santiago, le défraïa pendant tout le chemin, & l'assura en prenant congé de lui, que les

Peres de la Compagnie ſeroient toujours très bien reçus partout où il auroit du crédit. Auſſi ce Pere ne s'eſt-il jamais conſolé de l'impuiſſance, où il s'étoit trouvé, de dégager la parole qu'il lui avoit donnée de retourner chez lui, ou de lui envoïer quelqu'un à ſa place. Au reſte, ce n'eſt pas ici la ſeule occaſion où l'on ait mis obſtacle à la propagation de l'Evangile dans le Paraguay, en ne voulant permettre qu'aux Sujets naturels du Roi d'Eſpagne d'aller partager les travaux de ces Miſſions. On ne démêloit pas encore au Conſeil roïal des Indes par quels motifs on lui inſpiroit de ſemblables reſtrictions (1), auxquelles la conduite de ceux des Miſſionnaires du Paraguay, qui avant ce Décret étoient dans le cas, n'avoit donné aucun ſujet. 1641.

Les Mamelus recommencent leurs courſes

Pour reprendre le fil de notre Hiſtoire, dans le tems que le Pere Paſtor ſe préparoit à faire connoître Jeſus-Chriſt aux Abipones, on venoit d'apprendre que les Mamelus faiſoient de grands préparatifs de guerre; & ſur le champ on forma de toutes les Milices des Réductions, un Corps de quatre mille Hommes armés les uns de fleches & les autres de frondes; on ne put encore donner des armes à feu qu'aux Officiers, qui étoient au nombre de trois cents. Cette petite Armée alla camper à une journée des Ennemis, qui remontoient déja la petite Riviere d'Acaray ſur trois cents Pirogues, au nombre de quatre cents Mamelus, & de trois cents ſoixante & dix Indiens. Malgré l'infériorité du nombre, ils mépriſoient ſi fort les Néophytes, que dès qu'ils eurent avis de leur approche, ils firent force de rames pour les joindre.

Ils ſont battus

Ceux-ci étoient en ordre de bataille dans un petit Golfe, & avoient pour Général un Cacique nommé *Abiaru*, lequel voïant l'Ennemi venir avec tant de confiance, voulut l'augmenter encore, en faiſant ſemblant de le craindre. Il remonta l'Acaray avec cinq ou ſix Pirogues, comme s'il n'eût voulu que parlementer. Les Mamelus le laiſſerent approcher, & quand il fut à portée de les entendre, le Commandant lui fit dire qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que de ſe rendre à diſcrétion. Alors Abiaru prenant un air fort aſſuré, reprocha au Commandant, qui s'étoit avancé pour recevoir ſa réponſe, les injuſtices & les cruautés que ſa Nation avoit exercées contre des Chrétiens, qui ne lui en avoient donné

(1) Voïez le Décret du Roi d'Eſpagne à la fin de cette Hiſtoire, Article douzieme

1641. aucun ſujet, lui déclara qu'ils étoient bien réſolus de périr plutôt que de perdre leur liberté, & ajoûta qu'il étoit bien honteux à des Gens, qui ſe diſoient Chrétiens, de vouloir la ravir à ceux qui profeſſoient la même Religion.

Le Commandant ne répondit rien, & ſa petite Flotte avançoit toujours, lorſqu'il découvrit celle des Néophytes, qui voguoit en très bel ordre. Un moment après elle commença le combat par un coup de canon, qui coula à fond trois Pirogues des Mamelus. Les Miſſionnaires, des Vieillards, des Femmes & des Enfans étoient ſur le bord de la Riviere, invoquant à haute voix l'Apôtre des Indes, & ce ne fut pas en vain. L'Ennemi maltraité ſur l'eau, crut qu'il ſeroit plus heureux ſur terre, mais il fut trompé ; les Néophytes l'attaquerent avec tant de réſolution, que ſa défaite eut été entiere, ſi la nuit, qui ſurvint, n'eût favoriſé ſa retraite. Abiaru, qui n'avoit perdu que trois Hommes, ne voulut pourtant pas le pourſuivre dans les ténebres, de peur de quelque embuſcade, & jugea plus à propos de laiſſer repoſer ſes Soldats, qui étoient fort fatigués.

Le lendemain les Mamelus reparurent en ordre de bataille. Les Néophytes s'y rangerent auſſi, marcherent à eux, & l'on combattit avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre. Comme l'Ennemi avoit perdu la veille beaucoup de monde, Abiaru étendit ſes rangs pour l'envelopper. Il le chargea enſuite ſi bruſquement, qu'il mit d'abord l'Armée ennemie en déſordre, & ce ne fut qu'un carnage. Un ouragan, qui s'éleva tout-à-coup, y mit fin, & ce qui reſtoit des Mamelus ſe jetta dans un Bois. L'orage aïant bientôt ceſſé, les Vainqueurs ſe mirent à leurs trouſſes, & il y eut là une troiſieme action, qui ne pouvoit ſe faire que par pelotons, & qui fut très ſanglante. Enfin l'Ennemi, après une aſſez vigoureuſe réſiſtance, ne ſongea plus qu'à profiter de la ſituation du terrein, pour s'aller mettre en ſûreté. La plus grande perte tomba ſur les Tupis, dont pluſieurs vinrent dans la ſuite ſe rendre aux Néophytes, ne pouvant plus, diſoient-ils, ſupporter les hauteurs, ni les cruautés des Mamelus. Dans ce dernier combat Abiaru n'eut encore que trois Hommes de tués, & quarante bleſſés.

Diverſes rencontres. Les Mamelus n'oſant plus s'approcher des Réductions, attaquerent par petites troupes d'autres Indiens ; mais ils en furent aſſez mal menés. D'autre part, les Néophytes de la Réduction de Sainte-Thérèſe, qui après la deſtruction de cette

Bourgade, s'étoient réfugiés vers la grande Riviere de Tebiquari, laquelle, ainsi que je l'ai déja remarqué, se décharge dans la Mer du Bresil, rencontrerent un Parti ennemi, auquel ils se joignirent, sans se faire connoître, & qui les reçut comme Amis. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, ces prétendus Alliés se jetterent sur lui, le taillerent en pieces, & allerent se rendre dans les Réductions du Parana. Un autre Parti de ces Brigands fut massacré par des Indiens Infideles, qu'il avoit attaqués; & dans le même tems un troisieme Parti fut taillé en pieces avec l'Officier qui le commandoit. D'autre part, les Indiens Alliés des Mamelus userent du stratagême qui avoit si bien réussi aux Néophytes de Sainte-Thérese & avec le même succès; & la même chose arriva à quelques Caaguas : mais ces petites pertes, qui servoient beaucoup à tenir les nouveaux Chrétiens sur leurs gardes, n'empêcherent point qu'ils ne tirassent de grands avantages de leurs victoires, qui avoient coûté la vie à douze cents Mamelus, & fait périr une bonne partie de leurs Troupes auxiliaires. Le principal fut la réunion de presque tous ceux, à qui la crainte de l'esclavage avoit fait prendre le parti de s'éloigner des Réductions, & la délivrance de plusieurs, que des Mamelus avoient encore enlevés depuis peu, & qu'ils ne purent si bien garder, dans la crainte où ils étoient toujours d'être attaqués, que la plûpart ne s'échappassent de leurs mains.

1641.

Action hardie & heureuse d'une jeune Indienne.

On admira sur-tout la résolution d'une jeune Fille de quatorze ans, qui, quoiqu'elle ne fût pas Chrétienne, s'étoit trouvée dans une troupe de Néophytes, qui furent mis à la chaîne. Un jour que ceux qui l'avoient prise s'étoient arrêtés sur le bord d'une Riviere, elle apperçut une Pirogue attachée avec une corde à un Arbre, & où il n'y avoit personne : elle y entra, après avoir détaché la corde, sans qu'on s'en apperçût, & peut-être ne s'imagina-t-on point qu'elle voulût se sauver; quelques momens après on la vit s'éloigner, & l'on entra en quelque soupçon : on la rappella, & elle ne fit pas semblant d'entendre; on la menaça, & elle n'en fit que plus d'efforts pour avancer. Il n'y avoit point là d'autre Pirogue pour courir après elle; on lui tira plusieurs fleches, & quelques coups de fusils, mais ce fut inutilement. Elle gagna enfin l'autre bord de la Riviere, quoiqu'elle n'eût point d'autres rames que ses mains, & comme elle se jetta dans un Bois, on la perdit bientôt de vûe.

1641. La même Providence, qui l'avoit garantie des fleches & des balles de fusil qu'on avoit tirées contr'elle, conduisit sur sa route plusieurs Chrétiens, & elle se joignit à eux : ils la menerent à la plus prochaine Réduction ; elle y fut très bien accueillie, & on n'eut aucune peine à lui persuader qu'elle étoit redevable de sa délivrance au Dieu des Chrétiens, qui vouloit encore la délivrer de l'esclavage du Démon. Elle demanda d'être reçue au nombre des Catéchumenes, & fut bientôt jugée digne de recevoir le Baptême, qu'elle demandoit avec les plus grandes instances. Elle le reçut pénétrée de la pensée des miséricordes du Seigneur, qui après lui avoir fait recouvrer une liberté, pour laquelle elle n'avoit pas craint de risquer sa vie, lui en faisoit trouver une autre bien plus précieuse, qu'elle ne connoissoit pas.

1642. Il y eut encore quelque chose de plus marqué au coin de la Providence dans ce qui arriva l'année suivante. Un Indien Infidele avoit été pris par les Mamelus avec sa Femme & ses Fils ; deux Filles, qu'il avoit, l'une âgée de treize ans, l'autre de dix, & un de ses Petits-fils, avoient échappé à ces Brigands, mais quelque tems après ils tomberent entre les mains d'une autre Troupe, qui les mena d'un autre côté. La plus âgée des deux Filles aïant paru à ses Conducteurs chercher une occasion de s'évader, ils la fouetterent jusqu'au sang, & lui mirent une corde au cou. Après cent lieues de marche, ils crurent que ne pouvant plus esperer de regagner son Païs, elle avoit perdu jusqu'à la pensée de s'enfuir ; ils la délierent, & lui permirent d'aller avec les autres Prisonniers chercher de quoi vivre dans les Bois, parceque les provisions commençoient à leur manquer.

Toute une Famille Indienne recouvre la liberté d'une maniere singuliere.

La petite Fille ne se trouva pas plutôt hors de la vûe de ses Maîtres, qu'elle résolut de se tirer de l'esclavage, quoi qu'il lui en dût coûter. Elle déliberoit si elle se sauveroit seule, lorsqu'elle apperçut sa Sœur, qui cherchoit aussi des racines & des fruits sauvages avec son Neveu : elle leur communiqua le dessein qui lui rouloit dans la tête : ils tinrent sur cela leur conseil, qui ne fut pas long, & dont le résultat fut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, pour se tirer des mains de leurs Tyrans. L'horreur de l'esclavage leur ôta jusqu'à la pensée des difficultés qui pouvoient se rencontrer dans l'execution d'un tel projet, & des dangers de toutes les sortes auxquels ils s'exposoient. La seule précaution qu'ils prirent, fut de

1642.

de ſe cacher juſqu'à la nuit, & de ne jamais marcher pendant le jour, tant pour éviter les grandes chaleurs, que pour ne pas tomber dans quelque Parti de Mamelus, ou d'Indiens Ennemis.

Au bout d'un mois ils ſe trouverent au bord de l'Uruguay, mais ſi fatigués & ſi foibles, qu'ils ne pouvoient plus marcher, ni même ſe ſoutenir. Ils apperçurent aſſez près d'eux une Pirogue abandonnée, & ſi petite, qu'à-peine elle pouvoit les contenir : ils y entrerent cependant, mais ils trouverent qu'elle faiſoit eau de tous côtés. Ils en boucherent toutes les fentes, & gagnerent comme ils purent le Courant, puis s'y abandonnerent. Quelque tems après ils virent devant eux une autre Pirogue beaucoup plus grande que la leur, & qui remontoit le Fleuve. La peur les ſaiſit, ils gagnerent le bord, & ſe cacherent ſi bien, que ceux qui étoient dans la grande Pirogue, & qui les avoient découverts, aïant abordé au même endroit où ils les avoient vûs mettre à terre, ne purent les trouver.

C'eut été cependant un grand bonheur pour ces Enfans, qu'ils ne ſe fuſſent pas ſi bien cachés ; car un de ceux qui les cherchoient, étoit leur Pere. Cet Homme s'étoit échappé des mains des Mamelus, avec ſa Femme & ſes Fils, avoit trouvé un aſyle dans une Réduction, y avoit embraſſé la Religion Chrétienne, & y retournoit avec une bande de Néophytes, après quelque expédition apoſtolique. Mais une autre Troupe de ces fervents Indiens, qui revenoient par terre, rencontrerent les trois Enfans, auxquels ils ſe firent connoître pour Chrétiens, & qu'ils conduiſirent à la Réduction, où leur Pere étoit déja arrivé. Il les reconnut d'abord : aux cris de joie qu'il jetta, & aux larmes dont il les baigna en les embraſſant, toute la Bourgade s'aſſembla au tour de lui. La Mere étoit tellement ſaiſie, qu'elle eut d'abord un peu de peine à reconnoître ſes Enfans qu'elle ſavoit avoir été emmenés fort loin par les Mamelus ; mais ſon cœur lui diſoit qui ils étoient ; auſſi n'en douta-t-elle pas long-tems, & elle répandit ſur eux un torrent de larmes bien différentes de celles que lui avoit fait verſer la nouvelle de leur captivité. Les Freres vinrent auſſi embraſſer leurs Sœurs & leur Neveu ; toute la Bourgade prit part à la joie de cette Famille, & peut-être ne vit-on jamais un ſpectacle plus attendriſſant. Les trois Enfans furent dès le jour même admis au rang de Catéchumenes, & lorſqu'ils reçurent le Baptême, le Pere & la Mere les offrirent à la Reine

1642. du Ciel, à la protection de laquelle on ne doutoit point qu'ils ne fussent redevables de leur délivrance.

Etats des Réductions.

Les Réductions jouissoient alors d'une tranquillité, qu'on ne craignoit plus de voir troublée par les Mamelus; & la forme du Gouvernement de cette République Chrétienne étoit déja bien près du point de perfection, où on la voit aujourd'hui. Le Pere François Lupercio, qui avoit depuis peu succedé au Pere de Boroa dans la Charge de Provincial, venoit d'en commencer la visite, dans le cours de laquelle il baptisa tous les Adultes, qu'il trouva suffisamment instruits, & un très grand nombre d'Enfans. Les Réductions, en y comprenant celles qu'on venoit de réparer, étoient au nombre de vingt-neuf dans les deux Provinces du Parana & de l'Uruguay. Chacune avoit deux Prêtres fort occupés, soit à renouveller la ferveur, que les disgraces passées avoient fort ralentie, sur-tout dans plusieurs de celles de la Province d'Uruguay, soit à prendre des mesures pour remplacer les Morts & ceux qui avoient été emmenés au Bresil. La bénédiction du Ciel y devenoit de jour en jour plus sensible : le Seigneur, après avoir appesanti son bras sur les auteurs des pertes que la Religion n'avoit point cessé de faire depuis tant d'années, & intimidé par des exemples de sévérité ceux dont la foi & la piété ne s'étoient point soutenues dans ces tems d'épreuve, fit connoître à tous, par des traits bien marqués de sa miséricorde, qu'on ne sauroit trop craindre, ni de manquer de confiance en sa bonté, ni d'abuser de sa patience.

Sort bien différent de deux Persécuteurs de la Religion.

C'est ce qui parut sur-tout à l'égard de deux Caciques de la Province d'Uruguay, qui s'étoient hautement déclarés Ennemis des Chrétiens. Le premier, pour être plus en état de leur faire ressentir les effets de sa haine, aussi-bien qu'à leurs Pasteurs, & sans doute aussi par un motif d'intérêt, s'étoit ligué avec les Mamelus; mais n'aïant pas tiré de cette alliance tous les avantages qu'il s'en étoit promis, il y renonça. Les Mamelus outrés de ce qu'il les abandonnoit, l'aïant un jour rencontré seul, le massacrerent. L'autre, qui avoit, dit le Pere del Techo, la taille d'un Géant, & la langue d'une Vipere, s'étoit rendu la terreur des nouveaux Chrétiens, & inventoit tous les jours de nouvelles calomnies contre les Missionnaires. Il publioit même partout qu'il ne mourroit pas content qu'il n'eût déshonoré toutes les Femmes Chrétiennes, & lavé ses mains dans le sang du dernier Jésuite.

Dieu le frappa aussi, mais en Pere, qui ne vouloit pas le perdre. Sa Femme tomba entre les mains des Mamelus, ou de leurs Alliés, qui la firent mourir d'une maniere plus que barbare; & dans le tems qu'il en apprit la nouvelle, il se cassa une cuisse. Au cri qu'il fit, des Néophytes, qui n'étoient pas loin accoururent, & le trouvant couché par terre, un premier mouvement les porta à se venger de tous les maux qu'il leur avoit faits. Ils l'auroient apparemment suivi, sans un Missionnaire qui survint : ils lui dirent que l'occasion étoit belle de se délivrer d'un Ennemi si dangereux; mais il leur demanda s'ils avoient oublié qu'un Chrétien ne doit se venger qu'en rendant le bien pour le mal; il fit ensuite transporter le Cacique dans la plus prochaine Bourgade, où il fut si bien pansé, qu'il guérit parfaitement. Un traitement si charitable & si peu mérité changea son cœur; & l'estime qu'il conçut pour une Religion qui inspiroit de tels sentimens, la lui fit embrasser. 1642.

Plusieurs Chrétiens délivrés de l'esclavage.

On apprit alors que les Mamelus, qui n'osoient plus attaquer les Réductions, parcouroient encore les Déserts & les Bois, pour enlever les Indiens qu'ils y rencontreroient, & qu'un assez grand nombre de Chrétiens, qu'on n'avoit pas encore pu rallier, étoient tombés entre leurs mains; qu'ils en avoient fort maltraité plusieurs; qu'ils attentoient à la pudicité des Femmes, & qu'ils avoient tué une Veuve, qui refusoit de consentir à leur brutale passion. On mit aussi-tôt en campagne un Corps de Néophytes, qui les poursuivit jusques dans les Montagnes du Tapé, en tua la plus grande partie, & délivra plus de deux mille Captifs, parmi lesquels il y avoit des Infideles, qui se donnerent à leurs Libérateurs, & devinrent bientôt de très fervents Chrétiens. Cela fit enfin comprendre aux Mamelus qu'il n'y avoit plus de sûreté pour eux dans le voisinage des Réductions.

1643.

Belle action d'un Espagnol

L'année suivante les Jésuites, qui n'avoient de College aisé dans toute la Province de Paraguay, que celui de Cordoue, y perdirent par une maladie contagieuse presque tous leurs Bestiaux, en quoi consistoit la plus grande partie de leurs biens; mais la Providence les en dédommagea bientôt avec usure. Il y avoit dans cette Ville un Gentilhomme fort riche, nommé Alfonse Nieto de Herrera, âgé pour lors d'environ soixante-huit ans, veuf depuis quarante, & sans enfans. Il avoit rempli avec honneur & un grand désintéressement

1643. plusieurs Emplois considérables, mais ce qui le faisoit sur-tout respecter dans la Ville, étoit une de ces actions chrétiennes, qui ne sont peut-être regardées comme héroïques, par ceux mêmes qui ont de la Religion, que parcequ'elles sont infiniment rares parmi les Disciples d'un Dieu, qui non content de leur en avoir fait un précepte, leur en a donné l'exemple.

Nieto étoit actuellement en place, lorsqu'un autre Gentilhomme lui donna publiquement un soufflet, & ajoûta à cet affront les paroles les plus outrageantes. Il fut arrêté sur le champ, & conduit en prison. Tandis qu'on instruisoit son procès, & que tout le Monde le regardoit comme un Homme perdu, Nieto étant un jour dans l'Eglise du College, sa vûe s'arrêta sur un Crucifix, & la Priere que le Sauveur près d'expirer sur la Croix adressa à son Pere en faveur de ses Bourreaux, lui étant revenue à l'esprit, il en fut si vivement touché, qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il se reprocha d'avoir laissé livrer à la Justice, celui qui l'avoit outragé. Il courut sur le champ à sa prison, se jetta à ses pieds, lui promit de se faire son Avocat, ne le quitta que pour aller solliciter ses Juges, & ne les laissa point en repos, qu'ils ne lui eussent promis sa grace; ce qui fut d'autant plus aisé, que la Partie civile n'étoit point encore intervenue. Il fit plus, car il s'engagea à païer les frais des procédures qui étoient déja faites.

Un si généreux effort sur soi-même ne pouvoit manquer d'être récompensé d'une de ces graces victorieuses, qui élevent à la plus éminente sainteté, & on l'y vit en effet parvenir en peu de tems d'une maniere très sensible. Quelques années après son Neveu, & son unique héritier, arriva d'Espagne à Cordoue; mais pendant le voïage il s'étoit dégoûté du Monde, & avoit pris la résolution d'entrer dans la Compagnie de Jesus; ce fut la premiere chose, dont il entretint son Oncle, qui lui dit qu'il méditoit aussi le même dessein, & sur le champ ils allerent ensemble le communiquer au Recteur du Collége. La surprise de ce Religieux fut extrême; il exhorta l'un & l'autre à réfléchir long-tems sur une affaire de cette importance, & à bien s'assurer de la volonté de Dieu avant que de faire aucune démarche. Il leur représenta toutes les suites d'un tel engagement : il examina lui-même & fit examiner à loisir leur vocation par les personnes les plus capables d'en juger, & qu'aucune vûe d'intérêt ne pouvoit

empêcher de dire librement ce qu'ils pensoient : il differa le plus long-tems qu'il put à se rendre à leurs instances, & il ne se rendit que lorsqu'il ne lui fut plus possible de douter que leur vocation ne vînt du Ciel. 1643.

Alfonse Nieto dans un âge si avancé n'étoit guere en état de remplir aucun Emploi dans une Province, où il n'y en avoit point qui ne fût extrêmement pénible ; mais outre qu'une grande sainteté donne bien du courage & bien des forces, ce sont les prieres & les mérites des Saints, qui attirent la fécondité sur les travaux Apostoliques : en levant les mains au Ciel comme Moïse, ils ont souvent plus de part à la victoire, que ceux qui combattent contre l'Ennemi avec plus de valeur. Son Neveu entroit dans la carriere avec des forces & du courage, un esprit solide & cultivé ; & le sacrifice qu'il venoit de faire étoit un grand préjugé qu'il la fourniroit avec la plus grande distinction. Cependant, comme si l'un & l'autre eussent appréhendé d'être à charge à la Compagnie, avant que de faire leurs Vœux, ils firent une donation de tous leurs biens au Collége de Cordoue, qui non-seulement fut en état de réparer ses pertes, mais encore d'achever les Bâtimens, qui étoient demeurés imparfaits.

Disette de Missionnaires au Paraguay, & ce qui en arrive.

Cependant la disette d'Ouvriers étoit toujours si grande dans les Provinces, qu'elle fit manquer alors une nouvelle occasion heureusement ménagée par le P. de Medina, de pénétrer dans le Chaco. Mais pour en profiter il auroit fallu se servir des Missionnaires qui travailloient dans la Vallée de Calchaqui ; & on ne crut pas devoir abandonner une entreprise, du succès de laquelle on commençoit à bien augurer, pour une autre, qui avoit si souvent échoué. Ce n'est pas que les Calchaquis donnassent beaucoup plus d'esperance d'une conversion sincere ; mais ils voïoient volontiers les Missionnaires chez eux, & leur laissoient une liberté entiere d'exercer leurs fonctions ; il n'y mouroit presque point d'Enfans sans Baptême, & on se flattoit que c'étoit autant d'Intercesseurs auprès de Dieu en faveur de ceux qui leur avoient donné le jour. On n'avoit pu encore se promettre rien de semblable dans le Chaco.

Ce manque de Sujets qui arrêtoit l'établissement de la Religion dans cette grande Province, ne pouvoit manquer d'être bien sensible aux Missionnaires du Paraguay ; mais ils avoient encore un autre sujet d'inquiétude, qui rendoit leur situation fort triste. Ils voïoient depuis long-tems un orage se former

1643. contr'eux, & qui après avoir grondé assez long-tems sur leurs têtes, creva tout-à-coup, & forma la plus longue & la plus sensible persécution, que leur Compagnie ait peut-être jamais essuïée. Le caractere, dont étoit revêtu celui qui en fut l'auteur, & les éloges que lui ont donnés ceux, auxquels il fournissoit des armes contr'eux, ont long-tems tenu en suspens bien des personnes qui n'étoient nullement prévenues contre la Société. L'ancien & le nouveau Monde n'ont pendant bien des années retenti que d'accusations atroces répandues dans une infinité de Libelles contre les Jésuites du Paraguay, que leur conduite & la vie qu'ils menoient, devoient, ce semble, mettre à l'abri de tout reproche. La vérité s'est enfin fait jour à travers les nuages, dont on avoit si long-tems travaillé à l'obscurcir ; & je n'ai besoin pour le mettre en évidence, que de bien faire connoître celui qui avoit excité la tempête. Il s'est peint lui-même dans ses propres Ecrits, & par les excès auxquels il s'est porté, d'une maniere, qui seule seroit capable de justifier ceux qu'il avoit entrepris de perdre. Aussi ne chercherai-je point à charger le portrait que j'en vais tracer, sur les Mémoires les plus autentiques.

Portrait de D. Bernardin de Cardenas.

Dom Bernardin de Cardenas naquit dans la Ville de la Plata, Capitale de la Province des Charcas, d'une Famille distinguée par sa noblesse, & entra assez jeune dans l'Ordre de Saint François. Né avec une imagination ardente, après une étude assez superficielle de la Théologie & des sacrés Canons, il s'engagea de bonne heure dans le Ministere de la Prédication, où avec beaucoup de mémoire, d'assurance & de facilité, il ne lui fut pas difficile de se faire une grande réputation sous un climat, où il est plus aisé de réussir par le brillant que par le solide, & où l'enthousiasme donne facilement un grand air de sainteté. D'ailleurs, Homme à visions & à révélations qu'il avoit un grand soin de publier lui-même ; en un mot le plus parfait & le plus dangereux Extatique, qui fût peut être jamais. Ses premiers succès engagerent ses Supérieurs à le nommer Gardien de leur Couvent de la Plata ; mais ils s'en repentirent bientôt.

Le Pere de Cardenas, à en juger par le reste de sa vie, n'avoit point de plus forte passion que de passer pour un Saint, afin d'ajoûter par-là un nouveau lustre à ses talens ; & il crut y pouvoir réussir par une de ces actions d'éclat, qui imposent à la Multitude. Il s'avisa un jour de sortir de son Couvent la

tête couverte de cendres, portant une pesante Croix sur ses épaules, & suivi de tous ses Religieux qui avoient les épaules découvertes, & se flagelloient jusqu'au sang. Cette démarche ne fut pas approuvée de tout le monde, & au premier avis qu'en eurent les premiers Supérieurs de l'Ordre, ils le déposerent, & lui interdirent la sortie de son Couvent. Il profita de sa retraite pour étudier l'Ecriture sainte, & lorsqu'il reparut en Chaire, il s'attira plus que jamais les applaudissements du Public. Il charmoit ses Auditeurs par des traits d'une éloquence vive & pathétique; il s'attachoit quantité de personnes par ses conversations toutes remplies d'heureuses saillies, & il édifioit par un exterieur modeste & mortifié. On oublia bientôt l'indiscrétion, qui lui avoit attiré sa disgrace; plusieurs même la regarderent alors comme un saint excès, qui ne méritoit pas l'affront qu'on lui avoit fait.

Il est nommé Missionnaire Apostolique.

Quelque tems après l'Archevêque de la Plata tint un Concile Provincial de sa Métropole, qui avoit pour objet la réforme des Mœurs & l'Instruction des Indiens, fort négligée depuis quelque tems dans cette Province, soit que les Ecclésiastiques n'y fussent pas en assez grand nombre, soit qu'ils ne remplissent pas leurs obligations avec assez de zele; il est certain du moins que le Concile fut obligé de recourir aux Réguliers, & que le Pere de Cardenas fut un des premiers, sur qui les Evêques de cette Assemblée jetterent les yeux, d'autant plus qu'il parloit fort aisément; & il n'omit rien pour répondre à l'idée qu'on avoit conçue de lui. Il parcourut une bonne partie de la Province des Charcas, prêchant tous les jours, & souvent plusieurs fois, annoncé partout comme un Homme miraculeux, favorisé de visions & de révélations célestes.

Succès de ses Prédications.

D'ailleurs on ne parloit que de ses jeûnes & de ses austérités, des opprobres & des mauvais traitemens qu'il avoit soufferts de la part des Infideles, & des conversions nombreuses que Dieu avoit opérées par son ministere. L'affluence des Peuples qui le suivoient, n'avoit point encore eu d'exemple, & on ne l'appelloit plus que le Saint. Quelques-uns n'en jugeoient pourtant pas aussi favorablement; mais s'il pouvoit y avoir beaucoup de prévention en sa faveur de la part de la Multitude, dont les suffrages faciles à gagner, ne sont pas toujours une regle sûre pour juger; peut-être aussi que ceux qui trouvoient quelque chose à redire dans la conduite du Missionnaire,

1643. portoient trop loin les conséquences qu'ils tiroient, de quelques irrégularités dans l'exercice de ſon zele, d'un air d'oſtentation qu'ils croïoient y remarquer, & de l'appareil avec lequel il marchoit. Car quoiqu'il fît tous ſes voïages à pied, portant une grande Croix en guiſe de Bourdon, le Peuple qui le ſuivoit en foule, faiſoit retentir toute les Campagnes des acclamations qu'il lui donnoit.

Le bruit court qu'on lui a donné connoiſſance de quelques nouvelles Mines d'argent.

Le terme de ſon Apoſtolat fut la petite Ville de Cochabamba (1), ſituée à trente lieues du Potoſi, & à vingt-cinq au Nord-Oueſt de la Plata. Après qu'il y eut exercé ſon zele avec tout le concours & le bruïant ſuccès qui l'accompagnoit par-tout, le bruit ſe répandit que les Indiens de ſa ſuite lui avoient donné connoiſſance de quelques Mines d'argent qu'ils venoient de découvrir, mais à condition de ne dire à perſonne où elles étoient, juſqu'à ce qu'ils en euſſent traité avec les Eſpagnols. Quoiqu'ils portaſſent leurs prétentions fort haut, on exagera tellement l'abondance de ces nouvelles Mines, que le Magiſtrat de Cochabamba, qui ne doutoit point qu'elles ne fuſſent réelles & telles qu'on le diſoit, en écrivit ſur ce ton au Comte de Salvatierra, Viceroi du Pérou. Enfin tout retentiſſoit des éloges du ſaint Miſſionnaire, qui en travaillant avec tant de ſuccès au ſalut des ames, n'oublioit pas les intérêts de ſa Patrie.

Il eſt appellé à Lima, & renfermé dans un Couvent de ſon Ordre; ce qu'on lui reproche.

Au milieu de ces applaudiſſemens, il reçut de ſes Supérieurs un ordre de ſe rendre à Lima: on ne douta point que ce ne fût pour traiter avec le Viceroi au ſujet de ces Mines. Pluſieurs ſe perſuaderent même qu'une Mitre ſeroit bientôt la récompenſe de l'important ſervice qu'il venoit de rendre à l'Etat; & ſur cette aſſurance, tous, juſqu'aux plus pauvres, s'empreſſerent à lui fournir ce qui étoit néceſſaire pour ſon voïage. On prétend qu'il ne refuſa perſonne, & il doutoit en effet ſi peu de la réalité de la découverte des Mines, qu'il promit de rembourſer avec uſure tout ce qu'on lui donnoit. Mais il fut bien étonné, lorſqu'étant arrivé à Lima & s'étant préſenté au Palais du Viceroi, on lui en refuſa la porte, & beaucoup plus encore de la réception qu'on lui fit dans le Couvent de ſon Ordre, où il ſe retira.

(1) Cette Ville fut fondée ſous le nom d'*Oropeſa*, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, dans la Vallée de Cochabamba; mais on ne la connoît plus guere que ſous ce dernier nom.

Le

Le Viceroi étoit déja bien informé que les Mines dont on avoit fait tant de bruit, n'avoient aucune réalité; & si les Superieurs du Pere de Cardenas ne le soupçonnoient point, comme faisoient quelques-uns, d'avoir donné cours à cette fable pour se faire valoir, ils ne lui pardonnoient pas de s'être laissé si légerement tromper par des Indiens, & de s'être par-là rendu la fable du Pérou. Ils étoient instruits d'ailleurs que dans le cours de ses Missions il avoit indisposé contre lui plusieurs des Ecclésiastiques & des Religieux, qui desservoient des Cures Indiennes & que leurs Paroissiens abandonnoient pour le suivre. On les avoit encore avertis de quelques scenes qu'il avoit données au Public, & qui leur rappelloient celle de la Plata. Enfin ils étoient informés que dans ses Sermons il lui étoit échappé quelques Propositions peu exactes, & qui pouvoient lui attirer des affaires de la part du saint Office. 1643.

Sa conduite dans sa retraite.

Ils lui firent donc entendre qu'il avoit encore besoin de passer quelque tems dans la retraite & de s'y exercer dans la pratique des observances régulieres, de prendre des airs plus religieux & plus modestes, d'étudier à fond des matieres qu'il n'entendoit pas assez, & de reprendre le joug de l'obéissance qu'il paroissoit porter avec peine. Ils lui dirent ensuite qu'ils ne l'avoient appellé à Lima, que pour le soustraire aux poursuites qu'on pourroit faire contre lui, & qu'ils lui conseilloient de faire de sérieuses réflexions sur ce que sa conduite avoit eu d'irrégulier. Il fallut obéir; mais la maniere dont il se comporta dans sa retraite ne justifia que trop les craintes de ses Supérieurs. On s'apperçut d'abord que la solitude & la dépendance lui étoient également onéreuses, & qu'il croïoit avoir des talens, qu'on avoit tort d'enfouir dans l'obscurité d'un Cloître. Il n'y parut occupé qu'à se ménager des Amis & des Protecteurs, & à composer des Mémoriaux pour le Conseil Roïal des Indes, où il témoignoit un grand zele pour le salut des Indiens, & proposoit ses vûes sur les moïens de les attirer au Christianisme. Il y disoit entr'autres choses, qu'il ne lui paroissoit pas convenir de confier les Cures Indiennes aux Réguliers; & quels que fussent les motifs qui l'engageoient à parler ainsi, tout le monde n'en jugea pas favorablement: mais peut-être n'y trouva-t-on à redire, que quand on apprit que, s'il avoit eu en cela

1643. des vûes d'ambition, il étoit parvenu au but qu'il s'étoit proposé.

Il est nommé Evêque de l'Assomption.

Le célebre Jurisconsulte Dom Jean de Solorzano, Auteur d'un Ouvrage écrit en latin, pour établir le Droit des Rois Catholiques sur les Indes occidentales (1), avoit été Oydor dans l'Audience Roïale de Lima, puis Gouverneur de Guancavalico, Ville du Pérou; il y avoit entendu prêcher le Pere de Cardenas, & conçu une grande estime pour lui. Il occupoit alors une place dans le Conseil Roïal des Indes; & il y a bien de l'apparence que les Mémoriaux dont je viens de parler, lui avoient été adressés, ou du moins communiqués. Ce qui est certain, c'est que l'Evêché de l'Assomption du Paraguay étant venu à vacquer, il engagea le Roi Catholique à y nommer le P. de Cardenas, dont il fit à ce Prince un très grand éloge (2); & la nouvelle en étant arrivée à Lima, ce Pere ne différa point à user de toute la liberté que lui donnoit sa promotion.

Il se rend au Potosi & ce qu'il y fait.

Il se rendit d'abord au Potosi, espérant peut-être d'y recevoir plutôt ses Bulles, & il y parut avec l'habit de son Ordre, une petite Croix de bois sur la poitrine, & la tête couverte d'un chapeau verd; & sans en demander la permission à personne, il se mit à prêcher & à confesser en cet équipage. Il avoit grand soin de faire entendre à ses Auditeurs & à ses Pénitens, qu'étant un pauvre Religieux, il avoit besoin que la charité des Fideles le mît en état de faire la dépense qui convenoit au rang où il venoit d'être élevé; & le Peuple, auquel il distribuoit des Indulgences & de petits présens de dévotion, ne manquoit jamais, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, de le conduire jusqu'à son logis, & de le combler de bénédictions.

Le Curé du Potosi étant mort peu de tems après, il prit sa place jusqu'à ce qu'on lui eût donné un Successeur, & il fit même la visite de cette partie du Diocèse de la Plata. Bien des gens attribuerent tout cela au grand zele pour le salut des Ames, dont il étoit dévoré, & admiroient son humilité de vouloir bien s'abbaisser, quoiqu'il fût nommé Evêque,

(1) *De Indiarum Jure.*

(2) Le Pere de Cardenas fut nommé Evêque de l'Assomption le 18 de Mai 1640, il fut préconisé à Rome le 18 d'Août de la même année. Il fut consacré par l'Evêque du Tucuman, au mois d'Octobre 1641, n'aïant pas encore reçu ses Bulles

1643.

jusqu'aux plus petites fonctions curiales ; mais l'Archevêque trouva fort mauvais qu'il en usât de la sorte dans son Diocèse sans sa participation. Toutefois s'étant apperçu que plusieurs Membres de l'Audience Roïale pensoient sur cela comme les Habitans du Potosi , il prit le parti de dissimuler.

L'Archevêque de la Plata l'oblige à en sortir.

L'imprudence de D. Bernardin de Cardenas lui fournit bientôt une occasion de l'obliger à sortir de son Diocèse , sans que personne y pût trouver à redire. Un Indien libre , qu'il confessa au lit de la mort , lui donna tout son bien , qui montoit à dix mille écus. Appellé ensuite pour entendre la Confession d'un Espagnol , nommé Diegue de Vargas , il lui fit changer en sa faveur un leg de cinq mille écus qu'il avoit d'abord destiné pour un autre. On en murmura , & le Public rabbattit beaucoup de son estime pour un Homme qu'il avoit cru jusques-là fort désintéressé. Dès que l'Archevêque en fut instruit , il lui écrivit qu'il le prioit de sortir de son Diocèse , & d'aller gouverner celui auquel il étoit nommé , ainsi qu'il étoit porté dans le Brevet du Roi , en attendant qu'il eût reçu ses Bulles & qu'il fût sacré (1).

Comment il en sort , son inquiétude sur le retardement de ses Bulles.

Il comprit bien que cette priere étoit un ordre , & que l'Archevêque , qui étoit son Métropolitain , n'en demeureroit pas là , s'il refusoit d'obéïr ; mais il le fit de fort mauvaise grace ; il dit aux Indiens qui lui étoient fort attachés , que son départ étoit un effet de la mauvaise humeur de l'Archevêque. Il avoit cependant de quoi se consoler du chagrin qu'on lui donnoit , puisqu'il emportoit d'une Ville , où il étoit venu sans avoir un sou , une Chapelle très riche & de quoi meubler magnifiquement son Palais épiscopal. Il ne vouloit pourtant point paroître à l'Assomption avant que d'être sacré ; & le retardement de ses Bulles l'inquiétoit beaucoup , quoiqu'il fût difficile qu'elles fussent déja parvenues jusqu'à lui.

Ce qu'il imagine pour se faire sacrer avant que d'avoir reçu ses Bulles.

D'ailleurs son inquiétude n'étoit peut-être pas sans fondement. Il avoit plus d'un sujet de craindre qu'on n'eût envoïé au Roi des Mémoires contre lui , & qu'ils n'eussent fait impression sur l'esprit de ce Prince. Pour en prévenir l'effet , il résolut de se faire sacrer le plutôt qu'il lui seroit possible , & le moïen qu'il prit pour y réussir , n'est malheureusement pour lui que trop constaté. Pour bien entendre ceci , il faut se

(1) C'étoit l'usage que l'Evêque nommé , dès qu'il avoit reçu le Brevet du Roi , fût choisi par le Chapitre pour gouverner le Diocèse.

1643. rappeller ce que j'ai remarqué de l'époque de ſa promotion & de celle de ſa préconiſation, que j'ai fait vérifier en Eſpagne par un Sécretaire général du Conſeil Roïal des Indes, & à Rome, par les Regîtres des Conſiſtoires où ſont marqués l'année & le jour auxquels les nouveaux Evêques ſont préconiſés.

Je n'ai pu ſavoir au juſte en quel tems D. Bernardin ſortit du Potoſi; mais il eſt certain qu'il paſſa de-là au Tucuman, & qu'il arriva à Salta au mois d'Août 1641. Sa premiere viſite dans cette Ville fut au Collége des Jéſuites, où après avoir témoigné une confiance entiere aux Peres de cette Maiſon, il leur exagéra d'abord les beſoins ſpirituels du Diocèſe de l'Aſſomption, & la néceſſité d'y remédier promptement. Il leur dit enſuite qu'il ne pouvoit pas douter que ſes Ennemis n'empêchaſſent qu'il ne reçût ſes Bulles, qu'il ſavoit être expédiées depuis plus de deux ans, & pour leur en donner une preuve, il leur montra deux Lettres, l'une du Cardinal Antoine Barberin, datée du mois de Décembre 1638, qui lui donnoit avis de leur expédition, & l'autre du Roi d'Eſpagne, ſans date, qui lui donnoit la qualité d'Evêque.

Sur une fauſſe Lettre qu'il préſenta aux Jéſuites du Collége de Salta, ils ſont d'avis qu'il peut ſe faire ſacrer ſans ſes Bulles.

La premiere des ces deux Lettres étoit évidemment ſuppoſée; & je n'aurois jamais pu croire, ni perſuader à perſonne, qu'elle eût été produite par D. Bernardin de Cardenas, ſi elle n'avoit été citée par ſon Procureur dans un Mémorial préſenté au Roi d'Eſpagne pour le juſtifier, & qui eſt imprimé. Au reſte, il n'eſt plus douteux que ce ne ſoit ſur cette Lettre qu'il a été ſacré (1). Les Peres du Collége de Salta, auxquels il demanda ſi en vertu de cette preuve de l'expédition de ſes Bulles il ne pouvoit pas ſe faire conſacrer avant que de les avoir reçues, lui dirent qu'ils n'y voïoient point de difficulté; il les pria de lui donner cette réponſe par écrit, & ils n'oſerent la lui refuſer.

Les Jéſuites de Cordoue lui mandent qu'il ne peut pas le faire. Comment il reçoit leur Lettre.

Il en envoïa ſur le champ une copie au P. de Boroa, alors Recteur du Collége & de l'Univerſité de Cordoue, & il l'accompagna d'une Lettre datée du dix-huitieme d'Août, dans laquelle il lui diſoit qu'encore que l'avis doctrinal des Peres du College de Salta lui ſuffit pour ſe faire ſacrer avant que d'avoir reçu ſes Bulles, il étoit cependant bien aiſe d'avoir

(1) Il a encore cité cette Lettre à Rome lorſqu'il demanda l'abſolution des Cenſures qu'il avoit encourues, comme nous le verrons dans la ſuite, mais il ne dit rien de cette date.

encore le ſien & celui de ſon Univerſité, & qu'il comptoit 1643.
bien qu'il ſeroit conforme à celui de ces Peres; qu'il le prioit néanmoins de l'appuïer de nouvelles preuves, qu'il ſeroit à Santiago le vingtieme de Septembre au plus tard, & qu'il eſpéroit d'y trouver ſa réponſe. Il l'y trouva en effet, & elle étoit conçue en ces termes.

MONSEIGNEUR,

» On me remit avant hier la Lettre de votre Seigneurie » illuſtriſſime, datée de Salta le dix-huitieme d'Août, & les » termes dont elle uſe envers ſon indigne Serviteur, m'ont » cauſé une véritable confuſion. Je ſuis ſenſiblement touché, » Monſeigneur, du retardement de vos Bulles; c'eſt ſans » doute l'Ennemi du ſalut des Ames qui fait tous ſes efforts » pour éloigner un ſi digne Prélat de ſon Egliſe; mais j'eſ- » pere que Notre-Seigneur ne permettra pas qu'il réuſſiſſe » dans ſon projet. Quant à ce que Votre Seigneurie illuſtriſ- » ſime exige de moi, dans le deſir ſincere que j'avois de ſe- » conder ſes pieux deſſeins, j'ai chargé les Profeſſeurs en » Théologie de ce Collége d'examiner l'Ecrit du P. Côme » Sofia (1), que vous m'avez adreſſé. Ce Pere eſt vérita- » blement un habile Homme; mais je ſais qu'il n'a pu con- » ſulter les Livres où cette matiere eſt traitée à fond, & je » ſuis obligé de vous dire, Monſeigneur, qu'on n'a pas » trouvé ici un Canoniſte, ni un Théologien, qui autoriſe » le ſacre d'un Evêque qui ne peut point préſenter ſes Bulles. » Je ſouhaiterois de tout mon cœur de pouvoir vous envoïer » une réponſe plus favorable, &c.

A la lecture de cette Lettre D. Bernardin entra dans une ſi grande colere, qu'il la déchira ſans la communiquer à perſonne. Il ſe garda bien ſurtout d'en parler à l'Evêque du Tucuman, qu'il connoiſſoit aſſez pour être perſuadé que s'il l'avoit vûe, il ne le conſacreroit pas. D. Melchior Maldonado le lui manda à lui-même peu de tems après ſon Sacre. » Votre Seigneurie illuſtriſſime, lui diſoit-il dans une Lettre » qu'il lui écrivit de Rioja, voulut ſavoir des Peres du Col- » lege de Cordoue ſi elle pouvoit ſe faire ſacrer avant que » d'avoir reçu ſes Bulles, & ils lui envoïerent en ſecret avec » beaucoup de reſpect leur avis doctrinal. J'en ignore les ter- » mes; mais je ſais que vous déchirâtes la Lettre du Recteur

(1) C'eſt le nom du Recteur du Collége de Salta.

1643. » de ce College avec dépit. Cette action, Monseigneur, ne » peut être excusée, & quel que fût l'avis de ces Peres, vous » n'aviez pas raison de vous mettre en colere, puisque cha- » cun est libre de dire ce qu'il pense, quand ce n'est pas en » matiere de foi. Votre Seigneurie illustrissime avoit encore » plus de tort de vouloir ce qui est illicite, & de s'irriter » parcequ'on lui disoit ce qui est juste & raisonnable. Elle » me faisoit à moi-même un tort considérable, en me dis- » simulant ce qui auroit pu me servir de regle, afin d'ob- » tenir de moi ce qu'elle desiroit, & cela en matiere gra- » ve, &c.

Il lui dit ensuite qu'il étoit entré dans son Diocèse comme un S. Bernard ; que ses Diocésains, prévenus de sa grande sainteté & de l'éminence de ses talens, ne regardoient plus auprès de lui leur propre Evêque, que comme un Homme d'une vertu commune & d'une capacité médiocre ; qu'il n'en avoit point eu de jalousie, & qu'il savoit se rendre justice; mais qu'il avoit été un peu surpris de le voir agir dans son Diocèse, & sans lui en avoir fait la moindre honnêteté, comme s'il avoit été un S. Paul. En effet, D. Bernardin s'étoit comporté, même avant son sacre, dans le Tucuman comme il avoit fait dans le Potosi, prêchant, confessant, faisant toutes les fonctions curiales, & il doutoit si peu qu'il eût droit d'en user ainsi sans l'agrément de l'Ordinaire, que l'étant allé trouver à Santiago, il ne lui en fit pas la moindre honnêteté, & débuta par lui proposer de le consacrer sans attendre ses Bulles, qu'il savoit, disoit-il, être expédiées depuis long-tems, & que ses Ennemis avoient interceptées.

Il y est sacré. Protestation de l'Evêque du Tucuman.

D. Melchior, qui l'avoit reçu chez lui avec beaucoup de politesse, lui répondit, d'abord qu'il ne croïoit pas pouvoir en conscience faire ce qu'il desiroit de lui. Cependant sur ses vives instances, sur l'opinion qu'il avoit de sa grande capacité, sur l'avis des Peres du College de Salta, il passa pardessus ses doutes, & se rendit. Il en fut au désespoir, quand il eut été instruit de la réponse du Recteur de l'Université, & lui écrivit une Lettre très vive, en lui reprochant de l'avoir forcé de faire ce qu'il ne se consoleroit jamais d'avoir fait. » Votre Seigneurie illustrissime, lui disoit-il, ne me » laissoit reposer ni le jour, ni la nuit, me représentant & » me faisant représenter sans cesse, de vive voix & par écrit,

1643.

» la nécessité de subvenir aux besoins pressants de l'Eglise du
» Paraguay... Je déposai enfin mes doutes & mes scrupules
» sur la grande idée que j'avois de votre sainteté & de votre
» capacité... Je protestai néanmoins de ma soumission & de
» mon obéissance au Souverain Pontise, mon premier Chef;
» je déclarai à Votre Seigneurie illustrissime qu'en la consa-
» crant, je ne lui conférois aucun pouvoir, ni aucune juris-
» diction; qu'elle ne pouvoit les tenir avant la réception de
» ses Bulles, que de son Chapitre; & avec ces précautions,
» qui étoient nécessaires pour ne nous pas perdre tous les deux,
» je me conformai au sentiment de ceux qui étoient d'avis
» que je pouvois passer par-dessus mes craintes.

Ce fut vers la mi-Octobre 1641, un an & deux mois après l'expédition des Bulles (1), que se fit la cérémonie de ce Sacre; & la Congrégation du Saint Concile de Trente, comme nous le verrons dans la suite, a depuis déclaré que cette consécration faite sans que les Lettres Apostoliques eussent été présentées, n'étoit pas légitime, tant pour cette raison, que parceque l'Evêque consacrant n'y avoit été assisté que de deux Chanoines, sans la permission du Pape; qu'elle étoit cependant valide, quant à l'impression du caractere, mais qu'elle avoit été nulle & invalide quant à l'exercice licite des fonctions épiscopales. D'où il s'ensuit que D. Bernardin de Cardenas n'a jamais eu de jurisdiction dans son Diocèse, puisqu'il n'a été absous, qu'après en être sorti, des censures dont il étoit lié, non-seulement à cause de l'irrégularité de son sacre, mais encore pour avoir pris possession de son Diocèse & usé de tous les pouvoirs attachés à son caractere, & qu'il n'avoit pas. Le Roi d'Espagne, dans une Cédule écrite de Fraga en Arragon, datée du 25 de Juillet 1644, déclara aussi qu'il avoit été surpris d'apprendre que D. Bernardin avoit été sacré avant la réception de ses Bulles, ce qui lui paroissoit de fort mauvais exemple.

Il se rend à Cordoue, & ce qui s'y passe.

De Santiago le Prélat passa à Cordoue, & les Jésuites de cette Ville furent les premiers à lui aller présenter leurs respects. Il les visita ensuite, & fut complimenté en vers & en prose par leurs Ecoliers; le Recteur le pria de lui faire l'honneur de dîner avec sa Communauté; il y consentit, & pendant le repas il dit au Recteur qu'il comptoit bien qu'il mettroit le comble à ses politesses, en lui donnant un Ecrit signé

(1) Elles furent expédiées le 18 d'Août 1640.

1643. de lui & des Professeurs de Théologie, par lequel il approuveroit son Sacre. Il lui avoit déja dit qu'il vouloit donner aux Jésuites les prémices de son Episcopat, en ordonnant ceux qui se disposoient à recevoir les Ordres sacrés, & le Recteur avoit répondu qu'il n'y en avoit actuellement aucun qui fût dans le cas, outre qu'il n'avoit pas le pouvoir de les présenter sans la permission de son Provincial, qui étoit absent & fort éloigné de Cordoue. D. Bernardin avoit pris cette réponse pour une défaite; mais il avoit jugé à propos de dissimuler son ressentiment.

L'Université de Cordoue refuse d'approuver son Sacre.

L'Embarras du Recteur étoit beaucoup plus grand au sujet de l'Ecrit que le Prélat demandoit. Il fallut enfin s'expliquer, & le Recteur répondit sans biaiser, qu'il ne le pouvoit pas sans trahir sa conscience, parceque ses Théologiens & tous ceux qu'il avoit consultés, trouvoient dans sa consécration des défauts qui la rendoient illicite. Cette réponse mortifia l'Evêque, mais elle ne lui fit naître aucun scrupule sur son Sacre. Il y a bien de l'apparence qu'elle fut ignorée de D. Melchior Maldonado, que les Jésuites crurent devoir laisser dans sa bonne foi. D. Bernardin voulut néanmoins avoir une approbation par écrit, & il la demanda à D. Jean de Solorzano, qui ne fit aucune difficulté de la lui envoïer, & entreprit même de soutenir son sentiment. Il ne fut pas le seul qui décida de la sorte en Espagne, & cette contestation n'y fut terminée que par la déclaration de la Congrégation du Saint Concile de Trente. La voici en François, on trouvera l'Original à la fin de ce Volume.

» L'Evêque de la Ville qu'on nomme de l'Assomption, » de la Province de Paraguay, dans les Indes occidentales, » a pris possession de son Evêché, & s'est fait consacrer par » l'Evêque du Tucuman, sans avoir présenté les Lettres Apostoliques, qui cependant avoient été auparavant accordées » & expédieés, ce dont il étoit en quelque façon assuré par » des avis qu'il en avoit reçus. Il a aussi été consacré par le » susdit Evêque, sans autres Assistans que deux Chanoines, » sans en avoir présenté la dispense, laquelle étoit pareillement accordée, ce dont il avoit quelque sorte de connoissance, ou du moins une présomption, (parceque le Souverain Pontife est dans l'usage d'accorder cette dispense aux » Evêques qui doivent être consacrés dans les Indes.) Ces faits » supposés, on a demandé en premier lieu si la susdite prise

» de

» de possession sans avoir présenté les Lettres apostoliques, a » été légitime ? en second lieu, si la susdite consécration faite » comme il a été dit, a été valide ? 1643.

» La sacrée Congrégation des Eminentissimes Cardinaux, » préposés par le Saint Siége Apostolique pour interpréter » le Concile de Trente, a répondu le premier de Septembre » 1657, à la premiere question, que la prise de possession n'a» voit pas été légitime.

» La même sacrée Congrégation, après avoir mûrement » examiné ce qui a été proposé en second lieu, a répondu le » 15 Décembre 1657, sur le second article, que la susdite » consécration de l'Evêque de Paraguay avoit été valide quant » au Sacrement & à l'impression du caractere, mais qu'elle » avoit été nulle quant à l'exercice licite des fonctions atta» chées à l'ordre, & que l'Evêque ainsi consacré, aussi-bien que » l'Evêque consécrateur, avoient besoin d'absolution & de dis» pense, que la même sacrée Congrégation a jugé leur devoir » être accordée, sous le bon plaisir de notre très Saint Pere.

» Lequel, aïant oui le rapport & les raisons alléguées, a or» donné, le sixieme de Février 1658, par un effet de sa bonté » paternelle, qu'on accordât aux susdits Evêques l'absolution » & la dispense par des Lettres apostoliques en forme de Bref.

» F. Cardinal Paulucci, Préfet. *Gratis*, même pour les » Ecritures.

» C. de Veechiis, Evêque de Chiusi, Sécrétaire de leurs » Eminences.

Fin du neuvieme Livre.



PIECES

Pour servir de Preuves et d'éclaircisssemens à l'Histoire du Paraguay.

RELATION DE FERNAND DE RIBERA.

EN la Ciudad de la Ascension (*a*), que es en el Rio del Paraguay, de la Provincia del Rio de la Plata, à tres dias del mes de Março, año del nacimiento de nuestro Salvador Jesu-Christo de mil y quinientos y quarenta y cinco años, en presencia de mi el Escrivano publico, y Testigos de yuso escritos, estando dentro de la Yglesia y Monasterio de nuestra Señora de la Merced de Redemcion de Captivos, paresciò presente el Capitan Hernando de Ribera, Conquistador en esta Provincia, y dixò, que por quanto al tiempo que el Señor Dom Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, Governador, y Adelantado, y Capitan general desta Provincia del Rio de la Plata por su Majestad, estando en el Puerto de los Reyes, por donde la entrò à descubrir en el año passado de mil y quinientos y quarenta y tres, le embiò, y fue mandado con un Vergantin y cierta gente à descubrir por un Rio arriba, que llaman *Ygatu*, que es un braço de dos Rios muy grandes y caudalosos, el uno de los quales se llama *Yacareati*, y el otro *Yayva*, que segun Relacion de los Indios naturales, vienen por entre las Poblaciones de la

1545. Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

DANS la Ville de l'Assomption, située sur le Fleuve du Paraguay, dans la Province de Rio de la Plata, le troisieme du mois de Mars 1545, en présence de moi Ecrivain public, & des Témoins cidessous nommés, étant dans l'Eglise du Monastere de Notre-Dame de la Merci de la Rédemption des Captifs, comparut le Capitaine Fernand de Ribera, un des Conquérans de cette Province, & dit que le Seigneur D. Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, Gouverneur, Adelantade, & Capitaine général pour Sa Majesté, dans ladite Province de Rio de la Plata, se trouvant au Port des Rois, où il étoit venu en l'année 1543 pour découvrir le Païs, il fut envoïé par ledit Seigneur, & partit sur un Brigantin avec un nombre de gens, & remonta une Riviere nommée *Ygatu*, formée par le Confluent de deux grandes Rivieres, lesquelles, suivant ce qui lui a été dit par les Indiens du Païs, se nomment l'une *Yacareati*, & l'autre *Yayva*, & arrosent des Païs fort peuplés; qu'étant arrivé chez les *Xarayès*, sur les connoissances que lui donnerent ces Indiens, aïant

(*a*) Cet Ecrivain est le seul qui donne à l'Assomption le nom d'*Ascension*; il le lui donne par-tout.

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

Tierra a dentro ; y que aviendo llegado à los pueblos de los Indios, que ſe llaman los *Xarayes*, por la relacion que dellos uvò, dexando el vergantin en el Puerto à buen recaudo, ſe entrò con quarenta hombres por la Tierra à dentro à la ver y deſcubrir por viſta de ojos ; yendo caminando por muchos pueblos de Indios, ovò y tomò de los Indios naturales de los dichos pueblos, y de otros, que de mas lexos le vinieron à ver y hablar, larga y copioſa relacion ; laqual el examinò y procurò examinar y particularizar, para ſaber dellos la verdad, como hombre, que ſabe la Lengua *Cario* ; por cuya interpretacion y declaracion comunicò y platicò con las dichas generaciones, y ſe informò de la dicha Tierra.

laiſſé ſon Brigantin en lieu de ſûreté, il ſe mit en marche avec quarante Hommes, pour découvrir le Païs, de ſes propres yeux ; qu'il rencontra ſur ſa route pluſieurs Bourgades Indiennes, dont les Habitans, & pluſieurs autres qui venoient de plus loin pour le voir & lui parler, lui donnerent de grandes lumieres ſur ce qu'il cherchoit ; & que comme il entendoit fort bien la Langue Carienne (qui a cours dans tout ce Païs), il examina & fit examiner avec ſoin tout ce qu'il put apprendre, par le moïen de ces Indiens, de ce qui regardoit ce Païs, & la vérité du rapport qu'ils lui firent.

Y porque al dicho tiempo el llevò en ſu compañia à Juan Valderas, Eſcrivano de Su Majeſtad, el qual eſcriviò y aſſentò algunas coſas del dicho deſcubrimiento, pero que la verdad de las coſas, riquezas, y poblaciones, y diverſidades de Gentes de la dicha Tierra no las quizo dezir al dicho Juan Valderas, para que las aſſentaſſe por ſu mano en la dicha Relacion, ni clara, ni abiertamente las ſupo, ni entendio, ni el las ha dicho, ni declarado, porque al dicho tiempo fue, y era ſu intencion de las comunicar y dezir al dicho Señor Governador, paraque luego entraſſe perſonalmente à conquiſtar la Tierra, porque aſſi convenia al ſervicio de Dios y de Su Majeſtad : y que aviendo entrado por la Tierra ciertas jornadas, por carta y mandamiento del Señor Governador, ſe bolvio al Puerto de los Reyes, y à cauſa de hallar le enfermo à el y à toda la gente, no tuvo lugar de le poder informar del deſcubrimiento, y darle la Relacion, que de los

Et que comme il avoit mené avec lui Jean Valderas, Ecrivain de Sa Majeſté, il lui fit mettre par écrit une partie des réponſes que les Indiens lui faiſoient ; mais il ne jugea pas à propos de lui communiquer bien des choſes qui concernoient les richeſſes du Païs, & d'autres particularités qu'il écrivoit lui-même, dans le deſſein de n'en faire part qu'audit Seigneur Gouverneur, parcequ'il jugeoit convenable, pour le ſervice de Dieu & pour celui de Sa Majeſté, que lui-même fit en Perſonne la découverte du Païs : que dans cette vûe, après avoir pénétré aſſez avant dans l'intérieur du Païs, il étoit retourné au Port des Rois, ſuivant l'ordre qu'il en avoit par écrit dudit Seigneur ; que l'aïant trouvé malade avec la meilleure partie de ſes Troupes, il ne lui fut pas poſſible de lui rendre compte de ſes découvertes, & de ce qu'il avoit appris des Naturels du Païs : que les maladies augmentant, ledit Seigneur, craignant

Naturales avia avido; y dende à pocos dias conſtreñido por neceſſidad de la enfermedad, porque la Gente no ſe le murieſſe, ſe vino à eſta Ciudad y Puerto de la Aſcenſion, en laqual eſtando enfermo, dende à pocos dias que fue llegado, los Officiales de Su Majeſtad le prendieron, como es à todos notorio, por manera que no le pudo manifeſtar la Relacion: y porque agora al preſente los Officiales de Su Majeſtad van con el Señor Governador à los Reynos de Eſpaña, y porque podria ſer en el entretanto à el le ſucedieſſe algun caſo de muerte, ò auſencia, ò ir à otras partes, donde no pudieſſe ſer aviſado, por donde ſe perdieſſe la Relacion y aviſos de la entrada y deſcubrimiento, que Su Majeſtad ſeria muy deſervido, y al Señor Governador le vendria mucho daño y perdida, todo lo qual ſeria à ſu culpa y cargo; portanto y por el deſcargo de ſu conciencia, y por cumplir con el ſervicio de Dios y de Su Majeſtad, y del Señor Governador en ſu nombre, aora ante mi el Eſcrivano quiere hazer y hazia Relacion del dicho ſu deſcubrimiento, para dar aviſo à Su Majeſtad del, y de la informacion y relacion que ovò de los Indios naturales; y que pedia y requeria à mi el dicho Eſcrivano, la tomaſſe, y la recibieſſe: laqual dicha Relacion hizò en la forma ſiguiente.

de perdre ce qui lui reſtoit d'Hommes, fut contraint de s'embarquer avec eux pour retourner à l'Aſſomption; qu'il y arriva fort malade, & que peu de jours après les Officiers de Sa Majeſté le firent priſonnier, comme il eſt connu de tout le monde, de ſorte qu'il fut impoſſible au Dépoſant de lui faire part de ſa Relation; que préſentement les Officiers de Sa Majeſté le conduiſant en Eſpagne, & que pouvant arriver que par quelque accident, ou de mort ou d'une trop longue abſence, & parcequ'on pourroit l'envoïer ailleurs, la connoiſſance de ſes découvertes ne parvînt point juſqu'audit Seigneur, ce qui ſeroit pour le ſervice de Sa Majeſté & pour lui une grande perte & la cauſe d'un tort conſidérable, il a jugé néceſſaire, tant pour la décharge de ſa conſcience, que pour remplir ſes obligations envers Dieu, Sa Majeſté, & ledit Seigneur Gouverneur, de faire pardevant moi, Ecrivain du Roi, le récit de ſes découvertes, & par ce moïen informer Sa Majeſté de tout ce qu'il a appris des Indiens naturels des Païs qu'il a parcourus, & il m'a requis dans les formes de recevoir ſa Relation, laquelle eſt conçue en ces termes.

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

Dixò y declarò el dicho Capitan Hernando de Ribera que à veynte dias del mes de Deciembre del año paſſado de mil y quinientos y quarenta y tres años, partio del Puerto de los Reyes en el Vergantin nombrado el *Golondrino* con cinquenta y dos hombres por mandado del Señor Governador, y fue navegando por el Rio del *Ygatu*, que es braço

Le ſuſdit Capitaine Fernand de Ribera dit & déclara que le vingtieme de Décembre de l'année 1543, il partit du Port des Rois ſur un Brigantin, nommé le *Golondrino*, avec cinquante-deux hommes, par ordre du Seigneur Gouverneur, pour remonter l'*Igatu*, grande Riviere formée par la jonction de deux autres nommées *Ya-*

1545.
RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

de los dichos dos Rios *Yacareati* y *Yayva*, este braço es muy grande y caudaloso; y à las seis jornadas entrò en la madre destos dos Rios, segun Relacion de los Indios naturales por do fue tocando; estos dos Rios señalaron que vienen por la Tierra a dentro, y que este Rio, que se dize Yayva, deve de proceder de las Sierras de Santa Martha, y es Rio muy grande y poderoso, mayor que el Rio Yacareati, el qual, segun las señales que los Indios dan, viene de las Sierras del Peru; y entre el un Rio y el otro, ay muy gran distancia de Tierra, y pueblos de infinitas Gentes, segun los Naturales dixeron, y vienen à juntar se estos dos Rios Yayva y Yacareati en Tierra de los Indios *Perobaçaes*, y alli se tornan à dividir, y à setenta leguas el Rio abaxo, se tornan à juntar; y aviendo navegado diez y siete jornadas por el dicho Rio, passò por Tierra de los Indios Perobaçaes, y llegò à otra Tierra de los Indios Xarayes, Gentes labradoras, de grandes mantenimientos, y criadores de Patos y Gallinas, y otras Aves, pesquerias y caças, Gente de razon, y obedescen à su Principal. El llegado à esta generacion de los Indios Xarayes, estando en un pueblo dellos de hasta mil casas, a donde su Principal se llama *Camiré*, el qual le hizò buen recibimiento, del qual se informò de las Poblaciones de la Tierra a dentro; y por la Relacion, que aqui le dieron, dexando el Vergantin con doze hombres de guarda, y con una Guya, que llevò de los dichos Xarayes, passò adelante, y caminò tres jornadas hasta llegar à los pueblos y Tierra de una generacion de Indios, que se dizen *Urtueses*, laqual es buena Gente, y labradores à la manera de los Xarayes, y de aqui fue caminando por Tierra toda poblada, hasta ponerse en quinze grados menos dos tercios, yendo la via del Ueste.

careati & *Yayva*; qu'après six jours de navigation, il arriva au Confluent des deux susdites Rivieres; que les Indiens qu'il rencontra lui firent entendre que l'*Yayva* sortoit des Montagnes de Sainte Marthe, qu'elle est beaucoup plus grande que l'Yacareati, qui sort des Montagnes du Pérou, que dans l'étendue de Païs qui les sépare il y a une infinité de Nations & de Bourgades, dont on a appris que ces deux Rivieres se réunissent dans le Païs des Indiens nommés *Perobacaès*, & là même se séparent de nouveau, & au bout de soixante & dix lieues se rejoignent; qu'il remonta l'Yayva pendant dix-sept jours, puis se rendit par terre chez les Perobacaès & passa ensuite chez des Xarayès, qui cultivent la terre, font beaucoup de vivres, nourrissent des Oies, des Poules, & beaucoup d'autres Volailles, sont fort raisonnables, & ont un grand Chef qui les commande; qu'étant arrivé dans leur Païs, il entra dans une de leurs Bourgades d'environ mille Cabannes, fut très bien reçu du grand Chef, qui se nommoit *Camiré*, & dont il s'informa des Peuplades qui sont dans l'intérieur du Païs, & que sur les notions qu'ils lui donnerent, laissant là son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, il marcha en avant pendant trois jours & arriva chez des Indiens nommés *Urtuesès*; Nation fort raisonnable & qui cultive la terre comme les Xarayes; qu'au-delà il traversa un Païs très peuplé, & marchant toujours à l'Ouest, il se trouva par les quinze dégrés de Latitude moins deux tiers.

1545. Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

Estando en estos pueblos de los Urtuezes y *Aburuñes*, vinieron alli otros muchos Indios principales de otros pueblos mas a dentro comarcanos à hablar con el y traelle plumas à manera de las del Peru, y planchas de metal *Chafalonia*, de los quales se informò, y tuvo platica y aviso de cada uno, particularmente de las Poblaciones y Gentes de adelante; y los dichos Indios en conformidad, sin discrepar, le dixeron que à diez jornadas de alli, à la vanda del Ues-Nor-Ueste, habitavan y tenian muy grandes Pueblos unas Mugeres, que tenian mucho metal blanco y amarillo, y que los assientos y servicios de sus casas eran todos del dicho metal, y tenian por su principal una Muger de la misma generacion, y que es gente de guerra, y temida de los Indios, y que antes de llegar à la generacion de las dichas Mugeres estava una generacion de los Indios, que es gente muy pequeña, con los quales, y con la generacion destos que le informaron, pelean las dichas Mugeres, y les hazen guerra; y que en cierto tiempo del año se juntan con estos Indios comarcanos, y tienen con ellos su comunicacion carnal, y si las, que quedan preñadas, paren hijas, tienen se las consigo, y los hijos los crian hasta que dexan de mamar, y los embian à sus padres; y que de aquella parte de los Pueblos de las dichas Mugeres avia muy grandes poblaciones, y gente de Indios, que confinan con las dichas Mugeres, y que la relacion que toca à las dichas Mugeres, lo avian dicho sin preguntarselo; à lo que le señalaron està por de un lago de agua, muy grande, que los Indios nombraron la casa del sol; dizen que alli se encierra el sol; por manera que entre las espaldas de

Tandis qu'il étoit chez les Urtuesez & chez les *Aburuñes*, plusieurs autres Indiens des Principaux de leurs Nations, & qui n'étoient pas éloignés, vinrent pour le voir & pour lui offrir des plumes semblables à celles du Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appellent *Chafalonia*. Il leur fit à tous en particulier beaucoup de questions, principalement sur les Nations & les Peuplades plus avancées dans le Païs, & tous unanimement lui dirent qu'à dix journées de-là à l'Ouest & au Nord-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades uniquement occupées par des Femmes, dont les Bourgades étoient très considérables, & qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune; qu'on ne voïoit rien chez elles qui ne fût de l'un ou de l'autre; qu'elles avoient à leur tête une Femme de leur Nation; qu'elles étoient fort guerrieres & formidables à tous leurs Voisins; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très petite Nation d'Indiens, auxquels, aussi-bien qu'à ceux qui lui parloient, elles faisoient souvent la guerre, & qu'en un certain tems de l'année elles faisoient venir des Hommes de cette petite Nation pour coucher avec elles; qu'elles gardoient les enfans qu'elles en avoient, jusqu'à ce qu'ils fussent sevrés, & qu'alors elles renvoïoient les Garçons à leurs Peres; qu'elles avoient pour Voisins, du même côté, de nombreuses Peuplades d'Indiens; que ceux qui leur avoient dit tout cela, l'avoient fait sans qu'on le leur demandât, & qu'ils leur avoient encore dit qu'à côté de leurs Habitations il y avoit un très grand Lac, que les Indiens appelloient la Maison du Soleil,

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

ſanta Martha, y el dicho lago, habitan las dichas Mugeres à la vanda de Oesnorueſte, y que adelante de las poblaciones, que eſtan paſſados los Pueblos de las Mugeres, ay otras muy grandes poblaciones de gentes, los quales ſon Negros, y, à lo que ſeñalaron, tienen barbas como aguileñas à manera de Moros.

Fueron preguntados como ſabian que eran Negros; y dixeron que por que los avian viſto ſus padres, y ſe lo dezian otras generaciones comarcanas à la dicha Tierra, y que eran gentes que andavan veſtidas, y las caſas y pueblos los tienen de piedra y tierra, y ſon muy grandes, y que es gente que poſſeen mucho metal blanco y amarillo en tanta cantidad, que no ſe ſirven con otras coſas en ſus caſas, de veſijas, y ollas, y tinajas muy grandes, y todo lo demas. Y preguntò à los dichos Indios à que parte dimoravan los pueblos y habitacion de la dicha Gente Negra, y ſeñalaron que dimoravan al Norueſte, y que, ſi querian ir allà, en quinze jornadas llegarian à las Poblaciones vezinas y comarcanas à los pueblos de los dichos Negros; y à lo que le pareſce, ſegun y la parte donde ſegnalò, los dichos pueblos eſtan en doze grados à la vanda del Norueſte entre las Sierras de ſanta Martha y las del Marañon, y que es gente guerrera, y pelean con arcas y flechas. Aſſi miſmo ſeñalaron los dichos Indios, que des Oes-Norueſte haſta el Norueſte quarta al Norte ay otras muchas Poblaciones y muy grandes de Indios, y pueblos tan grandes que en un dia no pueden atraverſar de un cabo à otro, y que toda es gente que poſſeen mucho metal blanco y amarillo, y con ello ſe ſirven en ſus caſas, y que toda es gente veſtida, y para ir alla, podrian ir muy

parceque cet Aſtre s'y couche, & que c'étoit entre le derriere des Montagnes de Sainte Marthe, & le grand Lac qu'habitoient les ſuſdites Femmes à l'Oueſt-Nord-Oueſt; & que plus avant il y avoit de grandes Peuplades de Negres, leſquels, ſur le rapport qu'on leur en fit, ont la barbe pointue à la maniere des Mores.

On leur demanda d'où ils ſavoient que c'étoient des Negres, & ils répondirent que leurs Peres les avoient vûs, & qu'ils l'avoient encore oui dire à d'autres Indiens qui en étoient voiſins; qu'on leur avoit ajoûté que ces Negres étoient vêtus, que leurs maiſons & leurs Bourgades, qui ſont très grandes, étoient bâties de pierres & de terre; qu'ils ont du métal blanc & jaune en ſi grande quantité, que tous leurs meubles en ſont, même les plus grands, comme les marmites, &c. On leur demanda de quel côté habitoient ces Negres; & ils répondirent que c'étoit au Nord-Oueſt; que s'ils vouloient y aller, ils arriveroient en quinze jours aux premieres Bourgades, ce qui, joint à quelques indices qu'on leur donnoit, leur fit juger que ces Negres étoient par les douze dégrés au Nord-Oueſt entre les Montagnes de ſainte Marthe & celles du Marañon. On leur dit encore que ces Negres étoient fort guerriers, & que leurs armes ſont l'arc & la fleche; qu'en tirant de l'Oueſt-Nord-Oueſt au Nord-Oueſt-quart-de-Nord, il y a beaucoup de grandes Peuplades d'Indiens, dont les Bourgades ſont ſi longues, qu'on ne peut aller d'un bout à l'autre en un jour; que leurs Habitans n'ont point d'autres vaiſſelles que de métal blanc & jaune; qu'ils ſont tous vêtus; que pour les aller trouver il

1545. Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

muy presto, y todo por tierra muy poblada; y que assimismo por la vanda del Ueste avia un lago de agua muy grande, y que no se parescia tierra de la una vanda à la otra, y à la ribera del dicho lago avia muy grandes Poblaciones de gentes vestidas, y que posseyan mucho metal, y que tenian piedras, deque trayen bordadas las ropas, y relumbravan mucho, las quales sacavan los Indios del dicho lago, y que tenian muy grandes pueblos, y toda era gente, los de las dichas Poblaciones, labradores, y que tenian muy grandes mantenimientos, y criavan muchos Patos y otras aves, y que dende aqui donde se hallò, podia ir al dicho lago y Poblaciones del, à lo que le señalaron, en quinze jornadas, todo por tierra poblada, à donde avia mucho metal y buenos caminos, en abaxando las aguas, que à la sazon estavan crescidas; que ellos les llevarian, pero que eran pocos Christianos, y los pueblos, por donde avian de passar, eran grandes, y de muchas gentes.

Assimismo dixo y declarò que le dixeron y informaron y señalaron à la vanda del Ueste quarta al Sud-Ueste, avia muy grandes Poblaciones que tenian las casas de tierra, y que era buena gente vestida y muy rica, y que tenian mucho metal y criavan mucho ganado de ovejas muy grandes, con las quales se sirven en sus roças y labranças, y las cargan; y les preguntò si las dichas Poblaciones de los dichos Indios estavan muy lexos, y que le respondieron que hasta ir à ellos, era toda tierra poblada de muchas gentes, y que en poco tiempo podia llegar à ellas; y que entre las dichas Poblaciones ay otra gente de Christianos,

il n'y avoit pas loin, & que le Païs par où il falloit passer étoit très peuplé; que du côté de l'Ouest il y avoit un très grand Lac, dont on ne pouvoit pas voir en même tems les deux extrêmités, que ses bords étoient peuplés de Nations toutes vêtues, qui avoient aussi beaucoup de métal, & qu'ils tiroient du Lac des pierres très brillantes, dont ils bordoient leurs habits & leurs meubles; qu'ils cultivoient la terre, qu'ils en tiroient beaucoup de vivres, & nourrissoient une grande quantité de Volaille; que de l'endroit où ils étoient, on pouvoit arriver au Lac & aux premieres des Nations qui l'environnent, en quinze jours, & par des chemins très peuplés, & où l'on trouveroit par-tout beaucoup de métal; mais qu'il falloit attendre que les eaux, qui étoient alors fort hautes, fussent baissées; qu'ils s'offriroient bien à les conduire, mais qu'il leur paroissoit qu'ils étoient trop peu de Chrétiens pour entreprendre de passer au milieu de tant de Nations.

Le susdit Capitaine dit & déclara encore que ces mêmes Indiens l'informerent qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les maisons étoient de terre, & les Habitans riches & bien vêtus, de bon caractere, avoient beaucoup de métal & quantité de troupeaux de brebis fort grandes, dont ils se servoient pour défricher leurs terres & porter des fardeaux; qu'il demanda s'il y avoit bien du chemin à faire pour les aller trouver, & qu'ils répondirent que non, & que tout le Païs par où il falloit passer étoit peuplé, & qu'entre ces Peuplades il y avoit des Chrétiens, & de grands Dé-

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

y avia grandes Desiertos de arenales, y no avia agua. Fueron preguntados como sabian como avia Christianos de aquella vanda de las dichas Poblaciones; y dixeron que en los tiempos passados, los Indios comarcanos de las dichas Poblaciones, avian oydo dezir à los Naturales de los dichos pueblos que yendo los de su generacion por los dichos Desiertos, avian visto venir mucha gente vestida blanca con barbas, y trayan unos animales (segun señalaron eran cavallos) diziendo que venian en ellos Cavalleros, y que à causa de non aver agua les avian visto bolver, y que se avian muerto muchos dellos, y que los Indios de las dichas Poblaciones creyan que venia la dicha gente, de aquella vanda de los Desiertos; y que assimismo les señalaron que à la vanda del Ueste quarta-al-Sudueste avia muy grandes Montañas y despoblado, y que los Indios lo havian provado à passar, por la noticia que dello tenian que avia gentes de aquella vanda, y que no avian podido passar, por que se morian de hambre y sed.

Fueron preguntados como lo sabian los de suso dichos; dixeron que entre todos los Indios de toda essa tierra se comunican, y sabian que era muy cierto, por que avian visto los dichos Christianos y cavallos, que venian por los dichos Desiertos, y que à la cayda de las dichas sierras, à la parte del Sud-Ueste avia muy grandes Poblaciones, y gente rica de mucho metal; y que los Indios que dezian lo suso dicho, dezian que tenian assimismo noticia que en la otra vanda, en el agua salada andavan Navios muy grandes. Fue preguntado si en las dichas Poblaciones ay, entre las gentes dellas,

serts de sable, où l'on ne trouvoit point d'eau; qu'on leur demanda comment ils savoient qu'il y eût là des Chrétiens, & qu'ils répondirent qu'il y avoit déja quelque tems que les Indiens, qui confinoient avec les Peuplades dont ils parloient, y avoient oui dire que plusieurs d'entr'eux voïageant dans ces Déserts, avoient vû des Hommes blancs, vêtus, qui avoient de la barbe, & conduisoient des Animaux, (qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des chevaux) & sur lesquels quelques-uns étoient montés; que le manque d'eau les avoient obligés de retourner sur leurs pas, & que plusieurs même étoient morts de soif; que les Indiens de qui ils avoient appris tout cela, croïoient que ces Chrétiens venoient de l'Ouest. Ils dirent ensuite qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest il y avoit de grandes Montagnes & un Païs désert; que des Indiens, aïant eu connoissance qu'il y avoit de ce côté-là des Nations, voulurent s'en éclaircir, mais que la faim & la soif les en avoient empêchés.

On leur demanda comment ils avoient été instruits de tout cela: ils dirent qu'entre tous les Indiens de ce Païs il y avoit beaucoup de communication, & qu'ils savoient certainement qu'on avoit vû les susdits Chrétiens avec leurs chevaux venir du côté du Désert dont ils ont parlé; qu'ils savoient de plus qu'à la chûte des susdites Montagnes, vers le Sud-Ouest, il y avoit des Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches & avoient beaucoup de métaux; que les mêmes Indiens qu'ils avoient déja cités, ajoûtoient que de l'autre côté des Montagnes on avoit vû de

1545.

Relation du Capitaine Fernand de Ribera.

principales hombres, que les mandan; dixeron que cada generacion y poblacion tiene ſolamente uno de la miſma generacion, à quien todos obedeſcen. Declarò que para ſaber la verdad de los dichos Indios, y ſaber ſi diſcrepavan en ſu declaracion, en todo un dia y una noche de cada uno por ſi los preguntò por diverſas vias la dicha declaracion, en lo qual, tornando la à dezir y declarar, ſin variar ni diſcrepar, ſe conformaron.

Laqual Relacion de ſuſo contenida el Capitan Hernando de Ribera dixo y declarò aver la tomado y recebido con toda claridad, y ſin fraude ni cautela, y porque à la dicha ſu Relacion ſe pueda dar y dè toda fé y credito, y no ſe pueda poner ni ponga ninguna duda en ello, ni en parte de ello, dixo que jurava, y jurò por Dios, y por Santa Maria, y por las palabras de los ſantos quatro Evangelios, donde corporalmente puſo ſu mano derecha en un Libro Miſſal, que al preſente en ſus manos tenia el Reverendo Padre Franciſco Gonzalez de Panyagua, abierto por parte do eſtavan ſcritos los ſantos Evangelios, y por la ſeñal de la Cruz à tal como ✠ eſta, donde aſſimiſmo puſo ſu mano derecha, que la Relacion, ſegun y de la forma y manera que la tiene dicha y declarada y de ſuſo ſe contiene, le fue dada, dicha y declarada por los dichos Indios principales de la dicha tierra, y de otros hombres ancianos, à los quales con toda diligencia examinò y interrogò para ſaber dellos verdad y claridad de las coſas de la tierra à dentro; y que avida la dicha Relacion, aſſimiſmo le vinieron à ver otros Indios de

grands Navires qui navigeoient dans l'eau ſalée. On leur demanda ſi toutes ces Nations avoient des Chefs qui les commandaſſent, & ils répondirent que chaque Nation & chaque Peuplade avoit un Chef, à qui tous obéiſſoient. Il déclara que pour être mieux inſtruit de la vérité, il avoit interrogé chacun de ces Indiens en particulier, & avoit pris toutes les précautions néceſſaires, pendant tout un jour & une nuit, pour voir s'ils ne ſe contrediroient point, & qu'il n'avoit trouvé aucune variété dans leur rapport.

Le Capitaine Fernand de Ribera, la lecture faite de cette Relation, dit & déclara qu'elle ne contenoit rien, qu'il n'eût appris clairement & ſans aucune fraude des Indiens, aïant écrit avec la derniere exactitude tout ce qu'ils lui avoient dit, ſans aucune altération & ſans y rien ajoûter : & afin qu'on y pût donner une croïance entiere, il juroit ſur le ſaint nom de Dieu, ſur celui de la Sainte Vierge Marie, ſur les quatre Evangiles, en mettant la main droite ſur les endroits d'un Miſſel que le Reverend P. François Gonzales de Panyagua lui préſenta, & ſur une Croix marquée de la maniere ſuivante ✠, ſur laquelle il mit auſſi la main droite, il aſſura de la même maniere & avec les mêmes formalités que ſa Relation ne contenoit rien qu'il n'eût appris des principaux Indiens & de pluſieurs Anciens, en prenant toutes les précautions qu'il a marquées; ajoûtant, pour une plus parfaite conviction, que des Indiens de quelques autres Bourgades, & ſur tout d'une, qui eſt fort grande & qu'on nomme *Urutaberé*, qu'il avoit interrogés ſur le contenu de ſa Re-

1545.

RELATION DU CAPITAINE FERNAND DE RIBERA.

otros pueblos, principalmente de un Pueblo, que se dize *Urutabere*, y de una jornada del se bolvio; que de todos los dichos Indios assimismo tomò aviso, y que todos se conformaron con la dicha Relacion clara y abiertamente, y sû cargo del dicho juramento declarò que en ello, ni en parte dello, no ovo, ni ay cosa ninguna ni acrescentada, ni fingida, salvo solamente la verdad de todo, que le fue dicho e informado, sin fraude ni cautela alguna.

lation, n'y avoient rien trouvé qui ne fût exactement vrai, ce qu'il déclara encore sous le même serment.

Otrosi dixo y declarò que les informaron los dichos Indios que el Rio *Yacareati* tiene un salto, que hazen unas grandes Sierras; y que lo que dicho tiene es la verdad, y que si ansi es, Dios le Ayude, y si es al contrario, Dios se lo demande mal y caramente en este mundo al cuerpo, y en el altro al anima, donde mas ha de durar, à la confession del dicho juramento dixo, si juro *Amen*; y pidiò y requiriò à mi el dicho Escrivano, selo diesse assi por fé y testimonio al dicho Señor Governador para en guarda de su derecho: siendo presentes por Testigos el dicho Reverendo Padre Panyagua, y Sebastian Valdiviesso, Camerero del dicho Señor Governador, y Gaspar de Hortigosa, y Juan de Hoses, vecinos de la Ciudad de Cordova; los quales todos lo firmaron assi de sus nombres; *Francisco Gonzales Panyagua*, *Sebastian de Valdiviesso*, *Juan de Hoses*, *Hernando de Ribera*, *Gaspar de Hortigosa*. Ante mi, *Pero Fernandez*, Escrivano.

Il dit & déclara que les mêmes Indiens lui avoient dit que sur la Riviere *Acareati* il y avoit un grand Sault, formé par de hautes Montagnes; il fit encore cette déclaration sous les mêmes sermens, qu'il confirma en disant que Dieu le punisse dans ce monde & dans l'autre, s'il avoit altéré la vérité en rien; puis il me requit, moi Ecrivain public, de lui donner acte de ce que dessus, pour lui servir de témoignage auprès du susdit Seigneur Gouverneur en faveur de son droit. Témoins, le susdit Reverend Pere Panyagua, Sebastien de Valdiviesso, Maître-d'Hôtel dudit Seigneur Gouverneur, Gaspar de Hortigosa & Jean de Hozez, Habitans de la Ville de Cordoue, lesquels signerent ainsi de leurs noms: *François Gonzales Panyagua*, *Sebastien de Valdiviesso*, *Jean de Hozès*, *Fernand de Ribera*, *Gaspar de Hortigosa*. Par-devant moi, *Pierre Fernandez*, Ecrivain.

CEDULE

1633.

CEDULE ROÏALE DE PHILIPPE V.

CEDULE ROÏALE DE PHILIPPE V.

Adressée au Comte de Chinchon, Viceroi du Perou, & copiée sur l'Original inseré dans l'Ouvrage du P. Antoine Ruiz de Montoya, intitulé Conquista espiritual hecha por los Religiosos de la Compañia de Jesus, *imprimé à Madrid en 1639, avec Privilege.*

EL REY,

CONDE de Chinchon, Pariente, de mi Consejo de Estado y Guerra, Gentilhombre de mi Camera, mi Virrey, Governador y Capitan general de las Provincias del Peru; à la Persona, o personas a cuyo cargo fuere su Govierno. Ben sabeis que por muchas Cedulas y Ordenanças mias, y de los Señores Reyes, mis Progenitores, se ha mandado que los Indios naturales de essas Provincias tengan y gozen entera libertad, y me sirvan como los demas Vassalos libres de estos mis Reynos; y assimismo sabeis que por repugnar a esto el servicio personal, en que en algunas partes los han tassado en vez de Tributo, que pagan, y deven pagar á sus Encomenderos, està ordenado y mandado apretada y repetidamente que cesse, y se quite del todo el dicho servicio personal, y se hagan tassas de los dichos tributos, reduziendo los a dinero, Trigo, Maiz, Yuca, Gallinas, Pescado, ropa, algodon, grana, miel, ô otros Frutos, Legumbres y especies, que huviere, y comodamente se cogieren, pudieren pagar por los dichos Indios, segun el temple, calidad y naturaleza de las tierras y lugares en que habitan, pues ninguna dexa de llevar los tales, que pueden ser estimables y de algun provecho para el uso, comercio y necessidades humanas; y porque sin embargo desto he sido informado, que en essas Provincias y en otras, duran todavia los dichos servicios personales, con graves daños y vexaciones de los Indios, pues los Encomenderos, con este titulo, los tienen y tratan como Esclavos, y aun peor, y no los dexan gozar de su libertad, ni acudir à sus sementeras, labranças y grangerias, trayendolos siempre ocupados en las suyas, con codicia desordenada, por cuya causa los dichos Indios, se huyen, enferman y mueren, y han venido en gran diminucion, y se acabaran del todo muy presto, si en ello no se provee de breve y eficaz remedio. Aviendose visto, en mi consejo real de las Indias, muchas Cartas, Relaciones y Memoriales, que sobre esto se han escrito y presentado por Personas zelosas del Servicio de Dios y mio, y del bien y conservacion de los dichos Indios, y lo que los Fiscales del dicho mi Consejo han pedido en differentes tiempos en esta razon, y consultandoseme lo que ha parecido convenir, he tenido por bien de ordenar y mandar, como por la presente ordeno y mando, que luego que esta recibais, trateis de alçar y quitar precisa e inviolablemente el dicho servicio personal, en qualquier parte y en qualquiera

1633.
CEDULE ROÏALE DE PHILIPPE V.

forma que estuviere y se hallare entablado en essa Provincia, persuadiendo y dando a entender a los dichos Indios, y Encomenderos, que esto es lo que les està bien, y es lo que mas conviene, y disponiendo lo con mayor suavidad que fuere possible, os juntareis con el Arçobispo, Officiales reales, Prelados de las Religiones, y otras personas entendidas y desinteressadas de essa Provincia, y platicareis, y confețireis en que frutos, cosas, y especies se pueden tassar y estimar comodamente los tributos de los dichos Indios, que correspondan y equivalgan al interes que justa y legitimamente les pudiere importar el dicho Servicio personal, si no excedieren del uso, exaccion y cobrança del; y hecha esta comutacion, hareis que se reparta a cada Indio lo que assi ha de dar y pagar en los dichos frutos, dinero y otras especies, haziendo nuevo padron dellos y de la dicha tassa en la forma que se ha referido, y que tengan entendido lo Encomenderos que lo que esto montare, y no mas, han de poder llevar y cobrar de los dichos Indios, como se haze en el Peru, y en la Nueva España. Y esta tassa la aveis de hazer dentro de seis meses como esta Cedula recibieredes, y ponerla luego en execucion, salvo si hallaredes y se os ofrecieren tan grandes y inexcusables inconvenientes particulares, que aca no se tenga noticia y convenga dar me la primero que lo comenceis a executar y platicar, por que solo en este caso lo podreis suspender y sobreseer, avisandome luego dello, y de las cosas y motivos que a ello os huvieren obligado. Y si sucediere caso de vacar alguna encomienda de las assi tassadas en servicio personal, suspendereis el proveerla hasta que con efeto estè hecha la tassa; y el que la entrare à gozar, de nuevo la reciba con esse cargo, y sepa que se ha de contentar con los frutos y especies della; y de haver lo assi hecho y executado me avisareis en la primera ocasion y me embiareis la Relacion y padron de los dichos Indios, y nuevas Tassas, con apercibimiento, que de qualquier tardança, omission o dissimulacion que en esto huviere, me tendre por desservido, y demas de que se os harà cargo grave dello en la residencia que se os tomare, correran por el de vuestra conciencia los daños, agravios y menoscabos, que por esta causa recibieren los Indios; y se cobrara la satisfacion dellos de vuestros bienes y hazienda : fecha en Madrid, à catorze de Abril de mil y seiscientos y treinta y tres años. YO EL REY. Por mandado del Rey, nuestro Señor,

D. Fernando Ruys de Contreras.

LETTRE

1721.

LETTRE DE DOM PEDRO FAXARDO AU ROI CATHOLIQUE.

LETTRE DE D. PEDRO FAXARDO,

Evêque (a) de Buenos Ayrès, au Roi Catholique, après une visite exacte de toutes les Réductions de son Diocèse.

SIRE,

» UNE Lettre que j'ai reçue de la Capitale du Paraguay, dans laquelle ma Personne n'est pas fort ménagée, m'a fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté. Je suis peu touché de ce qu'on y dit contre moi; mais je ne puis dissimuler qu'elle est remplie d'accusations fausses & calomnieuses contre les Missionnaires de cette Province. Comme on y déclare qu'on écrit sur le même ton au Conseil roïal des Indes, je serois très blâmable, Sire, si je manquois à vous découvrir la malignité de ceux qui écrivent ainsi, & à informer Votre Majesté de la sage & sainte conduite des Hommes vraiment apostoliques, contre lesquels ils se déchaînent avec tant de fureur, & je puis l'assurer que j'ai ressenti vivement le contre-coup de ces impostures.

» Ce n'est pas la premiere fois, Sire, que l'on a envoïé au supreme Conseil des Indes de semblables plaintes contre les Missionnaires; mais ces Peres, qui n'ont pour objet que la gloire de Dieu, la conservation & l'accroissement de leurs florissantes Missions, ont supporté toutes ces attaques avec une constance & une égalité d'ame, qui m'ont infiniment édifié. Ce qui cause encore plus mon admiration, c'est que non-seulement ils paroissent comme insensibles à tous les coups qu'on leur porte, mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures, que par une suite continuelle de bienfaits. Combien voit-on dans la Capitale du Paraguay de Pauvres qui ne subsistent que de leurs charités? Avec quel zele ne s'emploient-ils pas pour le service de ses Habitans? Ils les consolent dans leurs afflictions, ils leur prêchent les vérités du salut, ils les assistent dans leurs maladies, ils instruisent leurs Enfans, ils terminent leurs différends, ils reconcilient les Ennemis, ils sont toujours prêts à faire du bien à tout le monde.

» Mais tant de vertus, qui devroient leur concilier l'estime & l'affection de ce Peuple, ne servent qu'à le rendre plus susceptible des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, ces Peres auroient moins d'Ennemis, s'ils étoient moins vertueux. J'ai souvent visité leurs Missions, & je puis certifier à Votre Majesté que jamais je n'ai vû plus d'ordre, ni un désintéressement plus parfait, que celui de ces Religieux, qui ne s'approprient rien de ce qui est à leurs Néophytes, ni pour leur vêtement, ni pour leur subsistance. Dans ces Peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toutes sortes

(a) Ce Prélat étoit Religieux de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci.

1721. LETTRE DE DOM PEDRO FAXARDO AU ROI CATHOLIQUE.

„ de vices, il regne une si grande innocence, que je ne crois pas qu'il „ s'y commette un seul péché mortel; la vigilance des Pasteurs pré- „ voïant & prévenant jusqu'aux moindres fautes. Je me suis trouvé dans „ une Bourgade une Fête de Notre-Dame, & j'y vis communier huit „ cents Personnes. Faut-il s'étonner que l'Ennemi du salut des Hommes „ excite tant de tempêtes contre une œuvre si sainte & qu'il s'efforce „ de la détruire ? Il est vrai que les Missionnaires ont une attention par- „ ticuliere à empêcher que leurs Indiens ne fréquentent les Espagnols, „ & ils ont de grandes raisons pour en user ainsi, car cette fréquenta- „ tion seroit une peste fatale à leur innocence; elle introduiroit parmi „ eux le libertinage & la corruption. Nous en avons un exemple bien „ sensible dans la vie que menent les Indiens de quatre Peuplades qui „ sont aux environs de cette Ville.

„ Il est encore vrai que les Indiens ont pour leurs Peres en Jesus- „ Christ une parfaite soumission; & ce qui est admirable, c'est que „ dans des Barbares, qui avant leur conversion faisoient douter s'ils „ étoient des Hommes raisonnables, on trouve plus de reconnoissance, „ que dans ceux mêmes qui sont nés dans le sein de l'Eglise. Quant à „ leurs richesses prétendues, on ne pouvoit rien s'imaginer de plus chi- „ mérique. Ce qu'ils gagnent par leur travail ne va qu'à leur procurer „ chaque jour un peu de viande, du maïz, quelques légumes, des ha- „ bits vils & grossiers, & ce qui est nécessaire pour l'entretien des Egli- „ ses. Si ces Missions produisoient aux Jésuites de grands avantages, „ leurs Colléges seroient-ils si pauvres, qu'ils y ont à-peine de quoi „ subsister ?

„ Pour moi, qui suis parfaitement instruit de tout ce qui se passe „ dans ces saintes Missions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à la „ Compagnie de Jesus ces paroles de la Sagesse : *Combien est belle une* „ *génération chaste, quand elle est jointe avec l'éclat d'un zele pur &* „ *ardent !* qui de tant d'Infideles fait de vrais Enfans de l'Eglise, qui „ les éleve dans la crainte de Dieu, les forme aux vertus Chrétien- „ nes, & pour les maintenir dans la piété & les préserver de la cor- „ ruption des vices, souffre en patience les plus atroces calomnies ? *Sa* „ *mémoire est immortelle devant Dieu & devant les Hommes.* Elle l'est „ sur-tout devant Votre Majesté à qui cette Province est redevable de „ de tant de bienfaits.

„ C'est en son nom, Sire, que j'ai l'honneur de présenter ce Mémo- „ rial à Votre Majesté & de lui faire la même demande qui fut faite à „ l'Empereur Domitien par un de ses Sujets. J'ai un Ennemi, Seigneur, „ disoit-il un jour à ce Prince, qui s'afflige beaucoup de toutes les „ graces que tu me fais : mais je te supplie de m'en faire encore davan- „ tage, afin qu'il ait encore plus de chagrin. *da Cesar tanto tu, magis ut* „ *doleat.* C'est ce que j'espere de la bonté de Votre Majesté pour ces „ pauvres Indiens, en priant le Seigneur qu'il la conserve pour le bien „ de cette Monarchie. A Buenos Ayrès, ce vingtieme de Mai 1721.

Frere PIERRE, Evêque de Buenos Ayrès.

1658.

DÉCLARAT. DU CONCILE DE TRENTE.

DECLARATION

De la sacrée Congrégation du saint Concile de Trente, sur la consécration & la prise de possession de D. Bernardin de Cardenas, Evêque de Paraguay : copiée sur l'Imprimé & légalisée.



EPISCOPUS Civitatis, ut dicunt, de la Assumpta, Provinciæ Paraquariensis in Indiis Occidentalibus, possessionem Episcopatûs apprehendit, & se consecrari ab Episcopo Tucumanensi curavit, non præsentatis Litteris apostolicis, quæ tamen reverâ concessæ prius, & expeditæ fuerant, deque ipsâ concessione & expeditione præviis quibusdam informationibus aliqualiter constabat : consecratio autem ipsa ab unico prædicto Episcopo Tucumanensi, assistentibus duobus Canonicis, peracta fuit non adhibito Apostolico dispensationis indulto : quod tamen re ipsâ pridem concessum fuerat, & sub aliquali hujus concessionis notitia, aut saltem præsumptione (quia videlicet Summus Pontifex solicitus sit circa numerum Episcoporum dispensare cum Episcopis consecrandis per Indias) prænarrata consecratio habita est : qua supposita facti serie quæsitum fuit :

Primò an prædicta possessio, non præsentatis Litteris apostolicis apprehensa, fuerit legitima ?

Secundò an prænarrata consecratio, ut supra peracta, fuerit valida ?

Sacra Congregatio Eminentissimorum Cardinalium Concilio Tridentino interpretando à Sede Apostolica præpositorum, die prima Septembris millesimi sexcentesimi quinquagesimi septimi respondit, ad primum non esse legitimam.

Eadem sacra Congregatio, die decima quinta Decembris millesimi sexcentesimi quinquagesimi septimi, re maturè discusâ secundum ea quæ proponuntur, respondit ad secundum, supradictam consecrationem Episcopi Paraquariensis, quantum spectat ad Sacramentum & impressionem caracteris, fuisse validam, quantum verò spectat ad licitam executionem Ordinis fuisse irritam & inanem, & Episcopum ita consecratum, & respectivè consecrantem indigere absolutione & dispensatione, quas illis esse concedendas eadem sacra Congregratio censuit, si sanctissimo Domino nostro placuerit.

Qui, die sextâ Februarii millesimi sexcentesimi quinquagesimi octavi, auditâ Relatione cum rationibus, paternâ benignate, jussit absolutionem & dispensationem prædictis Episcopis concedi per Litteras apostolicas in formâ Brevis. F. Cardinalis PAULUTIUS, Præfectus. Loco † sigilli impressi armorum suæ Eminentiæ. Gratis etiam quoad scripturam.

C. DE VECHIIS, Episcopus Clús, suarum Eminentiarum Secretarius.

1658.

DÉCLARAT. DU CONCILE DE TRENTE.

Fidem facio per præſentes ego Notarius publicus infrà ſcriptus, qualiter preſens copia fuit benè & fideliter extracta, & concordat cum ſuo vero originali (non vitiato, non cancellato, nec in aliquâ ſui parte ſuſpecto, ſed omni prorſus vitio & ſuſpicione carente) cum quo fuit comprobata, ac de verbo ad verbum collationata, ideòque & ut præſenti copiæ in judicio & extra, plena & indubitata fides adhibeatur, híc me ſubſcripſi, & meum quo utor in publicandis inſtrumentis ſignum appoſui. Romæ, hâc die decimâ ſeptimâ menſis Julii, anni milleſimi ſexcenteſimi ſexageſimi.

Ita eſt, JOANNES CAVALLERO Vicenſis Dioceſis autoritate Apoſtolicâ Notarius publicus, in utroque Archivio Romanæ Curiæ deſcriptus.

Conſervatoris Cameræ almæ urbis, Univerſis, & ſingulis præſentes viſuris, lecturis, pariterque audituris, atteſtamur & fidem facimus ſupra dictum Dominum Joannem Cavallero de præmiſſis rogatum fuiſſe & eſſe autoritate Apoſtolicâ Notarium publicum, qualem ſe facit authenticum, legalem & fide dignum, ſuiſque ſcripturis & inſtrumentis ſemper in judicio & extra adhibitam fuiſſe, & ad præſens indubiam adhiberi fidem : in quorum fidem, &c. Datum Romæ in Palatio Curiæ noſtræ Capitulinæ, die decima ſeptima menſis Julii anni milleſimi ſexcenteſimi ſexageſimi. JOANNES BAPTISTA VALLATUS ALLBERUS, Secretarius.





TABLE DES MATIERES.

A

D

E

F

G

H

I

L

N

O

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.

LISTE
DES PIECES JUSTIFICATIVES
DE CE VOLUME.



FAUTES A CORRIGER.

PAGE 7, lig. 21, il coule, *ajoûtez* ensuite. P. 8, lig. 3, de Charcas, *lis.* des Charcas. P. 14, lig. 20, 24 & 25, on le prend, *lis.* on la prend. P. 17 lig. 15, fort prompte, *lis.* fort prompt. P. 22, lig. 36, *ponctuez ainsi*, qu'à mesure qu'il avançoit, ces Barbares. P. 35, lig. 16. Officiers & Flamands, *lis.* Officiers Flamands. P. 38, lig. 23, elle alloit, tous les jours, *ôtez* la virgule. P. 39, lig. 23, remenée, *lis.* ramenée. P. 85, lig. 1, être toujouts, *lis.* errer toujours. P. 112, lig. 28, or il dit, *lis.* & il dit. P. 116, lig. 16, de la Garsa, *lis.* de la Gasca. P. 133, lig. 32, sa Capitale, *lis.* la Capitale. P. 137, lig. 15 & 16, Charcar, *lis.* Charcas. P. 154, lig. 24, on fait sortir, *lis.* ont fait sortir. P. 165, lig. 23, obéissance, *lis.* désobéissance. P. 168, lig. 15, la clé, *lis.* la clef; lig. 36, *lis.* precedés. P. 171, lig. 5, Rolaños, *lis.* Bolaños. P. 172, lig. 22, qu'il lui demandoit, *lis.* qu'il leur demandoit. P. 178, lig. 6, s'appliquerent d'abord à, *lis.* commencerent par P. 182, lig. 18, & les Meres mêmes, *ôtez* &. P. 184, lig. 32, près son milieu, *lis.* par son milieu. P. 205, lig. 11, après ce mot servitude, *ajoûtez*, & il ajoûta; & lig. 20, de ce qu'il avoit dit, *lis.* de ce que le P. Romero avoit dit. P. 209, lig. 9, en faveur duquel, *lis.* & en faveur duquel. P. 211, lig. 15, & de l'Audience Roïale, *ôtez* &. P. 230, lig. 4 & 5, liberalition, *lis.* liberalités. P. 231, lig. 33, on en a écrit, *lis.* on a écrit. P. 232, lig. 15, injures, *lis.* injustices. P. 234, lig. 1, les Chrétiens, *lis.* leurs Chrétiens. P. 240, lig. 28, on aura, *lis.* & on aura. P. 241, lig. 23, Astonomiques, *lis.* Astronomiques. P. 244, lig. 3, il est même vrai, *lis.* il est encore vrai. P. 248, lig. 26, Province, *lis.* Provinces. P. 251, lig. 33, spectale, *lis.* spectacle. P. 260, lig. 8, *ajoûtez à la fin de cette ligne*, pour fournir à leurs dépenses. P. 267, lig. 23, & que toutes les fois, *ôtez* &. P. 270, lig. 27, les un, *lis.* les uns. P. 272, lig. 36, ils furent même, *ôtez* même. P. 275, lig. 31, tranquille, *lis.* tranquilles. P. 289, lig. 6, remors, *lis.* remords. P. 290, lig. 16, laissés séduire, *lis.* laissé séduire. P. 292. lig. 11, je lui fit, *lis.* je lui fis. P. 300, lig. 33, répartie: *lis.* repartie. P. 331, lig. 38, est, *lis.* ne l'est pas. P. 338, lig. 5, véritable *lis.* véritable. P. 362, lig. 33. Potivera, *lis.* Potivera. P. 367, lig. 1, n'est point, *ôtez* point; l. 5, n'a tu pas, *lis.* n'as tu pas. P. 374, lig. 1, & il lui fallut soutenir la main, *lis.* & il fallut lui soutenir la main P. 387, lig. 3, voler, *lis.* rouler. P. 417, lig. 39, revêtir, *lis.* couvrir. P. 422, lig. 22, de Caaguas, *lis.* des Caaguas. P. 433, lig. 28, après ces mots, onzieme jour, *ajoûtez* d'Août 1637. P. 450, lig. derniere, les Tapez, *lis.* les Tupis. P. 453, lig. 7, qu'il eût put les joindre, *lis.* qu'il eût pu. P. 459, lig. 5, partir, *lis.* repartir. P. 478, lig. 14, pour le mettre, *lis.* pour la mettre. P. 480, lig. 6. toute, *lis.* toutes.

Fautes à corriger dans les Pieces.

PAGE viij, lig. 15, volaille, *lis.* volailles.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *Hiſtoire du Paraguay, par le R. P. de Charlevoix.* Cette Hiſtoire m'a paru digne de la réputation que l'Auteur s'eſt acquiſe par les autres Ouvrages dont il a ci-devant enrichi le Public, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 22 Février 1756.

JAULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé le Pere Charlevoix, Jéſuite, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire du Paraguay*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf années* conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui ont droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes Ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit

Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers-Sécrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir.

DONNE' à Verſailles le vingt-cinquieme jour du mois de Novembre l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre, & de notre Regne le quarantieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

PERRIN, avec paraphe.

Je, ſouſſigné, Pierre-François-Xavier de Charlevoix, Prêtre, Religieux de la Compagnie de Jeſus, cede & tranſporte à préſent & pour toujours le préſent Privilége au Sieur Giffart & Compagnie, ſuivant nos conditions. Fait à Paris, ce dix-neuf Décembre mil ſept cent cinquante-quatre.

PIERRE FRANCOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX.

Regiſtré, enſemble la ceſſion ci-derriere, ſur le Regiſtre XIII de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 460, Fol. 354, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 24 Décembre 1754.

DIDOT, Syndic.

RM


SIGILLUM · UNIVERSITAT · CAROL · SEPTENT
LVX
LIBERTAS



